



520 p

Giuseppe Ferrari

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

520 p

Domination de l'évêque. — Tendances consulaires du commerce. — ^Le clergé ne peut ni les satisfaire ni les contenir. — Le peuple s'insurge— d'abord en gardant l'apparence de la foi missionnaire, — ensuite en renouvelant ses institutions. — Diminution. — Secondo popolo et assemblee parlamentare. — Les consuls à la merci du peuple, — qui est ennemi du pape dans les États de l'Eglise et de l'empereur dans l'Italie impériale*

L'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Ecosse, les divers États de l'Europe n'avaient pas encore épuisé à moitié la révolution des évêques, que dans les villes italiennes où elle était née» elle se trouva attaquée par une nouvelle révolution, d'abord obscure et indécise, puis si éclatante et scandaleuse que tous les évêques de la chrétienté en étaient ébranlés dans leurs sièges.

Considérée dans les forces élémentaires de la ville idéale, la révolution des évêques avait mis sur la scène deux personnages distincts, ayant des tendances opposées et des influences contraires. Le premier, c'était

Févêque , être prodigieux , surnaturel, divin, interprète du ciel, juge au nom de Dieu dans le mystère des ordales, et, par surcroît, maître de toute domination temporelle, car d'après les idées reçues, d'après tous les diplômes les plus anciens comme les plus récents» la loi féodale ne s'effaçait que devant lui; et là où sa juridiction cessait, le peuple, la multitude, les conseils,

la viiie, la campagne, tout retombait sous la juridiction militaire des comtes, des ducs et des marquis, Son influence, sa tendance étaient toutes religieuses et transmondaines^ et en les suivant Jusqu'au lxxviii, on serait arrivé à cet état de perfection idéale où tous les citoyens auraient vécu dans la domination du pape^ dans l'ascétisme le plus exemplaire, sans souci des affaires d'ici-bas, et préférant les vertus du célibat aux tracasseries misérables et vulgaires de la famille.

Le second personnage au contraire ^ qui s'élevait à l'office de révéque» était le peuple^ être étrange, multiple, vulgaire et très-peu célibataire, tout occupé d'affaires, de ventes^ de commerce^ d'industrie, très-attaché aux biens de ce monde, au besoin cupide, avare, jaloux, ambitieux, vaniteux, et doué de toutes les qualités qui donnent gain de cause au démon tentateur, quand il offre la terre en échange du ciel. Ce peuple est si peu de chose qu'il fait pitié ; mais sous le dôme épiscopal il a acquis une sorte de forme embryogénique, des organes, des membres, une tête, les sens; des pieds, des bras, la multitude. Il peut se mouvoir et se lever, il quitte le dôme, se traîne sur la place, où il apprend que lui et l'évêque font deux; et puisqu'il a combattu avec son chef spirituel contre le comte et contre les nominations impériales, n'est-il pas juste qu'il partage avec lui la victoire? Comment supporter que l'évêque surtout le peuple rien Est-il raisonnable que l'évêque, si près de Dieu, règne sur des affaires complètement étrangères à l'Évangile? Ne faut-il pas séparer le ciel de la terre, l'autel de la boutique, le confessionnal du lit conjugal, l'édifice, frès-édifiante d'ailleurs, du jugement des consuls sur les contestations de terre et de mer ?

Lorsque la cioulc épaisse des préjuges d'une époque est perforée sur un poinUi petit qu'il soit, le sens commua en jaillit comme Teau de source, et le jour où ce reptile dédaigné qu'on-nomme le peuple entame avec ladeni des consuls et les ongles de la multitude la juri* diction ecdésiaslique^rêvêque se trouve dans Timpossi^* bilié de conseryer son antique suprématie.

Le tact des allaires, la science de ce monde, la pratique des amies, la politique vivante, réelle, envaliissante de l'industrie, le meltent en dérouté; s il veut protester, on hausse les épaules; s'il veut lancer Tana* tbème^ il provoque des colères; s'il veut résister, on le tient par rélection, par la peur^ par ses vices mêmes» qu'on intéresse à sa déchéance , en offrant de la lui payer en argent. Peu à peu, il vend en détail, au rabais, sa principauté ecclésiastique^ et s'il veut combattre, la falaiite ne lui donne plus que des capitaines maladroits; sa clientèle cléricale ne lui fournit que de vieux nobles en banqueroute; a la première rencontre^ il est vaincu et relégué dans sa eathédralei où il reste à l'état de document ou de symbole Juridique, comme un parchemin dans une armoire gothique fermée à double tour au loud d"iui palais.

C'en est fait du vieux pacte de Clialemagne; le comte, qui ralliait la ville à Tempereur, est brisé depuis près d'un siècle ; Té-
vêque, qui la ralliait au pape, n'est plus qu'une illusion détruite ; le peuple» abandonné pour la première fois à lui*même, éprouve un frisson de volupté et de terreur ; pour la première fois détaché du rivage, son navire flotte sans que les ancres mordent le fond. La douce superstition des vieux temps s'évanouit avec 1 antique crédulité politique. Dieu recule dans le lointain du ciel> fatigué de multiplier les mira-

des 800 It terre; le peuple, forcé d'agir en son propre

Dom, sent peser sur lui la lourde responsabilité de son action, que le pape, l'empereur, les comtes, les barons, tous les seigneurs de la campagne, tous les habitants des tours crénelées, des donjons à meurtrières, des palais à pont-levis, doivent considérer comme un crime inouï qui mérite une vengeance exemplaire. Dans toute l'étendue de l'Europe, personne ne conçoit une liberté qui ne soit celle d'un comte, d'un duc, d'un évêque, d'un archevêque, d'un abbé, d'une diète ou d'un roi.

De là le peuple circonspect et craintif, au milieu de l'audace persévérante; rien n'est changé, rien n'est innové dans les formes municipales; toutes les anciennes apparences subsistent, conservées avec scrupule pour tromper l'œil des passants, qui peuvent se croire encore aux temps où régnait maître et souverain. Qu'un légat du pape, un vicaire de l'empereur, un marquis ou l'un des grands personnages légués par le royaume à la nouvelle Italie, arrive dans la ville, il trouvera tout à sa place, et il ne tiendra qu'à lui de se méprendre.

— Pourquoi ces consuls?

— Messire, ce sont les anciens consuls de la commune.

— Où est l'évêque?

— Là-bas, dans son église, où il prie pour nous tous.

— Qui a creusé ce canal?

— L'ancien évêque qui était un grand saint.

Mais ces réponses peuvent-elles ne pas sembler péremptoire? , il faut s'attendre à d'inévitables agressions, et tout citoyen de-

vient soldat. Les corporations des arts et mé-

DES CONSULS

tiers se transforment en compagnies, en bataillons en régiments j leurs piques obéissent à la voix laïque des consuls et Tandem char des évêques qu'on appelait l' Carroccio à Milan, la Berta à Crémone» Tautel mobile à Yiterbe, en sortant des portes de la Tille, se trouye eoloui é par une phalanx deux fois plus nombreuse.

Le peuple errandit à son tour comme l'armée. Cet embryon rudimentaire, que nous avons appelé le *primo popolo* et qui se composait des notables de la curie épiscopale et du comté, s'agrége de nou- Telles familles > évoquées du néant de la multitude qu'il veut entraîner compromettre et gagner à la révolution. Ainsi développé, étendu, régularisé, devenu le « *secondo impulso*, » parce qu'il est le personnage de la seconde révolution italienne, il fonde de nouvelles assemblées, organes de sa vie qui se renouvelle. Les Sept ou les Cent familles primitives sorties Jadis de la curie du comte et de l'évêque, se réunissaient à la fois en souveraines et en interprètes de la commune, et jouaient en même temps le rôle de conseillers d'Etat et de *consiglieri*. Avec le développement du *comune*, ce double rôle se décompose pour créer les deux conseils distincts de la *Credenza* et du peuple. Le premier est le conseil d'Etat, le sénat; le centre des délibérations occultes, mystérieuses, savantes, le conseil de confiance auquel on délègue les plus hautes affaires de la république naissante, elles qui réclament les deux forces du secret et de la réflexion.

L'assemblée du peuple, dite par aulilhèse le grand conseil, réunit tous les citoyens, qui discutent les élections, les nominations, toutes les atlaïres courantes sur lesquelles on peut parler très-baut et voter n'importe comment, sans ébranler la république»
Au reste, C6

\$ AVKKfiMKNT

ue sont pas des députés , ce sont des maîtres , des souverains; s'ils représentent la multiludej c'est par dn)it de naissance , comme les comtes représentent leur comté, et les rois leur royaume, et ils considèlent les fonctions et les magistratures comme leur propriété, à tel point qu'ils se les partagent au sort, pour que cbacua ait son lot, saos préférenoes, sans injustices, sans humiliations , sans aucune récrimination. La commune s'elïorce il'i miter à son tour le peuple du grand conseil, avec des réunions en plein vent, avec les conseils des arts ou des métiers, ou des quartiers, ou des portes, ou des voisinages^ sans que ces rassemblements plébéïens puissent toutefois se confondre avec le peuple souverain, qui frémirait à l'idée d'être confondu avec la multitude.

Les consuls sont les vrais chets du nouveau peuilt, les véritables représentants de l;i nouvelle révolution ; ce sont eux qui delionent l'évêque, le remplacent, exercent toutes les fonctions que le pacte de Charte* magne déléguaît aux personnages de la féodalité ou de TËglise. Us sortent enfin de la longue minorité où ils avaient végété en notaires ou en juges subalternes de la commune et du peuple ; et les chroniques mar« queuL ce changement dans leur condition, en les appelant consuls majeurs , à la différence des anciens consuls mineurs, ^soumis aux évêques. Mais ces splendides personnages consniaires ne répondent à au-

cune idée de domination ou de propriété dvique ou féodale» et ils sont peut^tre les seuls citoyens sans caractère, sans dignité individuelle, et pour ainsi dire sans droits.

Nombreux, souvent renouvelés, sans cesse sous les yeux de la Credenza, du grand conseil, du peuple et de

DES LONSLLS. 9

la commune^ ooudamnés à ifèlre jamais que des instrument-Sy des commis^ des domestiques décorés, el moins que des députés, ce ne sont que des êtres d'ia«

pbaneS) presque anonymes , destiné à exécuter et à laisser voir en même temps ia \olonté générale.

Rien n'est perdu du travail des révolu lions antérieures; chaque ville conserve la place qu'elle a conquise dans la fédération impériale el pontificale^ et ce croisement, par lequel les Tilles pontificales étaient alliées de Tempereur, tandis que les villes impériales Tétaient du pape> est adopté par les consuls, tous amis de l'empereur sur la terre de la donaliou, tous amis du pape sur la terre de Tancien royaume. •

Les premiers suivent les gebclins et penchent vers Pimpiété impériale, qui se méfie de la théologie toujours arbitraire. Les seconds suivent le pape en Velfes, et penchent vers Pamour de Dieu, si utile à la démocratie contre les entraves de la loi ; et dans toutes les contrées, dans toutes les régions, sur tous les points, les idées acquises, l'é}jales ou théologiques, sont si incrustées au ml, si adhérentes aux remparts des villes et identifiées avec les peuples^ qu'on les applique d'instinct, par la force des choses, presque sans le savoir^ et sans que les crises si compliquées des

évolutions fédérales exigent Tombre d'un effort de la part d'aucun Italien.

LES CONSULS DANS LES VILLES

Empiètement et proclamation des conauls.— €^ne8 nomme ses

consuls des plaids et de la commnp, — of «"pare ses plaids de sa politique. — Les édifices de Pise^— Orvieio, Rimini,— Pesaro, Benevent, Fermo. — îsombre des consuls dans les diverses ▼ illes. — Proclamations tumultueuses— k Rome avec le schisme à*Anad<t II,^à Milan sous Tarcbevéque Anselme.^ailleun. Pacte deKavenne avec Forli. — Les consuls dans les abbajes de Mont-Cp.'^sir de Farfa, — deNonantola, — de San-Sepolcro^ — dans les villes roiales. — ^JDate générale de la révolution.

Cette nouvelle époque nous présente deuxmouTe* ments distincts ; dans le premier, les consuls s'avaneent à petit bruit^ avec des précautions infinies^ en supplan» tant peu à peu 1cm demi-dieu spirituel, qu'ils ne voudraient pas faire crier trop ii aut, de cramte de se voir démasqués, compromis, écrasés par les hauts seigneurs de la féodalité impériale et pontificale. Dans le second moment^ il leur est impossible de se déguiser^ car la révolution qui s^achève suppose un combat, une mêlée, une secousse, une victoire des consuls, et, chez révêque, une résignation qui n'est jamais spontanée ni silencieuse. Le premier moment, toujours dissiiuulé, ne laisse aucune trace dans Thistoire, et nous serions sans renseignements positifs, si heureusement il n'y avait une ville nécessairement mobile et crierde, dans rimpossibilité de garder son secret.

Gènes est un superbe amphithéâtre jeté entre la montagne et la mer, et tel que ses habitants ne peu-

LIS GOHSULS DAm US muM. Il

vent faire un pas sans monter sur des rochers on

sans flotter sur Feau. Ce sont de? montagnards maritimes , réunissant tous les exlrénics de la misère et de la magnificence. Dans leurs ruelles étroites , noires, boueuses, inaccessibles aux voitures, se dressent d'immenses palais, projetant les lignes de leur architecture éblouissante sur des maisons petites et chétives qui les cernent de tous côtés. F^es denxriTières y versent leurs marquis, ijui s'y rencontrent pêle-mêle dans 1 1 masse déornée des marins. A chaque révolution, la ville flotte de l'aristocratie à la démocratie, comme une goélette à la mâture démesurée, et ses chro* niques ne peuYentdissimuler Tondulation des consuls, sorte de marée tumultueuse qui monte peu à peu jus^ qu'à ensabler le pouvoir de Pévêque. — Leurs premières indications nous montrent^ en 1091), « la compagnie des quatre consuls de (juatre ans, » et ce n'est encore que la vieille réunion des consuls mineurs toujours soumis à révêque. Mais, Tannée suivante, le Ûot monte brusquement, en emportant les quatre consuls qui auraient dû durer quatre ans, et on les voit remplacés par une compagnie plus nombreuse de six consuls, aux fonctions plus bornées de trois ans. £n 1103,1e flot nionle de nomeau pour créer des consuls majeurs ou, du moins^ des consuls)lus indépendants,)lus politiques, moins soumis à Tévêque, moins renfermés dans les fonctions de juges de paix ou de juges mineurs. La chronique annonce, en eiTet, pour la première Mb des consuls « des plaids et de la commune,» c'est-à-dire à la fois judiciaires et politiques.

Après quelques oscillations sur le nombre des consuls, on voit en la grande réforme du consulat annuel[^] le chroniqueur en est si épris qu'à partir de

13 l.Kd UOMSUiS

cette époque il compte tes années « a coosulatu unius anni[^] 9 et son conlinateiir ne se dispense de répéter chaque année ce refrain qn'en signalant la révolution

pas des mois qui auraient fait honneur à un ciloyei deSparle. « Il plut, dil-il, à noire sénat, dans Tintérêt t de la république[^] de réduire la durée du consulat à « une année, afin que le long pouvoir ne fomealât pas « riosolence, et que ceux qui* au bout d'un au, de» « vaient rentrer dans la vie privée demeuraissent tou- 9 jours ciloyens. » Deui ans plus tard[^] la commune nomntc le gardien des chefs, le secrclairc, le chancilier, et de noLi\ elles fluctuations sur le nombre des consuls atlestent le travail souterrain du peuple, qui finit par séparer[^] en 1130» le pouvoir judiciaire du pou* voir politique* en proclamant « trois consuls de la com- « mune et quatorze des plaids. » Ici la révolution est accomplie dans sa première et silencieuse période. Ainsi, des consuls brusquement détrônés[^] d'autres i e\ étus de la double autorité de juges et de personnages politiques, d'autres encore réduits à l'élection annuelle, enfln un consulat mi- parti de juges et d'iiommes politiques, voilà les progrès dont on surprend les traces dans la chronique exceptionnelle de Gênes, d'ailleurs tout an commerce, à la mer, au va-ei-vient des navires, et tellement oublieuse de son Église qu'elle ne daigne pas noter le moment où l'évêché enlevé a Milan est élevé au rang d archevêché indépendant. Qu'importait à Gènes rindépendance de ses prelres? C'était peut-être un danger pour sa liberté; il était mille fois plus

important pour la chronique de noter le nombre des consuls, qui varie de trois à seize d'après la mystérieuse arithmétique du premier mouvement de la ville en dehors du cercle de l'Eglise.

DANS LES VILLES

Sérène et majestueuse, Pise où les citoyens sont rois de Sardaigne, n'éprouve pas d'oscillations sensibles, ni d'anxiétés sur sa destinée royale. Elle laisse le temps séparer peii a jicuses consuls de son archevêque, comme il sépare son arctievêque du pape et de l'empereur, sans qu'on puisse surprendre aucune rébellion apparente. Le cimetière et le baptistère, construits par les consuls vers 1150 en même temps que les remparts, présentent des caractères si flottants qu'on ne saurait dire si c'est l'art qui s'incline volontairement devant la Religion (lontil ne peut se séparer, ou si c'est l'ancien droit de l'archevêque qui fait payer un tribut splendide à la munificence des citoyens florentins).

Le fracas d'une guerre civile couvre le progrès des consuls d'Orvieto, probablement créés en 1195 par les citoyens, qui massacrent quinze cents hérétiques ou païens de l'empire, confisquant leurs biens et chassant ceux qui échappent au carnage. — A Kifnini, au contraire, la scène est calme, vide et muette, mais l'évêque meurt de douleur, en voyant que la ville se dérobe à sa direction pour se jeter malgré lui contre Faenza.

Vers 1106, Pesaro se montre soudainement libre

avec ses magistrats, ses lois, ses consuls. — Bénévent glisse des mains de l'archevêque avec une promptitude inexplicable, et

on la voit à la suite du consul Uopoltonc à l'instant même où elle vient de conquérir sa libre élection. Ailleurs, comme à Fermo, le progrès des citoyens se révèle d'une manière indirecte, car les concessions et les donations Jadis faites aux évêques par les comtes, les ducs, les papes et les empereurs sont tout à coup suivies d'une nouvelle série de concessions et de donations en sens inverse, (à la fois par les évêques

44 I LKH CONSULS

aux villes et aux citoyens, aux consuls et même à des villageois qui s'affranchissent.

Partout le peuple se renouvelle de la même manière avec ses assemblées de la Gredensa et du grand conseil; partout les pouvoirs des consuls sont identiques, partout le nombre des consuls est déterminé, comme à Gênes, par le nombre des quartiers, multiplié par un chiffre variable qui représente l'étendue de la démocratie. Ainsi Yilerbe aux quatre quartiers a quatre consuls, et huit dans les années de révolution ou, comme dit naïvement le chroniqueur, dans les années de confusion. Crème, divisée en vingt-sept quartiers ou vicinanze, est représentée par la réunion fédérale des vingt-sept consuls mineurs. Pérouse, divisée en cinq portes, a dix consuls* Lucques, partagée en trois arrondissements, en a douze, c'est-à-dire quatre par arrondissement. D'après les souvenirs de l'ère consulaire, Modène, devenue républicaine en 1906, nomme quatre magistrats, un par quartier. Bologne, plus démocratique, en nomme vingt-quatre, six par quartier.

Jusqu'ici ce n'est qu'un mouvement silencieux qui ébauche les premiers rudiments de l'ère consulaire ; pour comprendre la se-

conde période de Texplosion

ropublicaine, celle qui place les consuls au-dessus de révéque, il faut suivre les villes plus importantes sur la grande ligiie de lloiiit' et de Milan, où la révolution trouve son lit tout creusé et couvert de soufre par les révolutions intérieures depuis la lutte contre les Longohards Jusqu'à celle contre les empereurs.

A la première élection après la paix des investitures» en 1125, Rome donne une secousse toute nouvelle à la

DANS LB8 TILLES

domination poDiiiiiicale^ et pour la première fois on TOii floa agitation intéiieure dirigée |>ar des personnes qui représentent toutes ses pensées^ comme si tout à oonp LiprandI, Pierre de Feu» Lansone^ Uedembard, et tous

les personnaj^es des révolutions antérieures de rUaie ressuscitaient avec des noms nouveaux et sous une forme profane. Los hommes du peuple demandent à grands cris l'élection de l'évêque d'Anagni, uniquementl préoccupés de se donner un ctief réputili-cain, Pierre Léone, ûis d'un juif parvenu, d'une ridiesse colossale, cherche à faire prévaloir un pontife mitoyen entre le peuple et l'aristocratie. Léon Frangipane, d'une famille qui remonte aux anciens Romains, s'associe au fils du juif pour faire nommer un pape qui reste dans la ligne des vieux schismes protégés par Tempire ; mais son frère se détache de lui, le supplante et abandonne les scldsmes pour se rallier à l'Église/qui nomme Honorius III de Bologne, au milieu de tumultes très-obscurs et très-

difficiles à décrire. Dans rélection suivante, en iliO , Tobscurilé s'évanouil avec le fraclioniii ment des partis, et un nouveau rayon dans le brouillard de TEglise laisse paraître Pierre Leone seul à la tête du peuple, avec un fils moine, turbulent, iàctieux, hardi, bravant toutes les traditions du vieux temps des évêques orthodoxes ou schismatiques, populaire dMn instinct, consulaire par le faste, n'ayant du froc que l'audace démocratique, et des usuriers, ses ancêtres, que le mépris de l'autorité. For qui éblouit la foule, et Ta prêté aventureuse au gain tournée au pouvoir et devenue ambition. Proclamé anti-pape sons le nom d'Anaclet U, le fils de Pierre Leone fonde sur-le-champ le grand conseil de Rome, qui se dit orgueilleusement une résurrection duséna^

LES CONSi:i.S

et devant sa toute-puissance TEglise est eo dérouté avec son pal|ie laooceot li, forcé de s'enfuir^ tandis que les Frangipane, tous désormais réactionnaires et atteints par la lèpre de Vimpopulartté, s'effacent de lliistoire

de Home pour déshonorer leni an lique noblesse dans des fiefs subalternes, où ils vivent en ennemis du genre humain.

Le peuple de Milan n*a ni la mijesté des émeutes romaines qu'il croit trop éphémères, ni la grandeur pontiQcale qu'il méprise profondément, ni les élans dn Midi liés à une mobilité trop suspecte. Calme ^ re*

cueilli, à la physionomie replète, sYiigraissail dans la plaine de Lomh u die, il s^élève à force de calculs et de réflexions, mi déployant toutes ses voiles pour serrer à son profit le double vent qui souffle de Rome et de FÂllemagne, bien décidé a n'être ni au pape ni à l'empereur, en haine de ses nobles, tous pires que les

Fran^{*} gipane, parce qu'ils sont plus ébranlés. Déjà ébauchée dès 1077, par deux conseils, la *Cremona* et le grand conseil, composés de plusieurs centaines de nobles et de citoyens, la révolution tressaille et acquiert une force toute nouvelle aux premiers éclats de l'agitation romaine. L'archevêque Anselme, qui avait voulu être sacré à Rome par le pape Honorius III, en 1136, se voit de retour à Milan, entouré par le peuple et dans l'impossibilité de mettre pied dans son palais, s'il ne jure sur l'autel de la Vierge, de n'avoir fait au pape aucune promesse qui préjudicie aux libertés de son Eglise. Deux ans plus tard, le peuple profite d'une révolution allemande qui jette à Milan l'anti-césar Conrad IV de Gêbelin, pour humilier de nouveau l'archevêque, en le forçant à sacrer l'anti-césar, que d'ailleurs il n'adopte qu'afin d'exploiter à froid les dissidences de l'Allemagne. Enfin,

BANS LIS VILLES

en 1130, le malheureux archevêque se voit forcé de soutenir l'antipape Anacleto II : et c'est ainsi que la ville le domine, en ajoutant le schisme de Rome à celui de l'Allemagne, et se plaçant du même coup en dehors de l'Eglise et de l'empire. Le pape Innocent III, étonné de tant d'impiété, se demande « s'il est revenu aux temps des Longobards et des Quirites qui méconnaissaient toutes les lois divines et humaines. »

Sous la double influence de Milan et de Rome, une foule de villes acceptent l'un ou l'autre des deux schismes pour devenir consulaires. — Brescia suit le schisme d'Anacleto^{II} Pavie Verceil, Gmondo, Turin sont en pleine insurrection;

^YHerbe, Sutri, AmeHa se placent également dans le camp à'Anadet ; — BeUune y est, à son lour^ avec son évêque que les orthodoxes appellent « homo impius ae immanissiiiiis moribus. a

Mais d'autres villes s'affranchissent par leurs propres efforts, ne recevant des schismes qu'un reflet incertain. Ainsi Plaisance paraît avec ses consuls^ dès il27.« ^ A cette époque I Bologne, Sinigaglia> Ancône^ Spdeli f Sienna doivent être comptées parmi les villes libres. — Dès 1417 Fano est si hostile à église qu'elle crée un magistrat poui empêcher ses citoyens d'inféoder leurs biens à l'évêché qui les exemptait des iiri[]ôts. — En iil5, Faenza chasse les plus puissants de ses nobles, en h's forçant à se retirer au château de Cunio, leur repaireféodai.— 'Ravenne, née des maitieurs del'Italie, florissante sous les derniers empereurs» et sous les Goths qui décrétaient plusieurs fois la dévastation de Rome et de Milan, décline, maintenant que l'Italie est florissante, et plus tardive que Fano et Paenza, éli angère au sehisuic à'Anaclet et à celui de l'Allemagne, elle n'arrive aux consuls qu'en s'associant à Forli, en 1138, par un pacte

48 us OORSDIJ

étrange ovi les citoyens des deux villes se déciment réciproquement naturalisés, avec le droit d*interventiou mutuelle dans les comices pour l'élection des consuls.

Les abbayes, premiers asiles de la liberté et de la méditation 9 terres plus qu'épiscopales^ où Ton était affranchi quand toutes les villes étaient dans la servitude , et où l'on écrivait des livres quand des royaumes n'avaient pas de chroniqueurs, se trouvent tout à coup envahies par le tumulte des consuls et par une lumière profane qui aveugle les abbés habitués au demi-jour de

l'Église. — Jadis, l'immense abbaye de Mont-Cassin avait lancé la révolution de Charlemagne à Bénévent, et celle des évêques à Gapeoue, sans compter sa propre révolution qui portait l'abbé Didier sur le trou de saint Pierre, et elle régnait alors vénérée, respectée, riche, toute-puissante, sur une foule de châteaux, de villes, de villages, à commencer par Saint-thierry, dont les murs renfermaient son peuple officiel et ses consuls mineurs. Dans l'ère suivante, au contraire, ses abbés perdent toute popularité et tout prestige et sont bientôt attaqués à Saint-Germain et à Presenzano, vers 1140 ; à Saint-Ange de Teodici, vers 1122 : Saint-Germain renouvelle plus tard son insurrection, et les moines en déroute sont forcés de promettre d'obéir aux laïques à laicorum voluntatem se facturos et promittunt. L'abbé Nicolas est imposé par le saint-siège et est déposé comme dilapidateur ; l'abbé Semi-rectus est assailli par l'anti-pape consulaire Amclij par Capoue qui s'anime au souffle des consuls et par l'abbé Nicolas dévoué à la révolution, puisqu'il est dépossédé. Le successeur de Semi-rectus accepte enfin le schisme imposé par le pape du Midi qui rend ainsi» sous

DANS LES VILLES

line nouvelle forme à l'abbaye» le don de la Ubérié qu'il en avait reçu au temps des Longobards.

L'antique abbaye de Farfa, si fière d'enfler les schismes des empereurs, gémit et se lorde maintenant sous le coup de malheurs mystérieux qu'on doit attribuer au mouvement consulaire qui la cerne de tous côtés. L'abbé Beroldi très effrayé, «toute-

verne^d'après tachronique» « en tyran et en dissipateur des biens du monastère.» — «Nousnignorons pas, poursuit la chronique, que « nous avons subi des injustices inouïes de la part de nos « voisinsles comtes et les capitaines, et principalement « delà part du poutiie : tout le monde nous jalousait. » A la mort de Berold II» la déchéance redouble ; a poos « étions» continue le chroniqueur» comme des brebis <r sans berger; 9 le nouvel abbé « était souveraique- <K ment méprisé par les siens» et les étrangers n'en fai- « saient aucun cas.... Les comtes et les capitaines U a- « vaillaieiiit à nous enlever, i)eu a peu , tous les biens « de l'abbaye. » La rébelliun est un moment comprimée par un nouvel abbé. « Ceux qui auparavant se «révoltaient, poursuit la chronique, affectaient de a nous être ûdèies ; mais la bile qui fermentait en eux « ne put pas se cacher longtemps; » el quand les comtes se jettent sur les terres de Farfa la cbronique liiiit, comme toutes les chroniques des monastères, en s'arrêtanl en présence des consuls , que, tidele a l'esprit du vieux temps, elle prend pour une réa(»parition des schismes longobards, jadis combattus au nom de Dieu et du peuple. « Les tyrans qui triomphaient» dit le tu chroniqueur de Farfa» se déchiraient entre eux et se « nourrissaient en déchirant les entrailles des malheu- « reux.» En effet, les consuls s'emparaient des dîmes, des péages, des terres , des châteaux, des villages, en chas-

^ UB COLItCLS

saienllesmendienls inféodés aux moines par la paresse; et, à la merci du peuple, dans le mouvement ondoyant de la démocrâtie, ils étaient aux prises entre eux comme Pinre Ltane et Leone Frangipane à Rome, et comme parfoul où la révolution tournait les parvenus contre les nobles , les cadets contre les atnés, les vil-

lages contre les villes , les mesures contre les villages; car nulle part les consuls ne purent triompher sans livrer leur combat.

Un an après la secousse du schisme d'Anacleif l'abîmé de Nonantola^ toujours menacé par son ancien ennemi, évêque de Modène> se voit assailli par son peuple qui demande la liberté consulaire , et pour contenir d'un

seul coup ses deux adversaires il se donne, du consentement des moines, à la ville libre de Bologne; mais il tombe de Charybde en Scylla, car l'évêque de Bologne revendique sur lui la suprématie spirituelle à laquelle prétendait l'évêque de Modène, tandis que de leur côté les consuls de Bologne ordonnent au peuple de Nonantola de ne prêter ni service ni obéissance, sous aucun prétexte, à l'abbé qui se trouve ainsi réduit au seul pouvoir spirituel.

L'année suivante du schisme l'abbaye de San-Sepolcro est bouleversée, et d'après la chronique « il y eut de grands troubles qui furent depuis apaisés par l'abbé. 9 S'il reste à la tête du bourg, c'est que le peuple et les consuls probablement se contentent de conquérir une grande partie du pouvoir temporel sans pousser plus loin la victoire, de crainte de tomber sous l'évêque diocésain de Citta-Castello et de perdre ainsi toute indépendance, comme les habitants de Nonantola, à la merci de Bologne.

DAMS LKS VIUKS. 21

En résumé> les consuls paraissent de bonne heure à Milan^ à Bologne^ à Rimini^ à Pise et dans toutes les villes romaines où ils trouvent le terrain préparé par les révolutions antérieures, rapidement accomplies contre le royaume. Au contraire, dans les

villes royales, on les voit tardivement indécises et timides : on dirait qu'il n'y peut germer faute d'air, d'espace et de lumière, et Pavie ou Crémone sont encore très-attachées à l'évêque, quand toutes les villes des alentours le repoussent. Ainsi, on voit des villes excentriques, sourdes au mouvement général, méfiantes, ignorantes et s'obstinant à rester dans leur atmosphère cléricale et mystique, en dépit de l'époque tout entière.

Malgré ces différences, il est facile de saisir la date moyenne de la révolution consulaire, pourvu qu'on ne confonde pas, comme Huratori, les consuls mineurs en core soumis aux évêques, avec les consuls majeurs qui les délaissent et règnent seuls sur les villes, comme à des consuls, en Ugento; Orvieto, en 975; Faenza, Osimo, Ancône. en 883; Ravenne, en 990; Ferrare, en 1015; et ce ne sont que les serviteurs de l'évêque, et quelquefois des êtres hybrides qui rappellent les républiques de l'ère byzantine. Milan est librement libre, en 1125; la Guastalla, en 1115; Bénévent, en 1143; Plaisance, en 1196; Gênes, en 1125; Modène, vers 1150, et Terracina vers 1157, malgré quelques vestiges de la domination épiscopale. Au delà de ces dates, ce sont les régions disgraciées qui restent seules en arrière > comme Aquilée sous le patriarche, San-Sepolcro sous l'abbé ou Verceil, Acqui, et Turin sous l'évêque. En prenant la moyenne « nous plaçons la date générale de la révolution consulaire à l'année 1125, trois ans après la paix de Constance qui accordait les évêques à la libre élection des chapitres. Le mouve-

21 LBS GONBULS DAN LB8 VltLBS,

ment des consuls n'est en effet que la libre élection sécularisée et étendue du chapitre à la toute entière, qui finit par absorber l'évêque et les chanoines, abandonnés du pape et de l'empereur.

Et quand, en 1130, Arnould fut proclamé par le peuple de Rome, en opposition avec Innocent II le schisme est adopté par les villes les plus progressives, parce qu'il est la libre élection sécularisée et développée sur le terrain même de l'Église.

LES VARIANTES DE LA RÉVOLUTION CONSULAIRE

Régions féodales.— Joie de Mantoue à la mort de la comtesse

Matilde. — Lucques.— Les (épiscopaux de Florence. — Décomposition du marquisat de Toscane. — Unité du Montferrat ; dualité de Chambéry et de Turin. — Arnoult Cinarca en Corse, — L'indépendance en lutte avec la démocratie en Sardaigne. — Nécessité de l'unité chez les Normands. — Palerme nécessaire à l'unité normande. — Roger. — Il fonde le royaume des Deux-Siciles.— La révolution la même partout.

Dans les régions féodales, les comtes et les seigneurs, qui représentaient jadis la liberté ecclésiastique, se trouvent menacés par les peuples, au ban des multitudes, dans l'impossibilité de régner avec les idées trop vieilles de la révolution épiscopale et les uns sont détrônés par la terre, qui n'a plus besoin de s'appuyer sur la béquille d'un seigneur féodal et les autres sont forcés de devenir eux-mêmes consuls, en donnant des formes { plus civiques à leur domination militaire.

La comtesse Matilde de Toscane a le tort d'avoir la vie trop longue sur une terre trop heureuse, et toutes ses villes, tous ses bourgs, même ses capitales, sont unanimes pour demander à

Dieu l'heure de sa mort* Mantone, un temps si chérie que Gano-
sa en pleurait, si privilégiée (que Lacques en frémissait d'indigna-
tion, ne peut plus tolérer le joug de la comtesse, et, après vingt-
quatre ans d'insurrection, eu l'idée, son évêque

24 LES VARIANTIS

n'obtient qu'une concession plus insolente que l'insurrection
elle-même. Les citoyens lui promettent de se rendre mais à la
comtesse seule et vivante, parce qu'ils espèrent que, Tielle, ma-
lade, et mourante dans son château de Baranzone, elle ne pourra
pas accepter leur soumission. Qui sait n'y a-t-il tant d'esprit dans
une tête tonsurée, tant de ressources dans tout enchanteur, sur-
tout lorsqu'il trompe la colère d'un [teii]c en progrès, que, ré-
vêque a peut-être flatté lui-même leur espoir de se livrer à un
cadavre inoffensif^ mais, quand il annonce les jours suivants que
la comtesse est guérie, il faillit être mis en pièces; c'est à peine si
son rang, sa noblesse, son regard, son audace, peuvent contenir
la foule qui, au reste, se jette sur le fort de Rivalta et le brûle^ en
recommençant plus violente que jamais la guerre de la révolu-
tion. Ici Mathilde, transformée en mégère savoisiennne, veut dé-
truire Mantoue^ de sorte qu'il n'en reste pas pierre sur pierre, et
que tous ses vassaux reculent d'effroi. Ici sa main décrépite, elle
réunit en faisceau toutes ses forces féodales et les concentre sous
la ville révoltée. « Adest ce rite, dit-elle, pereat « quo Mantua
tempus. » Dans ses yeux on voit briller l'éclat de ses infaillibles
vengeances; sur le point de descendre dans son tombeau, elle in-
voque tant de terreur que les citoyens intimidés, éperdus, se
traînent à ses pieds, et c'est à peine s'ils obtiennent que la ville ne
soit pas exterminée. L'année suivante, la comtesse meurt, et la
ville vit d'une vie si nouvelle que ses chroniques ne rappellent

Boniface, Béatrix , Malhilde et l ere du marquisat que comme un songe mêlé de fables incomprises.

Lucques, capitale militaire de la Toscane, que Mantoue avait détrônée dans fère épiscopale, imite pourtant

I)h LÂ Ui VULLTION CO?(SCLAtRe. 25

Maotooe , et passe de l'évolutioD des InvesUUires à la liberté des consuls, qu'elle développe en ii20, sous Anadet, s'insurgeant à la fois contre la théocratie de

Rome cL coati e le vieil empire d'Allemagne.

Plus prudente qtjc Lucques et Manloue, Florence attend la mort de la comtesse, et cache sous les fleurs d'un mythe sa première guerre contre le pouvoir temporel de révéque* D'après son chroniqueur, Ricordano Malaspina, les Florentins devenaient en 1117, hérétiques et épicuriens pour combattre l'Eglise^ et ilsô-laient «si puissants, (juc chaque jour on se battait « dans les rues, et que ces malheureuses sectes durè- « rent jusqu'à l'arrivée de saiui François et de saint « Dominique , » qui purifièrent la ville en brûlant les archives et tous les mémoires de ce temps. Le chroniqueur^ très«postérieur et habitué à voir Tévéque réduit au pouvoir spirituel) ne pouvait plus s'expliquer le iLtniissnient de la lutte, nécessairement acharnée dans cette ville de dévotion sensuelle et ardente, sans s'imaginer une révolution hérétique, ou plutôt philosophique, qui, dureste^ répondait mieux à sou imagination qu'une lutte prosaïque sur le plein pouvoir, le telonium, le schisme d'Anadet et l'insaisissable dis« tinction entre les consuls mijeurs et les consuls mineurs de rère antérieure.

Arezzo suit le schisaie d'^ nac/e(comme Lucques et Florence, après avoir brûlé la cathédrale, en 1111 , que son clergé ne voulait pas laisser renfermer dans Penceinte de la ville » et qui avait invoqué Tempéreur pour se venger en dévastant les maisons des citoyens. D'autres villes toscanes» Prato, Ferrare, Sienne» Grosseto , sHnsurgent également , les unes contre la comtesse, les autres cou lie l eiupercur, celles-ci à la suite

26 us TABUIITES

du schisme, celles-là par des mouTements tout à fait indigènes et le marquisat tout entier, que rère des éré*

ques avait réuni sous un seul clict, depuis Ferrare, Reggio et Modenc iisi|irà Spoleti et au [latrinuiue de saint Pierre, se décompose en une multitude de villes libres, de républiques indépendantes, très-dures aux évêques et laissant flotter en Tair le titre féodal du marquisat, comme un hochet sans signtflication^ que Tempereur pouYait conférer à ses hommes sans leur donner plus de pouvoir qu'aux marquis de Milan.

Au contraire, le marquisat de Montferrat semble se roidir au feu de la révolution, et son cliel, descendant d'Aleran, devenu consul de son peuple et de Casai» sa capitale, traverse sans secousses, sans émeutes et sans troubles, cette ère des menées souterraines et des éclats incendiaires. — C'est un autre spectacle dans le Piémont-Savoie, organisé comme une étoile binaire avec le double ra von ne ment de Turin et de Cbanibéry, sous la direction unique du comte de Savoie, qui constitue l'unité ilalo-irauçaise de l'extrême occident de la haute Italie. Cette unité pénible, forcée, dualisée sur un sol rocailleux, à deux langues, à deux centres, à deux tendances, à deux origines opposées, engendre

une contradiction bicarré, étrange, inattendue, où l'influence italienne et piuj^ressive, exploitée à Ciianibéry, pousse la maison de Savoie, à subjuguier des régions françaises en réalisant la révolution épiscopale qui commence à se propager en Europe depuis la paix des investitures, tandis que l'influence contraire de la France, de THelvétie et des régions étrangères, refluant du centre de Chambéry sur les régions ita* liennes, étouffe toutes les révolutions consulaires d*Ast, de Chieri, de Suse, et surtout de Turin, où les

DB I.A livoLonoir oomulaikb.

toyens écrasés s'agitent encore pour accomplir la révolution des évêques, avortée dans l'ère antérieure.

La Corse, si vivace dans ses innombrables morcellements, cherche la liberté coosalaire dans l'indépendance de sa fédération que le pape avait inféodée aux Pisans. En Arriguccio Cinarca^ de labrancbe cadette des anciens comtes de Corte de l'ère royale, s'Insurge couUe Pise, de même que Pise, Lucques, Mantoue, Florence, Arezzo s'insiirireaient contre la comtesse Mathilde et contre Punité féodale de l'ancienne Toscane. Tous les Corses le suivent^ et « il acquit tant « de réputation dans rtile> dit Grossa^ que tout homme « noble ou plébéien offensé, en s'adressant à lui, re- « cevait sur-le-champ satisfaction pleine et entière, « car Arriguccio montait à cheval et forçait les as- « saillants à lâcher prise et à faire réparation. » Sous lui, les communes se multiplient, la féodalité est en déroute. Orso^ qui réclamait à Freio la première nuit des mariées, est accosté par un paysan, Piobbetta^ qui lui otTre un cheval, le monte pour le lui montrer, et lui Jette un lacet en partant au galop. Partout les familles nouvelles des Caporali

se lèvent pour représenter la liberté consulaire de la Corse, et Pise se trouve presque entièrement dépouillée.

La Sardaigne, plus vaste, plus noble, avec le souvenir d'une antique royauté musulmane, voudrait s'insurger à son tour contre Pise, et ses quatre juges de Gagliari, Torres, Tempio et Arborée, consuls mineurs de la Sardaigne épiscopale, rêvent d'indépendance des consuls majeurs, sous des formes quasi royales. Cagliari se révolte, dès 1112, avec le secours de Gênes; mais le juge d'Arborée, siégeant à Orislando, l'antique capitale du royaume musulman, qui jouait en

!28 LtS VARIANTES

Sardaigne le rôle de Palet de Sicile; de Barî, dans la basse Italie; de Pamey dans la haute Italie; de

Lucques, dans la Toscane royale, se lève avec l'intention unitaire de subjuguier à son profit toutes les juridictions qui se dérocheraient à la domination des Pisans; et il en résulte qu'au moment des insurrections quand l'île est sur le point de conquérir son indépendance, elle s'arrête soudain: car Terres, Cagliari et Tempio préfèrent sur le terrain la domination lointaine et fédérale de Pise à la conquête intérieure absorbante et dévastatrice (VOristano).

La fédération des Normands conspire avec les consuls, les ducs contre le grand évêque son suzerain, qui est le souverain pontife. Quand les Normands ne seraient pas jeunes, caillants, rayonnants de vie, exubérants de force, poussés à l'insurrection par leurs instincts de guerre et de domination; quand surexcités par le vent d'Italie et le soleil du Midi, ils voudraient s'affaiblir, s'oublier et dormir sur leurs lauriers, en imitant ce peuple mou et

léger, naguère arraché aux doges et aux ducs, ils ne le pourraient pas et ils se trouvent poussés en avant par la nécessité suprême, de la défense contre les débris de l'antique fédération longobarde et byzantine, contre les vieux centres irrités de leur déchéance, contre la nature inconsistante, mais accessible et foudroyante des multitudes indigènes, toutes agitées par l'exemple des révolutions et impatientes parfois de revenir à leur antique indépendance, dussent-elles lui sacrifier, dans un moment de folie, la nouvelle démocratie inaugurée pendant la révolution épiscopale. Leur agitation se rallie au pape, hostile aux Normands, heureux de fomenter, de son poste avancé de Bénévent, mille rébellions à Bari, à Capoue, en Fouille, partout où peuvent arriver

DB LA REVOLUTION CONSULAIRE

son influence ses intrigues ses menées, ses affluents et ses anathèmes ; de sorte que les Normands se voient sur

un sol miné, parsemé de blocs de soufre, sous une pluie artificielle et incendiaire, que nourrit le saint-siège pour anéantir la fédération, imposée dans l'ère épiscopale au grand captif de Civitella. Au rebours des Jages sardes, les consuls normands sont condamnés à sacrifier la liberté fédérale impuissante, anarchique, ouverte à toutes les attaques et à toutes les secousses intérieures et extérieures pour refaire leur domination tout entière, au point de vue unitaire, avec une capitale prépondérante et un chef supérieur, qui écrase tout rebelle à l'intérieur en s'imposant, comme consul souverain au pontife de Borne. Pour eux, placés dans des

circonstances exceptionnelles, sur un terrain accidenté, brûlant de bonheur et d'élatt, la révolution des consuls ne peut être que la transition de la vieille forme fédérale des républiques à la forme unitaire d'un nouveau royaume.

Vers 1090, on les trouve déjà dans la nécessité d'écraser une rébellion de Capoue, et ensuite une rébellion d'Amalfi. En 1096, ils délaissent Melfi, la ville insuffisante de la diète, et on les voit à la recherche d'une capitale, indécis entre Salerne, centre longobard du duché de la Fouille et des Calabres, et Palerme, jadis centre de la Sicile musulmane. Du coulinenlou de Tîle, qui remportera? A l'image du Vésuve et de l'Etna, qui se nourrissent aux dépens l'un de l'autre, en alternant les éruptions, la révolution du Midi ne saurait être que l'éruption du continent ou de nier, de Salerne ou de Palerme, du duc de Fouille ou du comte Roger, son airu et son rival. Mais le premier est trop près de Bénévent, trop exposé aux séditions de Capoue, et

90 tMS. VARIANTKS

d'Amalfi, aux agressions de Naples, encore indépendante à l'irruption du pontife qui peut ajouter à l'insurrection des indigènes à la division entre les chefs normands. Il faut donc que le continent cède le rôle de ronnité et la direction de la défense à la Sicile, protégée par la mer, déjà signalée sous les musulmans comme une puissance unitaire, et si prépondérante que le continent italien lui enlève Palerme, réservée au duc de Pouille pour la mutiler, rhumilier, la décapiter et la réduire, d'une manière toute artificielle, factice et odieuse, à des conditions fédérales.

En 1115, la Sicile donne déjà son nom à la terre ferme ^ appelée a Siciliacitra pbarum. » En 1121 , le coiiitc Iluger attaque les États de Guillaume, duc de l'oiiiUe , Jeté ainsi dans le parti iedéral et pontifical. L'année suivante, qui est celle de la paix des investitures, il obtient la moitié de Palerme de Guillaume, forcé de lui demander son secours, comme le comte d'Ariano : Tautre moitié est cédée plus tard par un nou- Teau marehé. Désormais la Sicile est complète , unifiée par sa capitale; et en 1127, quand Gmilaume meurt, f^oger occupe Salerne, Alite, Mellit t se deciuie duc de PuuiUe ; le voila usurpateur, consul majeur, révolté contre son évêque, le pape Honorius 11 , et chef unique du Midi, soumis au rayon expansif de sa nouvelle capitale.

Jamais , depuis Jésus-Christ , aucun pontife ne fut saisi d'une colère égale à celle d'Houonus 11, qui voyait confisquées d'un coup ses investitures, et cette domination unitaire inutilement rêvée par ses prédécesseurs sur la donation , réalisée en sens inverse contre lui par le chef du Midi, libre de s^élancer de Palerme sur Fondi et sur Rome, dont les Normands

DE LA UKVULLTIÛN CONSLLAÏKK. 31

poonaissaient la route^ depuis Grégoire VU et Gelase li. Non content de lancer Tanalbème^ de coaliser tous les tronçons de la fédération » d'attaquer Palerme par Barî» Gapoue^Brîndes» OriæetAlife^ il convoque un concile^ et il promet Tindulgence plcnière de la croisade en terre sainte à tous ceux qui prendront les armes contre Roger. C'était la première fois qü'tm pape prêcbait la croisade contre des chrétieDs : mais la colère n'est pas de la force et Tanalbème n'enfante pas des armées; litalie n^estpasle sobdes croisades; Bari, Capoue, Brindes s'insurgent au nom des vanités nationales en déroute ; et, vaincu sur le champ de ba-

taille^ déserté par les Dariois, inauilit par les peuples qui gravitent sur Palerme, malgré les enlraîneniciib et les exceptions des fédéralistes^ le pape))arlage le sort des évêques de toutes les \illes italiennes, forcé d'accorde/r Finvestiture de la Fouille et des Galabres à Hoger qui se trouve ainsi maître du continent sur la base de Païenne. A la mort d'Honorius^ Roger adopte le scbïsme d*Anaclet qui le sacre roi desDeux-Sicules et réduit Andria, Brindes, Oria, Bari. Terrible contre la sédition fédérale» qui se ranime sous ruiiilé de plus en plus écrasaule, il s'avance, par le fer et par le feu , détruisant Troja, Montepiloso, Meiû, Alife, Gajazzo^ Saint-Agataet Awersa elle-même, première ville des Normands « et son exiiansion unitaire ne s'arrête un instant^ en iiSl, qu'en présence de la réaction générale du pape et de i empereur...

La politique est inconstante et variable; d'un lern tun e à Tautre elle cUange de forme^ de mode, de stratégie ; tantôt républicaine, tantôt monarchique, ici fédérale, là unitaire, avec des alliances diverses et opposées; mais le mouvement social des consuls, unique objet

3i LES VARIANTES

de notre atlenlion^ ne poii?aiiérieure di plus constant» ni plus uniforme» ni plus eiacl dans ses érolutionst ni plus géométrique dans ses procédés, à travers tant

de circonstances qui le rendaient anarchique et contradictoire à la surface. Partout on voulait les consuls : en Toscane, f)ii ils dissolvaient l'unité du marquisat; dans le Montferrat^ où ils la fortifiaient au profit de Casai; dans la basse Italie» où la fédération se trouvait subjuguée par un roi ; à PIse» où l'on accablait les deux lies db Corse et de Sardaigne ; dans ces deux îles, où l'on

repoussait le joug des Pisans; à Gènes, où les citoyens se montraient prêts à tout pour ne pas se laisser surpasser par le parti toscan; à Home on lui, où l'on combattait le pontife. Sur tous les points on poursuivait une même idée^ on combattait les évêques, on sécularisait le gouvernement, on l'enlevait à Dieu» aux anges, aux saints, aux prélats, aux moines» à tous les personnages imaginaires ou réels par lesquels la sainteté et l'ascétisme, jadis utiles contre la idolâtrie militaire, fermaient la voie à tous les progrès de l'industrie et du commerce. Dans cet immense mouvement, chaque région se montrait à nu pour la première fois, sans le masque de fer de la féodalité, sans le voile obscur et monotone de l'Église, et on voyait sa physionomie tout humaine et mondaine, et son rôle dans la fédération italienne. Milan, la ville modèle, unissait l'enthousiasme pour la sécularisation au froid calcul qui exploitait toutes les situations de la papauté et de l'empire. Les Florentins étaient à la fois exaltés comme des dévots et positifs comme des épicuriens. Rome, gigantesque et désordonnée dans toutes ses attitudes, créait le schisme qui consacrait tous les consuls, depuis Milan jusqu'à Palerme. La Toscane cherchait sa perfection

DE LA RÉVOLUTION ROSSIAIRB. 33

dans le fractionnement fédéral. Pise savait sang sous

sa cuirasse, pour maintenir ses colonies dans l'histoire italienne, et la basse Italie, en fondant le royaume, rendait doublé(^ à Rome et au nord de l'Italie la vitalité qu'elle en avait reçue dans l'ère des évêques. Sur tous les points, les consuls, emportés par une ferveur accélérée, s'élançaient au choc de la réaction pontificale et impériale*.

CHAPITRE IV

LA RÉACTION PAPISTIQUE ET IMPÉRIALE CONTRE LES CONSULS

Le pape et l'empereur attaquent les consuls — et croient à l'ar-rivée de l'Antéchrist ; — mais Milan garde sa liberté. — Pise et Gênes restent indépendantes. — Seules les villes royales sont opprimées — > et les consuls détrônés reparaissent partout. » Bonger Tictorieux grâce au schisme. — Les Tilles insurgées contre Parme victorieuses grâce à l'orthodoxie. — Fédéralisme de Bénévent. — Arnaldo de Brescia h ROUO* » Premières limites posées aux donations à l'Église.

Le schisme d'Anaclet qui surexcitait toutes les villes, donnait en même temps le signal de la réaction en forçant les évêques orthodoxes, le clergé humilié, la noblesse ralliée au clergé et aux évêques, à se défendre par un suprême effort contre un mouvement qui dans sa prétention n'avait pas de limites et se présentait aux yeux des dévots avec tous les signes précurseurs d'une impiété définitive désignée dans le naïf langage de l'époque, à Rome et à Florence comme Fère de l'Ante-Christ. Le pape Innocent II devint le chef de la réaction, et la destinée qui comptait les heures nécessaires à la révolution épiscopale de l'époque antérieure pour déborder au delà des Alpes en Allemagne, lui donnait l'alliance, et les idées de Lothaire III, chef de l'opposition catholique allemande, alors victorieuse dans l'empire qui en était encore à la moitié de son évolution épiscopale entre les mains des Velfes, en attendant le jour où il passerait définitivement à la dynastie opposée.

LA RÉACTION PONTIFICALE ET IMPÉRIALE CONTRE LES CONSULS. 35

8^{ème} des Gebelins. D'après la formule gélifère de toutes les réactions, le pape orthodoxe et l'empereur Tdfe opposaient le passé, toujours TiTant en eux[^] au présent

qui les allaquait de tous cns .s . ils combattaient les consuls en appuyant les évêques iihn iuu ni ùius et autrefois si ardemment invoqués par les peuples.

Mais à son tour le sort de la réaction était fixé d'avance par la loi générale de la constitution italienne. Le pape était désarmé) l'empereur nomade ; c'est tout au plus s'ils pouvaient rester unis après leur défaite devant la révolution des investitures; leur alliance tenait uniquement à la circonstance que l'empereur était veillé, par une exception monique due à la dernière évolution épiscopale de l'Allemagne. Innocent II chassé de Rome[^] ne pouvant s'arrêter ni à Pise ni à Gênes, se réfugiait en France. Lothaire I^{er}, voulant le rétablir à Rome[^] n'amenait avec lui que deux mille chevaux, raillé et méprisé par les villes qui lui préféraient l'anti-césar Conrad I^{er} *lo Gebelin. Placé désormais en présence des deux chefs de la chrétienté, les consuls n'avaient plus à craindre que leur propre superstition pour le droit du vieux temps.

Ainsi Milan ne peut pas être frappée. En vain Innocent I^{er} excommunie son archevêque Anselme V , le dépose au coucile de Pise, et punit le diocèse en lui enlevant son ancienne juridiction sur Gênes. Milan reste debout, freuiss[^]ante, ni impériale, ni pontificale, comme les Lombards avant leur conversion sans se soucier ni du César, ni de l'anti-césar, ni du pape, ni de l'anti-

pape« ni même de son archevêque, devenu le Jouet des partis[^] expulsé, enlevé près de Ferrare, et transmis par un magnai à Rome où il meurt sous la dent du pape. Suiut iicriiaid arrive alors: c'est un cuii:>saire

[^] LA RÉACTION i[^]OMIFIcALE ET IMPERIALE

du pape. Réactionnaire élégant[^] beau parleur[^] maniaque de religion[^] avec des tendresses oommuDicatiTcs et des habiletés de langage entraînantes pour de rostiffues consuls, il s'écrie : « Milan[^] ta as perdu Gênes, tu

a es humiliée ; quud contulit libi vêtus tua rebellio? » Il piêche, il pleure, il gémit; la multitude Técoute avec aiteution : « Ah ! se dit-elle , si nous le noma mions archevêque?» Et il part, content d'avoir amené les Milanais à abjurer le scitiisnie. Mais il se méprend sur tous les points. Les Milanais n'avaient rien perdu à leur révolution; si on leur avait enlevé l'évêché de Gênes, Parchevêque seul ctail puni et nullement les consuls, qui ne pouvaient donner leurs ordres à l'évêché de Gênes, d'ailleurs indépendant de fait depuis la chute du royaume. Si la ville abjurait le sdîisme[^] c'est qu'elle n'entendait nullement répudier Tunité de l'Eglise catholique[^] apostolique et romaine, et dès qu'on respectait la liberté de ses consuls, tout le monde respectait celle de raichovèquej dans sa catlicdrale et dans ses rapports avec Rome ; enfin, si les Milanais offraient rarchevêché à saint Bernard, c'est parce qu'une fois en règleavec ce monde ils aimaient les bons sermons, et rien n'est plus agréable qu'une éloquence à vide, sur des choses qui ne sont pas.

Plus tard arrivait l'empereur Lothairelfl, si favorable à la ville (ju il t(rmait les yeux sur l'invasion de Milan à Como, à Lodi, et

qu'il protégeait les citoyens dans leur lutte avec Crémone,

Il n'était pas moins favorable à Mantoue, où il con« Armaït les anciens privilèges et permettait de construire le palais impérial hors des remparts.—Pise était tellement étrangère à la réaction qu'eUe lui donnait rhospitalilé, en abritant le concile du pape Innocent H

CONTRB IBS CoKSUL8. 37

Contre Anaclet.— Loin ci èlre Uoublée, Gènes était protégée el élevée au rang d'archevêché. — Le besoin de frapper avant tout le double schisme à'AnacIet el de ConrCid, l'insuffisance des troupes allemandes^ la nullité des ressources pontificales condamnaient Tempereur à respecter, à favoriser même la liberté de Pise, de Gènes^ de Milan , de Mantoue et d'une foule de villes importantes, les seules qui pussent lui donner en échange un ap-pui et le faux semblant d'une victoire.

Empereur au rebours, épargnant les forts, humiliant les faibles^ il ne réprimait durement que les villes royales, souffreteuses, de second ordre, peu importantes; peulrêlre ne frappait-il que des communes non consulaires et tournées au schisme gebelin, pour rêver une quasi renaissance royale, en haine des villes velfes et romaines. Quelles étaient ses victimes? ravic^ à moitié insurgée, à moitié gémissante et certes insensée; Crémone, sœur de Pavie; la Guastalla^ village ou couvent insignifiant; Verceil, Gamondo, Turin, et d'autres localités attardées, hétéroclites, piémontaises^ Ën Toscane, il frappait Lucqms, capitale militaire comme Patte, et sacrifiée aux Pisans d'abord par le concile qui en détrônait l'évêque, ensuite par le marquis de Toscane, Ingleberl, qu'on lui imposait avec les forces de Pise, eienlin par le duc de

Bavière qu'on lui imposait avec l'armée Impériale pour venger l'expulsion d'Inglebert et la rage impuissante des Pisans. Plus loin, Lothaire brûlait 5tenne, prenait Crfosselo, déposait l'évêque à'Arezzo, subjuguait CÈS^ie, Fano, Slnigaglia^ Spohti, Amélie, Narni, Palestrine, des villes militaires, des bourgs, des forteresses, des bicoques; sous l'influence impériale, on déposait l'évêque deSutri, et Viterbe expiait le schisme d'ÀfMckt par une auieude qui compensait au pontife la

LA RÉACTION PONTIFICALE ET BIPERULE

destructioii de Saint-Valentino. Les villes romaines attaquées sont rares^ et se réduisent à Bologne^ à Plaisance

subjuguées, à Florence condamnée à renoncer au schisme d'Anaclet^ et au port d'Aucùuc qui, au reste, oblige l'empereur a lever le siège.

Au départ de l'empereur, dans toutes les villes ji les consuls reparaissent plus forts qu'auparavant. En 1196, révéque de Brescia accuse les consuls d'hérésie et parvient à les chasser. Mais qui part pour Texîl? Arnaldo , qui va semer plus loin l'incendie de la révoluUûij tandis qu'à liiescia le consulat liiiit pai UioaipUer de-révêque. Dans 1(* Pi éniout. As t coaimence sa révolution en 4137. «L'an du Seigneur 4137, dit la chronique, il y c eut grande lutte entre révéque Landolfé et l'Eglise « d'Ast d'un coté , et les citoyens d'Ast de l'autre côté, c Et Tan du Seigneur 1445', la ville fut presque entiè- « rement brûlée par l'évêque Naaaro et par les

hommes «de l'Eglise. D Mais la liitic se renouvelle une troisième fois, en 4455, et celte fois l'évêque est sans forces et les consuls sont les maîtres. — Le Monferrat, tout d'une pièce sous le marquis^ finit par se remuer, et en 1130 Gairo est en pleine insurrection. Sur les terres savoisiennes^ le comte devient indulgent à Suse^ àChieri^ dans les petites villes, pour contenir Turin qui voudrait au moins accomplir la révolution des évoques. Le passage de LoUiaire rétalilit seulement rorUiodoxie contre le schisme à'Anadei et robéissance à l'empereur légitime, deux choses également étrangères aux véritables prétentions des consuls.

Tous les épisodes^ tous les contre-temps, tous les échecs de Timpuissance impériale se trouvent reproduits et résumés avec Tunile d'un drame dans le Midi.

CONTRE LES CONSULS

Quand Loibaire III et lonocent II marchent contre le royamiie improvisé par Roger, sur la base de PaUrm et sur les décombres de randenue fédération , ils ne paryiennent qu'à exciter des mouvements galvaniques; en fouillant le sol des doges et des ducs, et les centres détrônés et cadavéreux , ils n'en tirent que des insurrections fades^ des feux follets^ des flammes sans chaleur ou des colères vertigineuses^ éphémères, incapables d'entamer l'unité du royaume. Bénévent vou* draient bien se Jeter contre Roger, mais elle a perdu cette antique irradiation qui la conduisait jusqu'à Tarente; sans troupes ni mai chauds elle est destinée à agoniser dans SCS montagnes. Bar! se figure que Lothaire va lui ra-

mener son antique catapan[^] et[^] dans un élan de irénésie , elle passe au fil de Pépée toute la garnison sicilienne ; mais au départ de Tempereur elle s'aperçoit qu'elle a rêvé, et sa victoire s'évanouit comme une illusion stérile et mineuse. Saleme[^] qui voudrait être libre, comme aux temps de Guaimair, est si faible dans sa rébellion qu'elle ne parvient pas même à s'emparer de sa propre lortcre[^] se an mains des soldats de [^] Roger. Capoue, qui voudrait renouveler les splendides perfldiesde ses comtes longobards et de ses princes unitaires[^] est prise[^] garrottée et retournée par Jtoj[^]sr contre la réaction pontificale et impériale. La Fouille[^] protégée et donnée au duc Rainolfe, en baine de Roger, ne saurait résister au chef à qui elle a dû vendre Palerme pour réprimer Ariano. Naples, encore grecque et indépendante[^] se meta la recherche de nouveaux amis, de nouveaux appuis[^] en se ralliant au pape et à Taupereur contre cetteirradiationpalermitaine dontlesNormands[^] ses anciens amis, la cernent de tous côtés en menaçant de l'absorber > mais elle éprouve ia vérité du prpverbe

40 LA RiACnOM POLITIfCAM «T wràUALB

qu'en cherchant de nouveaux amis on perd les «nncieus sans gagner les nouYeaux , et elle est assiégée, barassée et prise par Jloyer, qui la comble de privilèges et la rend heureuse d'avoir perdu son inutile indépendance. Amalfi, très-fldèle a Roger, peut-être en haine de Naples sa rivale, se sacrifie jusqu'à se (aire prendre, saccager et dévaster par les Pisans alliôs du pape et de l'eupereur, et par sa [propre dtslriiciuia devenue définitive ; elle confirme ainsi Tunité du royaume. Tous les historiens font observer que Ro[^]tr reste calme> au milieu des insurrections, son sang-froid ne se dément pas un Instant : seul il est impassible , au milieu de Tébullition du Midi; seul il n'a pas de colère, au mi-

lieu de la vaine irascibilité qui multiplie les émeutes autour de lui: c'est que, (quand même il pourrait être troublé par la rage de tous ces peuples d'une époque passée à Jamais) quand même il oublierait d'avoir déjà réduit au néant, d'un battement de cil, les insurrections des villes opposées à la fondation du royaume, quand même il voudrait s'exagérer l'importance de la tourmente impériale et pontificale, essentiellement niée, à moitié désarmée, condamnée à la retraite, tût-elle mille fois plus victorieuse, il garde chez lui le demi-dieu vivant de la révolution consulaire, ÂwuiUt il, Tanti-pape des consuls, et avec lui il met en doute le pape, l'empereur et la religion des rois de l'Europe, unanimes et indignés contre le schisme de la liberté italienne. Saint Bernard, qu'on voit partout où il faut un orateur à la cause du passé, arrive à Palerme prêcher l'orthodoxie, l'union, la religion, la piété, la concorde, toutes les billevesées qu'on débite avec le faux air de la sagesse, de l'onction et de la componction, à des

COMIRB LES CONSULS. 41

hommes armés et puissants que Ton veut désarmer et perdre à l'amiable et de leur propre agrément.

Roger Técoute avt^CLiie loiiganiinitc édiliante; il jouit de réloquence de l'enclianleur, qu'il apprécie à sa juste valeur, comme font les consuls de Milan^ et se garde bien de livrer Tanti-pape qui inspire de si tendres exhortations au fanatique de Glainraux et tant d'appréhensions à la réaction universelle. Bientôt il recueille le fruit de son impassible persévérance; à la mort de l'empereur, en 1138, toutes les émeutes tomlii-ot d'elles-mêmes ou se trouvent sans appui; la Pouilie ne peut plus résister^ et à la mort de son duc Rainolfe elle cède à PaUrme, En 1139, Innocent II, qui

continue le combat, sans voir qu'il est vaincu, est mis en déroute et pris à Galluccio comme jadis saint Léon IX à Givitella, et Roger, victorieux comme son prédécesseur Humfroy, rentre alors dans le giron de l'Eglise, en faisant sanctionner sa révolution par le pape, son prisonnier. Annrirt II était mort ; son successeur dans le scilisme, Victor III, se soumettait volontairement, et le consul du Midi prenait ainsi sa place parmi les rois de l'Europe , en ré-organisant son Royaume d'une manière toute consulaire et unitaire avec la « magna curia, i> à l'imitation de la pairie française, avec les ^l ands offices de la couronne , avec la défense de fausseï les jugements par le duel et avec de tels progrès judiciaires, économiques et politiques que toute la civilisation du Midi se trouva enchaînée à la cause de l'unité de l'Empire et que» en dehors de cette unité palermitaine, on ne trouvait plus que des longobards, des byzantins, des comtes rétrogrades , des séditions stériles, des châtelains malfaisants. Regretter Amalû^ Gaeie^ TraniyBari, Salerne, Son ente, Gapoue,

42 LA WS ACTION PONTIFICALE FT IMPÉRIALB

ces victimes de l'unité du royaume, c'était rêver une barbarie désormais impossible. Ainsi se forma le royaume de la basse Italie, un siècle et demi après la disparition dernière du royaume de la haute Italie. Né

sous la haine des pontifes y grandi sous les foudres de l'Eglise , victorieux sous la malédiction d'une croisade, sacré par l'impiété d'un scilisme, il méritait de reicy^r deux fois plus grand cet ancien duché de Béné- Yent, cette Lombardie mineure que les papes, pendant un siècle, dénonçaient aux Franks comme une terre baïe de Dieu. Si la suzeraineté de l'Eglise y demeura, ce fut par la nécessité de rester dans le système italien car en poussant

la royauté jusqu'à l'indépendance absolue, les Sormands se seraient trouvés en dehors du droit public, spoliateurs de l'Eglise, en contradiction avec le principe social de leur première révolution, sans antécédents reconnus, sans base juridique, leur roi perdait son inscription dans le pacte de Charlemagne, le royaume perdait toute défense devant la chrétienté, et surtout devant les prétentions de l'empire sur le Midi de l'Italie, prétentions qui, une fois inscrites dans le pacte, étaient au besoin tournées par le pape contre l'empereur, et l'empereur contre le pape.

Mais Tenons de voir comment l'unité palermitaine écrasa l'ancienne fédération ; prenons le revers de la médaille, consultons les vieux centres écrasés, les localités innées, les élevées, ameutées comme Palmi suivons leurs efforts depuis la première élévation de Ragusa jusqu'à la confirmation définitive du royaume ; ce sont des efforts dus à leur tour à une sorte de semence tillianienne consulaire qui, au lieu d'aboutir à l'embrassement du sol, se perd dans de fades hyperboles, dans de vaines réminiscences, dans des exaspérations impuis-

GOUTTIERRE LB8 CoN8oU« 43

sanctuaire parce que la fatalité sacrifie tout au grand foyer de Païenne. Qu'est-ce que Bari qui tue son arche-

laquelle, en 1137? C'est une ville qui marche comme Milan, Florence ou Rimini, et même avec {Jus de colère. D'où viennent ces insurrections variées de Capoue, de Naples, de Salerne, de Troie, de Melus de Montepeloso? Du besoin premier d'avoir des consuls ne fût-ce que pour se défendre contre le rayonnement meurtrier de la nouvelle capitale. Et si Bari, Salerne, Capoue et leurs alliés se jettent à la suite du pape et de l'empereur,

c'est que, menacées par la fatalité stratégique qui imole tous les consuls à un consul unique, elles imitent Pise, Gènes, et une foule de villes romaines qui appuient les chefs d'Italie pour des raisons toutes géographiques et secondaires; de sorte que, même dans le Midi, les lauriers équivoques de Lothaire ne sont dus qu'à Texubérance de la révolution trop multiple dans ses formes.

Bénévent est le phare qui éclaire toutes les villes sacrifiées du Midi, parce qu'elle seule survit indépendante, et traverse la crise sous l'égide du pontife. En 1158, ses citoyens y emportés par l'esprit général qui demande des consuls, se jettent contre le recteur Guillaume, réfugié dans une église, entre les pieds du prétre qui célébrait la messe, et là ils l'achèvent à coups de couteau, chassant ses partisans et proclamant la commune « *communitatem fecerant*. » La réaction ne se fût pas attendre, mais qui vient venger le recteur et l'anti-pape Amélie, le génie de la liberté italienne et le protecteur de l'unité palermitaine contre toute sédition pontificale et par conséquent contre toute liberté fédérale, soit normande, soit greco-lombarde, soit tout simplement bénéventine;

44 LA RÉACTION PONTIFICALE ET IMPÉRIALE

il charge le prince de Capoue de briser la commune Bénéventine commun itatis faciendam; » et pour abrégier les délais tristes, sirfj: le puissant, il attire les consuls dans une entrevue les surprend, les trahit; les uns sont tués les autres s'enfuient; le premier d'entre eux, Ropoltone de St-Evasio, se trouve parmi les captifs, et Bénévent tombe sous le joug de l'anti-pape, au reste forcé de respecter la forme républicaine. C'est donc le pape, ce démon des révolutions d'Italie, qui devient l'ange de la répu-

blique b  n  v  line ; seul il peut protéger les consuls, les relever, assister Kopoltone, le venger, en dépit de la centralisation et du schisme qui étouffent une    toutes les villes de ^ Pancienne fédération normande. Aussi, quand il devient menaçant pour Pa-lerme, B  n  veni respire; son cardinal recteur, nommé i),u i'anii-pape, se cache dans un monastère, offrant    Kopoltone 60,000 romanals de dommages-inf  r  ts pour Ta voir enlevé; il n'y a pas de politesses, de concessions» de bassesses qu'il n'imagine j  ur écarter de sa personne la malencontreuse possi* bilité d'expier sa domination; mais quand PakrvM se relève il sort de sa cave et s'efforce de tromper les citoyens comme on fait dans les répu-bliques, en leur proposant de s'allier avec le roi Roger, l'ennemi le plus acbarn   de leur patrie. Mais il a affaire    de plus iiabiles que lui. « Nous ne voulons pas» s'écrient les « citoyens^ nous laisser cncba  ncr    la suite du ro  ^ « forcés par des serments    le suivre dans ses expédia tiens sous le soleil ardent, ruisselants de sueur, bors o d'haleine , p  le-m  le avec les Siciliens, les habitants a de la Pou i lie et les Cal;il)rais. Placés dans \\n [lays de «délices, imilenieut habitués aux dangers de ia vie a militaire, nous ne voulons pas d'accointance avec un

CONTRE LES CONSULS

a aussi grand roi. » D  daignaut bientôt le faux voilo de la couar-dise bizanlio  i ils s'insurgent    la suite de Ropoltone, coalisés avec le prince de Capone retourné contre Palmne, avec le comte Rainolfc de Fouille, avec

toutes les résistances fédérales, enfin avec le pape et l'empereur qui arrivent pour appuyer toutes les révolutions défilantes de Capoue, de Suvereto de Foulle, de Bari et de tout le Midi. Quelle joie pour les Bénéventins quand Bari massacre la garnison du roi, quand Salerne reçoit Tempereur, quand l'antiféodalisme accablée, compromise, incapable de tenir tête à Forage I mais aussi quelle douleur, quelle Unislesse, quand l'insurrection est réprimée par le roi et qu'ils voient se dérouler la dévastation inhumaine indispensable au triomphe de Palerme : a Nous en prenons à témoin « le roi éternel, le juge universel » dit Falcone, nous « n'avons jamais lu que Néron, ce très-cruel empereur des païens, ait fait un massacre plus affreux des chrétiens. » Bénévent est saccagée à son tour ; ses habitants sont traités comme des esclaves ; Ropone se noie en traversant un fleuve, et la ville ne se rachète en fait, que pour un triomphe momentané du pape et des troupes allemandes de Lothaire I^{er}, libère leur de Bénévent parce qu'il était ennemi de Païenne de la Sicile et de la minorité des peuples du Midi. La dernière solution répondit encore à la situation exceptionnelle de cette ville, d'opposition et de liberté à contresens du royaume. Qui sanctionna sa délivrance ? l'empereur ? Non il fallait qu'elle fût délivrée par Poierme ; l'ennemi était là : c'est là que la révolution devait être sanctionnée, et en effet Ager déclara, par un diplôme qu'il livrait aux Bénéventins tous les droits antérieurement exercés par les Normands ; ses prédécesseurs

46 LA RÉACTION PONTIFICALE ET IMPÉRIALE

ceflseurs c'est à dire les taxes, les impôts les rentes sur les terres les pâturages le bétail les olives ; etc. Geste ainsi que la Tille se trouve déivrée, avec le nou

veau progrès des consuls, du coïseutemeat de i ennemi et avec Taide du pontife.

Après avoir créé lo schisme d'A naclet» qui donnait la grande impulsio[n] aux villes du Nord et au royaume du Midi, Rome, tons le poids de la réaction, surpassa de nouveau toutes les régions de iltalie. En 1132, Lothaire III y réintègre le pape Innocent II; mais, bien qu'assisté par les Allemands , les Pîsans et les Génois, il ne peut ni chasser l'anti-pape , ni se faire couronner dans la basilique vatica ne qui reste entre les mains du peuple. A son départ. Innocent doit quitter Rome, et, réintégré de nouveiau en 1137, il se voit attaqué encore plus violemment par un homme nouveau, Amaldo d» Bretta, qui généralise toutes les révolutions des consuls contre les évêques, pour revendiquer en entier la , domination temporelle de l'Eghsc. Habitué à toutes les -vicissitudes de la popularité, versé dans la science des écoles et dans les hérésies d'Abailard , familiarisé avec toutes les témérités de la pensée et de la parole, les maniant avec l'assurance de n'en pas être le Jouet, éloquent, fascinateur, pieux> austère, un saint par le calme extérieur j un spectre par l'ascétisme^ un démon par le feu, si violent que ses ennemis tombent en délire pour demander sa léte^ si sûr dans sa véhémence qu'on ne peut Técout[er] sans lui obéir, cet homme qui arrive jusqu'à nous par quelques mots intelligents d'ûthon de Frisingue, et que Thistoire ne pourra jamais oublier, devient tout à coup l'âme du peuple, le génie de Rome, te continuateur d'^nade^ Tami de Giordano, frère d'il-

COKTRB LES COXBULS. 47

nadet et le plus imposant de tous les citoyens romains.

Quoique sa prédication soit interrompue par un exil, elle plane sur tous les événements de Home et on dirait qu'elle les gouverne : le pape se déclare indépendant de la juridiction temporelle du pontife ; dans la dernière année de sa vie. Innocent II est attaqué par une nouvelle insurrection, et il meurt naïvement doubleur; Giordano est nommé sénateur, c'est-à-dire chef du sénat; le nouveau pape Lucius II est assommé par l'émeute; son successeur Eugène III quitte Rome, et quand Arnaldo réparaît, les palais des cardinaux et des nobles tombent; les nobles sont forcés de prêter serment de fidélité au patricien Giordano. Le préfet de Rome, nommé par le pape, est aboli et son pouvoir, transmis au patricien intervient le gouvernement qui au lieu de s'imposer d'en haut, délégué par le pape, est au contraire délégué par le peuple au sénat qui le confie au patricien Giordano. Eugène III quitte Rome quatre fois et rentre quatre fois, sans qu'on arrive à une solution. Étranger à Rome, comme ses prédécesseurs de règne des consuls, il a pour successeur Adrien IV, un Anglais, dont l'indignation contre le mouvement d'Arnaldo et de Giordano arrive à l'excès jusqu'à en avoir inouï d'excommunier les Romains : cette fois la guerre de la révolution temporelle est déclarée sur toute la ligne contre la domination spirituelle; l'Eglise tient plus que suspendue, comme par enchantement, sur le volcan de la ville éternelle.

Chaque année effaçait les traces des deux descentes de Lothaire, qui ne laissait plus désormais d'autre

souvenir que les actes par lesquels il avait inscrit, sans le vouloir, le droit des consuls, dans le pacte de Char-

LA RÉACTION POKTIFCALE ET IMPERIALE

lemagno» loi suprême de la fédération italienne. Vrai velfè) homme-lige de l'Église empereur mrvile, infiniment dévot, sorte de statue Tivanteel animée, momentanément détachée de la niche d'un cathédrale, il aurait voulu tout accorder au pontife; mais plus fort ijue lui, l'esprit du temps l'arrêtait sur sa pente et il contestait au pape la donation de la comtesse Mathilde ainsi que le droit d'inféoder les terres du Midi aux Normands. Le pape ne prit les allens de la comtesse qu'à la condition de les accorder à la maison de Bavière, comme pour les restituer à la maison impériale. Quant aux investitures normandes, après les avoir réclamées par une discussion de trente jours à Mont-Cassin et à Salerne, il dut se contenter de conférer le duché de Fouille au comte Rainolfe, en tenant le drapeau ducal en même temps que l'empereur. « Ces limites posées à la donation devinrent, dans la suite, les limites définitives de toute concession de l'empire à l'Église, et les premiers signes du pouvoir temporel se développant en sens inverse de son ancienne tendance, pour refluer de l'Eglise dans l'empire. C'est ainsi qu'à partir de Lothaire la sécularisation marche toute seule, et de Milan à Rome »

* L'alleu eût été accordé par le pape au duc de Bavière, avec la formule : c Ailodiuin bonx memoriae comi. lissx Mathildis vobis commitimus, condedimus per anallam nostram

timus. » 4433.

' ĩnocenlius ducem ad dcfensionem ApuliĕE ordinare nomine suo satagebat : iniperador vero nomine suo contra volunism aposlolici ordinare volebat. Un ie fr^ctum est quod sapienlum consilio commuicalo discordia lalis destrucla est.... Āpostolicus nomine suo ad Beati Pelri fidelitaiem comUeui R^inulplum in ducem elegll et eo electo vexillum ad hoiiorecm ducatus āpostolicus et iraperador lu contipeclu ouuuuum ei uadiderunl ei cunlinnaverunt. {Fal« çon Bimr.)

COMTRB U» «20KSIJI.B. 49

de Rome à Palerme^ la victoire remportée sur le pape et sur Pempereur, est exploitée, agrandie, étendue aux

dépens des évêques, des archevêques, et des abbayes. L'histoire s'éclaire, les faits se multiplient, les chroniques des diverses régions s'enlr'aident : nous sommes emportés par le mouvement général; nous voyons poindre les premières lueurs d'une renaissance pro- ≠ mais» au moment où le soleil se lève» nous tombons tout à coup dans un brouillard mêlé d'ouragans, lûule l'Italie est embrasée par les guerres municipales : il nous faut traverser ce chaos.

CHAPITEE V

1« GUERRE DES VILLES LIBRES.

Iniiiiiiiés municipales;— leur force. — Les Jiistoriens s'en étonntiiU;— les chroniqueurs les laissent sans explication. — Elles oc tiennent ni au papo ni à l'empereur, — ni àl*«ncienne dualité de Rome et de Pavie,— ni anz causes indiquées par Hura-tori et Sismondi,— 'ni aux guerres féodales des châtelains, — mais à toutes les révolutions antérieures nouvellement déchai-

nées par la liberté des consuls. — Guerre entre Pavie et Milan, — entre Milan et Lodi. — entre Milan et Crémone, — entre Milan et les villes piémontaises, — entre Brescia et Bergame, — entre Parme et Plaisance, — entre Turin et les villes d'alliance savoyenne, — entre Gènes et les deux rivières, — entre Pise et Livourne. — Vérone hostile à Vicence, Padoue et Trévise. — Terni hostile au Frioul et à Padoue. — Fractionnement des guerres de la marche d'Aquino et de Vérone. — Lutte de Vérone et de Mantoue, et conspiration des Aisturati. — Guerre entre Pise et Lucques, — entre Florence et Fiesole, — Déchéance de Spolète. — Rayonnement moderne d'Orvieto, — de Pérouse. — Les vieilles et les nouvelles villes de la marche d'Ancône. L'unité de Rome et celle du pape. — Fureurs des Romains contre toutes les villes de l'État fédéralisées par le pape. — Ravenne aux prises avec l'insurrection fédérale de l'Exarchat. — La Corse romaine aux prises avec la Corse militaire. — capitale musulmane de la Sardaigne aux prises avec les villes romaines. — Partout la guerre est commerciale, — acharnée, — plébéienne, — hormis le midi où elle est remplacée par l'anarchie du royaume. — Les guerres municipales et l'anarchie du midi sont les deux mystères de l'histoire d'Italie.

Les consuls s'efforcent la discorde dans toute l'Italie ; encore se joignant aux évêques, ils poussent Tivoli contre Rome , Pise contre Lucques ; Florence contre Fiesole ; Milan contre Lodi ; Pavie, Crémone, Asti, Gomo et bien-

LA GUERRE DES VII. LKS LIBRES. M

tôt la guerre qui se propage enveloppe toutes les villes dans une Iliade de combats. Les haines s'exaltent, les inimitiés se fortifient chaque jour ; les victoires » les défaites sont stériles ; la paix ne peut être fixée ni par

les traités, ni par les conquêtes, ni par l'amour, ni par la force ; les villes rasées ressuscitent pour recommencer la lutte en criant vengeance. On dirait que les municipes sont persuadés de la nécessité de s'entre-détruire, et qu'un génie malfaisant rend ce travail impossible^ pour que la bataille s'éternise.

La guerre des villes est le fait exceptionnel de l'Italie, le grand moment de la renaissance, le premier réveil de la terre affranchie, le premier événement qui se présente dans l'histoire des communes; les chroniques oublient aisément la révolution des évêques et celle des consuls, mais elles ne manquent jamais de noter que les villes sont aux prises^ et nous savons qu'elles sont libres, parce qu'elles se combattent. Dans les Flandres» en Allemagne, en Suisse , la discorde est un accident qui se présente très-tard et dont on connaît la cause, et la guerre conduit à la paix ; mais en Italie la lutte est un phénomène [permanant, universel, progressif^ il . se prolonge sans être justifié par aucune cause apparente, et il se développe sans nous montrer aucune issue.

. Les historiens modernes^ en parlent les larmes aux yeux ; plus ils aiment leur patrie, et plus ils gémissent

sur le malheur du temps passé. Ne semble-t-elle pas une folie, cette fureur de Vicence contre Vérone? de Tivoli contre Rome? de Lodi contre Milan? toutes les villes n'avaient-elles pas le même intérêt? n'étaient-elles pas filles de la même terre et ne devaient-elles pas s'unir contre le pape et l'empereur ? ne devaient-elles pas

s'associer pour réunir en faisceau toutes les forces de la révolution italienne? Tel est le jugement de notre temps> le thème

des patriotes: il est devenu l'un des lieux communs de la littérature; pas de prosateur, pas

de poète (lui a été délaissé ces hamacs des villes libres. Mais le passé est irrévocable; Thisloire n'admet ni additions, ni corrections: il s'agit bien d'admonester les citoyens et les consuls du xii^e siècle, il s'agit de les comprendre et d'expliquer ces guerres décrétées et soutenues pendant des siècles par des assemblées populaires, intelligentes, positives et nullement jalouses de s'imposer des désastres en pure perle. Eu gémissant sur la guerre des villes libres, le patriotisme, a fait ressortir la nécessité d'en trouver la première origine : nous ne pouvons plus la laisser comme un effet sans cause; sans le vouloir, la demi-science des littérateurs a mis en évidence un paradoxe inadmissible et pourtant incontestable, à savoir que l'insurrection contre la loi impériale et pontificale augmentait, chaque jour, dans toutes les villes et qu'en même temps elles devenaient de plus en plus acharnées les unes contre les autres. Comment pouvaient-elles se diviser, de propos délibéré? comment pouvaient-elles se combattre par une guerre d'extermination, à l'instant même où elles combattaient contre un même ennemi?

Les mémoires du temps ne donnent aucune lumière: ils se bornent à enregistrer les diverses guerres entre les villes; c'est à peine si on peut recueillir les motifs de quelques combats ; on voit qu'on se disputait des villages des champs, des châteaux, d'après la phrase habituelle des chroniqueurs, on se battait[^] par raison de « confini. » Cela va sans dire. On se dispute toujours les villages, les champs[^] les châteaux; on veut toujours

élargir les confins; la terre est la monnaie qui paye toutes les victoires. Mais quand la terre est prise, quand le château est enlevé ou démantelé, quand les villages sont conquis ou rasés, le combat doit cesser; tandis qu'en Italie l'hostilité reste et grandit, les mêmes villes continuent à lutter pendant plusieurs siècles et se méprisent mutuellement; le mépris crée des proverbes, fonde des traditions et subsiste encore aujourd'hui. D'où vient ce mépris? Disons-nous que Ruvo et Faenza s'abhorrent, parce que Kavenne a coupé le grand chêne de Cesariolo? disons-nous que Pise et Florence se détestent parce qu'un jour les orateurs des deux villes se disputèrent le chien d'un cardinal?

On ne saurait imputer la guerre italienne à la volonté dictée des papes ou des empereurs: elle est populaire, naturelle, spontanée. Qui aurait pu créer la haine de Vérone contre Mantoue, de Lodi contre Milan, de Tivoli contre Rome, de Sutri et Nepi contre Orvieto, de Faenza contre Ravenne? Les papes et les empereurs la connaissaient à peine; ils en étaient souvent surpris; Othon de Frisingue, oncle de Frédéric Barberousse ne sait pas la cause de l'acharnement municipal. Radevicus continuateur d'Othon est saisi d'effroi, en assistant aux horreurs des représailles italiennes. Très-souvent les papes et les empereurs travaillent à la pacification des villes; intéressés à effacer des haines partielles, leurs efforts sont sincères, mais ils restent toujours au-dessous de la tâche. Bien plus, la guerre entre les villes éclate juste au moment où elles se débarrassent de l'autorité des comtes et des évêques, ces lieutenants de l'empire ou de l'Église; tant qu'elles obéissent au pape et à l'empereur, il n'y a ni guerre ni combat; les confins sont déterminés; toute juridic-

tion est hiérarchique ; on sait qui doit commander qui doit obéir, qui doit vider les procès : la loi règne et rend les batailles impossibles. Pendant le schisme, la lutte du pape et de l'empereur pouvait tourner les titres de l'ancien royaume contre celles de l'Église; cette opposition n'était nullement une guerre municipale : elle n'était que la lutte de deux corps politiques où les villes de l'ancien royaume, à la suite de leurs

comtes et marquis, évêques et archevêques, combattaient indistinctement toutes les villes de l'Église, à leur tour réunies ensemble à la suite de leurs évêques et recteurs : au contraire les guerres municipales, qui se produisaient d'une ville à l'autre, supposent le voisinage, le contact immédiat ; elles entraînent directement des communes ; elles engendrent et elles supposent des haines qui se traduisent en représailles, en injures» en satires qu'on ne peut oublier ; elles sont postérieures et supérieures aux schismes de l'Église.

Par la même raison, on ne saurait confondre la guerre des villes avec l'ancienne dualité territoriale de Pavie et de Rome. Quand les Longobards se fixaient dans la haute Italie, c'était tout le royaume qui se trouvait aux prises avec l'Italie romaine; la guerre était royale et diplomatique. Quand ensuite Charlemagne se substituait aux Longobards, le froissement entre les deux Italies romaine et franque amenait encore des guerres royales et diplomatiques. Dans l'intervalle des empereurs italiens, quand le royaume voulait absorber les États de l'Église, il y avait encore une guerre du royaume tout entier qui envahissait l'exarchat et menaçait le duché de Rome. Cette opposition des deux Italies, de Pavie et de Rome, n'était que l'opposition de deux masses politiques comme celles de '

Castille et d'Aragon : de là à rinimitié de Pavie contre Plaisance, de Plaisance contre Panne, de Trévis conf re Padoue , de Modène contre Bologne, il n'y a ni analogie, ni déduction, ni transition.

Muratori déguise mal son embarras, en présence de la guerre municipale, a II prit fantaisie, dit-il « aux a peuples des villes d'élargir leurs confins; les plus « faibles se virent alors obligés de céder aux plus forts. « Sallo in capo ai popoli délie citla di slasgare i lor « confini, allora i inen forti si videro ohhlifrati aprender « legge dai più f'orli \ » Saltà in capo, ii est pas une explication. Cette phrase signale le problème au lieu de le résoudre, et il n'est pas juste de dire que les faibles cédaient, car personne ne cédait : la guerre était continuelle. Sismondi comprend mieui le problème et croit que les guerres municipales naissaient du conflit des juridictions territoriales, a II y avait, dit-il, des a canaux pour rirriiTalion des terres, des fleuves qui a servaient au coumierce ; de nouveaux bourgs surc gissaient sur les confins des divers départements : « de là, des droits contestés, des procès, des luttes, et « définitivement la nécessité du combat pour vider les € différends.» Pouvons-nous accepter l'explication de Sismondi? Les cauLiux, les fleuves, les nouvelles bâtisses n'étaient pas un privilège de l'Italie : partout où il y a des villes, il y a nécessairement des terres, des eaux, des bourgs qu'on se dispute : et pourtant il ne s'ensuit pas une guerre mortelle; le combat ne continue pas pendant des siècles : il s'efface toujours devant la nécessité de résister au même ennemi , et n'engendre pas les haines monstrueuses des municips italiens. Les canaux,

* Dissertation III, des antiquités italiennes.

les fleuves, les nouveaux bourgs n'ont donc été que les occasions ou les prétextes du combat : la véritable cause, la loi même du combat, a échappé à Sismondi¹ qui rend

compte de la guerre par la guerre elle-même.

Persuadé lui-même de l'insuffisance de son individualisation, Sismondi ajoute que la guerre était entretenue par les châtelains qui voulaient se soustraire à la juridiction des villes dont ils relevaient. Pour résister, ils se donnaient à une autre ville; pour se dérober à Florence, les comtes Guidi se donnaient à Sienne, pour se dérober à Vérone, les St.-Bonifacio se livraient à Padoue, et les villes lésées combattaient celles qui empiétaient sur leurs juridictions. Mais ici sa théorie change et nous trouvons une erreur nouvelle. La guerre des villes entre elles est antérieure à celle des villes contre les châteaux : la première commence au xi^e siècle, la seconde ne commence qu'au xii^e. Avant 1070, on n'en trouve aucune trace dans les chroniques. Depuis 1070 jusqu'à la descente de Frédéric Barberousse, on voit lieu de villes engagées contre les châteaux, et ce sont Florence, Padoue, Sienne, Brescia, Vérone, etc., villes d'une précocité exceptionnelle; la grande guerre contre les châteaux ne se développe réellement qu'après Frédéric Barberousse, à la fin du xii^e siècle. La chronologie dément donc l'explication de Sismondi : la logique confirme à son tour le témoignage de la chronologie. Pour qu'un châtelain pût se soustraire à sa ville et se donner à une autre, il fallait que la guerre entre les deux villes fût déjà assurée. Otez la guerre, le châtelain aurait été rebelle en pure perte ; Sienne n'aurait accepté aucune dédition hostile à Florence ; mais la certitude d'une lutte permanente et désormais inséparable de l'autonomie des villes le châtelain

belle aurait été sacriOé , à la première trêve. La 4édi* lion illégale des châteaux suppose la guerre municipale, au lieu de l'expliquer : elle en est FefTet au lieu d'en être la cause. La guerre municipale ne tenait aux châteaux que dans le cas unique où Ic^s châteaux étaient les fortilkations de la ville elle-même. Ainsi Yic-tiice attaquait Vérone, parce qu'elle avait bâti le lort d'Ostiglia sur le Pô ; OstigUa était une forteresse de Vérone, une œuvre de guerre qui annonçait une intention hostile : les deux villes étaient déjà séparées par des haines invétérées. De même Bologne attaquait Reggio et Modène, qui avaient bâti deux forts sur le P6. Les deux forts irétaientl pas deux fiefs, mais deux constructions , deux bâtisses comme le fort d'Ostiglia, épisodes naturels d'une guerre precabiie. ii

Toutes les hypothèses sont en défaut^ toutes les conjectures puisées dans Thistoire générale de l'Italie, on dans Tanalogie des autre nations, ne peuvent aboutir; la guerre municipale ne s'explique ni par la volonté du pape et de l'empereur, ni par la lutte entre les deux chefs de la chrétienté, ni par la dualité géograpluque de Rome et de Pavie, ni par les ditférends entre les diverses localités, ni par la rébellion des châteaux, ni par les caprices des hommes, ni par la force du hasard. Nous le répétons» sur Tun des moments les plus décisifs de Thistoire d'Italie, les philologues se trouvent devant une énigme, les politiques en présence d'un mystère, les historiens nous mettent aux prises avec l'absurde ; h^s cbroni(ieurs nous laisM iit sans guide. Il ne nous reste plus qu'à demander nos renseignements à Thistoire idéale, sous peine de rester dans les ténèbres au moment même où le soleil de la renaissance commence à se lever.

Regardons la terre où paraissent les villes Wbrce^ ; sa géographie est déterminée d'avance par l'idée d'une révolution antérieure. La révolution des évêques a désorganisé le royaume, elle en a paralysé la capitale, l'a

isolée; elle a dégradé les villes iiiili(;iires (jiii la secondaient, les a dépossédés de leurs fons stratégiques : elle a supplanté Pavie et les centres secondaires qui disposaient des routes^ des ûeues, du commerce, de tout. Les villes romaines ont été relevées^ opposées aux villes militaires^ rendues à l'importance naturelle que leur donnaient le commerce, la richesse, la facilité des communications, les circonscriptions diocésaines, flxées par les Roni;iin\$ sons la dictée de la civilisation. * Il en résulte que la terre est diialisée; sur chaque point, la révolution des évêques a tourné toutes les villes les unes contre les autres; tout centre militaire se trouve en présence d'un centre romain qui lui est hostile, opposé; l'un déchoit, l'autre prospère, l'un s'affaïsse, l'autre ressuscite, l'un tombe, l'autre s'élève. Dans l'ère des évêques, la dualisation n'est pas encore apparente; la loi impériale et pontificale règne encore ; la guerre se dissimule et si les comtes sont congédiés la hiérarchie subsiste encore à moitié; l'évêque supplée au comte, il amortit la dualité, il évite le choc de la guerre; on ne voit que des combats momentanés. Héribert de Milan ne lutte contre les voisins que par ordre de l'empereur; il couvre ses guerres sous les dehors d'une répression impériale. Le marquis de Toscane s'élève à petit bruit; le comte de Savoie s'avance en silence; les Normands eux-mêmes ne combattent le pape et l'empereur que pour se faire agréer dans la hiérarchie Impériale et pontificale. A l'époque des consuls, la désorganisation épis-

le royaume devient laïque; la dualisation des villes se fait économique. 11 ne s'agit pas de se disputer des préséances, des juridictions ecclésiastiques ou féodales; on se dispute la richesse; les fleuves et les routes sont transformés en instruments de prospérité ou de détresse. Le marchand, le fabricant, le riche, se substituent à l'évêque; plus de hiérarchie, plus de diplomatie supérieure pour comprimer les rivalités; plus de juges pour vider les différends : les villes doivent se juger elles-mêmes. Elles sont en contact immédiat. Le contact, c'est la lutte; la révolution des consuls, c'est la guerre. Peut-on l'éviter? Regardons toujours au sol. La révolution des consuls se développe sur le fond même de la première révolution des évêques^ pour redoubler la désorganisation du royaume et la dégradation des villes militaires. Cette dégradation se réalise par le commerce, et l'industrie; elle devient la misère des villes royales, la prospérité des villes commerciales; les premières sont condamnées à se défendre, il y va de leur existence; les secondes combattent avant même de déclarer la guerre; elles n'ont, qu'à vivre pour étouffer les villes de l'ancien royaume. Elles absorbent les fruits, les sucs, les humeurs du sol italien. Elles refont toutes les routes, toutes les communications en sens inverse du système militaire; elles étouffent la stratégie royale par la stratégie du commerce, qui marche sourde, lente^ implacable^ par le libre échange de toutes les marchandises.

Gomment les arrêter, si ce n'est par les armes?

Voilà l'hostilité déclarée, et chaque ville militaire lutte par la force, par la ruse, par toutes les ressources de la politique ; tous les moyens sont bons^ tous sont justes;

GO LA GUERRE

il 8*agit de défendre la pairie. Au besoin, on lournera contre la ville commerciale les forces mêmes de la liberté et de la civilisation; on poussera les commuDes intermédiaires à la rébellion, en leur promettant Findépendance, on cherchera à démembrer la ville romaine, à l'entourer de localités insurp:ées, même à désorganiser le centre de la désorganisation, et on aura le morcellement du morcellement» la guerre de la guerre.

Jusqu'ici nous n^avons considéré que la nature du sol; nous Tavons trouvé friable, inconsistant, prêt à se fractionner et dualisé, comme s'il avait subi dans

toutes ses uiolcciiles une double polarisation, sous la pression de la papauté et de l'empire. Prenons maintenant le compas, mesurons le terrain, nous verrons que la guerre doit doubler de fureur. Quelle est la circonscription de la terre oii paraissent les consuls? La viUe épiscopale s'arrête à la banlieue; hors de là, tout est occupé par lesfeudataires de Fempire, la campagne est à eux. L'expansion populaire de la première révolution a dû tenir dans les limites marquées par l'ombre de la cathédrale. Mais les consuls peuvent-ils tenir dans ces limites? Ils représentent un nouveau peuple deux fois plus puissant que le premier, l'avènement de l'industrie et du commerce. Le citoyen multiplie ses ri*cbesses, la population se double et dépasse la vieille enceinte des murs. On renouvelle les remparts, les églises, les hôtels de ville, les fortifications, les cimetières; la ville s'embellit, elle grandit , elle ne peut plus tenir sur son terroir, elle suit de 1 œil ses fleuves, ses routes, ses débouchés. Des péages, jadis inotTensifs, entravent ses marchandises; des villages , jadis inaperçus , lui coupent ses communications. La ville

brûle de s'étendre. Pise et Gênes qui trouvent devant elles des terres loin de l'Italie fondent des colonies consulaires. Mais pour les villes de l'intérieur, il n'y

a pas de terres vides; la campagne est à la féodalité, toutes ses juridictions sont gardées, les confins sont impitoyables et les villes se jettent sur le seul espace qui soit libre, sur l'espace même de la révolution consulaire. Toute ville qui se gouverne par des consuls échappe à l'empire ou à l'Église dans la mesure même du consulat, et se présente comme la proie naturelle de son ennemie, qui la regarde; elle n'est à personne, le combat est [»• remis, naturel, inévitable. Chaque ville, chaque bourg aspire à devenir capitale. La guerre doit durer jusqu'à la liquidation générale de toutes les prétentions; l'Italie est à refaire entièrement. Or supposez le pape et l'empereur animés de sentiments paternels et d'intentions bienfaisantes; supposez-les toujours prêts à intervenir pour prêcher la paix, l'union, la concorde; supposez-les assez faibles pour laisser éclater la guerre, assez forts pour obtenir d'innombrables conciliations, pour redresser toutes les torts, pour rendre justice aux opprimés; supposons-les protecteurs, conservateurs, comme ils doivent l'être d'après la donnée première de la papauté et de l'empire, les villes remporteront des victoires qui ne seront pas des victoires, les délaies ne seront pas des défaites, aucune guerre n'aboutira à une solution; aussitôt un avantage obtenu, il faudra relever les tours abattues, reconstruire les murs rasés, réédifier les villes incendiées, céder le territoire conquis, et au départ du pape, de l'empereur, ou de leurs délégués, les causes de la guerre, toujours subsistantes» ramèneront la ville au combat; on restera, pendant des siècles, à s'entr'égorger autour d'une case-

mate, au pied d'un doojoo» au bord d*UD fossé, pour remporter mille victoires inutiles, ou pour essuyer mille défaites toH-jours réparées.

Suivons le mouvemcnl de la fjruerre miiDicipale ; nous verruii:^ notre hypothèse en action, et toute ville romaine aux prises avec une ville militaire qui voudrait être son Sosie au milieu de rexpansioo consulaire. Où commence le premier combat ? Le premier qui se des* sine nettement dtos les chroniques est celui de lOf 3 où Pavie proclamait Ardoufit (flvr^, tandis que Milan lui ^opposait l'eiii[])creur saint Hem y Ud'AUeiHayiie. r)'a|)rès Landophe Senieur, c'est ici Toriginede toutes les ^nerrrs municipales entre Pavie et Milan ; mais si les deux métropoles se heurtent pour la première fois en 1013^ leur nom nous apprend que leurs haines étaient aussi anciennes que le royaume, aussi ardentes que la révolution de la liberté municipale contre l'unité du royaume, aussi irréconciliables que les deux termes de la niouatchie et de la république, de la centralisation royale et de la fédération républicaine, de Tindépendance militaire et delà démocratie humanitaire. Pourquoi Favie veut-elle proclamer le roi Ardouin dernier prétendant de la nationalité italienne? parce qu'elle est la capitale du royaume : aibi erat tota virtns Arduini.» Elle veut reprendre la suprématie que les Lougobards lui av^iient assurée, que les Franks lui avaient ménafree, queles Berangers lui avaient reconnue, et que l'empire d'Allemagne avait détruite au profit des villes romaines. Depuis l'effacement du royaume, elle n'est plus la ville des conciles, le rendez-vous des diètes, le centre de Fadministration politique et judiciaire: ses églises sont désertes, sa population diminue, sa richesse disparaît

et à qui profite sa déchéance? A Milan > à Tancienne

capitale de la Gaule cisalpine, de la Ligurie romaine^ de l'ancienne civilisation, du libre co?îmerce, sur la plus ouverte et sur la plus richo de toute? les plaines italiennes. Les Gotlis l'ont brûlée , les LongobaiDs l'ont tiimiliée , les Franks Tont méprisée , les rois italiens Tont insultée, et à la mort du royaume elle renaît en ennemie naturelle de Pavie, en alliée de rÂllemagne, en centre de révolution , en foyer de liberté. Depuis la dis[»arition (VArduin , rinimilié grandit, s'envenime et devient mortelle sans qu'il soit plus question du roi ou de l'empereur. En effet, Pavie continue à déchoir : à qui s'en prendre? Évidemment, à Milan, qui prospère , qui profite de la dissolution du royaume, qui s'étend au détriment de Tancien réseau militaire et qui rayonne avec son archevêque et ses évêques subalternes, à travers les vieux donjons, les vieilles tours , les forteresses vermoulues, et toutes les circonscriptions odieuses et fictives des rois; et en 1056 la guerre recommence , devançant d'un demi-siècle les éclats de Tère consulaire, s Dans ces jours, dit Lan- « dophe Senteur, rhistorien- de l'époque, éclata une «dissension entre Pavie et Milan; les deux villes « étaient fort peuplées , toutes deux primaient les « autres villes du royaume, bien que Milan fût plus im- . « portante dans l'opinion de tout le monde, et se trou- « van t voisines, elles ne voulaient pas la céder l 'une à c l'autre et s'endommageaient mutuellement par des « massacres, des pillages^ des incendies et des brigandages*. » La guerre se réveille en en 1107; elle devient consulaire en 11^, et on en compte douze

* livre m, cbap. vi«

de Ift9àl303^ loiyoureparcequelaprosperitéroiiiiaiDe de Milan ne cesse d'endommager la capitale royale des

barbares. En 1320 Taulique de Pavie avoue que sa pairie est « dévastée comme le temple de Salomon , déserte « comme le tombeau du Christ,)> et en ajoutant a que cDieu châtie iiii en ceux qu'il aime^o il montre qu'il espère encore le rétablissement du royaume^ ou quil croit encore à la possibilité de se Yenger de Milan.

La guerre entre Milan et Patte explique celle entre Milan et Lodt. Dans Htalie romaine, Lodi dépendait de lacui ie inihuiaise, et tournée plus tard contre son centre naturel {»ar le royaume (jui lui (Imiimil une importance factice, eu la ralliant au réseau militaire de Pavie ^ elle voyait avec effroi la révolution d'Othon I» et celle des évêques qui lui arrachait son casque , son bondier et sa pique royale, pour la subordonner à Fancien centre commercial et romain. Nous avons vu qu^en 1027 elle repoussait un évêque imposé par Tarchevêque de Milan. « Depuis cette époque, dit Landolpbe Senieur, les Lodia siens et les Milanais ont été séparés par une haine im- « placable, de sorte que, pendant une longue série « d'années, ils ont alterné des pillages, des incendies, « des massacres innombrables, et si nous voulions les c décrire, nous remplirions plusieurs volumes.» Nous ne sommes qu'aux préludes , et la guerre est encore plus vaste que ne le disent les chroniqueurs : au Lodi appuie toutes les insurrettiots de la noblesse longobarde du Seprio et de la Malesana en 1033 contre l'archevêque Héribert, en 1042, contre Lanxone de Corte et le mouvement de la libre élection, en 1099, contre révolution épiscopale qut faisait passer Milan du camp de l'empereur à celui

du pape. Toutes les fois que Pa«i» combat sa rivale, Lodi la seconde aveuglément, en

DES VILLES LIBRBS. 65

airanlrgarde meurtrière qui désorganise le diocèse , reiou-
roant contre lui les procédés fédéralistes dont il se s^ait pour
désorganiser le royaume. Le Seprio

et la Marlesana ii\i\nu('ni à leur tour Monza, petite ville com-
blée de privilèges par les Lon^ ^oljâi ds, habitée par le dernier roi
Béraager 11, et qui arrive jusqu'aux portes de Milan, en avani-
coureur bizarre et sournois de toute la féodalité du royaume.
Toujours Taincue^ elle retient sans cesse à Tattaque^ obstinée
sotte 9 méchante, vaniteuse et trapue; de sorte que pour se déga-
ger et rompre le cordon féodal et vivant que Pavie lui jette au cou,
coimne un lacet, la ville romaine doit raser Lodi, et en 1111 on
voit Lodi démolie, ses liabilants dispersés, et son emplacement
réduit à une bourgade, sans qu'elle cesse toutefois d'espérer sa
résurrection , avec Talliance de Paine, du Seprio, de Mama, de la
Martesana pour recommencer la guerre plus furieuse que jamais.
— ^Derrière le Seprto et ia Marlesana , il y a Coma , ville engouf-
frée dans la montagne et très-sonibre jiar contraste avec le lac le
pins riant qu'elle voudrait dominer jusqu'au bout. Jadis privilé-
giée des Gottis, elle devenait ensuite la place forte des Longo-
bards, d'où ils poursuivaient les populations milanaïses, en fuite
devant les hordes d'Alboin, et deux rois catholiques en déroute
devant la réaction arienne et réfugiés sur le point imperceptible
de Ftle de Comacina, inaccessible aux barbares qui ne savaient ni
nager, ni ramer, et encore plus mal à l'aise sur l'eau que dans les
plaines. En 1117, Como conservait Ions les intérêts, tous les ins-
tincs des villes militaires, et plutôt que de relever du diocèse de

Milan, elle aurait préféré agir au rebours du sens commun et se donner à des évêques allemands ou au patriarche d'Aquilée. Six ans après ,

T. II, 5

60 LA « UKUtE

la desiructioa de Lodi, Milan commence à l'attaquer pour lui imposer un évêque milanais, la guerre dure dix ans ; dans l'entre-temps elle devient consulaire acharnée, vaste, et tout à coup les sites les plus riants du lac, les villages les plus éthérés, Bellap^{io}, Meiafrio, Gravedona, Nesso, surtout l'île hospitalière de Comacina, se lèvent[^] s'agitent, se souviennent d'avoir été lombardes d'alliance sous le Joug des rois, se jettent sur la ville caverneuse qui les opprime et secondent les Milanais qui la dévastent entièrement 1427, sans qu'elle renonce pour cela à l'espoir d'une vengeance éclatante.

Il existe une autre inimitié pei iiiuante entre Milan et Crémone; d'où vient-elle? Nous en trouvons la première trace à l'époque où l'empire exploitait Télec des archevêques de Milan contre le royaume. «L'Église de Crémone , dit la chronique > a souffert un dommage considérable, principalement de la part de Girard, « neveu de l'archevêqueHéribert; enhardi par l'audace « de son oncle qui disposait à son arbitre du royaume, « il faisait justement et injustement ce que bon lui « semblait. » Voilà encore une ville qui regrette le royaume, qui se souvient des Franks, ses protecteurs et qui devient pâle» de dépit, en se voyant débordée, dépouillée de son fasie militaire et de son importance royale. Inquiète devant le flot des révolutions, orageuse parce qu'elle craint toujours que les progrès qu'elle adopte ne finissent par la

submerger, dure dans sa domination parce qu'elle est iaible, elle torce Crème qui surgit sur 1 extrême lisière de sou territoire à invoquer la protection plus humaine de Milan, et - dans rère des consuls Crème est la pomme de discorde qui ranime toutes les haines entre Crémone et Milan. Ôe 1098 à 1138, il y a six guerres; TempereurLo-

DES VILLSS UBHES. 67

thaire IH ne peut obUsnir la paix dans cet întervaUe et plus tard le combat grandit encore.

Le Piémontest l'alité de Pavie on aboutissent tontes les

arêtes de sactiarpenite osseuse et sous lesconsuisMilau combat toutes les villes piémont ai^^ (s ; Jîiandrante , sié^^e des comtes de la campagne miiauaise; Nomre^ qui suit Biandrante, attardée par de rustiques jalousies; le Monferrat qui devient Tami de Favie , quand Pame ne peut plus créer de rois; Verceil et d'autres localités ahuries qui sont dans l'alliance du marquis de Jlfotiferrat et du comte de Savoie, tous deux hostiles a la révolution des consuls, et toujours en retard depuis la révolution des évêques. La capitale romaine finit par soulever une ligue de toutes les villes menacées ^ depuis Pavte et Crémone, jusqu'au fond du Piémont^ et cet ordre, jadis donné par Conrad il de Gebelin qui imposait à tous les magnats (cuncti regni primates)de dévaster annuellement la cam pagne milanaise^ est désormais exécuté à la lettre par toutes les villes militaires, ffui marchent seules s'entr'aidant, s'épaulant, se serrant i une conlrerautre, se prêtant mutuellement leurs cataplasmes, leurs béquilles, leurs armes rouillées^ leursarmures cassées pour dissimuler eiréparer la déroute du royaume. « Milan^ s'écrie un homme de la terre, tu

veux supplanter Crémone, renverser « Pavie j raser Novarc; lu lèves les mains contre tous, « et toutes les mains sont levées contre toi!» Vers 1330, toutes ces villes réclament encore auprès de Tempereur, parce que, disent-elles^ Milan les endommage, les ruine, les exploite et se nourrit de la moelle de leurs os : « Nolentes quod Mediolanum tam cresceret , dit «Azario, quod medullas ipsarum civitatum absor^ a bérét. »

La dualité de Milan et de Pame se reproduit dans

toute la Lombardie; sur une montagne, Bergame , lourde, pesante, un peu ridicule, avec des gestes qui ressemblent à des lazzi.^, lude de poignets, donnant une tournure sérieuse à ses travers, ayant des traditions militaires qui remontent au delà des Romains, peu liante avec les Milanais auxquels elle préfère la féodalité de la MarUsanai dont Tient l'ennemie naturelle de Brescia^ ville ouverte , commerciale , rapide , hardie » si forte par la pensée qu'elle ne peut franchir son Arnaldo, et si romaine de tendance qu'on la trouve toujours sur le champ de bataille à côté de Milan, avant même de savoir pourquoi. — Or Brescia trouve Crémone devant elle, et il s'établit une nouvelle guerre permanente entre Brescia qui s'étend et Crémone qui se défend. — La ville d'Arnaldo communique le feu qui la dévore à Soncino, son amie en sous ordre, qui se jette, furieuse , contre Orci, amie subalterne de Crémone ; et tandis que les deux villes principales se déchirent, les deux bourgs inférieurs s'entre-détruisent plusieurs fois pour ressusciter, citer toi^ours plus acharnés au combat.

Au sud de Pavie, Plaisance, de fondation romaine, sympathique à Milan, libre avec son évêque dès le temps des rois, flai- rant toujours le vent des révolutions avec les instincts du progrès, combat sans cesse contre Pannes tout en lançant ses ruades

derrière elle à Favie. Mais Parme soutient le choc; ville féodale entourée de châteaux, avec un territoire hérissé de tours, ayant la prévoyance d'un esprit chagrin et la perspicacité de cette hypochondrie religieuse qui créait Gadalo, elle résiste résolument à son intrépide riirale, et la dualité de Parme et de Plaisance subsiste encore aujourd'hui.

DB8 mLES UBRtt. 09

A régard des villes romaines de Lombardie, Turin

joue le rôle d'une ville longobaide, toujours régulièrement en arrière d'un siècle sur les progrès a*xiuplis. Sous les Longobards, elle suit avec ses ducs les rois de la réaction arienne contre la démocratie catholique de Milan. Sous les Franks^ son évêque Claude, quasi arien, déclare que les conciles et les assemblées de la révolution romaine ne sont que des réunions de quadrupèdes. Pendant l'ère des évêques, la révolution ne s'accomplit ni par le pape, ni par l'empereur, ni par la dernière évolution, ni par l'arrivée de Lothaire III, qui trouvait des consuls partout; et, en l'an 1000, elle était encore sous la domination féodale des comtes de Savoie, qui régnaient comme s'ils avaient vécu dans l'an 500. Cependant il y a plus que Turin; il y a le comte de Savoie qui retarde la ville attardée, et en présence du comte, qui se fonde sur la base de Suse et de Chambéry, Turin est encore la ville romaine fondée par Jules César, progressive, animée, vaillante et capable de transmettre les secousses de l'Italie à la région savoisiennne, tout à fait alpestre et militaire. Pour la contenir, le comte devient doux, affable, bénin, et même démagogue dans les villes inférieures à Asti, à Chieri, à Suse; il les rend heureuses, indépendantes, les traitant comme des hoies douces à lancer contre Turin au premier jour qu'elle ferait. Il en résulte que Turin combat

Suse, Chieri, Ast, au reste toujours secondée par Testone, qui est le fief de son évêque.

Gênes a deux faces comme Turin. Devant les localités alpestres et inférieures des deux rivières, elle joue le rôle d'une ville romaine, et sa guerre contre Saint- Remu dure jusqu'en 1748, celle contre Savone jusqu'à la fin du xviii^e siècle, époque à laquelle la république.

70 LA VENEZIE

se croyant toujours au moyen âge, parlait d'ensabler les ports, de raser les murs des villes liguriennes qui lui résistaient grâce au secours féodal qu'elles tiraient des Alpes, des Apennins et de la Savoie. Mais à l'égard des grandes villes italiennes elle n'est qu'une ville longobarde et militaire, aux relations suspectes avec Pavie, aux grands privilèges reçus de Béranger II contre Milan aux idées étroites, avaricieuses et judaïques, et toujours royales, malgré son ancien état pur et vivant. A la chute du royaume, sa prospérité se trouve tout à coup dépassée par Pise, création de la renaissance impériale doublement protégée par l'empereur et par les marquis de Toscane, maîtres d'un tiers de l'Italie ; et pour ne pas décliner. Gênes s'efforce d'imiter, de suivre, de parodier sa rivale dans tous ses mouvements. Elle va avec elle à la conquête de la Sardaigne, mais trompée par sa propre avidité, elle lui abandonne la terre, pour se réserver le droit exclusif de saccager les vaincus, et Pise, poursuivant sa marche ascendante, gagne ainsi des colonies. A la fois riche et magnanime, elle peut faire de nouvelles conquêtes, s'étendre en Corse et viser plus haut. Le port longobard se tord de dépit, et éclate enfin pour revendiquer son lot imaginaire dans l'occupation de la Sardaigne et de la Corse. Mais vaincu et surpassé de

nouveau, il est condamné à s'exalter, à multiplier ses attaques, à les exagérer, et en 1120, ses haines sont déjà invétérées, profondes, implacables, inouïes, a Les Génois, dit la chronique» a frémissent et grincent des dents; ils crient comme « des fous qu'on ne doit pas accorder tant d'honneur à « la ville de Pise, et qu'elle doit se contenter si on lui a laissé le rang dont jouissaient ses ancêtres *. » Un

^ Coom Pisanos fremebant Genneases illico feraliter et deoti-

BBS VILLES UBRSS. 71

Statut de Gênes défend de secourir les Pisans^ de retour

des pays des Sarrasins...

L'est de la Haute Italie se compose des deux marches de Vérone et d'Aquillee, et, la encore, la guerre jaillit de la désorganisation du royaume, par laquelle Otton I^{er} opposait à Vérone^ capitale royale élevée par Béran^{er} Aquilée> capitaine romain du patriarche, qu'il protégeait^ lui prodiguant les juridictions et les plus hautes dignités de l'empire. Vérone, au contraire, dégradée, humiliée, était décomposée dans les quatre comtés de Vérone, Vicence, Padoue et Trévise; en sorte que la capitale du roi italien n'était plus qu'une ville de second ordre comme Vicence, et placée dans une marche inférieure au patriarchat d'Aquilée» libre, un peu plus étendue. D'après l'analogie de Milan, Aquilée aurait dû poursuivre le combat contre Vérone et Taccabler par le secours de Padoue, Vicence et Trévise; mais elle n'était plus que l'ombre d'une ville, un souvenir géographique, un musée de désolation. Attila l'avait détruite et Venise avait éternisé sa défaite en s'appropriant ses habitants^ son commerce, ses ressources, ses richesses. Forcé d'en éviter les miasmes et la solitude, le patriarche

siégeait à Udine, d'où il s'efforçait inutilement, en 1024 et en 1041, d'enlancer la république de Venise, (l'un faisait le vide sur ses côtes. Vérone se trouvait ainsi relativement plus forte, mille fois plus expansive que Pavie; sa dégradation, décrétée par l'empereur, était fictive; en regardant autour d'elle, elle ne pouvait découvrir la raison de sa déchéance.

bus frendebanl, dicentes siculioniines insanienles urbem Pisanam in tanluni honnmm non esse sublimandain et ei salis sufficere si pairum suorum honore cooienti fueriot. (Mur., ScripL R. VI, 255.)

72 LA GUBRRB

Pourquoi aurait-elle donc renoncé à la suprématie que lui allait donnée Béranger sur toutes les villes de sa

inarchie? Elle cherche à se relever; on la voit inquiète, ambiliense, agile, provocante, menaçante; si bien que toutes les villes affranchies sont forcées de se partager en détail la tâche qui échappe à Aquilée, incapable de les protéger. Vicence doit la première se défendre, vers 1001, quand Vérone veut s'immiscer dans ses révolutions, sous prétexte de la rendre heureuse et de lui donner un bon chef, Félix, et qu'elle lui enlève Montebello, qu'elle garde pour toujours. En 1121, Vicence combat encore sa rivale avec une ténacité invétérée et ne se déclare prête à faire la paix que pour attirer dans un grand banquet les autorités véronaises, qu'elle emprisonne par trahison dans l'espoir de surprendre sans chefs la ville militaire. Déjouée, vaincue, humiliée, réduite à invoquer la médiation de Mantoue pour survivre, Vicence continue ses guerres bavardes et criardes, à travers les révolutions postérieures. — Padoue lutte avec plus de force et de

loyauté, quoique sa démarche lourde et pesante ne lamène en pi*éseuce de son ennemie naturelle qu'en 1141. Biais» là aussi , la guerre se propage à travers les époques ultérieures pour créer des haines éternelles et encore vivantes aufoùrd'hnldans la géographie.— Trévts, avec sa physionomie Immaie et séduisante, toi-mu' contre Vérone en même temps que Paddue , el, deux siècles plus tardy ses haines fournissent encore, des tragédies à rhistoire.

Une nouvelle circonstance complique ces guerres. Les deux marches d'Aquilée et de Vérone avaient enseveli Trévis sous une double avalanche, Tune

Frioulaac dt^s temps des Lon^obards et des ducs de

DBS yiixn UBRss. 73

Cimdal, l'autre Franke et postérieure des temps des

rois de Vérone. En renaissant , l'aïilique Tarvîsium repousse ces deux ailuvions. D'un côté, elle combat le Frioul tel qu'il se présente dans son fractionnement abrupte, résultant de rhumiliation de Cimdal et de la disparition d'Âquilée; en 994 elle empiète sur Ceneda, en io14 sur Feltre* en 1113 sur Gonegliano, qui réclame sa liberté. A la même époque , elle attaque le comte de Ceneda, allié de Gonegliano, et les alliés de Ceneda , savoir : Bellune et Felti e , Udine, Oilerzo, hî patriarche d'A(iuilée, tout le Frioul^ qui harcèle l'antique Tarvisiuni et ne se lasse pas de soulever contre elle les communes qui l'entourent, tandis qu'à son tour elle riposte ^ en poussant à la révolte les infiniment petits du Frioul , comme Ganeya , qu'elle soutient quand, en 116\$, elle proclame la république contre la domination de Ceneda. C'est ainsi que Trévis s'avance sur un terrain accidenté, senianl les

haines et les sympathies à pleines mains, et arrosant de son sang des masures à moitié longobardes, à moitié germaniques. — D'un autre côté, elle combat aussi la marche de Vérone telle qu'elle l'aborde par la Ville de Padoue que les rois ont enrichie de ses dépouilles. Ici, la lourde Patavium devient l'amie naturelle du patriarche, de Feltre et Ikluie, de Ceneda, des seigneurs de Canino, de Conegliano, de tous les barbares trioulans qui attaquèrent sur les derrières la ville romaine renaissante ; Padoue encourage les ligues, fomenta les rébellions des feudataires tarvisiens, ouvre ses portes aux proscrits, aux vaincus pour les ramener au combat plus excités qu'il n'est jamais. Les Cambrino, évêque de Feltre et Belluno, le patriarche même d'Aquilee deviennent plus tard ses conci-

toyes : c'est elle qui donne la force à l'unité la direction, une pensée invincible à cette terre défaillante du

Frioul. C'est donc une nécessité pour [réviser de chercher (le nouveaux alliés, il importe où, même hors de l'Italie; et Venise qui l'assiste refuse aux Padouans la navigation de la Brenta ; elle les irrite, les bloque, les attaque ; de 1110, à 1137, les étouffe sous l'encombrement de leurs propres rivières dénuées d'utilité et les jette dans une irritation si furieuse et si ardente que les enfants mêmes de la Brenta ne peuvent tolérer la vue du flaj I au vénitien, et qu'en 12H ils l'insultent au milieu d'une fête, en montant à Tassano d'un château de bois, défendu par des jeunes filles qui lancent des dragées.

Les inimitiés amènent de nouvelles inimitiés ; les communes, sous la domination de Trévise : Geneda,

Conegliano, Camino, étaient toujours prêtes à se révolter pour chercher une plus grande liberté, et, pour ne citer qu'un exemple, le marquis d'Esté, (qui régnait sur l'Esté^ enclavé du territoire padouan, ne manquait jamais l'occasion de s'émanciper et de secouer le joug de Padoue. Il en était de même dans le Frioul> où les comtes de Goritz, les Savorgnani et les autres châtelains, nombreux et puissants, étaient tous hostiles au patriarcat qui voulait les dompter et qui s'efforçait d'improviser une capitale et un peuple à Udine, pour suppléer aux deux dominations éteintes de Carinthie et d'Aquilée. Or, en combattant Padoue et le Frioul, Trévise avait pour alliées, non-seulement toutes les insurrections populaires et consulaires contre ses ennemis, mais aussi toutes les insurrections rétrogrades et féodales; tandis que, de leur côté le Frioul et Padoue avaient pour alliés tous les hommes insoumis contre lui,

DES VILLES LIBRES. 75

▼ige, au double point de vue de la liberté et de la féodalité. La terre se fractionnait, se morcelait; pas un fief dont les dépendances ne fussent à l'égard de ré-

belliui]. Si un château se révoltait contre une ville, la ville se révoltait contre le château; les guerres s'entre-croisaient sur tous les points, et la double marche de Frioul et de Vérone devenait la terre classique de l'anarchie municipale.

Rien n'égale la haine qui éclate entre Vérone et Mantoue, l'une soumise à une déchéance forcée par ordre

de l'empereur; l'autre volontairement découronnée parce qu'elle répudiait la révolution attardée de la comtesse Mathilde, sa souveraine. Toutes deux doivent refaire leur domination: elles

se lancent mutuellement des regards de défi, et en 1135 elles se heurtent avec une telle violence qu'on s'attend à les voir voler en éclats. Au cœur de Mantoue, des concitoyens iniques et malfaisants, irrités contre la démocratie qui les étouffe, Catilinas de Taristocratie avec les fureurs de Brutus, tournés contre la république, se t(f ou)ent sous la direction de Philippe des Avvocati, qui conçoit le projet de s'emparer de la ville avec le secours des Yéronais, auxquels il offre tout ce que leur ambition pouvait rêver contre Mantoue. « Vous aurez, leur « dit-il, le libre échan[^] des marchandises, du vin, o des gains et de toutes les denrées de première nécessité,... les deux villes ne feront plus qu'une « seule ville'. » En d'autres termes, il leur promet de les imposer au commerce[^] à l'industrie[>] aux hommes[^]

[^] Liberam merciuni per niahooem, liheram vini annona reliq̃ianim rerum ad ustim liuinsiui n̄ pertin* iiii iiii imporlacionein ex duubus civitalibuà uiia liel rei>pubiica. ([^] Puīīī.>iA.)

76 LA GURBRB

au 6019 comme si Béranger I«r devait ressuscitrr ; il

se charge de leur sacrifier la démocratie qu'il accuse d'ignorance, et ses chefs qu'il accuse « l'èlre corrompus*. Mais le peuple découvre le complot, se jette sur les conspirateurs y rase leurs maisons, et les Toyaot réfugiés à Véronêy chez leur eDnemi, réclame leur extradition pour les immoler à la patrie outragée. Véronne répond dédaigneusement qu'elle n'a pas l'ha- Lituill' de trahir l'hospitalité et (ju elle n'a aucun souci des affaires de Mantoue ; alors coumiece une guerre satanique[^] entre les deux capitales des deux époques passées des rois et des évêques. On les dirait des bêtes fautes exotiques, dont la cruauté et la fureur tranchent

sur la cruauté et la fureur de toutes les villes qui se combattent dans ce vaste cirque de l'Italie. Yéionc, agile dans sa férocité, au lieu de succomber, se ligue avec le duc d'Autriche, le jette couler Maatoue et le chasse après la victoire; Mantoue, altérée de sang, se coalise sur-le-champ avec les Autrichiens expulsés pour écraser sa rivale, qui croit la désarmer en se soumettant, et se voit envahie, saccagée, avec ses femmes violées, et trois mille prisonniers mutilés du nez, pour que la ville garde le souvenir de sa défaite sanglante. Mais il n'y a pas de défaite définitive, et la guerre recommence en puisant de nouvelles forces dans la rage des représailles.

Il ne nous reste que peu de mots sur les premières guerres de la Toscane, et ces mots suffisent pour les déduire de la révolution qui désorganisait le royaume¹

1 Populus peccat in scitum, delinquant opumates fraude et dolo.

DBS VILLBS LIBRES. 77

airec Taïde des empereurs d'Auemagae. « L'an do Seic {nieur 4004, dit la chronique de Pise, les Pisans

« firent la guerre aux Lucquois, qui furent vaincus à « Aquilunga. » C'est le premier combat de la Toscane, et c'est une lutte entre une capitale des rois, et une capitale de la révolution des évêques. Lucques ne peut se détacher de son passé sans se perdre entièrement; toute son importance repose sur les parchemins du royaume, talismans où elle puise sans cesse une force mystérieuse. Au milieu des ténèbres du moyen âge, quand les tiocuments niauijient et qu'aucune lumière ne brille dans le lointain, on lui voit le droit de battre monnaie; ce signe infaillible d'import-

tance lui est acquis dès le temps des Longobards : elle le garde sous les Franks^ sous les rois italiens^ et la série de ses médailles n'a aucune interruption. « La glorieuse Luc » « ques, dit une charte, a été constituée capitale de toute la marche de la Toscane , dès Torigine même de la «marche. » Son rayon touche Viterbe; elle domine tous les pays de cette antique Toscane , si puissante sous les Franks qu'elle donnait toute hospitalité à l'empereur Louis le Pieux et à Judith ; si hardie à leur déclin qu'elle s'unissait au duc de Spoieti pour étouffer le pontife; si splendide et civilisée sous les rois italiens^ que l'empereur Arnolphe lui croyait la richesse d'un royaume; si puissante et inébranlable par ses intrigues que ses chefs, à la chute des rois de Spoieti, étaient assez forts pour lever tout le poids du royaume et l'asseoir sur la base de la Provence. Mais au souffle de la révolution des évêques , qui bouleverse le royaume^ Lucques déchoit rapidement; elle vieillit^ elle se charge de rides, ses fibres se roidissent, son mouvement s'alourdit^ et Pise se lève jeune, noble, calme au sourire

7S tA GUSBaE

sévère « qui dirige des cathédrales et dirige des conquêtes. Sous Otton I^^, Luitprand l'appelle déjà *o Tusci*. Tant en pul, » la vraie capitale de la Toscane ; et

tout lui prulile . tout lui réussit, tout sert à sa envolée prospérité. Elle exploite les derniers coups portés par les rois à la Toscane royale : la désorganisation qui paralyse Lucques et la confine dans ses murs ; les privilèges octroyés par l'empereur^ qui lui constitue un peuple officiel ; la mer qui fin^^te au trafic et aux expéditions ; les marins, les marchands, même les Maures qui affluent dans son port ; et devant l'antique capitale de la Toscane elle se trouve tout à coup écartée du rôle de Milan contre

Pavie ou de Mantoue contre Féroim, et en général de toutes les villes romaines et commerciales contre les villes longobardes et roïlilaïres. C'est pourquoi elle la combat en l'OOi, jusLc au in-omeut où le royaume tente son dernier effort avec Ardoiïi}i , et cette victoire obscure et à peine mentionnée qu'eUe remporte à Âqualunga devient la base d'une grandeur improvisée qui étonne l'Italie, alors le pays des merveilles. Cest à ce triomphe qu'elle doit Tessor qui la jette en 10:2-2 sur la Sardaijçne, le mouvement de la libre élection des évoques, une nouvelle victoire conUe Lucques qui lui imposait un interrègne épiscopal, des Splendeurs qui attirent chez elle la marquise Béatrix, en honte de Mantoue et de Ganosa ; enfin la transformation de révêché en archevêché qui excite à Gènes un si violent dépit, et lui assure la domination de la Sardaigne et de la Corse. Le pape et l'empereur se disputent ses Hottes, ses troupes, son alliance dans la guerre des investitures, dans celle contre les consuls^ et n'écoulant que son intérêt elle les seconde, les imposant à Rome , les appuyant dans le Midi , où ils sont

DES VILLKS LIHHES. 70

battus, mais où elle est victorieuse, mpine on peut dire conquérante^ car elle tue Àmalû sa rivale à qui elle eDlève le commerce et le manuacrit des Pandecles ^ le <:orps et râme des républiques iïyzaQtines. Qu'on juge de l'indignation, de l'envie, des colères de celte vieille Lucques qui perd chaque jour sa richi(»sse, son rang, sa suprématie et a laquelle Pise , pour couibie de dédain^ veut imposer le marquis luglebert, au nom de Tempereur Lothaire III, pour l'assommer sous le poids de son antique dignité^ et la rendre plus ridicule que ne la rendait la nature 1 La guerre entre les deux capitales toscanes se perpétue

avec des rages inouïes jusqu'aux derniers jours de la renaissance italienne.

La seconde guerre toscane se développe entre Fiesole et Florence, embellie par les nuages d'une histoire poétique[^] qui cachent et révèlent en même temps sa première origine royale et romaine[^] dans les chroniques^{*} de Ricordano Malaspina et de Giovanni Villani. Fiesole est la ville militaire, fortifiée, à laquelle on n'arrive qu'en montant; toul(; solitaire, disent les chroniques, toute diluvienne, elle est la première ville bâtie en Italie par les descendants de Noë qui l'appelaient FmoU (Fiasola)» parce qu'elle était Tunique Tille de TOccident. Mais Florence dans la plaine est la ville des fleurs, des privilèges, la protégée de Jules César et de tous les empereurs : la tradition dit qu'elle doit sa fondation à Fiorino, chevalier de Home, qui la construisait dit Villani, comme une petite Rome, » opposée à la stratégie militaire des anciens habitants de TEtrurie. A l'époque de la seconde barbarie[^] qui submerge les villes romaines[^] Fiesole se relève pour effacer le nouveau sariva sous l'avalanche du royaume

80 LA GUEaBB

et Ricordano Malaspina copié par Villani nous explique longuement « comment la ville de Fiorenza a été dé- « truite par les Goths fondateurs du royaume, comment « ils reconstruisaient la ville primitive de Fiesole, en « faisant jurer à tous ses habitants une haine éternelle fl contre les Sarrasins; » comment les Lombards continuaient l'œuvre des Goths, se campant à Fiesole, dé- • Ystant Florence, défendant de la refaire, veillant en armes pour que personne n'en réparât les maisons, et formant un système de forteresses militaires, avec les comtes de Fiesole, de Mangona, de

Montecarelli , de Capraja, de Certaldo^ de Sanla-Fiora , tous i^ngoi)ards qui maiotenaient le terrain vide et abattaient sans cesse les constructions nouvelles sur l'antique emplacement de Florence. Voilà Fimk bardée de fer, avec des pointes aux genoui et des lances tout autour qui lui liumiciiii le rayon iietiienL hideux du porc-épic. Mais riieure de la révolution romaine arrive avec la descente de Charlemague , et alors Florence renaît, d'après Malaspina. par ordre de Rome, d'après Yillani par ordre de Gbarlemagne, qui brise la phalange des omntes de Fiesde, de Mangona, de Montecarelli, de Certaldo, de Capraja et de Santa-Fiora. L'iiis-toire répousse ces deux versions i uses dans leur sens littéral cependant elle les accepte égale nient dans leur sens métaphorique : car si d'un côté les Romains de Rome ne connaissaient ni Finou, ni Florence , et ne soupçonnaient peut -être pas la nécessité de relever la petite Rome , les Romains indigènes de la Toscane ne pouvaient pas ignorer que la g:rande révolution contre le royaume n'était pas accomplie , tant qu'on rendait à la terre la géographie primitive; et si d'un autre côté Gharlemagne ne s'arrêtait en architecte sur TAmo, la

DES VILLES UBaSâ. 81

.révolution, quMI représentait contre les Longobards détruisait le sortilège qui avait fait disparaître la ville

de Fiorino. Jusquici, les deux villes sont en présence Pune de l'autre conirue deux navires inanimés, ballottés par la tempête de l'Océan; le royaume qui survit sous les Franks et sous les rois italiens les enveloppe dans ses propres vicissitudes; mais en 960 le royaume est détruit; l'an mil, toutes les villes ressuscitent , en exploitant la catastrophe du royaume, et dès lors Fiesok et Florence devieiiueiit deux êtres vivants, deux personnes, et la guerre mu-

nicipale se dessine. D'après Jean Villani, en 1010, les Florentins, toujours dévots à propos, le jour de la Saint-Romulus pénètrent à Fiesole, Fenlèvent^ la rasant, en déportent chez eux les habitants > et se trouvent ainsi deux fois plus forts qu'auparavant. Le témoignage de Villani n'est pas incontestable, et la date prématurée de 1010 qu'il donne à la destruction de l'itsole })ermet bien des doutes. Toujours est-il qu'on ne peut nier ni l'agrandissement de Florence, très^rapide dans l'ère épiscopale, ni sa haine contre la ville diluvienne et longobarde, ni son adresse, ni son savoir-faire quand il s'agit (le saisir Theurti d'une ilLaque^ et nous devons croire à une agression vers l'IOIO, (époque où Milan commençait à combattre Pavie, et où Pise attaquait Lucques pour la première fois), à la lutte continuelle dans laquelle la ville militaire se trouve peu à peu accablée par la ville romaine; et enfin à la guerre inconclue qui éclate en 1125, dans l'ère des consuls, et où Fiesole est subjuguée par Florence, comme Lodi et Como l'étaient par Milan. Quand Fiesole tombe, d'après Manente, Sienne et Arezzo se réveillent en sursaut; villes militaires et liguées avec tous les comtes longo*

82 LA UUbBHK

bards, intéressées à l'existence de l'antique centre royal elles marchent résolûment contre Florence dont elles Tentent arrêter l'essor commercial^ et peu à peu celle

double guerre devient acharnée, cruelle, implacable, et toujours sans issue; à tel point (pi Vile sin-vit aux derniers jours de la renaissance italienne. Toutes les localités intermédiaires en sont secouées et déchirées comme les châteaux entre Cjdrine et Trévise^ entre Trévise et Padoue; Volterra^Pistoie et les autres villes romaines n'échappent au croisement de Florence avec

Sienna et Arezzo que pour tomber au milieu des batailles de Pise et de Lucques,

Au delà de la Toscane nous avançons au milieu des ténèbres[^] mais les inimitiés se dessinent en caractères de feu; à défaut de lumière, nous sommes guidés par

les éclaii s dt la h une. Toutes les guerres de rOuibrie rayonnent autour des trois centres de Spoleti, Pérouse etOrvieto> qui dardent leurs rayons sans se toucher de près> sans trop se mêler[^] et soumises à leur tour à la loi générale de la dualité royale et romaine. SpakU est le grand centre royal de POmbrie, i? su de celle révolu- 'tion mitoyenne des Franks, qui choisissaient des villes inti i iiiédiataires entre la barbarie royale et la civilisation romaine. Peu de villes la surpassaient en acharnement contre les Longobards de Pavie qu'elle refoulait si souvent dès les temps de Liutprand, et ses confins s'étendaient jusqu'à Fermo[^] à Rimini[^] àUrbIn. D'un autre côté, elle empiétait durement sur les régions romaines rebelles à toute circonscription royale, et principalement sur Rorne, où ses ducs arrivaient en juges, envahissant les maisons des accusés, imposant des empereurSy demandant des otages au peuple, enlevant des

familles, emprisonnant le pape Jean VIII, et partout si « puissants qnlls bravaient les Italiens, les Franks dlItalie,

ceux de France, et l'empereur Charles le Gros, qui ne pouvait les réprimer. A sa iiiiorl, Spoleti tait irruption sur ritalie tout entière, soumise a Gui et plus tard à Lambert, les deux rois et empereurs italiens les plus unitaires[^] dont la domination se présente tout d'une pièce, toute assise, sur Spoleti, sans alliés, sans concessions fédérales, impitoyable pour Rome, pour Ravenne et

Milieu, bondissant jusqu'à Bénévent, et défiant la descente impériale d'Arnoul. Mais le jour arrive où la révolution de Gharlemagne et des Franks est dépassée, et quand ce royaume quasi romain de Spoleti s'écroule sous le progrès d'une révolution encore plus romaine, Spoleti perd tout à coup sa force, son auréole, son feu, et tombe comme une planète éteinte et desséchée. Spoliée de l'ernio, de Canierino, des terres de la marche d'Ancône, renfermée dans les contins de l'Ombrie, livrée sous Othon I^{er} aux princes de Gapoue, absorbée dans le règne des évêques, par les marquis de Toscane, elle est si pauvre, si malheureuse, si indigente dans l'empire (les consuls, qu'elle s'attache encore à soutenir, quoique l'empereur, également militaire, le repousse en portant le défi à Pise et à l'empereur. Ici, toutes les villes jadis régies par Spoleti se lèvent, s'insurgent, dansent et piétinent sur le cadavre de la ville royale. Terni, dont quatre-vingts citoyens avaient eu la main coupée en 881, sous les ducs, marche la tête baissée à l'attaque avec ses consuls, toujours soutenue par Frédéric, l'ami fidèle de toutes ses rébellions; Todi, Amelia, Rieti, d'autres villes imitent Terni et Foligno; tout le monde court sus au vieux centre de Gui et de Lambert, et la haine qu'il inspire enfante une fédéra-

84 LA GUBHRK

tion de villes nidimentaires, qui s'entraident sans cesse et dont ramifié fraternelle arrive jusqu'en plein

XVII^e siècle, allée par Aigloni

A 1 q)Où où SpokMi décloil, Orvieto se lève avec la torce expansive et assaillie de Milan, de Trévise, de Florence et avec un rayon circulaire malgré la position élevée qu'elle occupe près du lac de Bolsena. Dès le règne des évêques elle s'efforce de subjuguer

les villes qui échappent à rétreinte de Spoleti; mais qui ne veulent pas plus de la cuiiquole romaine d'Orvieto que de la donnualion royale de Spoleti, et Todi, Tancien centre des Turdertes, et vouée à Mars, protège à l'avant-garde les villes spolétines, les entraîne au combat, les dirige, l'«^s anime» bravant le choc d'Onrieto, n'hésitant pas même à le provoquer, tandis que Terni et Foligno tiennent tête à Spoleti. De l'Ombrie, le rayon circulaire d'Orvieto passe dans le patrimoine de saint Pierre[^] où il défend les possessions de Bagnorea et de Bolsena, en frappant Viterbe, Yitrallo, Corneio, toutes lesvillesj tous les villages[^] depuis Nepi et Sutri jusqu'à Toscanella. Orvieto complète le cercle de ses haines par ses guerres en Toscane, où elle défend sa possession de Chiusi, Pancienne Clusiuni, siège de Porsenna, et centre de TËtrurie féodale. Sienne et Arezzo réclament cette sœur militaire des temps antérieurs aux Romains, pour Taffranchir et la tourner en fédérée contre Orvieto trop ambitieuse[^] et dans cette tâche elles entraînent a leur suite une partie de la Toscane

1 « Terai e Spoleti, dit Angeloni, rei public! e rei privati affari « si sono ajotate e tattavia si ajutano Uquàle amtctita dûleta àai < Temani amhe agîi Amerini, Todini, Beatini, Nonini, lom- « saut', etc.» (Avgbldki Storù di TerDÎ.)

DKS VILtBS UBRIS, S5

et même Pise, qui j[^]arlage les colères de riùrui renaissance. Mais Orvieto combat, le masque romnin au visage, et la guerre, qui commence en 1021, se rallume six fois dans le xf siècle , s'en-Tenîme dans le siècle sui?ant, et Ghiusi[^] réveillée par la lutte, agitée par ses révolutions, verse tout son sang dans ses derniers efforts pour devenir Toscane[^] sans autre résultat (fue d'éterniser la lutte entre l'antique et la nouvelle Ktrurie.

Pérouse^ ville romaine, sœur jumelle d'Orvieto, comme elle accessible, commerciale, près d'un lac, rêve à son tour à la chute d'un royaume, et poursuit ses guerres épiques et assaillantes pour exploiter la ruine de Spolète. Dans l'Ombrie, elle attaque Todi, Foligno, Spolète et toutes les communes d'Orvieto; dans la Toscane, elle possède Cortona ville étrusque, et pour la garder, elle combat Sienne, Arezzo, les rébellions de Chiusi, les efforts de Florence et toutes les sympathies fédérales de la Toscane. A Todi, elle combat Agobbio, Cagli et les anciens postes militaires qui gardent les Apennins et les parsèment de meurtrières. Partout où elle frappe, la sœur d'Orvieto sème des haines éternelles. Voyez Assise, toujours rebelle et vaincue toujours. En 1403, elle est conquise de nouveau et affreusement saccagée; ses femmes, ses enfants se réfugient dans le monastère de Sainte-Glaire, et le général pérugin, qui voudrait les épargner, leur offre un refuge plus assuré en nommant plusieurs villes, entre autres Pérouse. « Nous à Pérouse! s'écrient les femmes, que le feu la brûle et qu'elle soit enveloppée dans le massacre général.

A Todi de l'Ombrie, Fermo déchoit comme Spolète; elle n'est plus le centre royal de la marche, elle n'en garde que Porgo; le proverbe disait : « Quando

86 LA GtJEimX

Fermo vuol fermare, tant la marca fa tremare. » Peu à peu ce proverbe est démenti; Ascoli tient l'épée sur la poitrine du vieux Fermo; Tarrête^ et il en résulte une guerre éternelle. Fermo, l'antique métropole des Camérini partage le sort de Fermo et surtout de Spolète son alliée indissoluble dans l'ère des rois. Les châteaux, les villages, les villes qu'elle contenait sous le rayon forcé de ses ducs, se révoltent, décomposent son terroir, lui dé-

robent les hommes, Tespace, Tair, la cernent» Tétouffent dans ses montagnes» et quand ses souvenirs antiques éclairent sa physionomie martiale et ouverte^ elle porte sa main sur Tolentino, Matelica, San Severino, Urbisaglia, Moituliuo, ci ce sont d'autres guerres séculaires qui commencent, très-riches en épi-' sodés et en fureurs variées. Dans la marche d'Ancône, terre fractionnée et secouée par des riyalités finitimes» nous trouvons Fano» Tan-tique Phanum» qui se ranime très-colère contre Pesaro, Fossombrone et Sinigaglia, localités militaires ettriviales; nous voyons des villes du rayon d'Ancône qui se révoltent contre Ancône pour imiter sa liberté et réprimer ses prétentions; et nous voyons Osimo» Taotique Auximum» qui dirige leur rébellion pour arracher à Ancône ses amis» ses châteaux» ses bourgades» ses hommes, son bétail. La haine des deux villes dure plusieurs siècles ; elle est vivante et exaltée, en 1466; et onze ans plus tard, nous avons un poème sur une victoire (ju Osimo avait remportée sur rivale; même en 1486» Osimo invoquait l'appui des Turcs» pour réclamer ses anciennes juridictions» la campagne d'Ancône» plus Cingoli et Recanati» et qu'à l'avenir, la marche s'app^t auximane et non aacôni laine.

DES T1LLB8 UBRB8. 87

A Home, dans l'exarchat et sur les autres terres de la donation, les villes sont également dualisées avec celle différence que^ sous Taction directe du pontife^ les villes militaires ou secondaires sont plus virantes, plus beu** reuses, plus consulaires, tandis que les anciens centres romains sont accablés , bumillés et presque tous en retard. On s'explique facilement cette différence , si on se rappelle que la révolution contre les rois italiens partait de la haute Italie, et s'imposait de vive force à Rome et à la basse Italie,

où les grands centres étaient dans la réaction des doges et rétrogrades comme les rois italiens, attaqués par l'empereur d'Allemagne. Le pape les accablait sans cesse, en favorisant la révolution dans les villes subalternes ; et tandis que l'empereur absent gardait la terre du royaume, en humiliant Pavie au profit de Milan, ou Lucques au profit de Pise, le pape, désarmé, gardait la donation en entourant sa capitale d'un cercle de baies implacables, de rébellions permanentes, de guerres éternelles. C'est ainsi qu'expulsé de Rome il trouve des amis à quelques lieues, des asiles dans toutes les directions, et il impose à Rome, cette capitale naturelle et immense de la civilisation, l'impuissance d'une capitale militaire, barbare, factice et entièrement artificielle. Par surcroît de malheur, il est toujours aux yeux des peuples le demiurge qui réunit tous les droits, l'être miraculeux, qui exerce un despotisme illimité, et loin de favoriser une fédération régulière et méthodique il est mille fois plus unitaire que les Romains. Quand il rentre dans sa capitale, il ne manque pas de combattre ces mêmes révolutions qu'il a favorisées pendant son exil. « Ubi papa, ibi Roma; » dans les villes subalternes, il écrase Rome; à Rome, il écrase les villes subalternes, et ballotté par

88 LA GUERRE

les révolutions qui s'alternent, il devient le principal agent permanent d'une guerre sans issue.

Ainsi en 1002, le pape irrité contre Home parce que Tivoli insurgee, il refuse de la soumettre aux Romains; un siècle plus tard en 1100 Pasqual II content de Rome, ramène Tivoli qui s'était donné au marquis d'Ancone. Vaillante et coquette elle continue la guerre, en 1130, contre la capitale du monde, et en 1141 il Innocent II, mécontent de Home, rit, en voyant les Quirites mis

en déroute par la ville subalterne, qui se moque de leur sénat, de leurs consuls « de leur révolution et de leur liberté sépulcrale. Les Romains sont si indignés de ne pouvoir Tentratner à réprimer leur rivale, qu'ils le chassent de leurs murs, et Tivoli continue le combat, tantôt avec le pape, tantôt contre le pape, suivant qu'il est expulsé ou défendu par la capitale. Après de longues guerres, après de longues négociations, c'est à peine si, un siècle plus tard, Rome peut obtenir que Tivoli s'engage à choisir son magistrat parmi les Romains, obligés de lui laisser son sénat latin et son indépendance moléculaire.

La résistance de Tivoli se reproduit sous d'autres formes à Toscolo, Nomento, Galeria, Palestrine, dans toutes les villes des alentours que le pape protège pour les ôter à Rome, sauf à les réprimer pour les soumettre à l'Église. En effet, en 1130, il est expulsé de Rome, et Toscolo, insurgée, déclare qu'elle veut obéir au pape et non pas au sénat, auquel elle refuse l'octroi; en 1140, le pape rentre à Rome, et alors il se tourne contre Toscolo, Texcommunie et lance le ban de l'Église pour anéantir l'insurrection qu'il a fomentée. En 1145, Grégoire VIII, en exil, reparait à la tête de la guerre toscolaine contre Rome. En 1107, le pape réconcilié avec les

DR3 TILLSS UBR«S.

Romains I revire pour la quatrième fois» afin de l'accabler au nom de l'Église et du peuple. L'année suivante, on voit un cinquième exil du pape où le pape est chassé de Rome, passe encore dans le camp des Toscolains qui

Taccueillent «muUo cum honore,» et auxquels il accorde la liberté des consuls. C'est ainsi qu'au nom de la liberté et de la ré-

publique, Toscolo développe, sous une forme nouvelle, guerrière et meurtrière cette antique hostilité de ses comtes contre les papes de Tère byzantine, et contre ceux de Tère féodale. —Et Toscolo ne reste pas seule ; depuis 1130, elle est à la tête d'une fédération qui entraîne avec elle Tivoli, Paleslrine, Albano, Sezze, Veiletri, Ninfa . Anagni, toutes ses anciennes alliées féodales devenues à leur tour républicaines. Les Romains ne peuvent résister à tant d'ennemis; le sang leur monte à la tête. Persuadés que tout est permis contre un chef qui trahit, et contre des États microscopiques qui se lèvent sans connaître l'histoire de Romains et de la louve, ils jettent au pape de renoncer à toute révolution, s'il veut détruire les remparts de cette Toscolo qui bouleverse tout le duché. Le pape sacrifie aussitôt son asile; mais les Romains refusent de tenir leur promesse, et alors Toscolo ressuscite sous l'influence pontificale pour revenir au combat avec toutes ses armées, plus acharnée que jamais.

Les historiens de l'Église s'éloignent des fureurs de Rome contre les villes des alentours; faute de documents les écrivains plus libres ont fini par partager l'étonnement des historiens de l'Église. Quand on consulte les documents de Terracina, l'étonnement disparaît devant la raison qui explique toutes les colères romaines. Le jour où Terracina, antique métropole des Volsques chasse ses comtes et secoue le joug de la

90 LA GVERRK

capitale et du pape, se. < i éternels ennemis, nous Irrou- YODS cinq dépêches du sénateur de Rome à son peuple et à ses consuls, {tour lui réclamer d'abord un prisonnier, puis des cochons , ensuite un âne, plus tard , des des Taches, enfin des bœufs. A ces sollicitations à la fois solennelles burlesques, et nécessaires , on

voit que les villes subalternes enlevaient à Rome ses routes, ses débouchés, son air, sa respiration ; leur égalité consulaire était en contradiction flagrante avec la force, la richesse, les idées, l'expansion des Romains ; la capitale du monde ne pouvait garder ses bœufs ; la paix était « le possible ! Les Romains marchent sur Terracina, et ici encore le pape Innocent IV, dans ce moment leur ennuie, fait appel aux podestats, aux assésés, aux comtes des villes et des châteaux de la Campanie et de la Maritime ; à la cause de Terracina, s'écrie-t-il, est votre cause ; » il écrit à Anagni et aux autres que le sénat de Rome n'a aucune Juridiction, que ses prétentions sont folles, qu'il n'est que le sénat d'une ville et que toutes les villes doivent obéir à l'Église. Alexandre IV, élu en 1253, continue la manœuvre de son prédécesseur et tourne toutes les forces des révolutions subalternes contre Rome pour l'étrangler et pour la rendre aussi impuissante qu'elle. — Dès 1179, Velletri combattait Rome ; en 1363, encore aux prises avec elle, à la manière de Terracina elle réunissait d'après Theuli, le grand conseil pour faire de l'argent et « pour recouvrer le bétail enlevé par les Romains. » La lutte continue, et le chroniqueur dit que « Velletri » défendait toujours sa liberté contre les Romains, » qui en 1516, en étaient encore à supplier Léon X de sacrifier cette ville et ses franchises.

DCA VULLBB LIBERS. M

Les raisons qui poussent le pape à désorganiser le duché de Rome lui imposent aussi de décomposer la romagne et de briser cet antique exarcat où l'archevêque, avec son autocéphalie quasi féodale, ses traditions byzantines et les vingt-sept villes de son ressort, se révolte sans cesse pour revendiquer l'indépendance d'un duc de Venise ou d'un duc longobard. Toutes les

l'ois que les Romains s'insurgent, il s'insurge à son four; s'ils deviennent schismatiques, il est le chef des schismes; quand ils s'affranchissent, il s'affranchit avec eux. Pendant toute la période de la révolution épiscopale il ne cesse d'assumer le rôle, la suprématie et la domination des pontifes. En 1059, le pontife se décide enfin à lui enlever Bologne, Plaisance, Reggio et Parme. A partir de ce moment, Ravenne est entourée de rébellions indomptables; Gênes et Faenza imitent les villes affranchies; tout le monde prend les armes; c'est à qui criera plus haut : « A bas les exarques! à bas les nouveaux Golhs! à bas les Byzantins qui veulent régner sur la Romagne! » En vain le pape rend les cinq villes à l'archevêque pour réprimer l'insurrection qui devient consulaire; rien n'est donné, l'archevêque est combattu au nom de la révolution des consuls, et les Ravennates qui voudraient lui succéder, sont repoussés au nom de la guerre municipale. De 1122 à 1158 ils sont attaqués six fois par Faenza, qui leur dispute Imola et ils essuient en même temps le feu de Gênes et de Bologne, qui s'associe à toutes les agressions de Faenza. Dès 1431, ils perdent Imola, et ils descendent jusqu'à l'abandonner aux Bolognais pour l'arracher à Faenza, plus rapprochée, plus redoutable, plus colère et vaillante. La ville des exarques ne peut plus compter que

92 LA GDRRMt

sur Forlì, qui la surpasse en importance, sur Forlì et Forlì, qui cessent de lui être subordonnées pour devenir de simples alliées. Vers 1200 elle est si impuissante que les villes qui la combattaient avec acharnement finissent par l'oublier et que Forlì, ville militaire chérie de Béranger, la renplace dans son inimitié contre Faenza, Gênes et Bologne.

C'est Forlì qui devient le chef de Bertinoro et de Forlì in popoli, le centre des résistances violentes et militaires, la terre fertile en soldais et en capitaines^ tandis que Bologne, Modène, Reggio, Parme et Plaisance, sur la lisière de la donation et de l'ancien royaume, exploitent la double désordure^ au lieu d'être décrétée par les deux chefs d'Italie. De là une longue série de guerres entre Ravenne et Faenza, entre Forlì et Faenza, entre Faenza et Bologne, entre Rimini et Césène, entre Modène et Bologne.» • Les haines se compliquent, la perfidie s'élève au milieu des hostilités enchevêtrées les unes dans les autres; pas un village, pas un coin de territoire qui ne vise à l'indépendance avec des passions à deux faces, des mots à double entente, des épées à deux tranchants, et Dante signale la Romagne comme la terre des herbes vénéneuses et mortelles.

Nous avons vu qu'aux temps du royaume la Corse formait un État unitaire sous la domination d'un comte, ministre du roi, et campé tantôt à Alena^ tantôt à Bisoggeni, tantôt à Carbini, tantôt à Ginarca. dans cette région féodale et militaire qu'on appelle transmontaine (di là dai monti). Dans l'ère des évêques, la démocratie se développe dans la plaine, dans cette région appelée cis-montaine (di quà dai ujunti), où surgit » Gorte, qu'on prétend reconstruite par Charlemagne,

DES VILLKS LIBRES. U3

comme Florence. Les marquis de l'Eglise gouvernent lile \m Nebbio et Mariana, au nord de la terre cismon-

tagne, et les guerres corses éclatent, comme celles de Loir-Hardie, entre la région transmontaine ou féodale et la région cis-montaine ou commerciale. Chaque village entre ainsi dans l'ère

des consuls, tiraillé en deux sens opposés par la guerre générale. Les cantons se tournent contre les cantons, les familles contre les familles, les champs contre les champs, les masures contre les masures, les rochers contre les rochers; le sol alpestre et accidenté de Tîle multiplie les inimitiés à l'infini, et la guerre entre Pise et Gênes, qui se disputent les châteaux, les postes^ les tours, les maisons, achève cet incendie muet des haines corses, où les hommes s'entretuent sans mot dire. Le fractionnement est tel, dans sa silencieuse exaltation, que plus tard aucun centre ne peut se développer. Dans la région transmontaine, la capitale militaire paise de Bisoggeni à Ginarca, à Aocca, à Lecca, à Ornano, à Istria; dans la région cismontaine, la capitale commerciale est emportée d'Aleria à Gorte, à Marusaglia, à Nebbio, à Mariaua, à Pietra, à Bi{^ii|^lia. Très-tard seulement s'élève Ajaccio pour comprimer la discorde transmontaine, et Bastia pour étouffer celle de la région cismontaine; mais les deux nouveaux centres se combattent, les batailles continuent; les épisodes, les tragédies, les guets-apens, les vengeances du vieux temps se perpétuent, et toutes les subdivisions intérieures de la Corse, sans cesse ranimées, arrivent jusqu'à l'époque de la révolution Française, qui peut à peine les réduire à des tragédies domestiques.

L'unique guerre de la Sardaigne devrait être celle contre Pise, sa souveraine, qui lui enlève son indépen-

UL LA GUERRE

datice; mais au iiionient où cette guerre éclate^ dang rère des consuls^ elle se rouvre étouffée par un nouveau combat plus violent, tout à fait indigène et soumis à la loi générale des inimitiés italiennes. Gagitari, port

romain, ville commerciale et accessible, la première avec Torres a laquelle les Uomains avaient octroyé la naturalisation[^] s'insurge contre Pise[^] et demande la liberté générale de l'île [^] qu'elle conçoit comme une fédération des quatre judicatures de Cagliari« Torres[^] Gallura et Orintam. Orislano , m contraire , capitale de 1 anlique royaume musulman[^] a régné sur l'île tout entière et elle n'eu conçoit Findépendance que dans la restauration du royaume d'Almouza. La liberté qu elle réclame contre Pise serait la conquête intérieure des quatre judicatures[^] supprimées et sacrifiées à sa domination. On devine la colère de Gagliari [^] Torres et Gallura, qui se \C)ieni menacées ou Irapin es au moment m[^]me où elles combattent l'ennemi de la patrie. Elles se retournent sur-le-champ contre Unstano, préférant la domination plus fédérale de Pise à la servitude d'une centralisation domestique. On devine aussi la colère militaire d'Oristano, dont la livide ambition est sans cesse déçue, quand elle se croit le plus près du succès. Il en résulte, de 1066 à 1170, des guerres épouvantables[^] surexcitées par la rivalité de Gènes, qui attise l'incendie contre les Pisans. « Les moyens « les plus usités[^] dit Mimant étaient d'égorger les « prisonniers» de brûler les moissons et les villages, « de massacrer les habitants désarmés, sans distinction d'âge ou de sexe, de briser la tête des enfants a contre les pierres. On remplirait des volumes si on 9 voulait rapporter tous les traits de rage et de stupide ff férocité qui signalent cette époque désastreuse ; ce

DES VJLLKS LIBKKS.

« serait se condamner à faire le relevé d'un registre c de boucherie. »

On le voit, toutes les villes se trouvaient bâties à

contre-sens les unes des autres. Les villes militaires s'étonnaient de l'abandon des villes romaines qu'elles avaient oubliées, et celles-ci s'indignaient contre la domination surannée des centres, dépourvus de toute raison d'être depuis la disparition du royaume.

Pourtant on se disputait les bœufs, les pâtures, les bois, les fleuves; les populations s'obstruaient, si; bloquaient mutuellement; chaque localité se donnait un grand conseil, un sénat, des consuls; chaque village décrétait un système de finances et de douanes; les prétentions s'entrechoquaient sur tous les points. Après la révolution des consuls, c'était une nécessité universelle de conquérir le territoire, de l'altranchir, de le rendre habitable, commercial et consulaire; mais après avoir conquis le droit de se gouverner à l'intérieur, ce droit eût été inutile, si l'on n'eût proclamé sur-le-champ le droit de se gouverner à l'extérieur en faisant la paix, la guerre, des conquêtes ou des ligues, abstraction faite de toutes les traditions pontificales ou impériales. L'économie politique gouvernait toutes les batailles; ses calculs mesuraient les colères, dispensaient les fureurs, régnaient sur ces fluides impondérables qui déchaînaient les unes contre les autres les masses italiennes. Ces luttes, qui rappelaient confusément l'Italie antérieure aux Romains, Praeneste, les Tuscanes, les Camérines, les Etrusques, Tarvisium, Tuscanum, ce Tibur dont les antiques fortifications avaient des habitants avant l'arrivée d'Énée, étaient toutes soumises à

96 LA CÉLÈBRE

la rentrée» à la sortie» au droit» à l'extérieur» au capital, à la spéculation des marchands qui nommaient les consuls.

En 4245, RaTenne, Forli, Berlinoro el Ba^^nacuvallu soiUen-deiit \\our fermer lents marchés à Faeiiza. a Tant d'infamie, s'écrie le peuple de baenza, rcciamme « une vengeance sanglante ! » Et aussitôt les faits répondent aux paroles. En i 140» Fano soumet Fossombrone, lui compte ses habitants, ses maisons, lui mesure son air et sa lumière. Par malheur, Fossombrone a le lort de prospérer, et la population en progrès construil tout un quartier. Faoo ne dit rien, mais une nuit, en 121B» ses citoyens arrivent en masse dans la ville récalcitrante» la surprennent, en détruisent les maisons nouvelles» massacrent au hasard les habitants, el rentrent chez eux au bout de huit jours avec trois cents prisonniers. Teslone est brûlée, pour avoir refusé la roule deSuse au peuple d'Asl et de Chieri. Plus tard» toutes les guerres restent encore économiques. En 1261, Ravenne s'engage à ne s'approvisionner de certaines denrées qu'à Venise, et cette ville lui envoie des Quoa* niers, appelés visdomini , quasi seigneurs, pour surveiller le traité. C'est à cause des péages que Chierasco combat, en 1271, Alba et Ast. En 1317 , Pise veut que l'on rélablisse les communications el le commerce avec Yolterra. La même année » le mi Robert demande que les Florentins, ses protégés» soient affranchis de douanes à Pise. L'angoisse, l'étouffement des villes est tel qu'à la même époque Sienne et Pérouse enjamhent les lois implacables de la souveraineté pont s'octroyer mutuellement tous les droits des citoyens. Mais ces cas de fraternité sont de rares exceptions , et comme des signes de détresse ou d'impuissance; ce n'est

DBS YILLBS UBMS. W

pas par l'amour , c'est par la haine , par l'hostilité méthodique des douanes^ par les traités, les surprises, les Tetaiions , les ex-

cursions et par des irruptions et de» pillages continuels, que toutes les^rilles cherchent à se faire jour dans le chaos des contradictions économiques. La haine est souveraine, clic règne sans jmrage, elle sépare ce que le royaume avait uni, elle brise les obstacles qu'il avait créés, elle donne le mouvement aux villes romaines et force les villes militaires à les suivre. C'est pourquoi les chroniques nindiquent presque Jamais les motifs des combats, et se bornent à noter les batailles. A quoi bon les détails? En 1001, les Pisans combattent les Lucquois; cela dit tout; on sait que Pise doit combattre Lucques, que Lodi doit combattre Milan, que Milan doit combattre Pavie. La guerre est traditionnelle, fatale, éternelle; les motifs de chaque combat sont vulgaires, accidentels, éphémères; il importe peu de les connaître, ce sontsou-Ycnt des prétextes , des chit anes, des caprices décorés de ces faux airs de justice qui sont le cortège de rhétorique de tous les événements de This* tolre. On ne doit pas non plusdemander aux chroniques qu^elles remontent aux Traies causes de la guerre, à ces réTolutfonsdes FVanks, des rois italiens et d'Othon qui désorganisaient le royaume en mettant en contradiction les villes romaines , celles du royaume et les quasi romaines. Autant vaudrait leur demander compte des déluges , des alluvions et des -volcans qui ont créé tel qu'il est le sol italien. Ces royautés qui sé sont précipitées les unes sur les autres, ces mouvements, les uns brusques et violents, les autres si lents que Pœil de l'homme ne pouvait le percevoir, appartiennent à une autre époque, à d'autres phases, à d'au-

f8 hk Ginmiki

1res idées absolument inconnues aux chroniqueurs, condamnés à \ivre sur le terroir où ils Daissent, «wee les idées des

consuls et une mémoire qui ne peut re- HKMtto m Mà do F ère des éféqsés^. Pe«r em, h guerre est ini fatt nelarel^ miversel, presque sane offfine» ieséparal^le de k liberté, emitemporaiiii des consuls; poar la faire cesser, il fan (Irait renverser les constils, fermer les grands conseils, obéir h Fevè(Jiie, rappeler les marqu- nis, créer un roi indigèitô, renoocer à tout MOT; à teot ar? eîîir^ à teol cet engorgemenl de firoipérilé q«i Tetit se flâner tme issue; et persotmené se pkint de la guerre, pas on legnet, pas va Di»nii- fife. Les ailles royales elles-mêmes, blessées, souffrantes, haras- sées, au milieu de la mêlée, sont loin d'évoquer le souvenir du royaume , elles préfèrent mille fois la guerre , <p4 leur fait sentir dans des doutenrs le bonheur d^exister, à la paix sépolcrale de l'ancien royaame^ elles étalent sans vie, sans tolonté, sans la fi- befté, perdues comme des viscères inconscients dans un corps démesuré.

L^enlhousiasme de la guerre transforme les mœurs el 109 ra!id militaires ; les citoyens s'exercent aux armes; on change les fêtes dtt carnaval es tournois rustlities; on se baf avec des heaumes rembourrés^ avec des lances émoussées : ce sont par- tout des batailles siiiiiilées qui dégènèrent souyenten pierres véri- tables entre les divers quartiers de la ville, ou entre les diverses corporations d'arts et métier»; oâ vit en combattaot ; on îmite la léoMift^, sesparadeSi sa faiérarehie^flesbabitndcsqQerrièreir^ sèë baÉs^ M Arrières -bans. QiMBd le belTrol appelle les ciifi^eDs, qui manque à Tappei est déshonoré, poni de fortes amendes, comme infidèle à la pallie ; quand ou subjugue des vil- lages^ ou même d^s

ffles^ les vaincus sont forcés de marcher à la suite du « car-
 roccio » en yassniix, en feudataires subalternes, ou inullitudes
 siil)oi données composant ce qu'on appelait le « seguimento. »
 Quand le char des oonsais sort des portes^ o» tie se borne plus à
 7 placerUi croi> les prêtres^ les reliques^ on 7 met les Ilms de ta
 commune, le doit et TaToIr dn marchand^ de l'in^ dustrifl, de
 Touvrier^ qui demandent des confins plus tasles, des coinniuni-
 calions plus libres^ des débouchés plus nombreux, des marchés
 plus riches et de» clients dans toute l'Italie; le char s'aTance» en-
 touré de piques^ tant qu'il ne rencontre pas iin autre cbar de
 guerre, une antre fofét de f^ques qui lui barré le passage en lui
 contestant le périge, le canal, le fleuve, le iriliagCi le confin où cû-
 niinence la butaiUe éternelle.

L'acharnement est plébéen comme la guerre ; on Jette dea
 ânes dans les villes assiégées; oh mène Hê dieTatit a'abreuTer
 aux fossés ; on fait courir de* eotr*^ tisanes sou» tes rempart?;
 on joue, on s'amnge; o» s'infurre; on se soutire le sanir, tantôt
 avec jaclatu'e, tantôt avec grâce. Lncqncs met des miroirs sur h s
 fmirs d Asciano i pour que les femmes de Pise puissent « s'y mi-
 rer. o Pise se porte tout entière an siège de Luoqnes, et ^ dresse
 de grandes glace» à l'usage dé M efiftcsRî» qui pAltssent ; les IH-
 sana bâtissent le fort dH* lice en y meitaiui riuscription :

SoopA boQCft al Geoeaa

Crêpa eoor al Peatoveiierae Streppa borsello al Lueehaie.

Pérouse construit devant Cliiusi la iouv « Becca Uuesla^ »
 Chiusi lui oppose une autre tour a Becca

i'Aura; » on se pille habituellement; on fait des courses, des ebevauché» sur le territoire de l'ennemi ; on multiplie les expéditions de grand chemin, épisodes homériques dignes du gibet ; on tonde des fêtes annuelles où les \aincus sont représenles par des ânes, des pourceaux et des animaux symboliques qui perpétuent les outrages de la guerre. On devine d'après cela comment les irielles outragées doivent traiter leurs prisonniers, ces ennemis de naissance, ces voleurs de profession, ces assassins de la patrie, ces hommes qui Tétouffent , la IroHipeut , rinsulient et Jui imposent souvent une misère factice, en lui interceptant toujours Tairetle soleil de Tltalie. On les torture» on les charge déchaînes, on les plonge dans d'affreuses prisons. Parme pour varier les supplices les met à ciel ouvert, exposés à toutes les intempéries, a ad cœlum serenum; » Forli les ferre comme dos mes; Milan les met sur les chemins, les mains liées derrière le dos , avec de la paille qu'on allume, en les laissant libres de partir. Nous avons vu lesHantouans, en ii56,couper le nez à 3^000 Véronais ; Crémone obligeait ses prisonniers à se racheter, en leur refusant la nourriture, en les réduisant à étancher leur soit avec l'huile des lampes, a cacher leur pain dans les cadavres de leurs compagnons d infortunes, qui restaient auprès d'eux tant que les survivants ne payaient pas la rançon des morts*. Gênes pousse le raffinement Jusqu'à décréter, en 1284, qu'elle gardera à perpétuité les 11,000 prisonniers Pisans pour que Pise soit dépeuplée, et que leurs femmes, dans l'impossibilité de se remarier, ne donnent pas de nouveaux citoyens à la patrie.

^ CAron. Parmmuê^ BadeweuSf pfttrt. J, ch. 39.

Les furies de la guerre municipale ne s'arrêtaient qu'aux confins de la basse Italie ; la^ les Normands or* ganisaient la

terre, rattachaient aux anciennes divisions, aux guerres de Salerne^ de Capoue, de Naples, de Bénévent et le royaume, renversé dans la haute Italie, se reproduisait dans le Midi pour rendre impossible la guerre municipale; mais il lui restait toujours ce Tioce radical d'avoir le pape pour suzerain, et d'être improvisé d'une manière unitaire à contre-sens, d'une fédération quasi républicaine. Le pape ne renonça jamais à l'idée de ressusciter la fédération alioa et Je la tourner contre Palerme; il maintint toujours les anciennes circonscriptions ecclésiastiques de l'ère des ducs et des doges. De même qu'il avait autrefois miné le royaume des Longobards avec la géographie romaine, il ne cessa de protester contre le royaume de Palerme avec la géographie byzantine; tout changeait, des villes se développaient, d'autres dépérissaient, d'autres encore disparaissaient, et il refusa toujours de suivre le mouvement en conservant, jusqu'en plein xviii^e siècle, la juridiction de Bénévent, déterminée en 969; celle de Salerne, fixée en 984; celle d'Amalfi en 987; celle de Sorrente, en 968, etc. Toutes ces villes endommagées et rappelées de vive force par l'Eglise à leur ancienne grandeur, excitées sans cesse par Bénévent qui restait libre, sous l'Eglise; ralliées à Rome par leurs évêques qui les ouvraient aux ondulations de l'anarchie italienne, devinrent des foyers de sédition, entraînèrent les barons aux révoltes contre l'Empire, et le royaume n'échappait à la guerre municipale que pour devenir le théâtre d'une guerre civile toujours ouverte ou imminente. D'ailleurs cette guerre suivait la loi générale de toutes les villes de la donation, où le progrès était

102 LA GONAI

aux villes inférieures et militaires^ tandis que la déchéance était aux villes impériales et romaines comme Rome et Ravenne

ne. Ainsi Palerme[^] la viUe reya)e, retranchée dans uiie île[^] prospérait et ranimait aanscesae tous les postes militaires i« ooD-
tioent intéressés à la Mcourir pour eoaserver et développer rim-
portance laclice dont ils jooissaieit eux-inâmesu Au contraire Sy-
racuse, Sipooto, liari, Olrwîto, Capoue, Salerne, villes jadis floris-
santes, loinbaient ra{>idement pour devenir les centres jdes sédi-
tions impuissantes» des résistances létraigraides[^] des guerres
malfaisantes.

On ne conçoit pas que M. deSismondi, si profond

économiste et si sincère républicain, n'ait pas compris la
guerre la plus économique et la plus républicaine de l'Europe, la
nouvelle phase 4e cette révolution consulaire» dont les données
sont la raison première de ions les fastes ultérieurs de l'Italie. Sa
pénétration, sa loyauté[^] sa science ont été déçues; des milliers de
phénomène[^] variés, splendides, vulgaires, tristes, quelquefois
burlei[^]ques, passaient devant lui, tantôt pour iélouïier, tantôt
pour le scandaliser, et toujours comme une fantasmagorie
étrusque, dont le mystère se jouait de toutes les lois pbsf&iiiues
et morales. Le nord etlexient)» de l'Italie seront toujours des
énigmes si on ouliMe[^] «e « capot mortoum > de Pavie, ce ca-
davre du royaume qui encoïïbre le sol et d'où émanent les fétides
exhalations qui donnent la fièvre aux villes romaines. A son tour,
la i>a6se Italie sera toujou[^]sun contre-sens inexpliqué, «i on
oublie cette fédération ^réco-iongobarde de Capoue, de Bé-
névent[^] de Saleme, de Baii» de Biaptei[^] d'Amalâ, de ces petits
États morts au dvil[^] mais non ilevaut 1 Église, et qui
condamnent tout le royaume à

rester comme une construction fictiTe[^] véritable chflteau en
l'air qui Varrach[^] à Tanalogie des autres royaumes pour suivre la

loi des villes italiennes.

CHAPITRE VI

TABLEAU DES VILLES ITALIENNES.

Dénombrement — chronologique — et « Iphabëiinedei goerm

municipale B. — Élimination des combats contre les villes lointaines — indifférentes — ou amies, — ou insignifiantes. — Rf-«u]tat LU'fuutit antérieure à 1150. — inimitiés de la Lombardie, — du Piémont, — de la marche d'Aquilée et de Vérone, — de l'Exarchat — de la marche d'Andrie» « l'Étrurie, — de l'Ombrie, — du patrimoine de saint Pierre, — du duché de Rome, — /de la Sardaigne, — de la Corse.

Les documents sur les premières guerres sont rares,

laconiques et très-incomplets. Les guerres ultérieures, mieux connues, sont mêlées à des révolutions qui dépassent l'ère des consuls ; il n'est pas facile de s'orienter au milieu de ce labyrinthe mobile où les batailles se multiplient pour varier de dates, de formes et d'importance. Comment saisir avec méthode le rayonnement de chaque ville, les chocs inévitables, les inimitiés permanentes et leurs métamorphoses d'époque en époque, depuis la révolution des consuls jusqu'aux derniers jours (de la renaissance italienne? Est-il possible de soumettre à une analyse exacte l'essor des guerres municipales « et de présenter [toutes ces colonies, ces ruses, ces haines, ces fureurs, comme autant de forces

mécaniques soumises à des lois inflexibles? Pouvons-nous vaincre le vague des conjectures, l'obscurité des données et le désordre de la mêlée, pour éclairer cet échiquier des oppositions stratégiques de la péninsule, où se développent tant de combats, tant de partis, tant

TABLBAU DBS IESIXITlés ITALIERSIBS. Io5

de révolutions, tant de réactions, et en général toute cette divine comédie des républicains, des seigneurs, de la papauté et de l'Empire?

Que l'ouvrage commence par parcourir toutes les chroniques et que Ton dresse le tableau chronologique de toutes les guerres municipales, depuis Othon jusqu'aux derniers jours de la renaissance. Tout combat figurera dans ce tableau comme un lait brut, sans tenir aucun compte de sa cause, de son issue ni de son résultat*. On imitera les chroniqueurs les plus arides, qui restent dans le fait de la guerre sans jamais l'apprécier. On notera, par exemple, qu'en 4002. Tivoli et Rome se combattent, qu'en 1188 Milan et Como sont aux prises, qu'en 1131 Modène et Bologne sont en lutte. Si la lutte entre deux villes tient à une inimitié permanente) elle ne manquera pas de se répéter, et sa persistance sera plus éloquente que tous ses motifs éphémères et toujours changeants de la guerre.

Ce tableau chronologique contiendra toutes les guerres italiennes; pour compléter celui de chaque ville, on n'aura qu'à les extraire en dressant un second tableau, que Ton concevra comme le dictionnaire alphabétique de toutes les villes militantes. Sous chacune de ces villes on notera les localités qu'elle combat et les dates de chaque guerre qui montreront la durée,

l'itération et la force de chaque inimitié. Ainsi Gagli combat Agobbio dans les années l-m, 4232, 1236, 1239, ' 12i7, 1263, 1265, 4273. La même vilie combat iési en 4247 et en 1274. Voilà deux inimitiés, la première qua« tre fois plus forte que la seconde, puisqu'elle ^onne huit batailles au lieu de deux* Très-souvent plusieurs villes s'allient pour combattre d'autres villes, qui se liguent à leur tour pour résilier. Ces gueiicâ sont des

TABLEAU

|y|g complexez qu'il faut décomposer et traduire dans leurs unités élémentaires sans réflexion^ comme des

cliuses bi iites et instinctives. En l:>3i, Milan et LWc^cia combattent Crémone, Parme et Pavie. Qu'on de compose celle j^uerre, et ou aura, eu li34, — iaguerrede Milan contre Crémone , — celle de Blilan contre Parme^ ^ celle de Milan <M>ntre Pavie; — la guerre de Brescia contre Crémone, — celle de Brescia contre Parme» celle de Brescia contre Pavie. — Cette décomposition nous donne les guerres immédiates et peniiaueiUesde chaque ville , qu'il est facile de dénombrer et d'avoir sous maifi, en mettant toute lutte en partie double sous clia- Gune des deux villes militantes. Le pape, rempereur, le roi de la basse Italie combattent souvent à la tête des

villes contre d'autres villes. Nous voyons ^se et Gênes

à la suite de LolliaireII; la petite Saint-iMaria joue un instant le rôle d'écuyer du roi de Naples. Dans tous ces cas, la guerre doit être également notée et déconfi«> posée, car c'est la guerre mu-

nicipale, qui entraîne à sa suite le pape, l'empereur et les rois; loin de s'effacer devant eux, elles les exploite, les subordonne à ses vues molé(tiliiii tis, et s'en sert pour unloicer plus loin ses piques dans le ventre de «es ennemis. Si une ville est entraînée malgré elle au combat, les dirouiques ne manquât jamais de le dire et, dans ce cas, le combat ne doit pas compter. Au reste , on le noterait par eirem qu'il ne pourrait fausser le résultat définitif, qui doit se fixer d'après les guerres réitérées et persistantes et non pas d après quelques batailles isolées, éphémères et sans réitération.

Le dictionnaire alphabétique des villes militantes contient non-seulement les inimitiés, mais une foule de combala momentanés, acddenlels, eixcepitoanels,

DIS mmiTitffl iTAUBinns, 107 qui dolTcnl être élagués par un nouveau travail d'éli-

niinationa.

1. Qu'on écarte les guerres de chaque ville contre des villfis trop éloignées; ainsi qu'on supprime celles de Pise contre Milan, de Ravenne contre Rome» elles se rapportent aux seigneurs, aux papes ^ aux empereurs. Les guerres municipales ne vont jamais au-delà de la province qui les DouniL; jamais elles ne traversent les Apennins, et c'est à peine si elles enjambent le Pô.

2. Qu'on élimine les guerres indirectes^ soutenues pour plaire à des jMéi» Si Péroose combat Sutri , Viterbe et 'GometOj c'est que Pérouse est l'amie d^Orvieto ;son alliance se fonde sur un intérêt étranger aux \illes de Sutri, Viterbe el Cornelo. Appuyée par Orvieto contre les villes de TOmbrie et de la Toscane « Pérouse appuie Orvieto contre les villes du patrimoine de saioi Pierre, ^s

bataille hors de sa dépendance, ne doivent pas compter; si on énumérait toutes les guerres de chaque ville en faveur de ses alliés on trouverait sans cesse chaque ville aux prises avec toutes les villes.

3. Écartons aussi les guerres qui ne se renouvellent pas. Le cas d'une bataille ou deux ne révèle pas une inimitié. Aavenne et Rimini se combattent en 1105 et en 1365; ce ne sont pas des ennemies. Forlì combat Gervasio en 4934. Ce combat ne doit pas plus compter que la guerre de Pise contre Vico, en 1060, ou contre Arezzo, en 1100. La persistance de l'inimitié doit être prouvée par le nombre des guerres; au moins trois luttes sont nécessaires « excepté le cas de dévastation ou l'intensité supplée à la quantité probablement omise par les chroniqueurs.

Écartons eniin lôs lûtes trop minimes, telles c^ue

108 TABLBAt*

celles de Cautin contre Como, de Catinella contre Ceneda, de Catinellano contre Ancône, de Biandrate contre Milano de Lomello contre Pavie; si on voulait suivre les hauts faits de tous les villages, il faudrait des volumes, et d'ailleurs les documents nous manquent.

En négligeant ainsi les guerres qui dépassent la province les guerres indirectes celles qui sont accidentelles ou qui ne se répétèrent pas, et les batailles imperceptibles des infiniment petits nous trouvons au fond du creuset les inimitiés persistantes des

villes libres de l'Italie/ Qu'on les transporte sur Ja carLe géogra-
 phique, et on dressera un troisième tabkau pour les yeux; chaque
 inimitié sera indiquée par deux flèches marchant Tune contre
 Tautre en partant des deux villes ennemies, et elles indiqueront
 non-seulement une inimitié, mais un' système d'inimités^, si on
 les compare avec les flèches des alentours. C'est que les \illes aux
 prises s'efforcent d'eu traîner au combat les communes intermé-
 diaires, elles se liguent avec les ennemies de leurs ennemies ,
 elles imposent à leurs voisins des alliances, des neutralités ar-
 mées/ des mouvements stratégiques, et il en résulte tout un petit
 monde de contrastes et de rivalités enchaînées , de coiubiaisons
 poUtiques et dMntrigues dipl^iitiques, qu'il est facile de dé-
 mêler le microscope a la main. Quant aux guerres civilesdela
 basse Itahe,eiies peuvent être saisies d'emblée par un procédé en-
 core plus .simple , attendu Tunité de cette région. Que Ton
 marque les capiiales successives de la basse Italie avec le rayon-
 nementsur les villes qu'elles douinent et qu'elles entraînent au
 moment de leur apogée : on verra le rayonnement de Benévent
 en opposition avec celui de Syracuse et des côtes grecques,
 ensuite

DBS INIMITIÉS ITALIENNES. 100

Je rayonnement unitaire et croisé de Salerne, de Gapoue^
 d'Amalfi de Gaete^ el en, dernier lien Firradiation unitaire de Pà-
 lerne qui frappe tous les anciens

centres, en attendant le jour où elle sera frappée à son tour par
 une irradiation plus heureuse.

La passant ainsi de Taveugle catalogue chronologique an dic-
 tionnaire des villes militantes et à la carte géographique des ini-

mitiés^ on est conduil|à rénumération de 134 systèmes d'inimi-
 tiés qui fonctionnent dans le mouvement italien, comme les
 veines et les artères d'un corps organique. Tel est le dernier résul-
 tat auquel on arrive, en remaniant quatre fois l'rudition des
 guerres municipales, sans tenir compte d'aucune idée^ d'aucune
 époque, d'aucune institution^ d'aucune ville en parti* culier^
 pour embrasser tout entière, d'une manière arithmétique, la
 grande période de l'Italie moderne, de 962 jusqu'à 1532. Faisons
 place à la réflexion, aux idées, que l'histoire idéale jette son rayon
 de lumière sur ces dualités organiques, nous verrons que c'est à
 l'ère consulaire qu'on doit tout l'essor des guerres mu* nicipales,
 et qu'il s'ensuit immédiatement après l'établissement des
 consuls* En effet

i . Toutes les villes qui ont une importance moyenne dans
 l'histoire italienne deviennent militantes, de 1130 à 1150, en sur-
 montant la réaction de Lothaire 111 contre les consuls. Le début
 est le même pour trente-trois villes.

Bergame commence la lutte en 1146.

Brescia en 1146.

Soncino — 1146.

Novare en 1149.

Mantoue... vers 1140.

ILLO TABLEAU

Parma Tenllo.

Fiaal • en 1149.

TîntlfBllte il4#.

Ceneda — • H47.

ConegUano — ii^i.

Pâdoue • Terâ 1 1 37 .

Trévisè rm 1141.

Yérooe eir If4f.

Yicence eil iltî*

Florence rm 4110.

Faenza... vers il 40.

Ce r Vf a en M 43.

Cesèoe • en 1146.

Bologne Te» il3^.

Ferlî yers ««.

Foriimpopolî en 414^.

Imoia vers H 40.

Modèiw vers lf30.

Reggio en i

Aneône* en 1140.

Fano en 1140.

Fossombrone en 1140.

Pesaro • en 4140i

Sinigaglia... • «. en 1140.

Rimini ^» en 1142.

Gorneto en 1133.

Anguillara en 1144a

Quelques-unes , parmi ces villes » couipteut une guerre ou deux avant Tère des cousuls*; mais le fort des batailles ne devance jamais 1130 ; de 1130 à 1150^ les hostilités sont au moins quadruplées et les inimiliés se dessinent nettement La Sardaigne suit la date

DBS iNuanés italiuiiib. tll

moyenne de l'Italie; les guerres d'Oristomi commencent en 1145, à l'éclosion du mouvement consulaire. C'est dans

la même période qu'on voit en Corse les guerres entre Biso^geni et Carbini et Ornano, entre Carbini et Mariana et Orto, entre Mariaia et Nebbio^ entre Kocca et Ornano, entre San jBonifazio et Freto.

2. Quelques villes devancent Tère consulaire, parce qu'elles commencent à combattre sous la direction de l'évêque, et souvent par ordre du pape et de l'empereur: ce sont des exceptions, et il suffit de les citer pour montrer qu'elles confirment la loi. En effet ce sont :

Rome, Milan, Pise, Gènes, Orvieto, Péroue.

An reste, le fort de leurs guerres tombe également

dans l'ère indiquée de i 130 à H50.

3, Les villes qu'elles attaquent subissent par ricochet la malheureuse nécessité de combattre avant le temps; et elles sont écrasées ou dévastées, et de toutes manières accablées. Les villes précoces malgré elles sont :

Lodi, conquise par Milan ;

Como, également subjuguée:

Crémone, accablée par l'archevêque de Milan;

Ait, également accablée ;

Paviê, la capitale longobarde, humiliée;

Turin, humiliée par Suse, aux comtes de Savoie;

San-Minialo, battue par Florence;

FraiOj subjuguée par Florence;

Fiesole, conquise par Florence;

Lwsques, avilie par Pise ;

SpoUU, la capitale humiliée de l'Ombrie;

44Î TABtBAU

Chiuiig la victime d'Onrieto;

Sutri» Toêcolo^ PàkUriM» Nepi, Segni, Albano» TiyoW, Nomento, Galeria, toutes combattues par la centralisation , tantôt pontificale, tantôt miinici(>ale de Rome qui les attaque de bonne

heure, de même que Milan attaque le Seprio, la MarUsanaf et plus tard Lodi et Coino.

Ou trouve dans le même cas Assises et Foligno, à l'égard de Pérouse et quelques localités sutmUemes,

comme Toscanella , \ico , Tolfani sticouees par les guerres des alentours.

4. ËD dernier lieu^ il y a des villes en retard : là où les consuls paraissent après la date moyenne, les guerres sont naturellement tardives^ sans que la loi générale soit violée* et d'ailleurs cette posUdpation ne dépasse pas de beaucoup la date générale. Ces villes en relard sont les vieux centres du royaume et les villes féodales :

BiandraU, sous les comtes ne combat qu'en! 160;

San DonntnOt des Pelavicino ;

Chierif du comte de Savoie;

Ast, également du comte, et sons la domination

de révéque; Casai, au marquis de Mouterrat; Iwrée, à révéque; Aqm, — Pisiùîê, ville royale; Feltre, à Tévêque ; Bellunê, — Trente, — Ferrare^ —

DBS miMITU^B ItAUKNKM.

Fabriano, — Came ri no, — Ânagniy — VeUetri, — Terracina, aux Frangipane.

La table des inimitiés italiennes actives, en H50, résume et continue toutes nos assertions sur Tancienne guerre contre le royaume et sur la nouvelle guerre des Tilles dualisées : toutes les

« villes historiques ^ tous les centres importants » tous les lieux qui comptent dans la fédération italienne sont disposés, d'après les antithèses créées par la lutte entre les villes romaines et it^s villes royales :

LOMBARDIE.

Milan combat l'avie, capitale du royaume; de 1013 à 1150 il y a six guerres, et le combat continue.

Milan combat le Scprio, foyer de l'aristocratie royale, alliée de Pavie : deux guerres avant 1150 et le combat continue.

IV

Milan combat la Martesana , autre foyer de l'

aristocratie longobarde qui accable le diocèse : deux guerres et ou continue.

Milan combat Lodi, ville royale, ralliée à Pavie, et secondée par le Scprio et la Marluana t après quatre guerres, Lodi est subjuguée et détruite, en 1116,

mais le combat doit se renouveler.

Milan combat Como qui seconde Pavie, et la subjugue en 1127, après une guerre de dix ans et après avoir

armé contre elle Cantù , Torno, Bellagio, Menaggio ,

Comacina, la Vultellina, l'omero^ Sondrio, Gravedona, Lugano, Lecco, Nesso > tous les villages du lac et des alentours.

Milan combat Crémone^ville royale : il y a huit guerres avant 1150, et Crémone suit les alliances de Pavie, de Lodi et de Como,

tandis que Crème seconde toulés les guerres milanaïses.

Milaa est l'eunemle d^Ast, ville royale et piémontaise.

vin

Milan combat Nware, en 1129, et la guem continue.

Milan déteste YereeU, vtUe royale et piémontaise: on ne connaît pas les guerres antérieures à 1162, maisi

cette époque les liuiues sont déjà iavulérées.

Milan commence à combattre Parme, en 118CK Plaisance combat JPavie par deux guerres^avant 1150.

Brescia commence à combattre Bergame, ville militaire, en 1146.

Brescia combat Crémone par trois guerreSj avant llSOi et le combat continue.

DES IMUUTliS ITAUKNMES.

XI

Plaisance commence à lulter contre Parme, en 1118, elle renouvelle la guerre en 1150, et riirad'mtion de

Plaisance ne se borne pas à liapper Forme et Pavie.

Plaisance combat Crémone^ dès 1146.

Ifi

Crème s'associe à toutes les guerres de Milan contre Crémone,

xrn

Crémone n'est pas seulement une Tille royale; la révolution, qui la rend florissante, lui donne une irradiation agressive, et tandis qu'elle résiste royalement à Milan^ à Plaisance, à Brescia, à Crème, elle attaque en \ille romaine d'autres villes royales. ~ De la, en liSO et en 1131» ses combats contre Parm;— en 1114^ son rayon louche au loin Camo, «^iVb«are»<--(kiniMulo» En 1138, Ifantone elle-même est frappée^.

XfâH

Pavk est opprimée, passive, frappée par tout le monde : cependant elle est active et pré|K>ndéraflté

contre Tortone et l'inimitié entre les deux villes commence en li07.

Hantoue combat Vérone par cinq guerres, de 1125 à

Manloue combat Modène, dès 1125.

Hantoue combat Meggw, dès ili5«

TASLIAir

Piémont.

Ast,viile royale, i>ar rajji>ort a la Lombard ie, est progressive relativement au Piémont, où elle combat en Tille romaine Ca»al oealre du Monferrat» dès 1153*

Ast combat le comU de Savoie» en 1153^ et même

Turin eombai Ghieri, dont le progrès est artificiel.

XX

Cairo combat Casai en 1153; en Piémont, toutes les autres guerres sont tardives comme la révolution des consuls.

Gènes marche toute seule^ absorbée par ses intérêts» et elle lance autour d'elle les flèches de son inimitié sans regarder si elles frappent la révolution ou la réaction, les villes royales ou les villes commerciales. — fin premier lieu, Gènes combat Pise, et avant H60 nous trouvons deux longues guerres» Tune de vingt» Tautre de treize ans : ensuite

Gènes combat en ville romaine Vintimille, en 1140.

XXVUI

Gènes combat de la même manière Saint Rémi» dès

Gènes combat, dès H 3r>, Final , qui est au marquis. Plus tard, les guerres génoises sont trois fois plus étendues et plus désastreuses pour tous les voisins*

Dtft imiUTtn 1TAUENNE8.

lit

VARGHB I»*AQo1liB BT DK TiâOHB.

Ellen^a pas de capitale; Aquilée est en ruine ; Ddine ne suffit pas même au Frioul; Vérone est dégradée; Venise est à L'étranger, et elle ne saurait pas s'imposer: il en résulte que le Frioul reste attardé sous le patriar^ che et presque immobile comme le Piémont Mais sous la double secousse de Venise el de la Lombardie, les ancieanes terres de Veioiie se développent trèsrapides,

comme celle de la Ligurie génoise. Voici les inimitiés de la mar-
ckie :

Tré[^]ise combat la ville royale de Cceneda.

un

Trévis combat les villes royales de Fellre et Bellune, dès IOU.

Trévis combat GonegUano, qui penche pour Venise.

Trévis comnieace ses guerres avec la ville royale de Vérone,
en ii4i«

Padoue combat Vérone, en 1141.

Padoue combat Vicence d'une manière iéodale en 1001, et
d'une manière municipale, en 1137.

jsvn

Vicence combat Vérone. — Mais Vérone répond aux chocsqui
la frappent par une élasticité qu'elle puise dans sa propre révolu-
tion ; ses rayons de résistance sont des

lit UIUUV

flèches agressive», et son auréole frappe, dès 4125, Mantoue,
la >ille de la comtesse Mathilde; — dès iOOI, Vicence, la ville de
rirradiation romaioe; ^dès i Ul, Padooe, ex|iaDsive comme Vi-
cence; — dès 1141, Tréfise progressive comme Vlcenee et Padoue,

Venise, n'étant pas italienne , ne détesla pas les villes ita-
liennes, et, malgré son expansion féerique en Orient, n'eut qu'un
rayonnement Irè\$- faible en terre ferme, OÙ elle frappa Aquilée

dès ioi4; —Padoue, dès liOO; --Trévis, dès liOO; — ei Comacchio» dès 815.

l'ezarghàt.

XXXfII

Dans rexarchat , c'est Faenza qui mardie à la tête de riostirrectioa commerciale contre Ravenne, capitale àtê Gêthêei des Exarquet; elle lui oppose depuis io5i,

de longues guerres; son expansion frappe ea même temps toutes les \iiies des aku tours. Ainsi :

nxviii

Faenza combat Farii, l ailice militaii'e deRq^enne,

mnc

Faenza combat Forlimpopolij qui suit Forli et Ravenne. .

Faenza combat Rîmini , alliée de Ravenne et an* eiemie capitale de la Péniapole.

XL

Faenza combat Cervia, dépendance de Ravenne,

Fsenza combat /mo^a^ possesfiion de Ravenm*

Dig'itized by

Le rayon de Faenza touche Moiàm, dès ilÀO.

SLIY

Bologne, commerciale aalant que FaeDza> combat

Ramm, des iilo.

xiy

Bologne combat /V>Wi, Tamie àRavmm, dès 1149.

ILTI

Bologne coibat Imola, possessiou de Ravenne, dèsim.

Bologne, unie avec Faenza contre Ravenne, tourne contre son alliée, et dès 1131 elle eommece à lutter contre Imola.

Bologne combat Jlfod^ pour In! arradierNonanfola:

riiUerminable guerre commence en 1131.

Imola combat Ravenm, dès 1131.

Cesène renaît en ville romaine , comme Faenza et Bologne :
dès 114â, sa prindfNile actjon «oniMsi» « les seconder contre
Raoenne*

Cesène combat Forli, amie de Ravmne, dès iU5. .

Lit

Cesène eombait dès 1145, drma, possession de A|*

LUI

Cesène combat , dès 1140, Rimini, sœur de Ravenne-,

Fano par Faenza, Cesène lui résiste pour «Milite-

190 TâMMêX

nir son propre l'ayon^ et dès elle coïncide ce nouveau combat avec l'arrivée de Bologne.

Fano ne manque pas à son tour de se heurter avec Ravenne, et, dès 1054, elle l'attaque en ville commerciale, bien qu'elle soit militaire en présence de Faenza et de Bologne. — Bavenne n'a qu'une auréole d'antipathies • comme Cava du Montet ou l'ancienne Faenza; elle se voit refoulée sur tous les points par Faenza — par Cesène, — par Bologne» — par Forlì,* par Imola, — par Venise qui la combat dès 1000, par Ancone qui l'attaque dès 1140, et partout les inimitiés sont répétées et permanentes.

LA HABGHB d'Ancone.

Fano renaît en combattant Fossombrone^ dès 1140.

L'II

Fano combat Fesaro dès 1440.

L'ni

Fano combat Ancone dès 1100.

Âncône en décadence comme Jtavenne est assaillie parVenise, par Raveni^et par Fano; par Sinigaglia. dès 1140, el plus tard par d aiiiresvilîes.— Plus loin, Fermo, Camerino sont en retard et immobiles comme le Piémont, Je Frioul^ les régions les plus arriérées.

LA TOSCANE

Lucques, la capitale du temps des rois, est supplantée

par deux Tilles commerciales, Kae et et Florence. De là»

Pise combat Lucque\$ des 1004.

ui

Florefjce combat Lucciue^ dès 1110.

un

Pise et Florence se disputent les villes toscanes, et les guerres de IHseaTec Florence commencent en 1110 :

toute la Toscane subit Tac lion contradicioire des deux villes ri-
vales et^

tiin

Florence combat Sienne dès 1010, s'il faut en croire Maoente.

Florence combat Arezgo dès 111û.

uv

Florence combat Fiesole peut-être depuis 1010[^] et certainement depuis 1125.

un

Florence combat SfrMiniaio dès 1113.

LXTII

Pise combat également Sienne, peut-être dès 1010.

Lxvni

Sienne a deux faces, l'une militaire, l'autre commerciale suivant les villes qu'elle combat. Devant Pise et Florence elle est militaire; devant Lucques elle est commerciale[^] et à partir de 1110 il en résulte une non* velle inimitié de Sienne avec Lucques.

De même que SiennCi Arezzo est militaire par elle-

122 TABLIAO

nême, mais die m trouTe commeidale dertnt te localités plus attardées. Ainsi, dèsIllo, Arezzo frappe Chiu\$, la Yille étrusque, et la guerre se répète.

Lvcques , vieille capitale, assaillie parles flèches de Pise, de Florence et de Sienne, n a pas de rayon agressif, et tombe en phl-tiisie, comme CascU, Pavie et Ravênne , entourée d'une auréole de flèches exdusimnenl rétrogrades.

L*oMBBnL

Spoleii, centre royal deTombrie, se trouve dégradée de bonne heure par toutes les Tilles qui Tentourent.

UEX

Foligno attaque Spoleto dès 1077.

Todi attaque Spoleto dès 1077.

uni

Amélie attaque Spoleto dès 1077. — Le vieux Spoleto ne darde que des rayons rétrogrades, comme Pavie, Caserta, Lucques et Ravenne ; l'irradiation progressive de Tifante de l'Ombrie part des deux nouveaux centres, Orvieto et Pérouse.

Lixin

Orvieto combat Foligno, qui est commerciale pour Spoleto ; l'Umbrien pour Orvieto ; la guerre commence en 1066 si on veut en croire Manente.

Orvieto, dès 1061, combat Amelia, qui a deux faces comme Foligno.

DBS romaine à l'époque.

LUT

Orvieto combat Todi, à son tour à deux Uces, «t id la guerre commence en 1006» *

LXXVI

Dans le Patrimoine de Saint-Pierre, Orvieto combat Viterbe dès 1071.

Orvieto combat Cusseto dès 1074.

Lxxyiii

Orvieto combat VifiPQUo dès 1071.

Liin

Orvieto combat ^nquillara dèâ 1063.

un

Onielo combat, dès 1071> Toteanèlktf ville kittgo-
barde.

En Toscane^ Orvielo^ dès 1083, combat Chiutif la Tille
étrusque*

LUXU

Dnrieto refoule5tenti9 dès 1006.

Onielo re(o|Ue ^Irex^o 4è& 1000.

uniT .

Orvieto refoule Pise dès iOi5.

LXXXT

Pérouse rayonne conmie Orvieto. — £Ue combat Foiigno dès
1064.

Pérouse combat Todt dès 1054.

Pérouse combat A\$sim dès 1034.

TABLIAO

Lmfiu

En ToBcaoe. Péroïue seconde Orvieto comme dans rOmbrie,
et dès 993 die réprime Chiusi, la Tille étrusque.

Pérouse réprime la possession de Cortoïie dès 1049.

Péronse combat Florence dès illo.

TLCl

Pérouse combat Anzzo dès lÛâO.

xcn

Pérouse combat Sienne dès 1020.

Dans le tourbillon des guerres deTOmbrie^ on trouve aussi
l'inimitié distincte de Foligno, qui combat Jodî dès 4138.

UE PATEIMODIB OB SAINT-PIIUB.*

Ici la ville expansive qui renatt est le centre Yiterbe,
relevée ou fondée par Didier aux derniers jours du royaume et
hostile à Toscanella qui joue le rôle de
ville royale. Delà ^ ^

xav

Vilerbe combat Ta\$caneUa dès 1133.

Viterbe combat Corneto^ Tallice àtloscaneUa-, la guerre com-
mence également en 1132.

Viterbe combat Vitrallo, ville militaire, et la guerre commence
également en 1132.

IRUnTIBS muini!iB9. 1S&

Vilerbe combat la placti forte de Vico dès 1060.

imu

Yiterbe combat Borne, qnî entrave aoD essor, en ville royale ; ia guerre commence ea 1080.

XGIX

D'an- antre côté, Toscanella combat» VilraUo dès iHBÛ, en ville romaine.

Toscanella combat encore, en ville romaine, Corneto dès 1080.

LB DVCBÉ DB EOIOI.

Sous la pression du pape. Home joue le rôle d'une ville royale qui ne peut accomplir ses révolutions, tandis qu'elles s'achèvent aisément dans les villes des alen«» tours qae le |Nipe ameute contre Rome : Texansion est donc aux villes secondaires.

Sutri combat Rome en ville commerciale tandis qu'elle combat Orvieto en ville militaire : le combat commence en 1063.

ai

Tivoli combat Jtoms par neuf guerres, deio02àil43.

cm

Ânagni combat Rotne dès 1108.

CI

Psalestrine combat Rome dès 1039.

Toscolo combat Roim par quatre guerres, de 1039

ii6 «AIUAO

en

AlbaQO combat Reme par quatre goerret, de 1108 a 1150.

CYII

Terradna combat Rome dès

Nous avons tu que Viterbe combailait f?oni e ; Galeria, Nomento^ Toscanella, Amelia^ Sego}^ Ninfa^ Sene la combattent également par des gaerres qui laiMflt supposer de longues inimitiés, et AofPie s'entoure d'une

auréole blafarde et an lipaihique comme celle de i^at^te de Casai, de Ravenne, de SpolelL

tA SARDAIGNE.

Cagliari^ Tille romaine, combat la dominatioade Plse^ dès 10».

Cagliari combat Otistano la ville royale, et secourue par Fise, elle entraîne à sa suite Terres et Galiura.

ex

Terres combat Galiura dès 1002.

Les autres guerres sont inconnues.

LA CORSE

Le mouvement corse débute par détruire, vers l'an 4000, rancienne unité de rtle en détrônant Altria la capitale des comtes, et son action est double comme les deux régions qui marchent à l'attaque : de là, ésux

guerres distinctes.

1189 mnDnli raiiirmbs»

La région cismoûtaine^ commerciale et romaine dé- Mue Aieria^ Yille militaire.

La région transinontaine féodale et militaire détrône Aleriâ qu'elle co<isidère comme une ville commerciale. ->Aleriadéc-
boit, et soudain elle est frappée d'impuissance eomme les -villes
royales du continent.

La région cismontaine e t commerciale combat la région tran-
mantain\$ et féodale.

' cm

Dans la région transmonlaine et féodale, Oniano, qui est la
ville militante^ se lève avec trois inimiUés : — elle comliat Carbi-
ni ;

crr

£ile combat Bisoggeni ;

CXTI

Elle combat Rocca.

Dans la région cismontaine Mariana renaît avec deux

iiiiimiLies: — elle combat Oi tu.

CiffXII

Mariant combat Nebblo.

Dans Textrémité méridionale de Tile^ il y a la guerre de St-Bonilazio^ ville conmierciale^ contre Freto, yille féodale et militaire.

Ainsi, en 4150, les guerres municipales nous donnent au moins cent dix-neuf inimitiés constantes entre

iiS TABLEAU DES IMHITIK.S ITAUKMIIS,

qiiaire*Yîngi*dii-iiieiif ville» miliftaotes : aujourdlitii^ on les oonsidère comme un désordre affreux ; an xii*

siècle, elles étaient un progrès, une révolution, le premier pas (les villes pour délenniner leurs confins, au nom de leur propre liberté insultée et méconnue par les vieilles juridictions qu'avaient imposées ks rois et même les papes » et les empereurs qui n'avaient pas compléiement détruit le royaume. Aucune ville ne s'arrêtait par la considération que la guerre était fratricide : il n'y a pas une révolution qui ne le soit^ et personne n'enviait le sort d'Annirni ou de Camerioo, encore soustraites au prétendu crime de la guerre; ceux qui ne combattront pas étaient en retard ; leshommespadflques étaient des barbares. C'était d'ailleurs une nécessité suprême que la fureur fût permanente, et que personne ne liioniphât. La victoire des villes royales aurait écrasé de nouveau Milan, Florence^ Pise et toutes les villes romaines du royaume qui étaient les centres de la révolution et de la civilisa-

tion italiennes. La victoire des villes romaines aurait impliqué à son tour la destruction d'une multitude de villes de la péninsule qu'il aurait ainsi rasées, comme Lodi, Como, Fiesole et cette dévastation, déjà horrible dans la haute Italie, aurait été doublement vandale dans la domination où les grands centres, Rome, Ravenne et Balagne combattaient en villes royales. *

s Voir les pièces justificatives à la fin du dernier volume.

CHAPITRE VII

RUPTION IMPÉRIALE CONTRE LA GUERRE MUNICIPALE

Frédéric Barberousse, chef de la révolution épiscopale en Allemagne, — propose de combattre la seconde phase de la révolution consulaire en Italie. — Son combat contre les villes de la région impériale. — Il est le capitaine des villes militaires contre les villes romaines, et loin d'étouffer la guerre, il la confirme. — Ses premières descentes. — Bataille par les villes de la marche de Vérone, — par la ligue lombarde, — par la fondation d'Alexandrie — et par les deux victoires d'Alexandrie et de Legnano, — il accorde le droit de la guerre en sanctionnant les deux ligues de Pavie et de Milan dans le traité de Constance. — Isolement et contradiction de la laïque, — L'exarchat scindé par les deux ligues. — Venise exceptée, parce qu'elle n'est ni impériale ni pontificale. — Progrès de la guerre municipale. — Dénombrement des nouvelles inimitiés qui s'ajoutent aux anciennes. — La réaction dans les régions pontificales. — Premiers efforts du sénat de Rome pour amener l'empereur à comprendre ses propres intérêts. — Ne pouvant l'éclairer, il l'étraine en nommant un anti-pape, — et la révolution conquiert ainsi l'alliance de l'empereur contre le pape son éternel ennemi. — Dans la basse Italie,

Guillaume le Méchant écrase les barons qui inyoquent Frédéric Barberousse , —et à l'imitation du sénat de Rome Guillaume le Bon conTortitason tour l'empereur. — Épisodes de la réaction vaincue en Sardaigne^ en Piémont et partout.— Transformation du pacte de Charleniagne, forcé d'admettre la guerre municipale dans la fédération pontificale et impériale.

Llalle, plongée dans Tanarchie apparente de ses inimitiés^ était à la recherche de confins impossibles devant un Dieu terme, qui se changeait en Protée pour l'enlainer vei s un avenir mystérieux, taudis que 1 Aile-

190 RiACnOW IMP^RIAIB

magne^aitardéecomnie l'Europe parsapropriearbarie^ proclamait Frédéric Barberoussê , pour accomplir la réToluUon désévêques^ ébauchée par l'Italie dans Tère antérieure. Nous avons vu comment le génie fédéral

de 1 Allemagne Iradiiisait, avec les formes de la fédération et la science des jurisconsultes, cette révolution que Grégoire VII voulait propager par une Eglise unitaire avec le secours des théologiens. Nous avons d^à dit que Frédéric Barberoussê était Grégoire VU pris au rebours> chef laïque d'une Ëglise fédérale, justicier^ niveleur et diplomate^ ennemi de l'ambition Telfe et unitaire dn la Bavière, et \oul;iiil l'empire vaste comme aux tem|»s de Chai Icinagnc, glorieux comme aux temps d Otlion et libre par la force de la loi , des juridictions et des hiérarchies légalement flxées et bouslraites à l'influence arbitraire de la religion romaine. Du hautdeson trône^ il aperçoit le désordre de la guerre italienne^ et l'idée d'une réaction jiiillil loute seule dans son esprit. Ses [»ensées d'ordi e et de liberté l'eugageuL a reprimer ces

consuls qui rasant ou bâtissent des villes comme si l'empire avait cessé d'exister.

Ce n'est pas qu'il soit l'ennemi des consuls : pourquoi reyen-drait-il sur une liberté reconnue par Loihaltre III t Il est d'ailleui s i ann des peuples, en Allemagne, contre le despotisme \elfe et at-tardé des évêques; il tend sa main royale aux patres de Scliwitz, insurgés contre Tabbé d'Ensiedlen et prédestinés à devenir la plus libre des nations. Que les villes gardent donc leurs consuls» qu'elles s'arment , qu^elles organisent leurs troupes et leurs ma-gistratures comme elles 1 entendent : Toncle même de Frédéric Barberoussê, l'évêque Ollion de Frisingue, admire les gouverne-ments consulaires des villes libres: ii déclare que les villes ita-liennes sont les premières du

COKTRE LA GDERRI VintlCIPAU. 131

monde ponr !a prospérité et la puissance; il ajoute qu'elles ini-Uent la sagesse de TaDcienne Rome; il en loue la milice^ recru-tée dans liuites les classes; il signale Milan comme la première parmi les villes consulaires. Ibis la guerre municipale est une ré-bellion nouvelle, une témérité inouïe, une violation ouverte et impu* dente de toutes les traditions juridiques; et, ici, le chroni-queur impérial change de ton; Taccusation succède brusquement à 1 elojis^e : « Milan, dit-il, non contente o d avoir subjugué Co-nio et Lodi^ enhardie par ses pre- « miers succès, devint auda-cieuse, téméraire, malfaiff santé pour ses voisins, i» et Frédéric Barberaussê vient pour accomplir la réaction contre la liberté de la guerre municipale; réaction quil étend à Rome et aux Deux-Si-ciles, où la rébellion de la guerre numicipale se reproduit , quoique déguisée suus nue autre forme. Les Romains insurgés contre la domination temporelle de l'Eglise n'attaquent-ils pas la

constitution italienne décrétée par Charlemagne? Le roi de Paler-
mis, mattre de tout le midi , n'envahitrl pas les terres que Lot-
liaire 111 dt^clai aii du ressort de l'empire, en s associant au pape
pour inféoder la Pouille au comte Kainolte? Au point de vue géo-
graphique, Rome, à la suite d'Ârnaldo, de Brescia, est aussi re-
belle qué Milan; Palerme, avec son irradiation illégale, Test en-
core plus : il n'y a pas un coin de la péninsule qiil ne soit en de-
hors du droit.

La réaction de Frédéric Barberousse subit des vicissitudes di-
verses, suivant qu'elle se réalise sur la terre de l'ancien royaume
ou sur celle du pape et du royaume normand. Pour la bien com-
prendre, nous devons la suivre d'abord dans Tancien royaunae
où la liberté de la guerre se révèle à nu sous sa forme véritable,
sans

RÉACTION IUPÉRIALB

8'écUpaer dans le mystère de L'Église ou de la ooar de
Palerme,

La terre de Tanden royaume compte deux fois plus

de villes qu'elle ne peut en uouri ir; deux épouiH'shisto-
riques^ deux civilisations ilibLiiicles y oiiL déjtosé leurs ailuvions
d'bommes groupés par les deux systèmes opposés de l'ancienne
Rome et du royaume du moyen âge. Chaque Yille a son armée>
ses châteaux, ses rem- [][ii[>, ses donjons; pour dompter l'essor
guerrier des consuls, il faudrait poser mille sièges à travers un la-
byrinthe de forteresses; les hordes d'Al bol n iic pourraient y suf-
fire, et l'Allemagne ne donne à Frédéric que deux mille cavaliers^
petite armée féodale qu'il est forcé de congédier au bout de
quelques mois, à l'expiration de la corvée impériale. Du premier

coup, il se trouverait donc impuissant, et forcé de reculer, si les villes royales, maigres, osseuses, faméliques, harassées par la guerre, menacées d'extermination ne s'attachaient à ses pas pour l'entraîner au combat contre les Tilles romaines qui débordent. Lodi, rasée par Milan en Htl, lui demande justice, par Tentremise de ses émigrés, qui lèvent des croix de détresse à la diète de Constance; elle lui envoie une clef d'or pour qu'il pénètre dans la ville ; et le jour de son arrivée, libre, aifraocbie, relevée, armée de nouveau, en furie vengeresse, elle brûle de suim son libérateur impérial, contre l'armée de Milan. Como, rasée en I1S7, de» mande justice à son tour, et nouvellement affranchie, elle se jette sur Comacina qu\ lie i a.^e, et se prépare à suivre Frédéric contre Milan. On menace Miiian; donc Pavie se ranime, son jour est arrivé ; Crémone dégaîne répée, leurs armées s^agitent et cherchent le combat; le successeur de Charlemagne doYient Thomme de

CONTRE LA 6VRRBK MUNICIPALE

Lodi , de Como , de Parie , de Crémone , des villes barbares, rechignées, éclopéeSt en déroute; au lieu de comprimer la guerre municipale » il s'en fait le capitaine pour la perpétuer, en réprimant l'essor des villes romaines ; au lieu de régner en empereur d'Allemagne, sur des juridictions rétablies avec des confins immobiles, il est poussé en avant par les suggestions , les délations, les calomnies, les caquetages envenimés des villes royales qui lui imposent leurs idées, leurs intérêts, leurs plans ,et le forcent à se mouvoir en automate, d'après les principes de leur [D]rope stratégie. Il n'est plus l'empereur du vieux temps, le successeur d'Olhon qui humiliait les villes royales au profit des villes romaines; il

n est plus le protecteur, l'ami, le fédéré de cette Italie souveraine qui avait invoqué l'Allemagne pour détruire la tyrannie du royaume : pour la première fois, il intervertit le plan de tous ses devanciers, et se jette dans le camp des villes barbares; pour la première fois, la réaction impériale détruit tout entière la tradition impériale et n'a plus d'autres attaches que les pilotis du royaume.

Dans sa première descente, Frédéric n'obtient qu'un succès proportionné à l'importance secondaire de ses villes royales, momentanément appuyées par un secours de deux mille cavaliers; il rase en barbare Rosate, Trécate, Numa, Galiate, quatre misérables villages milanais; il dompte Tortone, pour le compte de Pavie, Cairo pour le compte de Casai, Ast au profit d'un évêque féodal ; mais quand il veut pousser l'attaque plus loin, il ne peut pas même assiéger Plaisance, protégée par Milan, qui à son départ relève les murs de Tortone, combat Pavie, enlève à Como vingtquatre châteaux dans la vallée de Lugano ; Brescia et

134 *non impium*

Bergame continuent leurs guerres comme si Vampire n'existait pas; toutes les rivalités municipales ionctionnent, abstraction faite de Frédéric Barberousse, si faible et si dédaigné que les nobles de la campagne n'osent pas se déclarer en sa faveur. Froissés[^] humiliés, [^]cédés par les consuls des Tilles, ils se taisent[^] dissimulent leurs colères, répriment au fond de leur cœur leur sympathie féodale pour l'empereur dont ils croient la présence inutile, l'absence compromettante et tous les succès éphémères.

Irrité de la résistance, l'empereur fait une seconde descente, et il est héroïque en Allemagne, où il achève la révolution des

évêques, plus il s'obsiine, avec la même énergie, contre lu liberté de la guerre. A la diète de Roncaille, il demande à qui appartiennent lesrégalies . c'est-à-dire les duchés ; les marquisats, Ifis comtés, les consulats, les hôtels des monnaies, les douanes, les pêches, les moulins, a Tout, répondent les « quatre grands docteurs, disci pies dlmerîus de Bolo- (({^ne, tout appartientaTemperer. » La loi delalédéralion, celle du royaume, celle de l'empire, tout le passé, même dans sa plus haute effervescence épiscopale, ne pouvait accorder a des consuls le droit de hâtir eide raser des Tilles , de disposer des fleuves , de régner sur les routes. Toutes les illusions de la justice conspiraient à légitimer une réaction qui n avait d'autre but que de substituer la loi à l'anarchie, la paix à la guerre, les juridiciionsaux violences accidentelles des combattants. Cette fois, les nobles de la campagne, les fe\idataires ino- . roses, les aristocrates aux pensées sinistres se montrent à la suite de l'empereur; le cortège impérial se grossit, Tarméeest plus forte, les villes romaines sont plus intimidées, les villes royales plus enhardies. Mais i'em-

biyiiizeo by GoOgI

GOHTBi u emn mnqcitPAiB. 136

L^ereur ne peut pas gagner un pouce de terrain, même au milieu du succès, même au cœur d< s Aictoires : toute sa force est celle des villes militaires; toute sa guerre est celle de Pawe, de Crémone^ de Lodi, de Cùmo et de leurs alliées ; sa réaction est tout entière à la merci de cette liberté de la guerre qu'elle suppose, et dont elle n'est qu'un épisode ou un accident. Quand il [nend Brescia, il n'est que le capitaine de Bergame', quand il assiège Miiiau^ il n'est que le héros de Pame'i quand il entraîne à ce siège Pavie, Parme, Crémone^ Yerceil , Como, Vicence , Trévisé ,

Padoue^ Vérone^ Ferrare^ Raveum^ Bologne, Reggio Modène^ Brescia et la Toscane, il n'est que le chef d'une prise d'annes a extolo regno » contre la ville de saint Dacius, de Perlarrieth, de la révolution fédérale contre le royaume^ de rarcievéque Uéribert et des consuls qui embrassaient le schisme d'Ânaclet. Si Padoue, Bologne, Brescia et d'autres villes romaines se trouvent mêlées à l'armée impériale , c'est à contre-cœur> et pour la désertir à la première occasion, et si Milan, accablée par le nombre, capitule, si sa population se rend auprès de Tempereur, à quatre milles de distance, à travers une double haie de soldats italiens et allemands 4 si elle perd Jfottza, CaUeUéprio, làMarteuma, sans-com^ ter Lodi et Como, c'est la ligue des villes militaires qui triomphe, c'est Pavie qui suggère les conditions de la victoire, les inèines que les rois avaient imposées à la ville romaine , à l'époque de l'invasion; et, Frédéric se trouve si faible, si isolé» si impuissant que, malgré la défaite de Milan et les apparences d'une soumission générale j il demande des otages à toutes les villes Italiennes^ descend à une hrahison pour prendre ceux de l'evi are, et ne recueille de ses excursions que des

136 RKâGnOH IHFéaiALB

rançons^ de fortes contributions^ le salaire d'un capitaine municipal , paradant eu bandit avec le costume d'un empereur.

Il s'aperçut enfin que la rébellion de la guerre se fondait sur la rébellion antérieure des consuls^ et que les villes libres^ liyrées à elles-mêmes, tombaient naturellement de tout leur poids les unes contre les autres. Il les soumit à des podestats, espèce de fonctionnaires germaniques qui tenaient le milieu entre révéque et les consuls^ avec la mission de faire régner la loi et de maintenir toutes les anciennes JuridicUons. Jamais on n'aurait pu conce-

voir un projet plus logiquement insensé, plus sagement absurde ; c'était tenter deux réactions à la fois au lieu d'une; c'était faire reculer les villes d'un siècle^ par cela sans qu'on n'avait pas assez de force pour les faire reculer de trente ans : c'était vouloir tuer l'Italie, parce qu'on ne pouvait la blesser. Sous le nouveau coup de Frédéric , la révolution bondit soudain au cœur de Milan. Sans craindre les villes ennemies, les nobles royalistes, les amis fauXy tièdes, à moitié dans le camp de l'empereur^ les sages de la lâcheté toujours prêts à la déserter la veille d'un combat^ sans se demander si elle pouvait se fier à ses voisins, si elle avait les droits d'une capitale ou si elle n'était qu'un fragment de l'ancienne Ligurie, la généreuse ville chassa les lions de l'empereur, battit la garnison impériale de Jerez, attaqua Lodi et Crémone, et avec Crème à ses côtés elle attendit sous les armes la troisième descente de Frédéric Barberousse.

Elle ne se fit pas attendre : les villes royales revinrent à l'attaque avec l'empereur, qui était censé les guider^ et avec les Allemands qu'elles poussaient à la victoire.

CoMT1IK LA CfJiRRB IttWtCtFALR. 137

Le choc fut horrible ; il y eut des batailles furieuses^ des combats héroïques, des vengeances sataniques. Sans Crème^ les prisonniers étaient pendus aux tours mobiles des assiégeants pour amortir les coups des assiégés ; les victimes criaient toutes leurs forces à leurs pères, à leurs frères de les frapper sans merci, pour renverser ces tours effroyables; c'étaient des scènes de l'enfer et des anges au milieu des démons; les Allemands étaient à la fois pervertis et épouvantés par la férocité du combat italien. Enfin Crème succomba à la fureur de Pavie et de Crémone, ses murs furent démolis, ses maisons incendiées. « Les hommes de Lodi et

de Cré- « mone, dit la chronique, non contents du ravage fait « par le feu, jetèrent par terre le peu de maisons qui « restaient debout^ en comblant les fossés^ et qui pis « est^ renversant les églises. » Les Crémonais veillèrent comme d'anciens Longobards, pour qu'on ne pût reconstruire la ville ; ses terres furent si dépréciées qu'on vendit trois milles pour quarante sols. Vint ensuite le tour de Milan , sacrifiée aux villes rivales qui achetèrent de l'empereur ce droit de la raser, en se partageant avec ordre le travail de la dévastation^ cette suprême jouissance de la haine. Les Cr/monoM se char* gèrent d'abattre le (quartier de Porla-Ioioiana; Lodi eut à démolir Poria-Renza ; Porta-Ticinese échut à Pavie; Porta- Vercellina, à Novare; Porta-Gomasina à Como ; Porta-Nova à Caslelseprio et à la Martesana* La ville fut rasée, avec défense de la reconstruire; ses habitants furent dispersés; on sema du sel là où il y avait des maisons, c'est à peine si les églises furent épargnées; la rage de la dévastation fut telle que « une semaine « suffit pour accomplir une démolition qu'à peine aurait-on jugée possible en deux mois, j» Une fois Milan

138 BiAGTioH miaiALi

par terre, les autres villes romaines se soumirent; Plaisance céda; Torlonc fut démantelée de nouveau par les citoyens de Pavie. La ligue royale triomphait sur tous les points ; ses villes^ ses comtes^ ses soldats^ ses paysans étaient tellement les maîtres des routes, des campagnes et des villas que les exilés^ qui erraient par milliers , ne pouvaient se rallier, ni même s'entendre, si ce n'est par des signes mystérieux.

Cette fois, Frédéric pouvait s'approprier les victoires de Pavie et de Crémone; il rétablissait les marquis dans les provinces, les podestats dans les villes, ses lieutenants partout; derrière chaque

consul, il plaçait un gendarme germanisé ; derrière chaque citoyen, il faisait paraître un failluue de Tère des rois. Encore un pas, et au uuiieu de dévastations plus que longobardes , avec une suite de ressuscites et un immense cortège de royalistes, poussé en avant par Taristocratie , il allait devenir le véritable roi d'Italie. Milan détruite, et le vide fait dans la plaine de Lombardie, quelle ville pouvait se croire désoruiuais rassurée ? Les alliés devenaient sujets de l'empereur; l'Allemagne cessait d'être fédérée pour imposer une conquête ; Tempire, non content d'insulter les traditions des villes romaines, penchait vers cette unité royale et vers cette aristocratie militaire qui avaient toiyouurs été considérées comme les fléaux de la terre. Toutes les villes com* prirent , comme par une illumination instantaciée , que le temps était venu de courir sus à rem[>ereur. Cette pensée trouva tout à coup d'innombrables orateurs : d'abord les habitants de Crème, de Plaisance, deBrescia, de Tortonci des villes démantelées, ruinées, humiliées , ensuite les Milanais dispersés , spolies, rcduils a 1 indigence par les nobles de la cam-

GONTRV LA CUBRRB VUHIGIFALI. 139

pagne, par les villes lonp:obardes, et par les automates de rAl-Iemagné. Que si, au centre de la Louibardie, ou ne pouvait songer à une prompte insurrection^ si Milan et ses alliées étaient trop brisées pour revenir immédiatementni au combat, si Pavie et ses alliées étaient trop intéressées à la \icloire pour comprendre le danger univt t sel que couraienl le droit des consuls et celui de la guerre, les villes plus loi plaines^ plus impartiales^ plus intéressées à la cause de la liberté» et plus en mesure de la servir, n'hésitèrent pas une minute, et ce fut la marche de Vérone qui recommença la grande guerre des consuls italiens.

Frédéric marcliuit sut Vérone, jilonf^^é dans une sorte de so-
 maambulisme germanique; juste de la justice de rAUemagne, il
 pouvait s'imaginer qu'il avait mis l'ita* lie*au niveau de sa patrie,
 qu'il en avait étouffé la vitalité rebeUe, qu'il allait en aligner les
 remparts, les fossés, les murs, les villages vi les mesures, d'après
 la géométrie gothique de son église épiscopale et fédérale, et que,
 dans l'avenir, grâce à ses soins, on verrait luire les traits d'une
 physionomie tudesque sur le visage de tout Italien. Vérone, ville
 chérie des Césars, ne pouvait manquer de le fêter, et si elle se re-
 fusait à le suivre contre les autres villes de la marche, Padotie ,
 Vicence, irrévisse ne pouvaient manquer de Tappuyer contre Vei
 oue. Tout à coup, il voit les (piatre villes mêlant leurs drapeaux
 arriver et jeter leurs tentes devant son camp, muettes, silen-
 cieuses, résolues au combat. C'en était fait de sa restauration;
 toutes ses victoires devenaient inutiles, les quatre villes de la
 marche lui barraient la route de l'Allemagne, lui coupaient la reU
 ai le , el . j)Our comble d'humiliation, il ne pouvait pas même ac-
 cepter le combat, l^s troupe

iM) RÉACTION IMPÉIUALK

de la ligue de Pavie De l'auraient pas soutenu ; en dehors de
 leurs confins, sur les marches de Vérone» ettes n'avaient plos de
 haines; elles auraient Mi une fausse guerre c guerram recredu-
 tam, 9 et cette immense dévastation de Milan, ce massacre de
 Crème, ces exploits sous Hre£cia, sous Tortonc n'étaient [lus
 que de misérables trouées faites au hasard» au milieu d'une forêt
 de villes libres, sans oentrei sans capitale» toutes entrelacées les
 unes avec les autres» prêtes à germer de douyeau là où elles
 avaient été frappées par la hache du barbare.

Frédéric se retire en Auvergne pour chercher de nouveaux soldats ; mais à sa quatrième descente en Italie, il trouve la rébellion organisée dans les quatre villes de la marche de Vérone ; la marche d'Ancone s'était soulevée, Bologne avait assassiné le lieutenant impérial ; Bergame, Mantoue, Brescia, Ferrare, Vérone, Crémone même s'insurgeaient ; on signait le grand pacte appelé de la ligue lombarde mais qui fut en réalité la ligue des villes romaines, vengeant la dévastation de Milan. Le 27 avril 1167, cette ligue ramène tous les Milanais dans leurs foyers, les protège de ses armes, les entoure d'un rideau de piques pour qu'ils relèvent les murs, les tours, déblayent les fossés» reconstruisent les maisons, et Milan, ressuscitée sous un baptême de feu» brandit l'épée, en avant-garde Incendiaire de toutes les révolutions italiennes, pour goûter les voluptés de la haine sur de nouveaux champs de bataille. Mise au ban de l'empire, la ligue lombarde s'élend sur seize villes qui jurent «de combattre à tout homme qui voudrait les attaquer ou exiger d'elles «plus qu'elles ne donnaient, depuis le temps de « Henry (IV) jusqu'à l'élévation de Frédéric» 9 L'empe-

COIMIE LA CORRB MUNICIPALB. 441

reur est ainsi signalé comme un homme en arrière d'un siècle, comme un conquérant, un Goth, un Lombard, un ennemi universel.

Toutes les haines se concentrent contre Frédéric qu'on

veut cerner, isoler, réduire à une impuissance éternelle, et surtout séparer de ce Piémont abhorré, où elle a pris sa force royale, et qu'elle rend meurtrier depuis les temps d'Arduin et du dernier Béranger. Des forteresses ne suffisaient pas à lui couper

la route du Piémont : à qui les aurait-on confiées? à des citoyens de Milan ou de Plaisance *f Ils ne savaient point combattre là où ils ne vivaient pas; la haine cessait de les animer quand ils n'avaient ni ateliers, ni boutiques, ni familles à défendre ; des mercenaires^ des châtelainsauraientété bien vile retournés contre la ligue lombarde^ en faveur de la ligue de Pavie qui a'en serait servie pour fortifier son union avec le Piémont. D'ailleurs les forteresses étaient des inactives inanimées et il fallait frapper Parie et le Piémont par une inimitié vaine ardente brûlante , associée à toutes les haines des villes romaines, et faisant brèche dans l'ancien réseau des villes militaires par la force continue des routes, du commerce^ de l'industrie, des foires, des entrepôts^ des douanes, des franchises, des richesses, de toutes les prospérités à contre-sens de l'ancien royaume. Alexandrie fut créée dans ce but. La stratégie des villes romaines en marqua remplacement^ la révolution des consuls en foui^ ait les matériaux , la liberté fit appel à des milliers de serfs qui brûlaient de se dérober aux comtes et aux mapoujous (lu Piémont pour devenir citoyens, et la ville de Turin tout année des entrailles de la terre pour prendre part aux harmonies de la guerre, à l'imitation de ces villes de l'antiquité qui se construisaient toutes

142 RÉACTION IMPRÉVUE

seules^ au son de la lyre d'Orphée. Son peuple fut composé d'un certain nombre de familles prises dans les villes de la ligue lombarde et destinées à la rallier aux batailles de Milan ; sa multitude se composa des popula-

tiens indigènes des villages de Gamogio, Marengo, Borgoglio, Corniglio, Solero et Foro; ses citoyens étaient libres et combattaient Pavie et le Piémont, avant même qu'il eût des maisons

pour les abriter et des tours pour les défendre. — En Toscane, en Romagne, et partout, la révolution était la même ; les villes reproduisaient l'essor des Lombards, sans même le connaître ; pour n'en citer (l'exemple, Ancône repoussait en face Spoletius, des Romains et des Romains des ligues nées (aires, dirigés par le chancelier de l'Empire sans qu'elle pût soupçonner la force et les décisions de Milan ou de Vérone.

A la cinquième descente, Frédéric Barberousse combattait en personne sous Alexandrie pour anéantir cette ville de la rébellion ; mais tous ses efforts échouaient ; on brûlait ses machines ; on étouffait dans le feu ses automates d'Allemagne ; on défiait ses royalistes d'Italie ; toute la ligue lombarde arrivait au secours de la ville naissante, et le héros de la fédération germanique, battu par des citoyens qui avaient encore l'odeur du paysan, était forcé de demander une trêve à des consuls qu'il avait le droit de faire pendre, lienforcé par des troupes allemandes il renouvelait le combat dans la plaine milanaise de Legnano et là encore ces troupes de Milan qui auraient mille fois préféré la mort à la honte, comme elles le disaient en formant le bataillon de la Mort, remportaient une telle victoire que l'on crut l'Empereur mort et enseveli sous les monceaux de cadavres qui jonchaient le champ de bataille, il s'en-

GOMRE LA GIHRRE MO'ICIPALE. 443

suivit d'abord une Xrène, ensuite le congrès de Venise, et enfin, en 1183, la paix de Constance, où l'Empereur reconnut la liberté de la guerre, en accordant à toutes les villes le droit de développer comme elles l'entendaient-

daient leur irradiation liffliégérante, ruiimine cliez les unes cl royale cliez les autres. En effets le point capital du traité (1<3 Constance, celui qui domine tous les autres et qui paraîcomme un scandale inouï dans le droit public, c'est racle qui reconnaît la ligue lombarde : c'était teconnattre une ligue dans la grande ligue de Tempire, une opposition armée , organisée dans le but unique de la guerre. La ligue militaire de Pavie, que remjicreur était forcé de protéger, de favoriser, d'organiser luimême et de confirmer, par le traité de Constance, font tenir tête à ia ligue rebelle des Lombards, consacrait de nouveau le droit de combattre et déclarait im* plicilement que toutes les yilles italiennes, désormais tournées les unes contre les autres sur un sol contradictoire issu de mystérieuses révolutions volcaniques, Avaient le droit de refaire lltalie tout entière pour la rendre habitable aux consuls. Le reste du traité n^était qu'une conséquence du droit de la guerre, où une validation de la liberté consulaire déjà légitimée par Luttiaire ill, ou une acceptation diplomatique de la révolution antérieure qui servait de base à celle de la guerre; et si l'empereur reconnaissait les consuls, s'il renonçait à l'idée germanique et épisobpale dlmposer les podestats, s'il accordait tous tes droits admis par Lotbaire, ou, comme on disait alors, tous les privilèges obtenus dès le temps de Tempereur Henry IV, s'il amnistiait celle rébellion longue, lente, minutieuse, par laquelle les villes avaient grandi à force d'exceptions, d'abus et de fraudes civiques, s'il se coq-

144 niACnOR IIIPKMAU

tentait de la suzeraineté et du droit d'appel, ces concessions se réduisaient en réalité au droit de se gouverner, nécessairement

supposé daos tout Èiat qui possède la droit de faire la guerre et la paix.

Les arides indications du traité de Constance réTèlent^ au mtiien d'un monde perdu de combinaisons politiques, IWrayant proj^rès que la •incrrc avait fait, pondant les vingt-quatre ans de i iiuilile réaction de Fredei ic. En i 150, les villes se comiiaittaient isolément : il y avait entre eiies plutôt des sympathies que des ligues; mais les noms de celles qui figurent dansles deux ligues confirmées âConstance attestent un effort qui embrasse les Ini-mitiés de toute ntalie pour les coordonner, au* tant que le permettent les fleuves et les montagnes qui séparent les diverses provinces. En Lombardie, Milan entraîne à sa suite : Plaisance et Brescia, désormais ses alliées éternelles ; Parme, malgré sa haine pour Plai* sance ; Bergame, malgré sa bai ne pour Bresda ; Mo-dènet malgré ses luttes avec Bologne; Hantoue, malgré son inimitié avec Vérone; Lodi, malgré son envie de suivre l'alliance opposée de Favie, Au reste ces unions foi cées ne sont établies que contre les éventualités d'ujie réaction impériale^ sanspr^udice des hostilités qui fonctionnent dans les autres provinces, ni de celles qui subsistent entre Mantoue et Vérone, entre Hodène et liolûgue, entre Parme et Plaisance, entre Brescia et Bergame. D'un autre côté Pavie et Crémone rallient autour d'elles toute la féodalité impériale : les comtes ÛQBiandrale, ennemis de Milan, les Lomello anciens comtes de Pavie, les trois marquis du Mon-fer" roi del Vasto, de Botco, le comte de Savoie et toutes les villes aujourd'hui piémontaises , savoir : Ait, AWa, Agui, Turin, Jvvée, Savone, AlOmya, Gènes, Como,

CONTRE LA GCF.RRB MUNICIPALE. Uti

que son lac rend plus entreprenante que Lodi[^] suit Papie; Tor-
tone, cernée par les villes royales de Pavie* du Monferrat et de
Gênes[^] n'ose rester fidèle à Milan, et compense dans le camp
royal [^]infidélité forcée de Lodi. Alexandrie, (qui brûle d'être re-
connue par Tempereur et par tous ses voisins[^] déserte monien-
tanément le camp romain, et un jour convenu ses citoyens
sortent tous de la ville pour y être, réintégrés par le légat impérial
qui les déclare libres, affranchis et alliés de Pavie, Torione,[^]s(,
Aqui, Alha, Casal, et des marquis de Vaslo de Bosco et
à[^]Occimiano.

La Toscane se dérobe , [Par exception, aux deux grandes
ligues[^] quoiqu'elle soit elle-même divisée en deux camps hos-
tiles[^] Tun romain de Florence et de Pise , et l'autre royal de Luc-
ques[^] Siennese, Pistoie et des comtes [^]idi, chefs de la grande féo-
dalité toscane. Mais Pise déjoue tous les efforts tentés pour en-
traîner la Toscane dans la grande dualité de Milan et de Pavie.
Ralliée à Milan, elle aurait renié toutes ses traditions impériales
qui lui étaient indispensables en Sardaigne et dans le Midi où son
commerce convoite des ports» des franchises , des expéditions
inséparables de la fortune de Tempire ; jointe à Pavie, elle aurait
dû renoncer à son hostilité contre Lucques qui lui disputait la
terre, contre Gênes le port longobard qui lui disputait la mer, et
surtout à son amitié pour Florence qui lui servait de renfort. Pen-
dant la réaction de Frédéric, elle se posait donc en ville de travers,
décidée à garder sa neutralité , son isolement, ses caprices, son
humeur. En 1172, l'archevêque Christian, archevêque de l'em-
pire, voulut l'amener dans la ligue royale, elle résista : il la mit au
ban de Tempire, elle s'en moqua; n'osant combattre une ville si
utile à l'empire[^] il leva le ban t. II. . 10

mais en vain, puis il revint de nouveau sur sa propre dédsion, et la ville poursuivit ses guerres sans issue, enlevant la Toscane aux deux ligues de Milan et de Pavie. Mais elks contiDnenl leur irradiation drcolaire^ en eDvahissanlla Romagne disposée aies accepter grâce i l'inimitié consta flic de Ravenneeiaè ForI i contre Faenza et Bologne. A la lia (le la guerre, Ravennr <c place dans le camp de Pavie où elle entraîne sou alliée naturelle Rimini; plus tard, elle y amène Cuène, Forii, ForUmpopoli, malgré des hostilités subalternes. Bologne reste naturellement dans le camp de la ligue lombarde^ où elle s'est jetée toute bouillante de colère et teinte du sailli (lu lieutenant impérial. Faenza, imitant toujours Bologne avec des réserves meurtrières qui de- Taient coûter des milliers de victimes à propos dlmola, hésite d'abord, agitée de convulsions intérieures, puis adhère à la ligue romaine : car il loi faut encore attendre et combattre Ravenne. — L'irradiation de la double ligue achève son cercle dans la marclie de Vérone. Les quatre villes de la marche auraient pu écouter leurs inimitiés^ et se scinder pour se joindre séparément aux deux ligues, à l'imitation des Romagnols. La capitale de Béranger, Vérone, et peuV être Yicence, auraient pn suivre Pavie, en laissant Tré^ vise et l^adoué dans le camp romani ; mais les quatre villes avaient donné le signal de rinsurrection : elles avaient marché à Tavant-garde; elles se trouvaient en- Gore aux avant-postes, en face du Frioul attardé qui les menaçait, devant le patriarche d'Aquilée, son chef, l'homme de l'empereur, qui se ralliait à la fédération germanique; si elles se détachaient de la ligue lombarde^ et se fracliounaient, où était leur point d'appui? On Ui doue l'impossible : ou s'unit, sauf à renouveler

CONTRE LA GUERRE MUNICIPALE

le combat aussitôt que la nécessité de l'union disparaîtrait avec le danger.

On voit dans le traité de Constance la place vide d'une signature attendue, celle de Venise. Venise n'accéda ni à la fédération lombarde, ni à celle de Pavie : son temps n'était pas encore arrivé, elle n'était pas encore italienne, et d'ailleurs elle était irréductible. Elle combattait l'empire dans le Frioul et à Ravenne et le secondait contre Ancône, et au besoin elle l'aurait secondé contre la marche de Vérone. Elle resta encore étrangère à l'Italie. Le fait même du congrès de Venise, cette réunion du pape, de rompre avec des villes sur les lagunes, prouve que dans l'opinion de tout le monde Venise était une terre également neutre de «— Tant les villes romaines et devant les villes royales » outre que son origine byzantine la mettait en dehors de l'empire d'Occident. Son abstention jeta le Frioul dans l'incertitude, forcé qu'il était de prendre sa place dans celle des deux ligues définitivement hostile à Venise, la capitale absente et meurtrière qui rendait désertes et inhabitées les côtes de la marche : la neutralité vénitienne créait par contre-coup la nouvelle traité frioulane.

Somme toute, dans la ligue lombarde entrèrent : Milan, Plaisance, Brescia, Trévise, Padoue, Vicence, Vérone, Ferrare, Mantoue, Bergame, Lodi, Novare, Verceil, Belmonte, Bobbio, la Lunigiana, soumise aux Malaspina, Parme, Reggio, Modène, Bologne, San Cassano. — Dans la ligue royale : Pavie, Crémone, Gênes, Tortone, Asolo, Algha, Aquila, Ivrea, Turin, Vercelli, Savona, Aibenga, Casale du Monferrat, Monlévis, Alexandrie, Casale

Bologne, Como, Rdb^* vmMfFwrli, FarUmpopoH,
Ceêne,Bimmi,ÇaiUromra^

148 U^ACTION IMPI^UIALR

le marquis de Monferral, les comtes de Biandrate^ de
Guaio,de Bosco, de LomeUo,de Savoie* Mais si les deux lignes
embrassaient à peu près toute

Italie impériale ou du moins en réunissant toutes les accoin-
tances désormais pos^ihles, le progrès de la guerre pendant et
après la réaction de Frédéric se révèle encore plus ouvertement
dans la statistique des guerres municipales. Ici les batailles se
multiplient comme jadis les consuls^ après la réaction de Lo-
thaire et les évêques souverains^ après la réaction de Conrad H,
de Gebelin. De 1100 à 1154, les villes étaient 384 fois militantes;
de 1154 à 1208, c'est-à-dire pendant et immédiatement après la
réaction de Frédéric, elles le sont 688 fois. En déduisant du pre-
mier chiffre les luttes mêlées à la guerre des investitures, et les
premières combats souvent imposés par les empereurs et soute-
nus par l'évêque, j'en résulte que de 1154 à 1208, toute ville est
au moins deux fois plus militante. Le redoublement de la guerre
se montre encore plus clairement quand on dénombre les sys-
tèmes d'inimitié qui surgissent pendant et immédiatement après
la défaite de la réaction. En 1154 nous avons 119 systèmes on
double de villes rivales; de 1154 à 1208, les mêmes systèmes
continuent de fonctionner avec une cruauté progressive; l'ailan
persiste plus que jamais dans la guerre contre Pavie; les luttes
poursuivent d'une manière détachée; entre les deux
fédérations^ dans les deux fédérations, les inimitiés mo-
mentanément dissimulées se développent [>] jusque fort qu'au pa-
rallel et en les systèmes d'inimitié se multiplient à leur

tour, de sorte qu'en 1208, au lieu de 119, nous en avons au moins 178, c'est-à-dire 59 de plus. 11 suffira de les indiquer pour démontrer géographiquement la défaite de Frédéric Barberousse.

COMTHB LA GUXmiB MUNICIPALB* 149

Milaa> déjà en Qemie de Pavie, de Crémone, de Parme, de Nùvare, du Seprio^ de la Mariesana, plus de

Lodi et de Como qui ressuscitent, touche en H57 de son rayon la maison de Savoie,

Elle coQimeice à combattre Bergame en 1185.

Elle attaque Coêolen 1193.

Elle touche Modène en 1199.

Brescia^ déjà ennemie de Bergame^ uliui^ue Parme en 1157.

TI

Elle attaque Manlom en 1199.

Elle attaque iieggi en 1199.

vui

Elle attaque ifodéite en 1199.

Orcinovi combat Somino en 1200.

Hantoue déjà en guerre avec Yérme, Modène et Reggio, étend son inimitié à Parme en 1157.

Elle combat Ferrure en 1188.

Âst, déjà en guerre avec Miian et la Savoie» combat Casai en 1193.

460 liâcnoii wùiiiau

Verceii se réveille à son tour en i pour combattre Casai.

UT

Alexandrie natt en coinbattanl Casai en 1176*

Elle combat la ville royale de Crémone en 1 199.

Chieri, déjii en guerre avec Turin, combat la ville iéoiiale de Biaudiale en 1 169

xvu

Turin combat ouvertement la maison de Savoie dès 1169.

Elle combat vers 1180 les petites villes féodidesdes

alentours, Uivoli> Piozzasco, eici

Turin, antérieurement allié avec Testone> ûef de son évêque» tourne contre elle en devenant consulaire en 1191.

Salticc renouvelle la guerre en 1169, contre son ennemie la maison de Savoie, et cette fois raacieane guerre féodale devient municipale.

Casai, siège du marquis de Monferral, assaillie {}ar Alexandrie^ par Chieri, par Verceii, par Asl, villes progressivesy devient progressive à son tour et presque romaine en commençant en 1200, les longues guerres contre la maison de Savoie.

Trévisé déjà en guerre avec Ceneda, FelUe^ Cone-

Digitized by

connu i;a «mu imiirapAii. IM

gliano et Yéroue étend son rayon liosiie à Padoue en 1178.

mil

Elle combat le patriarche d'Aqiiilée en 1164, et en même
tempe Caminej Gadore, Trumellej Odeno*

Xïlf

Vérone, déjà en guerre avec Maiitoue , Vici uce , Padoue et
Trévisé^ étend son iniuiitié à Crémone en 1199.

Elle combat Modène en 1199,

nvi

• Elle combat Reggio en H99.

Elle combat Parme en li99 : Vérone devient la plus animée
parmi les villes militaires en vraie capitale semi longobarde^semi
romaine, née sous l'influence des Franks.

xzvui

Ferrare combat Venise en mnnicpe, en 1200»

XXIX

Faenza, déjà aux prises avec Forli, ForlimpopoU, Himini^ Cer-
via^ fmola, Césène, Modène, étend son inimitié à Bertinoro en

1166.

Bologne^ déjà aux prises avec ForN, Imola, Faenza,
Modène, étend son inimitié à For/tmjpopo/t, en 1198.

Elle attaque Riminiy en 1160.

mil

£Ue attaque BwtinùTo, en 1166.

UXIII

Elle attaque Fisloie, en 1194.

152 RÊumoN lapiaiALB |

XXXIY I

Elle coin bat Césène^ en 1466. |

Césène, déjà aux prises a\ec Ravenne, Gervia^ Rimini et
Faenza, étend soninimitié à Forlimpopoli^ en 1^1.

Elle cotiibal Urbin» en il81.

Elle combat Imola, en 1156.

XZXVIII

Ravenne, déjà sous la haine de Faenza, de Césène, de Bologne,
de Forli, d'Ancone^, de Venise, acquiert la nouvelle imxiùtié de
Ferrare, en 1169.

mix

Ravenne est attaquée par Imola eu 1166.

Forlì combat Imola en 1166.

Cagli commence à se réveiller pour combattre

Agobbio, en 1200. f

Canierino se réveille en 1172 pour combattre Fabriano.

Gamerino combat Rimini,

xuv

Jesi se réveille &k 1197 pour combattre Sinigaglia.

XLY

Florence, déjà aux prises avec Fiesole, Lucques^ Sieam^ Arezzo, étend son inimitié) en 1166 à l'instigation de>.

Elle combat San Sepolcro, en 1170.

GOKTRS LA GUBRIK UUlitaFALE. 153 XUfl

Piètoie acquiert^ en 1156, l'inimitié de Prato.

ILYIII

Elle acquiert^ en l'inimitié de Lucques.

Elle acquiert^ en 1157, l'inimiiié de Pise.

Orvieto déjà aux prises avec Foligno, Amelia, Todi, Viterbe ,
Corneto, Viterbo , Anagnino, Toscaneta, Chiusi, Sienne, Arezzo,
Pise> frappe en 1195^ de son rayon hostile Aquapendente,

Pérouse, déjà aux prises avec Foligno, Assises^ Todi,

Chiusi, Toriom, Florence, Arezzo , Sienne, cleud, en 1202, son rayon hostile à Matehca.

LUI

Elle combat Citià Castello, en 1203.

Elle combat Âmelia, en 1202.

Elle combat Agobbio, en 1202.

Rome, déjà sous la liaine de Sutri. Nepi, Auagni, Palestrine, Toscolo, Albano, acquiert, en 1179, la nouvelle inimitié de Yelletri.

Rome refoule Ninfa, en 1179.

Lvni ^ Rome refoule Sezza, en 1179*

mUcIIOH nfPMIALl

ux

En Sardatgne, les guerres de Cagliari , Torres et Gailura contre Orislano, le centre royal, continuent, et de plus nous trouvons en 4191 la nouvelle ininiitié de Cagliari contre Torres. Quant à la Corse il est impossible de ne pas Toir la nouvelle eflèrvescence guerrière des villes et des villages» quoique ses haines soient si subdivisées qu'elles deviennent indescriptibles comme celle de Nesso, de Torno, de Lamporeccliio^ de Carmignano ou de Simifonti.

Sur les ferres de la donation, la lutte contre la réaction de Frédéric n'a pas à maintenir le droit aux guerres

municipales, secondaires à Rome et inutiles dans le royaume des Deux-Sicules-, elle n'a pas à déjouer ou à enchaîner l'empereur, en le compromettant dans des combats de ville à ville; les guerres locales qu'elle provoque ne sont que les derniers frémissements des ondulations de l'Italie impériale, perdue dans un milieu qu'elles ne peuvent soulever d'une manière uniforme; mais elle doit imposer au chef de l'Empire le progrès par lequel Home et Palerme usurpent le droit de paix et de guerre pour refaire tout entière la géographie de l'Italie pontificale.

Ainsi Rome, aux prises avec le pape[^] laisse Amaido proclamer la déchéance du pouvoir temporel de l'Église ; sa tâche est d'annuler, dans le pacte de Châlemaigne, toute protection suzeraine accordée par l'Empereur à la domination du pontife. Elle combat donc par les idées, substituant à la stratégie des guerres municipales celle des principes, et son peuple[^] son sénat, ses tribuns déjà armés d'une théorie toute nouvelle, sous le prédécesseur de Frédéric transforment son

coimii 14 GmiiB «maciFALB.' 455

hostilité, d'épiscopale et gébeline contre l'Église, en une inimitié plus profonde qui délivre sa suzeraineté de toute obligation envers le pontife son Tassai. « Viens à Rome » avait écrit le sénat à Conrad, nous te < rendrons la domination de Constantin et de Justinien[^] « Nous avons dompté les ennemis qui usurpaient ton « pouvoir; ils se préparaient à te combattre, d'accord « avec le pontife,... mais nous avons pris leurs tours et € leurs maisons : les unes sont démolies, les autres sont c a toi; viens dans la capi-

tale du monde; une fois Totc stacle du clergé détruit^ tu régneras
 et tu seras plus « rassuré que tous les empereurs qni t'ont précédé. » Telle élail la théorie du sénat, ridée (jui annonçait au monde
 la renaissance séculière et profane des Uomainns transportant à
 l'empereur leurs pleins pouvoirs sur l'univerSy abstraction faite
 de l'Église et du pape qui pendant tout le moyen âge, avaient voi-
 lé la suprématie de la ville éternelle sur Tempire d'Occident. Mais
 Frédéric Barbt rousse qui ne connaît ni le peuple, ni le sénat, m
 les tribuns, veut que le pacte de Charlemagne soit exécuté d'après
 les principes deTÉglitse fédé» raie avec le pape patricien à Rome,
 et l'empereur suzerain de toute la donation : il avait même pro-
 mis à Eugène III de replacer les Romains sous PautoHté pontifi-
 cale, a cojjiiuie ils rétaient cent ans auparavant; » et à son arrivée,
 fulvle a son somnambulisme germanique, il livre Arnaldo de
 Hrescia au pape Adrien IV qui le jette au bûcher. Tout entière la
 révolution est menacée.

Le sénat dissimule ce fol outrage et s'inclinant devant Temper-
 cur avec une longanimité qu'on apprend seulement sou s In do-
 mination du clergé, il réclarne encore son appui au nom de la li-
 berté impériale qu'il dé-

156 • RBACnOR IMPBRULK

duitdesa propre liberté. Ce n'est pas le papejjiii dit-il, œ sont
 les RoniaiiJst^ui oui Li aiisuiis l'empire à les devanciers, écarte le
 pontife et refait avec nous le grand pacte par lequellti sénat t'a
 donné la domination du monde; « qu'on renouTelieles anciens
 temps^ ce sont les paroles « du sénat, tu étais un hôte etnous
 t'avons liait d'toyen, cr tu arrivais en étranger des réglons transal-
 pines^ nous a t'avons créé prince, nous L avons accordé tous nos
 « droits, accejtto donc nos lois. » C'était toujours partir de la do-

mination de Konie pour arriver directemeoia Cbarlemagne, à Othon V^, à Frédéric Barberousse ; le sénat se substituait consu- lairement à Dieu pour dégager son César de la théologie qui le dominait au nom de Jésus-Christ, de Pierre et de la Pierre. Mais le barbare encore sourd et aveugle répondit dédaigneusement qu'il ne devait au sénat aucune promesse, aucun serment et que l'empire lui appartenait par droitde conquête au nom deCharle- magne et d'Othonl*, tandis que les Romains avaient été lescom- plicesdes tyransde l'Italie, de Didier, de Déranger, morts et ense- velis en Allemagne, et qudu. reste Charles et Otliou arrivaient à la prière et non pas à la demande des Romains.

Les consuh laissèrent le Vandale sous le coup de la fâtalité. Le jour de son sacre il est attaqué par uneémeule qu'il réprime en boucher, puis il est assailli par la famine qui l'oblige à quitter Rome; la famine le poursuit à Spoleti quMl incendie en pure perle; elle Tempêche de descendre dans la liasse Italie où Tinsur- rection des barons Tappellail contre ie roi de Palerrae; et, en par- tant pour l'Allemagne il emporte dans son cœur la flèche invisible de la révolution romaine. Ces mots : oTn dois être citoyen» ra- vagent son imagina^ tion comme un remords sur le passé, comme un doute

CO>'TRF, LA GUERRE MUNICIPALE

sur Tavenir. Ils se dessinent en caractères de feu sur fous les évé- nements qui s'accomplissent.

Pent-ii rester féodal^ conquérant et papiste? Le pape lui a fait tenir Tétrier comme à un palfrenier; il lui a conlesté le gouverne-

ment de Rome comme à un « empereur en peinture; » il lui enlève encore la Corse, la Sardaigne, Spolète et une partie de la Toscane et il accorde au roi de Sicile TinTestiture de toute la basse Italie. Pourquoi donc livrer Arnaldo à mépriser le sénat, réprimer les Romains, incendier Spolète? Bientôt les théologiens l'entourent avec leurs intrigues en spirale et le tordent jusqu'à lui faire rendre l'âme de Tempire. Le pape fait peindre l'empereur Velfe Lolbaire ni dans l'attitude de recevoir la couronne en vassal de TÉglise, en 1157 il fait entendre à Frédéric qu'il lui doit le grand bénéfice de l'empire. L'empereur s'indigne, ses fidèles s'emparent; mais de qui tenez-vous donc Tempire, leur demande le légat en pleine diète, si ce n'est pas du pontife? Le comte palatin dégainé l'épée pour tuer le prélat mais l'Église unitaire, trop supérieure à Tépée du César féodal, ne saurait être vaincue que par Tintelligence d'un César citoyen.

À la mort d'Adrien IV, en 1159, le sénat de Rome, ne pouvant convaincre Frédéric, Tentraîne de vive force, en proclamant l'antipape Victor III, tandis que l'Église proclame Alexandre III ennemi personnel de Tempereur. Entre un ami et un ennemi, Frédéric n'est plus libre du choix et il devient l'homme du schisme, l'appui des Romains qui l'adoptent, et le soutien d'un antipape repoussé par les rois, le chef d'une révolution contre le monde catholique, l'homme de l'hérésie à l'Àmaido; et nommé patricien, il réalise à la lettre

I5B « à l'enfer imité par l'Àmaido »

cette parole que le sénat lui adressait à sa première descente :
« Tu étais arrivé en étranger Je le fais < citoyen. »

Le pape, chassé de Rome^ jeté dans le camp de tous les ennemis de l'empereur, se irouTe, lui aussi, sub*

jugué, dompté par la révolution, condamné à devenir citoyen en Lombardie, à bénir cette liberté (jiril vouait à l'exécration du monde dans sa propre capitale, à Taider de ses anathèmes pour excommunier le vieil em*' pire épiscopal^ et de son nom pour consacrer cette Alexandrie, improvisée dans l'élan de la guerre consu* laire. On Ta célébré, en généralisant les rares .u elamations que la Lombardie donnait à Tennemi de Frédéric: autant vaudrait généraliser les quelques acclamations des Romains à Frédéric, qu'on pourrait^ au même titre, présenter comme le libérateur de la péninsule. Lltalie se délivrait d'elle-même, d'après la stratégie de ses propres révolution s, toujours avec des alliances en sens inverse des deux dominations; et tandis ique la Lombardie imposait ses idées à l'empereur par le pape^ les Romains imposaient leurs idées au pape par l'empereur. C'est ainsi que Frédéric se trouvait converti à cette révolution qull avait voulu réprimer. Alexandre VI ne rentrait à Rome qu'en H78, deux ans avant sa n^orl, à la coiuliliun de respecter le sénat. Lucius 111 en est cbassé parce qu'il ne le respecte pas; Urbain 111 n'ose se rendre à Home; Grégoire VIII ne règne que cinquante - sept jours et en exil; les papes, depuis cent quarante ans^ n^étaient plus Ro« mains. Pour ne parler que des derniers, Lucius III éteit de Lncques ; Urbain 111, de Milan; Grégoire VIII, de Bénévenl. Enlin la lutte cesse en 1 187 avec Clément lil, citoyen de Rome, qui reconnaît le sénat, lui transmet

COMHE LA GLEKRE MUNICIPAL. 459

868 propre8 fonctions a per mantum » et légitime la lévolotiOQ par un traité solennel avec les Romains ^ Quand le nouvel

empereur Henry VI arrivait à Rome pour demander le couronnement, il trouvait dans la

ville éternelle deux pouvoirs celui du sénat distinct de celui du pape ; il négociait séparément le couronnement avec les deux pouvoirs, et il renouvelait distinctement le pacte de Charlemagne avec les Romains et avec l'Église, en jurant trois fois aux premiers que leurs franchises seraient respectées et en leur promettant de plus le droit de la guerre, et sa dernière conséquence, la destruction de Tosco lo qui menait toutes les insurrections fédérales de la campagne.

Dans la basse Italie nous trouvons d'autres vicissitudes, et le même mouvement révoltant qui tourne à

soutient la réaction impériale.

Dès sa première descente, Frédéric Barberousse voulait secourir la fédération normande contre le roi de Palerme, peut-être en souvenir de Charlemagne en marche contre Adelgis et peu s'en fallut que le maladroit ne se jetât sur la basse Italie, en favorisant tous les amis du pape son ennemi. Mais si son impuissance le retint dans le rayon de Home, l'influence de la réaction passa le Garigliano, comme un miasme pestilentiel qui bouleversait le royaume.

Les barons de la Pouille, la Terre de Labour, Gargone, à la suite de son prince, les comtes de Rupeanina de Fondi, de Bissavilla, la Terre de Bari, tout le passé du Midi se dressait contre Palerme, et le Fémjereur d'Orient entra dans la ligue des villes poutiicaies et fédérales,

* F. Miiratori, *Storia della Sicilia*, vol. I, p. 75.

HÉACTION IMPKILIALS

comme sMI devait envoyer de nouveaux catapang aux gouvernements des Deux-Stœiles. Efforts inutiles! Fa-

lerme t'rap|)e tic ses fureurs unitaires toutes les villes attardées; les atrocités de la guerre du Nord se reproduisent dans le Midi , et Guillaume le Méchant écrase l'émeute fédérale^ en accablant les villes des doges et des ducs^ méchant tout exprès pour que la démocratie unitaire de Palerme étouffe la féodalité en délire entre le pape, reniiH reur et Byzance. Les Byzantins sont battus à Hrindes; Bari est réduite eu un monceau de ruines, la Terre de Labour est domptée^ les barons de la Fouille, le prince de Gapoue, tous les rebelles sont transportés à Palerme, emprisonnés^ avec* glés ; on n'épargne pas même les femmes : le salut do Palerme est la loi suprême du Midi, et cq H56 le pape Adrien est contraint à la paix et aux plus amples concessions sur Capoue, la Pouille, Melti, Naples, Salerne. Deux ans plus tard, vaincu sur mer par la flotte sicilienne, Tempereur de Byzance signe une trêve de trente ans qui déguise mal sa défaite étemelle. Et Guil* launic ligue eu vrai cbet'de la démocratie consulaire; tout chez lui révèle le ctief du peu[>le, le héros des multitudes; guerrier implacable, il passe soudain de Tindolence insouciant à Taction furieuse du tigre qui déchire sa proie. Personne ne peut le voir, aucun grand ne pénètre dans son palais. Son ministre est Majone, citoyen de Bari, (jui continue la trailition de Mello contre raristocratie byzantine, lougobaide et normande ; Majone a pour ami l'archevêque de Palerme, le chef spirituel, la pensée de la capitale qui s'étend. Quelles sont les terres fidèles au moment de la guerre? Troja, bâtie par les Grecs, en haine de Bénévent décrépite, Sorrenie, Amalfi, Napks,

oomhlées de privilèges et vieilles ennemies de Gapoue : quant à la 5tct7e, elle reste inébranlable comme le grand municipe du Midi qui protège en

terre ferme toutes les multitudes menacées par la réaction féodale et par Tinvasion du pape et de Tempereur.

Mais Palerme» dans une lie, est trop frêle pour que le continent exposé au pape et à Tem pereur et chargé de souvenirs grecs etlongobards demeure fidèle ou du

moins immobile. Sa royauté no repose ni sur le roc, ni sur la plaine, ni sur les grands iieuves de circulation qui assistent les capitales des royaumes de TEurope; la mer l'oblige à jeter, à lever s^ns cesse ses ancres^ et si elle ne s'enlace pas savamment avec le pape ou Fempereur en cherchant un suzerain qui soit citoyen, elle lie saurait ni abriter, ni appuyer son chef. Ses victoires artificielles n'attestent que la supériorité de ses idées, et sou roi, invisible et solitaire, reste toujours exposé aux miasmes de la réaction impériale. Quand Frédéric se dispose à dévaster Milan^ les barons s'agitent de nouveau ; impuissants à renverser le roi, ils attaquent le ministre, l'accusent d'être Tamant de la reine, d'enlever le roi a la patrie, de vouloir usurper la couronne ; Taccusation est si véhémente que iactironique y croit, et vraie ou fausse elle est Tarme indispensable pour briser le bras de fer qui contient le Midi. Les comtes de Gonza, deFondi^ d'Acerra, de Gravina, Melfi l'ancien centre fédéral où les Normands avaient déposé leurs biens et leurs femmes, Salerue, la plus ancienne amie de la téderatiou normande se révoltent; chargé de réprimer Tinsurreclion, Bonello se joint à elle et est proclamé libérateur de

la patrie et du roi contre le ministre de la démocratie; à Palerme même, Tarchevêque, jadis ami

I6!2 BiACnON WPiRIALB

deMujone, s'entend secrètement avec le prétendu libérateur. Ici on assiste à une tragédie sombre, violente, plus dissimulée que Timposture du Tibre, plus cruelle que les repréailles de Lombardie, on dirait que la perfidie condense et raffine à Palerme toutes les horreurs de la guerre italienne. L'archevêque qui conspire montre son visage amical et souriant au ministre qu'il veut endormir dans une fausse sécurité; le ministre dont le regard plonge à travers tous les méandres du royaume, affecté d'ignorer la trahison de l'archevêque, et avec les dehors de l'amitié la plus tendre il lui verse du poison, puis il le visite à son lit de mort pour lui verser encore du poison. Le prélat agonisant lui serre la main pour l'entraîner dans le tombeau et il prolonge à dessein l'entrevue pour faire dire à Bonello de ne pas perdre un instant, que Migone va sortir du palais et qu'il pourra le tuer dans la rue. Bonello accourt et transperce son adversaire; la capitale tombée à la merci des insurgés, le roi captif dans son palais entend qu'on parle de lui substituer son fils Roger encore mineur, il croit que tout est perdu et dans un accès de rage il tue d'un coup de pied ce fils qu'on lui oppose.

Ce fut le peuple de Palerme qui délivra en même temps le roi, le royaume, et la démocratie du Midi. Quand il vit les insurgés maîtres de la ville, s'emparer en bandits du trésor, il comprit que c'étaient des insensés de la vieille fédération, des imposteurs qui se disaient les vrais amis du roi pour mieux le trahir, Sou«dain, il se jeta sur eux; Bonello fut pris, aveuglé, tôt turé, scié aux jarrets, jeté dans un souterrain où il mourut de spasme;

les barons furent dispersés, la Fouille fut subjuguée Jusqu'à Otrante ; tout céda à la terreur de la démocratie unitaire devenue méchante

OONTIIB LA WmM MUITICTPALB. 163

comme Guillaume et si terrible qu'elle épouvantait les historiens eux-mêmes gagnés à la cause de la Sicile[^] mais atterrés devant ce catapan couronné, parricide, couvert du sang de ses sujets, et nécessaire comme le bourreau au bonheur du Midi.

Le nouveau ministre Matthieu Notaire, est un ami de Majone qu'il continue : mais après les deux grandes proscriptions de Guillaume le Méchant , le nouveau roi qui arrive en 1166, peut être appelé Guillaume le Bon> parce qu'il est assez heureux pour arriver au dénouement du grand drame.

Au lieu d'éclater la réaction dans le sang des barons ou par la terreur d'un despotisme artificiel et solitaire, il la déjoue en se ralliant à l'empereur qu'il voit tourné contre le pape[^] le véritable ennemi de Palerme. Il fait voir au barbare de l'Allemagne que l'ennemi du pontife doit être l'ennemi des barons, tous ralliés à l'Eglise, que l'empereur du sénat de Rome doit fraterniser avec le consul de Palerme son allié naturel, que les schismes de la révolution romaine servent désormais de drapeau à la liberté, palermitaine[^] depuis Anaclet fils de Pierre Leone et frère de Giordano[^] prédécesseur de Frédéric dans le patriciat de Rome[^] et en arrivant à la conclusion dernière, d'après le conseil du nouvel archevêque de Palerme Walter Ophamillo, il donne en 1184 sa fille Constance[^] l'unique héritière du royaume, au fils Frédéric Barberousse , Henri VI ainsi destiné à réunir dans sa personne le double titre d'empereur des Romains et de roi des Deux[^]Siciles.

A Rame et à PàUrmê rempereur est gagné à la cause de la révolu*
lion, ranUque César icgciéit'^ accepte le rôle du tribun sur toute
l'étendue de la donation contre l'insolente mauvaise foi des pon-
tifes^ et même la Lombardie^

164 RBACTIOM IMPiRIALK

Milan eUe-même, applaudissent par contre«>coup à la
transfif^uration de Frédéric.

Étrange spectacle ! L'empereur qui avait voulu emprisonner
ritalie dans la légalité épiscopale de l'Allemagne^ ce Teuton qui
avait rêvé une conquête quasi* royale et Tavait poursuivie par
tous les moyens, ce chef exécré de toutes les villes romaines, de-
puis Milan jusqu'à Ancône, Frédéric, après une lutte de Irente-
deux ans, descendait encore une fois en Italie pour régner d'après
le pacte renouvelé de Constance, et cet homme qui avait rasé Mi-
lan» Suse, Terni, Spoleti, Trecate^ Gai- Haie, Numma, Tortone,
Crème, se trouvait accueilli, fêté, respecté de toutes ces villes et
suivi par tous les Lombards! Il répondait à la pensée de l'Italie ;
on Pavait civilisé et naturalisé^ et il ne f^ardait de l'Allemagne
que l'antique loyauté qui lui faisait acce)ter le traité de
Constance. 11 rendait à Milan les juridictions dont il l'avait
S|»oliée> lui sacrifiait Monza, lui rendait Crema qui relevait sur-
le-champ ses tours et ses remparts; il lui permettait d'étaler pour
la première fois ses « consularia » annuelles à rimitation de
Gènes; et, de son côté, Milan s'engageait à l'assister dans sa
guerre contre l'Eglise pour reprendre les ûefs de la comtesse Ma-
thilde. En Toscane, il s'attachait Sienne par des privilèges; en Pié-
mont, Alexandrie avait déjà renié le nom du pape pour s'appeler
Ctsaree. Toutes les villes royales tressaillaient de joie et tendaient

momentanément la main aux villes romaines, étonnées elles-mêmes de cette trêve chevaleresque, improvisée par les vicissitudes d'une idée. Dans la contradiction entre l'idée et la personne, entre le présent et le passé, entre le bien et le mal, il y avait une sorte d'attendrissement indéfinissable une secousse morale qui laisse l'âme*

Uigiized by

COHTRB LA GUBRHB MimiaPALE. |61(

entre l'ironie et la vérité ce mot de Dante : « il fuon Federico. » Son fils Henry VI, après avoir épousé Constance, héritière des Deux-Siciles, se rendait en Allemagne où il organisait le parti impérial contre le pape ; il affermissait son alliance avec le sénat de Rome ; à son couronnement il redoublait le pacte de Charte-magne par un pacte avec les Romains réalisant ces premiers vœux qu'ils avaient adressés à Frédéric : « Tu es venu en étranger, nous te nommons prince, et tu respecteras nos lois ; » il était le premier empereur qui régnât, abstraction faite de l'Église. Le pape frémissant voyait avec terreur cet empire transformé, naturalisé et incendiaire à Rome et dans la basse Italie, se glissant à travers les villes ; il comprit que toute réaction pontificale serait désormais vaincue dans le Midi et qu'il serait réduit à l'extrémité désespérée d'imiter l'empereur en attisant dans le Nord l'incendie des révolutions lombardes. •

Que de scènes variées ! que d'épisodes poétiques et contradictoires, dans ce drame immense de la guerre contre la guerre ! Pas un seul coin du sol italien où Frédéric n'ait laissé l'empreinte de son talon de fer et d'où la liberté n'ait jailli comme une végétation impertinente pour marquer une date nouvelle dans l'his-

toire. Ainsi la Sardaigne répète l'histoire de la Lombardie, avec la trace du royaume plus saillante à Ortus et la trace romaine à Cagliari[^] Torres et Gallura, fédérées sous le patronage romain des *l-is; in*^{^^}. A l'arrivée de Frédéric Barberousse, Barison accablé par les fédérés, expulsé, en exil avec les Génois, était sans espoir de relever la capitale militaire de la Sardaigne; mais quand il voit, en 1163[^] Milan rasée et Pavie victorieuse ; il sent que son heure est arrivée, et il

166 REACTION IMFERIALE

obtient de l'empereur le titre de roi que les chefs d'Oristano avaient perdu depuis la chute des musulmans et

la domination épiscopale des Pisans. Pavie lui donne ses troupes; Gênes lui prête son argent longobard : voilà le combat qui recommence « plus acharné que jamais, entre Oristano, désormais ouvertement unitaire et royal et Cagliari, Terres, Gallura, les Pisans qui luttent pour défendre la liberté fédérale. Vaincu en Sardaigne, Barison tombe à la merci des Génois qui lui réclament leur argent et le jettent dans la prison pour dettes; mais en 1164 l'empereur maintient la réaction d'Oristano en nommant roi de Sardaigne le duc de la Bavière unitaire. L'année suivante^{*} faute de forces, d'argent ou de concours , il vend 111e aux Pisans, au prix de 1,300 marcs d'argent : cette vente eût été le triomphe des villes romaines, la paix de la Sardaigne, la prépondérance définitive de Pise, une véritable violation de la loi générale de la guerre, mais alors Gênes déchaîne son roi insolvable, le jette de nouveau contre ses éternels ennemis et les guerres sardes durent autant que celles de Pise et de Gênes,

Ailleurs, dans la fougue du combat, Frédéric arrive jusqu'à se liguer avec les évêques qu'il évoque du tombeau des cathédrales où ils étaient ensevelis avec les ordalies. 11 brûle Ast[^] à la prière de Tévêque qui en demandait le troisième incendie à la diète de Roncaille, et Ast ressuscitait pour la troisième fois de ses cendres, en haine de ses prêtres et en alliée de Frédéric liarberousse converti.— L'évêque d'Ancône, gagné à l'empire, lit aux citoyens assiégés par les troupes impériales une fausse lettre où la comtesse de Bertinore déclare qu'il lui est impossible d'apporter son secours. Les citoyens continuent leur combat héroïque, la comtesse arrive, et

CONTRE LA GUERRE MUNICIPALE. 107

Ancône reste en république. —L'an même de la paix de Constance[^] le peuple de Faenza s'insurge contre l'évêque, « poussé, dit la chronique, par un esprit diabolique, »

par l'esprit des consuls, et il brise les portes de la cathédrale, en emportant le vin et le grain du clergé. Le jour de l'Ascension, l'évêque, qui attend ses ouailles dans l'église, croit les accabler en lançant une excommunication plénière sur la ville : mais l'insurrection éclate, et pendant huit jours les prêtres sont assaillis et traqués dans les rues. — En 1106, les consuls en massacrant le capitaine de l'église et les pontifes pontificales. Plus tard[^] le neveu du pape Innocent III est pris nuitamment et pendu avec d'autres.» En 1197, Aquino, endormie depuis des siècles dans le sommeil des évêques, voit ses consuls qui demandent la réforme de la taxe sur le bétail.

Au reste, toutes ces scènes se développent les unes en sens inverse des autres; si une ville pleure, l'autre se réjouit; si un village

tombe, Tautre.se relève, et lorsque Frédéric joue le rôle d'empereur des prêtres» on voit des peuples qui le bénissent, heureux d'accomplir avec lui une révolution manquée faute d'air, d'es* pace, de routes, de vitalité naturelle.

Ainsi quand il brûle les villes de la haute Italie, San- Sepulcro lui dresse des arcs de triomphe; quand il brûle les villes du centre les ovations redoublent : les consuls et Tabbé étaient rassurés contre les centres voisins.

Acrobbio se traînait en retard à la suite de ses évêques, tous canonisés; Frédéric passe en conlirmant la ville à révêque saint Ubald qui en fortifie les murs, apaise une sédition et résiste à un siège posé par douze peuples en progrès.

MACnOlf IMP^MALK

TreiUo commence, en ii53, sa révolution épiscopale, sous les auspices de l'empereur contre le comte du Tyroi, mouvement qui se traduit par une guerre continuaée dans des phases ultérieures. — Presque en même temps le peuple dlldine s'étend en développant de nouYeau sa hiérarchie des quatre familles à moitié civiques, à moitié féodales.

Le patriarche du Fnoul épiscopal est nommé grand chancelier de Tempire, et à l'époque de la destruction de Milan il croit le jour arrivé de reprendre ses anciennes Juridictions de la Vénitie maritime perdues depuis rinyasion des Longohards : malheureusement pour lui la guerre municipale n'a pas d'issue , et il tombe, avec ses douze chatiomes, entre les mains des Vénitiens qui^ depuis, fêtent tous les ans leur victoire en conduisant en procession un taureau et douze cochons, en commémoration des ecclénastiques vaincus en 1162.

Le Piémont savoisien accueille Frédéric avec des transports de joie. Le comte Humbert III, homme d'État et féodal, s'empresse de le seconder contre cette perturbation des consuls qu'il abhorre du fond de son cœur, et il fait tout son possible pour obtenir une immense rétrogradation dans l'Italie tout entière. Bientôt l'empereur devient à moitié consulaire dans les États de l'Église, et le digne comte fait alors un tel bond en arrière que Frédéric fond sur lui en chef épiscopal, proportionné aux idées du pays où tout à coup sa réaction devient une révolution incandescente. Ces évêques, de Turin, de Tarantaise, de Genève^ de Bellay, de Maurienne si opprimés par la maison de Savoie, sont ravis de se voir protégés, déclarés princes de l'empire, immédiatisés^ transformés en chefs de repu-

CONTRE LA 6U8R1IB MimiCIPALR. i69

bliques inde]en[lanles. La petite monarchie est bouleversée de fond en comble, au nom de Dieu et du peuple, et au grand dépit du comte qui ne sait plus à quel saint se vouer. La légende le montre dans un accès de dévotion, retiré chez les moines de Haute-Cômbe, où il en appelle de ses évêques à Dieu, sur la pureté de ses intentions, mille fois plus absurdes que celles de Tera-perenr. Kn effet^ les grands vont le chercher, menaçant de mettre le feu au couvent, si les moines ne leur rendent pas le comte qui marche enfin avec eux contre l'évêque de Turin. Ici encore il joue de malheur l'évêque, secouru par Saluce et le Monferrat, lui brûle ses bicoques de Suse et Quiers où il jouait à la démagogie, en haïe de Turin ; le bon homme tombe dans un nouvel accès de dévotion^ encore au milieu de ses moines, sauf à saisir l'occasion de la déroute de Frédéric pour fondre sur Turin et dévaster révéché, en vengeur de la féodalité outragée. Remis ain-

si dans son assiette j il entre dans la Ijgno impériale où il trouve sa place naturelle à côté du Mon ferrât qui l'avait vaincu, et de Pavie qui lui servait de guide.

Plus tard, quand les consuls triomphent partout, la maison de Savoie est jetée dans la révolution consulaire par la nécessité de refaire son Etat disloqué. Le comte Thomas devient lui-même consul, et, à la tête de ces peuples qui repoussaient Humbert, il supprime les évêques de Bugey, de Lusanne, du Valais; il ôte Villars et Gailion aux seigneurs de Pontverre; Chambéry à Berlion; Barga à Torphelin de Saluée; il appuie Albenga, Savone et une partie de la Rivière qui s'insurge corisulai rement contre Gênes, et en même temps il devient à Turin plus révolutionnaire que la révolution des évêques> chassant en 1191 révéque, et lui enlevant

RKACTtON nrPFRIALF

Testone doDI il fait une république^ d'accord avec le peuple de Turin. Au reste^ après la paii de Constance, quand on vit toute réaction surmontée» et que tout le

monde pouvait jouer aux consuls et se battre sans autre danger que celui de la guerre, partout les villes, les villages, les populations féodales^ les régions les plus impuissantes et misérables dégainèrent leurs sabres rouillés f détachèrent leurs boucliers noircis par le temps, et se jetèrent dans la mêlée générale, en ajoutant une loule d'épisodes buiesiiues aux tragédies de la guerre italienne.

Telle fut la première renaissance proiane^ le premier Jour où l'Italie commença à vivre de sa vie moderne, le moment premier où elle acquit une vague conscience de son propre territoire^ des fleuves, des montagnes, des obstacles ou des facilités générales

qui séparaient ou qui rapprochaient ses habitants, des antipathies ou des sympathies lointaines qui faisaient écho à chaque mouvement isolé» en promettant et en niant en même temps l'apparition d'un milieu harmonique et national à toutes ces villes auparavant, solitaires. Milan put penser à Bologne, Udine dut songer à Gênes; Ancône dut s'informer d'Ast, de Chieri, de Suse; tous les esprits encore enveloppés dans les solidarités municipales, mais errantes» en dehors des alvéoles des évêchés» s'interrogeaient, échangeaient leurs idées, se renvoyaient leurs impressions joyeuses ou sinistres, guerrières ou pacifiques, et se demandaient mutuellement compte du soi des voisins, du pape, de l'empereur, de la fédération pontificale et impériale» dans l'anxiété de se reconnaître» de s'orienter» de résoudre ce problème imprévu» et pourtant si naturel» qui se présentait à eux, <k disce quarte locatus es. »

CONTRE LA GUERRE MIMICIPALE. 171

Cette agitation morale et ces contrastes se révèlent dans les nombreux chroniqueurs qui assistent aux descentes de Frédéric[^] — Othon de Frisingue nous montre l'ha-

lie, vie du haut de sa loi éternelle, qui est celle de l'Église et de l'empire, et conçue dans sa phase toute fédérale et épiscopale[^] d'après la révolution antérieure acceptée par le pape, par l'empereur et par l'Europe tout entière. Aulique» dur, doué d'une impassibilité antique; étranger au progrès, au ciel, à l'animation, aux passions, aux iureus, aux merveilles de l'italie, seul cependant il donne tous les points de repère, car seul il est l'oracle du droit ancien, et personne de son temps ne peut encore dire quel est le nouveau droit qui mettra un terme aux guerres de Lombardie et aux émeutes des Romains. — Raoul, bouillant, colère, igno-

rant, représente Milan ouvertement insurgée contre toutes les idées d'OLbon de Frisingue, qu'elle ne peut ni connaître ni discuter, mais qu'elle veut combattre et nier à tout prix. Il explique la guerre à outrance^ les vengeances, l'irradiation exubérante des villes fo> maines qui étouffent dans les confins rétrécis par les rois et conservés par les empereurs. Ces pages rustiques et violentes nous font comprendre ces peuples tout d'une pièce, unanime^ dans chaque mouvement, héroïques et irréflechis dans les premiers actes de leur vitalité, incapables de douter d'eux-mêmes, et immortels dans leur personnalité municipale (qui défie les déroutes, la ruine des villes incendiées, les exils sur les terres féodales, et sait reconstruire ses postes, renversant, au son de ses trompettes, la réaction impériale qui se croyait sur une base d'airain, et n'était fondée que sur les imaginations les plus grossières de l'Italie. — Mais les Tilles royales marchent au rebours des villes ro-

172 REACTION IMPERIALE

maines, et Toilà Othm Morena, le citoyen de Lodi^ voilà son Œls qui le continue, et c'est ici le revers de la médaille : Lodi gémit de la prospérité de Milan ; on la voit pâle, désolée, disloquée sous les commissaires (de la ville conquérante, n'osant pas faire des yeux pour sa résurrection) blâmant les premiers qui réclament auprès de l'empereur à Constance, amorçant d'oublier elle-même une indépendance dont le souvenir seul pourrait provoquer son extermination définitive. Mais quand Milan tremble, quand son peuple gémit, quand Raoul pâlit, alors Lodi se lève, vit, s'anime, combat; elle ne peut en croire ses yeux. Tempère arrive, c'est le jour du jugement universel, Lodi ressuscitée ne peut plus mourir, et tout ce qui pourra lui arriver de pire

sera d'être l'allié de Milan à d'honorables conditions. — Sicard de Crémone achève la pensée de Morena sur un ton plus aulique, et on voit « Frédéric, vaillant, magnanime, affable, illettré, « mais expérimenté et moral; » la paix qu'il signe à Constance n'est pas une défaite, mais un succès à par « lequel l'empereur, violoneux, laisse l'Italie reconciée liée avec elle-même et avec roinpire. » — Ce sont les mêmes idées chez Gothfroy de Viterbe et étiez les autres écrivains du parti impérial qu'on doit écouter, sans peine de n'avoir que Punique témoignage des écrivains, également exaltés dans le sens opposé de la ligne lombarde, pour lesquels le passé est tellement dépourvu de raison d'être qu'ils hiiiii^sent par paraître eux-mêmes des ombres folles en combattant ce qui n'a pas d'existence réelle. C'est ce faux mirage de soldats, aux prises avec ce néant juridique de l'empire, qui nous a légué l'absurde théorie de l'indépendance italienne, mal comprise dans le présent, parce qu'elle a toujours

CONTRE LA TIU£URE MUNiaPALB. J73

été un contre-sens dans le passé, et très* vaniteuse de victoires imaginaires, dont aucune n'aïioutit ; de sorte

qu'après mille exploits, on se trouve toujours, avec le pape et l'empereur^ au point de départ.

Le pacte de Gharlemagne et de l'Église^ ce contrat qui n'est écrit nulle part, et qui accueille une à une dans ses invisibles parchemins, les révolutions italiennes, se trouve modifié dans toutes ses conditions les plus solennelles, par ses nouvelles formules (qui proclament le droit de la guerre. Désormais le pape et l'empereur se combattent en consuls d'une guerre que Grégoire VII n'aurait pas entreprise^ et qu'Henry IV n^au-* raît pas acceptée : c'est à

peine s'ils se souviennent des différends religieux de l'ère épiscopale, réduits à des prétextes, à des éclats, à de futilités qui s'évanouissent d'elles-mêmes. Frédéric refuse de tenir rétro au pape qui lui refuse le baiser fraternel, et l'affaire s'arrange sur-le-champ; plus tard, l'empereur s'alarme du mot à bénéfice appliqué à l'empire, et le pape Adrien répond : « Je vous ai couronné, est-ce bien fait? c'est bien fait? » « C'est ainsi que j'ai voulu parler du « bénéfice » de l'empire. » Une autre fois, il s'agit de quelques régales puis du pape qui repousse un comte de Biandrate, proposé par l'empereur à l'archevêché de Ravenne; et tandis que les dissidences ecclésiastiques sont à peu près insignifiantes, et déjà décidées; il l'avance par la paix des investitures, la guerre est très-violente, au point de vue consulaire, parce que les deux chefs se disputent une domination politique. L'empereur continue les premières récriminations de Lothaire 111 et il réclame le gouvernement de Rome, la Sardaigne, la Corse,

174 RÉACTION IMPÉRIALE

le Midi, les alleux de la comtesse Matilde et la couronne des Deux-Siciles. Le pape résiste, en protecteur de la ligue lombarde, en chef des barons du Midi, en ami des velfes de Bavière qui propagent son influence en Allemagne contre la liberté fédérale de l'empire. Toute rivalité et l'Allemagne sont ainsi mises en doute par une lutte acharnée couverte les 174 inimitiés italiennes qui la nourrissent et rendent et la formule de cette lutte, considérée dans sa signification la plus élevée, dépasse en grandeur toutes les formules de l'ère antérieure. Quelle que soit la pensée du pape, qui veut continuer Grégoire VII, et se dire le suzerain de l'univers au nom de Jésus-Christ; quelle que soit l'intention de Frédéric qui est en Allemagne le héros de l'Église

fédérale et l'empereur des jurisconsultes contre les théologiens de l'Église unitaire^ leur hostilité réciprocque^ leur contradiction^ devenue géographique et territoriale, comme une guerre « per regionem di confitni, » détruit toute unité régnante, toute hiérarchie féodale, toute suzeraineté antique, pour livrer les gouvernements de l'Europe à des pouvoirs réels, vivants, populaires, sans qu'aucun chef puisse arrêter l'essor des nations, soit au nom de la conquête romaine de César soit au nom de la conquête religieuse du Christ. Plus de tables juridiques, plus de fables religieuses, plus de rêves barbares ou antiques qui se mêlent à la réalité moderne, si ce n'est en souvenirs vagues, confus, contradictoires pour donner le temps à la lumière de passer des villes aux villages, des vicliages aux mesures, des mesures aux châteaux, et jusque dans les replis des rochers. Ainsi, en Lombardie, la domination impériale est détruite, et la suzeraineté devient purement honorifique. La domination

COIRCRK LA GUIRRE MULHCIPALB. 175

pontificale ne subsiste plus qu'à l'état de cérémonie symbolique, et cette double destruction accomplie par les forces de la terre^ par les idées des consuls^ par le progrès de la guerre municipale, par le droit acquis de se gouverner au dedans et au dehors, se répète toute seule, dans l'anomalie ironique qui fait de l'empereur le vassal du pape, dans le Midi, tandis que le pape est vassal de l'empereur à Rome, en sorte qu'ils sont maîtres et serviteurs Tun de l'autre, et en définitive pris au piège de la révolution et livrés à la dérision générale, comme Mars et Vénus dans les filets de Vulcain devant les dieux de l'Olympe

CHAPITRE Vm

Ik UVOUTIOI Mt CMSolt D«K TWTI l'EUMTE.

L'influence italienne reconnue par les Romains et acceptée par les diverses nations de l'Europe. — Les empereurs consulaires derAllemAgue.— Les chefs consulaires des États de la i'édértiion germanique.— La Fnioe foircée de ae développer par l'unité, par le despotisme et par ses guerres unitaires contre les hérésies du midi.— Les lorda devenus consuls de TAnc^»terre grAce à la fondation du Parlement.— L'Écosse.^Les Espagnes. — Lo Portugal sous interdit. — Les États Scandinaves,— les Etats slaves. — Déclin des croisés en Orient. — L'Église imite au rebours la révolution générale avec les cardinaux, les conciles et les ordres nouveaux des franciscains et des dominicain8,>»et elle remplace la croisade par l'inquisition»— et l'indiscipline des Français et des capucins par la scolastique de saint Thomas et de saint Bonaventure.

Aucune nation de l'Europe ne songe à ce qui se passe en Itatie; le Tacanne des consuls de Lombardie, des barons du Midi , des émeules de Rome ne réveille

aucun écho dans les clii ouiques de France ou d'Allemagne : quelques écrivains , forcés d'en parler , montrent le dédain le plus profond pour ces éYénements qu'ils sont incapables de comprendre. Que pense saint Bernard^ en voyant les Romains marcher à la conquête des consuls? « Les Romains^ dit-il , sont des hommes «dénaturés, intraitables, impies devant Dieu, témé- « raires avec les t^aiiils, envieux des voisins, sans ami- «tié pour personne^ détestés de tous, ingrats^ impu- « dents, efifrontés, vantards , vils adulateurs, détrac-

cr teurs acharnés et très-sa\ants dans Tari de trahir^ » Que dit Radevicus des Milanais? Qu'ils changent d'idée à chaque instant, se nourrissant de schismes^ se jouant des luttes de TÉglise et de Tenipire» et il j^oute que les villes lombardes s'acharnent les unes contre les autres avec une cruauté qui surpasse celle des barbares*. ISous avons cité l'évêque très-modéré, Olhon de Frisingue : l'insurrection et la guerre lui semblent des sacrilèges^ et s'il reconnaît la puissance des municipes> il ne peut s'empêcher de sourire^ en voyant qu^iJs parlent sans cesse de liberté et qu'ils violent sans cesse leurs lois*. Devant les anciens pouvoirs, le progrès se confond toujours avec raiiarcliic , le pillage et i incendie; mais quand le pacte de Gharlemagne se transforme, quand Tidée des consuls modifie les formules féodales de l'Église et de Tempire, quand tout le monde peut ylire que les gouvernements sont enlevés aux suzerains du moyen âge et transmis ànies pouvoirs directs, vi vaats et ^>opilaii es, désormais libres de faire la guerre et la paix^ sans tenir compte de la vieille hiérarchie et

' Qaod um Dotum saeeufis quam proierria RomftnoraïD, inraett pâlit tamnltoi assueta, gens immnritis et inU'aetabilis, subdi nescia nt corn non nlet lesitterD? — iDerednli el subvenons svnt lecom RomaDi, impti îd Deom, temerarii io sancta vel saoclos» sedtUosi ÎDTteero, aernuli in vicînes» inhumani in extraneos, quos neniinam amantes amai nemo, superloribus infidèles, inferioribns iinplacabiles, ioTerecuDdi ad peteadnnn, ad negaDdum frontosi , ingraii cum acceperim, grandia loquuniurcainoperan-

tur exigus, blsndis» si mi adiilalores, mordaeisatini detraciotea el
doclississi prodicores* (St Bernard.)

Tanta iu se invicem cradelitale saevioDl» quaoU oec in barba-
ria decerel. (Radevicus.)

' Cum legibus se tivere glorieDUir, legibus non obseqynDior*
(Oiaon.)

178 LA AÉVOLUTION DBS CONSULS

sans respect pour aucun des hauts sdgneurs des temps otho-
niens ou carloTingiens^ alors la révolntion passe

les Alpes, et se pi op:i^e dans tous les Etats, par la force même
de ce pape et de cet empereur qui avaient voulu la dompter.

A ses derniers moments^ Frédéric Barberautse est déjà
presque lecoosul de rÂllemagne^dontil développe en même
temps Tantique liberté et le fractionnement

fédéral, ces deux forces indivisibles de la constitution germa-
nique. Quand il brisel'unitc de la Bavière catholique^ on voit sur-
gir le Holstein^ le Mecklembourg, la Poméranie^ le Tyrol, la Sty-
rie, Ratisbonne^ Lubeck» BOUTeaux états indépendants,
nouvelles créations consulaires, nouvelles imitations du mouve-
ment italien. Magdebourg, HildesheiiU; Munster, Brèaie,
Goioque, May ence, s'étendent et gagnent leurs confins naturels:
la diète, deux fois plus nombreuse, représente des peuples incon-
nus aux diètes antérieures. Sous le Toîle léger de la croisade, on
voit encore un homme libre dans le nouTel empereur, Henry F/,
et à sa niort ce voile qui tombe laisse apparaître des empereurs
qui se succèdent et s'alleruent avec la mobilité révolutionnaire
des consuls de Gènes ou de Milan. On nomme d'iUwrd, en 1197,

Frédéric II, encore mineur, pour maintenir la dynastie des ffohensta^en: Tannée suivante son tuteur, Philippe, duc de Souabe, le supplante à l'immense diele de Mulhouse, où la démocratie Tacclame pour rendre la couronne plus libre et élective. Le parti velfe et catholique lui oppose un nouveau César, encore plus démocratique, Otbon IV, de la ligue des Velfes, dit le Superbe par les grands et Père de la justice par le peuple. Pendant huit ans^, chaque État passe plusieurs fois de Philippe à Oihon, et

DiNS TOUTB l'buROPS. 179

d'Othon 4 PhiUppe, avec une liberté de choix qui scandalise les Allemands du vieux temps. Mais ia molle démocratie des Velfes prosLilue la liberté germanique; son pape se prétend maître de Teiupire, qu'il attaque en Lombardie et en Sicile ; sa dévotion menace sans cesse la loi, et en 4207 les gebdins l'écrasent avec Philippe de Souabe. L'année suivante, quand Philippe est poignardé, Othon IV ne remonte sur le trône qu'en ennemi du pontife, eu gebelin d'élection, en homme décidé à imiter, sinon la légalité^ du moins l'impiété de la famille d'Mohenstauffen* Alors le pape, exaspéré, l'eicommimie, en lui opposant un faux Velfe, Frédéric li, neveu de Fréiérie Barberaum, gebelin de sang, de coBur, d'esprit, de tradition et de position : car il est le roi des Deux-Sicules et Tennc nain h 1 de l'Église. Après s'être servi du Ie\iei de i imposture, pour s'emparer de la couronne impériale, Frédéric reprend son rôle de gebelin, qui lui avait été enlevé par son adversaire, et avec lui l'Allemagne se retrouve d'aplomb sursabase, libre, légale, et fédérale^!! exploite l'opposition velfe, qu'il renverse ; il adopte la démocratie, dont il détrône le cliet : révolu lion consulaire ainsi achevée, la mobilité des élections - cesse tout à coup pour laisser régner la diète, de plus en plus dé-

gagée du vasselage de l'empereur. Elle absorbait tout entier ce César unitaire, dernier souvenir de la conquête romaine que, dans la fougue des réactions, Barberousse avait cru évoquer de l'université de Bologne pour se dire le maître des ducs, des marquisats, des fleuves et des rivières. Dès 1216, l'empereur ne pouvait plus disposer d'un État. Quand Frédéric II voulait assurer sa dynastie, il présentait son fils Conrad à la diète, et on le voyait avec les sept électeurs qui paraissaient

180 LA NITOLUNON M8 COK8UL8

pour la première fois en gardiens de la fédération germanique.

Les divers États de la fédération se développent; les uns par la démocratie unitaire, imposée d'en haut par un chef, les autres par la Itbé gébeline ou fractionnée qui part d'en bas avec le peuple, toujours

protégé par l'empereur.

Dans la haute Lorraine, vers 1185, le duc Simon, chéri du peuple, humilie les seigneurs, supprime les guerres privées et chasse les juifs. En 1217, Thiébaud soumet l'Église à la Justice de l'État, sans épargner personne, et tuant de sa main son oncle, évêque de Toul, qui avait assassiné son successeur dans l'évêché. Avec lui la haute Lorraine repousse la suzeraineté incompétente de la Champagne, et sous Mathieu II la langue du peuple paraît dans les actes.

La basse Lorraine nous montre, en 1235, Henry III le magnanime qui, à son lit de mort, ne croit qu'au Dieu des consuls et abolit la mainmorte, qu'il qualifie d'extorsion; en même temps il ordonne

aux baillis de rendre leurs jugements d'après Tavis des scabins, ces coa'> suis mineurs des villes libres.

À partir de 1199^ les chefs du Sundgawont le titre de land-graves : l'un est appelé le Paciûque, Vautre le Sage; le troisième, qui arrive en 1240, est Rodolphe d'Habsbourg, prédestiné à être le sage de Tempire.

Dans le Palatinat, nous trouvons le comte Conrad qui devient successivement Tavocatde Trêves^ de Wornis> de Spire, de Wurtzbourg, deFulde^de Wissenbourg, de Satz, deLimbourg, de Ravensersbourg, de Lorch, où il répète, en laKjue, Il mouvement antérieur par lequel les Velfes s'éteudaieul et protégeaient les églises contre les comtes.

Aills TOUTE l'kUEOPB. |R1

En Bavière, l'ère de la dévotion finit avec Heni v le Lion, dompté par Frédéric Barberoisse, et en 418'^ le duc Louis coml)at lesévêquesultra-caUioUques deSalzbourg et de Raiisbonne.

La Souabe, terre de la rébellion catbolique contre le chef de l'empire^ est régie en 1219 par le duc Henry 11^ qui se révolte deux fois contre Tempereur Frédéric II son père ; mais il est dépose, comme dans l'ère antérieure le ducGoarad ravaitété par Tempereur ifenry / F> son père.

Ailleurs^ la liberté se développe encore plus forte

par la guerre consulaire. — En 1214, le comte de Hollande répudie la suzeraineté épiscopale d'Utrecht. — Le chef du Luxembourg, Henry IV le Grand, appuie une rébellion consulaire de Nam ur.—ËnGueldre, après Othon IV le Boiteux^ qui protège le

commerce et donne des lettres de franchise aux paysans en arff-
vant dans sa capitale , on voit son fils Renaud II qui acquiert le
titre de Belliqueux. — Dans le Wurtemberg, Uulric I", qui règne
en i -200, reçoit le nom de Batailleur. — Cette même épiihète
était donnée à Henry il de la basse Lor* raine, et on la Toit pa-
raître ailleurs pour attester que sur tous les points de Tempire on
accepte ce progrès de la guerre municipale, qui fixe la géographie
de TAllemagne.

La Bolièiie accomplit sa révolution consulaire en devenant un
royaume avec le premier Othocar ; et avec le second roi du même
nom; dit le Victorieux, elle s'é» tend, ennemie de la Gartnthie, de
la Carniole^ de Tlstrie,

de la Prusse, de la Hongrie.

Le duc d'Autriche, Frédéric 11 , dit le Belliqueux, combat à son
tour la Bohème, la Honj^^rie, la Moravie, sans superstition pour
le culte des évêques, et sciait spoliateur

182 LA idsmxmùH dis oohsuu

des monastères où il loge ses soldats. Les citoyens le chassent
ci, momenianément libres^ improvisent Tuniversité sous la pro-
tection de l'empire. Le duc ne rentre dans sa capitale qu'en après
un long siège; il n'y règne de nouveau qu'en continuant ses
guerres, et meurt sur le champ de bataille^ doubleineut iilile à 1
Âutriche, qu'il délivre en même temps de sa personne et de ses
ennemis.

Les Tilles flamandes arrachent des chartes à leurs comtes, et
parmi elles on Yoit Gand qui surgit. Sous Baudouin IX , empe-
reur de Gonstantinople , la liberté a ses partis : les Ingretins et les

Beaiiwetins. La sévérité des marchands méprise le faste portugais de la comtesse Mathilde, et en 425 la haine contre Jeanne, la nouvelle comtesse, crée un fsiux Baudouin populaire, exalté par les villes, symbole de liberté^ erreur indomptable du peuple ; et le jour où la comtesse le fait pendre entre deux chiens, elle est accusée de pai i icide. Depuis, Mar^i^uerite est appelée l'Enragée; toutes les villes sont en progrès, et la révolution finit par pénétrer dans la famille régnante, qu'elle divise...

Les villes sont encore plus ouvertement consulaires et guerrières^ bien qu'elles gardent Tévêque, par la nécessité d'être représentées à la diète et de rester indépendantes. Dès 1178, Utrecht s'agite; en 1196, deux candidats se disputent l'évêché; en l'évêque Thierry combat le comte de Frise, en favorisant la révolte des Frisons; en15, il combat le comte de Coevorden, qui le prend, lui arrache sa tonsure avec la peau et le tue. Mais Thierry est vengé par son successeur, qui fait expirer sur la roue iecomte de Coevorden, et la ville devenue consulaire accorde le droit de combourgeoisie au comte de Hollande, l'ancien ennemi des

DANS TOOTB l'bCAOPS. 183

évêques. — Après de violentes agitations, Uége exclut

un candidat féodal ; Simon de Limbourg est proclamé ; l'évêque Simon Cuyk, jenne homme de seize ans, accorde une charte et règne en combattant les comtes de Fkmdre, de Nannir, et le duc de Brabant. — L'an de la paix deConstanca, deux candidats, rnuYelfe^Tolmar^ et l'autre Gebelin, Rodolphe, se disputent TarcheTéché de Trèvcb, et après une lutte de six ans, un troisième archevêque, Jean^ rèerne en coîsiil, entourant la ville de remparts : Tantique Irevirum, ValUra Moma le siège des em-

pereurs romains, renaît avec des partis qui mènent rarcheTéque en le rendant deux fois yelfe et deux fois gebelin. Le schisme se renouvelle en m^... — A Colofj ne, nous trouvons Tarchevoque, appelé le second fondateur de la ville, puis des luttes, un archevêque qui abdique, deux autres déposés par i'Ëglise, deux années d'anarchie, ensuite Inglebert, tué par le comte dlsembourg, son parent. Hais, comme T^vêque dXTtrecht, il est vengé parsonsnce-cesseur, qui fait clouer son meurtrier sur la roue. Enfin Conrad combat le Brabant, Juliers, Limbourg, et on voit surgir la cathédrale de Cologne. — L'évêque Conrad de Mayence, l'année même de la paix de Constance, règne toi^ours botté, cuirassé, Tépée au poing, défendant la patrie. l>e 1^ à 1908, la liberté agite Pényéché par deux prétendants. L'insurrection consulaire de Worms se déclare en 1217, sousré\èÇue Henry II. — En les villco hansealiques imitent la fédération de la ligue lombarde j — en 1247, les villes du Rhin la copient à leur tour au midi, les hommesde Schwitz,Uri et Underwald, ces premiers Suisses, protégés par Frédéric Barbe-rousse, s^avacent de nouveau en repoussant la suzeraineté des Habspbourg, et sont reçus « à bras ouverts, » en 1240, par

LA RÉVOLUTION DES CONSULS

reoipeiieir Frédéric qui les déclare homiies de l'empire;— el à l'eiUnction de la dynastie Telle de Zerioguen^ en 1 1 82, Fri-boorg, Berne^ Zurich el d'antres Tilles

restent libres, ou du moins indépendantes sous leurs comtes. La révolution italienne agitait toutes les parties de rAUemagne.

L'Ébution fédérale de l'Allemagne est une menace pour la France, qui se décompose au contact des ligues germaniques expansives sur le Rhin. «La France est

« noire seul obsolète, dit Othon IV à ses fidèles; si nous « pouvons 1 abattre et la décomposer^ le monde est à « nous. » Mais ici le pouvoir réel et vivant du roi s'attache par l'unité monarchique de Philippe , qui bat Othon IV à Bouvines et reçoit de Paris sa capitale, le nom tout romain d'Auguste. Les armes et l'expansion de Paris lui suffisent pour protéger le royaume contre l'Allemand agresseur; mais à l'instant où il se trouva engagé dans le contresens que lui ont légué les Tuteurs de l'ère épiscopale» et son Tuteur de Normandie, déchu roi d'Angleterre, n'est plus puissant que lui dans le Poitou, à Tours, en Aquitaine, sur le Mans, en Bretagne, sans compter le grand fief de Normandie. La révolution italienne donne au roi l'idée qui attriste la France à sa contradiction intérieure. Depuis le traité de Constance, la religion féodale^ qui lie les gouvernements indigènes à de hautes dominations, n'est plus qu'une taine superstition. L'Allemagne fédérale rallie d'en bas, en multipliant ses États; la France monarchique peut la détruire d'en haut, en unifiant ses provinces; et Philippe Auguste, devenu despote, démocrate et plébéien dans l'intérêt général, soulève le Poitou^ la Touraine» le Hainaut, la Bretagne^

biyiiizeo by

DANS TOUTE l'EUROPE. 155

L'Aigou, qu'il jette contre la Normandie^ ainsi étouffée^ absorbée, éteinte à jamais. Son usurpation n'est pas

moins méritoire que celle des feudataires allemands insurgés, au nom de la liberté et de la fédération, contre les hauts sei-

gneurs quasi-unitaires tiu vieux temps. Sa tâche ne se borne pas à violer les engagements suzerains et à porter les mains sur les fiefs ; elle ne finit pas avec la victoire qu'il remporte et avec la confiscation des provinces anglaises : elle suppose que son gouvernement sera toujours meilleur que celui du vassal dépossédé; que personne ne pourra [vplus regretter l'alliance fédérale de l'Angleterre; que le souvenir de l'antique indépendance sera une tradition de nobles déchus^ et que Tancienne liberté se trouvera associée à des formes déconsidérées, à des représentations fastidieuses, à des délibérations pompeuses inutiles, et protectrices des droits les plus surannés. C'est ainsi que se développe le despotisme bienfaisant de Hugues Capet, Au rebours de la diète germanique^ qui s'élève^ multiplie ses représentants et développe ses franchises, le parlement français s'efface chaque jour devant la fortune du roi; son indépendance n'est qu'une parade menteuse; ses chefs sont étouffés par l'intrusion du bouteiller, du chambellan, des domestiques du roi, hommes serviles par principe, par position, par passion. Sa liberté est tellement dérisoire, que son premier jugement connu est de 1157; et qu'en 1219, parmi les six pairs du royaume, celui de Normandie est dépossédé; les trois pairs d'Aquitaine, de Flandre, et de Toulouse, sont en ennemis; celui de Bourgogne est un enfant; le comte de Champagne fonctionne seul, et en amant éperdu de la reine. En France, la liberté est stérile, folle, étourdie, amie de l'Allemagne, de l'Angleterre, de tous les ennemis

186 U REVOLUTION DBS COM8UU

de la nation ; elle trahit le l'attardé sous des lois

insensées, cl toute la féodalité française doit être traitée comme le vassal de Normandie. C'est la servitude qui sauve le

pays^ TuDifie;, le fortiie ; le despotisme le plus absolu est la condition suprême de ses réTolutions : elle permet au roi de modifier sans cesse toutes les lolsy de les perfectionner^ de les changer^ de briser tous lesobstacles qu'il rencontre, d abattre tout lionime libre comme une aspérité étrange et choquante, de faire une ordonnance chaque jour^ une loi pour chaque cas, d'écouter sans cesse les conseils de sa mobile inspiration, la théologie orgueilleusement servile que Philippe Auguste organise en ^195 par l'université de Paris. L'université naît monaK lii iue et princière,cojniie la nation^ dévastatrice des écoles libres de l'ère antérieure et soumise à une sorte de monarque scolastique , le recteur, proscrivantÂristote et supprimant le droitdvil^ de crainte qui! ne puisse ternir Téclat et Finnoence de la théologie. Rien n'est plus utile à la France que ce surcroît de servilisme intellectuel, où la science et la foi^ les hardiesses et les préjugés^ la pédanterie et la piété se mêlent pour former une phalange d'hommes disciplinés et hargneux^ rangés d'après une hiérarchie enfantine de prix et de récompenses avec des idées namérotées, des classes de convention, et des enthousiasmes de commande, approuvés, visés et paraphés par Tautorité académique. C'est ainsi que Ton fait l'unité des nations; c'est aingi qu'on efface Tindividiialitéi rorîginalité> Tindépendance des hommes et des pro* vines; c'est ainsi que la théologie française dénonce à l'ambition du roi la liberté du Midi, ses villes quasiitaliennes, ses coiiites quasi-consuls, et ses hérétiques qui transportent dans le dogme l'ancienne doctrine

d'Arnahio de Brescia, décidée cette fois à nier la divinité de Jésus-Christ. Le roi succède^ dans le Midi , à la fomille patibulaire de.Monfort, pour exagérer encoreune proscription déjà épouvantable. Par son ordre « on brûle les hérétiques ; en étend la confis-

cation des cou* pables aux suspects, à ceux qui recèlent les suspects; le confessionnal, le lit des malades, Tagonie des mourants, rien n'échappe à l'invasion de la France unitaire, qui soit pas à pas les médecins^ les confesseurs, les parents^ les amis des bérétiques^ pour flairer ses victimes, et cette infamie s'organise par le tribunal de Tinquision^ nou- Telle infamie où les malfaiteurs acquièrent le droit de témoigner contre les accusés. La conversion elle-niènie ne désarme pas la loi : ceux qui se rétractent devant le tribunal sont jetés dans une prison perpétuelle, et les geôles ne suffisent pas à contenir les Yictimes ; ceux que l'Église est forcée de relâcher sont marqués d'une croix jaune, flagellés tous les dimanches dans toutes les processions, poursuivis avec les fureiirs de la démente, condamnés à une \ie de douleur, d humihalion, de rage pire que la mort. La France serait-elle revenue à rère des évéquest Serait-elle tombée dans une sorte d'idiotisme, au moment où tous les peuples se développent? Non, elle est consulaire : elle enlève à ses évêques le droit de juger les criminels. Philippe Auguste* est un instant excommunié, quand il combat TAngleterre; son successeur force les serfs à se racheter malgré eux; la révolution est dans Tunité qui s'étend, dans les tribunaux qui se sécularisent» dans le despo* tisme du roi, qui accable ses vassaux et qui refoule ses ennemis, dans la religion de la France, toujours libui ale à la surface. L'inquisition du Midi n'est tnne le fruit de la géographie française, forcée d'adopter le progrès de

ifSê LA RihroLmoir du comuu

la fffierre, et de copier sous une forme orthodoxe et monaïque toutes les atrocités des municipes italiens }K)ur subordonner le Midi au centre de Paris.

Chez les Anglais^ le progrès de la liberté consulaire se réalise par les lords, appuyés par les oommuDes contre le roi, rétrograde au lieu d^être bienfaisant. A la mort de Richard Cœur de Lion, ils déclarent le trône électif; et quand le roi Jean se place sous la su-Îeerainete de i Église, pour se fortifier contre la révolution, ils s'emparent de Londres, aux acclamations du peuple et proclament la grande Charte qui inaugure le droit des personnes « les franchises de la ville, le tribunal de Westminster, et la liberté du commerce. Un instant on pourrait les prendre pour des ennemis de la patrie, pour des amis de Tennemi , car on les voit à la suite d'un prétendant français, secourus par des troupes écos-saises. Mais ils sont les Trais pouYOirs réels et vivants de TAN-gleterre; et slls renoncent momentané* ment à Fhostilité éternelle contre la France et l'Écosse, c'est pour organiser la liberté chez eux, et pour accabler avant tout leur plus grand ennemi, le despotisme royal» Le jour où Jean sans Terre meurt empoisonné, au moment où le prétendant français peut se croire Tictorieux, comme Guillaume le Conquérant, *tout le pays lui échappe par une manœuvre instantanée, tous les lords se rallient a Henry 111, tils encore mineur de Jean, et c'est par lui que triomphe la grande Charte des libertés et des forêts. La révolution est lime, acquise à jamais ; la grande Charte reçoit depuis trentecinq ratifications royales; personne n'ose plus la mettre en doute : le clergé lui-même Taccepte pourluttercontre les extorsions ponliUcalesd'Innucent III, contre les exactions romaines et contre les provisions qui violeut tous

DANS TOUTE l'sUROPE, ' 189

les droits desélections anglaises, en installant des étrangers dans les bénéfices vacants. Le roi seul soutient le pai>e contre la

nation; il ne [s'identifie plus avec les iords comme dans l'ère antérieure, il ne combat plus les primats : fortifié dans Top position^ il reste à Tétat de pouvoir rétrograde^ récalcitrant^ à la remorque et tel*» lement en dehors de la nation^ que depuis Jean sans Terre les pires (h's rois anglais sont ceux qui arrivent aux époques les plus glorieuses de la nation.

L'Ecosse s'arrache à l'ère de dévotion inaugurée par les deux saints couronnés de Tère antérieure ; son roi Guillaume, qui représente le progrès des consuls, bravé les interdits du pape^ et sous lui la monarchie se lève libre, indépendante et altranchie de la suzeraineté do rAuglelerrc, à laquelle elle se trouvait asservie pai' le trtfité de Falaise.

L'ère des consuls plftur TEspagne, c'est le moment où ses quatre royaumes se jettent ensemble contre tes Maures, en 1240, à la grande bataille de Tolosa : c'est l'explosion des grands ordres militaires de Sau-lago, de Calatrava, d'Alcantara, qui écrasent les Arabes et forment les grandes marches de TEspagne ; c'est le règne de Ferdinand , maître de Castille, d'Aragon, et beau* lîls de Philippe, empereur gebelin de PAUemagne. Ferdinand prend Cordouc, ville sainte de Tislamisme espagnol; Valence, où le Cid pouvait a peine s'aventurer en combatlant; Séville, capitale de l'Andalousie ; et, couvert de gloire^ allié d'Abou-Saïd qui règne à Grenade , il meurt en réputation de sainteté « plus tard canonisé »>ar l'Église, sans qu'il ait cessé un instant d'être consulaire, profane et guen ier. Son fils, Alphonse le Sage, rend tributaire les émirs deGrenade'etdeMurcie, et, en véritable empereur des Èspagnes, allie sans cesse l'a-

veugle foi à Torgueil d'une liberté indomptable; pas une seule de ses œuvres qui ne soit une œuvre pieuse, pas une seule de ses pensées qui ne soit indépendante comme un schisme. «Si Dieu m'avait consulté^disait-il,

«j'aurais mieux construit l'univers.» — Dans les divers Etats de la fédération , les franchises municipales se multipliaient ; chaque coup porté contre les Maures frappait de mort la féodalité du vieux temps; Terre nouvelle apparaît dans les villes, dans les parlements, dans les lois, dans l'aspect tout moderne des Castagnes. Voyez la Castille et l'Aragon, vous y trouverez le code des « parties » les cortès, où même leurs rangs [à] admettre les communes; la langue du peuple qui, détrône le latin dans les lois et dans les contrats; des villes ayant le droit de changer de seigneur, en prenant des membres de la même famille; d'autres villes avec le même droit, sans aucune restriction , de sorte qu'on les voit habituées à changer de seigneur sept fois par jour. Leur ligue de la Sainte-Hermandad atteste le droit de la guerre^ à l'imitation des villes de Lombardie, de la ligue hanséatique et du Rhin.— Moins unitaire^moins victorieux, moins monarchique que la Castille, l'Aragon est régi par de mauvais rois^ dominés comme en Angleterre par le parlement, et les châteaux que l'empereur accordait à l'ancienne féodalité sont rendus à la nation qui les réclame«

La dévotion royale s'éteint subitement, dans la monarchie unitaire du Portugal, avec Alphonse II, qui arrive en 1214 et publie des lois fondamentales, «dans le but d'assurer la liberté individuelle et la propriété, à d'abolir les impôts trop lourds , de régler les droits civils des citoyens, d'éviter les jugements précipités < dans les affaires contentieuses, et de fixer les droits de

a rÉglj86 et du clergé. » Mais, dans cette monarchie de dévotion incandescente et de piété fantastique, fixer les droits du clergé, mettre un terme à l'aveuglement de l'ère épiscopale^c^est escalader le ciel et porter le défi à Dieu. AipboDse meurt sous l'anathème de l'Église. Son successeur, Sanchez II 9 assailli dans son palais^ mau* dit par les prêtres» trahi par sa femme» excommunié parle pape, estdétrônépar les grands, qui lui substituent Alphonse in;la ré\olulion ne s acjlève que parce que le nouveau roi élude l'émeule féodale, avec la religion et l'astuce qu'il tient de sou éducation française, et sous hii le peuple triomphe » les foires se multiplient, Pindu* strie est protégée, les "villes sont entourées de remparts, le prix de l*or et de Targent est fixé, et le portugais devient la langue de la nation, en dépit du latin. La légende des Sept enfants de Lara se reproduit dans l'histoire des Sept chasseurs égorgés» symbole d'une guerre consulaire qui élargit les confins du royaume par la conquête du pays des Algarres.

Dans les pays scandinaTcs, au nord de 1 Allemagne, on voit le même mouvement, sous un jour glacé, avec des hommes de fer, au milieu d'événements qui se multiplient et se succèdent très-rapides» bien qu'ils soient nettement accusés et d'un sens très-firappant. La sombre déYotion qui prêtait ses armes dangereuses àTunitédu Danemark s évanouit pour toujours, et le roi Walde-mar laisse le ciel aux évêques pour régner avec des moyens terrestres, fondant l'admirable capitale de Dantzig^ publiant les lois de Scanie» celles de Sélande » réprimant les juridictions insolentes des Églises et combattant le primat de Lunden, qu'il dé^

possède, humilie, et force à se réfugier en France, à Glahrvaux, Son action» toute commerciale et toute mo*

19â LA RÉVOLUTION DES CONSULS

derne, n'est religieuse que lorsqu'il bâties Sclayonsen renversait la grande idole de Swantorit, la divinité

malfaisante des pirates, et à sa mort les paysans accourent à ses funéraillos : « Il était notre père, s'écrieiit- « ils, il était notre libérateur. » Canut Yl actiève son œuYre en dégageant le Danemark de la suzeraineté que lui ayaitimposée Frédéric Barberaum, et par sa guerre consulaire il occupe la Pomèranie, Lubeck et Hambourg...

En Suède, au rebours du Danemark, ce n'est pas le roij mais les paysans qui s'avancent, libres comme des iord\$ anglais ou des barons espagnols, en se déga* géant, pour la première fois, de Tantique barbarie Scandinave. Ils enlèvent les juridictions aux ecclésiastiques, limitent les (ioiiations aux églises, repoussent le clergé marié, s'emparent de toutes les élections aux dignités religieuses, s'imposent à leurs rois, presque en républicains, et on voit Charles Vil assassiné i Swerker II expulsé. Sous [la régence .de BtrgeTy tuteur du roi Waldmnar son fils, acclamé par le peuple, les ordalies disparaissent, lis guerres privées cessent; on défend aux hommes de se veudre ; le royaume se transforme, et les rois quittent la vieille capitale d'Upsal pour s^oueroer à Stockholm, la ville de la révolution consulaire.— La Norvège répète en sœur les progrès de la Suède, avec un surcroît de liberté et de démocratie qui crée des partis, des guerres , des luîtes couUe le clergé et des gueuseries ultra-consulaires qu'il faut détruire pour aboutir à Tordre légal de la diète; et après mille vicissitudes, moi-

tié ternes^ moitié poétiques comme le ciel du Nord, l'assemblée de Bergen est en l^la plusgrande que Ton eût enoore vue^et HaquinV publie les premières lois sur la liberté uividuelle.

OAKS TOUTE l'eLROPB. i93

Dans les régions slaves , la révolution se montre plus confuse^ sans contours» à demi effacée par une barbarie nuageuse. En Pologne, BoleslasIV, qui veut résister

au pape, se trouve domine par I rédéric Bofberouête» Micze-las 111, qui s'impose de vive force, est déposé par les évêques et les magnats. Le vrai consul du royaume estKasimir 1I> qui fonde le sénat, protège les paysans et reçoit le titre de luste; mais il respecte les biens du clergé ; ses lois sont sanctionnées par le pape, et la Pologne reste dans les brouillards de la dévotion épiscopale sous Wladislas, qui échono ili v int l'Église, et sous Boleslas V, qui se laisse envahir par les cUeYalier s teutoniques.

La Hongrie est monarchique comme la Pologne^ en haine de r Allemagne, et Bela III, qui règne de 4173

à 1190, présente à son tour une pâle copie des réform^ consulaires, quand il réprime les voleurs , quand il extermine les brigands, quand il introduit les procès écrits, et quand il fonde les comtés pour ébaucher l'administrationda royaume.

La Russie, antithèse juridique des régions slaves, comme le Danemark est 1 aïitilhèse despotique des pays Scandinaves, ne présente plus rien de saillant, rien de décidé; son caractère s'efface sous l'effroyable désastre de l'invasion tarlare, qui l'arrache au système européen et la soumet à la suzeraineté errante des hordes sauvages. Cependant le grand prince survit, il est encore

le tribun des Russies : c'est à lui que se rallie la nationalité frémissante, avec toutes ses traditions, ses boyards, ses divisions fédérales, ses gloires barbares et son schisme byzantin; et si cette région s'attarde dans la carrière de la civilisation, on peut croire que son chef, qui joue le Me de consul, ne succombera pas à

194 LA aÉVOLDTION DES CONSULS

cette conquête superficielle, uniquement suzeraine et

si transparente qu'elle laisse entrevoir debout les vieux centres, la capitale et tout le passé de la nation.

Au premier crépuscule de l'ère des consuls^ Tillusion de la croisade perd tout à coup son prestige et ne crée plus que des expéditions royales, des pèlerinages arniés^ des exploits insuffisants. Les quatre colonies chrétiennes sont sur le point de s'évanouir connue les rêves de l'ère épiscoi)ale ; la vraie croix louibe entre les mains des iniidèles, qui l'arrachent aux troupesdë-faïUanlesdes croisés; le royaume de Jérusalem disparaît Tannée même du traité consulaire de Constance; Saladin> consul improvisé de l'islamisme, rentre dans la ville sainte, que les chrétiens avaient envahie, 4iiaUc-vingt-quatre ans auparavant. Dans les autres colonies, les croisés, plongés dans Tanarchie, sont incapables deserégénérer, soit par les chefs, tous en déroute avec le pape» soit par les peuples, tous infidèles et inaccessibles aux superstitions de rOccident. A la troisième croisade, Richard Cœur de Lion est aux pi ises avec Com ail du Monferrat; les ordres religieux se battent entre eux; les templiers sont en lutte avec les barons, les Pisans avec les Génois; l'ennemi victorieux arrive jusqu'à Ptolémaïs, et Richard, en gagnant Chypre, s'éloigne de plus en plus de la terre sainte. On fait primer l'intérêt des colonies sur

celui de la croix. Plus tard, l'intérêt de l'Europe l'emporte à son tour sur celui des colonies, et les princes sont rappelés chez eux par la révolution consulaire^ qu'ils doivent représenter ou combattre^ suivant leur destinée^ et par les guerres consulaires^ qui abolissent les expéditions sacrées en terre sainte, au profit de la géographie intérieure de l'Europe. — A la quatrième croisade^ Tempereur Henry VI^ qui ullre 30 onces

d or à tout croise, n'a pour but que la conquête des DeuX'Sicules ou l'affaiblissement des seigneurs de rempire, ou d'acquérir un ascendant exclusivement politique en Orienty où l'on dit, au reste^ que «les Aile- « mands arrivent pour commander et non pour a couil attré. La cinquième croisade glisse encore plus ouvertement de la religion des évèques à la révolution des consuls. Prêché par le pape Innocent III, en 1198, elle n'entraîne que les barons français. Faute de moyens de transport, ils tombent à la merci de Venise, lui promettent la nioilio des conquêtes futures, et, par anticipation, lui soumettent l'istrie, Trieste et Zara, où ils hivernent presque en mercenaires du doge Dandolo. De Zara^ Venise leur montre l'empire byzantin, vaste proie sans défense> vieux monstre en dissolution , conquête splendide, facile, inespérée, tentation irrésistible pour des liommes capables d'étal)! ir une comparaison sensée entre Jérusalem et Byzance; et, à travers une intrigue romanesque d'apparence et très-ignoble au fond, sous prétexte de secourir Alexis et son père détrôné, les barons^ de moitié avec les marchands de Venise» s'emparent de l'empire byzantin, où ils régneront par le fer elle feu, en voleurs de grand clienim, trop orgueilleux, trop tous, trop insolents pour dominer les brigandages, ne fût-ce qu'à leur propre profit, comme le conseillaient les doucereux Vénitiens très-versés dans le vol par les lois de finances. On dépèce l'empire, on le traduit en fiefs; on

joue aux dés les villes de la Grèce, on les échange, on les achète, on les vend; l'ordre n arrive que par l'iniwssiljilito de ne pas simuler une loi, et Tordre c'est 1 éiecliou de Baudouin de Flandre au trône de Constantinople, tandis que les barons pillent les provinces. C'est ainsi que, grâce à Venise^ la révo-

196 l'A uboLOtion vn oommu

lulioii consulaire triomphe de la croisade, autant qu'une révolution pouvait triompher par des barons fiants. Que devient la véritable croisade, celle du pontife ? Elle tombe en effaçon; plus-decinq mille enfants partent pour la terre sainte» niés à des truands, à des filles» à toutes sortes de créatures fourvoyées. Cette multitude est détruite, chemin faisant, par les peuples qu'elle infecte, et le roi titulaire de Jérusalem, réduit au secours de trois cents personnes, ne peut plus se détacher de Ptolémaïs et de Chypre. A la sixième croisade, prêchée par Innocent III» les barons restent indifférents; l'Angleterre» la France» l'Allemagne demeurent impassibles; les rois refusent de partir; un seul écoute la voix du pontife, c'est un liarbare, André de Hongrie, et encore ne part-il que pour tenir le serment qu'il a prêté à son père : il ne reste en Orient que trois mois» le temps nécessaire pour qu'il puisse se dire à lui-même qu'il a tenu sa promesse. Le vrai chef de la croisade n'est plus que l'empereur d'Allemagne, Frédéric II qui paît, pressé par le pape, et arrive cahne, intelligent jusqu'à Jérusalem, où les musulmans s'écartent devant lui avec un respect mystérieux» et on dirait d'insouciance. Mais tout à coup il est maudit» excommunié» mis au ban des croisés » détrôné par l'Église en deuil, comme le tyran de la chrétienté» tandis que le pape envahit son État des Deux-Siciles, et protège Gualthier, le roi titulaire de Jérusalem. Pourquoi ce

deuil» ces anathèmes, cette invasion contre le dernier beros de la croisade en terre sainte? Frédéric aurait-il commis un crime en marchant au saint sépulcre? Non» certes. Etait-il d'accord avec les infidèles? L'accord était douteux et d'ailleurs permis, puisque les infidèles étaient divisés. Aspirait-il à de nouvelles conquêtes eu

DANS TOUTE L*BUROPB. 197

Orient) C'était sous-entendtt, depuis le temps de la première croisade. Avait-ii transformé la croisade en une promenade d'agrément? Les preuves manquaient. Mais il était coupable d'être empereur des ilomains et roi des Deux-Sicules ; le pape le pressait au départ, pour le frapper dans le dos ; il lui prêchait la croix pour lui dérober ses terres^ et il se trouvait surpris en flagrant délit de trahison devant la chrétienté tout entière. La croisade n'était donc plus qu'un prétexte de coii(juête, ou une ctoui tieriede barons, ou une duperie d'entants, et déiinitivement une escroquerie religieuse, où le souverain pontife déposait ses adversaires par la force de Tanathème» afin de s'arrondir aux frais des croyants. Subitement de retour, Frédéric acheva la révolution dans la croisade, marchant contre le pape avec ses Normands mêlés de Sarrasins , mettant en déroute Tannée pontiicaie, et détruisant à jamais la tradition de Tère épiscopale. Que si les colonies étaient menacées, exposées, entamées, c'était Taffaire des colonies elles-mêmes et non pas de l'Europe. Qui veut régner doit combattre ; tous les États sont condamnés à lutter contre leurs voisins : la France combat VALlemagne, qui combat la Pologne, qui lutte avec la Russie; aucun État ne se dérobe à cette loi de la guerre, et les royaumes d'Orient n^avaient aucun droit à réclamer les armées de PEurope, soit pour s'étendre, soit pour régner.

L'Église est assaillie sur tous les points : dans les États libres, par l'irréligion gebeline; dans les États monardiiques, par la révolte des rois; dans la croisade, par l'infidélité des croisés: des hérésies s'annoncent çà et là, dans le midi de la France, dans les villes italiennes.

498 LA AÉVOLtmON DBâ CONSULS

et même dans les villas pontificales» pour eDtamer le dogme jiisqu^i inooDfesté. Mais TÊglise triomphe de toQty en imitant au rebours Télan des consuls. Son chef

demande un concile œcuménique poia tionner sa diète, son grand conseil à la cité de Dieu; il recoauriande aux évêques de convoquer des conciles provindaiu^ de surveiller les élections ei les membres du clergé. En 1221^ il élève ses consuls mineurs les cardinaux, en menaçant des peines les plus sévères ceux qui ose-raient les insulter ; leur chapeau rappelle, pour la f II 1 1 lière fois, qu'ils sont les dépositaires du sang de Dieu, et la foi reli-gieuse reçoit le secours de nouveaux ordres religieux que Ton jette au milieu des multitudes. Sous Innocent Ôl^ on fonde Tordre de la Trinité, pour la ré* demption des captifs; en 1323, on institue dans le même but Tordre espagnol de la Merced ; on fortifie cette milice ecclésiastique, en réunissant en même temps les chevaliers du Christ et Tordre teulonique; on réunit les jaco-bites et les nestoriens; on fond ensemble dnq congrégations d'er-mites> et de iSli6 à 1223 la propagande monacale touche à son apogée par la fondation des deux grands ordres de Saint- Domi-nique et de Saint-François. Ce sont là des nioiiies étranges, nou-veaux, inconnus. Héros de la misère, ils marchent à la tête de la plèbe catholique contre la fausse égalité des consuls ; ultra-plé-béiens en rébellion, ils attaquent tous les peuples privilégiés, tous

les hommes de l'industrie et du commerce, tous les chercheurs d'or qui se lèvent dans les coniumnes, tous les ambitieux qui récoltent des royaumes. Cette démocratie à Tenvers étale avec joie une mendicité inouïe; pour ne rien posséder» les franciscains dédaignent Jusqu'à la sdence théologique, de peur qu'elle ne soit

DANS TOUTS L'IUIROPE, id9

un mérite^ une propriété^ une qualité^ un attentat

contre l'égalité plébéienne de tous les croyants; et ces gueux d'élection se répandent dans toute l'Europe ; nomades, sans gîte^ ne relevant de personne^ hormis le souverain pontife> ayant, avec le droit de prêcher» celui deconfesser^d'absoudre, abstraction fiitedesévèqaes^ et entraînant la multitude qu'ils fascinent, par la facilité des absolutions niclccs à rextravagance d'un dovouvement impossil)le. (Vest ainsi que l'Église répare ses échecs dans tous les États de l'Europe.

Que si elle perd les colonies de la croisade» si Tislamisme victorieux lui enlève Jérusalem» si ses rois et ses primats d^Orient ne sont plus que de vains titu« laires, sans force et sans allies ; si elle est aban donnée dans les expéditions d 'outre-mer par les rois , les peuples et les barons, elle compense, les pertes d'une guerre absurde et lointaine par une nouvelle guerre intérieure mille fois plus utile. A cette époque , rinqnisition devient vigilante^ inquiète > ombrageuse. A{)rès avoir flotté çà et là incertaine , brûlant au hasard les hérétiques des "villes libres, en 1200, elle attaque tout à coup les hérétiquesdu Languedoc, à drapeaux déployés» avecrindulgence plénièreetratrociie illimitée de la croisade en terre sainte. oès lors» l'inquisition s'organise^ s'éternise^ calme comme un gouvernement» chérie des niulUludes

comme une fête indienne ; elle est la grande guerre consulaire du saint-siège contre toute intelligence qui dépasse la formule prédéterminée par la religion; elle est le grand moyen d'orthodoxie contre la liberté qui lui dispute son terrain. Ses soldats, les dominicains, fonctionnent à Padoue» à Vicence, à (M violò, en Cbainfuigne, partout, toujours prêts à recoummencer la croisade intérieure du Langue-

900 LA liroiiiTMMi tm consuls dams toutb l'idrok.

doc contre l'empereur lui-même et contre les consuls qui seraient disposés à le suivre. On conçoit que le pape excommunie, Tun après l'autre, tous les rois des États despotiques; qui! ne cesse pas de maudire les diètes et les parlements des États libres ; qu'il ose créer un royaume en Bohême, excommunier quatre fois Tempeieur I rcdc;i ic II, t;l qu'il prétende, a l'ctonnement de rAllemagne, choisir et coiiûnner les empereurs. Le démiurge de Rome donne l'unité de Tessor consulaire, pris au rebours, aux réactions diverses et opposées des États monarchiques et des États républicains : ici, il marche avec des barons contre les rois ; là, avec des rois contre les barons; le moindre de ses ordres est accueilli comme un oracle par les nobles du Portugal et par ceux de L'Kcosse ou du Danemark ; réciproquement le roi d'Aragon et Jean d'AngUUrre se disent ses feudataires pour élouirer les parlements; et, mal-* gré ses déroutes, sa faiblesse et son absurdité, il pourrait tenir en échec la véi Jté en personne.

LA GUERRE AUX CHATEAUX

Les villes commencent la guerre aux châteaux. — Combat des Florentins contre les comtes de la Campagne — Guerre contre' les châteaux du Milanais. — Brescia, Alexandrie, Ast, Turin. — Vérone, Padoue et chute de Pendice. — Parme, Plaisance, Reggio, Modène.— Luttei, eolères et hypocrisie de Faenza aux prises arec ses chAtelains.— </éBène.^Sienoe.— HéroTijue avidité des Génois. — Précautions des Terracinois contre leurs comtes. — Chagrin et jubilation des citoyens de Bénévent à propos du château de Ilao. — Indications obscures sur les luttes de Ferme et de Yicence. — La guerre aux châteaux se présente comme la conclusion de la guerre contre le royaume. — Sa daie.— Sa forme dans les Deux-Sicules soua Guillaume le Méchant.

Après la paix deCoDstance^ le mouYement italien semble suspendu. Pendant trente ans, on ne rencontre

dans la basse Italie que des yicissitude épisodiques, sans influence sur la marche delà civilisation , et dans la haute Italie, les guerres municipales continuent comme de stériles répétitions de l'ère antérieure. Rien de saillant, aucun progrès apparent. Les hisoriens regrettent les temps héroïques de la ligue lombarde et 8e fatiguent de suivre ces élans toujours avortés, ces combats toujours sans issue, ces ligues toujours Uahies, paralysées, dissoutes, renouées, sans aucun résultat. L'empereur semble gagner une partie du terrain per« du ; le pape semble encore plus puissant que Tempereur; la liaison entre leur dissidence et les luttes indi* gènes de riialie commence à s'obscurcir. Serkms-,

ius arrivés à une phase de repos, de trêve, ou même de recul? Non, nous ne sommes qu'à une révolution obscure, oubliée, couverte par le bruit des guerres municipales : il nous fût re-construire une époque

perdue.

La ville consulaire n'est qu'une oasis au milieu de la forêt féodale du royaume; toute la campagne est aux nobles sortis des invasions longobardes, franques et allemandes ; à tout bout de champ on voit des tours, des donjons, des châteaux, des hommes de guerre, des étrangers, des ennemis, des serviteurs déclarés de la papauté et de l'empire. Là, tout paysan est serf, toute terre est au seigneur ; la multitude obéit à des comtes ruraux; la province s'appelle con- « tado ; » les habitants s'appellent « contadini » et les routes sont interceptées par des péages; les marchands sont volés par des chevaliers; tout homme d'arme est soldat le jour, voleur la nuit; le nom même de masnadiero signale à la fois le double métier du soldat et du brigand identifiés dans la campagne* Dans chaque province, un chef sert de point de ralliement à la féodalité rurale » et nommé par l'empereur , entouré d'Allemands , fortifié dans un château considérable , il veille au maintien des antiques lois, des traditions longobardes, des abus vénérés et en général des restes de la barbarie royale. La révolution consulaire ne peut s'arrêter aux abords de cette forêt : le progrès même de la guerre municipale réclame un nouveau progrès : la tour aux châteaux. Puisqu'on a conquis le droit du combat des villes lointaines, pourquoi respecter des châteaux, des masures, des tours qui se dressent menaçantes aux portes de la ville? La paix de Constance a

AUX GIBBETTES. 20

montré que l'empereur ne peut rendre les villes royales inviolables : comment pouvait-il protéger un à un d'innombrables châtelains et les dérober à la fureur des citoyens outragés, volés, insultés dans la campagne? Pourquoi ménager ces hommes de guerre qui taillent les consuls[^] qui traquent le carroccio, qui sont les amis de toutes les réactions, qui attendent sans cesse la descente impériale, prêts à transformer en une avalanche dévastatrice l'imperceptible noyau de l'armée de l'empereur ? Et quand l'armée impériale tarde à venir quand elle part, quand elle est en déroute, ils rêvent encore des batailles, des guerres* des invasions contre la ville; ils se liguent avec tous ses ennemis, avec toutes ses rivales pour retouffersier son terroir, et, si elle était rasée, ils seraient heureux comme leurs ancêtres au temps du royaume. L'histoire idéale des révolutions conduit donc toutes les villes italiennes à une nouvelle phase où la guerre municipale, peu à peu négligée, tombe au second rang[^] primée par la guerre aux châteaux. On s'aciiuie moins contre les villes rivales qui commencent à paraître indestructibles; on aît main basse sur les nobles de la cani* pagne qui se présentent comme les victimes faciles, naturelles et nécessaires de la révolution consulaire.

En consultant les documents, après les premières guerres municipales, le premier fait (que Ton rencontre dans toutes les chroniques, c'est la guerre aux châteaux. Selon le chroniqueur de Florence, Ricordano Malaspina, a dès que les Florentins commencèrent à se « multiplier, ils détruisirent , de leur chef, un grand « nombre de châteaux et de terres qui étaient aux « gerillshommes, en frappant spécialement ceux qui « étaient le plus près de la ville. » Cette guerre com*

mence en 1107[^] et le chroniqueur[^] qui en connaît toute l'importance[^] dénombre une à une toutes les famiUes dépossédées. Ce sont : les Figiovanni[^], les Fridolft[^], les Fighineldiy les Ferranlini, les Po[^]gi, les Buondel-

monti, les Ornianni, les Uberli, les Lamlloi li, les Caslellini, les comtes Alberti, les Giiidi, les Carbizzi[^] etc. Les uns perdent leurs possessions; les autres sont envahis, domptés réduits au néant ; d'autres encore s'établirent à Florence ne pouvant plus rester dans la campagne; tous sont maltraités, spoliés, ruinés ; leurs châteaux tombent, 'ini i un, sous le marteau des Florentins. En 1107, on commença par détruire Monte-Orlando, qui, d'après la chronique, ne voulait pas obéir. En 1113, on démolit Monte-Cassoli. En 1115, on assiège Fiésole. En 1145> on combat les comtes Guidi. En 1154[^] on rase de fond en comble leur château de Monte-Croce, En 1184 Florence avait conquis toute la campagne. Jean Villani, qui copie Malaspina[^] explique plus ouvertement encore la nécessité de la guerre aux châteaux. Pourquoi Florence combat-elle les châteaux des Buondelmonti « Parce que , par la force d'iceux, les « Buondelmonli enlevaient les péages. » Pourquoi les comtes Guidi sont-ils attaqués? Parce que leurs châteaux étaient trop près de Florence. Pourquoi enlève-t-on le fort de Pognana? « Parce qu'il n'obéissait pas à la « commune, était très-fort, et combattait le pays « depuis Valdelsa jusqu'à la Pesa. « Pourquoi les Florentins démolissent-ils Monte-Cassoli? « Parce qu'il faisait « la guerre aux citoyens. » Et ici le chroniqueur, qui cherche du regard les alliés du château démolí, laisse échapper un mot qui peint d'un coup mille scènes de colère et de fureur contre les brigands de la campagne. L'allié de Monte-Cassoli est Robert, dit Tal-

AUX CHATBAVX. 90?

lemand, le vicaire de Tempereur, le chef de la province, campé avec les Allemands a San-Miniato, et Jean Villani est si persuadé du droit des citoyens, si convaincu que tout doit pUer à la loi des consuls^ si sûr que la légalité féodale n^est plus qu^une absurde violation de ioute justice divine et humaine, que, suivant lui, le vicaire impérial, en appuyant Monte-Cassoli, est rebelle à Florence; « et messire Robert , poursuit-il^ fut battu et « tué, et le susdit château fut détruit. »

Milan, l'épée au poing, demande la terre, l'air et le jour de l'ère des Romains, aux nombreux Longobards qui la bloquent et coiiti-mient les traditions du royaume. Elle ne se lasse pas de combattre les 5é"/>ri«^n5 et les Marlésiens, toujours amis de Lodi , de Como,de Pavie et de l'empereur. Sous Frédéric Barberousse, elle fait une trouée yers le Piémont, où elle enlève d'un seul coup Mortara^ avec vingt-cinq châteaux ; et plus tard elle se trouve aux prises avec les comtes de Biandrate, près de Novara, chefs de la féodalité de la campagne milanaise , comme Robert l'Allemand était chef des comtes de la campagne florentine..,

firescia, digne d'imiter Florenceet Milan, arrache Asola aux comtes Martinengo et Saint-Martin de Gavardo aux Allemaiids de l'empereur... — Alexandria naît, en réclamant le sol contre tous les châtelains des alentours. Dès 1169, elle est aux prises avec le mai rpiis de Bosco, les comtes de Biandrate et le pouvoir féodal du Monferrat. En 1172, elle fait peur au marquis de Gavio, qui lui livre les péages. En 1191, elle enlève Rivolta au marquis de Monferrat. En Ji92, elle soumet le châtelain de Belmonle, qui se déclare son leudataire.. En 1198, elle démolit Gastagnore au marquis Malas^ pina, qui est emprisonné..* Ast, qui Toudrait ne pas

2US U GOBRAB

être longubarde, demande du 1 espace a Savone, à Scârainpaj à Busca , à Cera, à Biandrate. — Turin, à peine réveillée par la protection de son ami Frédéric Barberousse^ se jette, en H85, contre Monte-Soglio, RiToli, Piozzasco et tous les fiefs hostiles de la cam* pagne.

Vérone rase , en 4156, Montorio, château des Crescenzi; en 1465, Rivoli, repaire d'assassins; et elle ne cesse de combattre le château des San-Bonîfasio, qui défie toutes ses attaques.** — Padoue répète, sous une autre forme, le combat des Florentins contre Robert TAllemand , en attaquant le comte Pavane, vicaire deTeuipire. a Déjà mal \u par la pleine , dit la clironia quedePadoue^ il enleva un jour la jeuoeSperonella, « sœur de Delesmanîno , et la cacha dans son fort de «Pendice, réveillant ainsi Tindignation de tout le « inonde et transformant en haine Tamltié que les «r grands avaient pour lui.» Delesmanino entraîne dans une vaste conspiration tous les notables de la ville; la veille de la Saint-Jean^ il distribue des armes au peuple y qui le lendemain s'empare de Pagano dans le fort de Pendice, et la irille fonde une fête cîTique pour rappeler tous les ans le souvenir de sa 'victoire. On n'oublie pas la jeune flUe : libre à elle de suivre son vicaire et de rester dans le camp féodal, où elle épouse, run après Tautre, six maris; mais la chronique populaire la poursuit de ses huées triviales et nous la montre lascive ; impudente* dévergondée^ ne rêvant que pria* pées , et rompant avec Tun de ses maris pour aller, en plein jour, se jeter à la lêtc d'un inconnu, dont on lui avait vanté certains avantages corporels qu'elle n'avait pu voir...

Parme soumet, en liaH, Salso MaggiorOj qui s'en^

gage à lui payer dix sous par an, le jour de la Saint- Martin; Hubert Pelaviciuo de San Duiniio se déclare en H40 son teudataire, en prêtant serinent de fidélité aux consuls* ^ Plus ouverte et plus romaine , Plaisance soumet, en llâ7^ Gaverzago^ en ll32;CoUa^ garaj Fabrica, Specchio^ Rorsio; elle achète^ en i438> la moitié du château de Montenlbo^ l'autre moitié^ en H48, et plus tard elle soumet le bourg et la vallée dn Taro, le bourg d'Arena, Complano et Felina achetés au marquis de Malaspina... — Reggio soumet, dès ii69^Gerardo de Carpineto , ensuite sept châteaux, et la guerre continue... — En 1170, les hommes de Hontebelio et les vavasseurs du Frîgnano, alarmés du progrès de la démocratie modénaise, sig:ncnt une fédération , se promettant de ne (aire ni paix, ni trêve , ni guerre simulée, mais de combattre à outrance la ville qui les menace. ••

Faenza est vigilante, inquiète, impatiente de s'élargir et de jeter |)ar terre les châteaux qui ombragent ses

remparts; à ce point qu'un proverbe grossier disait : qu'eie ne pouvait pisser au soleil. Vingt ans a|)rès sapremière guerre municipale, en 1008, elle démolit SeWa-Maggiore; en 1115, elle commence ses guerres contre le comte de Gunio; elle démolit en 1135 Pergola, lui reprochant hypocritement d'avoir tué quelques hommes du cortège impérial ; et, d'après la chronique, la punissant a pour écarter de l'esprit de «l'empereur tout soupçon qu'elle eût été complice « du massacre. » En 1138, c'est une autre tactique et elle fond sur Sokriolo au moment où les deux familles souveraines du château, les Filguinardi et les Guglielmi, aux prises entre elles, s'étaient mnluellenieit affaiblies par la lutte, le meurtre et les iuceudies qui T. n, U

avaient emporté une partie des maisons : le fer de Faeoza emporlc le reste ; et c'est ainsi que ce château disparaît^ a parce que, dit la chronique^ il troublait tf la ville et menaçait la route jusqu'à Saiot-Julien. i» En 1144^ on attaque Castelleone ; en 1149, Gunio, Dontgaglia, Baynacavallo, dont les eomles « s'étaient enci tendus, selon la chronique, pour défendre aux ci- « ioyens de Faenza de tenir des comptoirs dans leurs a terres, si ce n'est à la condition de payer un cens a annuel. Exaspérés contre tant d'avidité^ les citoyens entrèrent à main armée, avec les Bolonais leurs alliés^ a sur les terres desdits comtes et les bouleversèrent sur « tous les points. «Au chapitre suivant, le chroniqueur nous apprend l'issue de l'invasion « Le comte de Cunio, et dit-elle^ fatigué et ennuyé des ravages de la guerre et « sachant que les citoyens seraient de plus en plus a acharnés à le poursuivre , se décida à suspendre la « lutte, et il obtint la paix, à la condition d'habiter « Faenza, de livrer Cunio à une ?arnison de citoyens a et de ne plus se mêler de politique. De leur côté, les a citoyens s'obligèrent à lui fournir une maison dans « la ville. » Mais le peuple se méfie de ce monstre féodal déporté chez lui* Au bout de quelques jours, il murmure, il s'irrite, il le soupçonne de trahison ; le soupçon invente la fausse nouvelle que le comte négocie secrètement avec les Ravennales pour leur livrer le château et sa garnison civique, et d'un bond la multitude se jette sur Cunio qu'elle rase de fond en comble, en dépit du traité. Plus tard, la guerre s'étend encore, et en 11^ on prend Lacerata; en 11 78, on attaque Modigliana; en 4181, on démolit Bagnacavallo , et on continue de rûder dans la campagne pour renverser les tours léodales...

AUX CHATEAUX

Gésène^ ville moitié libre^ moitié féodale, commence^ en la lutte contre les châtelains de la colline et de la montagne , qu'Othon I« avait choisis fmrm les

citoyens, et que les consuls accusent de mépriser hautement les lois et d'être rebelles à leurs ordres...

Sienne soumet Orsia, en H38; les Soarzi, en H63; les Ardenghi; en 1107 ; les Tedici, en 1178; Geilo, Mont» talnOi Monto8i-jO| une foule d'autres châteaux tombent ensuite sous la domination ou sous la hache des consuls; et celte guerre de la campagne , au reste pénible et pleine d'accidents , continue plus tard à travers des époques postérieures^ comme la ritournelle obligée des révolutions sanoises.

Un demi-*siècle après jsa première guerre municipale^ en Gènes se lève, comme les autres villes» pour combattre Falcone, Ciapo, Mundavio, l^ctrabecclie* ria ; elle uchnte Vultabio au marquis de Gavio ; elle soumet> en iia3> les comtes de Lavagna, et deux ans plus lard elle commence un^ longue guerre de spoliations» par lesquelles elle absorbe l'une après Tautre» avec la ténacité et la traction annulaire du boa» toutes les possessions du marquis du Final. Eu 11 oJ, le marquis est déjà réduit à rétat de vassal, forcé de suivre avec sou infanterie et sa cavalerie les consuls , d'épouser leurs guerres^ de marcher contre tous leurs ennemis> excepté le cas où ils combattraient les citoyens d'Aqui* Quinii ans plus tard, il se voit envahi à Noli; il ne règne plus qu'à Savone, et là aussi il se tiouve sous la jundicUuii de Gènes, qui lui diCte des lois, lui enlève le conmerce et s'efforce d'achever sa conquête* — Bologne soutnet Cellula, SavignanOj

Gesso^ Montevello^ et demande le jour romain qui est dû à l'antique Felsinea.*^ise est eugagéc dans la guerre aux châteaux vers iiée^ et

312 LA GDERRK

Tannée siiivînle elle subjugue Pcccioli , Casanova, Lari et (Faulres lieux. — Des 1086, Lacques démolit Vassolî et Gamajorc. — En 1101. Orvieto, dont la campagne eût couverte de âefs impériaux, fait sa première guerre aux châteaux contre les seigneurs de Bisenzio. — L'abbé de San-Sepolcro, qui jouait le rôle de consul (iaisi le 1)oir*fi, pour lui prêter son indépendance ecclésiastique contre évêque de Citla-Castello, commence, en 1487, des guerres très-vioientes contre la barl)ane féodale des alentours.

A Terracina^ nous voyons des comtes maîtres de la campagne, comme les Biandrate dans le Milanais, Robert l'Allemand à San-Miniato, les Alieniaads de Saint-Martin de Gavardo et le comte Pagano du fort de Pendice : ce sont les Frangipanes, anciens seigneurs de la ville ei retirés dans leurs châteaux de Circei et de Traversa, sous la protection du pape. Les consuls leur défendent de dépasser l'église de Saint-Nicolas, hors des murs, et de pénétrer dans la \ille, si ce n'est pour allaii et, mais sans armes et sans suite, et la même défense s'eltuti a tout puissant personnage : car tout seigneur estun ennemi, et on révèle jour où l'on détniira Circei ei Traversa. — En 1112, Bénévent rase Sableta , de Robert Slave, qui « tantôt emprisonnait les passants, « tantôt les spoliait, tantôt les tuait; » ensuite elle rase Apice, Terroggia , d'autres forteresses; dans 1 année de sa révolution consulaire, en 1137, elle détruit le château de Rao de Frassineta ; toute la ville, dit Faloone, « était dans la jubilation, parce que si je vouhus c dé-

crirer toutes les cruautés et les avanies exercées par a les seigneurs de ce château, ta langue et la plume « ne pourraient pas y suffire. » Militaire ou ronjaine, grande ou petite^ forte ou faible^ toute commune etajt

AUX eu. VIE AUX. âl3

forcée de se frayer fia route à travers les ronces de la féodalité; Rome elle-même continuait pendant des

siècles sa lutte contre les barons : «cfir, dit la ciuoai-

« que de Cola de Rienzi , les barons sont des voleurs « de grand chemin^ patronent les homicides^ les ra- « pines, les adultères^ tous les malheurs^ et veulent que « la ville reste désolée. »

Dans quelques chroniques, la guerre aux châteaux se trouve indiquée d'une manière obscure ei iuiliiocte, sans qu'il soit permis de la révo(|uer en doute. Ainsi, à Fermo^ où la révolution des consuls était dissimulée, la guerre aux châteaux est effacée et réduite à la concession impériale de 1243^ par laquelle Tempeur défend à tout le monde de faire des constructions, depuis Potenza jusqu'au Druenlo, sans la permission des lirnians. A celle coicesi^ioii négative, i\\ù maintenait libre le sol déjà libre> on en voit succéder^ en 1248| une positive qui sanctionne toutes les conquêtes ac* compile ou convoitées , en accordant à la ville les juridictions sur les châteaux de Marano , Roccabianca, Torri-Palma, Monterano, Miisii:ii uio . Laireno, San- Patrice, Grottauiare, Monte-San-Giovanui, Monte-Pie- Iro, Monte-San-Martîno , Montè-Falcone , Monte-Robbiano. — La guerre de Vicence laisse également une trace indirecte, mais incontestable^ dans la chronique de Godo. «Dans notre district, est-il dit, il existait au- «

tant de châteaux que de magnats : car toute villa était s une lorlesse gardée par quelque noble ou puissant «citoyen. Tous ces châteaux^ minés par des haines «mutuelles, s'entre-détruisirent peu à peu; de sorte «qu'aujourd'hui (1314)^ ils ont complètement dis- « paru, même de la mémoire des citoyens. » Évidemment, c'était la ville qui se glissait à travers les haines

LA OmiRM

de la campagne, semant la discorde, poussant les feudataires les uns contre les autres^ et les écrasant tous à la fin pour absorber le comté. — Au reste, le fait de la guerre aux châteaux ne manque que là où

manque l'histoire elle-même; et partout, au milieu de l'immense confusion des guerres et des l) a la lies, le peuple, divisé, subdivisé, fédéré dans miUe croisements, en sens inverse les uns des autres^ restait un et unanime dans l'idée de la révolution qui le jetait contre l'aristocratie de la campagne. Jadis, il avait suivi l'Église et appelé Charlemagne, pour abattre les rois longobards ; plus tard, il avait secondé les évêques et Othon contre les rois de Vérone, de Spoleti , de Lucques et d'Ivrée; Tan mil il avait expulsé les comtes des villes parce qu'ils imitaient les rois; il avait ensuite chassé les évêques imposés, parce qu'ils présentaient encore la pâle image des comtes. Et après avoir détrôné l'évêque pour se dérober à la suzeraineté trop royale du pape et de l'empereur^ après s'être engagé dans les guerres municipales pour déchirer l'ancien réseau militaire, et partout arriver à des républiques indépendantes, libres, égales, expansives, les nouvelles attaques contre les châteaux n'étaient que la dernière conséquence de la grande insurrection contre le royaume. Toutes les fois que des consuls en vahissaient un fief rural et Tenlevaient à son sei-

gneur, ils ne faisaient qu'extirper l'autorité du rôle du comte, de
révêque imposé ou de évêque rétrograde, telle que l'antique loi
Tavait enracinée dans les champs ou incrustée sur les rochers des
Alpes et des Apennins. Quelles étaient les villes les plus colères et
acharnées contre les vieux repaires de la féodalité ? C'étaient Flo*

renée. Milan» Trévise, les villes romaines^ jadis enseve-

AVTL CHATEAUX. 2^5

lies sous la barbarie du royaume et cernées par une multitude
de châteaux qui les rendaient immobiles : Alexandrie se lève en
agitant la torche incendiaire dans

sa campagne^ parce qu'elle porte le dernier coup à l'influence
de Pavie. Dans les villes royales, au contraire, la Grieffe est si-
lencieuse, réservée, circonspecte^, entremêlée de concessions
évidentes, de retards artificiels; c'est à peine si on en trouve des
traces à Ravenne» à Arezzo, à Crémone, à Pavie , à Vérone, à
Spoleti ; on n'en voit aucune à Casai, sous le marquis du Monfr
ferri.

Toutes les chroniques confirment l'époque idéale que nous
avons assignée à la guerre aux châteaux, immédiatement après la
guerre municipale. Au surplus, voici le tableau des dates compa-
rées des deux guerres : partout, aux premières attaques contre les
villes rivales, succèdent celles contre les forteresses féodales.

(Suit le tableau.)

il6

LA GrieffeRB

Alexandrie Ast , Benevent .

Boloi^ne . .

Brescia . . .

Ct'sène . . .

Faenza . . .

Florence. .

Gênes. . . * Lucques . .

Orvieio, . , Panne ...

Pavie

Pérouse . , ! Pistoie . . .

Plaisance .

Milan

Pise

Ueggio . . .

S.-Sepolcro Sienne . . .

Turin

Todi

Trévisé. . .

Vérone. . .

GUERRE MU.1ICIPALE

4169 contre Pnvie 4 04 G conlre Milan

M 24 00Mre Imola 4 409 contre Crémone 4426 conlre Faenza
 4 075 conlre Bnv^tnw 4010 contre l'iesole 4066 contre Pise 4004
 contre Pise 4006 contre Todi 4 4 contre Plaisance 4013 coulre
 Mibu 4 010 conlre Arezzo 4 153 conlre Areno 4 084 conlrn Pagie
 ion rotiltr' l'itvie ■ 1004 conlre Lnajucs 1 1 25 couiie Maoluue
 4470 contre Florence IOOG contre Orvielo 4 076 contre Chieii
 IOOfi coulre Orvieio 104 4 conlre Feitre 4004 contre Vicence

GUERRE AUX CHATEAUX

V. 4 430 conlre Mondovi 44 42 conlre SabieU i433 contre
 Rodilani

4 l i? irès-niilitante 4 098 Sclvama<igi(>re 4407 très mililaiiie
 4433 contre Lavagna 4086 conire Vassoli 4 464 contre Bisenzio

4450 irès-mililante 4 4 89contreNontemolino 4494 contre
 Sambuca 1 1^7

1 \ 50 très militante 114 4 conlre Vorno

4489 contre Bfasciano

4485 conlre Pozzasco 4 024 contre Montemarle 4454 conlre
 Foule 4456 très-militante

Dans deux^riUes, à Parme et à Pistoie, la guerre aux châteaux
 devance, en apparence, la guerre municipale, l)ar rmiiqutj raison
 que nous ne connaissons pas les premières guerres municipales
 de ces deux villes. Mais pouvons-nous admettre cpie Pistoie ne
 commence à combattre ses rivales qu'en 1153 , tandis qu'avant
 cette époque toute la Toscane était déchirée dans ses plus infimes

localités? — En prenant la moyenne des années qui séparent les guerres municipales de celles contre les châteaux, nous avons l'intervalle moyen de 67 ans qui doit être encore réduit attendu qu'ast,

Al' CilATRALiii;. 2t7

Florence, Orvieto» Pavie, Pérouse, Milan, Pise, Liic-

ques, Sienne, Todi, Vicoi, combattent déjà les villes rivales sous les évêques, et même sous les anciens comtes. En déduisant donc 15 ans de l'intervalle exagéré de 67 ans, nous trouvons la guerre aux châteaux vers 1184, à l'époque de la paix de Constance, un deuxième siècle après l'époque de la guerre municipale, que nous avons placée en 1132 pour la généralité des villes italiennes. Avant la paix de Constance, la campagne ne cédait qu'à des conquêtes anticipées, à des villes vicieuses par exception. Le fait de la guerre aux châteaux se développait en dehors du droit. L'interprète de la loi impériale, Otton de Frisingue, le considérait comme un acte de rébellion ; et s'il le trouvait très-répandu, la guerre municipale l'emportait encore sur la guerre aux châteaux. A la paix de Constance, la féodalité, qui avait appuyé la réaction de l'empereur, se trouvait compromise, sans défense, en déroute; les citoyens commencèrent à se venger, et à partir de ce moment, la guerre aux châteaux remporta sur les guerres municipales, moins utiles et plus difficiles.

Dans la basse Italie, la guerre municipale de Païenne contre les vieux centres se confond d'elle-même avec la guerre aux châteaux. Ces barons qui s'insurgent, ces vieux centres qui rêvent les franchises longobardes ou dogales d'une ère périmée, ces grandes émeutes rétrogrades contre le rayonnement civique de

Païenne sont inspirés par les sentiments, les idées, les passions, les traditions des Longobards qui assiègent Milan, de ceux qui étouffent Florence, des comtes qui jalourent Faenza, de tous les châtelains du royaume et de la donation. Guillaume le Méchant les frappe en consul royal, multipliant les batailles et les supplices, conûs-

LA GUERRE AUX CHATEAUX

quant les fiefo^ inlerdisant aux grands de marier leurs filles pour, assurer la réversibilité des terres à la couronne; pas un de ses coups contre Bari^ contre Capoue, contre Salerne, contre la Fouille, contre Bonello, le faux libérateur de la féodalité^ qui ne trappe en même lemps les châtelains des Deux-Sicules^ où Palerme leur demande le jour que Milan demandait au Seprio et à laHarfesana, Florence à Fiesole, à CertaldoetFaenza à Cunioet àCastel-Nuovo. Et si les châtelains dcsDfuix- Siciies invoquent le secours du pape , de rempereur d'Allemagne^ et même de Tempereur d Orient , s'ils voudraient évoquer le passé tout entier contre la vie nouvelle des consuls qui rayonne de Palerme^ ne ressemblent^ils pas encore aux comtes de la campagne lombarde etioscanet N'ont-ils pas les tendances et les alliances des chefs du Seprio, de la Martesana, de Fiesole, de Cunio ou deDonigaglia? La géographie^ la légalité^ la politique, tout confirme la ressemblance 'parfaite des vicissitudes du Midi et de celles du Nord^ et atteste Tuniformité avec laquelle tontes les régions de ritalie obéissent à cette phase de l'histoire idéale qui jette la révolution sociale dans les campagnes.

CHAPITRE II

1ÉACTION iMPERIALE ET POMTIFICALE CONTRE LA 6UERRC

AUl CHATEAUX.

Tentatives insuffisantes des deux chefs de la chrétienté en faveur des châtelains. — Elles ne font que provoquer un nouvel essor de la démocratie contre les châteaux. — Catastrophe de Biantate. — Exploite de Sienne, Faenza, Gênes. — Chieri. — Cbierasco. — Jesi. — Osimo, Ancône, Camerino, Totcanella, etc. — Tous les châtelains sont vaincus, soit qu'ils opposent à la ville conquérante une ville rivale, — soit qu'ils s'obstinent à régner sur des sujets révoltés, — soient qu'ils devancent les rebellions des sujets en mettant aux citoyens, — soit qu'ils se posent en défenseurs de l'indépendance de leurs serfs devenus citoyens, contre la ville qui veut les absorber. — Irritation des citoyens contre les derniers châtelains; colère de Todi, d'Orvieto, de Sienne, etc. — Destruction de Simifonti. — de Capriata, Castelseprio, ToBcolo. Naturalisation des châteaux dans les villes, et constitution du troisième peuple composé de citoyens et de concitoyens. — Constance de Sicile, en épousant l'empereur Heorj VI, naturalise d'emblée tous les châtelains du royaume,

11 était impossible aux deux chefs de la chrétienté de tolérer cette guerre à la fois impudente et microscopique qui arrachait une à une toutes les racines de la papauté et de l'empire. La loi était violée, outragée, éludée sur tous les points; les fiefs longobardiques Charlemagne avait réservés à ceux des Franks que les rois italiens avaient respectés, ceux qu'Othon et les mêmes empereurs de Gebelin avaient donnés ou donnés à leurs soldats,

comme les Romano dans la marche de Vérone[^] ou le Lavagna, dans la Rivière de Gênes; toutes ces dominations rurales que Conrad U le salien avait rendues héréditaires pour qu'elles puissent tenir

RÉACTION IMI'KHALB ET PONTIFICALE

tête*au vont des évêques» trop insolents, pliaient sous les menaces et sous le fer des consuls. Encore quelques années, et on aurait vu le pacte de Charlemagne sans autre appui que de rares villes militaires, à leur tour séditeuses, mobiles[^] obligées de suivre les révolutions de Milan ou de Florence, et changeantes comme le sable du désert sous le souffle du simoun.

Dans ses nombreuses descentes, Frédéric Barberousse commence déjà à réprimer le nouveau désordre de la guerre aux châteaux; tous les châtelains peuvent déjà compter sur lui pour se rassurer dans leurs forteresses déjà entamées, et en les nobles de Milan[^] dit Galvano Fiamma, secondaient Tempereur contre la ville elle, voyant qu'il se retirait, furent « saisis d'une peur mortelle; mais l'empereur les rasa sura. Ces citoyens étaient des traîtres: c'étaient les « Carcano (descendants des anciens comtes de Milan), « les Paravieino, avec toute la Martesana, Co\$sa, Cerma, Erba, et les alentours ; c'étaient les CMiglioni, « avec l'irese et tout le Seprio; les Ladriani, de San- 9 Colninfuio f avec l'île Polcheria, PjivoHa, Caravaprio « et Triviglio; c'étaient les chefs deiMonza avec Trczzo, < toute la Bulgaria; la conimune de Parabiago et « celle de Lecco. Ils se rendirent chez Tempereur en « le suppliant de les soustraire à la* puissance de Milan. »

L'année suivante, quand Milan succombait aux furies vengeresses de la lipruc de Pavie[^] dirigée par l'emperenr, les cliète-laius mêles aux armées municipales, aux soldats de TAUemagne, aux vauriens de l'empire, à ces multitudes automatiques, inintelligentes ou haineuses, piétinèrent les ruines fumantes des maisons, des palais, et se croyaient rassurés pour [des siècles.

biyiiizea by

coMTiïE La cmnnz aux chatsaux. SS31

ea voyant s'évauniir celle grande aî[^]loméiation civique qni (lemaiitlait aulour de Milan un jour et un espace digne de Rome. Â sa dernière descente, en 1184, Frédéric Barberousse enlève, d'un seul coup, à Florence toutes ses conquêtes consulaires sur les nobles de la cain pagne ; Sienne n évite la rraclion (ju en lui refusant l'enlrée de la ville, f.cncs[^] très- flexible dans ses témérités[^] suspend la guerre aux châteaux, à la première descente de Frédéric. L'an de la paix de Constance, Tarmée impériale appuie les comtes de Gunio, de Donigaglia[^] de Bagriacavallo[^]rabbéGalliala. toute la féodalité de la campagne qui assiège Facnza. Lucques voit ses châtelains, les seigneurs de.Vesilia, de Garfagnana, de Monte- Magno, de Camajore, déclarés en 1181, princes immédiats de Icmirre[^] c'est-à-dire inviolables. Sous Henry VI , la répression continue encore plus systématique, plus obstinée , dans le but ouvertement avoué d'opposer les châtelains et les vilains de la campagne à la démocratie consulaire qu'on ne pouvait atteindre derrière les remparts des villes. En H94, Reggio est au ban de Tempire, à cause de ses empiétements sur les châteaux; partout, dans la Romagne et ailleurs, l'empereur s'épuise en efforts pour ralTermir les châtelains. Le pape, à son tour, protège les Frangipane à Circei et à Traversa, que Tei lacma voulait dé-

molir, les défend dans leurs châteaux que Civita-Nova voulait confisquer, et maintient tous ses feudataires dans leurs donjons en multipliant les malédictions contre les villes qui les attaquent. En 12⁶¹, il met en mouvement le marquis d'Ancône, Tévêque d'Umana, ses vassaux, ses troupes et ses anathèmes, pour forcer les citoyens de Macerata à reconstruire Gasale, qu'ils avaient détruit ; et ils restent deux ans sous interdit «

» buvant la malédiction apostolique comme de l'eau'.

Mais il était trop facile aux villes d'éluder ces ordres; la liberté exceptionnelle de la péninsule, la nature des deux chefs, l'un absent, l'autre désarmé; l'isolement qui les séparait depuis la révolution des investitures, et tous les antécédents de la guerre municipale assuraient le triomphe des consuls, et on ne pouvait multiplier à l'infini les interventions, les anathèmes et les bans pour défendre les tours, les tourelles, les remparts, les murailles, prédestinés à tomber. Une fois la réaction surmontée çà et là, après les impuissantes tournées de Frédéric Barberousse et de Henry VI , la guerre aux châteaux double d'essor sur tous les points : plus (le coalrainle, plus d'inutiles investitures ; on frappe les nobles sans pitié. Milan, qui ressuscitait de ses décombres, faisait expier à la campagne ses sottes barbaries, « et tous les nobles de la campagne, dit Gal⁴ « vano Fiamma, furent privés de leur noblesse, » c'est-à-dire de leur? juridictions. Frédéric continue ses conquêtes à Poitiers, à Montecassino, à Frosigiano . à Montelupo, en 1184, elle spolie les comtes Guidi, ceux de Monteban de Capraia de Gertaldo, et tous les paysans de la campagne lui prêtent serment de fidélité» La noblesse cesse de régner. —En Lombardie) les comtes de Biandrate, chefs du vaste diocèse de Milan, subissent le surin de Robert Tallemant, de San-Miniato⁶

Jadis sacrifié par Florence. Biaudrale assiégée, détruite[^] voit ses habitants dispersés en quatre villages, et Novare veille plusieurs siècles pour que son emplacement reste vide et désolé. Les statuts de Novare portent un chapitre : « De teuendo destructo Blanderato. » Le podes»

1 Idem ^ominet, maldictionem bibentes lit aquam, jam per bieiiiiiiin conlvouceft permansenitit.

GONfRB LA GOIRIUI AUX» GBATBAUX* ââ3 .

tat ne pouvait entrer en fonction sans jurer de maintenir la destruction. « Deux fois tous les ans , disait-il[^] je

< ferai le tour du château[^] et si[^] dans la circonscription «des fossés de Biandrate[^] je trouve une maison, ou

< des maisons, je détruirai le tout, et la démolition sera « achevée dans l'espace de vingt joui*s. » U restait d'autres terres aux comtes de Biandrate, mais en 4947 ils étaient forces d'en cédera Novare contre mie iidemnitéde 8,000 livres, qui devait être eiupluyée à 1 achat d une maison dans la ville et de terres dans le district. Plus tard, Novare leur défend par un statut d'aller dans la vallée de Sicida, « parce que, dit Azario, ils- voulaient « forniquer avec toutes les jeunes filles ; et en effet ils a forniquaient avec elles. » ;Mal[^]i e Tordre, ils persistent dans la fornication[^] et ils sont un jour tous é^{^^}orgés par les paysans[^] àTexception d'une Biandrate, à laquelle on rend[^] d'un coup» tous les viols que les comtes avaient commis dans la vallée. Ventura, rhistoriend'Ast, nous fait suivre ces comtes de Biandrate sur le territoire astésan, où ils avaient des terres. En 1250, ils volent du drap aux marchands, et la ville se venge en leur enlevant des villages. Ea ligo, le comte Manuel fait une descente nocturne dans Tnn

des villages enlevés; mais les Astésans se jettent sur ses terres, la nuit, le jour, dévastent ses vignes, ses arbres, ses moissons, tuent son fils; et craignant de perdre le reste, le comte abandonne gratuitement le château de Poicelli à la ville, et se hâte de vendre au plus offrant les cliâteaux de Monte-Acuto et de SaintnËtienne.

Sienna, au départ de l'empereur, qu'elle avait tenu à distance, revient à ses expéditions lentes et obliques, mais toujours continuées; même en 1283, elle soumet les comtes d'Ëlci; en 1361, ceuX de Farnelo; en 1417,

^4 RtACTIOH IwiMUtM Vt POHTinCAU!

ceux de Piligliano... — Faenza, qui avait rasé Bagnacavallo, le démolit une seconde fois^ en iW^ ; une troisième fois, CD 1216; et^ dans la même période, on toU la seconde démolition de Mahicino, Facliat de Doni«> gaglia, la destruction de Lugo, ville de féodalité exaltée...— A la 11)01 1 de Frédéric Barbe ro u sse , Gt iies repreiũ les conquêtes qu'elle avait suspendues, et confisque les châteaux avec le plus singulier mélange d'avidité longobarde^de sévérité républicaine. En 4193, elle dépossède le marquis du Final, de Savone, où sa famille régnait depuis deux siècles. En 1214, elle condamne à dix ans de prison le marquis de Gavio, qui s'était révolté, et lui enlève les péages. En 1214 elle étend sa domination sur Cari, Cacretto^ Vignarolo, prenant la moitié de Carcarî, Montemallo, Caviglione, Buzale. En 1217, elle continue son travail digestif pour absorber [leu à peu toul le marquisat du Final. Elle impose d*abord au marquis de détruire le château qui protégeait sa vallée. En 1251, elle lui fait promettre de raser Varigotti. En 1259, elle luiarraclie le seniieit depayer la taxe du sel, de ne pas s'armer sans la permission des Génois, de ne pas naviguer sans expédier les navires à Gênes et sans payer

les droilSi en se conformant an jugement des magistrats de la république. Plus tard, il perdChiavesana , C;isloUrancò. En 1383, il doit vendre à la république la moiUé de Final; il ne vit plus que dans la bouche du boa. Tout en absorbant le marquisat. Gènes combattait San-Hemo, Yintimille, Portovenere, Ions les châteaux , toutes les mesures libres ou féodales des deux rivières, sans négliger l'autre versant des Apennins..

Des que les grandes villes surmontent la réaction, les villes hétéroclites et malingres se hasardent à leur tour

COMRE LA GUERRE AUX CHATEAUX

dans la campagne. Ainsi Chien commence en ii238es petites conquêtes, soumettant les hommes de Ripa^qui s^obligent ày tenir une maison de la valeur de 50 livres. L année suivante, Coazzo est engloutie ; les marquis de Ramagnauo se déclarent icudataires pour un quart de Ravigliano. Plus tard, on voit les soumissions des seigneurs de Pralormo , de Palmoncello^ de Vérnone , de Baldissero^ et d'une foule d'autre seigneurs forcés de compter avec les consuls; et la petite ville ne manque ni d'aviiii te, ni de malice. En i^o2j (juatre deses citoyens se préseuleiit chez le seigneur de Bulgare^ se donnant pour des particuliers qui veulent lui acheter le tiers du château; on signe le marché > et quelques ' jours plus tard les particuliers déclarent quils ont a«ri pour le ccniiijtc de la commune qui tienlainsi le châtelain à sa merci.

Ghierasco, inféodée à seize familles composant son peuple officiel, était un nid de châtelains confédérés avec les citoyens^ pour se défendre contre les marquis du Montferrat et de Saluce,

qui agissaient en consuk de leurs propres marquisats. Mais les ^eigneus de Manzano, principaux feudataires, ne voulaient pas livrer leur château à la commune , et tenaient à garder leur double qualité de citoyens intra muro\$, et de châtelains dans la campagni où ils s'escrimaient tantôt par Tal* liance de Suse , tantôt par celle d*Alba. A force de pntreseL de supplications, on les amena a déposer le château entre les mains d'une tiei ee personne, jusqu'à la décision de certain dilTérend ; a et le dépositaire, dit « la chronique , homme judicieux et prudent, pour a couper court à toutes les difficultés, une belle nuit» « d'accord avec tous ses amis, jeta par terre le château^ « à la très-grande satisfaction de tous les citoyens. »

T. il. 45

HÉACIIUN IMPERIALE EL POMïïFICALB

Jesi , immobile pendant la réaction, sonmet Morro en lilH; Moglie^ en 1201; Straffolo et SantrUrbano » en 1219; Conrad Peduced d'Asolo, en 1251. Elle attaque, plus tard, Rovellone, châtelain d'Isola; et sa guerre aux châteaux dure à Il j^t^s soixante ans, de 119 là 1251.

— Osimo soumet en 1201 Robert Mainetto, ainsi que ses frères, et combat en 1215 les comtes de Cassiano...

— Anc6ne> qui s'endort^ reçoit en 1223 la dédition de Sirolo.
 — Gamerino, qui se réTeille, subjugue Belforte^ Giove et tous les châteaux qui l'entourent. — Fano conquiert à son Unw , en 1203, Montefelcino, Montemarano^ tonte, Coruiale, d'autres châteaux.
 — Les conquêtes de Pérouse commencent après Frédéric Barbe-rousse, en 1189> par un Ugoltoo, marquis (peut-être de Monte, peut être de Montemolino) ; et les soumissions continuent, en

1202, par le marquis de Ranieri, par Tancredi de Sartt ano, par les hommes dlsola-Polverse. En 1:216, ce sont les seigneurs de Malguardo, c'est-à-dire les Montemolino qui s'obligent à démolir leur cbâteau. Dans la même année, Honione relève de Pérouse; ensuite on trouve, en 1256, les soumissions de Soniareggio, Sainte-Lucie, Glogiano, Poggio, Surriffa, Castiglione, Laurino...

La petite Toscanella s'avance comme toutes les autres villes. Ne dites même pas qu'elle est petite , elle s'en offenserait; elle marche roide et fière sur la pointe des pieds pour faire du pouvoir, de Pautorité; et son historien, Turiozzi, l'oppose à Viterbe, pour lui revendiquer riionneur d'être la capitale du patrimoine de Saint-Pierre. Dès 12-23, elle conquiert maintes terres et ch&teaux, GarGarella, Plandiano, Manziano, Lando, etc. Etmalheur auxcommunesqui se révoltent t Caninoavait voulu boudier et faire du fédéralisme, la malheureuse!

GOKXRE LA GCEfTHE AUX CHATKAUX. 2â7

en W9, ses habitantfs étaient forcés de promettre, les larmes aux yeux, la plus aveugle obéissance. — Terni achetait, en 1225, les trois quarts du château de Papi^^no ; après vingt-cinq ans de réflexion, elle acquérait le dernier quart ; en 1245, elle recevait la dédition di- 8o1a«. — Gagli soumettait Gassone, Serra, Jatti, Dosi ; et eu 1216, Ugotino Aequayiva se livrait avec ses hommes, promettant le passage et les guides dans les Apennins, sous peine de 100 marcs d'arirent. — La guerre était partout la mémo. Modène doiuplait, en 1205, les Cattanei du Fngnano, et plus tard les Gualandelli, Rouco, Montesio, C&rpi, Spilamberto, Mirandola. — Aquî rece< Tait, en 11^, la soumission des marquis de Ponzone, et depuis celle des seigneurs Meladio, Septebrio, Grogiardo, etc. — Tortone achetait , en 1210, Pozzoli au marquis; et en J227 elle

s'emparait de Bagnuolo... — Même la petite Gingoii détruisait, en 1217 ^ Sanvilale, Civitella , Moscoso , Cenevedono , GagUoli , Torricella, Antignaa , Givignano , Goragine , etc. — ' Même Saint- Marin achetait, en 1253, aux llontefeltro les deuxchâteaux de Carpegna et de Casole.

On ne se doute pas de la ruse, de Tastuce, de la persévérance. de la diplomatie employés pour venir à bout des innombrables tourelles de la campagne. Si rinter*- Tention du pape et de Fempereur était facile à déjouer, les châtelains réparaient sans cesse leurs défaites, en imitant la stratégie de Frédéric Barberousse. Enyahîs par une ville, ils pouvaient compter sur une ville rivale intéressée à les sonUnir pour arrêter l'ennemi, l étouffer, Tattaquer sur la lisière même de la banlieue. De là un croisement terrible, minutieux, universel; une vraie toile d'intrigues qui font saigner rilalie par tous ses pores. Les Sommariva, menacés par X^odi, entrai-

2S8 RtfiChOll UffÊRULt tr VORTmCALt

nent Milan sur le chani*p de bataille. Les Beccanu, sous Pavie, imitent les Sommariva de Lodi. Vice versa, les feudataires de la campagne mitanaïse s'escriment avec le secounde Lodi, Paviez Como et Bergame, Les Brusati que Brescia alarme à Volpino, GeiretiÛo et Goalîno Tendcnt h s trois iiefs a des nobles de Bergame. Au contraire, les Calepio de Bergame vendent à Brescia ^ la ville rivale, les trois fiefs de Calepio, Merlo et Sarnico. £d HH^Geofroy, seigneur de Yarno» se dérobe à Pise^ en se recommandant à Lucquei* L'année suivante, le comte de Fucecchio, rasée par Lueques, se recommande à Pise , qui le rétablit. Le comte Guidi oppose Sienne à Florence ; le viscontado de Valdambra oppose Florence kArezzo. Les seigneurs de Cunio, de Donigaglia et de

Bagnacamo résistent à Faenza par les villes rivales de Ravenne et de Farli. Plaisance protège les feudataires de Parme, entre autres les Pelavicino de San-Donnino ; tandis que les châtelains de Plaisance sont défendus par les citoyens de Parme, La iodialité du Foul est soutenue par Trévise et par Padoue; celle de Trévise et de Padoue par Frioul. Les San-Bonifazio^ ennemis de Vérone, sont protégés par Padoue ; réciproquement, Vérone défend les Awoeh contre Hantoue. Tout feudataire menacé par Turin est aaii de Chieri; la campagne de Fano peut compter sur Fossombrone, Pesaro, Sinigaglia ; les Acquaviva qui combattent Cagliari se fondent sur la haine d'Agobbio, ville rivale. Gammurano se révolte contre Ancône en s'ap* puyant surOsimo; les comtes de Montemarte, attaqués par rodt; se défendent par Orvieto ; les Bisengo, les Tilignano, les Bevagna se maintiennent en opposant les unes aux autres les villes de l'Onibrie. 11 serait trop long de dénombrer le croisement de toutes les sous*

biyiiizea by

GOHTRB LA GVBRItB AUX CRATBAinC. 299

inimifiés féodales attachées à la guerre municipale : tout châtelain s'efforçait d'ajourner la catastrophe en devenant Tami, le soldat d'une vUle d'adoption; mais son château> qui se transformait ainsi en poste airancé d'une démocratie militante, ne résistait à une démocratie voisine qu'au nnni d'une démocratie plus lointaine. Il était donc moralement conquis au principe qui n'épargnait personne et qui avait déjà . transformé en consuls le pape en Lombardie, et Tempereur à Rome et à Palerme. Plus tard^ la stratégie de la guerre confirmait cette défaite morale par une défaite matérielle. Où était, en effet, la ville qui soutenait le cluUelain? Au loin, dans une autre province que ses donjons ne

pouvaient pas ombrager. Où était son ennemi? Toujours plus près de M, dans la même province^ sur le même terroir. Le feudataire de la campagne florentine était protégé par Siennese, mais attaqué par Florence; celui de la campagne*; iiiilauaise pouvait compter sur Pavie, mais il était sous le rayon meurtrier de Milan. Partout les villes protectrices étaient éloignées, et en quelque ' sorte absenteset mal armées^ comme le pape et l'empereur; et la guerre, en se prolongeant, finissait nécessairement par la destruction du château. Les châtelains qui échappaient aux villes précoces romaines, ouvertes, conimerci aies , se trouvaient harcelés dans leurs repaires par les villes royales, rocailleuses » pauvres, indigentes, qui se jetaient sur eux avec une avidité &mélique, à ne laisser aucun espoir, et à mordre les recoins les plus arides des Apennins.

Quelquefois, la révolution passait toute seule de la ville au château, en devançant les attaques des consuls. Les serfs se révoltaient fatigués de servir, ils demandaient la déchéance de leurs maîtres; et les comtes qui

230 REACIOM UpiaULB ET FOJtTIFICALB

auraient pu résister à la Tille, ou Tarrêter par des fossés,

des remparts, des tourelles, ou lui opposer des retraites inaccessibles, ne pouvaient plus tenir, dès que les pierres mêmes des châteaux se levaient contre eux. Les châtelains, sous le rayon de Florence^ se trouvent déjà assaillis par des insurrections, vers 1300, et Florence excite^ modère^ exploite les insurgés pour s'étendre à peu de frais. Cet ainsi que, même en 1336, elle profite des révoltes de Terrajo, Gangherto, Conie, Gava, Balbicchio et Chianti, pour forcer le comte Guidi à lui rendre des châteaux

qu'elle ne lui paye même pas entièrement, en violant en même temps le droit féodal, le droit romain et le droit naturel. Douze ans* plus tard c'est le fort de Saint-Nicolas qui se révolte contre Guidi, et c'est encore la république qui prend a les hommes « et les terres avec le matériel. » Onze ans plus tard Serra s'insurge contre les Tarlati, et Florence Tabsorhe à son tour. — Avec ses lenteurs calculées, Siaine imite Florence, et même sous la date tardive de 4961 on voit les hommes de Montorsaio qui frappent d'un dard à la bouche Gozzo des Salimbeni , leur seii^neur : et ses quatre fils n'osent plus garder le château; l'un d'eux vend immédiatement son quart à la république> an prix de 1^500 florins d'or; ses frères ne résistent quelque temps que pour obtenir 3,400 florins ■ des trois autres quarts. — Vers 1210, Lamijorcechio et Orbignano, sous le rayon de Pistoie, se réveillent pour demander constitutionnellement la liberté des consuls contre révêque de Pistoie, leur seigneur féodal. Ils sont humbles, modestes, un peu surnois, mais très-respectueux, se bornant à plaider leur cause devant le tribunal de li"vè[|iiL' de Lucques. Déboutés de leur

demande, ils s'exiieat eu masse; mais alors Pistoie, qui

GONTRB LA 6UIRRB AOX GHATBAOZ. 231

les suit du regard, Us rappelle, le s encourage, les rassure, les protège; et en peu de jours iis sont si changés qu'ils s'efforcent d'abord de brûler l'évêque, ensuite de le lapider, et se rallient à la YiMe, malgré Pexconimunication que leur châtelain fulmine contre eux. — Dans les alentours de Bologne, le même mouTement' commence au xii" siècle, par les liommes de Savigliano, et se résume au xifi*' par raîiiaiciiiissenieut de la campagne. «On délivra» dit lachroniquede Bologne, « sous l'an 4236^ tous les

paysans de la campagne^ et le « peuple de Bologne les acheta à deniers comptant, et «on décréta^ sous pdne de la tête, que personne n'osftt « se tenir pour seîîfedele) : et la commune acheta tous « les siM lb et toutes les servantes du comté, et les « seigneurs gardèrent leurs biens. »— Faenza se glisse en arbitre entre le comte de la Modigliana et ses ûdèles qu^elle finit par protéger et enlérer au comte et à Tempire.— Autour d'Alexandrie, toutes les bourgades veulent iiniler la ville de la révolution qui propage liardi- • ment sa liberté. En 1109, le châtelet de la vallée d'Orba s'insurge contre le marquis de Bosca et se donne, le 15 mai, à Alexandrie. £n 1172, le marquis de Gavio livre les péages, à la condition qu'Alexandrie s'oblige à loi conserver ses terres et à garder les routes. En 1179, les tl^bitauts de Fresouara ont deux consuls, et se liguent avec Alexandrie, « saut , disent-ils, les droits « de l'abbé de Saint-Sauveur de Pavie. » £n attendant, la ville promet de les défendre envers et contre tous, décrétant que le magistrat de Fresouara sera nommé par le peuple et la commune d'Alexandrie. En USi, ce sont les habitants de Capriata qui s'allient avec Alexandrie et s'engagent à lui payer un tribut, «sauf la fidélité envers leurs maîtres* » Ce qui revient

RiAcnon wtoALB n poimncAU

à dire qu'ils se ménagent un appuis dans le cas

d^infidélité. Presqu'en même temps Rivalta se dérobe aux marquis Un Monferrat. Les châtelains aux abois multiplieDt les concessions. Ên 1192^ les seigneurs de Belmonte ofDrent leurs jundiciions à la ville, * qui les confirme dans leurs terres^ avec l'ohligâtîon de ne pas les vendre sans la prévenir. Plus tard, Montaldo, Aquesana, Vinizio^Uxesio, se soumettent; les châteians sont presses de se rendre, et on conçoilqu ils se hâtent, car voici

ce qui arrive aux comtes d'Aquesan a: aEnl234, c les hommes de-
 Lunesio, Galamandrana^ Garbazzuola, «Quinzano, LinUlîano et
 Belmonte» ditGhilini» ne « pouvaient plus tolérer la tyrannie et
 le libertinage « des comtes d'Aquesana , leurs seigneurs, qui, non
 Cl contents d'exiger toutes les corvées ordinaires, exia geaient les
 corvées personnelles défendues parles lois € divines et humaines
 et demandaient la première nuit « de toutes les nouvelles ma-
 riées. Les serfs^ indignés de < tant diniquité, décidèrent de faire
 une vengeance « éclatante, sans aucun égard de compassion ou
 de a crainte (s'ils en avaient été capables). Ils s'adressèrent Q
 donc aux citoyens d'Alexandrie, leu rs alliés, et s'étant couverts
 àeux^ ils demandèrent leur secours pour « faire un éclat qui ré-
 pondit à Toutrage qu'ils endud raient. Tons d'un même senti-
 ment Ils se réunirent, « sans tlciiieire, au son de la cloche de Bel-
 monte, et a tt l'heure indiquée massacrèrent tous les susdits
 comtes, a jelèrent par terre les châteaux et les maisons^ et cou- «
 struisirent une ville en proclamant la commune. » Ce fut Nice
 d'Alexandrie. C'est ainsi qu'Alexandrie désorganisait la féodalité
 de Pavie et du Mmferrat, et que la guerre aux châteaux répondait
 encore a la pensée de la ligue lombarde qui Tavait fondée. —
 L'insurrection

cams u eimwt aux cHAtsAtii. S33

des bourgadesétail générale, et, pour en donner encore un
 exemple, les gens d'armes de B<i?san() s'insurgèrent, en i%30,
 contre Albéric de Eomano, leur seigneur. Ëcelioo de Romano ,
 son frère> accourut les réprimer, mais Viceuce, qui conyoitait le
 château, le tratnaen jugement, l'accusant d'avoir dépassé ses
 pouvoirs et ses juridictions. U répondit, sans doute, qu'il était le
 frère, l'allié naturel d'Albéric, qu'il défendait un droit incontesté,

qu'il soutenait un seigneur légitime; que si les communes se mêlaient de soutenir des rébellions en dehors de leurs juridictions^ si elles étaient emportées par l'amour de l'humanité, on dévorées par le zèle de s'arrondir, il devait être permis aux seigneurs de s'entr'aider à leur tour pour ne pas être détrônés, spoliés, renversés par le premier manant qui voudrait s'intituler citoyen^ ou par le premier pillard qui s'attribuerait de la toge consulaire. C'étaient peut-être de bonnes raisons; mais Ecelino n'était pas Albéric : intrus dans le château, il avait violé une loi, une juridiction, une liberté, et il payait son amende.

Les comtes de la campagne n'avaient plus d'autre défense que l'arnica des faibles. Êtes- vous menacé par un ennemi supérieur; n'ayez ni fierté^ ni colère; cédez, rampez , traitez-vous dans la boue, si le cœur vous en dit, aucune puissance ne frappe ceux qui la servent; vrais ou faux, les amis échappent à la proscription, franches ou perfides, les adhésions enrayent les révolutions. Ce conseil fut suivi quatre siècles avant qu'il ne fût donné par Machiavel. Pressés entre les menaces de la ville et la révolte des paysans, presque tous les comtes se donnaient à la ville qui les acceptait en capitaines des postes avancés, en magistrats des provinces convoitées, en leudataires municipaux , en vas-

^ 1 RÉACTION IMPÉRIALE ET PONTIFICALE

saos de la guerre municipale. Alors les citoyens suspendaient la propagande^ subitement atteints par une foule de scrupules sur la légitimité des feudataires^ sur la nécessité d'une autorité supérieure et reconnue, sur

la lénienté, sur l'expérience, sur l'imprudence habituelle des insuruis, qu'ils ne trouvaient pas assez mûrs pour la liberté; et ils

{iromettaieit main-forte aux seigneurs contre les séditions qui les menaçaient. Souvent cette promesse coûtait fort peu. Les gros bourgs qui aspiraient à s'affranchir pouvaient se transformer en villes rivales, leurs consuls pouvaient jouer le rôle de comte hostile, mettre sur pied des troupes plus hardies, plus nombreuses, intercepter les communications, obstruer les débouchés, dévoter les richesses, les absorber et prospérer comme Alexandrie ou d'autres lieux auparavant insignifiants et depuis très-importants. Dans la révolution générale mêlée aux guerres municipales, on s'attendait à tout, on redoutait toute puissance nouvelle, on ne savait comment on sortirait des mille prétentions croisées où toute ville pouvait devenir un village et tout village une ville de premier ordre. D'ailleurs le peuple officiel, toujours hiérarchique, ne pouvait pas songer à s'incorporer les bourgs; jamais des citoyens n'auraient admis des manants au partage de leur autorité; c'eût été soulever de nouveau la commune à la domination de la campagne, les citoyens aux paysans, le peuple serait tombé dans le néant de la multitude, tant s'en fallait d'abattre les remparts et de briser le befroi de la commune. La naturalisation eût été offerte que les paysans des gros bourgs l'auraient repudiée comme une coujine dépeuplée : le vote de Pogna uni et confondu à la mode moirée avec le vote de Florence aurait toujours été le vote de Flo-

COKTRB LA «mniBB AUX CHATKAUX* 235

rence, le vote d'une majorité préalable comme aujourd'hui celle de Tadgletterre pour l'Irlande. La liberté supposait la séparation des communes : si un village n'était pas indépendant il n'était pas libre ; s'il n'était pas maître chez lui, il n'était pas allié. Les villages insignifiants se résignaient à la domination

de la ville; les bourgs considérables ne voulaient pas exister le comte pour obéir à un magistrat peut-être plus impérieux et plus exigeant. Il fallait donc régner sur les bourgs, les contenir, les réprimer, les maintenir sous les seigneurs qui se livraient, les exploiter par la soumission, les stériliser par la féodalité. C'était utile et par là même c'était juste pour Gênes, toujours aux prises avec les deux livièes; pour Florence, plus perfide que puissante; pour, Milan, forcée d'étouffer les républiques imperinentesqui poussaient sur son sol, et pour une foule de Tilles qui jouaient ainsi le rôle de comtesse, de marquise et même de pape et d'empereur, utilisant la barbarie d'une foule de nobles patibulaires prêts à [lendre jusqu'au dernier de leurs serfs dans l'Uérêlde la republique victorieuse. En 1220, Ardouin Venosia se déclare Tassai de Gomo à Bormio, dans la Valteliina : qu'il règne, qu'il étrille ses honomes à son gré; s'il bougent, les malheureux, la république de Gomo promet sur l'honneur de les écraser sur-le-champ. Depuis Tan mil les Buvacciani répriment, avec les troupes d'Orvielo, leur ûef de Chiusi, vieux centre longobard. irrité par un souYenir étrusque indélébile ; et, toutes les fois que l'italie fait un pas en avant, ils enfoncent jusqu'à la garde leurépée républicaine dans le corps des ciloyens de Chiusi. Quand les villes chassent les comtes, la capitale de Porsenne sUnsurge avec les blancs; mais Orvieto arrive et impose les Bovacciani avec les noirs

936 R tACTION IHPRBIALE ET PONTIFICALS

ralliés à sa domination. Quand tous les peuples se révoltent contre les évêques imposés en 4085, la ville

étrusque renouvelle son émeute pour imiter Sientie, Pise et les villes toscanes dans L'évolution contre le j pape; mais l'imp-

toyable Ūrvieto> dit la chronique, « (ait nn grand massacre de ces perturbateurs de la paix et tranquillité de la Toscane. » En idiH, rinsurrecstlon se répète et le peuple glisse encore dans son sangsous leferdes Bovacciaiij d'Orvieto etdePérouse, . «qui lirent, dit le chroniqueur, grande vengeance de » leurs ennemis. i> La veugeance appelle La vengeance, et j en iOdS c les comtes fiovacdani, poursuit la chronique, ' furent tous massacrés par le parti Impérial^ hormis j un enfant qui fut dérobe an carnage par les dômes- j tiques. » Tragédie inuLilul la malheureuse Cllisiuih succombe encore à Orvieto « qui fit grande justice, conclut le chroniqueur, et les malfaiteurs rebelles s'enfuirent à Sienne et Arezzo. » Pour que le massacre profite^ on bâtit une tour au cœur de la ville « et plus tard, dansTère des consuls, en 1441, nous voyons le Bovacciani , échappé au massacre, réintégré et toujours ministre des hautes-œuvres d'Orvieto, qui dénie à sa victime la liberté des consuls. Ěnûn quand les peuples demandent la. liberté de la guerre^ en llâS^ Cliiusi s'attache aux pas de Frédéric Barberousse, qui la protège et toujours inutilement contre ses implacables ennemis.

Mais le jour vient où les villes se fatiguent de protéger des hommes qui les engagent à soutenir la tyrannie et les caprices du vieux temps^ sans les dispenser de réprimer directement les insurrections populaires. Des magistrats sont substitués à ces alŪés onéreux, citoyens suspects, véritables ennemis sous le

CONTRB LA GtttlIRB AUX GHATBAUX. S37

foux semblant de l'amitié » et après une nouvellein-

surreclion ou Ciiiusise révolte en ville rivale , Orvielo finit par déposséder les Bovacciani, qu elle avait protégés pendaaidoux

cents ans. Sous l'an 4345, Mathieu Viliani nous apprend comment le peuple de Florence 'èta à certains grands et gentils-hommes les possessions et les biens que la commune leur avait donnés^ et le chroiii(|ueur fait observer que (f on les ùta de fait sans aucune raison, » en dehors du droit, de par la révolution. On spoliaitles Pazzi^ les Tosa, les ftossi : ailleurs c'étaient les mêmes empiètements sous d'autres formes et à travers d'autres vicissitudes.

Par une dernière ressource, les comtes se ralliaient paiois a l'insurrection de leurs pro|)res sujets. Que demandait-elle dans les gros bourgs? Eile demandait l'indépendance^ l'autonomie^ le self-govemmeot pour n'être ni au vieux comte ni à la ville conquérante : mais cellen:! était implacable , toute puissante, orga* nisée, intéressée à dévaster les alentours trop dangereux, et le comLc aux abois .oUrail a ses vassaux l'indépendance et la liberté de l'empire ; il donnait des chartes, des constitutions; il devenait libéral et plus avancé que les citoyens et les consuls ; à la république qui décrétait la misère il opposait un état constitutionnel et prospère, et bien des villages se coalisaient avec leur comte pour tenir tête à des citoyens lyranuiques. Palestrine résistait à Rome par les Colonna très -aimés et toujours appuyés : Braclano» San-Marscianoj Anguillara, une foule de localités féodales imitaient Palestrine : en Toscane lesUbaldlni, les Guidi, les Santa-Fiora survivaient souvent en chefs populaires. Mais sous le rayon des villes commerciales ouvertes^ importantes, les comtes succombent avec les

23è BKACnON IMFiLUALK SI FOHTIFIGAll

insurrections qu'ils patronnent. Ainsi le marquis de

Savone, dépossédé par Gènes en HOt, fomente iuiitiloment les insurrections de ses anciens sujets contre la république. Son iief est perdu à jamais^ quoique toujours révolté. Quand Sienne voit Grossetp à peu près indépendante^ grâce aux concessions des comtes Aldobrandeschi, elle fait sor-le-diamp le syllogisme des villes consulaires. « Grosse to, se dildle, n'appartient plus à personne; donc on peut s'en enijiaior. Oh! si elle était aux comtes, nous n^oserions pas y touctier. v Et la place est prise , foulée aux pieds des Sanois qui enétoulTent les émeutes dans le sang^ et c'est à peine si l'ancien comte peut obtenir à force d'astuce et de longanimilù qu'elle ne soit pas démolie. Mais ses murs tombent, sesiossés sont remplis^ six cent cinquante ties principaux habitants prêtent serment de fidélité à la ville conquérante qui exige de plus la promesse jurée de renoncer au droit d'appel auprès de toutes les puissances séculières ou ecclésiasti q ues . « La conclusion f u t, « dit la chroniiiue, que les Sanois restèrent les maîtres « de cette ville, qui les avait toujours empécbés de s'em- « parer de plusieurs lieux des marais... et depuis il « leur fut facile de s'étendre en prenant tantôt un lieui a tantôt l'autre dans la partie des marais toscans. » Ce n'est pas assez : en i310^ à Toceasion d'une descente impériale. Grosse to se révolte et Sienne lui enlevé ses magistrats, ses assemblées, tout, la réduit, dit encore la chronique i « à Téiat de multitude , pour qu'elle restât sans conseil^ sans chefs» sans direction. »

La guerre aux châteaux devenait cliiujue jour plus acharnée; les citoyens s'exaspéraient en se voyant sans cesse déçus, ou retardés par de misérables bicoques.; les

biyiiizeo by

chroniques de Gènes jettent des éclairs de colère. Ailleurs les scènes tragiques se multiplient. En 1231[^] Todi, depuis longtemps hostile aux châtelains de Montemarte[^] donne à leur chef André un sauf-conduit pour qu'il

vieille négocier la vente de son château; mais à peine a-t-il passé les portes qu'il est jeté en prison et les citoyens lui signifient qu'il y restera sans manger tant qu'il n'aura livré son château. Voyant ensuite qu'il ne cède pas et qu'il ne meurt pas[^] ils s'irritent de sa longue agonie, Vépient, le fouillent et lui trouvent douze queues de ligue. «Ah! s'écrient-ils, tu as inangé nialgré nos ordres, tu méprises la républi[^]jne; tu payeras donc cent livres par queue de ligue, ou tu mourras de nos mains.» Mais, cette fois encore, le châtelain leur échappe, car après avoir tout livré, au sortir de sa prison il en appelle au pape[^] qui lui fait rendre son bien. Alors les Todiens se résignent à attendre sa niort, et quand elle arrive, en 1237[^] ils forcent son fils à vendre le château à Pérouse, qui joue le rôle de prête-nom pour que la vente paraisse spontanée et puisse mieux tenir en justice. On paye 25[^]000 florins, on partage les terres achetées en 468101\$ et on force quatre cent soixante-huit des principaux citoyens à s'en rendre acquéreurs; on a soin de choisir ceux qui sont les plus hostiles à la famille des Montemarte. Mais la guerre continue sur chaque motte du sol qu'on subdivise, et les acquéreurs, aux prises avec les hommes du châtelain, bêchent en combattant et sans retirer un denier de cette terre vouée à la malédiction féodale. — En 1276, Orvieto emprisonne le comte Tancredi de Bisengo, et quand il reprend ses cliâleaux en se rachetant, les citoyens le déclarent traître à la patrie, et le traquent en 1284 dans son château, décidés à en finir avec lui.

« L Taocrède , dit Manente » se rendit à discrétioD avec « tous
 ses gensj qu'on conduisit aux prisons, et en fias- « sant par la
 grande place, il fut tué par le peuple, qui « coupa la tête au cîf[ii-
 taiiii' liosso; les autres furent c pendus , et c'est ainsi qu on sup-
 prima beaucoup c d'ennemis d'Orvieto. d Le château de Bisengo
 fut rasé en 1^90. Voici un autre passage de la même chronique :
 « En 1319 » les citoyens d^Onrieto assiégé- « rent Castel-Franco
 dans les marais et y prirent le sei- « gneur Neri de Muntemarte
 avec vingt- cinq de ses « soldats (ju'ils conduisirent à Pitigliano
 pour les garc der^ craignant qu'ils ne fussent mis en pièces par «
 le peuple à Orvieto. j » Le comte Orsini de Pitigliano^ apprenant
 qu'un homme de qualité était sur ses terres entre les mains de
 gens de rien, se hâta de le délivrer; mais ces dernier Tenlèverent
 à leur tour, et sa femme, pour le racheter, livra le prisonnier déli-
 vré; « Et le « seigneur Neri, poursuit la chronique, fut mené à «
 Orvieto où on lui coupa la tête comme à un rebelle « et ses gens
 furent pendus. » — En 1258, ^enne fait mourir dans ses prisons
 les deux seii^aeurs de Torniella. L'année suivante, elle fait
 etouilrr dans son lit le comte de Sautatiora. En 1299, elle accorde
 la liberté à Neri de Stacdano en lui défendant de porter l'épée au
 sortir de sa prison, et à son premier pas dans la rue il est assassi-
 né par Vannî Gherardino , gentilhomme floreniiu. En 1322, la ré-
 publique attire dans un traquenard le comte Guillaume de San la
 fierà, qu'elle fait enlever avec son Irere naturel. Florence n'était
 pas plus scrupuleuse que Sienne : en 1326 le comte Albert de
 Mangona était massacré dans sa chambre a Gîliadaj par un bâ-
 tard et par d*autres de sa famille, qui vendaient Mangona a Flo-
 rence pour 17^000 florins d'or.

En 1343[^] les Pazzi de Cainpogiallo sticconibent, au nombre de dix, avec leurs partisans, iniiuoléb par les hommes de Castel-Franco; a de sorte ffue, dit ia chro- « nique> la famille féodale paya très-cher la longue « guerre et les injures qu'elle avait faites à Floreuce.» — Sous le rayon de Rome[^] c'étaient les mêmes scènes[^] et pour ne citer qu'un fait, le Belle Gajetani[^] oncle du comte de Fondi et Mathieu de la Torre, sont pris en i350[^] par les Romains, accusé de brigandage, et pendus avec leurs partisans.

Que de séve, que de vie, que d'héroïsme , que de génie[^] que de plans politiques et économiques I Combien de villes en germe ou de républiques en herbe n'ontelles pas péri dans les décombres des châteaux, sous le fer des \Uies, au moment où les serls s'agitaient pour se transformer eu citoyens! Simifonti a complètement disparu, nous léguant sa chronique, chef-d'œuvre de style, de grâce, de verve et de vérité historique; on y entend les vilains causer, marcher, chanter, batailler; ou croit même les reconnaître à leurs traits ci y retrouver des contemporains, tant ili: sont a la lois vivants et éternels. Leur maître, le comte Ail)erti , qui règne sur[^] ses terres , où il a été réintégré par Frédéric Barberousse contre Florence, est vaillant, indécis, débonnaire et accusé de dureté, comme tous les princes, au moment du déclin. Surpris une nuit dans son fort de Pogne par les Florentins , il ne racliète sa liberté qu'eu promettant la destruction de Pogne et des toias de Certaldo, de Simifonli et d'autres forteresses, et de ne plus faire la guerre dans Tavenir à la commune de Florence. Alais sa soumission alarme la campagne tout entière, qu'il laisse expo-

sée à l'invasion florentine. Sati-Germignam se croil aiciacée ; les com-

i4â RKAGXiO» IMPSRULfi BT FONTIFIgAiC

tes perdent leur allié le pins puissant^ Siennese perd sa sentinelle avancée, et tont ce monde^ à moitié féodal^ à moitié plébéien, songe à suppléer à la défection du comte par la liberté républicaine de Siirifonti. «Ainsi • les Sanois^ dit la chronique, commencèrent^ par Ten- « tremise des hommes de San-Germignano et d'autres 8 localités » à travailler les hommes de Simifonti, les « poussant à se révolter contre le comte Alberii et le « calomniant comme s'il avait stipulé de les livrer, à a d'iniques conditions, à la commune de Florence ; de c plus^ ils leur promirent aide et secours s'ils voulaient c prodamer la commune et vivre avec des lois à eux, « ou de toute autre manière, en suivant le parti impé- « rial^ les berçant de Tillusion de les faire affranchir « par un diplôme de l'empereur, dans le cas où ils se a mettraient en liht i lé. ils ne manquèrent pas non « plus de suborner quelque puissant de l'endroit» en € lui donnant des espérances diverses et fantastiques.» C'était le cas de dire qu'ils ne parlaient pas à des sourds. Depuis longtemps les habitants de Simifonti songeaient à s'insurger. «D'abord, poursuit la chronique, ils se « plaignaient d'être malmenés par le comte. Ensuite « ils avaient mal pris la nouvelle qu'on détruirait leurs « tours; et ils ne pouvaient se faire à l'idée d'être ven- « dm, et surtout à la commune de Florence, leur an- « cienne ennemie. Le comte les fatiguait, ils! accusaient « d'aval ice, de hauteur, de se laisser entraîner par les « femmes, de ne faire aucun cas de ses sujets. Ainsi le « mécontentement, les instigations des Sanois et des « hommes de San-Germignano, la position de la terre « forte, militaire, armée,

peuplée, la captivité du comte, « qui se trouvait affaibli et déconsidéré, qu'Ujucs ré- « beïious qui avaient commencé dans les oleniourst

CONTRE LA eomiM AUX CHATlAtJX. 943

« toutes ces causes poussèrent les hommes de Simitonti c(d'abord à s'entendre en secret^ ensuite sur les places « pour proclamer la liberté (per vendicani in libertà), Linsurrection est dirigée par Acoorsi Pitli; homme à ressources et de grande naissance^ il Tise^ dit-on, à reformer la \ille, peut-t Ire à la dominer, et fils d'une sœur du comte, il ne man*jiie pas de pi etentions sur la terre. « De sorte que^ continue la chronique, il tenait « grande maison, et tout le monde le respectait parce « qu'il était affable, hardi, beau parleur^ et par son ff habileté et gentillesse capable de tout faire à mer- « "veillie. » La révoluLioa éclate. Accursiel ses liuiiimes distribuent les armes ; la plèbe les suit; on s'empare de la place au cri de : liberté 1 liberté (franchigial franchigia)[On se rue sur le palais; le juge du comte faillit être jeté par la fenêtre : c'est à peine si quelques bons prêtres parviennent à le sauver; le palais est saccagé. Mais la révolution ne se perd pas dans un vide tumulte ou en vaines vociférations. Voilà un lettré qui paraît au balcon. Court et élégant, il sait manier la parole; il sait Texexploiter; il célèbre en quelques mots la révolution, et fait nommer une dictature de douze personnes qui se renferment dans le palais. Le peuple stationne sur la place, de crainte qu'ils ne le livrent aux grands. C'est en vain que quelques vavasseurs s'efforcent de l'elojgner; li reste, appelant à grands cris les douze délégués, qui paraissent enfin au balcon^ proclament leur décision , et statuent qu*avant tout on créera un seigneur ou capitaine du peuple, assisté de deux anciens annuels ou consuls pour conseillers^ qui

résideront au palais avec un ju^e, un nulaire étranger, nn [Dré\ôt des gendarmes, des huissiers et des domestiques ^ qu'on iormera un p^etit con*

S44 niAcnoir iipéiiuLB n pohtifcau

seil de cinquante lecteuts (le sénat) pour les affaires importantes^ et que chaque famille enverra un citoyen au grand conseil (l'assemblée nationale) qui se réunira au son du beffroi , ou par des signaux de feu. Accorsl^ parent du comte, est nommé capitaine ; le jour snWant^ le peuple nomme les consuls, le ju^e et le notaie étranger (de San-Germignano); le mène jour on i'onne le parlement {fu parlamentato) avec un homme par famille pour déterminer la manière de s'armer. Tous prêtent serment aux statuts, les vayasseurs comme les plébéiens; personne n'est excepté de Tobligation^ toute la république reste ainsi engagée , la réaction elle-même se trouve compromise, et le comte Alberli, qui aurait voulu marcher sur les manants en ralliant les Tavasseurs» renonce au combat

Que pensait Florence, la ville de la liberté républicaine? Dans sa prudence, devenue proverbiale, elle pensait que si le coin le avait cte un obstacle, la république de Simifonti était un daiigi r : i ile se i)osaitdéjà en ville rivale; elle s'alliait avec Sienne et San-Germignano; elle s'inféodait Pogne, à son tour insurgée contre le comte Âl^rti; elle écartait Âcoorsî^ le beau parleur de la branche cadette; elle le remplayait par uiî capitaine, plus républicain emprunté à Pogne; elle exerçait tous les droits des comtes Alberti ; elle narguait les Florentins. On disait déjà dans la campagne :

Fiorenza fatti în Ih Glie Simifoiuu si là ciità.

Et les Florentins de s'en plaindre , non pas à Simifonti , niais au comte Alberti. 11 avait beau répondre que, beaucoup plus endommagé que Florence^ s'il avait pu réduire Simifonti , il n^y aurait pas

CORTILIt LA GlffmiE AUX CHATS AUX. 245

manqué. Florence s'adressait à lui : n'était-il pas le maître? n'était-il pas le comte? donc il était responsable , seul il était en cause. Les paysans étaientpils des citoyens? savaient- ils ce qu'ils faisaientt Le comte, accablé de tous côtés, dut abandonner ses droits^ et alors Tarmée florin line marcha sur le village. Au premier abord, Simifonti imita son maître, en se livrant avec serment de fidélité aux Florentins. Plus tard^ excitée par StMine, elle se révolta^ et cette (ois Florence en rasa la forteresse et les remparts. Enfin, après cette démolition, c^est-à-dire quand le village se trouva désarmé et à la merci de Florence^ « un beau jour, « dit la chronique, quelle qu'en fût la raison, Simic fonti fut détruite de fond en comble ; le cliâteau, € les tours, les maisons, les églises, tout fut rasé, et les « consuls* les sénateurs, le peuple et la commune de « Florence, firent un décret solennel qui défendait à a jamais de reconstruire ledit \illage et de bâtir des « maisons sur la colline. A la même époque, la même « décision fut appii(juée à d^autres terres ou châteaux « qui avaient été hostiles aux Florentins; et c'est ainsi c que, Tan du Seigneur 1^, finit la malheureuse ville < de Simifonti. »

Capriata^ en Piémont, subit le même sort. En 1235, Alexandre en détruit les maisons et les églises, en met en pièces les habitants; les femmes n'y sont pas épargnées; on sévit sur les cadavres/ on arrache les morts au tombeau^ on couronne les fossés par des rangées de crânes, et les habitants qui peuvent s'échap-

per se réfugient à Gavio , chez le marquis. — Milan rase Seprio; et jusqu'au xvii^e siècle le podestat de Milan continue à promettre, sous serment, que Seprio restera par terre. Dans le kaléidoscope de la révo-

246 REACTION IMPÉRIALE ET PONTIFICALE MF

lution italienne , les lois générales de la politique font apparaître plusieurs phénomènes de la guerre municipale comme des phénomènes de la guerre

aux châteaux. Toscolo , Tivoli , Albano , Palestrine , "villes rivales du royaume, ne sont-elles pas «le grands châteaux qui font entre une conquête imminente et leur propre révolution? Toscolo à la tête de la féodalité, vers l'an mil» siège des comtes qui s'inféodèrent la papauté^ chef de toutes les guerres municipales contre les Romains, s'agit vers 1088, sous le comte Rainon , pour arriver à l'indépendance républicaine. Le comte croit éviter l'incendie en obtenant de l'antipape d'échanger Toscolo contre Montefiascone^ et tout à coup Montefiascone le refuse. A son retour» la ville le repousse; il se voit dépossédé , et son fief, devenu lejiuljlique, se trouve devant Rome comme Simifonti en présence de Florence. Pendant quelques années» le pape » en exil» protège la république et s'en sert comme d'un rempart contre Rome; mais la destruction de Toscolo devient un principe de la révolution romaine. Sous Lucius III» les Romains ayant surpris des prêtres aux environs du château rival, les aveuglent, les mettent sur des bûches et les forcent par serment de se présenter au pape» ainsi aveuglés , à l'exception d'un seul chargé de conduire l'horrible procession. Quand Henry VI demande le couronnement aux Romains : « Oui , tu seras couronné, lui répondent-ils ; mais, sauf la liberté des « consuls^ .^auf le droit de la guerre, sauf la

guerre aux a châteaux ; ituuper, foc nobU jîtêtiUam de casteUis tuis, « qwB \$utU in Tusculano. » Le grand château» qui se croyait en surêté sous le drapeau impérial, avec une garnison allemande» est promis au pape citoyen Clé-

GONTIUi LA GDKRRB AUX CHATEAUX, 247

ment UI^ livré à son sacoesseur Céleslin UI, également citoyen et consulaire, et transmis au peuple qui le détruit en écrasant les habitants, les uns massacrés, les autres aveuglés, les autres mutilés, et tous dispersés : de sorte que le peuple de Rome ne laisse au pape que la terre sans qu'il y reste pierre sur pierre. Plus tard ^ les nouveaux habitants^ réunis sur la coltine, se construisaient des cabanes et formaient des masures couvertes de feuilles « de irasche, » et le nouveau village s'appelait Frascati. — ^ Tivoli succombait à son tour. — Palestrine, bien que protégée parie comte qu'elle chérissait, était rasée, en l'ân98, par Bonifacè YIUï au nom de l'Église et du peuple de Rome*

Les comtes qui résistaient, ceux qui cédaient, les châteaux ti-dèles au chef féodal, ceux qui proclamaient les consuls , tout pliait sous la domination des villes qui s'étendaient par amour ou par force, par la liberté ou par les répressions, par les alliances ou par les combats acharnés. Ici des villages étaient comblés de bienfaits, là ils étaient démolis pour toujours; ailleurs, on attendait de longues années la mort d'un chef, un assassinat profitable, un désordre utile. Mais si la conquête matérielle était longue, lente, pénible, il n'était pas moins difficile de la transporter dans le droit et dans la légalité de l'époque. Ici il s'agissait d'enlever aux feudataires les juridictions inaliciiables, les châteaux de l'empire , les privilèges consacrés par la tradition féodale. Le combat momentané et transitoire pouvait traîner à tra-

vers les chicanes, les prétextes, les représailles, et peu importait que dans la chaleur de l'action un seigneur fût pris, emprisonné ou pendu; mais le résultat dernier de la victoire devait con-

S48 K^ACnOtl imMAiS IT fOHtIFICALS

corder comme la monnaie avec la haute légalité impériale et poQtiiicale, sous peine de se voir sans valeur dans le commerce de la vie. On éluda la loi, en obligeant les vaincus à signer des traités par lesquels ils se déclarèrent les alliés de la commune. L'alliance autorise toutes les concessions, sans préjuger aieenn principe; on peut tout accorder à un allié; on peut s obliger aie suivre, à le défendre envers et contre tous, à lui fournir des armes, des soldats ; sll est fantastique et méoant de caractère, on peut le rassurer; lui livrer des forteresses, lui promettre de démolir les tours incomiiodes, <ii' comblei les fossés malveillants. Que peut-on refuser a un ami? Pourquoi le cha^rriner, en lui déniait la haute et basse justice, les péages, les fidèles, les corvées» une fouie d'agréments jadis réservés aux châtelains? les villes prenaient tout. Ce mot d'alliés que les Romains donnaient aux peuples con* quis et tributaires, et que les suzerains du moyen appliquaient aux s/rands vassaux, était exploité dans toute la latitude de son équivoque, pour asservir les fils des Longohards, des Franks et des Allemands, domptés par les peuples qui renouvelaient en sens inverse Fantique conquête des rois. Les chfttelains marcliaient a la suite des citoyens, derrière le char des consuls, en censitaires, en trihulaires de la révolution que la déroute rendait complaisants et qui étaient lorcés de s'attacher à Talliance, leur dernière ancre de salut, unique moyen pour conserver leurs biens, leurs terres, une partie de leurs serfs» quelques châteaux et les restes d'unepuissanceque la ville s'enga-

geait à respecter. Mais le résultat de la victoire ne s'arrêtait pas à l'alliance. Trop indulgente, trop respectueuse dans la forme, elle laissait au châtelain un faux air d'indépendance qui le

CONTRE IX GUERRB AUX GHATBAOX, 349

dérobaux tribunaux consulaires et le plaçait toujours sous la protection de Tempire. On exigea de lui un dernier acte d'amitié et de déférence, en le forçant de se déclarer citoyen. Dès lors, son individualité s'effaça, son moi se trouva fondu et confondu avec tous les individus qui composaient le peuple officiel ; son action, ses biens, sa fidélité tombèrent sous la juridiction des tribunaux consulaires, et la ville put le juger, le tenir à sa merci et s'inféoder les restes de sa fortune. On l'obligeait à bâtir un palais dans l'enceinte de la ville, à y résider annuellement pendant un nombre déterminé de mois ; en temps de guerre > la durée de son séjour était doublée ; on tenait à observer de près ce roitelet de la campagne, à savoir sous la main, à s'assurer de sa personne, de sa famille, dans le cas où il voudrait revenir à ses alliances d'autrefois avec les villes rivales ou avec la réaction impériale ou politique. De son côté, il se résignait à accepter le titre de citoyen et à prendre en bonne part toutes les avanies civiques et consulaires. Ce titre, ces avanies, aux formes respectueuses^ étaient encore une garantie sans laquelle il se serait trouvé au ban de toutes les communes, harcelé sans cesse par la guerre consulaire, entièrement spolé et au reste oublié de l'empire. Que s'il ne devenait pas citoyen par force, dans la ville qui le subjuguait, il devenait par amour dans la ville rivale qui lui permettait de prolonger la résistance : à droite ou à gauche, partout la détresse, l'alliance^ la naturalisation l'attendaient comme la fin dernière de la vie de châtelain. Ainsi, les Montemarte, les Titignano, deve-

naient citoyens d'Orvieto; les marquis Occimiani le devenaient d'Alexandrie; les marquis du Caretto, de Gavio, etc. , se naturalisaient à Gênes; les comtes de Savone, le mar-

RÉACTION IMPÉRIALE ET POMIFICALK

quisdu Hoiifferraise faisaient receTOîr citoyens d'Ast: en Piémont même les villages imitaient les marquis ; Uxe* sio, en se donnant à Alexandrie, devenait citoyenne et

s'obligeait à bâtir une maison dans la ville. Le patriarclie d'Aquilée, les princes-évè(|ues de Feitre et de Bellune, les marquis d'Esté, les Bomano, les Camposamptero, les Sanbonifazio, les plus grandes familles de ntalie sinféodèrent, par la naturalisation, à Padoue, I Trévisé, aux villes dont ils voulaient ralliance. On courail apit s le succès, on s'inclinait devant la fortune; l'alliance, d'abord dédaignée, élditsollicilee comme une faveur; les nobles firent la cour aux peuples : ils entrèrent dans les grands conseils par prudence, par mode, par caprice, pour s'amuser : et ici nous trouvons la dernière conséquence de la Tictoire sur les châteaux qui forme la conslitiLiou du tioisième peuple plus nombreux que le second de Tère consulaire. Aux cbâtelains nouvellement admis on joignait , par une compensation trop naturelle , de nouvelles familles élevées par Pindustrie et par le ctnnmeroe; tout Tespace envahi d'un côté par la féodalité était repris d'un autre par une fraction de la plcbe appelée a tenir tôle aux châtelains , et la ville s'étendait , prospérait, s'animait , deux fois plus ricbeet plus intelligente qu'avant la guerre aux châteaux. Partout» au fort de cette guerre, nous trouvons les traces d'une

réforme municipale : Bellune étend le privilège des premières familles, en ajoutant les rouseaux \ aux parentés; Alexandrie se démocratise, et les naturalisations des châtellains, au milieu des circonstances les plus variées, se présentent dans toutes ces villes avec un tel caractère de similarité qu'on les dirait toutes rédigées dans une même chancellerie. Probablement^ elles étaient copiées

CONTRE LA GUERRE AUX CHATEAUX

Charles^diarte par lesquelles les empereurs avaientjadis fondé la liberté de Pise, d'Orvieto et des autres \lles

exceptionnelles, qu'ils donnaient en fief à quatre, à sept, à cent familles, déjà régidutes dans les fiefs qu'elles possédaient séparément. Ces chartes avaient réuni dans quelques personnes la double qualité de ciloyen et de châtellain, de feudataire collectif à la Tille et individuel dans la campagne. La liberté travaillant d'après ce modèle se développa par de vastes combourgeoisies, qui inféodèrent régulièrement toute la campagne à la ville. Les citoyens réalisaient ainsi à la lettre ce mot du sénat de Rome à Frédéric Barberousse, a Tu étais étranger^ et nous t'avons fait citoyen, » hoipei era\$, civem ftd. Tous les hommes de Tem* pereur, tous les châtellains de la campagne, tous ces Longobards, ces Fianks, ces Allemands, ces restes de l'ancien royaume, fait et refait plusieurs fois, en dépit de la liberté italienne, tous ces ûls d'étrangers, ces descendants des barbares, étaient transformés par la pierre aux châteaux et désormais adoptés par la civilisation italienne, qui étendait les limites de ses peuples officiels.

Nous avons vu que le royaume des Deux-Siciles faisait la guerre aux châteaux, c'est-à-dire aux centres attardés de Tan-
tique fédération; nous avons vu cette guerre heureuse, grâce aux
deux proscriptions de Guillaume le Méchant : Salerne, Bari, Ca-
poue, toutes les villes insurgées, à la suite de la ligue des barons,
étaient domptées les unes après les autres; et l'édéric Barbe-
rousse, qui voulait les appuyer, était rallié par Guillaume le Bon à
la cause de Palerme et à celle de tous les citoyens du royaume. La
guerre aux châteaux finissait au Midi par la naturalisation des
châtelains.

Ri^ACnOK limÎMALC ET PONTIFICALB^ ETC.

exactement comme dans les villes italiques^ si ce n'est qu'ici
la naturalisation était royale, les royaumes étant forcés de consacrer toute innovation dans la péninsule du sol italien. Ubérifière
de Guillaume le Bon, Constance, qui représentait les citoyens du
Midi, donnait sa main à Henry VI, fils d'édéric Barberousse,
qui représentait les châtelains, jadis révoltés contre Guillaume le
Méchant. Au point de vue de la guerre municipale, ce mariage
était le pendant de la paix de Constance^ et repoussait, par un
pouvoir plus que royal, la domination du pontife, suzerain des
Deux-Siciles; au point de vue de la guerre aux châteaux, il alliait
et fondait dans une même couche nuptiale les citoyens et les châ-
telains, Palerme et Bari, Tile et le continent, l'unité consulaire et
la fédération féodale. Au reste, la fusion^ le mariage étalent com-
plets jusqu'à rendre possible l'échange des rôles, eu donnant au
roi le rôle des citoyens, puisqu'il était empereur, et à la reine celui
des concitoyens, parce qu'elle était femme^ Normande et pariant
inférieure y comme la fédération vaincue par l'unité
palermitaine*

CHAPITRE UI

US CITAÏENS ET LES CONCITOTEIS.

Les châtelains naturalisés et déportés de vive force au cœur de la ville se vengent en construisant des forteresses intérieures,— ei recommencent un combat qui ne peut plus finir. — Guerre civile de Gênes, — de Florence, — de Pistoie , de Milan.— Massacres de Brescia.— Malfaenrs de Padouet—Lut* les de Tré-Tîse — Vicence et ses pacifications monacales.— Vérone à la suite d^SeeUno de Romano contre ses concitoyens. — Les Camino citoyens à Trévisè etconcitoyensà Feltre. — Les partis de Lodi, — Mantoue, — Faenza, — Mod6ne,— Bologne, — Reggio. — Les Vingt-quatre et les Vingt-sept df Sienne — Les deux noblesses de Ferrare.— Le peuple et la commune d'Alexandrie.—Les chevaliers et la Société de Saioi-Georges à Ciiieri.-^Les Coceo et les Oatti de Titerbe.— Les PrêfHU et les Bovacciani d'Ovieto.— Les consuls et les nobles de Pérouse.- • Camerino, — Osimo, — Ossola , — San-Sepolcro , — Pise, — Césène, — Terracina aux prises avec les Frangipane. — Scènes variées de la guerre civile. — Progrès général de la démocratie et de l'anarchie.

La campagne est libre; tous les châtelaios sont dispersés au sein de la commune : il faut qu'ils renoncent

aux batailles féodales, aux guerres pri^ées^ aux plaisirs entraînants de la chasse aux hommes; on leur a lail promettre de vivre en bons citoyens. Tiendront-ils leur promesse? obéiront-ils aux consuls ? C'est impossible; le contrat qui les enchaîne a beau être perfide et injurieux , il garde une dernière trace du droit féodal, et ses généralités équivoques laissent passer sous une nou-

velle ioniic la tradition de l'arislocratie pontificale et impériale. QuVl-on pris aux vancus? Des juridictions^ des tours» des châ-
teaux» des tbrteresses»

254 4M CltOTBlLS

des troupes régulières, tout l'appareil des principautés indé-
pendanteSjTnais ils gardent les terres, les palais, les biens-fonds ,
les serfs devenus paysans ; une richesse colossale comparée au
modeste pécule des citoyens, et consacrée par le pvesiige des til-
resi des tradiUonsde Fart militaire de la chevalerie el d'une foule
de riens influants encore aujourd'hui , et d'une importance écras-
sante alors. Vaincus en rois de la campagne, les cliâtelains
passent les portes de la ville en grands personnages^ et presque
en vainqueurs. Leur supériorité se révèle dans reflPort même qui
la nie ; ce domicile qu'on impose, ce séjour forcé, au milieu des
boutiquiers, suffiraient seuls à leur rappeler qu'ils sont à la fois
insultés et redoutés, avilis et lout-pu lissants, garrottés , luais
avec des toiles d'araignée. Ils recommencent le combat sur la
i^ase même de leur défaite. Puisqu'on les oblige a construire m
palais, ils élèvent une forteresse crénelée ; puisqu'on a détruit
leurs tours dans la campagne, ils les relèvent aux angles de leur
palais; puisqu'on leur a enlevé leurs fidèles , ils arment leurs va-
lets, leurs clients, ils s'inféodent la iimUitiide, pour la tourner
contrôle peuple, et c'est a qui d'entre eux témoignera le plus de
mépris contre les statuts et les consuls* Voyez oe consul, dit le
grand seigneur, son père mendiait aux portes de mon chftteau;
voyez oe sénateur, il m'a toujours SLirlaiL dans ses comptes;
voyez ce Caton, il nous voletons, dans sa boutique; et les quoli-
bets plenvent sur cette cohue de citoyens aui origines héroï-co-
miques et soi-disant romaines, pour égayer les chevahen. Per-

sonne ne les respecte, pas même les professeurs de Bologne, tous impérialistes, en tiaine de Torgueilleuse médiocrité des républiques, et les concitoyens recora-

ET UtS COILCITOXSMa. 255

mencent la vie féodale de la campagne , en face des

parlements forcés à leur tour de recommencer la guerre aux châteaux contre les palais. On entre dans rère de la guerre civile et des batailles perpétuelles. C'en est fait de l'ancien calme^ de Tunion intérieurei de ces temps du comte^ de résèque et même de la guerre municipale où tous les habitants^ nobles et bourgeois, tenaient à embellir la ville, à l'étendre, à la fortifier : car elle était leur asile à tous» sans distinction de parti. Pour les concitoyens^ elle n'est qu'un lieu <ie déportation; leur patrie est dans les châteaux, sur les Alpes, dans les Apennins. « Si la ville est détruite, dit une a ebronique de Pistoie, ils retourneront à leurs anti- « quités, où ils ont leurs maisons et leurs terres. » Pour eux, les consuls, le gouvernement, les emploie, les palais, l'hôtel de ville ne sont que des moyens, des armes, des tranchées, des fossés qu'on peut prendre ou détruire» défendre ou atlaquer, suivant que l'exigent les circonstances du combat : ils préféreront toujours la démolition de la ville à leur propre défaite.

La nouvelle lutte intérieure est aveugle et sans issue, comme la guerre municipale. Auparavant, les citoyens pouvaient toujours compter sur la destruction des cbâteaux ; l'irradiation du centre, protégé par les lois de la guerre, leur assurait la victoire sur les bâtisses inorganiques de la campagne. Mais cette fois il s'agit de combattre Tinfluence de la richesse, la féodalité du capital, la force de Targent, le prestige des grandes familles, les alliances

soudaines de raristocratie , la rébellion des petites communes que la sédition féodale ne manque pas de tourner contre la ville» au nom d'une liberté plus que citoyenne, et d'une démocratie nulle lois plus avancée. L'argent cbL aux prises avec

256 LES CIXOIBMS

rargent , la bonne a^ec la bourse, la fioanoe avec la flnance; les mattres de la terre sont ansei forts au

moins que les chefs des ateliers^ avec la différence que, pour eux, la guerre est un jeu , pour les citoyens un désastre; en combattant , la noblesse s*aniuse> la bourgeoisie se ruine. Si Témeute se déclare , si on ferme les boutiques » si la ville est cernée , si les routes sont coupées, si les débouchés sont bloqués^ le peuple ne peut plus résister, les biens-fonds tuent les fabriques. L'impossibilité économiue de Tissue se reproduit dans le droit ; les cuminaes ne peuvent pas espérer de supprimer la féodalité impériale; elles ont pu la tromper , la torturer par des fictions , il leur est impossible de la vaincre sans détruire TÉglise et Tempirts base première de la révolution et de loutes les villes libres. Hostile par principe a la loi impériale , la conuiiiiie serait bors de la coulsitution v générale et la première ennemie de sa propre richesse^ de ses propres monnaies. Les cbâlelains naturalisés ne peuvent espérer , à leur tour^ d'anéantir le commercei rindustrie» la liberté des communes dont les titres juridiques tiennent à l'empire autant que ceux des duchés et des comtes. Donc, aucune soLuliou, et la lutte entre le pape et l'empereur, inaugurée dans le pacte de Charlemagne et transformée en une loi de la révolution italienne^ se présente d'elle-même aux citoyens et aux concitoyens pour éterniser leur combat. Les citoyens de la baute Italie s'attachent au pape ; ceux de Rome et desDeux-Sicules invoquent

l'empereur; et vice versà, les coiteojens de la haute Italie suivent Tempereur, tandis que ceux de Kome et de la basse Italie invoquent le pape pour Palerme. Ainsi, après la guerre municipale^ après la guerre aux châteaux^ l'histoire

ET LES CONCRONIFS. 357

idéale réciaine la guerre civile violente, et sans issue^ sur tous les points de l'Italie.

Trente-quatre ans après sa première guerre aux

châteaux, en 1153, Gênes se sent alourdie; d "après l'expression de la chmīHquc, « elle s'endort, » et ses consuls avisent aux moyens de Tarracher au sommeil qui l'accable. Évidemment, les endormeurs sont les châtelains naturalisés^ et le Morphée qui secoue les pavots est Frédéric Barberousse^ qui vient d'arriver eo Italie. Les consuls soulagent la république en rachetant trois châteaux mis en ^age et en répriuant des séditions : « Unde cives qui dorinierantaliquanlulô surrexcrunt. » Six ans plus tardj la guerre civile est encore le graud souci des consuls^ qui prennent de nouvelles mesures; « de sorte que^ dit la chronique^ pendant tout leur conī sulat, personne n'osa faire ni batailles, ni émeutes. » Au bout de deux ans, la guerre gronde encore au fond de la république, et « les consuls réduisent les dissi- « dents à jurer, de gré ou de force, qu'ils ne revienadront pas aux rixes habituelles et aux luttes. » Enfin, en 1163^ un an après la destruction de Milan par Frédéric Barberousse, la guerre éclate^ et la chronique fait remarquer que les concitoyens visent déjà à ruiner ks parvenus : a Les gr^yids, dit-elle, étaient heureux, « parce que ceux qui taisaient la iuerre et qui étaient « riches s'affaiblissaient. » On obtient une trêve avec une peine infinie, « post mul-

tum laborem ; » et Tannée suivante la guerre civile recommence plus forte que jamais. « On commença dit la chronique, une bataille « très-cruelle entre Folcone de Castro, qui était arrivé « au port de la part du marquis Malaspina, et Roland i Avvocati, qui s'y rendait de la part du Juge. » Bientôt T. II. 47

les combats se multiplient. Un concitoyen, le marquis de Volta, qui s'était glissé parmi les consuls est assassiné dans sa villa par la plèbe; ses collègues dans le

consulat n'osent plus convoquer le parlement : c'est l'archevêque qui le convoque, et sur ces entrefaites le marquis Malaspina menace les possessions de Gênes. « Voyons, disent les consuls l'année suivante, voyons « que la république ne périsse pas, telle est la dissension du peuple et la guerre plus que civile. » Ils sacrifient le parti des grands en rasant les tours d'Ingoneda la Voila ci d'Amicone. Mais ce n'est pas assez : au bout de trois ans, en 1168, les Cendati citoyens combattent les Volta concitoyens; le fils d'Ingone de la Volta est tué et l'année suivante les combats, plus acharnés que jamais, poussent les consuls à la résolution désespérée d'introduire dans la ville deux cents affidés (éventes) pour bloquer les chefs militants et déférer à un grand conseil de conciliation toutes les familles qui troubleraient la république. La guerre civile est si inhérente à la loi que le conseil qu'on improvise se demande s'il doit suivre la loi ou l'équité. Sa décision n'est pas connue, mais, en attendant, les Juges redoutent la loi, la croient impuissante, peut-être réactionnaire : a l'us strictum « timens et expavescens. b Les débats ne justifient que trop leurs prévisions ; les parties écrites deviennent des libelles qui propagent la sédition, et sont devenues probablement encore par une nouvelle violation de la loi. Le résultat de

toutes les délibérations, d'après la chronique, fut que : « 11 fallait, de droit, six guerres ou « duels champêtres entre les grands citoyens. » Ici encore on songe à éruderrimplacable loi quia réuni les citoyens et les concitoyens, pour les forcer au combat. Les consuls s'entendent secrètement avec les femmes, les sœurs.

ET LES CONGITOIENS. 259

les parents des combattants et avec l'archevêque qui les seconde, et une nuit le beffroi appelle soudainement tous les citoyens au grand conseil. Les portes

de la ville sont gardées par des moines ; on étale les reliques de saint Jean-Baptiste; le clergé, en snrplis, assiste au grand conseil^ et les parties belligérantes, réveillées en sursaut» se trouvent en présence des consuls et de l'archevêque, qui réclament le sacrifice de toutes les haines, au nom de la patrie et de la religion. Le chef du peuple est encore ce même Roland Avvocati qui avait commencé la guerre au port contre l'envoyé du marquis Malaspina. «11 refusait d'avancer^ dit la chronique , se jetait par terre , se déchirait les habits, et en pleurant invoquait à haute voix les victimes de la guerre. Ses parents, ayant proposé de l'aider les consuls, Pentourèrent et l'adjurèrent de se rendre à ses ennemis. Il restait morne, hébété, « attaché à la terre : alors les consuls s'approchèrent de « lui^ l'archevêque et le clergé s'avancèrent avec la croix, le traînèrent, presque de vive force, devant « l'Évangile, le priant de s'en remettre à eux^ et, enfin « dompté^ il prêta son serment de pacification. » Hais il fallait compter aussi avec les chefs de la noblesse : Folcone de Castro , l'envoyé du marquis Malaspina, qui avait été la première cause de la guerre et le premier ennemi de Roland, ne daigne pas même se déranger pour aller au conseil; il reste dans sa maison,

et quand on le prie d'adhérer à la paix, il déclare qu'il n'y consentira pas s'il n'y est autorisé par son beau-père, Ingoiie de Voila, dotit le peuple avait déjà rasé une tour et Iik; h? père et le fils pendant la guerre. « Les consuls, continue la chronique que^ se rendirent chez les deux partisans, les ame-

f6o LB9 crroTBiis

< Dèrent au parlement^ et^ toujours respectueux^ après c les avoir suppliés^ les conduisirent au pupitre où, « après bien des murmures, ils obtinrent le serment « de la paix. Les partisans choisis par les consuls imi- € tèrent immédiatement les deux chefs et s'embrasse- « Il rit, et aussitôt Tarchevêque et le clergé chaulèrent « le Te Deum, en remplissant toute l'église de Itur? a voix. » Le chroniqueur n'explique pas les causes de la guerre, et il est facile de voir qu'il s'abstient d'en parler, de crainte d'éveiller de nouveau la discorde. Cependant après avoir exposé la scène de la conciliation, il laisse comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de quelques querelles qu'on pouvait vider en champ clos; mais de la démocratie ijui combattait l'aristocratie. « On avait, dit-il , ourdi plusieurs conspira*c lions; les conspirateurs n'étaient pas seulement ceux « qui combattaient ; il y en avait d'autres , grands 4c et petits , « châtelains et citoyens. » Ils songeaient, poursuit-il, « à se fortifier, à se rassurer en se raclant « avec ceux qui combattaient. » Par contre-coup, toute la campagne s'insurgeait contre la ville, à Les ren- € contres et les factions, dit la chronique, étaient continuelles dans les villages (perpUlna); les paysans « (forici) pensaient à s'insurger, et méconnaissaient « les seigneurs des terres qui n'osaient plus se venger « ni s'aventurer dans la montagne , et toléraient à le dommage pour ne pas s'exposer à des injures, c Les attaques et les as-

sassinats se multipliaient. » En combattant les nobles, le peuple perdait ainsi ses plèbes, ses petites provinces : peut-être l'aristocratie se vengeait-elle, en excitant l'insurrection de la campagne; peut-être poussait-elle les paysans à proclamer de petites républiques. Mais après la paix de

n IBS COHCITOTBIIS. 261

Roland Awocati et de Folcone de Castro, « les consuls o poursuit la chronique, se rendirent ù Lavagna et à « Polcevera, où ils dressèrent leur tribunal; aux uns «ils fimnt couper la main; aux autres, le pied; * « quî> fat emprisoDDé ; qui, rançonné, et la rébellion « tomba; de sorte que tout voyageur connu et inconnu a pouvait aller et -venir sans crainte : Respublica ad «pristinum statum redire coepit. Tout ce qu'on croyait « en ruine se trouva rafTermi, et alors on vit rire ceux a qui avaient pleuré, et tous les désastres se trouvèrent c nlparés par la probité des consuls. » Tel est le dénouement du drame, d'après le chroniqueur, qui souhaite la fin de hi guerre ; mais il n'y a pas de dénomment : la paix n^est qu'une trêve, et désormais Thistoire de Gênes n'offre qu'une série d'éclats ou de querelles qui se renouvellent comme les accès d'une fièvre intermittente et toujours en progrès.

Ainsi, en 1170, pendant la guerre de Pise, les consuls ne maintiennent la paix qu'en constituant un tri* bunal permanent de quatre arbitres pris dans les deux partis d*Ingone et de Rolando, et chargés de vider en vingt-quatre heures, de gré ou de force {ratimeauî concordia)^ les différends qui surgiraient. lutte continue, en H 78. entre les Mazanelli et lesNavarri; en 4480, entre les Grilli et les Venti, entre les Porcelli et les Scotti : le chef de ces derniers sort de Gênes et se laisse raser ses maisons plutôt que d'accepter une paci* ficatiou consulaire. En 1183, c'est pis encore

: Falcone de Castro et les Venti sont aux prises avec le parti citoyen, représenté cette fois par Buldonoso et les Doria, que je voudrais appeler De Curia, t^l* la Cunnnune, d'après le texte de quelques anciens manuscrits. 11 en resuite une a grande guerre à Basamne,j» nouvelle on-

2d9 us GiTonm

duiation. où les vagues grossissent. Si le peuple se contient, c'est qu'il dévore les injures pour tenir ouvertes ses boutiques, et dans la crainte de voir les villages insurgés de nouTeau, comme en 11[^]. Et les nobles de se jouer si bien de sa patience cupide, qu'en 1187 Tun d'eux, Lanfranc, fils de Jacques de la Turca, a poussé par le démon[^] » dit la chronique, tue le consul Anirelerio de Mare. Alors les citoyens ne peuvent plus dissimuler l'outrage[^] et « on vit naître[^] poursuit c la cbronique, une foule de haines et de séditions ou a nos pédiÀ ressuscitèrent les inimitiés latentes et les « discordes. « Deux ans après[^] les refrains de la chronique annoncent une ondulation plus meurtrière, encore, «avec beaucoup deséditions, de combats et de «haines innombrables ; a et le flot des concitoyens monte à tel point que Laiifranc Turca, l'assassin du consul, est ramené à Gènes par un légat de TÉglise. C'est pourquoi le chroniqueur annonce de nouveau a un « grand nombre de discordes, de conspirations el de a séditions ; » puis 1 assassinat d'un homme consulaire, tué par les Castro, puis la démolition du [lalais de ces derniers, détruit par ordre des consuls, et en 1194 la guerre s'étend pour embraser toute la ville, a Les Volta> «dit la chronique I construisant une machine extraa ordinaire, dressèrent un béliet attaché à la tour de « Oberto Grimaldo, et à la nouvelle tour de Oberto « Spinoia ; et par ce béliet, ils détruisirent, à la vue de c tout le monde, la nouvelle tour (jue

Biildouoso avait a bâtie dans le carrefour de Saiût-Cyr. Delearcôté, les a Doria construisirent une machine dans le potager de « Saint-Gyr, et lancèrent des pierres aux maisons et aux « tours des Spinoia et de Oberto Grimaldo. Ceux-ci^ à « leur tour, éievereut plusieurs machines et jetèrent

BT LES COHaiOTBILS. 263

c des pierres aux maisons et aux tours des Doria... »

L'histoire de Gênes se répète à Florence, mais avec moins d'oscillations un mouvement plus élégant, on dirait presque avec onction, avec grâce, ainsi qu'il sied à la ville des miracles politiques et des formes ecclésiastiques appliquées aux choses de ce monde. Laissons parler Ricordano Halaspina. « En 1170^ dil-ll^ ceux de « la maison des Uberti, qui étaient les plus puissants et a les plus grands citoyens de Florence, avec leurs « partisans nobles et populaires , commencèrent à a guerroyer contre les consuls, qui étaient les seigneurs « et les directeurs de la commune; et la guerre fut si Avariée et acharnée que chaque Jour, ou du moins « tous les deux jours , les citoyens se combattaient « sur plusieurs points de la ville , d'un quartier à « Tautre, d'après les partis. Ils avaient armé les tours, « et presque toutes les familles nobles étaient d'un « parti ou de l'autre . Les tours, très-nombreuses , «étaient les unes hautes de cent^ les autres de cent c trente brasses^ et tous, ou presque tous les nobles « en avaient : ceux qui en manquaient en firent « construire , et on y plaça des balistes grandes et « petites pour lancer des pierres et plusieurs rues étaient « barricadées. » — « Cette peste, ajoute la chronique, dura plus de deux ans ; de sorte que bien des « personnes moururent ; la ville courut mille dangers, « et le dommage universel fut très-considérable. L'ha- « bitude du combat s'était dé-

veloppée à tel point qu'un « jour on se battait, et le jour suivant les combattants o mangeaient et buvaient à la même table en causant de a la valeur qu'ils avaient déployée les uns contre le-sau- « très dans les batailles de la veille » » Mais ce ne sont ici que les débuts, les chfttelains ^ ne sont pas encore sub-

264 U8 OTOTBirS

juRiiés et la pierre aux châteaux n'a donné ni ses dernières conséquences, ni ses naturalisations définitives. En 1184, Frédéric Barberousse frappe la commune en rendant d'un seul coup les châteaux et la campagne aux châlelaïos, et le caractère de la ville se révèle aussitôt, les citoyens cèdent sans résister; au(un d'eux ne se lève : à quoi bon? Do^iés d'un respect tout particulier [»our la force majeure , ils attendent des jours meilleurs. A la mort de Frédéric, ils reprennent en une fois toute la campagne, et les concitoyens, à leur tour, s'effacent sans conteste, sans combat, sans tumultes inutiles , toujours comme il sied à de sages Florentins qui transportent l'onlre dans toutes les alternatives du désordre. Ils ne reparaisent qu'en 1215, quand l'avènement de t i edéric U à l'empire faitespérer un nouveau Frédéric Barberousse, et alors seulement la scène changée les appelle à une nouvelle lutte, avant même qu'ils le sachent. Un jour, messire Buondelmotte des BuondelmontI, fiancé d'une Ainedei, tombe subitement amoureux d'une Donati -jui lo fascine du regard, et il l'épouse, en oubliant ses engagements antérieurs. « Pour la(jueil chose, dit Ricordano, lespa- « rents de la fiancée,... et plusieurs familles de nobles « conspirèrent afin de se venger de la dédite de messîre « Buondelmonte; et en devisant sur ce qu'ils devaient « faire, s'il fallait l'offenser, le battre ou Je blesser, cr Mosca des Lamberti prononça le mauvais mot : Quand « c'est fait, c'est dil.

Le matin de Pâques, les conspira- « leurs se réunirent dans la maison des Amedei de aSaint-Étienne, et le susdit messire Buondelmonte « qui arrivait d'au delà de l'Arno, richement habillé' « de blanc, sur un palefroi blanc, fut tué par ceux de « la femiile des Uberti, aux pieds de la statue de Mare *

ET IBS CONCITOYENS.

(rancienne divinité de Fioreace}.Gette famille des Uberti, qui combattait les consuls quarante^inq ansauparavant, 86 retrouviedoac encore à la tête descoDcitoyens> prête à Pattaque, à l'assassinat, à la vengeance , comme si elle

vivait en plein air à la campagne ; tous les concitoyens la suivent et s'appellent Uberli^ tandis que les citoyens adoptent le nom de Buoddelmonti;et^ c'est ainsi queles Uberti répètent et résument à Florence^ airec une sorte de continuité dramatique» le rôle des Castro, des Turca» des Volta^desÂmîconede Gênes^en laissant à la masse des citoyens le rôle opposé des Rolande, des Buldonoso etdelafamilleDoria. J .Villani, qui dénombre lesfamilles des deux partis, eneuniple lrente-(|iatre avec les Uberti, ettrente-neuf avecles Buondelmooti. Voilà la majorité, le peuple, tournée contre les Uberti, Des deux côtés, on trouYedes familles aristocratiques, et précisément quinze de chaque côté. Cependant, dans les rangs des Buondelmenti, on voitdes marchands^ des familles nouvelles, les Frescobaldi, les Bal li, les-Mozzi. îesCerchiqui étaient, dîtYillâQi, d'origine obscure {dipoco cominciammto) ; pas un comte ayec les Buondelmonti , et vice versa, pas un marchand à la suite des Vborti, mais des familles paissantes , les Lamberti qui arrivent d'Allemagne , les Caponsacchi de Fiesole , ville longobarde et féodale, les comte Guidî dépossèdes de Monle-Croce ; les comtes Gongaiandi et d'autres

personnages de la féodalité, qui continuent la lutte des concitoyens contre les consuls. Pendant trente ans, le moindre incident suffit pour agiter la TîUe tout entière; chaque fête peut se transformer en mêlée ; la trêve a[)]parente n'a d'autre but que de ménager à Ftiu des partis une calasUoplie définitive. C'est ainsi que s'ecmtle à Florence 1 ère méconnue des citoyens et des concitoyens. L'extrême

266 118 GROTM

prudence des partis la yollait aux plus illustres historiens. Les chroni(iiiieurs |)lus anciens, Malaspina et J. Villani, pouvaient n'en noter que les deux éclats de 1 1 70 et de 1215. Plus tard Poggi et Machiavel oublièrent la première insurrection des Uberti contre les consuls, et il ne restait sous leur plume que la querelle de 1245, enlevée à Faction des citoyens et des concitoyens, et rattachée comme roman au mouvement des révolutions postérieures. Toute une épDijue de riiistoire de Florence finissait ainsi par disparaître.

Dans les autres villes, Thistoire est encore plus dissimulée : il faut s*avancer par un vrai travail de reconstruction archéologique y sous la loi idéale qui demande ^des batailles» du sang, et une guerre sans issue. En il77,Pistoie est soudainement bouleversée par six ast^assinats : c'est la guerre intérieure qui commence entre les citoyens et les concitoyens. Les chefs des concitoyens sont les Fabroni de Signa^ vaincus trente-trois ans auparavant. «Étant très-puissants, dît la chronique^ « ils aspiraient à dominer les autres familles et se a croyaient au-dessus des lois et des consuls. Cette pré- « tention multipliait les discordes^ et en chassant les « Fabroni on rétablit la paix (seguitonne gli aggiusta-

< mentt). » Mais en 4215» lorsque les Uberti combattent les fiuondelmonti, Pévôque de Pistoie joue le rôle de châtelain pour garder les possessions féodales de Lamporecchioetd'Orbignano, disputées par ces mêmes consuls que nous avons vu encourager rinsuneciion des manants dans les tiefs. En 1231, le combat se réveille, et a les nobles^ dit la chronique , et les populaires se

< molestaient réciproquement chaque jour. » En 4235| la lutte s'envenime. « Cette année» dit la chronique, « peut être considérée comme l'année des troubles ; les

«populaires, les plébéiens et les nobles étaient dans « une telle contradiction , excités les uns contre les o autres par une fureur si bestiale, qu'à chaque instant , cr on s'attendait à voir un lac de sang dans la ville. « Ën 1337^ chacun des deui partis avait son podestat, « ses arts et métiers, ses autorités aussi distinctes que « s'il y afait eu deux Tilles séparées... »

En tournantlemlroscope sur Milan, nous voyons le peuple vi-cloriLiix dans la campagne et rassuré chez lui, tous les châtelains eilacés; les Carcano, les Paravicino, les Gasiiglioni, les Landrlani, les Martésiens, les Sèpriens, ceux de Cossa, Gorona^ Erba, Varese, Fulcheria, Rivolta, Caravagio, Triviglio^Monza^ Trexso, Bulgaria, Parabiago et Lecoo, ne peuvent plus songer à construire six châteaux pour bloquer les Milanais, ni à raser la ville pour en envahir les décombres. Mais tout à coup ils sededommai^ent eu tournant contre le peuple Tantique noblesse intérieure des patri-ciens milanais, jadis si chéris du peuple qu'il prenait parmi eux ses consuls^ dont l'élection était confié à cent artisans. Les consuls nommés prennent l^abitude de nommer eux-mêmes leurs successeurs dans le consulat , évitant ainsi tout contact avec les cent plébéiens; la liberté devient alors le monopole de l'aristo-

cratie intérieure, probablement fondue avec l'aristocratie de la campagne, pour résister à la démocratie en progrès : Et tune conlra po» ptfltfm> ditGaWano Fiamma, facta sunt staluta iniquièiima. Poar se défèndre> le peuple fonde, en 1196> la société de Saini-Ambroise^ qui se constitue avec son drapeau , son palais» sa tour, ses rentes prises sur la commune etsonchcf, Druso-Marcellino. L'aristocratie intimidée se réorganise à sou tour avec la compagne de la Motte, sous un chef concitoyen. Yoiiàiesdeux partis^»

26B LES OTOTINS

les deux Ciimps, los citoyens 1 1 les concitoyi ns : Et sic fuerunt partes in civitate Medioiani, En 1196 le peuple de Saint-Ambroise attaque la société des Gaguards (des Forts)» nouvelle compagnie aristocratique qui appuie la féodalité des concitoyens. En 1196, le peuple expulse tout le monde féodal^ les capitaines, les vassaux, et même l'archevêque. Le chroniqueur écrit. «Voilà, dit-il, les Milanais divisés; voilà le « peuple qui dévaste la campagne* » Mais ce n'est pas à tort : c'est par la nécessité de réprimer la sédition des châteaux, qui ressuscitait comme aux environs de Gênes ou comme dans les villages féroces de la campagne florentine. Regardez les nobles en fuite; ou se réfugient-ils ? Dans les vieux fiefs, dans «leurs antiquités, » à Monza, à Caltropio , dans la Marisana, dans les bourgs, dans les villages qui ont demandé aux villes rivales et à Frédéric Barberousse la destruction de Milan. La lutte milanaise continue, par le va-et-vient des expulsions... '

La même année (1198) où les citoyens et les concitoyens lis (le Milan levaient leurs drapeaux les uns contre les autres, Brescia, toujours bondissante, donne en plein dans la guerre intérieure en

s'enivrant de démonstration, de saug et de meurtres. Son élan est si prompt qu'elle se déchire avant de connaître les fureurs qui l'agitent, et dans une question soulevée par la i^ollique courante, où il s'agit de savoir si elle secourra Milan dans sa guerre contre la ville royale de Bergame; son peuple brûle de voler au secours de la ville incendiaire contre toute dtéroyale^ou tiède^ indifférenteou suspecte, dans

t Et ecce Mediolanenses in duas partes divisî. .. Et ecce ietritorium mediolanoense à bgo populo devastari cœpit.

BT LB8 CONCITOTBffS. 269

la stratégie des villes romaines et consulaires. Les nobles recommandent^ au contraire, la modération^ le calme, la déconspection, proposant de se borner à l'envoi de quelques troupes pour satisfaire aux traités> et ils ménagent les villes royales, dont le mérite, à leurs yeux, est d'être les ennemies de la démocratie (qui bouillonne au fond de toutes les villes romaines. Cette dissidence faible, indirecte et presque amicale, déchaîne soudain toutes les furies de la guerre intérieure. « La « discorde, dit Balvezzî, arriva à tel point que la patrie « fut bouleversée par d'horribles massacres, et que les nobles furent expulsés. » Dans la caiii>ag^ne, ils continuent le combat, formant la compagnie de Saint-Faustin, bande féodale qui rallie les comtes de Gualto, jadis maîtres d'Âsola, l'ancienne famille des Martinengo, les Griffi, les Gonfalonieri, et, d'après l'expression de Malvezzi » « d'autres familles militaires, n'est-à-dire tous les débris de la campagne en déroule, absorbés par la ville, et vomis de nouveau sur sa terre primitive. Ramenés dans les murs, en 1203, par un légat de Teghise, les concitoyens profitent de cette réconciliation pour prendre une horrible revanche; «et dans la même année, dit Mal-

vezzi, les « chevaliers se jetèrent sur le peuple, et tous les ciu loyens furent, les uns massacrés, les autres expulsés. » La féodalité victorieuse. Ne bâtit-elle la ville un château-fort, et habite en foulant aux pieds la multitude comme les manants les plus avilis de la campagne. Mais l'ère de la guerre civile demande du sang, des combats, des batailles, et tous ces débris du monde féodal, entassés dans une ville prise d'assaut, fermentent de nouveau et se scindent en deux camps, qui sont probablement les deux camps de la lutte intérieure, jadis chérie du

270 LES CITOYENS

peuple et de la noblesse extérieure, toujours abhorrée de tous les habitants de la ville. « La troisième année « de leur domination, dit MaWezzi, les nobles se divi-

« sèrent et se livrèrent des guerres plus que civiles, « s'entre-gorgeaient de leurs propres épées. » L'année suivante, la noblesse civique revient à son antique alliance avec le peuple exilé, le rappelle; s'identifiant avec lui, elle accable ses adversaires, les écrase, les chasse et reconstitue sa base primitive, comme si elle était encore au vieux temps des consuls; pour que rien n'empêche, les concitoyens sont amnistiés et réconciliés avec tout le monde. Mais ce n'est que pour recommencer une nouvelle série de batailles domestiques où nous voyons les concitoyens, d'abord insurgés de nouveau à la suite du comte de Gollallo, puis réprimés et expulsés, puis encore amnistiés, puis chassés de nouveau, encore une fois ramenés dans la ville par l'empereur Othon IV, et enfin si violemment expulsés que tous leurs palais sont rasés. La guerre se renouvelle entre la ville et la campagne, où les concitoyens forment la compagnie de la Bucella, assez puissante pour forcer les citoyens à accepter une pacification

par l'entremise de l'évêque de Reggio. Ils s'humilient comme les citoyens de Gênes, au profit de leur propre prospérité, associant le capital de la féodalité aux travaux de l'agriculture, de l'industrie et du commerce et la ville regorge tellement d'habitants qu'elle doit construire des faubourgs « ob nimiam populi multitudinem. » •

Dans la bienheureuse ville de Padoue, où les événements prennent toujours un aspect domestique et casanier, les deux noblesses de la ville et de la campagne fraternisaient jadis contre Frédéric Barberousse

El LES CONCITOTBOT. 471

présentées la première par la famille des Camposampiero, d'origine indigène, la seconde, par la famille d'Onara et de Romano, issue d'une descendante impériale de Conrad Ildegebelin, premier ennemi des

évêques. Dans l'ère de la guerre civile au contraire, Tisulino de Camposampiero consulte Ecelino de Roniano, sur le mariage qu'il veut négocier entre son fils et héritière d'Abano et de Baone, deux grands châteaux de la Marche. N'est-ce pas une bonne affaire que d'épouser une si riche héritière? Sans doute, se dit Ecelino à lui-même, et il l'épouse sur-le-champ, en suppriant son ami. On devine la rage des Camposampiero, outragés dans un acte de confiance fraternelle, et la résistance d'Ecelino, forcé de se défendre contre des attaques désespérées. Les deux familles se guettent dans les rues, se poursuivent dans les champs, ne révent qu'injures et vengeances. Le fils de Tisulino Camposampiero enlève et viole la licie d'Abano et de Baone. Le mari outragé le renvoie, sans mot dire, à sa famille, en gar-

dant les châteaux; et après dix ans de tragédies féodales Sy quand le tocsin sonne à Milan et à Brescia pour appeler les citoyens et les concitoyens .au combat, en 1199, les citoyens de Padoue, à la suite des Camposam* piero, brûlent Onara à la famille de Romano. Voila le châciaia rejeté dans la campagne et dépouillé de la moitié de son gîte ; mais il lui reste Romano, Bassano» d'autres châteaux, des fidèles, son épée, son cheval de bataille» l'amitié de tous les ennemis de Padoue, et il ne cesse de combattre avec les troupes de Trévis, de Vence, des villes rivales, et avec tous les châtelains révoltés. Quand il se retire du monde, le cœur touché par une nouvelle religion, Thérésie des pauciers , son fils Ecelino lui succède dans sa lutte contre

272 tBS CI10TSII8

Padoue. En 1199 il enlève Fontevraud à Champier, et,

campé sur la Brenta, il attend de pied ferme le peuple de Padoue, qui lui vient au secours avec lui le char de la patrie. Ses amis le conjurent de céder; les Vénitiens le supplient de ne pas tourner occasion d'une victoire à la ville rivale: il reste indécis tant qu'il n'entend pas la voix de son vieux père qui de sa retraite, lui ordonne de suspendre le combat. « Le jour n'est pas encore venu , dit-il, où nous pourrions régner sur la multitude de Padoue : il faut attendre... » *

A Trévis, la même famille de l'Union est à la tête des concitoyens contre la famille citoyenne de Canino, appuyée par l'évêque, par Feltre et Bellune, le patriarche d'Aquilée, et tous les amis de Padoue. La lutte commence en 1182, avec les attaques d'Éléonore II, et en 1228 elle est plus forte que jamais sous Ezzelino III, toujours à la tête des châtelains...

Vicence nous présente en 1189 deux partis: 1 uu attardé et féodal, (ju'on appelle du Comte; Taulre plus avancé, qu'on appelle des Vivaresi et de rév»âque. Taies erant tune partes in civitate. Èt la première lutte éclatait si violente que la ville était presque toute incendiée et que le parti citoyen de Tévêque et des Vivaresi parlait pour l'exil avec la famille de Romano, exceptionnellement citoyenne, à Vicence, tandis qu'à Trévisé et à Padoue elle était concitoyenne. Mais dans la fuite elle se rectifie; et Eceliio H de Rouiano passe en 11 OU au parti des concitoyens et du comte, appelé désormais le parti des «maltraversi,» c'est-à-dire des girouettes. Grâce au progrès de la guerre civile, en 1225, la ville est envahie par EctHnoIIIx la même année, elle est à moitié incendiée. L'année suivante, elle est une seconde fois envahie par Eee-lino, qui enchâsse 1 évêque, le déchirement est

terrible» et le moine Jean, de Yicence, arrive enfin dans sa patrie, envoyé par le pape pour désarmer les partis et pacifier les villes de la Iforche, dans l'intérêt de la ligue lombarde patronnée par TÉglise. C'était Tun de ces esprits vertigineux que l'éruption de la papauté consulaire jetait au milieu des batailles italiennes^ se chargeant de missions toutes diplomatiques, avec l'exaltation de la misère, et une naïveté pleine d'astuce et d'hyperboles. Crédule, superstitieux et bienveillant, il était capable dinventer des miracles et d'y croire en même temps : car, dans ces accès d'extase^ d'adoration et de platitude, mis à la mode par François d'Assise, on distinguait assez mal le vrai du faux et l'homme des autres animaux. On convoqua toutes les populations de la Marclie dans la grande plaine dePaquara. a Depuis le temps de Jésus-Chnst, dit le chroniqueur, a jusqu^à nos jours, aucune prédication ne réunit une « plus grande foule de croyants, et la plupart arrivaient « nu-pieds. On voyait dans la plaine Brescia^ Mana-

toue, Vicence, Trevisc, ceux de Feltre et de Bel- « lune, les seigneurs de Romano, ceux de Camino, « une foule d'hommes et de femmes des autres villes « i et villages , le patriarche d'Aquiee , beaucoup d'évêques et douze chars consulaires. Le moine prêcha, « et, chose étrange l sa voix était entendue et très- « distinctement par tout le monde.» On disait qu'il avait ressuscité douze morts. Une garde de Bolonais Tentourait et lui faisait place en massacrant pêle - mêle la foule qui se précipitait sur lui. Vénéré, imposé par le pape, idolâtré de la multitude, proclamé dictateur avec le titre de comte et duc de Vicence, il régnait en despote, corrigeant les statuts, occupant les forteresses, réformant la ville, jetant T. 11. 48

LES CITOÏKNS

aux flammes soixante hérétiques, persuadant à tout le monde que désormais la paix descendrait du ciel sur la terre, avec un cortège de miracle et de consolations surnaturelles* Mais le démon de la discorde s'avance à son tour au nom de Dieu et du peuple, opposant à Jean de Vicence, qui était franciscain et presque concitoyen, l'abbé Giordano de Padoue, nouveau fanatique plus calme, plus populaire, moins plébéien, et au bout d'un mois les citoyens furieux s'insurgent contre le thaumaturge dictateur et le chassent. «Tout ce qu'il avait décrété, dit la chronique, fut réduit « au néant. » En 1236, la haine des citoyens contre le parti féodal arrive à un tel degré de paroxysme que leur chef du moment, Azzo d'Este, défend, sous peine de mort, de prononcer le nom de l'empereur...

Tout au souci de son antique domination sur la Marche, qu'elle tenait sous ses pieds à l'époque des rois, Vérone s'aggrave l'irradiation nouvelle de ses citoyens, les Crémates, les Mantouais-

hi, les QwiUrifvitUi, à celle de ses guerres municipales contre Vicence, Padoue et Tre-Tise, où tout châtelain, tout concitoyen, tout ennemi des peuples se trouve appuyé, soutenu, poussé au combat, applaudi d'avance comme la sentinelle avancée d'une capitale à venir. Au contraire, les conci* toyens de Vérone, les familles des San-Bonifazio et d'Esté, effrayés de voir l'irradiation de cette démocratie ardente de près, féodale au loin, s'efforcent de la contenir en cherchant à Vicence, à Padoue et à Trévise l'appui de tous les peuples menacés; de sorte qu'à leur tour ils sont en sens inverse démocrates au loin, pour étouffer de leur propre féodalité la capitale renaissante de Béranger. De là un combat cruel, sanguinaire et furieux, où l'on voit des républicains qui

BT US GOHaiOTSRg. 275

révènt le rôle de roi et des châtelains qui défendent les républiques créées par les révolutions italiennes. En H60, la rue Saint-Jean est incendiée. L'année suivante les Grescenzi brûlent San-Zeno. En 1164 9 Pileo de Riccasolo est égorgé, avec àijL des sien8> dans les prisons, accusé de vouloir livrer la ville à Frédéric Barberousse, à l'iinilation des châtelains de Milan. Sept ans |ihis fard, en 1171, Vérone est presque incendiée et ce ne sont encore que des préludes. Maisen ii99> année des éclats de Milan et de Bescia, repercutés à Padoue et à Vicence, les citoyens voient arriver chez eux Ecelino 11 de Romano, le châtelain de Vicence> de Padoueetde Trévis, l'homnie abhorré de tous les peuples (ie la Marche, l'impitoyable guerrier qui demande à venger la destruction d'Onara, acccoinplie par les citoyens de Padoue. Accueilli» fêté, naturalisé, il devient le cbef des citoyens de Vérone, qui s'en servent comme d'une massue pour frapper les San-Bonifazio, les Este, et tous les républicains armoiriés de la campagne,

en atteĩĩlailt le jour où ils pourront avec lui porter la désolation dans toute la Marche et plus loin. De là, nous comptons quatre combats intérieurs; les partis se chassent de la ville, se pourchassent dans la campagne; ils confisquent les biens des émigrés; ils arrachent les arbres et les vignes de la terre, et au milieu de cette guerre d'extermination la laiiiille des Romano s'élève à chaque bataille, sa fortune s'identifie avec la destinée de la ville de Béranger; l'auréole de la haine qui l'entoure à Vicence, à Padoue et à Trévise devient l'auréole de Vérone, et sa rapacité aventureuse, ennoblie par une démocratie qui l'adopte, prend des teintes tragiques qui fascinent et épouvantent en même temps. Elle pioiesse la religion mystérieuse des

276 cnoTBHs

pauliciens, nouvel arianisme qui nie la divinité de Jésus-Christ et qui accepte le déti du pape et de l'inquisition; elle croit à l'astrologie, cette première science de la fatalité; cette première indépendance de la raison qui repousse dans le néant les dieux et les saints du moyen âge; ses châteaux sont le rendez-vous des poètes, des troubadours, des chevaliers, des esprits fidiels, (qui regardent de haut l'aveugle multitude dirigée par les moines et les gneuseries sacerdotales mises à la mode par l'Église. Adélais de Manzoni femme d'Écelino II, mère d'Écelino III et d'Alberic en regardant l'astre des Romano près de son apogée, par la double irradiation des guerres municipales et des révoltes civiles, prédit à sa famille une grandeur inouïe et une catastrophe étonnante. . .

Tandis que les Romano étaient citoyens à Vérone et concitoyens à Trévise à Padoue et à Vicence par une nouvelle intervention les Gamino, citoyens à Trévise contre les Romano,

étaient concitoyens dans la ville . rivale de Bellune, ou l'évêque, encore aux prises avec le peuple, les prenait sous sa protection, en leur accordant tous les fiefs du diocèse, Castello, Solego, Fugon^a Micco, Oderzo et d'autres localités. Mais le peuple ne veut plus d'inféodations, plus de châtelains plus d'investitures[^] et, soutenu par les nobles, et même par les ecclésiastiques, il combat la lamille de Camiuo. En 1214, « les « clercs en arrivèrent à tel point, dit le eliroiiKjUL'ur, « qu'on en vint aux armes ; la ville (iit bouleversée de « fond en comble; on livra plusieurs batailles[^] et il en « résulta des tueries et des massacres.... On marchait « dans le feu et dans le sang; les cU tcb, leurs chefe et <v leurs amin[^] saccageaient le territoire, ravageant les u cUduips, brûlant les maisons de leurs emieniis. D ua

Dig'itized by

ET LES CÛ.NCHIOIENS. 277

a autre côté[^] d[^]autres, avec la faveur des Camino[^] ne a se laissaient pas de faire le plus de mal qu'ils pou- « Taient« Les esprits étaient tellement exaspérés que « non-seulement on n'épargnait pas les prisonniers,

ornais on sévissait contre les morts [^] en défendant c(d'enter- rer les cadavres... Cette guerre dura plusieurs « mois en détrui- sant bon nombre de palais et de mai- « SooS...B Peu à peu, les Camino commencent à décliner. Dans l'impossibilité de garder la grande place, chassés de là, réfugiés dans l'hôtel de ville, accablés sous une grêle de pierres T qtie Ton fait tomber sur eux du haut des tours de révêché, ils partent une nuit eu laissant le champ libre aux Piloni, aux Castelli, aux Bernardiy aux familles po() nia

ires, qui se repentent bientôt d'avoir triomphé[^] car la guerre civile recommence et plus forte qu'auparavant.

' Lodi, que nous avons Yue jalouse, hargneuse et tout à fuit longobarde contre Milan, où elle soutenait les châtelains, s'agite, à partir de 1911, avec ses citoyens les Overgnaghi , ni ses concitoyens les Soinmaiiva, aillés de Milan, de même que les citoyens df Viceice, Padoue et Trévis, étaient les allies des cont iloyens de Vérone. La baine des deux partis s'exaltait par le double souvenir de Lodi , détruite par Milan, en il il, et de Milan, Jadis rasée, en ii62, avec le concours de Lodi. En i233, chaque parti nomme son podestat; Tannée suivante, on voit encore deux podestats; en 12[^]5, une invasion niilaoaise asservit les citoyens et relègue les Over g naghi kMiiàn, pendant cinq ans[^] détruisant leurs tours, les forçant à vendre Bagnano, trop près de Sommariva, ne leur permettant le séjour de Lodi que deux fois par an, pendant vingt jours, sans suite, si ce n'est un cortège de huit domestiques , et 11-

t7â LES GITOIEHS

Trant à perpétuité aux Sommariva une porte pour tenir la ville onyerte à une nouvelle invasion, ou même,

s'il le faut, à une nouvelle dévastation. Mais en 1238, les citoyens reviennent à l'attaque, et iiioaipheni en vengeaul tous les outrages reçus de Milan.

La guerre dvile de Mantoue s'entrelace avec celle de Vérone , et nous avons déjà vu comment Philippe des Awocati , chef des cbâtelains ou des concitoyens de Mantoue, demandait le secours des Véronais pour con<spirer contre le peuple et [>oui attiser en 1 1 .)^), la première guerre municipale entre la capitale des rois

et celle des marquis de Toscane , pendant la révolution épiscopale. En 1108 la lutte intérieure se ranime par les Poltroni, citoyens aux prises avec les Galorosi, concitoyens, qui sont expulsés. Cinq ans plus tard, ils rentrent en attendant les premiers dans leur maison, et les chassant à leur tour. En 1235, les Poltroni et les Calorosi, débordés par le progrès de la démocratie et de la guerre, cessent de se combattre et fraternisent avec toutes les grandes familles de la ville et de la campagne, et même avec les Avocati, qui reparaissent sur la scène pour résister au peuple représenté par la famille nouvelle des Agnelli protégée par l'évêque...

La lutte de Faenza commence en 1185, au milieu de la réaction impériale contre la guerre aux châteaux. Quand le peuple chasse ses concitoyens naturalisés les comtes de Gunio, Bagnacavallo, Malvidno, Dontaglia etc. , réclament l'intervention du légat impérial. Mais les citoyens rasent les maisons des recteurs gagnés à la cause féodale, se dégagent du siège posé par le légat, et humilient si bien les concitoyens que plus tard une nouvelle intervention ne ranime pas le combat...

ET LES CONQUÉRANTS.

Modène, Tune des villes quasi-militaires quasi-neutres, quasi-consulaires de la ligue lombarde, croit encore, en 1181, à des nobles qui lui promettent «de gouverner tous les autres de bonne foi, suivant leur conscience»

la science et dans l'intérêt de la curie et de la ville. » Mais trois ans plus tard les Gualandesi sont aux prises avec les Aigoni ; dans la même année , le peuple s'inquiète de voir certaines parties de la ville entre les mains de quelques nobles et les reven-

dique, craignant peut-être d'être livré à des cbfttelains; en même temps il élargit Fenceinte de la cité pour embrasser les mai* sons que les détenteurs des clefs avaient dans les faubourgs. En 1224, a on put, dit la chronique, la tour a de San-Gemignano , et il y eut une grande sédition, <x de sorte qu'il y eut beaucoup de condamnés. x> £n 1225, les troubles se renouvellent : on voit des tours détruites « des chefe de parii.envoyés aux confins^ et tous les symptômes de Palarme des batailles iinminentes et de Tanarehie de Gênes, de Florence , de Vérone ou de Milan...

Ouand Milan donne des coups de poing, dit le proverbe, Bologne rend des coups de couteau, et ses luttes se développent^ dès 1161, par une série de combats détachés entre les Scanabeocbi et les Griffoni^ les Ran* goni et les Asinelli, les Pepoli et les Tetlalasina^ les Bulgari et les Garrisendi , les Delfini et les Malatocchi^ les Gallucci ci les Carbonesi, tous prédestinés à s'entrégorger à coups de couteau...

A l'époque de l'effervescence de Milan et de Vérone, en 1199, Reggio se déchire, pour la première fois, avec ses oondioyens les chevaliers, appelés aussi lesScopazzaU, et avec ses citoyens les piétons, autrement dit Mazzaperlini. Uannée suivante, paraît la grande famille

LK9 CITOTINS

des Sessi, qui joue a Heggio le rôle des Cberii à Florence^ des Fabroai à Pistoïe, des Volta à Gênes, des ATYOcati à lUntoue^ toujours prête à rînjure, au combat» à la destruction de la ville qu'elle attaque avec

une Insolence indomptable. Une première fois refoulée dans ses châteaux, elle est eiicore sur la brèche en 1241. Forcée de

vendre ses fiefs, elle attaque quatre ans plus tard le podestat^ s'acharnant à reprendre sur la place le terrain qu'elle perd dans la campagne*. Onze ans après, on seasi figure dans le consulat, consulat de brigands, sous lequel un Foglianî et d'autres sont massacrés dans la rue de Ganosa. En 4332, la guerre en progrès met aux pi-is les Ilcux partis desUu^heii et des Malaguzzi^ qui se livrent une bataille rangée...

Sienne cache toujours son esprit éveillé et précoce sous la lenteur calculée qui lui est indispensable pour garder son poste de ville militaire, et aux jours de la guerre intérieure elle se réveille avec un peuple de feu, sous la couche de deux noblesses distinctes campées dans deux quartiers. Tune de Chiusi, issue des Longobards, et probablement féodale, et Pauire dite de France, issue de Charlema*:ne, et l'autre patricienne, a Je suis plus opprimé^ dit le peuple en 1147, « que je ne l'étais dans Tère des rois. » Les nobles lui proposent de combattre Florence et Orvieto. « Je me combattrai contre vous, » répond-t-il; et il leur livre un tel combat à la croix de travail que^ pâles^ défaits^ voyant le lieu qui gagne leurs maisons et le sac qui commence, ils se hâtent d'accorder la dictature des Neuf réformateurs, pris trois dans la noblesse de Gbiuai^ trois dans celle de France, et trois dans le peuple, qui commence ainsi à discuter et à délibérer avec ses maîtres sur le pied d'une quasi-égalité. Pour le mo-

ET LIS CONCLUTOTBNfl» 381

ment, il se contente : ne faut-il y enis que les chftteaux

eux-mêmes ne soient m trop rares, de crainte de livrer le pas à Florence, ni trop nombreux, de crainte qu'ils n'ombragent les remparts^ et dans un juste milieu, plutôt aristocratique que po-

pulaire, à l'image des Neuf réformateurs. En 1180, les deux noblesses proclament l'adclature de Scudaco. Ugo Aldobrandini, qui impose cette diversion de la guerre, répudiée trois ans auparavant ; mais cette fois on l'accepte, pour maintenir le droit de la guerre devant Frédéric Barberousse. Pendant toute la réaction de Frédéric, aucun trouble intérieur, aucune dissidence : l'histoire glisse silencieuse sur tous les événements ; c'est à peine si elle marque le choc des citoyens qui ferment les portes devant l'empereur pour garder les fiefs confisqués, comme ils respectent les châteaux nécessaires. Mais en 1199, à l'issue de la révolte générale, les Sanois retournent contre les deux noblesses. Ils décident de se donner un dictateur et proclament un podestat. Eu lieu, ce podestat est pris à l'étranger, pour qu'il soit inaccessible aux séductions et aux menaces des deux aristocraties qui fraternisent. En 1233, la démocratie en progrès proclame la magistrature des Vingt-Quatre, empiètement moult, auquel les nobles s'empressent d'opposer la compagnie des Vingt-Sept. Des deux côtés on dégaine les épées : nous sommes à la veille d'une bataille...

Ferrare nous présente une variante. Jadis centre d'un chétif duché longobarde, confinée au milieu des marais, étouffée par les châteaux, sous le rayon meurtrier de Venise, hors de voie, au double point de vue de terre et de mer, elle ne peut braver ses châtelains, tous menaçants et formidables, parce qu'ennemis d'une ville militaire, ils sont tous amis, alliés, protégés

1^ CITOYENS

des Tilles romaines, comme s'ils étaient Romains de naissance. Les citoyens restent donc accroupis, sous la dictature de Torelli, chef de la noblesse intérieure,

peut-élicla s(uIl" qui représente le peuple officiel, au milieu d'une multitude phthisijue et allainée. Les châtelains se groupent, sous la direction de Guilaurne Adelardi des Adelardi, le plus puissant personnage de cette campagne à la fois civilisée et funeste. Après quelques combats, Guillaume, le dernier de la famille, soit Tieillesse, soit lâcheté, soit découragement, ?a au-devant de sa propre naturalisation, en fiançant son unique héritière, une nièce de sept ans, dite la Marchesella, au fils de Torelli, son advt rstiire, qui devient ainsi son successeur présumé. Mais aucun cliéf, aucun effort, aucune prévision, aucune lassitude, ne peuvent assoupir la guerre qui doit se développer, et à sa mort, Guillaume est remplacé par un nouveau chef encore plus puissant, Obiaso d'Esté, dernier rejeton de la grande famille ennemie des rois, jadis maîtresse du ^^vand marquisat de Milan, et refoulée sur ic Pu par les révolutions épiscopales de la haute Italie. Il cerne la ville avec ses alliances romaines et la protection vénitienne. Les châtelains Tadopient, lui transmettent la Marchesella, qu'ils enlèvent au Torelli. Quand elle meurt, encore mineure, il s'empare de ses biens, qu'il distribue aux châtelains, ses complices ; et c'est ainsi que le parti féodal et ron)aiij, par exception supérieur aux citoyens, se trouve réorganisé, et que la faiiiilie d'Kste subjugue le peuple de Ferrare par la force d'un rapiet d'un vol. a C'est pourquoi, dit le chroniqueur, les ci- € toyens de Ferrare recommencèrent la lutte, et les deux « partis restèrent longtemps aux prises, alternant leurs < victoires. J'ai entendu des vieillards que, dans Fespace

BT LES GONGITOTENS. 383

« de quarante ans, les deux partis s'expulsèrent mutuellement dix fois de la Tille; ils se pillaient^ ils renver*- «salent réci-

proquement leurs maisons à la manière

« des ennemis. J ai appris de mou père, pendant les « longues veillées d'hiver, au coin du feu, qu'il avait a vu de son temps trente-deux hautes tours renverc sées et rasées. » Les guerres et les boucheries durent de il80 à 1220^ et se renouvellent plus violentes que Jamais en 1222. En 1226, les deux partis se partagent les emplois et stipulent que le marquis d'Esté n'entrera jamais à Ferrare (|u avec un petit cortép^e et seulement deux fois par an, comme les Overgnaghi à Lodi, après en avoir prévenu les Torelli, gardiens de Ferrare. Mais quand il arrive j Torelli va à sa rencontre avec les deux noblesses pour raocueilUr, et célèbre son arrivée par des fêtes et des banquets. Le chef de la campagne est ainsi honoré et redouté; on s'incline devant lui, et on lui tient la pointe de Tépée sur la poi- Irine; on lui accorde la moitié des places, et on lui refuse le séjour de la vilh;. Ce n'est pas lui qui craiiil d'être absorbé, c'est la ville qui craint d'être cernée par ce serpent des marais, que Venise suit des yeux...

Alexandrie^ à peine improvisée , renferme déjà dans son sein les deux éléments de sa discorde éternelle. Si ses maisons sont neuves et rustiques, si elle n'a point de palais, si aucun noin Ira- ditionnel n'a pu pousser en quelques jours sur celle terre de pay- sans, son peuple, composé de l'amiiles prises dans les villes de la ligue lombarde» a le privilège des emplois et considère les consu- lats, la magistrature, les tribunaux comme ses propriétés; déjà même il joue à l'aristocratie féodale, en sIdentiOant avec les châ- telains qu'il déporte dans son euceiuié. Mais la commune, coui- poâu d iiiiunes des

six villages qui ont concouru à la construction de la ville^ a le droit de nommer les consuls, les juges» les magistrato; ses élections ont décidé des guerres par lesquelles on a subjugué la campagne; son sang a coulé dans tous les combats; à ses yeux les magistrats sont des délégués, et le peuple est une réunion de bourgeois en délire. Elle reçoit, en 1246, le premier coup du peuple qui naturalise les six villages primitifs d'Alexandrie, pour désorganiser ainsi la commune et la noyer dans une multitude de paysans heureux d'être appelés à la ville et d'avoir des protecteurs dans le peuple, mais absolument incapables de suivre la démocratie intérieure. Quatre ans plus tard, les Lanzavecchia et les Belforri, chefs du peuple, chassent les Guasconi et les Pozzi, chefs de la commune. La même scène se répète en 1250 où les hommes de la commune partent de nouveau pour Vexil, tandis que le peuple brûle leurs maisons de Borgoglio et tout un quartier de la Tille. Mais en 1256 la commune résiste, et à la suite d'un combat, on voit paraître deux consuls, l'un Hanuro Guasconi, pour la commune; l'autre Ramoldi pour le peuple, ainsi soumis au niveau de Tératité. Mais ce niveau est humiliant pour le peuple; l'orgueil de ces nobles d'acier en est si froissé, leur cœur si ulcéré, que les Lanzavecchia s'exilent et demandent refuge à l'empereur Frédéric II. Pour eux, Alexandrie n'est plus qu'une sédition, une rébellion, un désordre qu'il faut faire disparaître en reconstruisant sur un autre emplacement cette Cité, légitimée par Frédéric Barberousse et réunie à la ligue de Favière et de la féodalité piémontaise. C'est ainsi qu'Alexandrie entre dans l'ère de la guerre civile, ondoyante, à la merci des torches incendiaires, avec

des physionomies bizarres > des acies de géométrie qui sont des coups de poignard, un peuple qui n'est pas le peuple^ une

multitude qui n'est pas la multitude, des mots qui servent de masques aux idées ^ des

subdivisions intérieures qui nous laissent voir un peuple et une aristocratie au fond du [peuple^ tout aussi bien qu'au fond de la commune; et^ pour comble de confusion, le chroniqueur Ghilini, féodal de tendance, se sert à dessein de Téquivoque des mots et des partis pour dérouter le lecteur et lui faire aimer le peuple d'Alexandrie, comme s'il était le vrai peuple^ dans le sens des autres villes ou dans le sens moderne : il faudrait cent Niebhiir pour rectifier un à un tous les Tite-Live des villes italiennes.

Les habitants de la petite Ghieri, libres pour le désespoir des Turinois, d'une malice supérieure dans la gestion de leurs modestes affaires et francs amis du comte de Savoie, avaient naturalisé d'enthousiasme une foule de châtelains qui se ralliaient à eux en haine de Turin. En 1228, les citoyens s'aperçoivent qu'ils sont trop chargés, trop honorés; à tout bout de vue ils ne découvrent que sabres et pertuisanes; les nobles naturalisés se promènent d'un air étrange, et ..se Mguent entre eux, dans la société des mHUs ou des cheTaliers. Alors les citoyens fondent à leur tour la société de Saint-Georges avec un hôtel, véritable hospice que les Calorosi de Mautoue n'auraient pas manqué d'appeler l'hospice des poltrons. Les bourgeois qui s'y retirent ont droit d'y transporter leur lit pour dormir sans rêves^ de demander une escorte pour se promener en sûreté, et forment entre eux une sorte de confrérie monacale de secours mutuels où la plus profonde démocratie s'aiUe à la plus gran-

de 8oumi68ion pour les supérieurs qo*oo se donne.

A Viterbe> ville de l'Église^ les châtelains naturalisés s'insurgent en 4906. « Toute la noblesse^ dit Bussi, se

a lè va contre les consuls et contre le in uple, et bien 9 que faible celle insurrection fui le Lerieo qui pro- < duisii un arbre épouvantable de haines, de dissen- « sions et de guerres civiles. » En effet, en 1218^ les Gocco concitoyens et les Gatti citoyens se livrent un combat bizarre, obstiné, plein de vicissitudes imprévues , où Ton dirait qu'un double fond étrusque sous le sol de Viterbe permet aux combattants de revenir sans cesse à Tattaque, quand on les croit enterrés. Nicolas Cocco s'elïorce d'écra-ser le consul Roland^ partisan des Gatti; momentanément contenu parle podestat, Tannée suivante, il est assassiné par les Gatti, et les siens sont expulsés. Mais il ressuscite dans la personne de son liis Jeari Coccu, victorieux dans lacanip;igne; obstiné, vaillant, rusé, extravagant il prend le cbef des Gatti à Kispampani et le fait jeter dans un puits. Par une nouvelle surprise, le Gatti ne se noye pas, ne se trouble même pas; mais au fond de son puits il prend une voie souterraine qui le conduit à Tuscanella, d'où il revient au combat. Jean Cocco combine sa guerre de châtelain avec la guerre municipale des Romains, pour étoulier ainsi d'en baut ces citoyens qui lui échappent par d'invisibles tanières, et il finit par rentrer dans la ville avec des airs conquérants. Mal* heureusement pour lui, à peine entré il voit la terre se tourner de nouveau contre lui, avec son fond trompeur. En 4222, les Gatti Tattaquenl. L'année suivante, ils recommencent le combat dans l'église de San-Skte. £n 1224^ ayant réparé leurs pertes, ils se posent en égaux de Cocco. Le podestat> qui parvient à établir une

sorte de pacification , place le chef des nobles sous le niveau de régalité^ de pair avec ses adversaires^ et c'est alors que le châtelain tente un dernier coup d'en haut pour simpce^r de nouveau avec le secours de Rome, a Ayant reçu des Romains, dit la chronique, «une forte somme d ;ii>^cat, il se mit siir-le-chamj) a « construire uDe tour, et afin qu'il fût notoire qu^il a entendait la placer sous la protection du peuple ro- « main^ ou peut-être même^ d'après les vieux chroni- « queurs^TOulant la donner aux Romains» il y fit mettre < une pierre avec Tinscription S. P. Q. R. De plus» quand « il dut y entrer pour la première fois» il ne voulut pas « passer par la porte ; mais ayant appuyé au mur une «f grando échelle, il passa (jar la fenêtre, se retirant de « la tour dans sa maison. » Il prend ensuite une escorte de gendarmes, et» avec son frère Kauuccio» va chez le consul Roland» que son père avait voulu assassiner, le frappe à la gorge d'un coup de couteau» blesse en même temps un gentilhomme qui se trouvait chez lui, et voyant que les citoyens prennent les armes, il accepte le combat avec la ville tout i;ntière. «La mêlée a fut terrible, dit Bussi, non -seule aient dans les rues, « mais aussi sur les tours» d'où Ton s'entre-tuaïi avec « plusieurs machines de guerre. » Chassé de la ville» le châtelain se rend à Rome» suppliant les Romains de protéger la tour quil leur avait dédiée» et oiï il se croyait le droit de vivre en bandit inviolable. «Il fut « reçu, continue Bussi, avec de grands honneurs; et les « Romains, lui ayant fourni une forte somme d'ar- « gent, envoyèrent des ambassadeurs aux Viterbois, en € leur déclarant qu'ils ne devaient, en aucune manière» « toucher à la tour, car ils la considéraient comme « leur propriétés Mais les Viterbois répondirent qu'ils

« la détruisâieot comme tour de Yilerbe et nulle-

a ment oomme tour de Rome; et sans délais ils ordon* «
nèrent qu'on en achevât, la démolition. » Par un dernier coup,
rindomptable châtelain tente de surprendre

la ville, et cette fois il est tué avec cinquante des siens. Pen-
dant treize ans, les concitoyens humiliée renoncent à toute réac-
tion , mais ils \oient poindre, en 1244, le jour de la vengeance , et
la tour de Gocco se redresse plus vaste par ordre de Frédéric U
qui arrive à Viterbeo.

VersVépoquede la destruction de Milan, Orvieto, de tradition
[lapiste et de mission romaine, commence à s'exalter, et son
peuple, dans un premier eian, chasse les nobles qu'il accuse de
suivre Tempereur. A la veille de la paix de Constance, il lutte de
nouveau, et c'est à peine si le pape le contient par une garde
étrangère de Romains. Mais en 4495 il se déchatne à la suite de
Févêque et des Bovaccini de Chiusi, ses chefs d'adofh tion, pour
se jeter contre les concitoyens dirigés a leur tour par la puissante
famille des Prefetti de Vico, qui entraînent à leur suite toute la
féodalité, depuis Spoleti jusqu'à Toscanella. Lesik>vacclani vain-
cus partent pour Teiil; l'évêque est forcé de les suivre; les Prefetti
envahissent loule la Ville ; le peuple, humilié, se voit à lâ merci de
ses nobles, la plupart néo-ariens, pauliciens, niant la divinité de
Jésus-Christ, du pape et de la Bible. Gomment lutter contre ces
centaures de la campagne, à qui rimpiété révèle des secrets et
donne des forces inconnues au vulgaire ! Le peuple les combat
par la vulgarité, par le pape, par Tinquisilion, par San-Parente
Komano, fanatique impitoyable, «digne cathoa lîque, dit
Mauente, et persécuteur féroce des béréiic ques^v qui arrive avec
la mission de sacrifier les ea-

neinis du peuple et du Dieu d'Orvieto. Sa femme pleure, en le voyant presque désarmé, au milieu de tant d'ennemis. Ëxalté par le danger, ii sigoale hardiment aux bourreaux de Tinquisition les bommes de l'aristocratie ; ét, au moment où Milan fonde ses sociétés, où Vérone, Trévis^e Yicence et Padoue se préparent à combattre, en se jetant les unes contre les autres leurs concitoyens^e Orvieto allume des bûchers pour brûler les hommes de la féodalité impériale. Les Prefetli se demandent s'il est juste qu'un fanatique tienne en échec toute une ar^e mée^e si un peuple stupide et sans force a le droit de terrifier des gens qui le dominent de toute la hauteur de la raison affranchie. Ils frémissent, se regardent et s'unissent, au nombre de deux cents, pour en finir avec le saint, le surpreiinent dans son lit, le poignardent et le jettent dans un fossé liors des murs. Mais au moment où ils triomphent de ce chef qui les attaquait de par Dieu et le pape, ils se voient assai^eUis par le peuple, qui les frappe d'en bas, les chasse, confisque leurs biens, rase leurs forteresses dans la campagne et disperse leurs chefs, les Prefeiti, dont les immenses richesses entrent, par voie de succession féminine, dans les deux familles des zManaideschi el des Fiiippeschi. « Les meurtriers de Parente et les conspirateurs, c conclut la chronique, furent longuement persécutés, « et la vi^eUe resta purgée de guerres civiles et d'héré- « sies. » Cependant le chroniqueur se trompe : loin de finir, la guerre civile commence à peine, et sii ans apr^e cette prétendue purgatioi^eii, le combat se renouvelle par les deux familles qui s elaient partagé la iortunc féodale des Prefetti. Les Monaideschi et les Filip[Desclii s'acharnent les uns contre les autres avec une térocilé qui devient proverbiale^e à chaque instant, ce sont des

scènes tragiques, entremêlées de trêves qui rendent la vigueur aux combattants; les expulsions se multiplient, alternées pendant cent vingt ans. Orvieto devient le champ de bataille des villes rivales de l'Ombrie^ toutes alliées à l'une ou à l'autre des deux familles en-

neinies; chaque coup de lance fait accourir la cavalerie de Bisenzi Oy des Titignuino, de Santa*Fiora, de Gampi-

lia, les hommes de Bagnorca , de Bolsena, de Procena, d'Aquapendente , les seigneurs qui poursuivent des vengeance, les paysans qui rêvent le sac, les ennemis qui espèrent des désolations^ et chaque bataille se complique d'une guerre générale, à laquelle finissent par prendre part Todi, Vitrallo, Bevagna, Amelia, Gornetto^ Viterbe...

Plus avare de son sang, Pérouse compense l'exaltation qui lui manque par l'exactitude géométrique avec laquelle elle paye son tribut à la guerre des deux castes. Vers 1900, à l'époque des grandes agitations, ses consuls sont aux prises avec les Montemolino, les premiers et les plus puissants châtelains, soumis quinze ans auparavant et maintenant forcés de démolir Malguardo, de résider à Pérouse, d'y bâtir leurs palais et de suivre les consuls. En 1^14, la guerre s'étend pour entraîner dans la mêlée tous les citoyens et tous les condottiers; la paix qui suspend le combat atteste un nouveau progrès de la démocratie , en statuant que l'impôt sera équitablement réparti sur tout le monde, que les déditions de villao^es seront faites aux citoyens, et qu'il ne sera permis de lever l'impôt que pour les quatre services du pape, de l'empereur, du peuple et de la commune. Plus tard, on voit, en 1225, une « guerre entre les chevaliers et les piétons. » ^ En 1227, « plusieurs troubles, à cause des susdites fac-

a lions, d — Dans l'impossibilité de se résigner à l'égalité républicaine^ les nobles ne cessent de revenir à l'attaque...

Gamerino étouffe, au milieu des nombreux châtelains des alentours^ qui prospèrent sous la double protection du pape et de rempeneur, probablement chefs d'une foule de républiques de paysans. Mais en 1907

les citoyens ouvrent le feu contre Ranieri des Buse tu , le plus puissant des châtelains, l'ami de saint François d'Assise, et i incendie allumé ne peut plus s'éteindre.

Osimo soumet Robert jyiainello en 1204, et douze ans plus tard, quand elle commet la faute de lui confier Gingoli, il la fait révolter, en se ralliant aux villes rivales d'Ancône et de Recanati. Le combat des citoyens et des concitoyens continue^ sous d'autres formes, à travers d'autres [iliases.

Domod'Ossola se scinde par les Spilorci, citoyens qui résident dans le bourg, et par les Ferrari, concitoyens campés dans les localités subalternes de Yigogna, Yigeszoï Matera, Frontano Becerra, Cerdania. Ici encore la lutte dure plusieurs siècles, grftce au petit fleuve de la Toce qui sépare les combattants, di^ailleurs tirailés en sens opposés, les uns par le centre de Mouferrat, les autres par celui de Milan.

Le petit bourg de San-Sepolcro entre dans la phase de la guerre civile, en 1198, neuf ans après ses premiers combats contre les châteaux, au moment où la crise se dessine dans toutes les villes. « Les vingt fa- « milles privilégiées (speechiate), dit la cfaroniqu^t « construisirent à leurs frais la grande tour de la

place « pour défendre le palais des Vingt-Quatre contre les injures populaires, » ou plutôt contre les injures de la plèbe à la suite des châtelains. En 1223, les

39i LU QTOIM

Dolto sont aux prises avec les Belcordato. Plus le bourg esl [wXû, misérable, longobard, forcé de tenir à son abbé pour repousser évêque de Città-Castelio^ ei plusles citoyens s'exaltent contre les concitoyens qui menacent cette Indépendance factice. — Pise est noble» calme, véritable reine dans toutes ses attitudes, et jus* qu'en 1181, ses fils n'ont d'autres ennemis que les ennemis de la pairie. Bientôt un frémissement patriotique les jette dans la phase des divisions. Les Gnalandi, les Gaetani, les Duodi et les Galba réclament et obtiennent de ia commune le droit de bâtir un grand pont à leurs fraî8«.« Pierre Albizzoniy «puissant et riche citoyen,» leur dispute cet honneur pour donner seul le pont à la ville. On ne rivalise que de dévouement; mais en attendant il y rivalité, discorde, jalousie, et quand on arrive en 1200, les citoyens, ayant perdu toute confiance en eux-mêmes, accordent aux consuls une garnison de deux cents soldats étrangers. Mais aucun effort ne peut entraver ia guerre civile, qui jaillit toute seule de la terre* Quand la grande famiUe des Visconti^ qui avait combattu dix-huit ans le pape en Sardaigne, signe en 1390 une paix honteuse et livre Itle à l'influence du saint-siège, un nouveau frémissement patriotique ulcvc la famille rivale des comtes de la Gherardesca, qui lui succède dans la lutte contre Rome, et la république est scindée par les vicomtes et les comtes , les uns concitoyenSy les autres citoyens. Le gouvernement que Ton se dispute, la Sardaigne que l'on sollicite en deux sens opposés , les divers systèmes d'inimitié que l'on fait jouer comme les touches

d'un clavier, les rivalités qui se propagent de proche en proche dans tous les alentours, l'intervention du pape, celle de Tempe-reui-, tout concourt à exalter les combattants, forcés de rester iou-

Jours sur le champ de bataille, sous peine de se voir exterminés» les uns par la république, les autres par sa colonie.

Au lieu de héros, Césène nous montre des brigands, et en 1178 (à la tête des Righizzini, soulève l'indignation des chroniqueurs : c'est un méfiant, dit-on, un bandit, un latron, Qu'est-il donc? C'est le Montemolino, le Baschi, le Mainetto, Tuberti, le grand châtelain de Césène, Tami de Tantique Riroini, qui coûte la république du regard, prêt à y mettre le feu. Il est expulsé ; mais la mèche incendiaire qui échappe de ses mains est ramassée et agitée vingt-trois ans plus tard par le Righizzi. Le 4 juillet, ils brûlent une grande partie de la ville. Expulsés le 9 octobre, ils retiennent tous, avec les troupes de Rimini, livrer aux flammes ce qui avait échappé au premier incendie. Refoulés par Faenza, qui ne les veut pas pour voisins, Ils reviennent en 1216 avec Rimini, Monlefelice), Pano et Pesaro; les citoyens ne se défendent que par le secours de Faenza, Reggio, Bologne, Beninoro, Forlì et Forlì-Impoli : Césène devient le champ de bataille de toutes les villes rivales de l'ancien exarchat...

A Terracina, la lutte flottante et à moitié engagée dans l'antérieure de la guerre aux châteaux met le peuple à l'abri aux prises avec les Frangipani, anciens comtes de la ville, expulsés avec l'ordre de ne pas dépasser Vélie de Sanit-Nicolas, hors des murs. « En 1153, dit la chronique, par erreur ou par trahison de ceux qui gardaient les portes, ils s'emparèrent de la ville, nous « ôtèrent nos armes, nous enlevèrent les biens communs »

naux et les bois, mirent des impôts sur la pêche, éta- < blireni
Toctroi sur les marchandises; et cela fait oon- « tre le public, ils
commencèrent à ourdir de nouveaux

304 Ui CROTBMB

«pièges contre les biens des particuliers, succédant à « ceux
{ui iiioui aient sans fils, excluant les parents, ne f rendant jamais
aucun arrêt en justice sans extor- « qaer de l'argent aux
plaideurs.» — «Nous exposà-

< mes nos griefs, continue le chroniqueur, à Adrien, « puis à
Alexandre / sans rien obtenir; mais les « Frangipane, pourexer-
cerunetyrannieplusarbitraire, a poui tiéfendreauxciloyensd'invo-
querl'F^glise^et pour <r nous intimider, mandèrent auprès d'eux
les nobles cet les. grands de la ville, àTinsu Tun de Tautre^ et «
les firent arrêter tous> en disant : Maintenant, il làut «que TOUS
soyez punis dans yos personnes» comme « des traîtres. Aucune
force ne pourra tous arracher

< de nos mains avant que vous ayez expié le crime d'à- « voir
voulu nous ôter Terracina et la donner à l'Eglise, c Que monsei-
gneur le pape et les cardinaux viennent; « qu'ils TOUS
épargnent, s'ils peuvent, le supplice qui « TOUS attend* Ensuite
ils confisquèrent leurs biens, ils « chassèrent honteusement leurs
filles et leurs femmes « de leurs maisons, et pour humilier et at-
terrer lepeuo]iIe, ils ti aînèrent en public X... le dépouillèrent de
a ses vêtements, et lui arrachèrent les yeux, eu disant : « Celui
qui osera pleurer ou murmurer subira la « même peine.
Quelques-uns pleuraient, on les exila » « et les Frangipane conti-
nuaient à répéter: Ah 1 tous «avez Tonlu nous ôter Terracina et la
donner au a papel » A l'époque des grandes lu (les, sousLucius

111, la scène change, et nous voyons le peuple libre, avec une constitution que les comtes octroient aux hommes et aux femmes di[^] Terracina; puis une réaction horrible, où les Frangipane écrasent leurs sujets; puis une constitution, que le peuple impose aux comtes, et la guerre continue : car la chasse, la pêche, les biens coin*

munaiiXj les tribunanx, leschâieaux, tout est tov[^]ours en question.

Toutes les chroniques finissent par présenter les traces uniformes de cette lutte intérieure. — En 1213, Rayenne est divisée en deux camps par les Traversari et les Carrare : « Ipsa civitas duas respublicas[^] non unam, se praeferibat. » » En 1190> la TÎUe neuTe et la ville anciennes'agitent dansl'anceinte de Grémone[^]et en la discorde aboutit à un massacre.— Les nobles etle peuple de Plaisance se combattent sans cesse pour se partager les emplois et f iire deux républiques. — En 1225, les Cassero de Fano sont aux prises avec les Carignano. — Nous voyons[^] à Agobbio, révéque saint Ubert se Jeter dans la mêlée[^] afin de séparer les combattants, qui reculent effrayés en le voyant tomber. 11 se relève souriant, pour imposer la paix; mais la guerre continue. — Bertinoro expulse en 1218 ses concitoyens, les Mainardi. — Dans ce nid d'Aqui, hors de route, on distingue Timage microscopique des Montemolino dePélouse, des Garaton de Gésène, desFabroni dePistoie,des Baschide Camerino, représentés par le marquis Ponzoni, premier cbfttelain dompté enilOâ* que les consuls doivent combattre en 1234 pour le soumettre aux lois. — Soudainement gagné par le mouvement italien, Turin prend feu tout à coup et combat en même temps le comte de Savoie et les châtelains de Possasoo> de Romana> et des alentours[^] faisant

ainsi le même Jour sa révolution des consuls, sa guerre aux chft-teaux, et celle des citoyens contre les concitoyens. — ASavone, le parti du marquis déchu et le parti de Gênes, qui règne^ ne cessent de combattre, Tun au nom de Tindépendance, Tautre au nom de la démocratie. — Dès 1147^ Spoleti chasse et massacre le parti impérial. ~ Dès 113B> Todi

196 lit cnoTm

chasse les Chiaravallesi, concitoyens, et suit pins tard le Dattiri^ chef des citoyens. — Dans la chronique de Lucques, les batailles se répètent sans cesse, énoncées en des phases isochrones qui les annoncent a?ec le laconisme des inscriptions funéraires. £d ii87, on voit € imgrand combat. » En 1203, le c grand oomtiat > se reproduit dans la plaine de Hdotechîaro. L'année sul*yante^les Porcari tuent le podestat. En le peuple chasse les nobles qui se retranchent dans leurs châteaux dePassarino,Ki[atrat(a, Fucecchio^Montecatino. Quand ils rentrent, les tumultes recommencent avec une sombre mono-ioioie, et on dit des Lucquois que lorsqu'ils n'ont pas d'ennemis au dehors^il faut qu'ils se combattent entre eux ^

Résumonsnous. Laguerre entre les citoyens, etles concitoyens succède immédiatement à la conquête des châteaux; àOsimo, à ('amerincàPérouse, à Pistoie,àAqui, les châtelains subjugués sont exactement les premiers chefs de linsurrectiou féodaleau dedans de la ville. Partout la lutte se développe au hasard ; les motife des rencontres, qui se renouvellent sanscesse^sontentièrément acci-dentels : les chroniques négligent souvent de les noter, parce qu'ils ne méritent pas d'être mentionnés on ne sont que des in-ctextes, dominés par le motif suprême de la révolution , qui met an\ prises l'industrie des citoyens et le capital invincible du châ-

telain. Les formes de la lutte tiennent à leur tour aux accidents des localités. A Ravenne^àFerrare, cesontdeux grandes familles qui résument princièrement les deux partis. A Sienne, les concitoyens penchent vers une dictature princière, avec Scudacolio Aldubrandini. A Florence,

Oigitized by

BT IBS CONCITOYENS.

. à Reggio^ à Yiterbe^ à Gènes, à Pistoie» c'est une lamille d'insolents^ qui tient en échec les consuls. A Gènes et à Bologne» l'anarchie se traîne à travers une série de combats détadiés. Â Milan» à Gésène, partout les concitoyens brûlent de détruire la ville qui les emprisonne dans son enceinle ; ils rêvent nne réaction impériale ou poniiOcdie, suivcint qu'ils sont dans une \ille romaine ou dans une ville militaire^ mais partout les citoyens sont en mesure de soutenir le choc du pape et de Tempereur. Le progrès est général, et il se développe toujours avec la vieille devise des mouvements ita-

. liens , « Paulatim arripere. » On détrône peu à peu Tévêque; on élève peu à peu la commune; on soumet peu à peu la campagne ; les châtelains se réorganisent peu à peu dans la ville; le peuple les entame peu à peu; ils se relèvent peu à peu» en sM-dentiûant avec la noblesse citoyenne. On avance^ au milieu d'un combat affreux» par des victoires imperceptibles; chaque parti résiste toujours par Timpossibilité de subir une défaite. Les villes dévastées se repeuplent de nou* veau; les murs rasés se relèvent comme par enchantement; les quartiers incendiés ressuscitent plus beaux qu'auparavant; la démocratie s'étend, tantôt avec le peuple des citoyens» tantôt avec la plèbe qui suit les concitoyens

: on ne peut ni trouver» ni couper cette masse compacte» active» infatigable des multitudes italiennes. La fatalité ironique de l'économie sociale verse la corne d'abondance sur les batailles de Tanarobie continuelle; chaque lour qui tombe est remplacée par un palais qui surgit; chaque forteresse que l'on rase laisse plus libre la végétation de la campagne; les soldats deviennent des laboureurs; les serfs[^]» des citoyens; les masures se transforment en villages ; aux nids des

LBS CITOYENS

guêpes succèdent des essaims d'abeilles; et il n'y a pas de TaincuB ; personne ne reste en arrière; aucun combattant ne peut être surfait. Le dur chfttdain dont on renverse les donjons voit ses fonds prospérer ; ses re>

paires disparaissent, ses nites sont décuplées. Quand le citoyen se rue sur un concitoyen, la victoire lui livre des lois; des douanes, des péages, des routes, des communications, qui doublent son commerce. Quand le concitoyen se venge en levant la main sur les consuls, il sème For dans la plèbe. A la campagne, les serfs de- 'viennent des alliés. Pas une goutte de sang qui ne soit le germe d'une liberté nouvelle. C'est ainsi que s'écoule rère des citoyens et des concitoyens, cette époque effacée de toutes les histoires d'Italie. Les chroniques tendaient déjà à la résumer en un symbole impossible, comme si un drame domestique pouvait engendrer des divisions séculaires. Le roman de Marchesella Adelardi et de messire Buondelmonli, le meiodi ame de la pacification génoise ou celui de la pacification vicentine se substituaient au mouvement de la guerre sociale. Les historiens renchérisaient sur l'abréviation des chroniqueurs, en l'interprétant d'après les idées d'une époque postérieure et en lui donnant une

forme seigneuriale monarchique, ou de plus en plus accidentelle et faussée. On ne daignait pas s'appesantir sur des détails ; on glissait sur ces rencontres, sur ces balailles vulgaires qui avaient l'air de rixes de cabaret. On imputait à l'asturide grossièreté des personnages les coups de couteau, les prises d'armes, les guets-apens, les vengeances, les tragédies républicaines. On appliquait au sens général des événements l'illusion des chroniqueurs, qui laissaient les faits détachés, isolés, sans liaison, sans explication, ou avec des solutions toutes personnelles et théâtrales.

BT U» COHCnOTIIVt.

traies, et on méconnaissait cet immense mouvement Boater-rain, cette guerre sociale qui transformait les irilles^ cette démocratie guerrière qui nivelait les for« tnoes, ces inimitiés éternelles qui raffinaient les idées, cette profanation continuelle du moyen âge qui faisait naître des hommes nouveaux et soi-disant Romains, pour tromper le pape et l'empereur. La guerre sociale est le nouveau stralun volcanique sur lequel marcheront désormais tous les héros de l'Italie.

LE PODESTAT

Lèb TÎUet libres ■'aperçoWent que les consiilt ne iiiiiffiseat plut

à réprimer les troubles, — qu'il faut créer un nouveau gouvernement. — et confier la dictature à un magistrat à la fois juge et capitaine — Despotisme annuel du podestat. — Précautions du peuple qui sarreine son despote. — L'avéomeal du podestat fç Gènes,— àMUan«-*à Crémone,— à Bologne,— à Plaisance. —

^Toutes les villes présentent les m<?mes phénomènes, — 1»de la division ; — 2« des séditions annuelles ; — 3» des réconciliations ministérielles ;—49 entremêlées de pacifications ecclésiastiques; — SsdesréTolntions qui se renouYeUent tons les cinq ans etdu podestat qui parle pour et cDotre tons les partis ;— 7* ponr dere-nir ridicnle qnand il a fait son temps.

Suivre les individus au milieu des batailles, tenir compte des gloires, des hontes, des grands combats, des exploits iDoom-brables qui se mailiplienl sur le sol de la péninsule serait chose impossible, quand même les^chronîques nous donneraient, au lieu dindications courtes el laconiques, des descriptions longues et détaillées. Au point de vue des individus, tout est si obscur et si confus que souvent le théâtre même sur lequel ils paraissent est douteux : car tel Elat^en apparence indépendant, au premier souffle s'évanouit comme un nuage. Ne nous perdons donc pas en calculs inutiles devant les scènes détachées de l'anarchie iiii-rienne ; gardons-nous de nous préoccuper des Baschi, des Montemolino, des Uberii, des Volta, desTurca, ces rois d'un moment, qui bourdonnent dans les villes ou

LB rODKSTAT.

qui rôdent dans la campagne; surtout gardons-nous

de chercher qui a tort ou qui a raison , pour arriver à une solution morale, à rexeinpie des comédies où l'on ne fait peur au spectateur que dans la mesure nécessaire pour le conduire audé-noûment qui punit le vice et récompense Ut vertu^ à la confusion des méchants* Dans rhistoire, il n'y a pas de solution indivi*duelle : le héros qui a lutté toute sa vie peut mourir la yeille du succès.

Les troubles intérieurs des villes libres en modifient la loi souveraine. Aux consuls succèdent d'autres personnages inconnus; les vieilles institutions cèdent la place à des institutions nouvelles à une nouvelle république. Cette modification dans la loi souveraine est le seul fil qui nous guide à travers le chaos de l'Italie : les idées n'admettent que des solutions idéales.

Le jour des prises d'armes, la ville italienne ne doute pas de sa force ; aucun citoyen ne recule devant la nécessité de combattre. Si la conquête des châteaux est pénible si l'absorption est laborieuse, si les concitoyens sont redoutables, la union n'est pas en question : sa vitalité est au-dessus de toutes les atteintes ; sa liberté est garantie par les lois, que reconnaissent également les deux partis en présence. L'autorité du pape celle de l'empereur la fédération italienne conçue comme le trait d'union entre deux chefs de la chrétienté, le droit pour ainsi dire individuel des villes, celui des châtelains, les diverses transactions qui ont amené les citoyens et les châtelains à s'accorder pour vivre ensemble dans une même enceinte, sous les mêmes juges, à des conditions déterminées, tout est admis, accepté sous serment, sans qu'on puisse en revenir. La Ville veut exploiter les richesses de la campagne la

LE POOBSm.

canHiagne teut jouir des avantages de la ville. Le débat

ne tombe que sur des choses qui ne sont pas juridiques, sur l'influence personnelle des grands, sur la force de l'argent sur les méfiances du peuple, sur des hypothèses sur des suppositions des conjectures sur la tyrannie à la dissolution des concitoyens ou à l'avidité, à la rapacité des citoyens. Peu importe que

dans la fureur des batailles on incendie les maisons^ on rase les quartiers, on menace d'exterminer des villes: c'est la nécessité de tous les couibats. Mais devant la loi souveraine reChroyabie anarchie se réduit à des querelles domestiques, ou à des inimitiés personnelles; il ne s'agit que de savoir si les Uberti sont les assassins des Buondelmonti, si le Turca a réellement tué le consul, si les consuls ont dépassé leurs pouvoirs, si les Sessi ou les Scanabecchi sont dans le cas de légitime d(itnsey si le gouvernement laisse également libres les citoyens et les concitoyens, sll les respecte dans l'exercice de leurs droits réciproques. La lutte se réduit à un procès; on se bat faute de Juges; la république a besoin d'un tribunal pour dominer l'anarchie qui grandit.

Les consuls ne peuvent plus suffire à la tâche. Ennemis personnels des châtelains, après les avoir spo liés de leurs châteaux, il est impossible qu'ils soient leurs Juges : le droit l'équité, la politique le défendent D'ailleurs^ sans autorité, à la merci d'élections annuelles, nombreux, ils peuvent être facilement séduits et tournés contre le peuple; s'ils lui restent fidèles, ils est aisé aux concitoyens de les braver. Au milieu des tumultes , ils délibèrent au lieu de combattre. Au bout d'un an> redevenus citoyens, ils sont exposés aux vengeances des coupables qu'ils ont condamnés^ ou des fa> milles qui se croient offensées : leur temps est passé à

L« PODESTAT

jamais. Il faut un tribunal nouveau, assez ékve pour dominer d'en haut les citoyens et les châtelains; assez impartial pour paraître

en même temps civique et féodal; assez fort pour exécuter sur-le-champ ses arrêts, malgré Fanarchte; assez populaire pour que le peuple puisse Topposer aux grands ; assez aristocratique pour que les grands puissent l'accepter. On imagina le podestat, Uuand Frédéric Barberoisse avait voiiLu renvoyer les consuls, il les avait remplacés par une sorte de corn te qui était un ofGcier étranger avec le titre de podestat. Partout ces officiers imposés furent expulséSy conspués, ou même assassinés, et partout, après la paix, de Constance, le peuple des citoyens et des con« citoyens tomba d'accord pour nommer un podestat étranger et lui soumettre les liiilerends de la guerre civile. Après quelques expériences, bientôt reflétées d'une ville à Tautre , le type du nouveau magistrat fut fixé et se reproduisit dans toutes les villes avec une rapidité instantanée et une similarité mathématique.

Le podestat est un fonctionnaire unique, qui exerce à lui seul toutes les fonctions judiciaires et politiques des consuls, réduits à Télât de simples cousuiUcissavec les titres de prieurs, d'anciens ou tic recteurs. 11 est choisi à l'étranger, quekjuelois directement par les citoyens , ou presque toujours par uue ville amie , à laquelle on délègue la tâche de le nommer. En dehors des partis, aurdes-sus des vengeances, supérieur à Tanarchie qui l'invoque, avec une autorité moitié civique et moitié féodale, étranger comme un comte, magistrat comme un citoyen , homme d'épee et homme de loi , juge et dictateur , il règne sur les deux castes, les réprimant et exécutant lui>même ses propres arrêts. Si le coupable résiste, il fond sur lui.

Lt rODBOTAT.

Tassiège dans sod palais, démolit ses tours, ses édifices, et rend sa famille responsable et solidaire de ses crimes. Au droit

d'appeler aux armes les citoyens, il ajoute le droit de traîner hors des portes le char de la patrie^ de diriger les expéditions militaires^ de faire la guerre, de signer la paix; il est un véritable seigneur. Dans la langue des chroniques, accepter les fonctions de podestat , c'est régner ; andare in signoria, et c'est en dictateur que le podestat écrase la condition à l'intérieur où elle peut déborder le gouvernement, et à l'extérieur où elle peut soulever les villages, donner la main aux Tilles rivales^ et engloutir la ville dans l'anarchie moitié féodale et moitié démagogique des paysans.

Le podestat juge d'une manière discrétionnaire ; il fait couper les pit ds , les mains, les oreilles; il exile les suspects, il amnistie les coupables; tout lui est permis, y compris la pendaison, dans l'intérêt de la république. « Pour imposer aux mauvaises gens , dit une chronique de Sienne, on fit dresser des poteaux « dans le Champ, et pendre un homme , — et on décréta que tous les étrangers eussent à (Mourir, sous « peine de perdre les pieds. La garde du podestat alla à faire la ronde, en prit cinq, et voulant leur ô leur couper les pieds, le peuple s'émut et délivra les prisonniers... Mais Tun d'eux s'étant laissé reprendre, c le podestat le fit décapiter, et des fenêtres du palais c en Jeta la tête et le corps dans le Champ, parce qu'il regardait l'enlèvement des prisonniers comme une insulte^ » Tel podestat n'acceptait ses fonctions qu'à la condition d'exiler d'avance certaines familles dangereuses, d'autres imposaient au contraire le rappel de

* Andréa Üeu

quelques bannis; il y en avait qui rasaient des tours, car il ne s'agissait pas seulement d'administrer la justice, mais d'équilibrer les forces, en sorte qu'il fût possible d'être juste. Au reste, le peuple réclamait d'avance le despotisme, le décretait, le salariait,

lui prêtait serment de fidélité, lui donnait des gages, et même de nonil»reix otages que le l oilestat envoyait dans ses châteaux ou dans sa viiie natale pour se rassurer contre les colères de Témeute et les caprices de la sédition.

Mais le peuple ne se livrait pas sans prendre ses garanties : s'il Voulait le despotisme contre ses adver*

saïres, il se réservait la liberté pour lui ; non pas cette liberté moderne, qui nous absorbe tous sur le pied d'égalité, dans Tua des zéros du cbiifre des millions d'bommes dont se compose l'État, ni cette franchise qui donne à tout le monde le droit de penser tout haut , de se réunir où l'on veut et de rester inviolable au foyer domestique. Cette liberté moderne l'aurait désarmé devant ses ennemis, en leur donnant plein pouvoir de conspirer, d'intriguer , de se barric.ulcr dans leurs tours et de renverser la république* Le peuple ne tenait qu'au droit de voter, de nommer ses com-^ mis* de garder ses armes, de conserver tous les traités, toutes les transactions qui Tavaient constitué, de régner sur une certaine étendue de territoire, garnie ou dégarnie de forteresses, et surtout de changer son podestat au bout d'un an. Ce droit sauvegardé, il pouvait arriver à tout, et n'avait rien à redouter de son despote mo* meniané : de là ses précautions à la fois républi^ eaînes, injurieuses et casanières. Nommé par le peuple ou par une ville intéressée à la prospérité de la république, le podestat prêtait serment au statut, que sou-

T. tl. 20

306 u roDiSM.

Tent on loi envoyait d'aTanoe. n jariitd« maintenir

les juridictions acquises, les démolitions accomplies^ les traités passés [avec les châtelains, les victoires solennelles qui avaient conduit la république à son apogée. On descendait aux détails les plus minutieux sur sa maison, sur ses habitudes, sur les hommes qu'il devait amener avec lui» sur les exclusions qui le frappaient d'incapacité. Ainsi pour donner un exemple emprunté à l'histoire, on lui imposait d'amener avec lui quatre bons juges, deux chevaliers, dont l'un très-verse dans les lettres^ huit domestiques à livrée^ huit chevaux, dont quatre de bataille» à ses risques et périls ; on lui demandait aussi d'entretenir dix gendarmes et quatre garçons d'écurie. Son salaire était fixé; on lui donnait un mobilier inventorié qu'il était tenu de rendre en bon état, pièce par pièce, à l'expiration de ses pouvoirs. On exigeait de plus qu'il n'eût aucun parent dans la ville, qu'il ne mangeât ni bût avec aucun citoyen ; qu'il n'acceptât aucun cadeau, aucune invitation, aucune acquiescence. Isolé dans son palais, il ne pouvait pas même amener sa femme avec lui : on voulait qu'il fût comme un général, toujours sous les armes, car on était sur un champ de bataille. Enfin la république se rassurait par l'épreuve dernière du « sindacato » : à l'expiration de ses pouvoirs, le podestat restait dans la ville pendant un temps déterminé, quelquefois six mois; on ouvrait son procès; dans certains jours de la semaine, au son du beffroi tout citoyen lésé avait le droit de porter plainte, la réclamation inscrite sur un grand livre devenait l'objet d'une enquête solennelle, et l'ex-podestat ne partait pas sans avoir rendu compte de sa gestion et réparé les moindres injustices. En un mot, c'était un despote endigué; il

avait tout pouvoir et le boulot lui piodi ; tout le monde s'indignait devant lui, et tout le monde le coup»

connaissait de corruption ou de trahison; il pouvait proscrire, raser les palais, dénoier les Tilles[^] et il U4 était détendu d'avoir un ami.

En suivant certaines chroniques, on voit les premier» pas des citoyens contraints peu à peu de se donner des despotes étrangers et annuels. Ainsi» en li90» trentesix ans après ses premiers troubles inférieurs, Gênes ne peut plus garder les consuls. « Tout le monde, dit Ja «chronique[^] aspirait au consulat; les conspirations o odieuses, les discordes, les divisions avaient [^]iof}^⁻ «ptaé. » On nomme un diist[^]teur étranger qui r[^] le palais de Folcone de Castro, et i'prdre règne de nouyeeu. Deux ans après, il répugne à la répuMique d'[^]alié[^]ner sa liberté, elle revient aux consuls; mais la sédition éclate j>lus forte que jamais et Tobligo à rétablir le podestat. L'année snivaiite, on UésiLe encore; mais toji[^] finissent par recopnaltre la nécessité d'un despotjS [^])[|r nuelV et c'est le podestat qui» en ii96, réduit U[^]ifi[^] les to»rs4 ta hauteur Ai qpatrpryjayj» pij[^] [^] jip[^]se ainsi toutes les séditions. chroniqueor en est ravi ; quel honomie que ce mugibUaL donné Milieu l A la nouvelle d'une rébellion, il ne dit mot ; calme et trai[^]p quille, il appelle aux armes les citoyens, etai[^]|§ TCDge sans crainte, sans menace , sans [^]lère, » en exterminant les insurgés : aussi fio|rre périodique des combats cesse iont à coup , offi n'ep trouve presque plus pendant quarante ans; et si la lutl[^] recommence vers i240,'c'est que la laialité ne p[^]^iet au

[^] HttMtantesM. tandem à» habendo poteslau in fiitni» touat conooides.

308 LK PODESTAT.

I[^]d[^]iat que d'ajourner les tumultes inutiles ei de di[^] sipér les trop folies séditions qui fooi fermer les boutiques à tout propos.

Dans ses premiers essais » Milan hésite comme Gènes. En 4186, elle nomme son premier despote annuel : les années suivantes, elle revient aux consuls. En 1191, elle appelle de nouveau un despote , mais au second semestre elle recule une seconde fois en rétabli ssan lies consuls. — En 11[^], on voit trois podestats : quelque chose de mitoyen entre les consuls et le despote. — Cette tentative échoue à son tour et on arrive avec des consuls jusqu'en 1199,— Puis ou nomme un podestat, —puis on retombe encore dans l'institution mêlée des trois podestats, et les flottements contiiniit nt tant qu'en 12 les consuls détiniliveinent détrônés cèdent la place d[^]abord à dix, ensuite à quatre[^] et enfin à un seul podestat[^] qui devient Thomme sacré de la ville, l'autorité suprême avec laquelle* on fixe les dates des chroniques elles-mêmes à travers les réTolutions ultérieures.

Le podestat de Crémone s'anDonce brusquement avec Gerardo de Carpinela, en 1180.

— 1182, deux podestats : Doara , tué par les ministres de rempereur, et Guazzone[^] aux prises avec son écuyer.

— 1183, les consub.

— 1181, un seul consul.

— - 1185, les consuls.

— 1187, un podestat de Brescia.

— 1188, un podestat de Crème, — 1189, un podestat de Pavie.

» 1190, les consuls.

- - 1191 , un podestat de Nantoue.

LB PoDB8TAT

Dell91àil98, Thésitalion contiQue. Évidemment, ce flottement atteste la lutte des deux castes qu'on doit toujours supposer^ même lorsque les chroniques n^en parlent point. Ainsi, quand on nomme, en 1484, un

consul unique, c'est qu'on voudrait un dictateur indigène; quand, l'année suivante, on le remplace par plusieurs consuls, c'est qu'on abolit le despotisme dangereux ou insuffisant du chef indigène; quand on prend, en 1191, un homme de Bresda, c'est pour imiter la démocratie de cette ville amie de Milan ; quand l'année suivante, on lui substitue un homme de Crème, c'est sans doute pour tromper le peuple, en se couvrant du nom de cette ville récemment alliée de Milan, et on prend un comte de Camisano, concitoyen, c'est-à-dire ennemi exalté de la démocratie lombarde. L'année suivante la réaction en progrès choisit un homme de Pairie, mais alors le peuple, réveillé en sursaut, ne veut plus d'un magistrat dont l'élection peut tromper, et on voit en 1190 les consuls. Plus tard, on se ravise encore, on cède de nouveau à la nécessité d'un dictateur étranger, et c'est en 1198, au moment de l'effervescence italienne, qu'il se leva, dit la chronique, une «très-grande discorde pour l'exécution d'un canal « qu'on appelait Mormora, à cause des murmures du « peuple qui en faisait les frais. Celui-ci s'insurgea en créant podestat Cremonino Aidoino, qui régna . «avec les consuls jusqu'à l'année suivante. » Il resta podestat en 1199 ; en 1200, le despotisme est

divisé par deux podestats; en 1205, par cinq consuls, et en 1209, la ville nouvelle, qui appartenait aux concitoyens S s'in-

^ 4 209. Hoc lempore, ilK de Cittaïma conjaraverunt simul, quia populares simot civiliU veleri favebuit, et ilU omime vicinlae Paataleonk.

310 LB fOoË8tât.

surge contre la ville ancienne, qui était aux citoyens. Le despotisme (k'vient urgent; il faut le recomposer. £q 1210, on voit deux podestats, Mastalio dans la ville ndutéllô et Correggio àAïiê la ville ancienne, a et il en « résulta^ dit lachroniqu^i plusiduts guerres civiles *«> La lutterécottiitiencéen 1113. Le quartier de Pantaléon. qui tenait pôuMescdticitoÿêtas, est entièrementsacagé'. Cependant ce sont les concitoyens de la ville nouvelle qui l'emportent. En 1212, leur podestat Mastalio devient Tun des consiils, et plus tard les Hottements se renoufellent avec les séditions...

Si Gènes nous transmet ses oscillations à causé de sa mobilité^ Miiàii à catlse de son importance. Crémone pah;e qu'elle est scindée en deux tilles distinctes; Bologne montre ses preaiières tentatives parce qu'elle est querelleuse et savante. 1/lioniieur de f)osséder.une université ne lui permet pas de marcher coinmc tout le monde, et dansnn premier élan de docte ignorance, elle s' imagine qUe soti évêque Gerardo Scanabecchi sera le meilleur, le plus savant, le plus impartial des Juges. Elle lui donne plein pouvoir. Mais au lieu de réprimer les concitoyens, il les protège comme pour ranicnir Bologne au temps des évêques. a La première année, dit a Pugliola, il maintint la ville sans troubles; la seconde « année, il Ht tout le contraire. » Le peuple se laisserat-il

ramener en arrière! Non; il sait depuis longtemps' qu'il est facile de résister aux évêques, de les tenir en échec, de les détrôner par les consuls; et, d'après la chro-

* Et sic aeditio magna facU est inter illos de civitate nova et illos de civitate veteri, et bella civilia .plura simul facerant. Tandem oompmissio est facta per episcopum Sicardum.

* Videtur Pantaleone, quod fecerat eitanus Tiala» capta ikt et rebas omnibus denadata.

LE PODESTAT

nique de Pagliola¹ en 1193, le peuple « élu beaucoup » de consuls contre la volonté de l'évêque et s'insurgea « à la suite de ses consuls ; il y eut une grande bataille

« entre lesdits consuls et Jacques, fils d'Alberic et Orso (rien n'est révélé), et ceux-ci démolirent la maison et la tour de Jacques qui fut forcé de prêter serment de fidélité. Le jour suivant, les consuls attaquèrent l'évêque Gerardo² le poursuivirent jusqu'à son palais, qu'ils saccagèrent, et occirent tous ses amis et « partisans. » L'année suivante, sa famille est écrasée par une nouvelle attaque des consuls, et il est lui-même chassé de son château³ son dernier refuge dans la campagne. Son successeur, dans les fonctions de podestat, Guidiccino de Pistoie, nommé dans l'acte de la révolution, est un homme du peuple, l'adversaire des grands, l'ennemi des châtelains; mais, soit manque de caractère, soit défaut de forces, soit impossibilité réelle de soumettre les concitoyens à un tribunal supérieur, le malheureux s'enfuit au

plus vite, et les grands (qui le prennent dans la campagne lui arrachent les dents, pour se yenger des amendes qu'ils avaient dû lui payer. L'historien de Bologne, Ghirardacci, croit qu'il succombe, comme son prédécesseur, à la juste indignation du peuple; et, n'ayant jamais dislinfiué les citoyens des concitoyens, on conçoit qu'il donne le même sens aux deux catastrophes, ne se doutant pas que Scanabeôchi succombe aux citoyens, et Guidiccino aux concitoyens. A partir de 1405, le podestat se fixe entre ces deux extrêmes, et reste toujours au milieu de tous les orages. Si on l'attaque, si on le menace, si, en 1428, le peuple lui oppose momentanément un préfet, ce ne sont que des vicissitudes inséparables de la lutte des deux castes.

319 t« PODSSTAT.

Plaisance ne peut cacher le jeu des partis qui s'efforcent de remuer la lourde machine du podestat. Son peuple est hostile à Parme, dédaigneux de Pavie, accessible au souffle embrasé des révolutions milanaïses, tout le porte en avant, à l'attaque des concitoyens; mais les concitoyens comptent sur les châtelains de Parme, sur ceux de Pavie, sur leurs nombreux manoirs, sur la facilité avec laquelle ils savent se retirer chez eux et bloquer la ville en lui coupant les communications. A chaque secousse, le podestat est ou décomposé par la scission de la ville et de la campagne, qui forment deux républiques distinctes, ou renversé par l'une des deux républiques qui impose ses élus. En 1418 le peuple des citoyens veut marcher sur la ville féodale de San-Donnino, avec un podestat milanaïs. Gui de Binsto, et c'est la république féodale des milices, des chevaliers, qui d'après Mussi, renverse le podestat, et ignominieusement expulsé. » L'année suivante, menacés par le peuple, les chevaliers se retirent dans leurs manoirs,

et cette mission crée deux républiques qui décomposent la dictature du podestat, car les citoyens nomment Greco Farnario et Gui de la ville de Crème, milanaise d'alliance; les chevaliers du dehors nomment un Turinois, Guillaume Biculo, ennemi de la démocratie lombarde et milanaise. • Après deux ans de guerre, le pape réconcilie les deux partis par l'entremise du cardinal Ugolino d'Ostie et sa réconciliation se trouve représentée par le nouveau podestat Othon de Mandello, qui réunit la double qualité de citoyen et de concitoyen, car il est en même temps Milanais et châtelain. En Timposant aux

MSSI • Dommus cardioalis dedil eis comiDuniier per potest-tem Ottooem de Madello de Medioloio.

LB PODBSTAI. 31 3

citoyens le cardinal pouvait leur dire : Voulez-vous la ligue lombarde et Vaillance de Milan? Prenez Olhon :

c'est l'un des plus illustres de la ville que vous aimez; il suivra Gui de Buslo et Gui de Crème, et vous associera à la démocratie milanaise. Mais il pouvait dire aussi aux châtelains : Pourquoi voudriez-vous le repousser? Il est des vôtres il est châtelain, il est de cette noblesse à demi piémontaise qui a invoqué jadis Frédéric Barberousse, et il pourra continuer Bicuto de Turin, votre podestat. Le peuple, qui ne tarde pas à comprendre qu'il est mystifié par le cardinal, se groupe, inquiet et agité, sous la direction de Guillaume Lando (de Andito), châtelain, ennemi des châtelains, grand seigneur des plus démagogues, mobile comme Plaisance, amoureux des tumultes, incapable de rester dans l'action, toujours en dehors de la réalité avec l'apparence de la légalité. Une nuit, assailli par Olhon de Mandello, U le

bat avec le secours du peuple 5 le jette dans une prison d'où celui-ci peut à peine s'évader pour aller enchaîner les soixante-douze otages qu'il gardait dans son château>eton voit Guillaume Lando prodamé lui-même podestat par les citoyens qui veulent éviter Todyssée des méprises qui se déroule dans tes villes étrangères ^ Ce despote indigène commence sur-le-champ une lutte longue, acharnée, pleine de batailles et de va-et-vient pour imposer la loi de régularité et le partage des honneurs aux chevaliers; mais à chaque instant les chevaliers lui opposent la retraite, l'insurrection delacampagne, la république féodale qui le bloquait avec ses honneurs dédaignés, son

1 Eodem anno, populus Placentiae acceperunt per eadem Guiliel* muni de Andilo.

314 u roABiiAi.

autorité de tribun et sei podeetats d'emprunt. En 1933^

il arrache trois de ses amis à la justice^ et toute la féodalité s'exile, le cerne étrébliffé. En 1231, associé avec Fontana, il renverse un podestat féodal, qu'il remplace par quatre recteurs^ et la retraite des chevaliers Tétouffe de nouveau. fin 1333« il exploite le frère lion, qui arrive pour donner des absolutions générales et réconcilier les deux républiques. Mais les chevaliers, plus fiers que les Romano de Vérone et les Vico d'Orvieto, répudient encore le partage des honneurs comme une humiliation impossible* Un autre moine ^ Roland de Crémone^ Tient à son tour prêcher l'égalité au nom de rétangilej il accuse les châtelains d'hérésie; c'est Fundes tribuns de la papauté consulaire^ un homme intrépide et absurde, comme Jean de Vicence ou i*arciu Romano : sa haine peut allumer des bûchers, sa parole tuer des

chevaliers^ mais il taillit être lapidé par les châtelains^ du consentement du podestat^ et quand Lando^ d'accord avec révéque^ enlève le podestat et renvoie au pape pour qu'il soit puni^ les chevaliers se retirent à Rivalgario : il y a encore deux camps, deux podestats, deux républiques.

Voici les règles pour reconstruire l'histoire des podestatsy d'après les indicc^ions coUrtea et laconiques des chroniqueurs*

1. N'oubliez pas que la ville est toujours divisée en deux partis de citoyens et de côUcitoyenS; implacables, invariables, ineffaçables; de sorte que rien ne se détobe à leur influence^ et que les moindres faits doivent subir leur action.

â. N'oubliez pas non plus que le podestat est un ministère annuel! de sorte qu'à la fin de chaque année c'est un problème de savoir si la politique de la ville

restera la même. Lorsqu'eile ne varie pas, le chan* gemeni de celui qui gouverne permet toiyours de la mettre à TépreuTe^ et on Yoit les ménles lattes se renouveler périodiquement pendant deux ou trois ans : ear les partis vaincus tâtent totyours la force ou la faiblesse du nouveau chef.

3. Prenez toujours le podestat dans la rigueur de sa fonction juridique ; il est toujours le comle-citoyen> le magistrat municipal et féodal^ le trait d'union entre les deux partis opposés ; il exprime une trêve momentataéa^ il en résurille les conditions, il est le droit vivant de la ville qui l'accepte. Quaml les deux partis ne peuvent s'entendre, il y a deux podestats; quand Tun des partis est expulsé, il nomme son podestat en exil ; il ne peut rester sans juge; toute transaction intérietire s'accomplit par un ôateul sur les qualités du podestat : tantôt eitoyen de naissance et conci-

toyen de partf , tauiot concitoyen de naissance et citoyen de parti et toujours d'une aristocratie ou d'une démocratie variable, suivant les revirements des guerres et des rivalités. Le podestat n'est systématiquement hosUie aux nobles que par cela seul qu'il veut les soumettre à la loi commune, qui est toujou's une humiliation pour les anciens cliâlelains , une dérouté pour la vieille noblesse, à laquelle la loi de l'Italie promet toujours rinterveation protec-trice des deux grands pouvoirs.

4. Ne tenes aucun compte des réconciliations ecclésiastiques, qui se réduisent à des comédies religieuses, à de vaines forihaU-lés; c'est tout au plus si elles présentent le sens de trêves militaires entre deux années en pourparler pour enterrer leurs morts. Au lieu d'ambassadeurs, le moyen âge avait ses moines; l'intervention du ciel suppléait aux solutions de continuité dans

316 LV rODVSTAT.

les lois de la terre, et on voyait arriver des prédicateurs miraculeux, des flagellants, des fanatiques en chemise ou saus chemise : on se macérait, on s'embrassait^ ou s'attendrissait au besoin; on croisait les mariages, et le jour suivant la trêve du miracle étant expirée^ le combat recommençait plus iuricu.v qu'auparavant.

5. C'est une règle î^énérale, que les combats se renouvellent tous les cinq ou dix ans , car la guerre civile est imposée à chaque nouvelle génération ; tous les jeunes gens doivent lui payer leurs moissons d'illusions, et quand le sang est yersé, quand Fiilusion s'est évanouie, on se tait, saut à payer de nouveau l'impôt du sang à la fatalité qui le deiuaade au bout de cinq ans ou de diX; lorsque la bataille a été effroyable.

6. Ne souriez pas devant la bizarrerie juridique du podestat. Avec ses otages enchaînés, ses jugements discrétionnaires, et le *asindacato*» qui Tatiend, le podestat est une création de ranarchie italienne, et malgré les grossières garanties qui l'entourent , il est toujours tragique. Nous avons vu que Gerardo Scarabecchi de Bologne pouvait à peine se sauver, que Doara de Crémone était assassiné, qu'on arrachait les dents à Guidiccino de Pistoïe. En 1313, on arrachait la langue au podestat de Modène. En 190S, Oui Pontano, podestat de Lacques, était tué par les Porcari. La famille citoyenne de Camino assassinait Marin Dandoio, podestat de Trévisé. En 1304, le podestat de Florence est blessé, et on compte par centaines les podestats emportés par les insurrections. Les hommes du xiii^e siècle étaient si épris de cette dictature républicaine qu'ils l'idéalisaient en un type célébré par la littérature de l'époque avec une admiration enthousiaste. Quels sont les premiers héros dans les chroniques? Des

LF, PUDfcSTAT. ^ 317

hommes comme Pelavicino , Écelino U, Azzo d'Este, et tant d'autres qui errent de ville eu ville^ moitié juges, moitié capitaoes^ pour exercer la domination nomade du despote républicain. Le premier livre de la politique italienne, VOculus pastorum , s'adresse au podestat pour lui enseigner à entrer en fonctions, a rendre juslicc, à parler pour la paix^ pour h guerre; à faire Téioge de l'homme qu'il remplace, à transmettre ses pouvoirs à Thomme qui lui succède. Ne raillez pas cette ébauche grossière où la rhétorique d'Aristole commence à enseigner à parler pour et contre sur tontes les questions; les pasteurs des batailles italiennes comprennent pour la première fois les thèses et les antithèses de la politique, toutes également vraies et fausses, parce qu'elles n'ont

Jamais en elles-mêmes leur raison d'être et toujours emportées par le mouvement social qui les alterne sans cesse. Plus tard, Brunetto Latini, le maître de Dante, transporte le même sujet dans son Trésor, et le podestat est encore l'un des trésors de la littérature italienne.

7. Bientôt l'ère de la guerre civile s'écoule, et alors le podestat devient ridicule. Après avoir figuré dans les dironiques, entouré de soldats et de cadavres, il paraît dans les contes, entouré de mauvais plaisants qui le désespèrent. Dans le Décaméron de Boccace, on le voit moitié atroce, moitié stupide, égayant la ville qui profite de sa sévérité automatique. A Trévise, on traîne devant lui un Florentin en chemise, accusé d'avoir simulé un miracle, et le podestat qui hait Florence veut le faire pendre sans même l'écouter. Mais il n'est pas aisé de pendre un Florentin, et le vaurien lui échappe, par un nouveau miracle de son invention. « Dans notre ville, dit Boccace, arrivent souvent des

IS LE PODESTAT

« podestats de la Marebe, en général des hommes sans cœur et d'une vie si malheureuse que tous leurs faits et gestes sont des actes de misère. Grâce à leur pauvre

« vreté et à leur avarice ils amènent avec eux des juges et des notaires qu'on dirait tirés de la charrue ou d'un atelier de cordonniers, plutôt que des écoles de droit. L'un d'eux avait amené avec lui, parmi ses juges, un tel qui se faisait appeler messire Nicolas de San-Lapidio, rustre achevé... » Les gamins lui enlèvent ses culottes, tandis qu'il administre la justice. Voilà

le retentissement d'une médisance qui aurait été tragique, un siècle auparavant* Plus tard encore, il ne reste du podestat que la trace vague et confuse laissée par toute révolution aux temps postérieurs dominés par d'autres révolutions. L'antique podestat est oublié; mais on continue à préférer le juge étranger; le juge est toujours redouté et suspect, vénéré mais soumis à raceusation publique; il exerce uu pouvoir discrétionnaire stXr les personnes qui rinvoquentetqui se mettent en garde contre lui. Ën 4796, Trente emprunte encore son podestat à Parme, ville royale comme elle. Aujourd'hui même le « ^indacato i» subsiste dans le duché de Modène. On uid on déplace un jugo , on ouvre son procès au son du beffroi; et il y a des torts redressés et des juges cas-sés, au lieu d'être élevés à des fonctions supérieures; le despotisme ducal plie devant la force de l'ancienne révolution : l'avancement qu'il accorde à ses magistrats se trouve au préalable soumis au cou U 61e de son peuple.

CHAPITKE V

US CITOUM ET LES eORCITOYELLS EL SAfoIE, DANS LE MOIT- *mUl, EN SAROAifINE, EN CORSE, A ROME ET OARS LES DEUX4IC1LES.

Le marquis du Moniferrat podestat à Turin. — Sinuncello de la Rocca en Conie. — Enzo en Sardaigne. — Guerres dtt Midi entre

les Normands et les Allemands. — Les historiens se méprennent en faisant l'éloge de Constance. — Cette reine perdait le royaume en le livrant au saint-siège. — La cruauté de Penry YI était plus utile--et le rôle de juge pris par Frédé» ne II mit un terme au double desordre de la cruauté allemande et de l'indulgence normande. — Date générale de l'apparition des podestats.

Les régions soumises à des chefs militaires restent dans la tradition féodale, qifils modifient diaprés l'idée de la nouvelle époque à laquelle il faut des guerres civiles et la dominaïion d^un juge : c'est une nécessité pour le Piémont et la Savoie d*aYoir un seul maître^ le GQmte de Savoie; sans lui, Chambéry serait emportée par la France , et le Piémont envahi par la Lombardie ou par Gênes. Mais la guerre faittreinliler le sol, et dans ses dernières années le comte Tlioinas qui avait joué le rôle de consul, devient tout à coup impopulaire et féodal; les citoyens qui Ta-vaient suivi contre i'évôquese coalisent avec l'évêque contre lui, et il meurt en allant chercher des renforts dans laSavoie» qui joue le rôled*une république féodale (Sontrele Piémont^ engagé daub la cause oppoâée d'une démocratie républicaine.

320 LES CITOYENS tî LES CONCITOTERÔ

Turin^ foyer du Piémont insurgé, n'est plus représenté par ré-veque» dî par les consuls ; mais par le marquis du lionlferrat^ auquel on délègue les fonctions de despote étranger ou de juge dictateur contré la maison de Savoie.

Quand Amédée IV arrive pour réclamer sa proie, il n'est plus à son tour un chef consulaire comme Thomas, ni un chef épiscopal comme Humbert IU ou Bérold : il est le grand châtelain de Suse et Chambéry, le juge armé, le despote étranger qui rallie autour de lui les nobles^ les bandits, les feudateires du Piémont, les républiques des paysans et tous ceux qui veulent combattre la liberté civique de Turin.

Lerôiequele marquis du MontferratjoueàTurin laisse supposer qu^il est équitable lorsqu'il rapproche les citoyens et les conci-toyens de ses Étets, et c'est ainsi que le Montferrat, uni sous le

marquis, traverse Fère des deux castes, sans être dissous par les villes frontières du Milanais, du Piémont-Savoie et de la Ligurie génoise.

La Corse, scindée en deux régions , l'une féodale et transmontaine» Tautrecommunale etcismontaine, reste une sous Pise qui la soumet, en 1219, à Sinuttcello de la Rocca, nommé juge, à l'imitation des juges byzantins de laSardaïKne. Mais Sinuncello se jctlc au milieu des guerres ci viles des deux régions, en homme de justice et de luain^ se chargeant d'interpréter son rôle de fonc- . tionnaire sarde et pisan, avec les idées du podestat italien; et^ retranché dans les montagnes de Quenza^ il se constitue protecteur des faibles, redresseur de torfe, juge de profession. Bon ! se disent les Corses, voilà un homme qui se rend justice à lui tout seul, ce doit être un bandil. Au bout de quelques jours, un assassin, pour échapper la famille de la victime, gagne Quenza, espérant y trouver asile, et peutpêtre un compère; Il y trouve la po-

Dig'itized by

tu imn. 321

tence, et dès lors Sinuncello de la Rocca est reconnu pour chef: on l'appelle c< Giudice; » il s'étend en justicier, el il règne en plongeant comme un navire dans les flots d'une gierre éternelle. 11 dompte Latro Bianeolaccî^ dont il épouse la fille; il brise les Gagnesi^ les Arainchly lesRaimondacd d'Ornano^ factieux obstinés; il livre à la prostitution la dame d'Istria^ qui avait voulu le sédu^ -e et Tenlever; il fv'impose aux Tralavetani de Cauro, aux Salaschi de Cclavo, aux Cinarchi , alliés de Gênes, qu'il dépose; il met en dérouie les Génois, sale leurs morts et les renvoie à Gênes sur un navire. Vrai cyclope de justice, bourreau bienfai-

sant, impitoyable dans le bien et dans le mal, il fait couper la tête ' à Tun de ses neveux qui abuse d'une femme, il tue un cousin pour venger son père, et ces familles qui se subdivisaient comme s'il n'y avait pas assez d'hommes pour suffire aux innombrables de la terre, moitié atterrées. moitié attendries de le voir maître des discordes, le respectent, le vénèrent, s'attachent à sa personne qu'elles croient indispensable; tandis que les paysans de leur côté Tado^ lent et quela rustique reconnaissance des multitudes, eu le proclamant législateur, lui attribue jusqu'à la coutume qui protège les veaux, en défendant de traire les vaches avant qu'ils soient repus. Sa résidence se fixe à Rocca f point géographique qui marque une sorte de transaction judiciaire, entre les deux Coises opposées de la féodalité et des communes. Hocca n'est pas gagnée à la Corse transmontaine, puisqu'elle combat Cinarca^ls^tria» Ornano^ tous les points les plus importants des montagnes; elle n'est pas non plus la terre des communes à laquelle elle est (Li angère. Transmontaine et favorable aux communes ; dcuocratique etsi dans la monta^^ne, elle est le siège naturel du nouveau chef^ de l'homme

2ÊÊ ut dTOTms «t lis fOHcnotm

des deux castes, da juge impartial^ du podestat à la lois oivique eiléûdal...

La guerre chile delà Sardaigne met Cagliari et tout le parti fédéral et romain patronné par les Viseonti» aux prises avec Gallure et la région militaire qui joue le rôle des concitoyens et vise à la royauté unitaire et indépendante à la suite d'Ad* lasie, héritière de Gallure. Ces deux partis ne peuvent ni s'effacer, ni même aboutir à la magistrature du podestat : Tun représente l'égalité moins l'indépendance, l'autre l'indépendance moins l'é-

galité, le progrès et la civilisation. Où prendrait-on le juge impartial? à Cagliari? il ne serait pas indépendant; à Gallure? il ne serait pas civilisé. Et pendant l'ère de la guerre civile, ni d'ailleurs assez calme^ flotte entre les deux partis diversement modifiés par les trois mariages d'Adélasie. Le premier^ avec un neveu du pape Innocent III qui fomenta la guerre contre Pise^ Cagliari et les Visconti, représente la prépondérance, du parti unifié et féodal, le second, avec l'Ulrich Visconti, établit une sorte de concordat entre les deux partis opposés de l'unité féodale et de la fédération pisane et romaine. Le troisième, avec Enzo, fils naturel de l'empereur Frédéric II; représente un retour vers l'unité, quoique Enzo, nommé roi de Sardaigne, passe plus vite à un podestat annuel, quittant l'île après y avoir passé une nuit, voyant Adélasie trop vieille, pour le captiver, et la Sardaigne trop fédérale pour rattrapper...

Les obscures indications qui nous restent sur Rome nous laissent entrevoir, sous une forme pompeuse, les hésitations de Gènes, de Milan, de Bologne et de Crémone, à la fin du XII^e siècle (le se donner un podestat. En 1186, c'est encore le sénat qui règne et qui se compose de

«fifteen. " " • 38'

cinquante-six à soixante consuls;?, (\\ron renouvelé; tous les ans; afin qu'ils représentent plus efficacement la volonté de la masse. En 1191/1200 l'Union croissante fait nommer un plus grand nombre de consuls, et on pourrait répéter ici ces mots de la chronique génoise : « Tout le monde veut être consul ; la discorde s'en suit - « nime et les dissensions se multiplient..» Sur une réunion du pape alarmé, le sénat promet qu'à l'avenir le nombre des sénateurs sera de cinquante-six; mais l'année sui-

vante Carus Homo est nommé sénateur unique, en d'autres termes le despotisme d'un juge remplace le consulat insuffisant, tumultueux .ei incertain. En 1193, Giovanni Capoccio succède à Carus Homo, encore unique dans ses fonctions. En 1194; les' cinquante-six sénateurs reparaissent comme un retour momentané vers la liberté consulaire, et quand on arrive en 1198 , Tan de la recrudescence générale , le sénateur est rétabli , et Home accepte le fuge drique et féodal créé par les révolutions italiennes.. .

A la mort de Guillaume le Bon, la discorde boule-verse les Deux-Siciles.-- Nos régions, dit Giannene, ne ont virent jamais de temps plus malheureux que depuis « la mort de ce bon prince Guillaume II. » Au moment où Constance doit transmettre la ju-rande dot du royaume à Henry VI; fils de Frédéric Barberousse, tous les châtelains du Midi, tous les liommes des vieux centres grecs et longobards, toutes les villes Jadis hostiles à la* oentrali-sation de Roger, et au règne de Guillaume le Méchant, se rallient à Tancrede, prétendant normand, " ancien châtelain, jadis enve-loppé dans les proscriptions • qui avaient frappé le mouvement fédéraliste; et secondé par l'abbé de Venosa, protégé par le pape allié infailible de toute sédition féodale, il se fait couronner roi, en/

324 LKS CITOTtlfS IT LES CoNCIToTEK8

1189* « Romana in hoc curia dan le assensum. » Voilà deux préteodaiiSj deux familles rivales, deux races eDoemies, et toute Tuaité de Païenne aux prises avec les antiques nationalités du continent. Dans le premier

désordre de la inclée, les barons et les chefs ne peuvent pas se remettre, ils croisent Tépée au hasard, et se frappent aveuglé-

ment comme les deux noblesses des Tilles[^] dans les premiers tumultes de Brescia, de Gènes ou de Mantoue. De vieux centres, au lieu d'attaquer l'empereur unitaire, le secondent ; il peut compter sur ÂTversa[^] premier siège des Normands; sur Capoue, ancienne capitale de la principauté ; sur Naples, capitale du dogat; sur Gaete, qui est à son tour un vieux dogat; sur Sakroe, duché iongobard qui le fête et lui promet de garder la reine Constance son épouse. Mats, au contraire, quelques villes du rayon de Palerm€, au lieu de le seconder, le combattent. En voyant Taiicrede à Paierme, une partie des citoyens se trouble, tandis qu'une vaste fraction des concitoyens se rallie à Tempeur forcément fédéral, sans doute pour marcher contrôla capitale sicilienne. MaisenlIM, quand Tancrède meurt[^] quand son fils Guillaume IU, encore mineur, est incapable de se défendre» quand Pempereur Faccable par les forces de Pise et de Gênes, et qu'il arrive à Païenne, toutes les situations se rectifient. Plus de doute : le roi des citoyens est l'époux de Constance, le successeur de Hoger et des Guillaume, et il porte les derniers coups à la fédération normande. Il détruit Salerne, qui ravaitfêtéparerreur et l'avait trahi à dessein en livrant Constance à Tancrède ; il saccage Bari et Spina[^]zola; il rase Policoro; il doinple, il brise toutes les villes de la Campanie; il emprisonne la dynastie couciloyenne de Tancrède à

EN ITALIE

Palerme, sans que personne la défeade[^] et les Palermitains, tremblants au premiers jours de son arrivée[^] lorsqu'ils lui disaient machinalement : « Benedîctus » qui Tenit in nomine Do-

mini, » voient en effet qu'il est l'homme de la liberté du Midi. Il débute par affranchir le royaume, en ne demandant plus l'investiture au pontife : c'est avec lui que commence la haute contradiction qui da roi sicilien yassal du saint-siège» fait le suzerain du saint-siège à Rome, au nom de l'empire.

Mais la loi de l'époque demande le progrès de la guerre et des flots de sang, aussi voyons-nous partout les barons insurgés contre l'unité de Palerme, deux fois plus pesante sous le sceptre de Tempereur^ et Tempereur deux fois plus ferme que les fondateurs de l'unité sicilienne. Il règne en décrétant une longue série de supplices épouvantables; les scènes d'horreur succèdent aux scènes d'horreur avec une sorte de crescendo interne. Guillaume 111, l'enfant royal châtre et emprisonné pour toujours avec la dynastie détrônée, les barons mutilés, aveuglés, massacrés par centaines, le prince d'Aversa traîné à la queue d'un cheval, pendu au gibet la tête en bas pendant trois jours, et achevé par le fou de l'empereur; tous les otages siciliens aveuglés d'un seul coup, cinq cents rebelles brûlés en un seul jour à Palerme, en 1197, devant leur chef à qui Ton doue une couronne sur la tête, voilà les exploits de Henri YI, dit lirapitoiable, tandis que les Allemands sont ap pelés les bourreaux de la Sicile.

Le moment arrive où les excès ne peuvent plus sur* passer les excès, et où la reine Constance passe elle-même du côté des insurgés, pour mettre un terme aux infamies de Tempereur ; elle devient alors Thé-:

diS 1X8 CITOTBKt n Lli COHOtTOTIin

roïne des historiens attendris devant elle, unanimes .pour la présenter comme la personniGcation de la patrie éplorée, du

royaume immolé[^] de Thumanilé outragée par la barbarie germanique. Qu'elle combatte, qu'elle traîne les escadrons normands contre son mari, qu'elle l'assiège à la Gastrogiovanni, dernier château qui avait résisté à l'invasion musulmane, qu'elle le force à promettre de s'exiler et d'emmener avec lui ses Allemands, sa pitié, son patriotisme, son humanité ne sont, sous une autre forme» que les furies de la terre qui pénètrent dans le palais royal, dans la chambre nuptiale pour profaner le grand hymen stipulé aux jours héroïques de l'italie consulaire ; et quand Henry VI meurt à Messine, quand il descend dans son tombeau, sous le poids de la malédiction générale, quand les Allemands quittent l'Italie, quand Constance règne seule et que tout fait présager la paix ou du moins le déclin de la guerre , on s'aperçoit tout à coup qu'au milieu des horreurs de la Sicile, la muse de l'histoire , saisie de vertige , a maudit l'homme qu'elle devait reconnaître, le véritable libérateur du royaume, le vrai chef des citoyens du Midi. Ses fureurs n'étaient pas à lui, son délire était le délire de l'Ukraine. Dès le jour où il avait mis le {Med 6} les terres de la donation, il avait été emporté par les furies consulaires. S'il livrait Toscolo, c'est que les Romains lui demandaient le grand clou de la campagne; s'il détruisait par centaines les villes et les villages, et par milliers les barons des Deux-Siciles, c'est que l'unité de la basse Italie lui demandait des hécatombes, et qu'il devait répéter en grand autour de Palerme les dévastations de Florence à Simifonti, de Milan à Biandrate, d'Alexandrie à Capri, à Brescia

KN ITALIE. 37

à Gavardo , de Padoue à Pénice ^ de toutes les villes à regard des terres de la campagne^ de tous les citoyens et des splen-

dides palais des Turca» des Volta^ des Cocco » des châtelains naturalisés , des nobles insurgés.

En effet, comment règne cette Constance qui est ridole des barons cl Théroïne des hisiuriens? Sans le savoir, elle traliit le royaume ;eiltî suit le pape proclamé tuteur de son fils, et bailli du royaume qu'il est intéressé a dissoudre ; elle lui livre les chefs de la dynastie ennemie, que son mari aTaitenchâînés et réduits à Vîmpuissance; elle lui cède les appels, les élections, les conciles et toutes les libertés ecclésiastiques qui protégeaient Palerme contre l'invasion de Rome. Elle le laisse accabler de ses anatbèmes, de ses armées, de ^ croisade, MariLwald d'Annweiller , Diepold, Luxelinhart, les Allemands du feu roi, ces capitaines qui n'ont d'autre ambition que de fortiûer le nouveau roi, et de lui frayer la route à reiniirc; elle se joint au pape pour exterminer ce dernier noyau de serviteurs zélés, de soldats unitaires, royalistes ardents, dépositaires de l'ancienne impiété de Roger, développée par les cmpe^ reurs de Veihelingen; elle appuie en châtelaine insepr sée tous les Tîeux centres, tous les ennemis qui marv chciità-Tattaque de Palerme, tandis que le royaume se décompose sous Taction de l'Eglise. A sa moi 1, le pape lance contre le royaume G.iulthier de Bneune,qui se dit prince du Lecce et de Tarente, et qui a des préten> lions à la couronne. C'est l'une des premières épées de la chrétienté que le chef de l'Kglise dirige contre son pupille de Palerme; encore un pas, encore un jou^ d'oubli et le royaume est perdu, dépecé et rendu à cette fédération anarcbifiuc a laquelle l'avainit arratbé Timpiété de Hoger, les iureurs de Gui-UaiMue te hoaW

de Guillaume II, et l'illustre sanglier du mari de Constance.

Au moment du danger le royaume se retourne tout seul comme un être vivant, contre le pape, en dissipant d'un coup toutes les illusions de Constance, et pour continuer la tradition consulaire l'archevêque de Palerme se rallie aux Allemands excommuniés, il relève les capitaines combattus au nom de l'Eglise, il fait appel à tous les citoyens issus de la révolution d'où sortait le royaume, et sommé par le pape de ne pas résister à Gaullier de Brienne: «Non, » répond-il, quand même Pierre et Paul, envoyés par « Jésus-Christ, voudraient m'empêcher de combattre, je n'obéirais pas dussé-je être condamné au feu éternel des enfers. » C'est le cri de la capitale, et sous le rayonnement croisé de Rome et de Palerme, toute la terre du Midi, saisie de nouveau par le vertige de la guerre, est bouleversée comme Gênes ou Crémone, au moment où les consuls, effrayés par les progrès de la discorde, cèdent la place au podestat, sans que les citoyens osent encore se livrer à la dictature de ce despote annuel. Sur ces entrefaites Gauthier meurt en combattant, on voit l'empereur Othon IV qui arrive jusqu'à Naples. Le pape, pris entre l'Allemagne qui réclame Palerme et Palerme qui veut se joindre à l'Allemagne, revient subitement afin de protéger son pupille Frédéric II, qu'il croit assez fort pour repousser son compétiteur, assez faible pour rester à la merci de l'Eglise; mais la révolution, glissant à travers cette intrigue défailante, arrive à son apogée avec Frédéric II, devenu à la fois roi des Deux-Siciles et empereur d'Allemagne.

Voilà le vrai podestat du Midi, l'homme qui unit, qui juge, qui nivelle les citoyens et les concitoyens, les

TiUes féodales et les villes progressives^ Païenne et la Sicile, la Sicile et le continent son rîTal. Fils de Henry VI^ il représente les citoyens; fils de Constance,

il entraîne à sa suite les barons; rejeton unique de deux grands personn après de la révolution et de la réaction de l'ère antérieure, c'est à lui d'interpréter le pacte de leur symbolique union, et d^êlre la loi vivante des Deux-Sicules. Tour à tour protégé et combattu par ses Allemands, protégé et combattu par le pape, son vassal à Rome et son suzerain à Païenne ; agité par les vicissitudes opposccs des deux partis; présent en roi, absent en empe-reur, obéi par une milice d'Allemands et de Sarrasins inacces-sibles aux sédilioucs comme les satel* lites des podestats, il im-pose au royaume la révolution delà Justice, il y introduit cet ordre qui règne sur les tumultes des villes italiennes. Sous lui, le parlement ouvre ses portes pour admettre dans son sein les consuls des communes; les foires se multiplient pour activer le commerce ; de nouvelles lois i t forment toute la tradilioo féo-dale; la grande curie de Capoue, fondée en 1220, enlève le droit de haute et basse justice aux sel» gseurs; lesfeudataires, déjà avi-lis par Guillaume le Méchant, subissent de nouvelles spoliations si vastes et si méthodiques, qu'il s'élablit une nouvelle jurispru-dence « de feudis a curia revocatis. » On proscriit les duels, le port d'armes, les vengeancecs, les guerres privées ; on menace de la peine de mort les provocateurs de sédi* tiens ; on soumet le cler-gé à la loi commune et aux tri* bunaux ordinaires; on coupe der-rière lui tous les ois qui le rattachaient aux intrigues de l'Église. Enfin la justice de Frédéric s'cnraciue à la terre et change la géo-graphie du royaume. Les forteresses bâties dans les derniers temps de la guerre civile tombent comme

les tours hostiles de Gênes, de Viterbe ou de Pi&tQje; Pirradja-
tion de Palerme se développe, fortifiée py des villes nouv elles. En
Sicile, elle reçoit Tappui d'Héradée et d'Augusta oontre Syracuse
et U^ine; sur le oooUnenï, elle e\$st secondée par Flagella qui fla-
gelle. Geperano, par Lucera qui atta(|ue BeneTent, par fkidonay
Altca, Monleoic, qui ré[)rimeil la CaiaLic et Icè villes fédérales,
et la nouvelle géographie s'achève par la desiruciou de Centor-
Mo, CapicO| Tr^jauo^ Benevent, Sao- Severo^ Sorarasées
comme auparavant Bari et Saleroe. Plus de souvenirs meurtriers,
plus d'indépeadanjoef liosUles, plus de rébellions folles, plus de
combats inutiles et pour ainsi dire personnels; le sol nivelé, civili-
sé, soumis pour la première lois à la division encore existante de
douze provinces, n admet plus désormais (jue d'immenses ba-
tailles rangées où les victoires s'alternent au nom des idées. C'est
ainsi que sous Frédéric, la basse Italie conquief t le droit de do-
miner ses propres révolutions, et c^est ainsi qoe lldée du podes-
tat pénètre dans toutes les régions, dans Louics les iucalités, sans
permettre qu'un seul coin de l'Italie échappe à la grande réforme
du despotisme judiciaire. Les adversaires d^ Frédéric, les villes
mêmes du Midi qu'il devait combattre, dompter ou mémedé-
truire, n'avaient de foroecdote luetne pouvaient lui tenir tête q
ue parce qu'elles retournaient contre Palerme la révolution du
podeslat , a\tx: la même obstination que ces chevaliers de la
caui]agne de Plaisance, qui proclamaient les podestats de Mau-
dello et de Turin. Quels étaient les chefs des insarreclions qu Mi-
dil G'étaieimt les Slrat^, des despotes d'origine byzantine, qui
s'efforçaient de se transformer, en pour imiter les podestats ita-
liens en lutte contre la capitale d'une cenUaUs^iiQU. déva^Ui-
rice. Xes\$4ue âu^vuU

son Mallone, Cattania imitait Messine, Syracuse, Tantique capitale, combattait à son tour avec Nicosia et Ceoloripa; Gaète luttait pour s'arracher à l'impuissance qu'elle s'attribuait à ses consuls. Au Nord, Messine, Gaitania, Syracuse, Gaète auraient continué leur course vers l'avenir à côté de Milan ou de Pavie, de Florence ou de Sienne, de Ravenna ou de Liège, d'Osimo ou d'Ancona» de Terracina ou de l'onde; au Midi enclavées dans le royaume et déjà vaincues, au nom des évêques et des consuls elles étaient broyées sous le podestat suprême des Deux-Sidles*

La date de la guerre civile et du podestat se présente partout avec une rigueur arithmétique qui confirme la fatalité générale du mouvement. Nous avons placé la guerre aux châteaux en 1184, à l'époque où le traité de Constance, en accordant le droit de combattre les villes rivales, autorisait en quelque sorte le droit de détruire les fiefs de l'empire. Les naturalisations des châtellains donnent au bout de quelques années les premières conséquences de la guerre intérieure, qui devient forte vers la haute Italie, l'année de la mort de Henry VI, parce qu'il avait tenté la réaction contre la guerre aux châteaux, et sa mort prouvait qu'il était plus que vaincu; et dans la basse Italie, parce qu'il laissait le royaume déchiré par les citoyens qu'il avait ralliés et les châtellains furieux qui se groupaient sous la direction de sa femme.

C'est en 1198 que Milan fonde ses sociétés, que la Marche de Vérone croise ses inimitiés domestiques, qu'Ortino allume ses bûchers pour y jeter les concitoyens, que Brescia commence ses combats désespérés, que le peuple de Crémone murmure sur le canal qu'il paye trop cher. Par une coïncidence qui n'a rien de

33Î m cnoTBiis n us cohoiotieib nr itauî.

fortuit, la date moyenne des premières guerres civiles que nous avons pu noter tombe exactement en 1195; c'est vers la même époque, et en général de 1190 à 1300, que se fixe le type du podestat; c'est vers que l'anarchie devient indomptable» que paraît l'oeuvre de Dante, et que les citoyens et les concitoyens sont aux prises dans toutes les villes avec les familles historiques^ désormais destinées à les représenter pendant des siècles. Sinuncelio de la Rocca en Corse, Adelasia en Sardaigne, le marquis dans le Montferrat et à Turin» l'empereur Frédéric II à Païenne, le sénateur à Rome» ne sont que les phénomènes divers d'une même phase imposée par la loi idéale des révolutions italiennes*

CHARLES VI.

LES PODESTATS

La réaction du pape et de l'empereur «se simplifie. — L'empereur attaque en personne de l'Allemagne les podestats de Lombardie. — Il devient chef des concitoyens des villes romaines et des citoyens des villes militaires, — et il se trouve engagé dans un combat sans issue. — Son impuissance à Viterbe, à Tivoli, à Trévise, à Feltre, à Ferrare, — les villes militaires et le Piémont se défendent sans pouvoir lui rester fidèles. — Ast, Alexandrie, Verceil, Gènes, Reggio, Modène, Parme, Plaisance, la Toscane, la Romagne, Viterbe. — Désespoir de Frédéric, qui voudrait maîtriser les trois impoteurs. — Le pape attaque le roi des Deux-Siciles en personne des concitoyens du Midi, et il est vaincu à l'instant même où il triomphe dans la haute Italie. — Même à Rome il tente inutile-

ment de dompter le podestat. — L'empereur de l'Andalo le dompte. — La guerre civile déborde dans toutes les villes de l'Église.—Pérouse le défie en dépit du pape et de l'empereur,— et la liberté de la démocratie, de la sédition et des batailles se développe dans toute l'Italie en proclamant le grand interrègne.

Le pape est le protecteur des "villes royales" du Nord, où il envoie sans cesse ses légats^ ses moines, ses thaumaturges, pour calmer les séditions et désarmer les châtelains. L'empereur est lui-même le grand podestat des "deux îles" adopté^ naturalisé, exploité par les citoyens de l'irradiation palermitaine contre les concitoyens des vieux centres byzantins et longobards. Ainsi, dans le Nord aucune réaction pontificale; dans le Midi, aucune réaction impériale : tel est le grand progrès de l'ère dont nous parlons; les deux parties opposées de l'Italie ayant tourné leurs deux têtes l'un contre l'autre par une alliance croisée et la Lombardie n'a plus à convertir le pape ; la Sicile et Rome qui ont plus à convertir l'empereur comme aux temps

334 LA FORTIFICATION pontificale et l'empire

(Le Frédéric II; dans les deux régions, toute une moitié de l'antique réaction est vaincue et couverte au profit du progrès.

La réaction impériale ne frappe plus maintenant que les sujets directs de l'empire, tandis que la réaction

pontificale ne frappe que les peuples de l'Église, et il nous faut considérer l'une après l'autre ces deux réactions.

C'est Frédéric II qui combat les podestats sur le sol impérial de la haute Italie, et ce n'est pas lui qui importe qu'il soit lui-même le podestat des

oeux-Sicules et très-supérieur par Fintelligence à ces seigneurs improvisés qui Tont

régner d'année en année de Milan à Plaisance , à Yicence ou à Trévisé, souvent em pot tes par les vicissitudes tragiques ou vulgaires de Témeute; dans la comédie de l'iiistoire, les chefs sont des acteurs dont ie Mle> étranger à leurs idées personnelles» est déterminé par Torganisation et les forces des États; et^ lorsqu'ils régissent sur des régions contradictoires, les mêmes iiotnmes sont nécessairement forcés de se contredire. Si la basse Italie élève Frédéric et le iete enpodestat légitime, si elle lui doit ses foires^ ses parlements^ ses villes nouvelles^ sa carie de Capoue, sa transfiguration géographique; si elle ne peut se deta» cher de lui sans voir sa prospérité s'évanouir et le* royaume bouleversé par le pape , — la haute Italie le repousse , et en vertu des révolutions accoMi[>lii"s , elle spolie les châtelains qui le défendent, les tnuue daos Ses villes^ les soumet à ses podestats; il n^y a pasm hourg ses ordres soient exécutés^ où ses hommes soient respectés, où ses lois falsifiées et rotoarnéss eontre Ini par l'artifice des naturalisations ne soient transtonnées en instruments de torture contre les feu-

'■■ -COTffU -us fODISTATSw 335

dataires de Tempire. Frédéric ne peut se sonslraire à la falcilité qui lui im|iose de combattre les podestats, despotes nomades qui représentent la liberté de la faerre aux châtelains. Il a beau être doux , éclairé et doué de cette large indulgence que donne le mépris des hommes joint au sentiment de la force : les Lombards rinsultent, le provoquent, lui jettent le gant à la figure. La première fois qu'il traverse la haute Italie pour aller prendre la couronne d'Allemagne, la terre lui est si hostilequ'il passe en exile,

évitant toutes les villes. Quand il convoque, en 1225, la diète de Crémone, * la ligue lombarde se réorganise sur-le-champ; quand il la met au ban de l'Empire, les podestats lui répondent par Fanathème de l'Église. Les princes de l'empire (qui se rendent à la diète de Ravenne, en 1231[^]) sont obligés de se déguiser pour échapper aux gardes des podestats et aux poignards des citoyens. Milan se ligue, en 1234, avec Henry le fils révolté de l'empereur; il est temps que Frédéric arrive avec son armée d'Allemands, de Sarrasins et de châtellains. L'heure fatale de la réaction a sonné; à chacun son rôle; le velarium disparaît, les masques sortent des coulisses.

Que dira l'empereur? Comment attaquera-t-il cette masse changeante des despotes annuels? Ses paroles, ses gestes, ses colères, ses plans sont déterminés par l'Allemagne, qu'il représente devant les Lombards et où il joue un troisième rôle également déterminé par la marche des révolutions. En effet, nous avons vu qu'en Allemagne il était le grand consul de la décadence ramenée à la tradition légale des empereurs de Gébeline après sa purification dans le feu de la démocratie velle du dernier Bavarois, Otton IV, Jeune, vivante agresse-

sive en Allemagne « la liberté consulaire le tourne

en l'ennemi de la haute Italie qu'elle ne peut ni

accepter, ni comprendre, ni tolérer.

Toute la révolution allemande issue du traité de Constance lui demande un combat consulaire contre la révolution italienne issue de la guerre aux châteaux.

Il ne saurait reproduire les vieux combats de Frédéric Barbe-rousse, qui lutUiiten acceptant Fatlaque extérieure de la guerre municipale. Cette attaque est désormais inutile, les remparts la déjouent ; quand on les rase, ils repoussent tout seuls; Frédéric-Barbei ousseaélé "vaincu , ^ou plan a échoué pour toujours. Cette fois, la révolution n'est plus dans les armées civiques qui sillonnent la campagne à la recherche de nouveaux confins; elle est à l'intérieur des villes, sur les places, dans les rues, dans les palais des coocltoyens, dans les maisons des citoyens; c'est là qu'il faut pénétrer, et Frédéric II devient le consul de tous les concitoyens, pour écraser le despotisme démocratique des villes romaines. Les nobles de Milan, les Sessi de Reggio , les Uberli de Florence, les Cocco de Viterbe , les Romano de Trévisé» Vicence et Padoue , toutes les familles attardées, tous les cbâtelains en danger, tous les concitoyens exaspérés contre Tégalité qui les étoufflé, voilà les troupes qui suppléent aux furies défaillantes de la guerre municipale; s'il s'oubliait, elles l'entraîneraient de vive force au combat. Les Roiuuio, les Lanzavecchia, le taux peuple d'Alexandrie, une fouie de nobles Tobsèdent de sollicitations pour qu'il écrase les citoyens des villes romaines; mais, au contraire, dans tontes les villesmilitaires, à Pavie, à Vérone, à Gènes, en Piémont, à Lodi, le peuple n'attend que son arrivée pour se jeter contre les nobles, tous ici du parti de la ligue louibardt^

COMTAÈ LEÂ POOBStAtS.

et de Milao. Il s'agit d'envelopper la haute Italie dans un réseau de tours , de donjons, de forteresses et de

gouvernements aristocratiques agencés d'après la stratégie longobarde de Pavie et ralliés aiu peuples des villes royales.

La substitution de la guerre intérieure à la guerre extérieure est le premier fait qui frappe Tesprit et qui transforme les conditions de rivalité dès que Frédéric se présente. La réaction commence en 1136 et finit à savoir en 1250. Dans cet intervalle, la guerre municipale se calme à dessein pour laisser le champ libre aux discordes intérieures; les amis de l'empereur évitent la campagne pour chercher leurs ennemis sur les places publiques. En effet, de 1100 à 1154, les villes avaient été 384 fois militantes de 1100 à 1208, elles n'avaient été 688 fois, presque le double; dans les quatorze années, de 1208 à 1222, les batailles n'étaient encore multipliées et les villes s'étaient présentées 291 fois militantes, tandis que dans la proportion antérieure elles n'auraient dû être que 178 fois. Dans les quatorze années de 1222 à 1236, les guerres avaient encore augmenté et donnaient le chiffre de 449, à peu près double du précédent. Mais dès que la réaction commence^ depuis 1236 jusqu'en 1250, nouvel intervalle de quatorze années, le nombre des batailles tombe tout à coup de moitié et les villes ne sont que 214 fois militantes. La guerre interne, les combats domestiques l'emportent sur les combats extérieurs, tous les efforts se concentrent dans la lutte des concitoyens qui fondent sur les citoyens au nom de l'empereur, afin de les accabler par des coups de main désespérés, par des surprises nocturnes, par des massacres imprévus, par des insurrections foudroyantes. A son passage, l'empereur éveille

SÂ LA RÉACTION L'ONTIFIQUE ET IMPÉRIALE

mille huit cent quatre-vingt-sept que Ton «ache isominçot, et en voyant les tragédies qui se multiplient sur la route sans liaison apparente avec son action personnelle, on le

dirait un monstre qui bouleverse les esprits en traitant après lui les miasmes d'une folie contagieuse.

Mais la réaction doit tomber devant la liberté toute-puissante de la guerre; son effort pour donner la victoire à un parti est insensé[^] quelles que soient la force [^] la prévoyance > la ruse de l'immense conspiration qu'il organise ; nous avons vu que la guerre intérieure ne peut pas plus finir que la ^j[^]uerre municipale, et l'erreur devient un chef de parti dans un combat sans issue où aucune victoire ne saurait être définitive. §1 les habitants des villes romaines le suivent[^] les citoyens plus nombreux le combattent; si les citoyens des villes romaines appuient, les concitoyens, aidés par la ligue lombarde, le supplantent; s'il apporte un appoint d'Allemands et de Sarrasins à Vérone ou à Faviè, aux Cocco et aux Jomano, les villes romaines et tous les concitoyens des villes militaires se rallient au pontife, qui leur donne pour appoint l'Intrigue et l'Anathème. La guerre est organisée contre les deux chefs ; tous deux sont à la fois suzerains et vassaux l'un de l'autre, révolutionnaires et réactionnaires l'un contre l'autre, suivant les régions où ils se rencontrent, et la lutte des citoyens et des châtellains, transportée dans le pacte de Charlemagne, résume toute possibilité générale de toute solution. Partout Frédéric II est vaincu comme son aïeul Frédéric Barberousse, partout les tragédies et les discordes se multiplient avec une nouvelle recrudescence.

Au milieu du chaos des guerres civiles et municipales, au milieu des tumultes les plus variés[^] l'instinct

Dig'itized by

coMnui Lia foputAft. 939

de FrédéricII dans l'Ifi haute Italie se dessine fort simple, quand on se rappelle qu'elle est la tentative et l'acte fait d'une réaction contre la guerre intérieure.

Vérone avec ses églises attendait l'empereur pour dévaster les terres de la Marche. Nous avons vu son chef, l'ennemi de l'humano, se livrer lui-même à l'intervention inopinée; et certes bien Frédéric devait être accueilli, victorieux, appuyé, c'était dans la capitale de Béranger, où les pensées les plus rétrogrades et inallaisantes pullulaient au milieu d'une démocratie prête à ennoblir tous les crimes et à leur donner des proportions colossales. Frédéric y prodigue les bienfaits; ses diplômes déclarent inviolables les Romains, chefs des citoyens; ses ordres les innocentent aux vilains de la Marche; sa fille, Selvaggia épouse Jean Winno; ses Sarrasins, ses éléphants, ses Allemands, s'élancent à la poursuite des châtelains, amis de la démocratie romaine de Padoue de Trévise et de Vicence. Mais à l'instant où il ne peut les joindre; le chef de la famille d'Este, qui causait avec ses capitaines, s'évade en passant devant le château des San-Boiardo, et on ne peut le reprendre derrière le pont-levis qui se relève. Seul il peut le vaincre, mais il combat pour son compte. En 1345, Vérone gronde et éclate contre l'empereur, suspect de vouloir régner; elle ne le secourt pas sous Parme, et à son premier revers, elle chasse les Allemands du château de Mantoue.

En 1237 l'empereur ordonne à Padoue de recevoir dans ses murs l'ennemi de l'humano, nommé son vicaire. La lourde république, que sa longue prospérité a hébertée, se laisse déborder par la peur ou par une folle prudence; elle n'ose pas refuser le châtelain qu'elle a cruel-

lement outragé , elle espère que le yicaire oubliera le chàlelain , ou que les nobles s^ i ont faciles a contenir. Voila Ecelino devant ses remparts avec les Allemands de Tempereur ; il se baisse sur son palefroi* ^ et il baise les portes fermées qui tournent sur leurs gonds pour lui donner passage; elles s'ouvrent enfin devant lui. C'est dans ces rues, dans ces places^ sur cette mullitude qu'il doit se venger d après les promesses fatidiques de son père, et bientôt les proscriptions commencent, et le gros rire des bourgeois est remplacé par des scènef de terreur. Mais qui triomphe) c'est Ecelino qui supplante sur-le-cliamp le podeslatallemand> et Vérone qui étend son sinistre rayon sur Padoue; Tempereur est oublié, Irabi, abandonné.

A Vicence, le podestat Azzo d'Esté décrète la peine de mort contre ceux qui prononceront le nom de l'empereur; mais Tempereur, Ecelino de Romano et les concitoyens exilés enlèvent la ville trop faible et prétentieuse^ et la livrent au sac sans même distinguer rami de Tennemi. Le chroniqueur Manrisio et un no* taire, son ami, concitoyens fanatiques, sont eux-mêmes emprisonnés, garrottés, spoliés de tout, complètement ruines, a Le notaire et moi , dit Maurisio> nous défen- « dions toi^ours ouvertement et franchement de suivre « la ligue lombarde, et en toute occasion nous disions « des choses qui servaient à la plus grande gloire de « l'empereur.. . Quelques-uns favorisiiienl l'empereui, « non pas qu'ils fussent de ses amis, mais par eûu vie, en haine des Milanais et des Lombards; nous le a secondions par amour des messires de Romano, et a par respect pour messire l'empereur, » Le pauvre diable ne savait plus dans quel monde il était; cependant Tempereur part, et obéissant à la loi de la guerre.

la Tille continue à se déchirer comme si jamais elle n'avait été envahie.

TrévisL était à Àlberic, frère d'Ecelino de Romano, chef des conciloyens contre les citoyens qui suivaient la famille expulsée de Gamine. Ici Frédéric II y protecteur des concitoyens en général et des Romano en particulier, ne peut compter ni sur la yille^ ni sur AJWte. La ville, indignée de se voir primée par Ecelino et sacrifiée au souvenir d'une capitale odieuse, brûle de se jeter dans le camp opposé de la ligue lombarde, Àlberic encourage dans cette tendance [lour conserver sa domination, doublement menacée par rémeute populaire et par l'ambition de son frère , et c'est ainsi que Trévis, alliée des Lombards, répudie jusqu'à l'apparence de la soumission à Tempereur.

En 1230 , rinfluencc ini[])cia'e arrive à Mautoue comme un miasme: les^t)t?oca(i, les Calorosi, les Fisconti, les Visdomini, tous les conciloyens emportés de colère conspirent contre l'évêque protecteur de la faaille citoyenne des Agnelli , et, le surprenant une nuit dans son lit, le frappent de cinquante coups de couteau. Mais au malin le peuple s'insurge, et on commeocc une ^^uerre furluusc (jui thn'e plusieurs aniices avec de boucleries alternées, a Au milieu de tant de « confusion, dit Platina, il appert que la ville iuten- « fièrement dévastée , et abandonnée par un tiers des « habitants. Souvent les exilés s'efforçaient de rentrer, « et ils s'avançaient par Pincendie en massacrant tous «r les adversaires qui tombaient entre leurs mains.» Quel que fût le parti victorieux , l'oiidiilaiiuii de la guerre et des dévastations enlevait Mantouc aux vicissitudes personnelles de l'empereur.

Ferrare, centre loogobard, dans les marais, en face

de la splendide Yenise, ne ee défend qu'atec l'appui del

citoyens du parti de l'empire, eommece de Vérww, de Pan'p ,
fie Crémone ou de Lodi, et leur chef ,, guerrier comme ses alliés
les liomauro, est i'oreiit Safinguei m on saillaot-en-^ucrré^ ainsi
que traduisent les ciironiquesi parce quii refouie son adTersaire
Acoxod'Ëste, elle force à végéter dana la campagne malgré um
nom illustre et ses alliances aTec Venise , Padoue, Vicence, Tré-
viiBe et Ravenne. Pour ajouter une nouvelle force au chef delà
^ille militaire, Frédéric 11 le nomme duc de Toscane; mais ceite
dignité, artiicieusemeni entée sur une chétîYe dictature ci-
toyenne^ n'ajoute ri(en à sa force et ne cbange pas les conditions
de la Tille militaire^ forcée de suivre sa destinée^ abstraction
fbite de l'empire. En efllet, Azzo d'Esté parvient à faire nommer
un évêque de son parti"; il gagne des partisans j^armi les riches
citoyens^ il réduit, en 1243^ le Tieux Salinguerra à demander un
sauf-conduit pour négocier la paix; et, après aToir méprisé les
8auf-<:onduits qu'il accordait aux châtelains dans ses temps de
bonheur, on le v^it harassé, éperdu, tomber au confères comme
l'oiseau dans la gueule du serpent. A peine est-il entré dans la
salle, Tra- Tersari de Ravenne se lève : « 11 faut, lui dit-il, que «
Dieu ait voulu Vôter la raison pour que tu aies esé « venir parmi
nous, chargé de crimes ! » SaHnpurrà teut parler, mais on frappe
deï pieds sur le parquet, on couvre sa voix par le bruit, on l'eVi-
lève, on le livre aux Vénitiens, et il disparaît pour toujours dans
les prisons de Venise, (pii s'empare ainsi de Ferrare et l'opprime
do [Dr()scriptions et de vexations inouïes connues sôns la
dén(miination de t pacta vetera. » Deux ans plus tard, Ferrare se

relève indépendante; mais c'est pour déserteur à Jamais le pailà impérial, potartom-

ooirriiB LIS tovtstàXê» 343

ber tous le marquis d'Esté, nommé podestat, aux appointements de 3,000 livres de Bologne, et pour voir quatre cents de ses citoyens condamnés à mortel quinze cents familles populaires expulsées.

En Lombardie, la réaction glisse sur le sol[^] encore plus impuissante. [^]Ainsi Brescia se d[^]age du siège de Tempereur, et Tannée sniTante la guerre civile continue plus Tiolente que Jamais. « A cette époque, dit lè V chroniqueur Malyezzl, surgit Ufl secte inique qui et leva la main sur la patrie s'appelait des Malisardi et a méritait bien son nom, car, toujours cruelle, elle ne « cessa de combattre les citoyens. » — Les citoyens de Milan sont battus à Cortenova par l'armée impériale, où ils perdent leur podestat, leur carroccio et dix mille combattants qu'ils laissent sur le champ de bataille. Il n'importe ; la vietoirè de CoHenoTa reste stérile pour Tempereur comme la guerre municipale , et Milan, protégée par ses murs , poursuit en 1241 Tborrible travail de ses guerres iitci leures.

Les villes royales de Lombardie suivent Tempereur ; mais pourquoi ? En 1238, il brise les Sommariva, concitoyens qui asserVissaient Lodi a Milan, gardienè dline porte toujours entre-bftûUée pour s'ouvrir aux inyasions mllanafses. Et la ville, ranimée comme aH temps où Frédéric Barherousse en relevait les remparts, poursuit son combat contre les concitoyens, en attaquant le? Abboni[^] les Azzari, les Sacchi, qui continuent la tradition des Sommariva et séduisent, en 1245, les consuls qui sont d'ailleurs

ex puisés.— Pavie suit Frédéric II, en haine de ses concitoyens. ^Crémone renouvelle en \M «es futies intérieures , plus violentiqûe Jamais. ^ Tout le Piémont est impérial , jusqu'à Suse, avec ses villes militaires qui imitent Pavie, Lodi, et

314 là HBACliOli POHTinCALB El IMPSaiALB

Crémone, a^ec ses peuples qui se déehaloent cootre leurscon-cUoycns, tousamisdes vîUesitmiiniines, et atec

les Imbitanls de Turin que Frédéric II piolc^eait dt!S 1228 contre les ciàleaiix , en ordonnant aux Piossasco, • aux Bagnoli^ aux Caburro, aux Burgiani, aux Publici^ aoxScaillogi, à tous les nobles desaintours, d'habiter la viile, d'y contraîre leurs mai-sons^ et d'observeiiles pactes faits ou à faire avec les citoyens. Hais lorsqu*en 1235 le comle de Savoie, citoyen àSuse^ à Cliieri, à Aosla, dans le Chablais, dans une foule de localités cacochymes, se fait nommer vicaire impérial et duc dans ses cen t res d u Cha-blais et d'Aoste^ toutes les coairadiclions du Piémont s^animent et surexcitent la guerre Intérieure. Cette opposition, que nous avons remarquée dans réiat binaire du Piémont-Savoie, cette lutte continuelle tixée par la guerre municipale, enUe Turin et toutes les localités qui a[]puient Chambéry et le comte, traduite dans la nouvelle guerre des citoyens et des concitoyens, donne en 1235 lecoml)al éupeupk de Turin, à la suite de révéque-citof en contre le comte Âmédee IV, concitoyen de Turin, précisément parce qu'il est citoyen de Chambéry, Suse, Chieri, Aosla et le Cha-blais. Lesvictoires s'alternent, c'est d'abord le comte qui triomphe, imposant un interrègne épiscopal de douze ans. Mais en 1246, Tinsurrection, victorieuse, le chasse; l'année suivante, un incendie se dédare,la ville est brûlée, dit-on, par le comte et parles nobles expul* ses. peut-être Pîncendle éclate-t-il au hasard

, peut-être le comble est-il caluinié; mais alors pourquoi la loi fiordab: imposait-elle aux citoyens du Picmunt de construire les maisons de bois? Pour qu'il fût facile de les brûler ouvertement de vive force, ou, comme en 1247, par une lâche surprise.

CONTRE LES PUOESTATS. 341V

Âst, ville longobarde et piémontaise, à la suite de l'empereur » se retourne en 1341 » et neuf ans plus tard ses citoyens les Solari massacrent les Gottuari, et

lois. — La jeune Alexandrie voit arriver Frédéric II qui l'assiège, la prend, la saccade, et finit par la raser, à la prière de ses concitoyens, les Lanzavecchia, qui demandent à bâtir une ville toute féodale sur un autre emplacement. Cependant l'empereur part et en 1239 les Guasco, chefs de la commune, chassent de nouveau les Lanzavecchia; le marquis de Montferrat ne suffit à les réintégrer ni en 1247, et c'est à peine s'ils obtiennent une trêve en 1250. — Verceil se révoltait comme Ast et Alexandrie.

La réaction impériale pénètre à Gênes, à la suite d'une conspiration où les concitoyens se proposent de massacrer les chefs de la république. Découverts, ils s'insurgent, et le podestat convoque le parlement des nobles pour dévoiler la conspiration et marcher sur Ténédos. A Rossiglione la Voûte, dit-il, Jean « Srejpapoco refusent d'obéir à l'ordre de paraître; les Voûtes les l'ont, Thomas Spinola, Ubert A'mh et leurs partisans » se fortifient dans leurs maisons et dans leurs tours contre nous et contre la commune de Gênes: que voulez-vous faire?» Tous répondent que «les traîtres meurent, ne permettons pas qu'aucun d'eux reste sur la terre. » Et on marche contre

TinsurrecUon féodale; on démolit les maisons des Strejaporoo; on assiège celles des Spinoli; un instant, on s'arrête à la prière des moines qui Teulent sauver les Spinoli; mais la bataille recommence, les concitoyens chasses démasquent en fuyant leurs batteries, et au moment de la victoire les citoyens se voient attaqués par une ligue générale qui attire sur Gènes

346 LA miACTioR roimncALB bt wiSrialb

l'empereur, Pome, Alexandrie, Torione, Verceil^ NomrefAîba,Acqui,\esmarquisduMontferratyâeCeva,âe Carretio, de Â?o.?ro, les Painvicino, les 3fa(ns}jjina, Crémone. L'année suivante^ Pontremoli et Parme se joignent à la ligue ; Savone et Albenga s'insurgent, et Pise recommence sa guerre séculaire...

Le délire de Manfoue se re))roduit à Reggio, et en 124-4 les 5cs5î, concitoyeniJ, se jettent sur le podestat des marchantls, Uoberlo Lupicini, qui reste blessé. Réprimés par le peuple, ils revicnnnent à l'attaque Tannée suivante^ en fondant sur U s Roberti, chefs des citoyens; encore une fois réprimés^ ils renouvellent l'attaque aTec le secours de Tempereur qui arrive, et cliassent les RobertijlesFogliani, les Lupicini, les Bonifazio, les-Palude; la terre succonibe au parti féodal, de sorte que les citoyens doivent recommencer leur carrière comme s'ils n'avaient jamais combattu ; tout doit être refait même la guerre aux châteaux ; et la lutte recommence en se prolongeant à travers les révolutions d'une ère postérieure. — Modène suit Tempereur en haine de Boio^^ne, coinine Lodi en haine de Milan, ou Vérone en haine de Padoue , et au i)reinier souffle le vent de Tempire y apporte^ en 1237, le massacre de la famille desTrenti^ immolée par la famille rivale des Petrazzani. En i247, les citoyens ex-

pulsent les Âigon!^ mais Bologne les réintègre, en retournant la ville contre Fempire, sauf roiidulation , qui continue.

C'est la réaction qui réveille la guerre civile de Parme, encore latente et endormie, sous l'influence de Frédéric II, en 1242. Le seigneur Bartoio Tavernari, dit la chronique^ fit rouer de coups le seigneur Senntia c de Enzuola, dans la rue : la même année^ Vecchietto € tua Sturbabato des Oldenzoni^ dans sa cour, et ce fut

GOMTRE LES PODESTATS. 34T

t poUr Tetoger les coups de bâlon donnés au seignetat ff ^natia : quant an susdit Bartolo, Il népni être tué,

« parce qu'il se gardait avec bon noiiibre de soldats. De a là vinrent tous les malheurs de Parme, et bien des ■ chevaliers conrimencèrent à s'armer. » En 1245, les Lupi^ les Gorreggio, les Rossi» chefs des citoyens^ s^exllent ^lontairement, mais ils se campent dans les cbâteailÉx des alentours, d*où Ils bloquent les concitoyens. En 1217, ils les battent en rasi^ i aiupagne, les poursuivent dans laville, le? en chassent eticsallendent de pied ferme en 1249, quand ils reTiennent^ au nombre de 3^000, en entraînant avec eux Tempereur et son armée. Le choc est affreux : ce soot deux républiques qui se heurtent, Tune civique, l'autre féodale. Dans la fureur des représailles, les assiégeants brûlent jusqu'aux femmes ; Tempereur pend un évôque ; les concitoyens demandent à exterminer la ville, et Frédéric fait tracer le plan d'une ville nouvelle qu'il appelle Vittoria. Mais un Jour il s'absente pour aller à la chasse, les assiégés dispersent son armée, brûlent son camp> et Vitloria imaginaire s'évanouiL coiiimo un rêve.

A Plaisance, rivale de Parme, la réaction donna des vertiges, et les citoyens eurent de la peine à se reconnaître, au milieu du tourbillonnement général de la Lombardie et du Piémont. Leur chef, Guillaume Lando¹ régnait presque en maître; les chevaliers le redoutaient; à chaque instant ils s'exilaient² dépités, tremblants, irrités, forcés de le fuir; le peuple le suivait aveuglément; d'un geste il pouvait faire enlever les podestats, et ses hommes avaient plein pouvoir de massacrer ses ennemis dans les églises ou de le livrer à la sainte inquisition. La démocratie, la religion, les moines, les assassins, tout conspirait à son

348 LA RÊTELLI FORTIFICATA ET IUNTA.

élévation. En 1236, il se fatigue d'être simple citoyen au service de tout le monde, et il conspire secrètement avec l'empereur, lui promettant d'amener Plaisance dans le camp de la ligue impériale. Mais le

cardinal Pecorelli le dénonce au peuple, et soudain la assemblée du peuple³ députa douze capitaines pour aller faire la paix avec les chevaliers. Dans la même jour- « née », les hommes du peuple parcoururent la ville ar- « més, firent rentrer tout le monde, et tout le monde, de gré ou de force, prêter serment pour la paix. On enleva la force publique au podestat et à Guillaume Lando... « Guillaume et ses fils, expulsés et complètement dépossédés, se réfugièrent à l'étranger. » On rasa leurs maisons; on bannit leurs adhérents, les Pelavicini, et c⁴ quia tenebant pro imperatore contra Ecclesiam ; » et en 1349 le flot irrité de la démocratie emporta même ces chevaliers, momentanément épargnés parce qu'ils avaient eu le mérite d'avoir toujours combattu le grand seigneur démagogue : « milites Placentiae fuerunt exa pulsi de civitate per populum. »

Cependant la loi de l'époque interdit toute victoire définitive; et puisque Parme devintjcitoyenne contre Frédéric II , Plaisance glisse toute seule, avec ses concitoyens, a la suite de l'empereur. A rélection du nouveau podestat, les citoyens étonnés voient le choix se porter sur Uumbert d'Iniquité, partisan ouvert de Tempire , « nimis impériale. » Quand ils s'en plaignent^ les concitoyens font prolonger son pouvoir de cinq ans; puis, subitement attendris^ ils se mettent à gémir devant le peuple ahuri : «Hélas! disent-ils, nos parents, a nos amis sont en exil, pourquoi ne rentrent-ils pas « dans leurs foyers; » et ils obtiennent l'amnistie des Palastrelli, des Lando, et d'un grand nombre de pro*

CottTfti Us H>bBStATS. d49

scriis, excepté les plus compromis el G niWaume Lando, qui visait à régner. Enfin^ changeant uae seconde fois de visage» au lieu de pleurer ils deviennent menaçants. Alors les citoyens comprennent que leur dernier jour approche el qu'ils vont succomber à une vengeance imminente. H y avait parmi eux Savagiaia, gueux influent, proba, hardi, sympathique, fascinateur de la multitude, terrible aujour des émeutes. Lorsqu'on avait voulu l'emprisonner^ il avait fait pâlir tous ses ennemis, et le podestat, à ses pieds dans sa prison» l'avait supplié longtemps de sortir libre sans attendre le jugement ; c ciaii en même temps l'un de ces hommes qu'on exploite au lendemain des victoires populaires, pour leur demander les plus dangereuses concessions qu'ils accordent facilement, parce qu'ils n'ont ni ïimplacable réflexion du politique qui connaît Péternité des partis, ni l'ceil pénétrant du courtisau qui devine la peiTidie dans les muuvoments oratoires des vaincus sur la générosité du vam iuciiir. A[]rès avoir de sa rude voix décidé la proscription des Lundi» il s'était laissé en-

traîner par les Scotti , ses voisins, à prêcher et à décider ramnissUe partielle qu'on lui demandait les larmes aux yeux. Dès qu'il vit les larmes taries et le sinistre sourire qui les remplaçait, il se rembrunit, a 11 était triste, dit la cliÉonique, parce qu'il voyait «rentrer ceux qu'il avait fait chasser, bien qu'il cfût pauvre et de vile condition. » Il tenta de revenir sur ses pas, « en reconstituant le peuple , poursuit «la chronique» tel qu'il était auparavant» : bientôt le podestat le prit, le tortura, le jeta en exil, les os brisés; il disparut dans cette myriade de dupes que les cbroniques italiennes rappellent d'un mot, et le mouvement s'acheva par le retour de Laudo, qui désormais

ra«taa?ee les conciloyeiis, en adTersaires da peuple

et ouvertement rallié a l'empire. Tous <es cneiiiis parlireiU [H)uv Texil, même les clu viiliers qu'on poursuivit dans la campagne^ en leur lurùlant le grand repaire de Rivalgario. Mais Laadone représentait qu'une victoire iodigène» Tane des aombreittes vicissitudes de la guerre intérieure, qui se poursuit en dehors de la réaction et de Tempire.

En Toscane, Pistoie est atteinte du vertige impérial eu 1^37. a Chacun de ses deux partis, dit la chroc nique ^ avait son podestat , son prévôt, ses arts et f métiers aussi séparés que s'ils avaient formé deux

villes distinctes. » En les citoyens sont expulsés; en 1248, leur expulsion se renouvelle.— -A Sienne, le parti citoyen des Vingl-Qimire se jette, en li40, contre le parti concitoyen des Vingt-Sept, dont les palais sont rasés et les liommes si abhorrés^ que le peuple refuse plus tard de les adnoettre à préteç serment de fidélité. — se déchire par le^ TarkkH et les

Vlertini aux prises avecrévêque, chef des concitoyens| et pendu par Frédéric sons les murs de Panne. — Sau-Sepolcro s'agite avec les Bei nardini et les Acerbe, et «de grands carnages^ dit la chronique, s'eusui- « rentj à cause de la grande parenté des deux familles « rivales. » On les réprime, on les conUenti on les chasse même , pour préserver le bourg de la contagion des batailles. Mais en 1246 la sédition eelaLe plus iorle quu jamais, et en 1250, on expulse tous les citoyens qui IMifCut la ré<YrtiQn impériale, — Pise, scindée dans les dçux camps de^ comtes citoyens et des vicomtes coneitoyensy accable ces derniers en 1240. -* Lucque% wn ennemie, veut être à son tour impériale, pour gui^plauter ses châtelains. — Ënûn les Uberti de Fio-

COimiS m PoDBST4TS. 351

reuce demanciçpi secrètement 1^ secours de l'emp^ reur^ et avec cette prudence florentine qui frappe à coup sûr^ ils fondent soudain sur les Buondelmonti citoyens, les chassent et rasant trente- six de leurs

palais ornés de tours, parmi lesquelles flguie l'admirable tour des Tosinghi à colonnelles de marbre, j is fu'à la hauteur de 86 brasses. Mais les exilés^ d'après Dante, apprennent Tari de reyenir ; et, pontificale avec les citoyens de Florence , ou impériale avec ceux de Pii\$, de fA»cqu\$\$, de Sienne, é'ÀrezxQ et de San^Sepolcro , la Toscane reste dans roscillation deç guerres intérieure?.

Dauç la Homagne, t aenza , ville de démocratie et de démagogie j de brusques séditions et de surprises foudroyantes , se Tçit attaquée par ses concitoyens expulsés^ qui entraînent Tempeur sous ses murs et qui la

forcent à céder après avoir épuisé toutes ses ressources. Des déportations en Pouille, de nombreux châteaux donnés ou rendus aux comtes de Cunio, et la domination de Forlì chargée de soutenir les châtelains, jettent la ville sous le règne d'une réaction à la fois impériale[^] féodale et militaire. Hais au bout de deux ans, en 1238, elle se révolte avec ses citoyens les Manfredi, aux prises, par de terribles combats, avec[^] les Avarisi concitoyens, et c'en est tait de l'ascendant de l'empire. — Forlì, qui reçoit de Frédéric la proie de Faeza, sa rivale, marche ingrate, indépendante et progressive comme Vérone, et en 1242 la guerre civile éclate sans que Ton sache comment[^] pour se développer de pins en pins forte à travers des révolutions posléiieures. — La grande amie de Forlì, Ravenne, capitale des schismes, et main tenant siège de la diète qui décrète la réaction, se retourne brusquement contre remperettr;eniâ38ell6

352 U RSACTIOM rOMTIFlCALi Et UuàU AU

eti envahie par Bologne , par la ligue lombarde et les Traversari , qui chassent le parti impérial, démolissent

ses palais et jusqu'aux plus misérables maisons; et bien que la ville soit reprise d('D)iiis par Tempereur, elle se retourne de nouveau en l[^]itô avec les Traversari, qui renouvellent l'expulsion de la famille ennemie des Pollentani. — Gésène, Rimini, Forlimpopoli , Imola, Gervia, momentanément subjugées par l'empereur[^] se révolu te» l comme Faenza et Ravenne, — Vers 1245, la guerre civile règne à Todiet à Macerala; — Saint-Marin impériale elle-même avec son peuple , comme Lodi ou Vérone[^] après avoir bravé l'ialerdi d u pape pendant deux ans y Unit) ea 1350» par se réconcilier avec relise. — Bologne romaine avec des colères romagnoles est saisie d'un frissonnement fiévreux qui crée coup sur

couples luttres répétées entre les DelÙni et les Malatacchi , les Torrelli et les Andalaï; les Ar lenesi et les Castelli; les Lambertini et les Scanabecchi; les PepoU et les Tettalasina. Mais en 1244 elle comprime ses convulsions par une paix générale, en 1249 elle bat les Hodenais et enlève le fils de Tempereur, Enzo^ roi de Sardaigne, qu'elle condamne à une cnptivité perpétuelle, le refusant aux menaces, aux prières, aux otTres de son père, et le renfermant dans un palais bâti exprès^ elle l'enloure de gardes et de citoyens qui se constituent pour mieux' le surveiller, ses courtisans par civisme, ^infortuné vieillit dans sa prison, captif de non*veaux gouvernements eufaotcs]ar des révolutions postérioin es et deux siècles plus tard, ses amonis de prisonnier transtigurées, par une tradition fabuleuse, servent à illustrer Torigine d'une dynastie citoyenne.

En 1240, Tempereur relève à Viterbe le parti concitoyen de ce Coffo qui avait bftti l'insolente tour dé-

CONTRE LES PODESTATS

diée au peuple» au sénat et aux Quirites de Rome, et « Tempereur, dit la chronique, fit faire un beau palai»^ ((très-vaste, avec une horrible prison dont les Viter-

((1)1 is ivaient grand'peur. Mais la peur ne dure qu'un instant, et soudain la ville des surprises s'insurge, se jette sur le palais^ le broyé avec ses seize tours et sa prison teutonique ; les GatCi écrasent les Caceo, appelés cette fois les TigMSi, les galeuxi et cent quatre-vingts toursde châtelains natnralisés tombent en poussière comme le [talais de r(MUf)creur. Une nouvelle inva-

sion impériale ne put réparer ni cette dévasiation démocratique, ni les forces des concitoyens, et un dernier éclat rendait la ville aux Galii et aux Ticiis ilûd«\$s d'une guerre indépendante. — Pérouse se trouble, se contient par une paix en 1241, et peut-être s'aH'aisse sons 11 i cacion. Mais en 1250 son peuple se venge en se jetant contre les partisans de l'empereur, et on voit les Montemolino chassés, spoliés de; leurs biens, leur château de Montegualando rasé, le cadavre d'André de Montemolino arraché à son tombeau et traîné dans la rue. C'est ainsi que la ville des poisons se venge de Frédéric. — Les Baschi, châtelains de Camerino, croyaient au commencement de la réaction que le jour de la féodalité était revenu, et ils s'emparaient de leur ancien châteaude Giove, en égorgeant de sang-froid la garnison que les citoyens y avaient placée. En 1253, ils étendaient la réaction jusqu'à la ville à laquelle ils imposaient un podestat impérial. Hais soudain le peuple qui se réveille secoue ce joug suranné, et les Baschi s'enfuient, tandis que leurs châteaux et fous les cliâtelains retombent sous la domination des citoyens.

L'empereur est vaincu, même là où il triomphe; ses citoyens des villes militaires, ses concitoyens des villes

354 LA BÉACTIOn FOKTIFICALE BT ILPÉRIALC

romaines suivent une destinée qui n'est pas celle du consul fie l'Allemaurne ou du podestat du Midi; il ne peut donner ni unité, ni nnitoiinité, ni même le faux semblant d'une direction au mouvement qui s'^éparpiUe autour de lui^ et gi on veut oublier Thistoire sociale des villes pour ne suivre à tout prix que la personne classique de Tempereur, on ne trouve que i auite; d'une déroule universelle. En 1213.), le jour même oii il doit lever le siège de Brescia, le pape l'excommunie et prêche la croisade contre lui.

Aussitôt toutes les forces hostiles à l'empire se rassemblent et obéissent à une même impulsion. TréTse arrive dans la ligue lombarde avec Albéric de Romano. Alexandrie chasse les Lanza-vecchia on lui avait imposés; Ravennne est retournée de vive force par les Lombards. Un moment heureux en Toscane et dans la Romagne, l'empereur voit Ast qui se révolte, Viterbe qui s'insurge, Parme qui lui porte le défi, Novare qui passe dans le camp de Milan, Forlì, Forîimpopoli, Cervia, Imoh, Ravenne, Rimini, Cej^ènej Faenza en pleine rébellion. En 1249, son lils, Enzo tombe entre les mnins des Bolonais; Modène, qui lui était fidèle, se retourne pour ne pas être broyée par Bologne, et il ne reste plus de la réaction impériale que le flottement général indigène des batailles, qui atteste le progrès de la guerre civile sur tous les points de Tltalie. A la mort de Frédéric, les villes affranchies par des tumultes ingouvernables pouvaient enfln inscrire la révolution des podestats dans le pacte de Cbarlemagne, et elle s'y trouve résun^ée d'un seul mot, « le grand interrègne» qui laisse régner tous les despotes annuels de la guerre intérieure. Aucun empereur ne succède réellement a Frédéric. L'interrègne dure longtemps; il durera tou-

COKTM Ut foOBiTATS. 35ft.

jours : Tempereur du vieux temps no pourra plus reparaître qu'en voyageur d'un motneiit, éternellement étranger^ laissant à Hlalie le droit de diriger ses paii, ses guerres intérieures ou extérieures^ dût-elle y verser jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Vu de loin, dans la confusion du xiii* siècle^ Frédéric trompe les historiens par son double prestige de consul d'Allemagne et de podestat de Palerme. On le considère comme un être ioul-puissant qui aurait pu façonner l'Italie à son gré, et la poésie qui

s'attache à ce qu'on appelle les grandes figures de l'histoire, pour y transporter d'emblée ses rêves, ses plans, ses utopies, ses espérances ou ses regrets, fixe son doigt en silence sur le grand Frédéric, comme si li avait emporté avec lui je ne sais quelle mystérieuse destinée de l'Italie. Mais U n'a emporté que la tradition des gebelins, condamnés à la démente des réactions impossibles; le fait de sa déroute n'admet ni regrets ni retours; il reste tel qu'il est dans son temps, dans son jour, dans son heure, comme l'un de ces mille hiéroglyphes que la sténographie de l'histoire trace avec la rapidité de l'éclair pour une immobilité éternelle. Utile au Midi, le dernier des Hohenstaufen ne pouvait ni être le podestat de la vieille Italie, ni balancer l'un par l'autre les deux régions du Midi et du Nord, ni régir toute la péninsule par un pouvoir discrétionnaire et progressif: ces notions même de compensation, d'équité judiciaire, de discrétion politique ou de despotisme bien* taisant, étaient écartées d'avance par le progrès, la vie, et les révolutions de l'Italie qui se développaient^ diverses, variées, fractionnées dans cent États contradictoires, dont le but principal était de renverser le pape ou l'empereur. Le mal était à Florence n'était pas

356 I. A. A. R. A. n. R. pomifical B. n. impériale

compensé par le bien fait à Lucques; une humiliation à

Milan n'admettait aucun dédommagement à Pavie; un proligie la Païenne restait étranger et même hostile à Bologne et à Parme; nulle part il n'était possible par l'échange de faire circuler des valeurs équivalentes à travers les républiques italiennes^ chaque État étant le souverain de sa révolution, chaque podestat représentant une indépendance et une attitude moins jalouse (pu^ aucun citoyen n'aurait livrée à la puissance. Un podestat unique

régnant à Palerme, à Rome et à Milan > un royaume unitaire improvisé et étendu à toute la péninsule y une seule domination imposée d'un seul coup à l'ancien royaume et à la donation, aux comtes, aux marquis, aux citoyens, aux concitoyens et au saint-siège lui-même aurait été comme une montagne sur toutes les montagnes, une dévastation inouïe de toutes les libertés, une exagération hyperbolique du royaume des Longobards, un césariats néronien qui aurait d'un coup arrêté et fait la dévotion de l'Occident. Et comment un homme qui ne pouvait éviter sa déroute, décrétée par les siècles, aurait-il pu remporter une semblable victoire? Où aurait-il pris ses forces? Ses pensées même partaient d'en bas, comme la liberté générale; consul d'Allemagne ou podestat de Palerme, il n'était grand qu'en révolte contre le saint-siège. Jusque dans cette auréole sinistre qui raccoinçait dans les villes italiennes, il est captif de la révolution, enchaîné aux partis qui le dirigent. Pas une de ses paroles qui soit libre, pas un de ses gestes qui ne soit suggéré ou par les Ramano de Vérone, ou par un Matheo de Gênes, ou par un Ordelaffi de Forlì, ou par un Cunio de Faenza, ou par un Tignoso de Viterbe, ou par les hommes de Palerme, ou par les

Digitized by

COKTRE LES PODESTAIS. 357

Sarrasins de Lucera, qui lui donnent pour ennemis le pape et Milan» la ligue lombarde, les citoyens de Camerino de Viterbe et des villes romaines. Pas un de ses

mouvements qui soit dicté par la stratégie de la guerre civile entée sur la guerre municipale: si il n'attaque pas Milan, il perd Pavie; si il n'attaque pas le pape il perd Rome et les Romains;

s'il n'attaque pas les citoyens du Nord» il perd ceux du Sud; s'il ne combat pas les concitoyens du Sud, il perd ceux (lu Nord, Gomme donc aurait-il pu doubler toutes les contradictions, toutes les forces, toutes les révolutions italiennes, et soumettre à une même loi Milan et Palerme» le pape et les Romains» les citoyens et les concitoyens? Quel despotisme, quel pouvoir discrétionnaire» quelle loi aurait pu étouffer l'immense désordre qui éclatait entre toutes les lois existantes, résumées au double point de vue de la République romaine et de la tradition féodale? Une religion aurait pu réprimer cet effroyable vacarme» où toutes les idées du pouvoir spirituel étaient aux prises avec celles du pouvoir temporel. Certes l'élévation ne manquait pas à Frédéric» et en fixant les regards sur lui, à travers les crimes de la couronne, le spectacle de l'empire et la comédie extérieure des parades, on découvre celle hardiesse effrayante qui se dégage toujours à toutes les époques de l'histoire» au moment des grandes révolutions» quand les héros» dans les spasmes de la douleur, oublient un instant d'être tribuns, rois ou empereurs, [pour demander à la nature et aux astres s'il n'est pas une issue raisonnable aux folies de l'humanité. Il s'adresse aux sages de l'islamisme pour chercher des vérités que la religion lui défend de conquérir; il les trouble par la hauteur de ses interrogations sur Dieu» sur l'âme»

358 LA HÉCAXIOM IMPÉRIALITÉ PONTIFICALE

sur la Providence, sur la vie à venir. Par instants, indigné de la fourberie des miracles chrétiens, on dirait qu'il rêve un kalifat d'Occident, où la raison lui

restituait celle moitié du pouvoir cédé par l'Allemagne. La tradition s'attache à lui, et à travers les calomnies catholiques elle lui attribue confusément la pensée de vouloir régner en podestat

des trois religions qui se disputent la terre; elle lui fait dire que Moïse, Jésus-Christ et Mahomet sont les trois grands imposteurs de l'humanité, qu'ils trompent les humains, qu'ils semant sur la terre la fureur des croisades, qu'il faut les dompter ou les dominer et qu'il doit y avoir quelque chose audessus» ne fût-ce qu'un sommeil éternel, pour assaïser la raison outragée par tous les grands prêtres des juifs, des musulmans et des chrétiens. Peut-être, dans son mépris pour les comédiens de Home, dans son amour pour les Romains et les châtelains menacés par le feu de la multitude et de l'inquisition, songeait-il à une révolution religieuse tandis que de nombreux insensés s'attendaient à voir l'univers transformé par un enchaînement qui briserait sa tyrannie impériale. Mais dans les hautes régions du pouvoir, ce libre arbitre de la pensée qui se fraye une route au milieu des plus abstraites possibilités ne sert qu'à révéler par contre-coup toute la force de la fatalité. Malheur aux césars qui luttent avec les pontifes! Ils sont obligés de paraître encore plus religieux que les autres; ils doivent imposer le silence, l'obéissance, l'aveuglement, se faire hypocrites, imposteurs et persécuteurs de toute philosophie : car la foule adore ses prêtres, ses hiérophantes, ses mystificateurs; elle se nourrit de fables, d'hyperboles, de miracles : telle est sa faiblesse et elle ne sacrifie ses chefs les plus absurdes qu'aux hommes qui lui promettent.

COMTE DE SAINT-SIMON. 359

plus d'énergie encore d'en continuer les erreurs. Podestat occulte de trois religions Frédéric II gémissait sous le poids d'une philosophie qui le condamnait à

dissimuler sa pensée, à se dire catholique, à brûler les hérétiques et à mépriser l'humanité.

Bans la basse Italie, le chef de la réaction est le pape«

L'homme de la révolution est l'empereur, et quoique leur lutte s'y livre en même temps (jue dans le Nord, à tel point que les deux guerres ne se distinguent que par un effort d'abstraction, leur résultat se développe en sens inverse pour donner la victoire à l'empereur et la défaite au pontife. En effet, quel est le but du chef de l'Église dans le Midi? C'est de détruire l'unité de l'Italie, d'en éteindre le rayonnement, de relever les vieux centres grecs ou longobards, de pousser à la rébellion les barons, Naples, Capoue, Amalfi, Salerne; d'anéantir enfin le royaume qui a déjoué toutes ses invasions et tous ses anathèmes, toutes ses croisades, en se ralliant au chef de l'empire. Le chef de l'Église n'épargne aucun sacrifice, aucune ruse, aucune perfidie pour atteindre son but; jamais il ne fut plus persuadé de la sainteté de sa cause, car il s'agissait pour lui de reprendre, dans un essor consulaire, sa donation tout entière, et de s'arracher aux serres de l'empire, qui lui imposait son impassible légalité avec les forces combinées de la fédération germanique et de la révolution palermitaine. Pour lui, frapper l'empereur, c'était sauver le pouvoir spirituel dans l'inviolable prérogative d'attaquer toutes les lois; c'était sauver le saint Graal où se dissolvaient tous les serments, toutes les entraves séculières, tous les principes de l'honneur. Pas de crime qui ne devint

3dO LA HiUcTlOM FONTIVICALE &I UIP£aiAL£

une œuvre sainte et glorieuse^ si on parvenait

à terrasser le géant qui voulait renverser le vase symbolique auquel se trouvait attaché, par le mystère des légendes, le sort du genre humain. Mais, dès le début de la réaction, Frédéric II, ex-

communiqué par Grégoire IX, il a fait chasser de Rome en appuyant les Romains en révolution et le force à réabsorber le poison de l'anathème, dût-il en éclater. Plus tard, quand il le voit fondre sur la Fouille pour reprendre d'un coup tout le Midi, il a dit de terre sainte en Terre de Labour, le bat, le chasse, pend ses moines aux arbres de la Fouille, le dénonce comme un imposteur couronné à tous les princes de l'Europe, et non-seulement il lui brise entre les mains l'arme de la croisade, ce qui aurait suffi à son triomphe de consul d'Allemagne, mais il le fait tomber si bas qu'exilé de Rome, couvert de ridicule et de honte, condamné à se dédire sur tous les points, à rétracter de nouveau tous ses anathèmes, toutes les malédictions qu'il a lancées à travers le monde catholique, depuis le nord de l'Europe jusqu'en terre sainte, il est forcé de se reconcilier à son ennemi pour rentrer dans sa capitale, où la loi antique veut qu'il réside en jouet d'un peuple indomptable. Plus tard, en 1239, quand la ligue lombarde se ranime, quand l'empereur doit lever le siège de Bressa, quand sa déroute dans le Nord devient inévitable, Grégoire IX croit que son jour est arrivé : il prêche la croisade contre l'empereur, et convoque un concile pour le déposer. Cependant, si les princes de l'empire devaient se déguiser pour échapper aux podestats de Lombardie et se rendre à la diète de Ravenne, les prélats de l'Église sont encore plus menacés, quand ils partent pour Home sur une nef génoise. Surpris par les Pisans, ils

GOMTRK LES PODBSTATfi. 36i

sont faits prisonniers et livrés à l'empereur; une foule de villes pontificales, depuis Ravenne jusqu'à Viterbe, tombent au pouvoir de l'empereur. Le successeur de Grégoire IX, Innocent IV, enveloppé par les années impériales, quitte Rome; aucune ville ita-

lienne ne peut lui servir de refuge; il renonce même à l'idée de frapper l'empereur par un concile œcuménique d'Italie.

C'est à Lyon qu'il rassemble, en 1145, le concile pour déposer Frédéric. Cette fois, les concitoyens du Midi s'agitent pour le secourir; leur conspiration s'étend en 1246, par les Morra, les Gicaia, les San-Severino, les Fasanella; Naples, Tancien doge se remue, et tout ce fracas ecclésiastique et féodal n'aboutit qu'à une misérable énu'ute^ retranchée à Scala, et à Capaccio, villes de troisième ordre. Ceux qui parlent de détrôner le nouveau Pharaon au nom de la chrétienté glissent dans leur propre sang : les Sanseverino sont exterminés ; Capaccio est rasée; on multiplie les supplices; on n'épargne pas même les femmes des conspirateurs; vingt-deux d'entre elles sont enfermées à jamais. Plus tard, la réaction pontificale et œcuménique descend à se servir du poison, et Pierre de Vignes, découvert, se tue en se frappant la tête contre les murs de sa prison; la sédition ne peut se montrer; le mécontentement excité par la cour de Rome, réduit à des murmures, ne dépasse pas l'enceinte des villes les plus rétrogrades, à cause de leur grandeur antérieure ; les Allemands et les Sarrasins protègent le rayon de Païerme dans les postes les plus avancés du royaume; l'empereur, qui a tout perdu dans le Nord, n'a rien perdu dans le Midi, où la fidélité des peuples, au milieu de Finlerdit, atteste la défaite définitive du pontife. A la mort de Frédéric, quand le pape songe à envahir le royaume comme sa propriété, il se

365 LA RÉACTION PONTIFICALE ET IMPÉRIALE

Il se trouve en présence du fils de Frédéric^ Conrad IV^ également empereur» également podestat ; s'il ne règne pas en Allemagne, s'il est menacé dans les Deux-Siciles, ce n'est pas le pape qui le

Il s'agit de la guerre civile et d'une révolution intestinale qui ajoute un nouvel éclat à l'irradiation palermitaine.

Plus concentrée, plus directe, la lutte du pape contre la révolution de Rome se développe en même temps

que la réaction contre le podestat de Palerme et avec la même impuissance, quoique la scène soit plus sombre et le peuple plus assailli. A peine avait-il éliminé la nouvelle dictature du sénateur sous Cilesino de' Orsini, le pape qui admettait la révolution des consuls, qu'à sa mort les cardinaux se réunissent loin du peuple, au pied du mont Celio, dans la forteresse de Sepulchrum, ancien monument de l'empereur Sévère, et ils nomment Innocent IV, fils du comte de Segni, ennemi de la famille des Orsini et destiné à relever la tradition féodale de Tuscolo et des comtes de la campagne. Son premier acte est d'enlever aux Romains l'ancienne alliance de l'empereur, en exigeant que le prélat d'Ugento ne dépende que de lui et qu'il prête serment, ainsi que tous les autres officiers. Il supprime ensuite le sénateur en étendant en imposant un de ses choix avec des juges à lui. Forcé de reculer devant une indignation si générale qu'aucun homme ne consente à accepter les fonctions de sénateur imposé, il oblige les Romains à renoncer au podestat et à retomber dans l'ère des consuls. Puis il se récrie

sur l'anarchie, qu'il impute à la monstrueuse institution du consulat et il se sert des raisons mêmes qui réclament la dictature unique du podestat pour prêcher le despotisme d'un délégué pontifical

Oigitized by

COMIL LhA fUDËâ'UTi. 363

et féodal. Malgré tout[^] an 1207» Rome lui impose son des-
pote, «ad communem populi petiionem. » Le

nouveau pape Honoi ius III, i[^]ininé loiti de Kome, à Pérouse ,
tisl chassé deiixfois,et la secondefois,eii 1225, par PareniiuS;, ciiei
du ^enat. Ln 1227, les cardinaux se réunissent encore dans la for-
teresse de Septizon, où ils nomment un proch[^] parent dJnnocent
III» Grégoire IX, homme des comtes de Segni, pape concitoyen
qui débute par excommunier l'enipereur le jour de Pâques, el
comnuuice en même temps son im[>itoyable réaction contre le
Midi. Mais le peuple s'insurge dans réglise même » routrn«[^]e,
léchasse, le poursuit à Viterbe, le force de courir à Rieti, à Spoleti
où il n'est pas sùv, et en arrivant à Pérouse il tombe, là aussi, au
milieu de la guerre civile : « Les pères combattaient les tt fils, dit
la chrouujue, les fils levaient l'épée contre « les pères.» Kaj))pelé à
Rome, en 1:230, il est chassé de nouveau en 1232, parce qu'il pro-
tège la ville rivale de yiterl)e; encore rappelé, il voit que k sénat
im|K)se des taxes aux ecclésiastiques et les soumet à ses tribu-
naux, à Pexemple du podestat des Deux-Sicules. Chassé une troi-
sième fois, dans rimpossil)ililéde rentrer soit par la force de i'a-
nathème, soit par celle des liâmes municipales, et d'ailleurs hattu
dans le Midi, il descend jusqu'à s'allier avec Frédéric II qu'il
abhorre, pour s'imposer à Rome avec les troupes impériales;
mais quand il meurt, en 1241, le sénateur renferme les cardinaux
dans ce même fort de Septizon où ils luyaienl ks citoyens pour
nommer les hommes de Sogni; il ti ansiornie ainsi Tantre féodal
en une prison républicaine, et on voit 4ix cardinaux, six conci-
toyens et quatre citoyens qui se livrent un combat furieux avec
les dehors du calme, de la piété et de la fraternité. Un cardinal ci-
toyen, Anglai[^]

3d4 LA RÉACTION PONTIFICALE ET L'EUROPE

de naissance, meurt empoisonné. Géléstin IV, élu pape, meurt au bout de seize jours, empoisonné comme le

cardinal-ciloyen, t(itinaiu non itdicitur potionalus." Craignant un nouvel empri<oiieinentà Seplizon, les cardinaux prennent la liale \ le peuple attaque leurs palais. L'interrègne dure huit mois. La France et l'Angleterre somment l'empereur de faire cesser cette éclipse de la papauté qu'elles ne peuvent comprendre. Déconcerté à son tour, l'empereur oublie que les Romains sont ses amis naturels, que les papes et les cardinaux sont ses ennemis éternels^ et il foudroie sur les premiers pour les forcer à une élection. Mais ils le gagnent à leur cause comme Us ont gagné tant d'autres empereurs : « Pourquoi nous combats-tu ? lui disent-ils, « nous voulons la paix, et les cardinaux sont dispersés « ? » Il rase alors le château du cardinal d'Albano, et, disposé à frapper ainsi l'un après l'autre tous les cardinaux^ les force à se réunir à Anagni où ils choisissent Sini-baldo des comtes Fieschi de Lft* Tagna, qui prend le nom d'innocent IV, comme pour annoncer qu'il sera l'ennemi des consuls, à l'exemple d'Innocent III, et concitoyen, à l'exemple d'Innocent III de Sefçni. Cependant, c'est précisément sous lui que la révolution du podestat arrive à son apogée : car c'est en Italie que les Romains nomment le premier podestat étranger^ Brancaione de TAndalo, de Bologne> auquel ils accordent trois ans de despotisme et de nombreux otages, pour le rassurer contre la fureur du pontife. \à\ nouveau dictateur sur la route de Tivoli, et ce brillant caméléon, tantôt ville tantôt^iiiégiateur, tantôt forteresse» mais toujours hostile aux Romains, se trouve envahi; ses nobles sont

pendus aux fenêtres de leurs palais; son peuple ne peut plus compter sur le pape. A

GOKiaK LES PODESTATS. 365

Hntérieur de Rome^ la nouvelle justice enhardit tout le moode à réclamer ses droits^ elles créanciers assiègent Innocent IV jusque dans son palais^ où il peut à peine résider en sollicitant en châtelain obéré la protecliou méprisante du podestat. A sa mort, en 1254, les car** dinaux réunis encore loin do peuple, à Naples, nomment un comte de Segni , Alexandre IV, neveu de Grégoire iX, d'odieuse mémoire, et clans Taniioc luèine il est chassé de Rome comme ses deux prédécesseurs de Segni, qu'il veut continuer pour répondre à l'attente de ses électeurs. £nûn la loi de Thistoire demande le progrès de la guerre civile, et nous voyons Alexandre IV retranché à Anai^mi , dirigeant de là Pémeute féodale qui renverse et emprisonne le podeslat. Rentré ensuite à Home, \\ dtM)i;iii(< i liolo^aie la restitution des otages pour le sacriier impunément; refusé, il jette Tinterdit sur Bologne, lui faisaut un crime de ne pas trahir son citoyen. Mais en même temps les tumultes se multplient pour élever un nouveau podestat. Manuel Mag^i^ qu'on détrône aussitôt pour aboutir de nouveau au triomphe du dictateur, à la réintégration de Brancaleone. Celui-ci brise les châtelains qui lavaient renversé; il fait décapiter les Annibaldeschi concitoyens; il donne ordre d'abattre cent quarante tours, et il menace de brûler Anagni, patrie du pontife, si le pontife ose jeter l'interdit sur Rome. A sa mort, en 4258, le peuple, qui le sanctifie en haine de l'E^rlise, bisse sa tête sur une colonne, où elle reste la terreur d^ rebelles^ et nomme sou oncle Castellano de An* dalô ppr qu'il continue la guerre aux châtelains, aux concitoyens, aux cardinaux, au pape et à

l'Eglise. Au milieu de l'ondulation qui emporte la ville éternelle, les scènes de Brancalione se représentent au bout

366 L4 RiAGTION PORTIPIGUB BT IMPilUAU

de deux tin«, en 4960. Gastell&no est assailli et emprisonne par l'eineute féodale. Alexandre IV menace encore Boloj^^ne de la mettre en interdit, de supprimer rUniversité si elle ne rend pas les otages» et comme ea 4255, le podestat est sauvé par sa TiUe natale, et Rome, qui veut nommer un autre podestat, se trouve engagée tout à coup dans une nouvelle révolntion (Oni surpasse l'ère des citoyens et des concitoyens, en sorte (jue l'Eglise atterrée acce[]te à la fin la révolution dii podestat pour résister au nouveau mouvement. Après Alexandre IV^ le dernier pape de Segni, nous voyons paraître des papes français ou portugais» de vrais juges étrangers....

La déroute du pontife lut si conijjlèle que hors de Rome nous ne trouvons presque aucune réaction soit contre la dictature du podestat, soit contre le progrès de la guerre civile. Chassé de Rome, le pape devint forcément doux, liumain, citoyen, à Anagni,àS<gDi, à Niiifa, à Frascati, à Terracine, dans l^Ombrie, dans la Roma{5nie, p.irtout. Viterbe, sa résidence, ne songeait plus qu'à s'enrichir des miettes qui tombaient de la table pontificale; et trop heureuse d'échapper a ses concitoyens fantasques, à leurs tours infernales et à Taffreux palais de l'empereur, elle étouffait jusqu'à ses luttes Intérieures pour jouir d'un repos exceptionnel. Pérouse est presque seule à subir, après la réaction de Tempereur ,ctiie du pape, forcé de protéger le? Monlemolino outragés par le peuple, qui les spoliait de leurs fiefs et violait leurs tombeaux. En 1261 » il ordonne à la ville de leur rendre leurs chl^teaux, sous peine d'excommunication. On obéit, on se récoa-

cilié, on s'embrasse^ on tombe dans lldiotisme d'ons paix religieuse. «Ou ht, dit, la ciirouique, uue grande

CONTRE LBS FODKSTATâ. 367

« discipline; » mais bientôt la guerre recommence,

et, celle fois encore, le p?ipe est vaincu. Expulsé de Rome, sans gîte, réduità l'iatde vagafiond (iaugereux, il ne pouvait vanter aucune victoire, aucun succès qui répondit aux défaites de Tempereur; et Tinterrègne impérial était suivi d'un quasi-interre-gnô pontifical.

Toute la prédication du pape contre Fempereur re* tombait sur la personne même du pape; ces invectives des ÉYÔ(|ues, des numics, des conciles, contre le neveu de Frédéric BarberoussCf accusé d avoir appris l'art de dire et de se dédire, de jurer et de se parjurer, d'être sévère et clément suivant le vent qui soufflait. Certe propagande qui révélait aux consuls, aux podestats, aux grands conseils, aux diètes, les contradictions impériales discutées dans tontes les villes et dans tous les villages et aboutissant à i inLenegne libérateur, se relourauit contre le chef de l'Église , accusé à son tour de connaître l'art de mêler le oui et le non, d'être doux et colère suivant les circonstances, fidèle ou infidèle aux traités, passant de la sainteté a i ituposture sans suui ciliei , sous l'apparence d'une majesté surhumaine, qui se jouait sans cesse de la duperie des croyants, grâce à la magie des distances. Sous le fléau sanglant de la guerre civile, aucun Italien ne pouvait désormais se méprendre; les vieilles idées, les préjugés surannées cédaient la place à la vérité, qui jetait sa lumière de fou sur le demi-dieu de lioine. Quand il est repousse dans le Midi, (|u'il voulait séparer de l'Allemagne ; quand il est démenti en terre sainte, où

il voulait enterrer l'empereur au milieu d'une guerre impossible; quand il est surpris en flagrant délit d'invasion au moment de la croisade, qui rendait inviolable tout croisé; quand il doit quitter l'empire en révolution

369 LA BÉACTION FONTIFIAU KT IMP[^]KIALBy ETC.

et Gènes impuissante; (quand son concile e[^]i enlevé avec le Saint-Esprit prédestiné à un mensonge; quand il loinbàTégal d'un débiteur insolvable rampant aux pieds d'un podestat qu'il voudrait assassiner; quand Bologne repousse deux fois ses sollicitations meurtrières et les anathèmes qui punissent sa fidélité ; quand ri[^][iroiic est si vjpc laiLe de voir rirreniédiablc impuissance du rcpt ésenlanl ti(> Dieu ; (quand saint Louis de France lui-même est scandalisé de Taudace furieuse et mondaine des papes[^] toujours en déroute; quand les prétendants à Pempiro, les hommes de la croisade contre l'empereur, sont toujours vaincus» terrassés, comme depuis Téméute féodale qui attaqua les deux dictateurs de la famille d'Andalo, on comprend alors la force de la révolution, toute-puissante comme cette volonté divine, qui, suivant les croyants, trouble l'ia* telUgence des hommes liés de Dieu.

CHAFITEE VU

LES POO£\$TATS DANS TOUTE L'EUROPE

Rodolphe 4* Habtboiirg, \$nnd podestat de l'Auemagno. — Les

cito)rens et les concitoyens en Autriche, en Bohême, en Hollande et dans les diverses régions de l'empire. — Insurrection ci-

viquedeGuillaume Tell contre Ges^ler.chef dei* châtelains. — Première origine de la démocratie helv(^ tique, où l'égalité et la fédération se trouvent identifiées. — Saint Louis, justicier en France.<-^ Les Quatre-vingts d'Oxford en Angleterre.^ Guillaume Wallace, «n Ecosse. — Alphonse le Sage, en Castille»le ^OSTiza, en Aragon. — Sainte Elisabeth, en Portugal.— Erik XI, en Danemark. —Magnus, dit la Clef du grenier, en Suède. — Maî-hetîr des trois; nations slaves sous les Tartares. — Bonheur des anciens citoyens de l'islamisme dans leurs régions d'où ils chassent l'invasion féodale des croisés. — Le pape amnistie la scolastique et il préside aux débats des docteurs, les uns citoyens de l'Église, et les autres concitoyens, en sens inverse de leurs rapports, avec les citoyens et les concitoyens des divers royaumes.

Le grand interrègne décrété par l'Italie transporté sur-le-champ la révolution en Allemagne, et la guerre civile s'étend dans toute l'étendue de l'empire. Aucun empereur ne peut succéder à Frédéric, Son fils Conrad^ chef de la féodalité^ se trouve aux prises avec Guillaume) comte de Hollande, Téméraire des villes libres. Le premier, trop faible, se laisse absorber par son royaume des Deux- Siciles; le second, encore plus impuissant, tombe frappé dans son État de Hollande : toute la fédération est unanime dans l'idée de ne plus accepter qu'un chef faible, mobile, entièrement à la merci de la diète et dans son

T, H. Si

370 l'^-^ t'ObEÂiATâ

possibilité de continuer la pesante dynastie des Hohenstaufen, En 1257, on nomme Richard , frère du roi d'Angleterre, qui semble refléter dans sa personne

rimage du podestat étranger : on lui oppose Alphonse de Cas-
 tiUe, qui semble à son tour proclamé pour confirmer la nécessité
 de la ^nierre intérieure, et partout les États sont aux prises avec
 les \illes. La ligue du Rbin entraîne avec elle sept arciievêques et
 vingt comtes ou seigneurs, en guerre avec la haute féodalité. A
 Textinction de la maison de Souabe, en 1268, de nouveaux États
 arrivent iinmuLliatisés dans la diète; ranarchie vitale du proirrès
 emporte toute l'AUemagne. Rodolphe d'Habsbourg dot enfin
 l'ère du grand interrègne : mais comment? En podestat de Tem-
 pire, en grand juge de la fédération^ en jusUcier des villes libres
 et des grands flefs, en roi de la guerre civile, qu'il gouverne, qu'il
 modère, qu'il étouffe, en ennemi des chaLelams, qu'il écrase par-
 tout où ils sont en dehors de la loi. On l'appelle la loi vivante, «
 lex animata. » On l'a clioisi parce qu'il était l'arbitre amical des
 villes de THelvétie et du Rbin. Ceux qui le suivaient dans ses mé-
 diations civiles le voyaient grandir à chaque jour : a II nous
 surpassera tous, » disaient-ils; et, devenu empereur, il poursuit
 la lachie de capitaine judiciauc, en déterminant pour la première
 fois, avec quelque précision, les droits réciproques de la fédéra-
 tion impériale. Tenace, anguleux, rapé« parcimonieux, rapiécant
 lui-même son pourpoint, affectant Timpartialité la plus stricte, se
 heurtant, avec Taprelédu bourgeois ou même du paysan; cialre
 les plus ^^rands seigneurs de la fédération, il est heureux de for-
 cer le roi de Bohcfie Ulhocar à s'agenouiller devant lui, pauvre
 sire, mais son supérieur de par la justice, et, après l'avoir humilié,
 il le

DANS TOUTE L* EUROPE

bat, le tue^ et transporte sa famille sur le trône de

L'Aulriche, arrachée à la Bohême et immédiatisée avec sa capitale à Vienne. Son seul tort est de fonder une dynastie, d'imiter ces premiers podestats d'Italie, qui amenaient avec eux leur femme, leurs filles, leurs amis, et qui apaisaient une lutte en préparant de nouveaux orages, que des consuls auraient éyilés. L'Aile* magne expie bientôt la nécessité d'avoir décoré du titre d'empereur le premier de ses podestats. Le fils de Rodolphe Albert attaque le nouvel emj)eienr Adolplie de Nassau, le renverse, le remplace en podestat des ciiâtelains ; grossier, féroce, avare comme un homme qui a vingt enfants à placer, il exerce de telles rapines que Tempire se trouble, l'Autriche s'émeut, ses villes s'a* gitent, et, un jour, Frédéric, son neveu, qu'il spolie et qu'il raille, le transperce de sou épéc. Pendant sept mois, le dieu de la guerre et des impitoyables vengeancee règne seul sur TAUemagne. Frédéric, épouvanté de sa propre audace, s'enfuit et disparaît pour toujours de l'histoire. La famille d'Autriche Mi périr plus de mille innocents dans les supplices, sacrifiant pêle-mêle les hommes, les femmes et les enfants. Wart aj^oiiiise trois jours sur la roue, tandis que sa femme l'assiste à genoux en invoquant la justice de Dieu, exilée de la terre. La sœur d'Albert, altérée de sang, veut étrangler des enfants de ses mains. Les moines reculent d'horreur devant cette famille de bourreaux dont ils refusent les bienfaits. Mais Tagifaion finit avec l'élection de Henry Vil de Luxembourg, nouveau podestat choisi parce qu'il est à la fois faible, juste, équitable et vaillant; maître exemplaire dans ses neuf villes du Luxembourg, où Ton ne voit ni violences, ni tumultes, il présente tous les avantages de Rodolphe,

moins raprélé du paysan , moins l'avarice autrichienne, moins l'ostentation de l"r(oiioinie, remplacées par la courtoisie chevaleresciue, qu'il lient de la France.

Les scènes de la guerre civile se renouvellent dans les Etats de Tempire^ tous soumis à la loi générale qui les force à se déchirer et à imiter la dictature civique du podestai.^En Autriche, la tragédie d'Albert II, assassiné par Frédéric, n'est que le dénouement momentané de rinsurreclion des bourgeois de Vienne, de? comtes de Styrie et de Carinlhie, et du parti des citoyens violemment putfagés.^En Bohême, les citoyens défendent leur indépendance contre les persécutions féodales de l'Autriche, et la lutte conduit au iiiiian ige d'Élisabelh avec Henry VII de Luxembourg, devenu le défenseur des droits du rovaunie. — A Wonns, deux candidats à Févéché se combattent, dès 1247, pendant vingt ans. Plus tard, les citoyens se tournent contre l'évêque, qui, en 1295, devient lui-même podestat on réconciliant les citoyens avec les concitoyens usurpateurs du consulat. Treize ans plus tard encore, une nouvelle lutte rend impossible rélection de révêque, qui est nomuie par le pape. — î/évèqiie Ulrik de Sa Iz bourg abdique devant Tinsurrection populaire excitée par la Basse-Bavière, et son successeur Adolphe, assailli à son tour, invoque la décision da podestat en se livrant à l'arbitrage du duc de la Haute- Bavière (1201-84). — La luUe de Trêves n'est pas moins acharnée. En 1259, deux ÉM;ques se disputent la ville, et le peuple se glisse parmi les prétendants pour détrôner le clergé. En 1289^ il attaque encore le clergé pour l'obliger à admettre les citoyens au partage des prélatures ; et, en 1301 , les arts et métiers sont aux prises avec la noblesse. — L'évêque Godefroy de Mayence

combat les comtes de Gorîlz et de Garintliie»— >Liège^ pétulante et sensuelle, se leye, en 4347, avec ses éche*

vins; en ill i, elle force a la fuite et a l'aldication son évêque Henry de Gueidre, libertin et féodal. Le nouvel évêque, Jean d'£oghien, issu de riasurrection civique» soutient la guerre de la yacbe de Giney , où périssent quinze mille hommes; et, trompé un jour, par Texévêque, qui lui fait accepter un rendez -yous^ il est enlevé, placé sur un cheval lancé au galoiJ, et tellement bonlevcrsé par la peur et I I course quMl . meurt soudainement en 4:281, mais la lutte lui survit. —Les Tilles des Flandres, Ypres, Bruges etOand, se lèvent contre le comte Gui Dampierre, appuyées par le roi de France Philippe le Bel, momentanément chef de la démocratie llamaude ; mais les villes ne triomphent que pour continuer leur combat éternel cnnlre le roi, toujours plus féodal que le comte, et toujours ligué avec la noblesse du pays.— Dans le Brabant, rin"^ dustrieuse Louvain obtient^ en 1383, de nouveaux pri« vilèges, et la plèbe de Bruxelles détruit^ en 1306, les maisons de ses patriciens. En Hollande, où la bataille est plus forte et la main du peuple encore l udc et pesante , les Frisons révoltes tuent le cumie Guillaume m, empereur d'Allemagne; les paysans du Kennemerland forcent les chevaliers à quitter leurs manoirs pour se réfugier à Harlem; la plèbe de la campagne élève de vive force Gistel H d'Âmstell, pour se donner mi jiiiic nohie tle naissance et démocrate d'clecion, et, sous lui, elle envahit Utrecht, centre suzerain, dentelle expulse les patriciens, également chassés d'Amersfort et assiégés tons à Harlem. Le comte ne règne plus que jeté d'un parti à l'autre par le flot, les colères et les alternatives de la guerre. Florent Y, du

parti des paysans, est accablé par les nobles de la Zélande, et, en 1296, il est assassiné par une conspiration de nobles; son successeur Jean, du parti opposé, de la féodalité^ est assassiné à son tour^eo 1299, par la plèbe* etj dans rintennalle, entre les deux règnes, nous trou- Tons un lac de sang, les meurtriers de Florent exécutés en masse jusqu'au septième degré de parenté, et toutes les grandes familles décimées sous la direction du comte de Clèves et de Gui d'Avesne, les deux podestats de la vengeance plébéienne.

Dans le pays des Suisses, Têlan de la guerre crée la • plus pure des libertés, la plus logique des fédérations, la plus simple des légalités qui aient jamais été conçues par des hommes depuis le commencement de l'histoire, et la légende de Tell plane encore aujourd'hui sur les montagnes, sur les lacs^ sur les villes de la Suisse, pour rappeler ce prodigieux éclat de citoyens qui enfantait un peuple de rois. Voici les premières traces du mouvement. Sept ans après le commencement du grand interrègne, en 1257, les Ezeïns d'Uri sont aux prises avec les seigneurs de Gruba, et on voit une pacification de forme italienne sous Rodolphe d'Habsbourg ; les hommes de Schwitz combattent les habitants de la Marche Toisine de Zurich^ qui relève du château de Rapperschwyl. A la même époque^ Unterwald amniste Statham de Vinchelreid , vainqueur du dragon d'Oedweile, qui de\urait les hommes et les troupeaux de la montagne. En 1273, les trois cantons signent une paix générale avec les nobles, preuve évidente que la guerre est générale et croissante ; ei, trois ans plus tard, le progrès de la lutte entre le peuple et la féoda^ lité des montagnes

amène les habitants de Schwitz, qui ont donné à la Suisse son nom et ses premières idées.

DANS TOUTE L'BU nOPB. 375

à se poser le grand problème de <a \ on si 1 1 liberté est supérieure à 1a loi, ou, d'après leurs rustiques expressions, si un serf peut être nommé landermao. La guerre gronde dans le flanc des montagnes» et lorsque Albert d'Autriche, élevé au trône de l'empire ^ encourage les réactions féodales ; quand ^ vers 4300, il fatigue Vienne et rAliéuïagne de sa féroce avance, les Suisses s'insurgent, et c'est ici que Guillaume Tell paraît, le taraud symbole de la liberté helvétique. Ses ennemis sont des châtelains : Gessler, qui n'est pas seul comme dans nos drames; Landesberg de Schwitz ^ qui déshonore la fille d'un citoyen; Wolfenschiezs d'Unterwald, qui veut violer la femme de Baumgarlen. Retranchés dans leurs donjons, sûrs de Tappui de TAutriche et de Tempire, insolents comme les Uberli de Florence, ou les galeux de Vilerbe, ils volent et spolient les paysans ^ suivant eux trop libres, trop riches et trop bien logés. Pourquoi leur laisser des bœufs? La charrue leur suffit ^ et qu'ils la traînent eux-mêmes. Les citoyens conspirent alors dans la plaine soliaue de Giùlli, au clair de la lune ; Guillaume Tell refuse de se découvrir, à AUdor iT, devant les emblèmes des seigneurs; et, un jour, le soleil, plus radieux que d'ordinaire, éclaire d'une lumière toute nouvelle Tassasslnat de Gessler, et les châtelains en fuite comme les Volta, les Turca, ou les SpinoU de Gênes, ou, sans sortir de TAllemagne, comme les chevaliers de l'Étoile, chassés de l.île par la société des bourgeois, dont ils insultaient les femmes. La même victoire de Morgarten, qui acheva l'expulsion des châtelains et des Autrichiens, n'est qu'un dernier reflet de ces batailles où les concitoyens d'Ita-

lie pourchassaient les citoyens dans les villages de la campagne.
— Plus tard, on a concentré l'attention sur le serment du

376 LES PoDBSTAT8

Grütli, sur l'explosion du Tell, sur la mort de Gessler, et, négligeant le reste, on fit transformé Thistoire en

un drame républicain, on la monarchie est vaincue par la flèche d'un montagnard. Mais le sens de la légende surpasse l'italien de Brutus, et» plus élevé qu'une insurrection républicaine, il annonce que la Suisse est une création toute sociale en opposition avecrinégatif^ quelle qu'elle soit, et prête à s'allier avec tous les gouvernements, quels qu'ils soient à leur tour, pourvu que la liberté puisse se développer sous la forme d'une fédération^ où l'égalité se confonde avec l'indépendance de tous les cantons. Grâce à cette confusion^ tous les progrès ultérieurs des révolutions de l'Italie et de l'Europe se traduiront pour la Suisse en progrès de la ligue solennelle du Grütli, étendue peu à peu à de nouveaux peuples en haine de nouveaux châtelains qu'on découvre au loin.

On s'est demandé si le Tell avait réellement existé^ et, à ce propos^ on peut se demander quelle est la part de la fable dans la vérité de l'histoire. La légende elle-même se charge de répondre « en montrant deux actions distinctes : celle des chefs les Attinghausen, les Reding, lesBeroldingen,les Zays^le^ \ iukelried, les-SlaufTacher, qui se liquent, s'entendent et attendent, en formant une véritable conspiration, et celle du peuple, représenté par le Tell, qui marche seul, sans plan, sans projet, vivant d'instinct, mais avec le jugement droit et le bras infaillible. Au jour du danger, c'est le peuple, le Tell qui éclate et brise leschâtelains ; après

la victoire, le Tell s'évanouit, et, à sa place, on trouve la conspiration qui s'empare du mouvement et devient le gouvernement du peuple affranchi. Jean de Vinlhertur, le premier contemporain qui parle de la révolution»

DAMS TOUTE L'EUROPE* 377

oublie déjà le héros et le fait rentrer dans la foule : « Quelques paysans, âtt-il, dans les vallées de Schwytz,

ou entourées de très-hautes montagnes, se fiant à leurs « fortifications naturelles, se déroberent à la domination du duc Léopold, et se préparèrent à résister. » Personne non plus ne cite le nom de Tell quand il s'agit de la bataille de Morgarten où les trois cantons combattent à la suite de leurs chefs officiels, tandis que Léopold arrive à la tête des exilés, « de ceux », dit « Sinner », qui avaient échappé aux villages avec « les juges ». Mais si les lettrés des chroniques oublient le grand ennemi des Gessler ; si, étrangers et hostiles aux trois cantons, ils n'ont ni sympathie ni intelligence devant le demi-dieu de la liberté de Wetzli que, le peuple s'en souvient sans cesse, forcé qu'il est de

l'imiter, de le continuer contre de nouveaux Gessler qu'il découvre sans cesse autour de lui, et condamné à répéter toujours la même bataille, la même ligue, le même serment soit qu'il entraîne plus tard la rétive Zurich soit qu'il fraternise d'enthousiasme avec les trente villages des Grisons qui se lèvent pour se venger du misérable qui (tache dans la soupe d'un paysan. Je [peuple ne peut plus se séparer de son Tell ; il en fait le refrain de ses chansons, le type de sa force, l'idole de sa rustique sagesse ; il lui prête la seconde flèche que le Scandinave Toko réservait au tyran s'il avait frappé la tête de son fils ; il lui attribue la fuite

merveilleuse du même héros transporté au milieu des brouillards poéti* ques du lac de Lucerne, et peu à |)eu il s'établit un hiatus, une contradiction, une mésintelligence entre Thistoire du peuple toujours vivante^ dramatique et morale, et celle de savants qui rêvent sans cesse sceptres et couronnnes et fêtes féodales. « Que me demandes-tu du

37S LKS FoDB8TATS

a Tell , écrit Cuilloman h r.oMasl : ce n'est qu'une « fiction ; aucun écrivain, aucune chronique n'en fait « mention que cent ans après sa mort. Cette fable est « née de la locution populaire où^ pour célébrer Tac dresse d'un archer, on dit qu'il peut frapper impn* « nément une pomme placée sur la téie de son fils. « Mémo les habitants d'CIri ne sont pas d'accord sur « sa demeure...» Mais Gnilleman se trompait : en 1335, nous verrons reparaître le Tell au milieu d'une nouvelle révolution , et sans qu'on puisse cette fois le ré* voquer en doute, quoiqu'il reste toujours à une immense distance de cette grandeur historique qui crott en marchant et laisse encore aujourd'hui à son mythe le mérite d'être le premier et le dernier mot de la Suisse.

La France, hostile à TAllemagne , interprète en sens inverse la révolution du podestat avec Louis IX, qui répète le rôle de Rodolphe dUabsbourg en héros de la monarchie', en homme canonisé par l'Eglise. Il

combat la fédération des comtes de Bretagne , de Boulozne, de la Marche, de Flandre, de Ponlhieu, de Cbàtilion, qui accat)laient sa mère la reine Biaocbe, pendant sa minorité, temps de liberté et nécessairement de malheur pour la France. Jamais despote plus tendre, plus doux, plus paternel ne monta sur le trône de

Hnt^ues Capet ; toutes les formes tragiques de la révolulKui italienne , toute la roideur juridique de la révolution gernianKjue s'etl'acent de sa physionomie, pour ne laisser voir que Tesprît saint d'un peuple monarchique et niveleur. Les vassaux réprimés, les seigneurs ayant des fiefs en France et en Angleterre, sommés d'opter entre les deux rois , pour couper court i une indépendance séditeuse ; Tégaiité introduite dans

1t*à3HS TOCTB L^EORPE. 379

les grandes familles par l'autorisation accordée aux pères de partager les fiefs entre Taînc et les cadets ; la justice féodale paralysée par les lettres de sanveprarde^ par la défense du duel et des guerres privées, par les cas royaux réservés aux baillis, et par la publication de la pragmatique sanction; les biurons spoliés de leurs places fortes, par le droit de rachat quils exerçaient contre leurs subaUciiies dans riiitèrèt des lîefs, et rétorqués contre eux par le roi dans rintèrèi de la France; les règlements sur les arts et métiers de Paris co[]iés dans toutes les yilles; la police de Paris^ qui met Tordre dans la rue; les routes rassurées; les marchands, dédommagés par les seigneurs,. lorsquMls sont volés sur les chemins des seigneuries, voilà les actes de saint Louis, et pas un d'entre eux qui ne soit un tmpiétenient respectable^ une usurpation utile , une dévastation inévitable des anciennes libertés. La Cour des pairs perd jusqu'à l'apparence de la liberté; ce n'est pas assez d'y faire siéger les domestiques dui, jon y introduit en masse les ecclésiastiques, et aillieu d^être l'assemblée des châlelains, elle n'est plus que le tribunal de la couronne. El voyez Teiret d'une bonne pensée, apiiii(|née avec droiture , au milieu des misérables contradictions de la politique et des nationalités l Ce roi, que les villes italiennes auraient détrdné, que les Suisses au-

raient bafoué, que l'Allemagne aurait pendu à la plus haute de ses potences, accusé de lèse-diète et d'otitragés au droit, était adopté, chéri, célèbre, adoré par son peuple qu'il rendait heureux, et se trouvait respecté partout le monde, et toujours, selon l'idée de l'époque, comme un grand podestat. Le pape et l'empereur étaient disposés à le prendre pour juge, et, malgré son intincible superstition, il était loin de pencher pour le pape. En

380 LES POILÉS

Angleterre, Henry III en fit le parlement s'en remettent à son jugement; et il est loin de favoriser les lords

ses ennemis présumés : c'est partout la réaction qu'il favorise sans qu'on puisse l'accuser de fatiguer la justice dans son intérêt. Une manie le saisit, la vieille manie de la France qui veut délivrer le tombeau de Dieu; il se permet tout pour entraîner les barons en terre-sainte; il les pousse, les trompe, les engage malgré eux; ses lettres, qu'il jette dans la foule, soulèvent cent mille forcenés prêchant la mort contre tout homme clerc ou laïque qui refuse de le suivre. Qui pourrait en vouloir au roi? Les barons? Saint Louis se sacrifie tout le premier à la bête de la croisade. Loin de l'accuser, le peuple doit le considérer comme le plus exalté des tribuns, et si la cour qu'il laisse derrière lui n'exterminait pas la démocratie des cent mille pasteurs soulevés par ses lettres patentes, la féodalité tout entière serait extirpée.

Au rebours de la France, le roi d'Angleterre est rétrograde, féodal, chef des châtelains et des concitoyens, tandis que les lords spirituels et temporels jouent le rôle de tribuns, suivis par les communes. Quatre ans après le début du grand interrègne, la lutte se présente terrible, sanglante, avec des alternatives variées

; on voit le roi deux fois vaincu , ses frères proscrits; le peuple égorge les juifs et rase les palais des royalistes de Londres, tandis que de son côté le roi fait essuyer des revers au parti des lords, qui désespèrent par instants de trouver une loi indigène)()ur sanctionner leurs droits. Mais dans toutes ses phases et quelles que soient ses vicissitudes, la lutte reste toujours dans le cercle des idées judiciaires de la révolution italienne, et elle aboutit à la conuission

DANS TOUTB l'eUROPE. 3B1

des Qaatre-Yingis d'Oiford > moitié parlemenfadm et

moitié royalistes^ à Farbîtrage juridique de saint Louis

qui soutient le roi, et à la réforme du podestat, admise dans rinspeclion des tribunaux et dans l'élection du grand shériff, accordées aux francs-tenanciers, avec le droit de se faire rendre les comptes tous les ans. Ce mouvement arrive à son apogée par la constitution du Parlement^ composé des lords spirituels et temporels, des élus des comtés et des villes, et trentequatre ans plus lard, en 1298, la lutte doiue aux citoyens le grand droit de lever 'efix-mêmes les subsides, de sorte que la fiscailté royale se trouve complètement désarmée. Cependant les deux partis de la guerre civile survivent sans cesse comme partout : si les lords représentent la liberté « s'ils brisent le despotisme royal, s'ils enliaii-Rnl uvoc eux lus communes, s'ils sont les véritables citoyens de l'Andcterre , s'ils Teillent au maintien de la loi qu'ils rendent inviolable; la rigidité légale qu'ils imposent à tous les actes du royaume^ la roideur des formes avec laquelle ils entravent tout mouvement vital, la lettre froide et inanimée de li'ur justice qui écarte toute intelligence, toute pensée discrétionnaire, les force,

au milieu des hasards des guerres extérieures, à déchaîner sans cesse le roi qu'il enchaîne et à le jeter, libre, despotique et effréné, contre les ennemis de la nation, sacrifiés comme des ombres sans entité > parce qu'ils ne sont pas dans la loi. C'est ainsi qu'Édouard I^{er} prend le pays de Galles, soujugué l'Écosse et chasse soixante mille cinq cent onze juifs, en confisquant leurs biens.

L'Écosse, qui marche en sens inverse de l'Angleterre, nous offre de nouveau l'image à demi effacée de la France. En 1286, ses citoyens suivent Robert Bruce

382 tss roomTS

dans sa guerre contre les barons dirigés par Jem Beaufort et ralliés aux Anglais. Pour s'emparer de l'Écosse Édouard d'Angleterre arrive en Écosse se constituer juge entre Bruce, Beaufort, et quatorze nouveaux prétendants; après un procès de dix-huit mois, où son hypocrisie britannique prend les apparences du podestat, il donne la couronne à Bruce en dissimulant encore son usurpation par la domination judiciaire de ses tribunaux sur les fiefs écossais qu'il dérobe à la juridiction du roi. Beaufort ne règne qu'en ministre, en papillon, en fantôme couronné, tous les barons peuvent le braver inutilement, et à son premier geste d'impatience, par un dernier acte d'hypocrisie judiciaire, Édouard envahit le royaume en chef des barons et de tous les châtelains. Qui sauve l'Écosse? qui l'arrache au faux podestat étranger? Un podestat citoyen, Guillaume Wallace, qui surgit en dehors des deux dynasties opposées; et, après de longues guerres mêlées de tragédies, les barons citoyens montent sur le trône à l'exclusion des Beauforts qui compromettaient la couronne. Mais la guerre civile ne peut cesser nulle part, et l'Église GOSse affranchie reste à son

tour labourée par une profonde division entre son roi sans capitale, sans force et sans villes qui le secondent, et les thanes, retranchés dans des châteaux entourés de clans, avec haute et basse justice, le droit de ligue contre le rui et de garde dans les marches où ils peuvent se liguer aux Anglais. Le roi s'avance contre ces adversaires par la force d'une démocratie exaltée qu'il tire toute de son fond; les thanes résistent, par une légalité impopulaire et le bizaire, comme le sol, et l'Écosse reste le pays laïque qui met aux prises une royauté éthérée avec des rébellions quasi-sauvages, comme s'il devait tout mourir;

DANS TOON L'ENRORA. 383

rappeler à travers toutes ses phases la dualité primitive de Sainte-Marguerite et de Macbeth, entourée de fées» de spectres et de prodiges sataniques.

Dans l'ère de la civilisation l'Espagne n'est plus ni le pays de l'unanimité héroïque contre les Maures, ni la terre des libertés où les haines contre les infidèles. L'empereur «le Castille», Alphonse X le Sage, se voit assailli par tout d'un coup Philippe, qui se réfugie chez le comte de Grenade. Son fils même don Sancho se révolte et sa rébellion est si forte qu'Alphonse ne peut en triompher qu'avec l'alliance des Maures du Maroc, et grâce aux auxiliaires qui procurent à l'Espagne (l'islamisme). Sous don Sancho, la rébellion est encouragée par les infants de la Cerda, les Lara, les Lara, Bayadoz, l'Andalousie, et par l'infant don Juan, qui arrive à la tête d'une armée marocaine. Pendant la minorité du roi Ferdinand, don Juan, les Lara, les Lara sont à moitié amis, à moitié ennemis; on ne reconnaît plus la Castille... (1295). — En Aragon, le roi combat d'abord don Sanche le Bâtard, qu'on étrangle; ensuite la rébellion des seigneurs,

et la lutte deviendrait horrible sans le Justiza, podestat éternel, auquel le roi et les seigneurs soumettent également leurs différends. Trèsfaibles en 1118, et à peine mentionnés, ses pouvoirs grandissent à tel point (ju il rèiiiie sur le roi Jacques II et qu'il devient le véritable dictateur de la ^nierre civile. La grande Charte, proclamée en 1283 achève, la victoire civique des cortès d^ Aragon , en portant le der^ nier coup à Tarbitraire du rot. — A la mort de Henry, en 4^74 , la Navarre se trouble à son tour, flottant entre le rui de Casille et celui d'Aragon, et les chefs de ses deux partis intérieurs re^lelt longtemps aux prises.

Ënuemi de TEspagne fédérale, le Portugal ressemble

384 LES PODtâlAlâ

encore à la France et à TÉcosse avec son roi donDinis, Français d*éducation et de tradition, qui répète à UsboDne le rôle de saint Louis. Chef des citoyens sur ce

sol incandescent, jadis conquis dans un clan de dévotion poétique et voué à une phalant^t; de moines et à Nplre-Dame de Clairvaux, il ne peut s'avancer que par un élan contraire d'irréligion ^ et il annule toutes les concessions faites à la dévotion et à la féodalité de Père des évêques. Souslui^ les feudataires de la couronne perdent les châteaux dangereux, le droit de guerre privée, les privilèges monstrueux qui nourrissaient Tanarchie. Appelé Père delà [Jahie el Roi des laboureurs, Tbistoire dit de lui qu^il faisait tout ce qu^il voulait» tandis qu'il disait lui-même qu'il retirait avec justice ce que ses devanciers avaient injustement accordé. L'université de Coimbre qu'il fondait lui donnait l'appui de la tluilogie, toujours indispensable à tous ceux qui violent les lois. MaiS;, sur les deruièresannées de son règne, la

guerre en progrès l'accable d'une émeute féodale ; ses fils se révoltent et il se trouve enveloppé par une guerre longue > haineuse^ sans issue : cette fois, il faut un podestat au Portugal, un Justiza (qui concilie les citoyens et les concitoyens, le roi et ses vassaux, et nous trouvons la femme du roi . sainte Élisabeth, qui se jette au milieu des combattants et suspend deux fois la bataille par un miracle d'amour qui surpasse ceux de saint Louis. C'est la sainte qui continue ce rêve brillant commencé par le comte Henry dans l'époque de sainte Marguerite d'Écosse et de Macbeth, lorsque le Portugal surgissait comme par enchantement sur les derniers continents des Espagnes.

Au nord, la liberté de l'Allemagne^ contagieuse et meurtrière en Danemark » soulève les nobles » les

DAHS sous l'impulsion. 385

des défilés « les provinces de Sleswig et du Hol »

stein qui dissolvent le royaume au profit de la fédération germanique. L'insurrection féodale est si violente qu'elle entraîne avec elle les frères du roi Erik V, assassiné par Abel^ Tun d'eu \ , en 1150, l'année même où commence le grand interrègne. À partir de ce moment, les victoires des unitaires et des fédéraux s'alternent avec les régicides^ au milieu d'une lutte désespérée. Abel^ qui règne en chef de l'insurrection fédérale , succombe en combattant; Christo[phère] (le roi) place, au nom de l'unité > disparaît atteint par le poison des ecclésiastiques. Son fils Érik IV^ encore mineur^ devient le jouet de la guerre civile et finit par être tué^ en 1288 , par les barons et par les parents mêmes du primat de Lund. S'il est vengé par Érik M, si le primat est enlevé et jeté dans un fond de cale, c'est que la noblesse est la cause su-

prême du Danemark ; mais la lutte coutume sans issue a^ec une teinte de férocité toute Scandinave.

Dftns la Suède^oit le roi est cliâteiain et féodal ^ tandis que la patrie réside tout entière dans la classe des paysans^ Magnus répèle en barbare le rôle de podestat^ en renversant, en 1206, le roi Valdemai* qui meurt en jirison. 11 entraîne un autre prétendant dans le double banquet d'une paix simulée et le fait décapiter ; à la foie traître et bienfaisant^ partout où il passe il laisse une treise de sang et uo gage de paix pour .le peuple, qui rappelle Ladulas^ lâ clef du grenier. L'ordre se rassure; on tourne contre les nobles les lois romaines de lè?e-majesté, on les fortiile par les anathernes de rÉgiise et par une nouvelle excommunioaïion juridique qui déclare incapable de la couronne tout homme eoupiible de rébellion. — Également hostile au Danemark et confiée aux paysans, la Norvège accepte la révo. lution de la guerre intérieure, glis&aut de Ma^^nus VU, T. II. 25

386 U» ?oD1STATS

rot des prêtres^ qnî exclut les paysans dee nssemblées, à Énk II, rennemides prêtre s el clief des pîiysans.

L'invasion des Tartaresrnlè%e les tr ois nations slaves au prog^rès de l'Europe ; et aujourd'hui encore on voit que la Pologne , la Hongrie et la Russie sont restées étrangères à Tère des citoyens comme à la justice qui désarmait lescâtelains. Dévastées par les Tarfares^ elles s'atlach.'iientà leur organisation primitive, s'immobilisaient, s'en ser\acieiU eorjiiiie d'une étride contre l'invasion qui menaçait de les anéantir; rien n'était ctiangé à leur antique barbarie devenue une défense contre les sauvages des hordes , et elles ne cessaient pas de tenir à la grande famille

des nations européennes. C'est en restant debout avec leurs rois, leurs capitales, leurs guerriers, leurs prêtres et leurs serfs qu'elles faisaient rentrer reffroyable accident des Tartares dans la loi générale, en donnant à leurs ennemis le rôle de châtelains. Les hordes nomades multipliaient les irruptions sans niordre au sol; leur domination se réduisait à une suzeraineté redoutable, niais passagère ; leurs rapines ne causaient qu'un doininage matériel : on pouvait toujours les cou sidérer comme les hôtes d'un moment, et on pouvait attendre le jour où ces hôtes seraient naturalisés ou détruits comme les châtelains ditalie.

Les colonies chrétiennes des croisés. Jadis fondées par des chfttelaîns que FEurope répudiait, présentent l'image renversée de Tllalie par des guerres intérieures qui annoncent leur dernière décrépitude; leurs villes et leurs bourgades en déroute, toutes séparées les unes des autres > et menacées par l'invasion musulmane, transigent avec les soudans d'Egypte, de Syrie et de Mésopotamie^ en signant des traités où elles re* produisent en sens inverse les naturalisations qui soumettaient les châtelains de la campagne aux «Iles

ilaliennes. Les émirs, jadis dépossédés, reprennent le rôle de citoyens; leschrétiens, jadis conquérants, acceptent le rôle de Longobards subjugués, et beaucoup de princes chrétiens s'allient aux Sairasibs contre Téren-i toalité de nouTeUes croisades ei de noii?ell6s invasions. Les liospitaliers ei les templiers dédiïrenl Ptolémiis» la discorde bouleverse toutes les colonies, et aucun podestat ne parait pour la gouverner, aucune démocratie pour l'entraîner vers un nouvel avenir. Bientôt Tripoli> Ptolémaïs, iyr, Sîdon, Bérrouih tombent entre les mains des musulmans. Les chrétiens réduits à Chypre, sous Lusîgnan , deviennent feudatai-

Fes du sultan du Caire ; et Baudouin If, renversé du trône deO-Histanti-» nople en vaille depuis trente-sept ans, cède la place h Michel Paléologue, qui règne en chef des citoyens» < c'est-à-dire des Grecs.

À rintérieur^ l'Eglise aussi est aMaillie par ses châtelains, hommes qui mêlent des prétentions irop mondaines aux dogmes de Taseétisme univerièl, et qu'on accuse justement de n'avoir pas les idoes d l'envers, d après les principes du véritable chrétien : ce sont les docteurs de rUniversité de Paris ; leur chcl Guillaume de Saint- Amour déclare que rEglise est en danger, que le pontife, son consul cosnoopolite, empiète sur les vieilles franchises ; que ses* hommes^ lancés danS' le monde avec les grandes gueuseries des franciscains et des doiuinicains , bouleversent l'antique lii^ ran h ie en menaçant en même temps l'auguste tradition des mystères. Les docteurs les accusent d'être des tnhuns de discorde , de prêcher sans mission, de se f^Jmm* dans le peuple sans tenir compte des jorididiODS épiscopales , d'apporter de fiidies absointions à tous les débordements et de fomenter uu ianatisine inouï.

3S8 us iOOIStats

peut-être une nouvelle religion. UiieI^|ues-uns d'entre eux, «youieai-ils , aimoncent une troisième incarnation, un Evangile éternel^ TapparittoD prochaioe du Saint-Esprit, ralirogation de 1a< loi de Jésus-Christ et de celle de Moïse , une perfection évangélique qui serait la destruction de Tautique société et de TEglise du moyen âge. Et le pape les tolère ! Pourquoi dooc oondamuaait-il les Albigeois? Pourquoi prècbait-il la croisade du Languedoc? Pourquoi iiAmolait-il les hérétiques de la Provence, si, placé au-dessus du serment y supérieur aux lois^ dédaignant tout frein,

toute contrainte, toute bêtise, il les remplace par une plèbe d'inusés, soi-disant humble^ pour supplanter les grands de l'Eglise, et les rois de la terre? Tel est le plaidoyer de l'insurrection féodale; mais les citoyens de l'Eglise répondent au nom de l'unité et de toutes les révolutions accomplies depuis les temps des Longobards, que le demi-dieu de Rome doit fouler à ses pieds toutes les utilisables récriminations de la politique mondaine, mépriser les juridictions surannées, quand elles deviennent un prétexte de scission, et prodiguer les exceptions, qui propagent l'amour universel : ses gueux sont des saints, ses fanatiques des anges qui dans l'élan de leur désintéressement ébahi ne touchent pas la terre, et les gallicans, avec leur zèle national, vaniteux et bruyant, ne sont que des insurgés contre l'Eglise universelle. N'accusent-ils pas à haute voix tout le clergé pontifical? ne le dénoncent-ils pas à tout le monde? n'ont-ils pas cause commune avec les hérétiques? n'en répètent-ils pas les accusations sous une forme plus douce, mais certes plus dangereuse*^ ne parlent-ils pas d'abus, de désordres, de réformes à accomplir de changements à introduire ?

Aux flammes leurs livres! en exil leurs chefs! l'unité avant tout; avant de discuter, il faut être chrétien, et si l'Eglise était réellement en danger» c'est à voix basse, au cœur du sanctuaire qu'il faudrait le déclarer, et ce serait la trahir que de crier sauve qui peut ^ en s'avançant vers le camp ennemi.

Le débat finit tout à coup par un mouvement qui transforme le pape en justicier universel de toutes les dissidences présentes^ passées et à venir. Impartial entre les deux partis extrêmes, il étouffe la voix laïque de Saint-Amour^ qui compromettait le clergé^ et la voix incendiaire de Jean de Parme, général des francis-

cains, qui rêvait une troisième incarnation ; il tait disparaître une foule de désordres, d'abus, d'hérésies quasi-domestiques ; il terrassait l'indépendance hostile et la démente du fanatisme ; et, poussé par la nécessité suprême de lutter sans cesse contre ces deux extrêmes ineffaçables d'une raison incrédule et de miracles inutiles, il inaugure la scolastique qui combine la science et la foi d'une manière toute nouvelle. Aristote, qui était proscrit et présumé le philosophe responsable de toutes les hérésies ; les sectes condamnées du réalisme et du nominalisme qui avaient jeté un regard profane sur les mystères de l'Eglise ; les sourdes protestations des docteurs schismatiques ; les attaques incessantes de la curiosité, tantôt avide de connaître les mystères de l'islamisme, tantôt égarée dans les traditions de Taslrologie et de Palchimie, tantôt à la recherche de souvenirs païens, de sophismes oubliés, de dogmes incompris, d'inventions merveilleuses d'antiquité qui semblait réclamer contre les arrêts du temps, les proscriptions des empereurs contre les invasions des barbares, pour renaître sous une nouvelle forme, dût-elle ébranler la religion et en

99\$. LU roMixATS

gérer les constructions gothiques, tous ces éléments qu'aucun bâcher ne pouvait consumer, qu'aucun exil ne pouvait éloigner, qu'aucune répression ne pouvait comprimer, et qui laissaient pénétrer au fond du cloître la résurrection mondaine sous la forme inviolable et foudroyante de l'interrogation, de l'interpellation, de la dispute, de la définition, et en un mot de l'objection, furent enlevés, consacrés, naturalisés et déportés au sein de l'Eglise et exploités au profit de la religion qui les donna parmi le nouveau procédé judiciaire à l'imitation de la justice nouvelle qui triomphait. On posa en principe que les dogmes, les mys-

tères , et les miracles sont des faits primitifs, incoutestables , supérieurs à tout , aussi vrais et plus évidents que l'existence du soleil et des astres. Prétendre expliquer soit la Trinité» soit l'eucharistie, soit l'incarnation, c'était supposer que Dieu n'était pas Dieu , et qu'il fallait déduire son essence on ses modes d'un principe antérieur. On posa en-^même temps ce second principe que toutes les formes de la raison, toutes les faces de ^nature, tout ce qui existe, tout ce qui a existé sur la terre, ou dans le ciel est également une révélation divine, et que c'est préjugé, vain scrupule et véritable déraison que de s'efforcer du syllogisme, des idées, ou des mots , comme si Satan avait inventé l'univers à la place de Dieu. Que si le spectacle de la tradition divine et le drame éternel de la religion ne concordent pas avec le spectacle de la tradition humaine et le drame éternel de la philosophie ; si la Bible semble fautive; si Dieu semble en défaut ; si la nature s'insurge parfois contre son Créateur ; si les deux révélations de la foi et de la science , également vraies, éclatantes et libératrices, semblent se contredire» toutes leurs contradictions-

Ugiiized by Google

AMs Tom L*BUaoPB. 39i

lions ne sont que des nuages, des brouillards, des obscurités personnelles et ?Libjectives des docteurs, et nonseulement il est permis de se les avouer, de les connaître^ de les explorer, mais c'est un devoir sacré de s'attacher à objection comprise dans toute sa force» et c'est un mérite suprême d'y répondre en Jetant la lumière au milieu des croyants. Liberté pleine et entière fut donnée à tout le monde, sous la condition de la foi; tout fut permis» pourvu qu'aucun docteur ne songeât à inventer des miracles pour suppléer à son ignorance^ ou à nier Dieu si sa raison

sommeillait, et c'est ainsi que la scolastique fut renouvelée, créée une seconde fois plus grande qu'elle n'avait jamais été, et imposée à l'Université de Paris par les deux plus grands esprits de l'époque, saint Thomas et saint Bonaventure. Les résistances et les tracasseries des premiers docteurs, les bégayements d'Abéiart, les alarmes de saint Bernard, le zèle antipagan qui proscrivait Aristote, la science infantine qui rinvoquait, les algarades gallicanes, les scrupules de Saint-Amouï", l'opposition rouliiiiicre et revèche de l'Université de Paris, tout le passé de la scolastique se trouva submergé par la foi et par la raison des deux saints italiens et par la nouvelle concordance, qui fut une véritable guerre civile admise, tolérée et dominée par le grand podestat de l'Eglise. Le conclave, institué pour la première fois en 1272, enleva l'élection du pape aux hommes pour la rendre au Dieu des deux révélation.

LES GUELFES ET LES GIBELINS

Tempo di niorii e àt «iragi j ipieno.

Grossa.

CHAFITSB I

. L'OMQINE oS8 PEUX SECTES.

Effet du xizi« siècle sur l'origine des guelfes et des gibelins.
— Erreurs des écrivains plus récents sur le même sujet. ^ Les

deux siècles viennent du progrès de la guerre civile au moyen-
âge où les combattants méprisent les ordres du podestat.— Ca-

ractères des deux sectes. — 1<> Elles s© révèlent par une bataille rangée à la suite de laquelle une moitié des habitants partent pour l'exil.— 3« Leur'guerre est toute sociale.^ ^ Soumise à une nouvelle discipline sous la direction des capitaines du peuple.— 4« Associée aux combats et aux séditions des ■villes étrangères. — 5« Tournée vers le but de créer une nouvelle église démocratique ou un nouvel empire légal. — 6o Sans solution et éternelle comme une antinomie métaphysique. — 7o Elle crée un nouveau peuple plus nombreux. — 8^ Et prend possession de toutes les contradictions économiques de la guerre municipale.«*^s perspectives variées expliquent les diverses opinions sur l'origine des deux sectes*

A la mort de Frédéric U, la lutte des citoyens et des concitoyens cède la place aux combats mille fois plus atroces des guelfes et des gibelins. L'Uoterrègne de renaissance dura trente ans pour l'Allemagne^ soixante pour l'Italie> et tous les ans la guerre guelfe et gibeline grandit, s'étend et s'envenime, pour durer, à travers des révolutions postérieures, jusqu'aux derniers jours de la renaissance italienne.

Pourquoi ces fureurs, pourquoi ces horreurs à l'instant même où l'Italie échappe au joug de l'Église et de l'Allemagne ? Chaque TiUe nVi^Ue pas suivi^ monté la réaction^ N'est-elle pas libre de garder ses podestats modérateurs de la guerre universelle? Une épée les Deux-Siciles de rester sous un roi? Qui défend aux lombards d'adorer le pontife ? Enfin,

*J96 l'origine

pourquoi ces noms et ces sectes défectives proverbiales pour caractériser la folie des haines d'Italie ?

Les chroniqueurs contemporains illustrent un nouveau mystère au mystère des deux sectes. Les uns

disent (il y avait anciennement deux frères, l'un appelé Guelfo, et l'autre Ghibellino, étant en lutte, soumièrent leur différend à l'empereur qui donna gain de cause à Gibeline. Alors Guelfo dégaina l'épée et déclara au pape, en commençant la guerre qui devint plus tard celle des guelfes et des gibelins. Telle est l'explication de Jean Villani, qui fait planer ainsi sur l'histoire des deux frères fantastiques deux spectres d'une nomenclature bizarre, destinés à perpétuer par enchantement la fureur d'un premier combat. Chez Saba Malaspina, les spectres sont deux femmes féériques qui descendent du ciel en se combattant, et quand elles touchent la terre, elles transmettent soudain aux mortels des fureurs inconnues, et les discordes se multiplient pour devenir éternelles. Chez Azario, les deux fées deviennent deux démons, Gebel et Guelf, qui s'emparent des deux glaives tombés des mains du pape et de l'empereur, et poussent les humains à des batailles acharnées. L'auteur de la vie de Cola di Rienzi remplace les démons par deux chiens de Florence. « Un soir, dit-il, que le bas peuple (qui) travaillait après le souper » deux chiens, s'attaquèrent « dans la ville de Florence. L'un s'appelait Guelfe, l'autre Gebelin; et toute la canaille arrivant à ce bruit favorisait, les uns Guelfe, et les autres Gebelin. » De là l'origine des deux sectes. Mathieu Villani se livre d'embarras par un jeu de mots. D'ailleurs lui, les « guelfes sont ceux qui gardent la foi (guarda-fé), et les gibelins sont des guides de guerre (guidabelli), et ils se pré-

sentent toujours en effet en provocateurs de batailles et de combats. Les plus savants chroniqueurs répètent tous la même

fable de Guelfo et de Gebelino. <t A quelle

ff époque, dit Georges Stella, ces deux noms d'enfer de guelfes et de gibelins sont arrivés en Italie, et comment s'y sont-ils propagés? Je n'ai pu le savoir, si « ce n'est par la chronique florentine; » c'est-à-dire par le récit de Guelfo et de Gebelino. Les chroniqueurs étaient pourtant contemporains ^ d'ailleurs ils appartenaient eux-mêmes à l'une ou à l'autre des deux sectes, et ils ignoraient la cause de leur propre combat. Au cœur même de la lutte, en 1300, le pape Grégoire X disait aux magistrats et aux seigneurs de Florence : « Les noms de « guelfe et de gibelin sont-ils connus de ceux-là mêmes « qui les prononcent? » Comment se fait-il que les Italiens s'entre-guerrent et qu'ils ignorent le motif de ces massacres ?

D'autres écrivains très-éclairés expliquent l'origine des deux sectes par un combat domestique qui aurait éclaté au sein de chaque ville : à Ferrare, à propos de la Machesella; à Florence ^ à cause de messire fiuondelmonti ; ailleurs, pour des raisons analogues. Telle est la théorie adoptée par Machiavel ; et il montre les guelfes et les gibelins l'union des factions locales et accidentelles, de vraies maladies, » maladies ou pestilences indigènes, nées d'une malédiction primitive qui divisait les citoyens. Indigné de les voir déchirer la patrie, il les accuse de bouleverser Florence pour des causes futiles, l'exposant sans cesse à l'intervention de Rome, de Milan, de l'Allemagne et à des désastres continuels inilieu plus forts que toutes les ressources du gouvernement florentin. En effet, les guelfes et les gibelins se rallient au pape, à l'Empereur,

I. OKIGI^K

à rétranger; ils dinolTent la oommuoe; ils rendent inutiles, en apparence darooins^laYidoiredeLegnanOy la paix de Constance, la magistrature dn podestat, et

condamnent la péninsale à l'anarchie en lui imposant une déviation unique , inouïe ^ exceiillionnelle dans rhistoire de tous les peuples. Mais comment attribuer ce désordre, cette anarchie, grande comme l'Italie à la Harchesella, à messire de Buondelmonti, à des ren* contres accidentelles, fugitives ou futiles? Les mariages rompus, les enlèvements, les querelles, les duels, tous les hasards enfin de la vie étaient-ils un privilège à l'Italie ? N'auraient-ils pas dû engendrer des guelfes et des gibelins dans toutes les villes de la terre , depuis ie commencement de l'histoire? L'explication de Maddavel revient au meurtre de Guelfo et de G^idino, autant de fois multiplié qu'il y a de villes en Italie , et le génie de la politique italienne se trouve ainsi endelaut sur son point le plus décisif.

En général, les écrivains et les historiens c<mfondeni, comme Poggi, les deux sectes nouvelles avec les deux grands partis dn sacerdoce et de l'empire^ et il est incontestable que les gueités arborent le drapeau de itglise , et les gibelins celui de l'empire; que les Welfes de Bavière ont été les défenseurs les plus fermes du saini-siège, que la maison de Gebelin n'a pas cessé de combattre les papes;;que l'Allemagne a été ainsi scindée en deux partis opposés. Cependant , de là aux guelfes et aux gibelins il y a tout ua abîme. Les deux sectes ne maibent plus à la suite du pape et de l'empereur, et ne s'enquièreent plus des évêques élus ou des évêques imposés; elles agissent pour leur propre compte, en pro-

fitant de la Vbevié du grand interrègne qu'elles repoussent sans cesse. Quand bien même elles voU"

biyiiizeo by

• draient suivre encore les dues Welfes ou les empereurs de Gebelin rAllrmngne ne saurait plus les leur donner. Depuis Olhon IV;, les Welfes sont s^a ris pouvoir, eldepuis FrfHléric H, \vs j^eheliis se dispersent comme leurs anciens adversaires. Dès l'2r>0, l'empire échappe à la dynastie de Bavière et à celle de Franconie pour se livrer à la guerre des citoyens et des concitoyens d'après limpulsion reçue de Tltalie. Pourquoi donc les Italiens se déchireraient-ils plus (jue d'autre fois les AUeniands |K)ur une (jnerelle oubliée de rAlleinagne? Et s'ils continuent celte guerre insensée avec robstinaliou d'une folie inspirée par deux fées ou démons , pourquoi ne prennent-ils pas les noms à* Alphonse de Cas^ titte, de Richard d'Angleterre » d'Albert d'Autriche ou ^Adolphe de Nassau, en un mol, des empereurs qui se coniliatlent en Allemagne? L'obsciu ilé est profonde, et Bluratori qui attribue aux sectes allemandes la nouvelle lutte de litalie, s'emporte encore plus que Machiavel contre cette sédition dans laquelle ii ne voit qu'un « mélange de frénésie et de démence, des sectes < diaboliques et maudites, des batailles et des combats « innoml)t altlt s]»onr de vains riKHs. sans considérer si « on t^aet iliail les richesses , le sang et la vie pour une « cause juste ou utile. » Comment, en efil'ct, une guerre d'étymologie pourrait-elle produire de pareilles conséquences, à moins que la racine des mots ne fût douée du pouvoir magique d^évoquer les démons de l'enfer?

Non, les guelfes et les gibelins ne viennent ni de deux treres inconnus, ni de deux fannih s municipales, ni des Welfes et des-

Gebelins de l'Allemagne, surjassés en Italie par les consuls, par la guerre municipale, par la guerre aux châteaux, par la lutte enfin des citoyens et des concitoyens. Cette phase qui, après la chute du

L ORIGINE

royaume des Loigobards^est peut-être la plus décisive de l'Italie^ on s'explique que par le progrès des révolutions italiennes, et par une analyse exacte de Tère . des citoyens et des concitoyens que nous avons rétablie. Sa loi souveraine, sa dernière formule est celle du podestat qui règne en grand seigneur sur la guerre civile à moitié dissimulée^ et qui, grâce à sa double qualité de dictateur et de juge^ se trouve entraîné vers une contradiction nouvelle. Comme dictateur, il est homme politique, il attaque, il défend, il prend des mesures exceptionnelles, il emprisonne, il bannit, il pend à discrétion , il rase les maisons, les châteaux, il supprime les réunions suspectes, il arme, il désarme la ville, il est le capitaine de l'armée^ il suppose l'existence de deux partis hostiles, de deux tendances opposées, de deux traditions contradictoires, et il établit l'ordre en lui-même plaçant la liberté sous l'administration sommaire d'une révolution continue. Comme juge, au contraire, l'homme de loi , l'aveugle instrument de la justice; devant lui, les partis, les traditions, la force, la faiblesse et le passé des familles ne doivent^pas compter. Impartial et impassible, il ne doit se permettre aucune mesure discrétionnaire, aucun acte arbitraire, rien qui puisse blesser la liberté des citoyens ou des concitoyens. Les deux qualités de dictateur et de juge s'excluent donc réciproquement; l'un compromet l'autre, l'un doit

disparaître : mais laquelle? Celle du juge? Non, le juge restera; créé parla révolution des citoyens, il ne pourrait être surpassé par une justice supérieure. Étranger, éclairé, assermenté au statut, entoué de chevaliers et de légistes, intéressé à réprimer les désordres, à administrer avec justice, d'ailleurs, dans TimpoBsi-bilité où il est d'abuser d'un pouvoir contrôlé par

DÈS DÈUX SÈCÈS.

la révision du »indaeato, on ne pourrait le congédier sans tomber dans la justice des consuls, qui serait Fia- Vistice des haines, des rivalités, des vengeances, des

mille hasards de la gaene civile; c'est donc la dictature qui se trouve compromi>o. Elle pervertit ses facultés de juge, elle nuit à son iupartialité, elle n'est qu'une transaction^ une injustice continuelle entre les deux partis qui se combattent; à la merci de tous les hasards et de tous les caprices d'une guerre qui s'étend en multipliant chaque jour les rixes les querelles et les batailles, elle s'use d'elle-même au milieu du désordre, et on peut la comparer à ces cierges allumés qui mesuraient le temps laissé aux proscrits pour sortir de la ville. Après avoir étouffé les séditions inutiles, les éclats de colère^ les Tengeances inspirées par les tradi-tiens des familles, les rencontres entre des parentés détachées, tôt ou tard un moment arrive où le despotisme du podestat se trouve dans le cas de la police des modernes y qui réprime les émeutes et succombe aux révolutions.

Le jour où la guerre civile déborde le podestat, Pillusion du juge -dictateur s'évanouit; le despotisme

moitié civique et nioUic léotlal qui servait de trait d'union entre les citoyens et les concitoyens ilisj.araît, les premiers de-

vieiment guelfes, les seconds gibelins^ et alors on entre dans Tère de la guerre à outrance^ où ron reconnaît les traitsqui caractérisent les deux sectes.

1. Elles se révèlent par une bataille rangée sur la place, et reçoivent leur nom quand elles visent à s'exterminer liiatuellement , sans ménagements, sans merci ^ sans qu'aucune considération arrête le feu des combattants. Dès lors plus de rencontres irréliéhies^ plus d'escarmouches partielles, plus de meurtres

Ml L*oai6ISB

inditiduds, plus de retraites Voldtifalired dues fiUitôt â

l'orgueil qui repousse une humiliation qu'à Une véritable défaite civique ou féodale ; la haine louche à sa dernière conséquence; on proscriit les partisans par milliers, on rase leurs maisons par centaines^ on confisque les biens des Tainclis i tmt qui ne se hâtent pas de fuir ^ont impitOt^bleiiiént liiassactés dans les rueà ; le génie de Texternl iriation demande des héCâcônibeS , aucune ville ne peut se dire erucfè ou gibeline, si elle n'a expulsé la moitié de ses habitants. Mais roux qui restent tremblent, pâlisent au moindre bruit, et multiplient les sentinelles , les postes; menacés par Tarmée des exilés, ilsToient la campagne entahie, les tlllagés incendiés^ les forteresses enletées^ etquând le^ émi-grés rentrent, les proscripteurs Sont proscrits à leur tour; leurs palais, leursmaisons, leurs tours, leurs biens, leurs richesses, tout est sacrifié sous le marteau des démolis^nrs on soUs la hache de la loi. C'est ain^i que Ton vit en eotnbaiUnt an milieu d'expul-diûils alterriées, et l'attenuation des eiils est le premier caractère de l'époque , le^eul moyen pour en déterminer la date a[)pro\imative dans la majorité des villes italiennes. D'apies les

documents qui nous restent , de 1000 à 1100, on ne voit (l'ité o
expulsions dans toute l'Italie; de 1100 à 1150, (m éti tott 10; de 11
M à 1240, on en compte 41 , simples ptéînâes atl inillea de Tagl
tattom naissante qui réclde la réforme du podestat. De 1240 a
1350, on trouve 139 expulsions; de 1350 à 1522, il n'y en a plus
que 19. Qu'on modifie ou qu'on élève ces chiffres à loisir pour
eiñfbras^ les exils des villes et de^ innombrables bonf^ gade^ do-
tit fhirfûffé nous est incdnnue, tes additions du JeÉ rnodflilcaf-
donsne pourront eâ âftéter les proporCioné primitives et nous
pourrons établir que l'ère des guel-

DBS DEUX 8EoTSS. 403

fes et des gibeUns commence Tert 1240^ qu'elle se gédéralise
 en 1350^ et que c'est Fère du grand interrègne, saufflesvillesoù,
 par des circonstances spéciales, l'interrègne se trouve anticipé ou
 retardé. La raison coûiirme la date donnée par la statistique des
 expulsions. En effet Frédéric II voulait couper court à la révolu-
 tion de la guerre ciTile> et le Jour où il était vaind> en 1250> la
 guerre dville deux fois plus violente passait des citoyens et des
 concitoyens aux guelfes et aux gibelins.

II. Le combat est entièrement social. Les deux partis tiennent également à la ville; ils sont également gagnés à la civilisation ; ils obéissent à une même loi souveraine> acceptée dans sa dernière forme consulaire et judiciaire. Le châtelain naturalisé ^ guelfe ou gibelin^ ne peut plus vivre dans la campagne entou-
do baadits, dans des donjons sauvages et ruineux, avec un faste militaire sans à -propos. Hors de l'atmosphère du commerce , de l'industrie > des grands conseils^ des consuls^ des magistratures, il voit à la richesse com-^ promise, ses rentes anéanties^ son existence mutilée; et si d'anciens châtelains lui proposaient

de raser sa ville d'addition, il serait le premier à la détendre. On ne lutte que pour la conquérir^ pour la subjurer entièrement à Tune des deux castes; il rie a^agit que de sa* voir si la république sera aristocratique ou démocratique, féodale ou mercantile^ et sur ce terrain étroit^ clos, barricadé tout autour, avec un air et un jour contestés par des voisins, les colliers:ittants, jetés les uns contre les autres par la fatalité des idées et par l'entassement de la population, sont forcés de s'entre-détruire, de s'entr'égorger, des'anéantir^ car la victoire doit être à l'aristocratie ou à la démocratie, aux grands ou aux

104 l'origine

petits, sans transaction possible; l'anarchie « pleine, entière, illimitée, continue, met en doute toutes les

propriétés et pèse aussi fortement sur le moindre florissant que sur toute lâcheté.

III. La guerre outragée impose aux deux camps la discipline la plus rigoureuse, et chacun d'eux a son assemblée, ses capitaines ou capitaines, son gouvernement, son trésor, ses finances ; chaque assemblée de parti devient un foyer de relations intercommunales, d'ambassadeurs, d'émissaires, de commissaires pour manœuvrer au milieu des descentes impériales, des interventions pontificales, des guerres^ des invasions qui changent à chaque instant tous les points d'appui et toutes les alliances. Ce ne sont plus les inimitiés personnelles, ni les mariages rompus, ni les fiancées enlevées, ni les duels du vieux temps qui décident les éclats intérieurs et le mouvement des expulsions^ ce sont des motifs politiques puisés dans l'intérêt général, dans des prévisions savantes, dans des événements lointains, tels que les élec-

tions des papes ou des empereurs, ou comme les insurrections des villes dont les événements exercent une influence sympathique sur les forces des deux partis. La discipline guelfe ou gibeline modifie la loi souveraine de la république pour substituer à l'impartialité antérieure le règne des partis. Le podestat tombe au second rang; on lui enlève la dictature politique pour la transmettre au capitaine du peuple. Indigène, chef de la garde nationale, chef de l'armée, président de la république, le capitaine est l'âme du parti, l'homme de la secte victorieuse, l'ennemi le plus cruel des proscrits, le chef le plus compromis parmi les proscriptionnaires. On ne laisse au podestat que les pouvoirs judiciaires ; mais choisi par le parti, il

DES DEUX SECTES. — 405

il n'est plus le ministre de Taveugle Thémis, il est le bourreau délégué des maîtres de la république, qui lui

remettent une balance tordue et des poids faussés en lui arrachant le bandeau d'impartialité. Le parti, voilà la loi suprême; il est tout, il est inviolable et sacré; lui appartenir, c'est en partager l'inaltérable sainteté. L'homme qui lui reste étranger suspect, hostile > dégradé, ne peut être qu'un coupable, et s'il ne l'est pas à la première occasion il le deviendra. Les anciens, les consuls, la credenza, le grand conseil, le gouvernement tout entier obéit à l'idée guelfe ou gibeline sur laquelle est contrôlée par l'assemblée du parti, par l'envie des démocrates, par la volonté des grands, par la fureur des amis, par les idées des ennemis, par les manœuvres de la secte plus puissante que les parlements.

IV. La discipline des deux sectes s'étend au delà de la ville qui les nourrit ; en regardant les cités des alentours, elles y trouvent

la même lutte, les mêmes guerres, les mêmes partis également organisés; les Uberli de Florence se voient associés par la féodalité aux Paneiàiehi de Pistoie, aux Cœeo de Yiterbe, aux Montccchi de Vérone, .aux Maschcraii de Gênes, aux Filippeschi d'Orvieto; d'un autre côté, les Buondelmonti de Florence forment le parti corrélatif aux Cancellieri de Pistoie, aux Gattide Viterbe, aux Sanbonifazio de Vérone, aux Rumpini de Gênes, aux Monaldescbi d'Orvielo; la politique étran<^Lre révèle à chaque société des chevaliers ou des piétons une immense série de sociétés analogues, et toutes les sociétés fraternisent par les émissaires, par les ambassadeurs , par les ora* leurs; toutes les sectes ne forment que deux sectes, tous les partis ne forment plus que les deux grands partis italiens. Les émigrés nœnades, par milliers.

406 l'origibb

ODueot tout im Uqqi^ muliiplieDi loi relation»;» don» Qont des armé» nomades aux danx camp»; loa confanla deidenx leo-toa troublent at bonleveneni la polw

tique exciusiveinent municipale. Tout État cesse d'être un État pour ge trouver à la merci ilt s révolutions supérieures, imprévues, où les guelfes et les ^^ibeins le trahissent pour le livrer à la nation, et c'est ainsi que lea Italiens fraternisent pour la première fois au milieu des carnages, à la lueur des Incendies, quand les irilles sont des champs de bataille et qu'aucun homme n'est sûr dû se coucher dans une ni;ii:~oa qui reste di*)lout jusqu'au lua-tin. Les coups d'Etal, les surprises nocturnes, les sacs et les branles épouvantables des expulsions jettent les indîTldus un à un pardessus les toits, les condamnent i ebercher l'équilibre dans leur chute au milimi d^une nationalité qui n'existe pas et qui peut-être n'existera jamais. L'anarchieédievelce envahit toutes

les régions; et les combattants de l'home, les juges de la Sardaigne, les bandits de la Corse, les partisans de la basse Italie, les hommes des batailles italiennes, quel que soit leur titre féodal ou ecclésiastique, pontifical ou impérial, sont tous entrelacés par les deux grands partis de l'Italie. Même au loin, sans qu'elles le sachent, avant qu'elles s'en doutent, toutes les nations de l'Europe reçoivent un rôle, une mission, une marque, un signe de ralliement transmis par la guerre italienne qui compta sur l'Allemagne au nom des gibelins^ sur la France au nom des guelfes» sans renvoyer aux autres nations alternativement despotiques ou légales, et depuis le Portugal jusqu'à la Russie, destinées à devenir guelfes ou gibelines. La contradiction universelle pénètre toute disciplinée dans les maisons, dans l'intimité de la vie, dans les moindres détails des habitudes

vu OBUS OKTB8. 407

domestiques; une moitié de l'Italie agit au rebours de l'autre. Les drapeaux^ les couleurs^ dit Osio, les fruits de la terre^ la manière de se promener^ de claquer « les doigts, de bâiller, tout devient signe de parti, « dans les jeux, dans les églises, dans les réunions, sur les places, dans les maisons. Les habitants de Ber- o ^aine égorgent dans la nuit des Calabrais, leurs hôtes, « les ayant vu du parti contraire à la manière de couper « Tail. Les gibelins mettent leurs plumes à gauche, les « guelfes les mettent à droite; les gibelins prêtent ser- « ment en levant l'index^ les guelfes lèvent le pouce; les gibelins coupent les pommes de travers, les « guelfes les coupent perpendiculairement; les gibelins se servent de vases simples, les guelfes les ont ornés; les premiers portent la robe^ blanche, les seconds la portent rouge; les uns ôtent aux animaux^ les autres les

aiment avec leurs or couleurs naturelles. » On oppose l'armoirie à l'armoirie, l'aigle rouge à l'aigle noir, le nombre trois au nombre deux, la gauche à la droite ; pas de puériUté qui ne serve de pré-texte à la contradiction des partis*

V. La lutte pénètre dans le pacte de Charlemagne pour transformer TÉglise, d'après les idées des guelfes, et l'empire d'après celles des gibelins. Ce n'est pas que les uns ou les autres songent à se soumettre aux deux chefs de l'Italie ou à leur rendre un ascendant quelconque. Le pape erre, jeté d'une ville à l'autre par le vent des révolutions, personne ne songe à lui ; Fem* pereur n'est ni connu ni reconnu, et on maintient soa absence, que les peu plesont décrétée. Hais la oontradctcion générale (|ui met tout en question et qui place toutes les idées, toutes les notions, tous les principes entre la gauche et la droite, entre le trois et k deux, et donna

deux sens à tout^ depuis la manière de couper Tail jus^ qo^ à celle de porter Tépée» force les gaelfes et les gibelins à s'élever, d'abstraction en abstraction, jusqu'à une

formule, jusqu'à un Dieu qui représente la nouvelle révoUilion ; el le j»apc, c'est-à-dire le pouUicatde l'univers, l'empereur^ c'est-à-dire la loi de la terre, se transforment pour répondre aux aspirations des deux non- Telles Itaiies. Les guelfes invoquent ou imaginent un pontife 9 chef de la démocratie universelle , arec des foudres toujours prêtes contre les châtelains, contre les conciloyens, contre l'empire d'Allemagne, et placé à la tête du genre humain régénéré par la force des grands conseils, des consuls, des podestats, sans qu'il reste un seul donjon sur la terre. Toutes les idées sur la suzeraineté théologique de l'Église, sécularisées» arrachées à l'enveloppe religieuse, vulgarisées,

mises à la portée des boutiquiers, des marchands, des marins, réduisent l'empereur à ne plus être qu'un roi tonsuré, hébété, obéissant à genoux, et vassal du pontife. Les gibelins» au contraire» rêvent un empereur chef des républiques féodales» sévères» sombres» où tout soit à la plèbe et aux grands sans milieu entre la mesure et le palais, sans qu'un bourgeois dicte des lois aux seigneurs, sans (ju'aucune forteresse soit rasée dans la campagne » sans que l'industrie ou le commerce désarme la ville , en lui enlevant ses soldats* Pour eux» le pape n'est que le premier sujet de l'empereur» une maladie nécessaire du genre humain» le compendium des faiblesses de l'humanité , un étrange soupire vers l'inconnu de la vie à venir, un chef subalterne qu'on doit soumettre à la loi et conserver, parce qu'il faut des évêques aux villes , des curés aux villages» des cérémonies religieuses à la foule et des

DBS DBUX 8BGTE9, 409

capucios à la canaille^ pour prêcher Tobéissance aux grands seigneurs absorbés par la profession des armes» la tradition des amours, la distraction de Thérésie et les Initiations niystériennes de la science. Le pape de

Roiie et l'empereur d'Allemagne sont si étrangers au pape et à l'empereur des deux sectes; il y a si peu de corrélation entre les deux véritables chefs de la chrétienté et les deux demi-dieux des liataies italiennes, qu'au commencement de la lutte , en l'empire est vacant; et que plus tard, avec Rodolphe d'Habsbourg, il est en paix avec l'Église, au moment même où les deux sectes ensanglantent le plus cruellement toutes les villes. Plus tard encore, les deux chefs restent étrangers au combat; on voit des pontifes gibelins comme Nieolm IV, Martin 111, Jules 11, Léon X, Ctêmeni

F//, tandis qu'on trouve des empereurs guelfes comme Rodolphe de Hapsbourg, Charles IV, Robert et d'autres.

VI. Nous avons dit que les citoyens et les concitoyens étaient engagés dans une guerre sans issue : il va sans dire que l'impossibilité de toute solution, de toute conciliation, de toute victoire définitive se reproduit chez leurs successeurs, les guelfes et les gibelins : les premiers représentent une démocratie désarmée, aveugle, crédule, incapable de s'orienter d'un bout ni vers et d'y trouver sa place, condamnée à se nourrir de fables, d'absurdes comédies, et à se morfondre par une envie progressive et perçante qui abat toute supériorité, toute indépendance individuelle, toute liberté intellectuelle comme un sacrilège ou un attentat contre l'égalité générale. Son habileté consiste uniquement dans cette obstination myope et irrésistible qui multiplie ses efforts, en ajoutant à son chiffre une série de zéros

410 l'origine

pris à la base dans les bas-fonds de la multitude qui

rampe dans les villes; de ce côté, les gibelins ne représentent ({une liberté légale, insolente, tyrannique, inflexible dans ses plus vieilles formes, et sans discrétion ni pitié, ni intelligence pour les intérêts mobiles et multiples du peuple. Aucune des deux sectes ne peut prévaloir : l'Italie les réclame également toutes deux; elle demande aux guelfes le progrès, la mobilité, l'égalité, la démocratie; aux gibelins, l'intelligence, la consistance, le génie, l'inspiration, la liberté. Les uns ou les autres resteraient seuls par une hypothèse inadmissible, leurs adversaires seraient anéantis, que la dualité paraîtrait plus forte, plus brillante ([n'importe, non pas à cause de cette nécessité vul-

gairé qui donne des réactions à tonds les révolutions, mais parce que les guelfes adnieltent l'empire» les gibelins admettent TÉgli-so ; les uns et les autres reconnaissent ce principe supérieur de toutes les révolutions italiennes , la distinction des deux pouvoirs, Tesprit et la loi, la foi et le droit, le citl et la lerrt, la conscience de l'individu et le bras de la société, l'unité du genre humain et celle de l'État ; et toute thèse fondée sur l'un de ces termes engendre fatalement l'autre comme progrès indispensable et supérieur, quelle qu'en soit la forme ou la conception. L'Italie s'avance par une série d'attractions et de répulsions électriques qui s'alternent à coups de foudre sous l'empire de la fatalité, avec des proscriptions réciproques. Au reste, l'impossibilité d'une victoire définitive se révèle matériellement, quand on regarde les procédés de la guerre. Si les guelfes propagent la légalité, pourquoi les gibelins ne s'empareraient-ils pas du fait accompli pour le garantir par la loi ? Pourquoi la loi ne pourrait-elle pas

\q surpasser même le transportant dans les villages^ dans les âges, dans de petites républiques, chez les ennemis même de la république? Si l'Église est démocratique au nom du peuple, pourquoi l'empire ne le serait-il

pas au nom de la plèbe ou de la campagne? Si le pape de l'Église secoue le flambeau de la révolution à Milan, à Padoue, à Florence, pourquoi le parti de l'empire ne limiterait-il pas à Lodi, à Fam, à Vérone, à Sienne^ à Arezzo, à Parme? Dans toutes les villes militaires les citoyens suivent l'empereur avec une démocratie officielle et internationale d'alliance, et si elles sont en décadence dans la haute Italie, au Midi , l'Italie, organisée au rebours du Nord, s'avance avec les citoyens tous impériaux comme à Lodi et à Vérone, et avec Palerme dont le rayon est gibelin > tandis que

les Tilles en décadence du Midi sont toutes guelfes et pontificales. Rome elle-même a des citoyens gibelins en dépit du fape , qui appuie les châtelains guelfes et rétrogrades. Comment la luUe linirait-elle, quand la solution est contestée par tes idées mêmes pour lesquelles on se bat, par la terre qui nourrit le combat, par la contradiction qui rend cbacun des deux partis a la fois citoyen et concitoyen , en associant la féodalité do Midi

avec la démocratie des villes du .Nord, taudis que Ils châtelains et les couciloysens du iNord s'allient avec les citoyem de PiUmmi Telle est la lutte des deux sectes» aveugle comme une antinomie métaphysique , condamnée à des massacres continuels et à renaître sans cesse de ses propres contradictions*

Vil. Serait-ce eu pure perte? Non; c'est au profit de tout le monde; et si la révolutiou des évêques a créé le premier peuple, si celle des consuls a conslitué le second peuplOi si le troisième peuple a surgi pendant la

guerre aux cbâteaux , la lutte guelfe et gibeline^ avide de sang et de partisans, ne peut se développer sans évoquer du néant de la multitude un nouvel essaim de toyens appelés à participer au droit de combattre» qui

devient le droit de cité. Quand les guelfes triomphent, les arts et nietier s doublent la masse du peuple officiel. Uuand les gibeluis 1 eui portent» ils réhabilitent les métiers les plus vils, les industries les plus dédaignées, les arts mineurs; les a picoolini, i» les « senza bragbe, n le peuple maigre, le « ciompo» » toutes les variantes de la gueuserie italienne arrivent Tune après l'autre sur la scène pour jeter Tépouvante dans le coffre-fort du bourgeois.

VIII. La guerre municipale accepte la nouvelle révolution, et sans s'effacer devient régulièrement guelfe et gibeline. Dans le premier moment des deux sectes, chaque ville est scindée en deux villes hostiles, dont les

alliances et les ramifications se propagent à travers l'Italie; toute cité semble oublier ses intérêts, ses roules, ses débouchés, ses conquêtes naturelles, pour ne suivre que le parti qui triomphe et qui ũxe ses alliances d'après son drapeau, sans tenir compte des anciennes rivalités. Peu importe aux guelfes de Modène que Bologne soit rivale, pourvu qu'elle soit guelfe; ils y trouveront un appui, un asile et des amis. La guerre franche du vieux temps se laisse déborder par des conspirations, des surprises, des révolutions, des interventions mutuelles; le style, la forme même des chroniques attestent cette transformation de la guerre; on ne se borne plus à citer les villes qui se combattent; on cite les partis qui com[>]lqiiient le combat; on fait figurer les bannis comme des puissances belligérantes. On dira que Parme et les bannis de Plaisance attaquent Plaisance. Partout

DBS DEUi sliorfid* 4iJ

la guêtre municipale plie sous le yent des révolutions qui se propagent en édats sympathiques, par des années de partisans, par le secours des sectaires, par un moure-

meiïl incendiaie où chaque révolution en fait éclore vingt autres dans les alentours et conune enteu de iile, jusqu'à ce qu'un éclat en sens inverse déieruiine à son tour avec la même rapidité une nouvelle série de sédi* tiens. Gomment les Tilles pourraient-elles songer aux vieux plans dictés par les rivalités municipales, qnand tous les événcinents de 1 Italie et de i Europe se reper-

cutent dans leurs murs pour y réveiller des fureurs inouïes, des rages sans exemple^ des catastrophes épouvantable;»? ^

Mais la fatalité qui a mis en opposition les villes romaines avec les villes royales se charge de réparer Toubii des honiiiU'S en exigeant que lu ^lici rc continue sans relâche. Pavie ne saurait suspecter sa iuLte contre Milan sans se perdre elle-même; Padoue ne saurait respecter Vérone sans être vaincue, subjuguée > étouffée. Le combat est nécessaire^ l'union guelfe ou gibeline ne peut réluder ; les villes rivales n'ont qu'à exister pour s'absorber, pour s'endommager, pour s'entre-détruire mutuellement , et si la logique des partis efface les inimitiés de terroir, la logique de Téconnonne politique les rétablit sans cesse. 11 en résulte que ce mouvement des explosions trouble momentanément tous les systèmes d'hostilité, et qu'après plusieurs secousses les deux idées guelfe et gibeline exploitent elles-mêmes les rivalités municipales, les adoptent, et la lu lie des deux sectes s'établit d'aplomb sur la base des inimitiés géographiques. Dans les villes romaines, ce sont les guelfes qui l'emportent sans cesse, tandis que les gibelins sont prédestinés à des catastrophes continuelles el

41 '4 l'originb

vice versa, dans les villes royales^ les gibelins triomphent toujours, tandis que les guelfes sont toujours humiliés. De méoie, dans le Midi où le niouTement s'interYertit, Pàlerme, la ville de Tunité militaire, devient gibeline comme Pavie , bien qu'elle soit florissante, au rebours de Pavie qui déchoit, et les villes buuuliées par Palerme et amies du pape devienueui guelfes, bien qu'en décadence, au rebours de Milan^ qui prospère. Chaque système d'inimitié se rétablit en devenant guelfo*gibelin , et sous le mouvement des expulsions alternées le parti régnant dans chaque

ville est contraire à celui qui triomphe dans la ville ennemie. Ainsi, pendant la première contusion de la période guelfe et gibeline, au milieu des premières expulsions, on ne saurait âxer le tableau des systèmes d'inimitié. D'une année à Tautre» la même ville passe d'un camp à l'autre : il n'y a pas de règle , pas de crilerium pour suivre ses ligues, et au inoiiient oii loa croit avoir perdu le fil, on le retrouve sous main. Les inimitiés que Frédéric Barbe-rousse ne pouvait vaincre triomphent des partis, guident les combattants, et tous les flots de la guerre civile suivent le contraste primitif entre les positions montagneuses du royaume et les plaines livrées an r lyonnenient des\illes roiii;iines.— La transfoi uialiou de la guerre municipale en guerre guelfe et gibeline se confirme par le nombre même des combats. De ilUO à lâoO, les villes son^ quatorze cent soixante-cinq fois militantes; de 12^ à 1310, elles le sont mille qualre-vingl-cinq fois : la guerre a donc diminué d'un tiiiart; pourquoi? Parce qu'on supplée à la diminution des batailles extérieures par des batailles intérieures , et tout combat au sein de la ville vaut un combat contre une ville ennemie. En effet» peut-on jse

DEÂ DEUX SECTES. 415

buttrô sur la place sans que Tun des deui partis soit allié à la tille ritale , sans qu'il la supplée pour ainsi dire dans haine contre les habitants t

Les diverses opinions que nous avons exposées sur l'origine des gueU'es et des gibelins suil connue les perspectives d'un même édifice yu à des distances différentes. Les premiers chroniqueurs^ plongés au milieu de cette guerre sans issue et préparée par la guerre croissante des citoyens et des concitoyens , la prennent pour un fait habituel^ normal, ordinaire, et s'ils s'en

demandent l'origine, c'est comme s'ils se demandaient Forigine de la cité ou celle du monde : il laiU qu'ils remontent à Noé et au déluge ou à un mystère inexplcable. Azario compare expressément les guelfes et les gibelins aux combattants de tous les temps , depuis Abeî et Caïn, et on explique ces deux sectes tan loi par ces deux frères fanlasliiiues sdulenus, l'un par le pnpe, l'autre par l'empereur; tantôt par deux fées qui descendent du ciel^ tantôt par deux démons qui surgissent du fond de la terre, tantôt enfin par deux naives étymologies comme Mathieu Yillani qui généralisait les deux sectes dans le passé, de même (jue cti.'Hiue jour elles se généralisaient dans le prcst ut de rilalie. A une plus lointaine distance^ des écrivains plus récents ne soient plus que les deux armoiries du pape et de l'empereur qui flottent sur les combattants ; ct^ de ce bruit qui S'efface, leur oreille ne recueille phis que dei* mots confus oii Taffinité insidieuse du son et Tidentité des racines mêlent les sectes italiennes aux deux sectes do rAllemagne. A ce point de vue, sans remonter U Noë, les deux miasses des combattants n'occupent que cette partie de Thistoire remplie par les réMution^ italiennes, et les généalogistes rattachent à la deductfoiki

416 L^ORlGtNK

historique de cûs révoluiioas» ks familles qu'ils se pro' posent d'anoblir avec des origines splendides. Id > au milieu de soudures bizari'es et des fantastiques dérWations, les guelfes se nouent aux Welfes de Bavière, qui-

se ral lâchent eux-mêmes à la révolution italienne des évoques , par le iiiiaiage d'Alberlazzo d'Esté avec Cunizza d'Alldorll ; les deux branches d'Italie et d'Allemagne, ainsi fondues ensemble, arrivent d'un bond rétrospectif jusqu'à Louis le Pieux , mari de

Judith, de la famille des Welfes d'Altdorff. Par un nouveau bond en arrière, on s'empare de Théodolinde, qui naît dans \o |>ays de Judith et so naturahse chez les Longobards pour y inaugurer la révoluUon ecclésiastique et romaine contre les impies du royaume. Enfin grâce à un nouvel effort dUmagination , on recule de Théolinde jusqu'à je ne sais quel frère et rival d*Odoacre» premier roi d'Italie, et on le constitue en cadet le chef de tous les guelfes. A son tour, la généalogie gibeline, rattachée çà el la dans la nuit des temps a (pielques personnages imaginaires ou déplacés, se déroule pour tirer d'une tradition royaliste Conrad II, le premier empereur de la réaction contre les évêques^ ffenty ///et Henry /K, adversaires de la libre élection des évêques; Conrad III, allié du schisme cujisulaire ; Frédéric Barberousse , promoteur de quatre antipapes; Henry F/, promoteur de tous les citoyens du Midi et de Home contre les prétentions du saint^siège, et enfm Frédéric II, le plus grand de tous^ dans son inimitié contre l'Eglise. Ce travail généalogique résumait par des personnes, des rois et des noms propres, le travail des masses, comme dans un cimetière des inscriptions courtes et banales résumant de longues vies et des existences inconnues. Mais, à l'époque de la renaissance, on regarde

m DSUX SBCTBS. 417

le passé de plus loin encore et de plus haut; et, Macbia- Tel écarte cette multitude cadavérique dlascrptions, d'armoiries^ d'accouplements symboliques et de téuè* breuscs équivoques , pour indiquer de son doigt effilé

les vi\antes figures italiennes qui se détachent des fresques de Giotto de Cimabueel des voûtes des ée^lises, et croisent leurs épées sur la place de Florence, au moment où le moyen ftge

s'évanouit comme un songe. S'il se trompe en mettant des figures trop roides sur la pointe de leurs pieds, dans des perspectives impos* sibLs, i^ur un tableau sans fond, sans ciel, je veux dire sans |)assé; ii est au moins dans le vrai, dans la levolution , dans la vie moderne, au milieu de la pensée sociale : le flambeau de la renaissance à la main, Osio. et d'autres ne manquent pas d'enrichir ce tableau en y ajoutant mille détails. Enfin le jour de l'érudition arrive, c'est le jour de Muratori qui ramasse toutes les données du moyen âge, de la renaissance, des généalogistes, des chroniqueurs, des iistoriens de Tilalie eldesviiles; et, fixant le regard sur le tableau de Machiavel, étonné d*en voir les lignes improbables « les poses excentriques, après avoir tout combiné, tout comparé, il demande aux chiffres de la chronologie la solution d'un problème qu'il ne peut résoudre en liislorien. Suivant lui , c'est en liog, à Tépoque d'Otlion IV aux prises avec Frédéric II, que commence la grande lutte des deux sectes italiennes; mais la guerre entre Othon IV et Frédéric se développe précisément à contre-sens des deux sectes: Othon IV des V^elfes marche contre le pour etivahir la donation; Frédéric H des Gebeliis m u cluj contre l'empereur pour détendre rÉglise, et d après i'Arioste.

T. in î7

41 i t'ttitliii

. . . Per dar al poDieftee soecom Cootro Oih<ln tV e il campo Ghibetlioo.

Plus lard, en 4215, quand Frédéric redevient gibelin, son adversaire disparaît, et nous ne trouvons plus aucun empereur ou prétendant de la maison de? Welfes qui puisse donner i^on nom au parti italien. Ce n'eBt pas en 4315, c'est en 1250 que les deu;i

dénominations de guelfe et de gibelin furent acceptées, Jamsilla, l'une des autorités les plus anciennes^ les placé en t-265, Saba Malaspina quelques années auparavant, Ventura, historien d'xVst, très-compétent, en liouinie de parti, confirme Saba Malaspina. MerulaGiovio, Carrias, Tursellini, Sigonio, Gavazzi suivent Jamsilla, Saba Malaspina et Ventura. Lecomliat d'Olbon iVetde Frédéric II rappelait peut-être à liialie qu'il pouvait y avoir un empire guelfe et un empire gibelin, mais tant que Frédéric régna seul et victorieux, li n'y eut aucune raison pour donner aux citoyens d'Italie le nom des guelfes allemands pas plus qu'aux concitoyens celui des gibelins. A sa mort seulement, les deux sectes éclataient, et elles pouvaient alors prendre les deux dénominations des familles impériales que la Lnm* bnrldic avait connues ennemies, avec les deux tendances opposées de la démocratie et de la féodalité. En elTel, elles ne se généralisaient qu'après la mort de Frédéric II, poil obilum Friderici II comme le chroniqueur d'Ast : iVunc et non antea, comme dit Giovio 1 liistoritin de Como. a Sous Frédéric, dit Malveszf^ « commencèrent les factions pestilentielles, qui [u uciit « successivement les noms de guelfes et de pifjt-lius: « Quæ postTEA guelfi et gibelini nomina habuere. » Le même cliromqueur déclare que c'est en iâ60^ dix ans

DBS DBUX 8KGTB9. 419

après la mort de Frédéric, quêtes noms des deux sectes

s'élendirciil à l'Italie ioiil eiiliere. C'csl ainsi ([ii on peut expliquer celle éiiiiLniie deiiv srctc??, mystère (qui rend incompréhensible toute 1 histoire de rilalie, et qui, restant sans solution, et joint à l'autre mystère des guerres mtinleipateS, laiî^ràii eiitoi'ë ëiljdùrd^hiii la péninsule sans guide vers l'avenir^ sans raison

d'être dans le fii t ni, sans idée même sur sa natuie actuelle, qui est toujours pouiilicale et impériale au nom de sa propre révoiu-tieni et fédérale au noin de son antique liberté.

GHAFIXli£ II

LES 6UELFES ET US filBELLiS OANS CHAQUE VILLE.

BiEplosion de Florenee. — De Sen-Sepolcro. «-^ De Milan. — De

Bologne.— De Moâène. — Combats deFaenza, Reggto, Berga-me, Chieri, etc. —Destruction de Camerino. — De Sinicraplia. — Déchirementdes villes militaires où le peuple ust gibelin et 1'*ristucratie gueiie au rebour des villes romaines. — Gènes pro-clame ffoeanegra.— Séditions de Sianne, Arwvo^ P^tote» etc. — Horribles séditions de Vérone. — Histoire à'Eceîño de Ro mano, fléau de cette marche. — Malheurs de Padoue , Trévise, Vicence. — Désolation de Brescia. — Parme—Plaisance. —Crémone.—Crème, Ferrare. — Scission de la Savoie. — Delà Corse. — ^Lea sectes en Sardaigne. — Dans les Deux^Sicules.-^A Rome. ^ —Fu-reur des partis dans tontes lesTîlles italiennes.

Nous connaissons la période goelié et gibeline dans son priadpe^ dégagée des erreurs de i'éraditioD ; nous pouvons la suivre dans chaque ville où elle se reproduit avec les variantes inspirées par le caprice des hommes^ les accidents du sol et le caractère des traditions municipales. Florence, la ville des partis et des fUurs, des miracles politiques et des consuls épicaulens, Dous présente la guerre civile dans sa plus grande perfection^ avec des coups de poignard i précédés des sentences philoso-phiques, on avec des expulsions géométriques que la prudence

des vaincus dissimule par des retraites anticipées. Nous avons vu qu'en 1248, les Uberti concitoyens, secrètement secourus par la cavalerie de Frédéric II, chassaient les Buondelmonti dtoyens ; c'est ainsi que la ville devenait gibeline, ei

LBS fiU1LFBS BT tV8 GiBELim DANS CBAQUB VILLE. 494

que ses citoyens en exil pouviient être appelés pour la premu re fois des guelfes. Mais l'année suivan le , la mort deFrédéric-change l'équilibre général de toutes lesforces elles gibelins moralement en dérouté ^ rappellent eux« mêmes les guelfes exilés qui rentrent en maîtres. Ils diviseîit la ville par sixtiers, nomment douze anciens ou consuls, choisissent le juxlestat qu'ils placent audessus des consuls, et pour limiter son autorité» ils en détachent la nouvelle magistrature.du capitaine auquel ils donnent le poutoir exécutif. En même temps/ ils divisent la campagne en d6 paroisses organisées fédéralenient pour que tous les villages puissent se grouper au besoin , et arriver au secours des citoyens, soit contre les ennemis intérieurs, soit contre les villes voisines. L^essor des guelfes est tel que pour Jean Yillani, ce sont eux qui donnent la première existence, le premier peuple à Florence, « il primo popolo vecchîo; et Machiavel qui renchérit encore sur Vil-lani concentre îd * le carroccio , la martinella et toutes les inven-tions civiques du temps des évêques, des consuls et des citoyens. Complètement renouvelée^ la petite Rome impose son alliance à Pittoie , Artzxo , à Simne ; elle prend Vol^ turra , rase de nom-breux châteaux dont elle transporte les habitants dans ses murs, et le peuple discipliné, organisé, sûr de lui-même , jaloux , irri-table s'apercevant en 1257 que les gibelins, excités par Main froy de Sicile, se disposent à l'attaquer, les chasse, et démoUt leurs tours et leurs palais, quoique ce fussent les plus importants édi-

fices de l'époque. Mais les exilés sont des Florentins capables à leur tour de remier ciel et terre pour revenir à l'attaque, et de surpasser Pierre de l'U, voire même Jésus-Christ aux noces de Can^ |K>ur multiplier leurs soldats^ ^tranchés dans les vijies

419 ixi iiiBLfii wt hu «ivuin

rivales et surtout à Sienne, ils ohliennent quelques Alle- • mandf? de Mainfroy, les isent, les poussent sur Flo-

rence qui ks bat et insulte leurs drapeaux ; aussitôt .M^ff^ flpvoia ttillb armée fiaur venger ion drapeau fit înapirée par les f uriea det I/5#rlî> elle brwe les gaelta à Monteapertl et les précipite sur Florettee, où ils nV sent pas s'anêler. Le i:unite Giordano^ capitaine des Allemands, détruit de fond en comble toutes les institutions des citoyens^ le conseil, le peuple, Tarniée démocratiqueetdanale congrès d'Ëmpoli, les villes ri%ale8 'Simm* ÀTÊMxo, PUtêU, les grands fendataires, les Seilla FUfra , les Conti Guiiii, les VhtUâm^ les eointss Alberli et tous les châtelains gonl unanimes à décréter la démolition de la petite Rome qui les tient en échec. Heureusement pour elle que se^ gibelins ne sont plus ebâtelainSf et leur cbef Furtnate des VkirH^ un de ces liominesqui avaient subitenient grandi an souffle de la guerre des hérésies et de- la sclenoe prend la parole et avec l'élan plus puissant que sun jiropre discours troublé par le balbutiement de la colère, il déclare que la patrie est à Florence^ et non plus dans les-champs, et sa pensée snffil pour arrêter tous les châtelains et toutes les villes rivales; Florence reste debout eomme un ebamp elos qui attend de nouveaux combattatits.

Le bûui'g de San-Sepolcro passe a son tour des citoyens et des concitoyeus aux guelfes et aux iibelins; et la chronique annonce

solennellement que « 1 an du f Seigneur 1946 commencèrent, les discordes qui fu- « vent rextirmination totale, non-seulement du susdit « bourg mais de toutes les villes d'Italie. » Dans la pre*mière année du grand interrègne, on expulse les gibe- Jins ; cinq ans plus tard^ ils rentrent, a et les treise « principales familles bâtissent à leur frais une grande

IkAlLB OMOOV VIUI. MS

' « tour , prèi de la place. » Contre quit contre

les guciles qu'on e^juilsu laiyytic suivante, en détruisant leurs palais. Au bout de deux ans, en 1258, on trouve la lutte des Beruarcini et des Palaoïidesi.,«

A la quatrième année do grand interrègne» le chroniqueur de Milan ^ Galvano Fiamma» annonce que

a cummence une certaine pestilence qui n'aura plus a de terme». Les auiaies anonymes plus récentes iepclcat les mêmes mots en disant que u le parti du K peuple renouvela son combat contre les capitaines fl et les vavaaseurs pour ne plus le finir, b La bonne ville est loin d'être attîque comme Florence, et dans son laisser aller elle n^a ni les palais Improvisés, ni les dévastations foudoyanles, ni les litaux coups de théâtre où la cavalerie de l'Allemagne se heurte contre une démocratie féérique; mais elle est franche i et, comme on dit dans le pays» ambrosienne^ et si son combat est terne, par compensation il présente l'avantage d'être livré snr le terrain d'une légalité traditionnelle, où le peuple, devenu guelfe, s'insurge contre les capitaines et les vavasseurs devenus gibelins^ mais tous groupés autour de Tarchevêque féodal, qui représente le droit du vieux temps. Les guelfes commencent par demander que la ville soit entevée à la domination temporelle

de Tarchevéque Lêm Peregot et que les hommes du peu* pie soient admis dans les ordres sacrés comme les capitaines et les vavasseurs, sans tenir compte d'un ancien privilège de Iredenc Jiarbei ousse, qui avait fait de • i evèché la citadelle de la noblesse. Puis ils ipurmureat contre les tailles, les péages, les douanes que les nobles multiplient en les écrasant d'impôts ; et» en ISIM, pas* saut des murmures aux éclataii on se bat dans lai ruii

424 Lw eoBLVu R un aiBsuNs

à coups de couteau. Ici encore. Milan force les comballanls à rester sous le poids de rancienneté légale; ils luttent sur le terrain d'une antique loi^ qui permettait aux nobles de compenser Tassassinat moyennant une faible amende pécuniaire payée à la commune; cette loi devient le véhicule de la guerre civile; font citoyen qui hoiix est égorgé siir-le-champ et payé à deniers complans. «Chaque jour, s'écrie un orateur, « on tue les hommes du peuple comme des chiens : a nommons un chef qui nous délivre du joug des «nobles. Une foule de citoyens, sjoute la chro* c nique, étaient assassinés. Si un créancier demandait « son argent, on le tuait ; si un homme du peuple a\ ait « une fille ou une temiue enviée , les nobles l'ei^Tjr- « geaient, lui prenaient son bien, ses terres, son « argent, et ils s^enrichissaient ainsi au delà de toute « mesure. — Tota civitas erat in armis. » On était à la veille d'une bataille rangée ; le peuple et le sénat avec son podestat Martin Torriani bravaient l'archevêque, les capitaines elles vavasseus dirigés par un autre podestat Paul Sorresina^ Une dernière pacification, obtenue par quatre ecclésiastiques, avait encore retardé la mêlée générale, quand un jour un créancier de Hasnate tue son débiteur. Soudain les guelfes se jettent en masse

sur les gibelins^ chassent Tarchevêque et toute la ville féodale; Martin Torriani tue d'un coup de hache un podestat neutre qu'on avait improvisé; Père de Timpartialité finit, et, à partir de ce moment, on assiste au spectacle extravagant d'un débat légal, continué avec rillégalité suprême des expulsions. Ainsi, la même année, les guelfes, vaincus par la loi qui leur impose Varchevêque, les capitaines et les vavasseurs, se recoaciiieni avec les exilés ; mais avant

DANS CHAOL'ii ML(-K. 425

la fin d'fi Tannée , ils les chassent de nouveau parce qu'ils demandent un archevêché démocratique^ une féodalité mitigée. La loi ne cesse de réclamer le retour

de la féodalité, et on voit paraître la société aristocratique âe'-laMolta. avec Azzoliiiio Marcellino, son chef, qu'on égorge, Guillaume Sorresina qui le remplace et un légat du pape qui protège Varehev^ue et chasse Torriani. Toi^jours est-il que la loi est inique; et, en iSSO, Torriani, rompant son ban, écrase toute la noblesse gibeline. «Il y (ut, dit la chronique, plus de cinq cents « chevaliers proscrits sans compter les piétons.» L\'irchevôque est iexilé de nouveau, et la démocratie victorieuse des Torriani s'étend avec les guelfes de Bergame, de Lodi , de Novare , des alentours , jusqu'à ce qu'en i362 la mort de Léon Perego remet tout en question. Car cette fois la démocratie guelfe est condamnée à subir 1 épreuve de la légalité, à faire voir qu'elle est spontanée, juridique dans la religion de l'archevêché, préférée par la libre élection du nouvel archevêque, confirmée par le suffrage sacré du chapitre et des citoyens, et non pas imposée a coups de hache ou par le sort d'une bataille. Les Torriani proposent leur parent Raimond, homme de main s'il en fut; mais les gibelins

leur opposent Seiala, et le pape s'efforce d'étouffer la scission en nommant un troisième archevêque Othon Visconti, de la famille des comtes d'Anagnina. Mais les gibelins l'adoptent sur-le-champ, et la guerre civile continue entre les Torriani, guelfes et ennemis du pape, et les Visconti, gibelins, appuyés par l'Église...

Plus petite que Milan, plus rustique que Florence et Bologne, elle met aux prises les deux excès de la démocratie et de l'aristocratie par une série de chocs violents et

réitérés qui rappellent, d'un côté, la longue du moine Jean de Vicence, de l'autre, le calme et son pitoyable sourire de l'asiologien Faurati. Quatre ans après le commencement du grand interrègne, en 1256, elle détache les fonctions de capitaine du peuple de la magistrature désormais impuissante du podestat, et aussitôt on voit la tragédie de Virginie Galucci enlevée par Alberto Catiotti qui expose ainsi sa propre famille à une vengeance mortelle. L'année après son enlèvement, on compta trente jours et une année plus tard, nous enregistrons le choc de la mêlée générale « *magnum praelium*, » dit la chronique latine : « les Galucci sont aux prises avec les Cabonesi, les Artenisi avec les Britoni, les Lambertazzi avec les Scacabecchi » (u

tra loro gran crudeltà di morte, 9

Dans la ville rivale de Hodène, les impérialistes deviennent à la mort de Frédéric on ne peut plus faibles, et la chronique annonce que les partis sont pacifiés dans le nouveau palais de la commune, devant le légat du saint-siège. Mais les Aigoni et les Grasolini restent Tanne au bras; chaque parti a son podestat en 1254 » deux podestats sont aux prises entre eux au

si[^]et de Guillaume de Carpî que l'uu veut cop<> damner è tOO livres d'amende, et l'autre ménager sous prétexte de rentendre. On les renvoie ■ les consuls régner jusqu'à l'arrivée des deux nouveaux podestats d[^] Tannée suivante, et à la fin, les guelfes, en progrès depuis i[^]j, éclatent on 136[^], « et les Aigoni[^] dit la chronique, aidés par d'autres guelfes étrangers, chas* sèreni les Grasolfi , parce qu'ils étaient gibelins. » La guerre coiUiiuie contre les cliâteaux des proscrits.

Le chroniqueur de Faenza renonce à éclairer Taf- Ireuse m[^]lée des Vaufredi guelfes aux prises avec; les

Acarisi gebelins, et il se borna à dire « qu'après bien

des massacres et bien des ruines, les vaincus fureiiL les ftlaji-fredi, et les Acarisi victorieux les chassèrent de la ville. »[^] Orvietto entre dans l'ère nouvelle avec lei Vonaldeschi guelfes et ci-loyenS;» «nfiemU des Filippetchbi çhfttel[^]iqti et gibeliofi ; Reggio aveo les ftoberti qui combattent le[^] lleiai;[^]Bergame iiveo le» CoUopi et les Soardi ligués contre les Bonzi et les Bivoli; puMiodossoU avec les Spilorci que la luce sépare des Ferrari.— Grâceaux annales de CésèneJ, on sait qu'à Riipini[^] e[^] i'[^][^], kfi Parc-it[^]de gibelipi tentèrent d'enlevép dans la (sampagne \e ob[^]f des guelfes[^] Matat[^]tind. « HaU préTOQu k temfis> diumi les aiina-lea, il retourna

9 à Rimini , et avec le aecoura du peuple s'empara • du podestlat et de la ville, excepté des aiaisons du «seigneur Ugolino Parcelade, qui résistèrent jusqu'à a l'arrivée du comte de laRomagne,anrt4içiirun4qua de FaQû ne note que les pacidcations solennelles de l99Sf maia aaint BoiiaveQ(iire révète Vw[^]daa foiUe «cènes perdues de la gu[^]re eivîle. En 4957, soua le

règne des Cassero[^] guelfes el papistes[^] les Carignanp gibelins
conspirent, el le malin fixé pour l'insurreOf tion, ils doivent se
rallier en annonçant Vangelu\$ d'un seul coup an lieu de troisj
maia saint Booaventure d4« nonce le complot i et le pa|)e
Aleiandre IV fiaeriûa lea conspirateufam aoeordant gratuitement
aii¥ guelfe[^],

ses alliés, le privilège d@ ne plup annoncer l'aul[^] qu[^] d'un
seul coup.

Alexandrie devient guelfe par ses citoyens les Guasco, à la tête
de la commune, et gibeline par ses conciloyens les Lanxaveecbia
à la tête de rarislocratie[^] soi-disant le pwph, GbiUni, qui dé-
nombre les familles des deux partit foui U date prématurée de
déroute au pre[^]

4â8 LBS 6UBLPB8 BT LB9 CIBBLItS

imcr abord en montrant la commune et le peuple également
scindés dans les deux camps des guelfes et des gibelins ; mais
toutes les expulsions d'Alexandrie se développent par les Guasco
et les Lanzavecchia[^] et les subdivisions des deux grands partis
s'expliquent aisément par la hiérarchie qui donnait des plébéiens
à la commune aussi bien qu'au peuple. Dans cette hypothèse[^] la
plèbe de la commune devait è(re gibeline pour marcher au re-
bours de la plèbe du peuple, qui devaitêlre gueife.—Ast[^] ville
longobarde[^] qui voudrait être romaine, deux fois incendiée par
sa comtesse et deux fois par son évêque, se déchire dès la pre-
mière année du grand interrègne par les Solari guelfes qui
chassent les GotuariAeslsfiardi ci les Tiirchi gibelins; dix ansplus-
tard, c'estencore aux gibelins, les CasleUi, à sortir de la ville qui
cesse d'être féodale pour devenir la sœur d'Alexandrie.

Dans la huitième année du grand interrègne, en 1358[^] la petite Ghierl redoute d'înéTâtables séditions, et recommande a ses naturalisés d'clre bien sag[^]s et de se tenir loin des {actions. Cependant les partis se développent, Tancienne société des citoyens de Saint- Georges devient guelfe et deux fois plus compacte et disciplinée. Elle a trois recteurs ou capitaines qu'elle renouvelle trois fois par an; elle n'admet personne sans le vote des quatre cinquièmes de ses membres, et elle ne quitte pas des yeux ses affiliés, se chargeant de leur donner des gardes s'ils sont menacés, de les venger s'ils sont ofiPensés, et de les placer dans les magistratu* re8> à l'exclusion du parti opposé. Que de soins» que de précautions, que d'intrigues monacales et systéma* tiques pour envahir toutes les places de la commune! La société fixe ses candidatures : si ses membres sont

DAKS CHAQUE VILU. • • 429

forcés d'improviser lenr choix dans le grand conseil, ils sont tenus de consulter sur-le-champ les recteurs; quand ils pérorent, ils [leuvent se livrer sans crainte à l'élan de T improvisation, et même de l'injure. La société est là, elle paye les amendes qui pourraient les frapper, et (fest ainsi qu'elle combat les gibelins, les Baliri, les ehemUm, les amis du peuple de Turin.

Aqui , encore épiscopale, chasse en 12Go ses gibelins qui se vengent en revenant avec le marquis du Montferrât.— -«Terni fut déchirée, dit Angeloni,par une foule « de batailles, de sorte qu*eUe eut beaucoup à souffrir,. « car les armes sèment la ruine dans les yilles; et les « écrivains s'accordent à dire que la désolation ne pou- « vait pas être plus grande. Les uns elles autres coïnbaltt laient sans cesse sur les tours, et il y en avait trois « cents élevées dans le but de s'endommager mutuelle- « ment avec des

béliers, des pierres, des flèches et « d'autres armes de jet, et les rues étaient coupées par « de grosses et longues chaînes attachées d'une tour à « l'autre pour entraver les incursions et combattre les a barricades.

Camerino s'engage dans une guerre plus terrible et plus sanglante encore que celle des guelfes et des gibelins. Au commencement du grand interrègne, ses citoyens chassent Ranieri de la famille des Baseki qu'ils avaient déjà spoliée de ses châteaux. C'était un homme calme, implacable, l'un des meilleurs capitaines de la Marche et concitoyen dans toutes les villes féodales qui entouraient l'antique capitale des cammerites. Les franciscains attachés à sa clientèle lui assuraient le cœur des multitudes féodales de la campagne et les gibelins en se développant lui donnaient le secours des alliances les plus lointaines. En il arrive avec

des troupes allemandes envoyées par l'empereur, roi de Sicile, en lui offrant lui-même des cités de la Marche, Sienne, Urbisaglia et d'une foule de villes rivales ou de forteresses ennemies; il foudroya la malheureuse ville (qu'il saccagea, en dispersa les habitants et les força à se réfugier dans les profondeurs avec leurs femmes qui accouchent dans les caves. Les châtelains, unis aux hommes des villes rivales et aux Allemands de la Marche, tentèrent en vain de les repousser sur la terre rasée; mais que personne n'en reletât le maisotot» Mais les citoyens devenus guelfes dans Sienne, reconquirent pas à pas le sol, les ruines, les cendres de la patrie, et reconstruisent les maisons, les chapelles, les églises, la cathédrale, rachetant les reliques, instituaient un gouvernement, reconstruisaient

tuatile sénat, tel cotfêttls, le grand eoosëil, toutes 1^ lâstitutioiis réptibleaines qui reparaissent soUs lii dlrediiiori d*an nou« veau chief, Gentile de Vai rano^ qu'on o|»|iose en guelfe à Ranieri des Baschi, le dévastalenr ijibelin. Après avoir retait la ville, ils en refont le rayon consulaire en recommençant la guerre iux châteaux, atix forteresses^ aui tilles, aux villages malfaissintil ; od teulpte rinHiTfe BiMki sur la tx>He de la cathédnile pendùi une potence, la tête en bas, on promet sts biens à fjdi pourra les prendre , et on lui enlève un à un Giove, Fronlilio, Ccvenano, Fiastra, Fiegui, Sentino, en refoulant en même temps tous les autres ennemis. En 1270, on fait plus de mille (irlaonnlers à la tiUé de Sansererino et les dtoyens arméa le réunissent pool* délibéré de sang-froid sur la peine qu'ils infligeront âux prisOll* niers pour venger la destruction de leur ville. «Nottt

VMS CMiOl flilil. 431

leur feiuns,dit une voix, ce (|u"ils ont fait an Clirisl de noire cathédrale. » Ils lui avaient arracliù les yeux d'escarboucie^ et ce fut le supplice iolligé à tous les malheureux prisonniers...

En 1257^ lescîtoyenset les concitoyens de Sinigaglia^ devenus guelfes, rnarchenl avec la croisade pontificale contre les gibelins exilés, soutenus par les Sarrasins de Mainfroy; mais refoulés, assiégés, vaincus, dispersés, ils voient leur ville rasée : les maisons, les églises, les palais, les murs, rien n'est épargné, à Texception de la cathédrale, de révéché et de sept tours de châtelains. L'emplacement de Sinigaglia resta Tide jusqu'à la mort de Mainfroy,,

Dans les villes militaires, le déchirement est le même; mais les partis sont intervertis, car la démocratie gibeline règne et Taristocratic guelfe soutfre toujours liée au peuple des villes romaines

pour demander secours contre les fureurs de la niAsse* — Gèneà trompe Fœil de rhistorien ; ses éelats de lumière, ses oscillations démesurées, ses navires chargés de riche?seïi, ses dominaliuiis sur les siles rocailleux de la rivière lui donnent Tair d'une ville romaine, et au moment décisif on la trouve toujours longobarde et militaire avec le roi contre les marquis de Lombardie^ avec le pape contre les premiers consuls schismatiques de Milan, avec tout le monde contre Pise; et, quand Frédéric Barberousse riait descendu en Italie, elle s'était penchée à son oreille pour lui murmurer des couseiis meurtriers. Six ans après le commencement du grand interrègne, la oohue de 99i plèbe et de ses marquis ren^ verse le (teuple et le podestat, qui était un guelfe de Milan; et elle arbore le drapeau de la guerre civile un demandant à grands cris la création d ua capitaine du

peuple : « On proclama tumultoensem Guillaume

« Boccanegra , dit la chronique, et ou le porta dans « réglise do Saint-Cyroù tons lui prêtèrent serment, et «le jour suivant on lui donna ua pouvoir déceoDal « ooDsulaire^ des soldats, des sénateurs, un juge^ldonze « gardiens, et daquante domestiques pour garder son « palais. » Les vieux parlements cèdent la place à un conseil unique présidé par le capitaine et par le podestat qui tombeau second rang; touile monde estadinisdans ce conseil, et la jalousie de la plèbe y surveille d'un œil défiout les notabilités qu'elle est forcée d'j admet* Ire* Elle en restreint le nombre aux chefs des ariset métiers, aux sept députés des colonies^ à deux juges et a (jualorze nobles formant partie de deux cents personnes également privilégiées sur tous les «autres conseillers , mais qui élouifent les notables en élus du suffrage uniTersel et choisis, dit la Constitution , sans égard à la naissance, aux ri-

chesses ni aux patentes industrielles. Aucun des deux cents ne dirige les motions, aucun d'eux ne peut pénétrer dans la salle du grand conseil avant le second signe du beffroi, et sans une invitation expresse et signée du chancelier. La démocratie rageuse et inquiète de la plèbe eutahit les places, le conseil, les tribunaux, la raison même des magistrats, et au bout de quatre ans, Boccane-gra pro- Toque Finsurrection guelfe des riches et des nobles : <f Odiosus faclus est nimis nobilibus et senionbiis ac « divitibus plebis. » Son frère est tue, et c'est à peine 8*il peut sauver sa vie. Voilà les guelfes au pouvoir, ei pre^s entre la montagne et la mer, ils ne savent où se placer sans rencontrer un marquis ou uii marin; leur règne devient le règne de la peur bourgeoise. Un jour, c'est une garde civique de quatre cents citoyens qu jii>

DAtfS CHAQUE VILLB, 433

ttnprovisDty faible barrière contre Félan plébéen ; un autre jour^ ils prennent les armes pour accabler Simon Grillo^ fonctionnaire dn port, coupable d'être aimé de tout le monde, et qui se liâle de se livrer lui-même, à la contusion des magistrats. Eniiii, dans la même année de leur avènement, Oberto Spinola s'empare, une nuit, du palais du podestat^ et le matin il renverse le vieux peuple, au nom de la pUbe.

Sienna ne manque jamais à son poste quand il s'agit de combattre la ville romain^ de Florence, et elle a beau se déguiser sous les chitfres mystérieux des Vin^rt- Quatre ou des Vingt-Sept, son peuple est gibelin comme à Gênes, ses châtelains sont guelfes et malheureux. En 1263, l'un d'eux, Salimbelini tue Tun des Vingt-Quatre consuls; c'est le signal de la guerre guelfe et gibeline qui chasse tous les Salimbelini et renverse leurs maisons. Mais les Salimbelini se dé^iissent à leur loui sous le drapeau en-

core inconnu tic la stetc ; et puisque les châtelains appartiennent, çn général, au parti de l'empire, ils s'adressent au roi gibelin des Deux- Siciles, fils de Frédéric, Nous sommes calomniés, lui disent-ils, nous sommes des vôtres. D'un mot, il les fait réintégrer, mais la ^niern; continue avec de nouvelles catastrophes. — Arezzo, la sœur de Sienne sur le champ de bataille de la Toscane, ne saurait qu'être malheureuse sous les guelfes. En 1254, leur règne , c'est la conquête de Florence, qui s'impose en expulsant les gibelins ; mais la vengeance ne manque pas de se réaliser, et le jour où ils sont expulsés par leurs adversaires, Florence est vaincue et refoulée sur son territoire. — Le progrès général , finiRste aux Pisans, les force à se défendre à tout prix contre la force expansive des guelfes florentins; et dès 1240, leur peuple,

T. If. sa

LES GUELFES ET LES GIBELINS

qui défient militaire, exige déjà que tous ses magistrats l'éloignent de l'empire. Les Visconti, les Guaiardi, et Lanfranco Chi» les tomondi» les Orlandi, les nobles de Ubrafratta, hostiles depuis les Uppeighj de

Marti, voilà les guelfes de Pise , chiens maigre», rusés, tourmentés par la faim, «cagne magre, studieuse, e « conte, » qu'on expulse la première année du grand interrègne. Leurs ennemis les gibelins s'organisent en créant le capitaine du peuple, qui surpasse la dictature impartiale du podestat. Pistoie, que Dante signale comme un antre de bêtes fauves, abrite dans ses murs un peuple gibelin , sous la direction des Pandolichi, toujours altéré

du sang des guelfes, que dirigent les Concellieri, atnis de t lo-
rence. Dam le court intervalle de %iugt-un an, de 4340 à iâ61, ces
derniers sont chassés quatre fois...

Les villes ennemies de Milan sont toutes gibelines nar le
peuple et guelfes par les nobles ; ainsi, le peu|46 (le Pavie suit
\e& Becraria , fauulle de citoyens qui tire l'épée contre les Lan-
gusco, anciens comtes de la ville que Frédéric Barberou^se Irou-
vait réduils au paire de Loraello.— Les citoyens de Lodi s'at-
tachent au sort des (herçnagkij andeos ennemis des Sommariva,
ehâielâins que Frédérus il dé|iortait dans la BoqiUe eU baiucdc-
Milan, l* ut alliée. Les Somniariva ne pouvaient plus re{>araître,
niais ils léguaient leur vengt»ance aux Vistai'ini, qui devenaient
guelfes à la tête de toys les proscrits. «La première année du
grand interrègne, M ditViilanova,les factions recommencèrent
piuafieHes « que jamais; les Vislarim invoquèrent le secours di^
« Milanais, les Oeergmghi celihi des Bmto de Doara^ 8 chef de
Crémone, et le jour do ia SaiiiiL- Laurent, les V uns et les auti'es
rentrèrent dans ia ville appuyés par

DANS CHAgî;£ VILLK. 435

a des troupes étrangères pour se battre dans les rues. » La vic-
toire, longuement disputée, restait aux Vistarini

et Lodi pliait de nouveau sous le poids de Milan, qui imposait
sa conquête et ses hummes sous prétexte de pacifier les partis.

A quelques lieues de Ainiini, qui joue toujours so^a r61e ro-
main, Césène se comporte comme Lodif Pite, PiiUne et Favie; et
dans Fère du grand interrègnot ses citoyens, les Arrighi de-
viennent gibelins, tandis que ses concitoyens lesRigbizzi arborent
i aigl'3 rouu:e des guelfes. En 1254, ces derniers tentent de

ciia^scr leurs adversaires, et tout à coup ils sont eui-méines brûlés, décapités^ foulés aux pieds; ceux qui échappent au carnage Venfuient à Rimioi chez Tennemi. Hais aucune expulsion n'est définitive et plus tard la guerre se renouvelle avec des victoires alternées. . .

Les Ttidertes , toujours ennemis d'Orvieto, dmiéîinent gibelins, et ils débutent en cliassaut les guelfes malfaisants qui ne reviennent qu'avec le secours des comtes d'Anguillara.—Gbiusi se révolte, toujours avec le secours des gibelins de SUnM , tandis que ses concitoyens lui imposent sans cesse le j o u ^ d'Orvieto. — Le peuple de Macerata se défend en combattant ses cbâtelains les Carbonesi, anciens ennemis, jadis forcés de céder le cbâteau de Lornano, et depuis concitoyens funestes, comme les Dberti à Florence et les YoHa à Gènes> et expulsés en 1239. A la mort de Frédérie II, ils s'Imposent par le pape, mais Tannée suivante, liacerata les chasse, rase leur château et se rassure avec le seconrs gibelin de Main{roy de Sicile, au reste, ne peut pas empêcherune nouvelle ondulation, où le pape frappe la ville et la soumet à Tevêché guelfe de Fernio. Itrracina, cet ancien centre des Volsques, continue

4âÔ Us CUSL^BS KT LEâ (ilBBLINS

avec les gilielins et avec Mainfroy de SieHe sa gueM

indomptable contre le chef de la \iile éternelle. — Forli ne vit que de h:n"nes et de batailles avec des citoyens qui sont tous des soklals et des amis de Ravenoe aux traditions gothiques et royales contre Faenxa, ville d'industrie, de commerce et d'irradialioa pacifli|ue; en son peuple voit poindre les guelfes et soudain il en lue dix-sept comme des êtres immondes et chasee les

autres, en resserrant l'alliance avec l'abbaye de Clavanne. Cinq ans plus tard, Simon Maslayuerra détrône tous les nobles, en chef des gibelins et, chassé en 1260, il connaît la voie du retour. . . — La république de Saint-Marin naît à l'époque des deux sectes et gibeline, pour défendre sa montagne contre le rayon guelfe de Rimini. Ses premiers actes (le silence sont des batailles à la suite de Frédéric II; son sacre est l'interdit du pape, qui dure deux ans, de 1248 à 1250), et son premier essor, dans les premiers jours de l'interrègne, consiste dans l'irradiation de ses citoyens, qui s'étendent par la conquête de quelques châteaux moléculaires qu'ils achètent aux Carpegna, aux Ouïdoni, aux Montefeltro. A l'air libre de la montagne, on pourrait se croire à Schwitz au moment où les Suisses renversent les châteaux des Habsbourgs; mais l'évêque de San-Leo s'élève en suzerain les achats des châteaux; les Montefeltro cèdent à l'amiable; tout le monde sert la petite république dans la certitude qu'elle restera dans une enfance perpétuelle quoique toujours féconde en soldats contre l'expansion de Rimini.

Les colères de Forlì, la fierté de Sienne, la rage concentrée de Lodi, les alarmes sanglantes de Pise, les éclats d'insurrection toutes les fureurs variées des milles

DAKS CUAUVB VILLK. 437

(aires ne sont rien comparées à l'essor sanguinaire du peuple d'Israël. Véritablement à son tour contre les ennemis qui voudraient lui arracher la proie de Padoue, de Vicence et de Trévise. Soa-clief esiEcelino 111 de Romano: men, fils d'arieu. Youé au culte des astres, foulant aux pieds tous les miracles de l'Eglise au nom de l'astrologie, cette première liberté scientifique du moyen âge, capitaine incontestable, politique à l'illumination foudroyante,

daii^l èn^ précédente, il n'étnit (juele plus civilisé des citoyens, et iMaurisio, qui assistait à ses premiers combats y le montrait loyal et humain. Frère de Gunizza^ Vénus catholique Inépuisable d'amour; ami de Sordello, le « gentil Lombarde , » fils d'Adetais de Mangona, vénérée connne une sibylle antique, il refusait son père au papequi le réclamait pour le livrer aux tlauiines de la sainte inquisition. iMaisaii jour des deux sectes, le génie de Véronne lui demande des hécatombes de victimes» et tout à coup son histoire se développe par une longue série de massacres mêlés de conquêtes efiFh>yables. Le sang qu^il verse lui donne la force de l lioniinc en délire ; dès les premiers supplices tous les chefs ^il)elins enchaînés à son sort tombent au second pian. Sous sa duction , Buoso de Doara, chef de Crémone, Alberto Pe/avtctno,feudaiaire de San- Donnino, constituent avec lui le triumvirat des gibelins lombards; partout où Fou brûle d'exterminer les guellés, on invoque Ecelino comme un chef indispensable, et son élan est tel qu'il s'écrie : « Je surpasserai Charlemagne î » Sa pensée embra^^se toide la haute Italie, son plan est de relever Tancien réseau militaire , son doigt marque Mantoue d'une manière toute moderne, comme le seul point important. «Mantoue seule^ « dit-il, m'enipêche de subjuguier la Lombardie.» Mais

4dB LKft GUSLFBS IT LIS 6lBBUNfl

à peine cette pensée d'unité coïnmenre-t-elle à f)oin(iire dans iïsoji esprit, qu'en i253, il se voit arrête par la ligue lombarde devenue guelfe, par la Bomagne^ qui se joint aili Lombards^ par Trévisé, qui imite les Romagnolfl a?ec Albéric de Rooiano» et par les guelfes qui pullulent par milliers à Padoae , à Vicence» et même dans son centre de Vérone.

Il accepte le défi , et les proscriptions recoinnent plus violentes que jamais; ses ennemis périssent par milliers. On éteint les familles; on châtré on aveugle les enfants; chaque jour ce sont d'épouvantables massacres. De vastes bûchers sont dressés sur les places où les flammes vomissent contre le monstre les imprécations des mourants; on tue pêle-mêle les accusés, les suspects, les coupables, les innocents. Un frère d'Ecelino meurt dans les prisons; l'un de ses fils naturels est à peine sauvé par le cri de sa mère; Brescia tombe sous le joug des gibelins ; les troupes de Virom font le siège de Mantoue : on ne perd pas une heure, la guerre et la proscription s'avancent avec la rapidité d'une tragédie.

Mais la tourmente gibeline est poursuivie par une autre lie lui inconnue (qui s'étend à son tour, vaste, flottante et noire) l'armée guelfe que le pape transforme en croisade, et qui entraîne avec elle les familles d'Este de Camposampiero, de Sanbonifado tous les peuples indignés, tous les tribuns des villes romaines, les moines les prélats, le frère d'Ecelino, Albéric de Romano qui règne sur Trévise, l'archevêque de Ravenne, qui dirige le nouveau-né, enfin jusqu'aux troupes byzantines de Venise, qui est guelfe pour s'étendre sur terre ferme. La croisade assiège Padoue , l'entoure, faible et désordonnée, se masse autour des remparts, les cerne comme le flot inconsistant et irrésistible de IV

Dâm GHAKUR VII. 439

céant; et quand on brûle ses machines, c'est lui-même de ses machines incendiées qui détruit les portes de la ville ainsi envahie, saccagée et ravagée.

fieliao tue le premier courrier qui lui apporte sons Maatoue la nouvelle de la perte de Padoue; il est im* possible, absurde à ses yeux que ses troupes gibelines aient fléchi devant la cohue des croisés, et il faut que personne ne sache le triomphe des guelfes. Cependant que faire? Toujours combattre, tuer, massacrer? on ne peut reculer : le royaume ou la mort! et les proscriptions redoublent comme Tincendie sous l*ouragan. Ansedisio Guidotii^ qui n'a pas su défendre Padoue, meurt dans les affres de la faim ; onsse mille soldats de Padoue, qui servaient sous les drapeaux de Vérone, et qu'on ne pouvait m garder ni rendre , sont tous égor-gés l'un après l'autre dans les prisons de Saint- Georges de Vé-rone. On démolit lee châteaux révoltés^ on extermine les guelfes qui se montrent, on mos^ sacre les prisonniers, et on fond en même temps sur Padoue où les croisés se débandent. Les Vénitiens senfuient; la ville ne résiste que par l;i loice de ses remparts. Mais si Eceiino perd Padoue, il entraîne Trévise dans son al-liance, il ramène son frère Albéric sous le drapeau de la secte; il prend Brescia et la partage avec les deux autres triumvirs gibe-lins^ puis il la confisque entièrement en supplantant ses deux collègues inutiles. Ici un sut croît de proscriptions assure l'obéis-sance, et les citoyens périssent par centaines; les vieillards, les vierges, les relitricuses, nen n'est épargné; les habitants du vil-lage de Friola voulaient résister, et Hé sont tous aveuglés^ muti-lés, passés au fil de Tépée.

Enfin la stratégie du carnage pousse Ecëlinio suf Milan, qu'il veut prendre en tournant le dos à Mantoue.

4iO LB8 GCriLFBS ET LBS GIBUUNS

Il passe VOglia à Palazzuoio^ avec une armée admirable

à voir; il traverse TAdda et il Ié ouse à Vaprio les nobles mila-
nais expulsés par les guelfes; il attaque Monza et Trezzo^ et il se
campe à Vimercate, centre de celte Mmiesana féodale qui deman-
dait à Frédéric Barberous la démoUtion de Milan.

L'heure est arrivée où il ne peut échapper ni à la haute Italie
qui demande une ondulation opposée^ ni à la fortune de la
guerre qui veut alterner le sort des batailles. En arrivaitjus-
qu'auxporles de Milan, il se trouve sans appui, en Tair^ pendu à
une brandie de sadominatioD, loin de sa hase de Vérone, inter-
cepté par les fleuves^ dans les serres de la ligne lombarde qui le
traque depuis ses premières proscriptions , sur un sol embrase
on U lie jieit ni s'attacher, ni s'abriter, ni manœuvrer, et le jeu de
la guerre où il doublail sans cesse sa nnse de cadavres pour
conquérir ritaie ne peut plus continuer; devant un nouveau jour
qui se lève, tons ses trophées ne sont plus que de vides illusions.
Les gibelins qu'il rallie provoquent sans cesse l'élan des guelfes ;
les guelfes qu'il sacrifie se multiplient par milliers; ses ven-
geances appellent une série indéfinie devengeances;runité longo-
bardequ'il ébauche ranime toutes les forces lédéraies de la terre ;
sa suprématie sur ses propres partisans lui fait perdre ses
meilleurs affidés; quand il unifie son armée par la terreur^ il im-
mole ses capitaines, il décime ses troupes, il massacre ses sol-
dats; quand il unifie sa politi(iue pour arriver à une conclusion
royale, il est déserté par Pelavîcinoel Buoso, qui passentdansle-
camp de 1 ennemi, et quand son impiété s^élève à une hauteur
unique sans plus distinguer le bien du mal> les coupables des in-
nocents, le crime du succès, quand il résume toutes les

révolutions itaUenaes^ au Heu de créer un pouvoir spirituel
au-dessus de Césnr et du Christ et de toutes les

lois du nioycii-àiic, il prcseuUi aux peuples épouvantés rimage
d'un luoi inconnu, libre, effroyable, qui dévore toute la civiilisa-
tiou de lltalie. La croisade poniilicaley ce mouvement anonyme,
s'aitache encore à ses pas*ⁱ faible, désarmée» lâche, se débandant
à chaque coup qu'elle reçoit, mais se ralliant sans cesse plus
nom* breuse^ surexcitée par les moines, les prélats, les indul-
gences, les haines des partis, l'amour du sac et celui de Dieu; et
c'est la croisade, (Jui, après avoir absorbé tous les hommes qu'il a
outragés^ le cerne, le traque, et lui barre le pont de Gassano
.avec son innombrable multitude. 11 s'avance impassible, et il fait
de sa massue un cercle de cadavres autour de lui ; mats il est à la
fois le capitaine, le soldat, nrriuée : ses cavaliers, ses fantassins,
ses troupes qui entourent le Lombards, ne sont qu'une création
toute géométrique t extérieure de son • esprit, 11 7 compte,
comme le mathématicien, sur ses chiffres , et tout à coup il
s'aperçoit que ce ne sont ni des chiffres ni des jetons contre la
mort. Blessé légèrement, il doit suspendre le conibaL ; son ab-
sence serait s i (lc[oute. Au lendemain, il dédaigne le pont obs-
trué par rennenii, et par une nouvelle audace géométrique, il fait
défiler ses troupes dans l'eau devant les croisés stupéfaits. Hais,
cette fois, les soldats de Brescin qui avaient laissé derrière eux
une patrie conquise et ensan<:lantée par le monstre, les derniers
au défilé, font volte-face en fouchant l'autre rive : dès lors, il n'y a
plus ni ordre, ni hiérarchie, ni stratégie; l'armée n'est plus qu'une
multitude confuse, gagnée par une oscillation générale; elle ne
tient plus que parce que les plus compromis, atterrés, se res-
serrent autour du chef.

tandis (que le*- autres sV ii écaï letil, à peine contenus par un dernier reste de terreur. Kcelino tacilurnese replie sur Bergaïne; harcelé par la cavalerie ennemie, il marche au pas comme le lion en retraite, mais il oe «lit plus que les ftiabiiudes macliiDaies de la guerre, à chaque instant^ les siens se débanilent ; un coup Fatteint enfin à la tête, et Tarmée en dissolution le laisse entre les mai us de l'ennemi. Buoso de Doara et Pelavicino, qu'il avait trahis. Tarracient aux fureurs de la foule et il meurt sous l^ur tente au bout de quelques jours sans mot dire, sans rien prendre, sans que Ton sache si sa mort était l'œuvre de sa volonté, ou si elle était donnée par Tennemi. La scène d'Italie n'avait plus de sens pour lui.

Quelle fut heureuse celle Vérone sous Eceîno, qui semait la mort et l'épouvante dans toutes les villes romaines de Lomhardie, de la Hongrie et de la Marche 1 Elle vit son sénatdes Quatre-vingts démocratisé et porté à cinq cents, ses magistrats salariés et arrachés à la nobless*», qui s'en emparait, sa campagne déblayée A jamais de toutes les lours qui rencoïnbt lient, ses châtelains en déroute et dans Timpossibiite de se relever, ses villes rivales, les unes bouleversées, les autres dévastées, d'autresintimidées, ses armées victorieuses partout, et pendant des siècles elle devint si forte qu'aucune vicissitude ne put lui faire oublier les plans de son dictateur-citoyen. Les gibelins restaient toujours les maîtres : ^fflrmo de la Scala remplaçait J^re/mo ; les Sanboniiazio, chefs des guelfes qui rentraient^ s'altendant à un succès, se voyaient expulsés au bout de trois mois, et le statut ordonnait Texil et la confiscation des biens de tous ceux qui au-

raient parlé de les rat[^]peler à Vérom*.* En suivant les villes flagellées par Vérone, on re*

hàMê CHAOVI rttiM. 443

tombe sous la loi (i;s villes romaines où les citoyens sont gâtés et les concitoyens tiibelins funestes et malheureux.— Qui attire sur Padoue le iléau d'Ecelino de Romanot Ce sont les nobles qu'on voit lourds et joyeux[^] avec un faui air de bonsdiabes, dans l'aDioliambre du podestat d'Eoelîoo, comme e'its étaient ches eut. Sans doute, disent-ils, nous ayons appelé un Yautour, mais c'était nécessaire, ajoutent-ils tout bas; ou du mnius c'est ainsi qu'il faut achever leur peusee, quaiul ils lisent la table latine du milan et des colombes. Qu'on juge du désespoir du peuplequi se voit frappé[^]bftilloné, garrotté par des bourreaux véronals qui pendent, brûlent, ccartèlent les guelfes par milliers: les uns deyè* liaient fous, les autres se jetaient par la fenêtre sans savoiî [ioui quoi; des magistrats exerçaient leurs ionctions avec des chaînes aux pieds, sous la menace de la potence s'ils ne faisaient pas exécuter les ordres de Fixons; et on Yoyftit s'élever la tour de Malte, épouvantable prison où pourrissaient pélennele les morts et les mourants, sans air, sans lumière[^] à peu près sans tiour* riture. Malgré tout, les gibelins tremblent, ils s'effacent derrière les soldats de \ érone : il y en a (jui succombent en voulant alléger le poids de l'oppression ; et quand la croisade guelfe arrive sons les rempfttrts, le podestat é'Eedmo est seul[^] réduit à faire tes patrouilles, h visiter les postes, à transpercer de son épée les bourgeois (jui le suppliaient de capituler cl a sVn fuir au galop avec un groupe des siens, (|uand le feu livrait au hasard une porte aux croi.és- Une fois ies croisés dans la ville, les gibelins s'évanouissent, personne n'en parle plus : la patrie est sauvée, bien

qu'elle soit saccagée pendant huit jours, aux grands cris des chroniqueurs qui sont près de regretter Ecelino, mais qui jubilent la

444 LCB 6UBLFBS BT LES GIBBUKS

nécessité du sac, dans une ville prise d'assaut avec là fureur d'une seclc italienne, — Vicence est livrée à Ecelino par les Vivaresi, anciens concitoyens qui écraftent les MaltraTersi et qui se rattachent à Vérone pour éviter Tavalanche de la croisade qui emporte Padoue. — A Trente, c'est le comte du Tyrolj chef des gil)elins, qui jette la ville sous Vérone pour écraser l'évêque, ciief du parti guelfe des citoyens. — Trévisé, qui reflète l'image de Padoue, moins les teintes rustiques et la lourde impréyoyance^ repoussait par ses guelfes la main de fer des Ramano, qui s'efforçaient de Tenchalner à Vérone. Elle réussit à moitié en tournant Albéric de Romano contre son frère EeeHno , et pendant dix-huit ans elle se place ainsi dans le camp des Lombards et sous le drapeau des croïï^es. Ensuite, (juand la croisade s'avance menaçante contre le monstre de Vérone, Albéric ^ gibelin de naissance, guelfe d'occasion, se trouve sans amis, suspect à tout le monde, abhorré par la ville, repoussé par les croisés. Quand il veut les secourir sous Padoue, il est accueilli par un long rnui ainie de malédictions mystérieuses. Quand il veut s'al)riter dans les murs de Padoue^ il trouve les portes fermées et les remparts déserts; on dit qu'il affecte d'être l'ennemi de son frère pour trahir les croisés; on veut que tout entière la famille sanguinaire desRomano soit sacrifiée. A partir de ce moment, le chef de Trévisé marche comme un homme que 1 on pousse à la mort; on le voit réconcilié avec son frère , soucieux du sort r|ui Tattend, et à la catastrophe d'Ecelino, il n'ose plus rester à Trévisé : le voilà dans le grand château de San-Zenone , entouré de remparts, impre-

nable, mais assiégé par la foule innombrable des croisés, véritable marée dont le flot monte de minute en minute; elle eueve a Albéric

bANâ CMAQtIB VILLE. 44b

Ses Allemands qu'elle achète; elle envaliU lontos se^ forliflca-
tions exiérieures; elle le rejette, avec sa fainille>

dans la tour unique du milieu : là le malheureux est saisi par une douleiu' sombre et indécise entre le remords du malfaiteur et le désespoir des damnés. Son podestat, un Bolonais, le supplie de le laisser sortir : « Mes « compatriotes qui sont dans la croisade, lui dii-it, m'as- « surent la vie si je puis les joindre avant la reddi» « tion. ^ Non, lui répond le gibelin , tu ne m'as jamais « dclounié d'aucun crime, et tu partageras mon sort.» Sa fem?rie, ses deux lilles, ses (juatre fils, cette vitalité de la jeunesse féodale, si brillante aux jours des victoires, lui rappellent, par la force du san^*^, son frère EcêlinOf sa mère la sibylle, son passé irrévocable où il cherche un abri, o Vous irez en Toscane, leur dit-il, «cbez les comtes de Mangona^ parents de ma mère, « riches en châteaux elen fiefs; ils serontvotiuiamille.» Il nesavail pas, le malheureux, (|ue d'autres peuples, d'autres démocraties, d'autres citoyens rôdaient autour des châteaux des Aiangona à la veille de tomber. L'heure fâtale arrive enfin, et il sç rend au marquis d'Ëste avec lequel il était lié par deux mariages de famille contrac* tés dans Tère précédente , au temps des paix funèbres et éphémères de Pasquara. Le mar(juis le livre, sans mol dire, aux croisés, et il est bâillonné et traîné à la queue d'un cheval ; sa femme , ses iilles, ses tils sont décapités; son podestat est haché en morceaux, (distribués palpitants à toutes les villes de la croi-
sade, et Trévisé fait peindre le spectacle du supplice dans la salle

du ^rand conseil, où il reste pendant des siècles, jusqu'à l'époque de Louis XIV, comme une menace pour tous les ennemis de la patrie.

Brescia n'a que des malédictions à donner à ses gibe-

446 LUS GUELFBS BT LÆS GIBELINS

Mos, touB cbftielaios qui paralaieat la première .année de l'interrègnei signalé» par la chronique oomme^des êtres néfastes : « On les appelle MûUâairdi, dit- elle, et

a juslemont, car ils sacnlienl la patrie a leurs propre a iiUérèb. » Ou les voit revultés daus les châteaux, livrant Pontevico à la ville rivale de Crémone, et çn 1255> amis d'EcêUno qu'ils veulent attirer sur la viUe. Les citeyeas tremblent : eux si hardis sous les évêques^ sous les consuU» dans les guerres municipales , s'aperçoivent que désormais ils sont trop près de Vérone, trop loin de Milan, et leur élan naturel se trouve en conlra- (licliuu avec la nécessité d'une [r]udence toute nouvelle. Qu'on se figure Arnaldo de Brescta vieilli, découragé ei flottant entre la lâcheté qui le gagne et une témérité ingouvernable, on aura une idée des citoyens devant la faction qui les écrase. De crainte â'EeeUno, ils cà< deul en laissant régner Gri/fo des Grilfi, \nm iis le jet-> tant au fond d'une [> rison ; puis ils vont se prosterner, avec révéquej aux pieds du pxisonnier pour qu'il veuille régner en combattant le monstre de Véron\$; ei, à peine délivré, il lut ouvre les portes. Tous les malheurs fondent tout à coup sur la ville. Deux forlerosses gibelines a se dressent comme deux épées, dit la « chronitûe, dans le cœur de la pairie, jp pour protéger tous les supplices ordonnés par le chef de Vérone , et quand il tombe, les gibelins se hâtent de lui substituer PeknaieiiM pour que la secte continue à

régner. Nous avons vu que PHavieim avait dû désertier le monstre de Momano et se réfugier dans la croisade, au milieu des guelfes, lui ex-triumvir gibelin. Trompés par cette coalition d'un moment, les exilés de Brescia traînent sur ses pas avec leurs familles > lui donnent leur voix; lui font des ovations et espèrent le trouver

PARS CHAQUE VILLE

favorable ou du moins neutre. L'ex-triumvir part et les laisse en exil. Alors commencent des tentatives désespérées et de terribles éclats sous des répressions effroyables

Lies. Une première fois, les guelfes de la ville teneurs cèdent à l'invitation de Milan, et invités à se rendre au palais, ils sont enlevés et envoyés dans les prisons de Crémone. Deuxième fois, ils parviennent à surprendre dans la nuit une porte de la ville; mais le matin ils sont écrasés, et deux cents citoyens sont joints à leurs confrères à Crémone. Une troisième fois ils s'emparent de la ville pendant l'absence de Pelavicino, mais ne peuvent soutenir leur propre victoire, leurs chefs se rendent, et Pelavicino, furieux, dit la chronique, entra avec une « grande multitude de soldats et fit couper beaucoup » de têtes qu'il fit jeter hors des murs; puis les uns furent mutilés du nez, des oreilles, de la langue et des « yeux, des pieds, des mains; d'autres furent longuement torturés dans les prisons, et on envoya à Crémone une nouvelle masse de captifs. Une terreur « fiévreuse envahissait la ville; les citoyens s'enfuyaient; à plusieurs d'entre eux, tout palpitants se cachaient » dans des tombeaux avec les femmes elles

enfants..*» Parme appartient à la ligne lombarde et en même temps elle est l'ennemie inéluctable de Plaisance, ville romaine; ses guelfes et ses gibelins se tiennent en équilibre, prêts à se déchirer au moindre froissement, sans que Tu puisse dire quels sont les citoyens. Les descendants des guelfes» parce qu'ils décidaient la déroute de Frédéric U? Les Ghorreggio» les Lupij les Ross! représentent la caste des châtelains, et à la troisième sième année du règne intermédiaire une révolution subite rappelle les gibelins, qui rentrent, et on nomme (effort à) G^m podestat décennal : « U étsit, dit la chronique »

<iiB LES GUËLFES ET LES GIBELINS

Le podestat de la commune du peuple et des marchands cette partie de l'Église avait une peur mortelle; on n'osait pas parler à deux ou trois personnes et si un

un [Kuisan de l'Église] commettait un meurtre, c'était à sa peine si on faisait un simulacre de procès, et on ne « découvrait jamais rien à sa charge. » En 1279, la justice gibeline reçoit le contre-coup de la chute (VMe- HnOf et on écarte Giberto de Gente pour nommer un nouveau podestat, Inghirani Franceslata de Pistoie. Cette fois, c'est aux gibelins de trembler, et ils tombent dans un accès de dévotion : on ne voit partout que des l'processions, des tiagelianli; des dévots, des humiliations artistiques, des tendresses calculées où les partisans de l'empire s'efforcent d'embrasser leurs ennemis en masquant leur amour d'eux-mêmes par l'amour de Dieu. La mascarade des flagellants s'exalte par l'arrivée d'autres flagellants de Reggio, de Modène, le dos nu, se fustigeant avec des cordes et des balais, se [d]oclamant tous de grands criminels, et leur folie gagne tout le monde, y compris le podestat : « Et dictus dominus « potestas se verberavit. » Après

la comédie de la douleur arrive la tragédie de la guerre civile, et toujours en équilibre entre les guelfes et les gibelins. En 1163, on s'agit pour l'élection du podestat, et c'est l'archevêque Ubaldo, l'ex-triunvir, qui arrive avec le salaire de mille livres romaines, qu'il distribue à ses amis. Parme tombe sous l'interdit du pape. L'année suivante, la révolution éclate très-sanglante, et on dévaste les maisons sans que l'on sache qui triomphe*. La guerre civile s'organise sous les dehors de la paix, avec deux podestats, Jacob Tavernario et Giberto de Genoa, l'un pour les guelfes, l'autre pour les gibelins. En 1265, il y a encore deux podestats qui représentent les deux

deux camps.

En 1266, les deux partis restent en présence et toujours avec deux chefs : la bataille est imminente...

Ce sont les mêmes scènes» en sens inverse à Plaisance. Quand Plaisance est guelfe» en Plaisance proclame l'amiral de la mer, Ubaldo Pelavicino, son podestat perpétuel, et tous les châteaux des guelfes tombent l'un après l'autre pour ne plus se relever. En 1267, Parme est gibeline, et alors on chasse le chef gibelin pour transmettre le pouvoir au chef guelfe Fontana avec le titre de podestat et de recteur. En 1268 les gibelins de la ville rivale s'ennuient» s'attendent et se flagellent; ceux de Plaisance se relèvent jusqu'à rappeler Ubaldo Pelavicino qui soumet à sa domination gibeline Tortone, Brescia, Alexandrie, Pavia, Trévise, maître de Crémone, avec Buoso de Doara et seigneur absolu dans son fief de San - Donnino. Mais Parme est prête à éclater et Pelavicino est à son tour à la veille d'une catastrophe...

Crémone, issue du royaume comme Lodi, Pâïûie, Arezzo, Pistoie et Vérone, ne saurait prospérer qu'en versant le sang des guelfes (jui Tentourenl. La lutte commence aux derniers jours de Frédéric II , en 1247 : « Âcetteépoque, dit Campi.les factions étaient en pro- « grès> et la ville se divisait de nouveau. » Les gibelins régnaient dans cette partie de la ville qu'on appelait la vieille cité; la ville nouvelle était aux guelfes (}iii peutêtre la construisaient en châtelains nalurahsés. Les premiers^ àWCape-Uetti, avaient pour chef l?mo5o de Doara, les seconds^ nommés Barbarisi étaient suspects et abhorrés. L'année première du grand interrègne» Crémone s'aperçoit que son empereur lui manque; ses troupes sont battues par les guelfes de Parme; la cité nouvelle

T. II

4110 us '«VtLfIS IT LES OIBIUHS

devient menaçante, et alors la vieille cité se relève par une pensée larL^f menl iongobarde^ se livrant sans réserve à Uberlo Felavicino^ qu'elle proclame podestat. Aussitôt elle reproduit en sous-ordre Texpaiision de Vé* rone, et les culottes des prisonniers parmesans qu'elle pend par milliers aux voAtesde sa cathédrale, la fête an* nielle du tain eaii (ju'elle fonde pour célébrer sa victoire léguée coinrne un souvenir d'orgueil et de vengeanceà ses générations a venir; Crème qu'elle enlève; Polavicino qu'elle crée dictateur perpétuel ; Buoso de Doara qui s'associe à sa dictature. L'union de ces deuschefe avec EctHm de Romam, dont ils partagent l'ascendant, rend la ville encore plus forte qu'elle ne

l'avait été pendant rère des r(»is, sans qu i»n voie aucun mas-
sacre dans Tenceinte de ses murs. Mais elle ne saurait se dcruln r
a la loi sanglante qui lui demande des batailles domestiques, et la
discorde arrive du dehors^ en iâ58, quand Eetlim négocie avec
Jltioso pour trahir Pek^nnmnOf et avec celui-ci pour trahir le
premier. Les deux gibelins se communiquant cette double ouver-
ture, s'écartent ensemble du monstre de Vérone : «Heu ! fuge
liUus avarum ! » secricnt-ils^ mais ils tombent dans le camp des
croisés. Lorsqu'ils le quittent de nouveau, après la victoire, ce ne
sont plus les mêmes hommes et il fiiut deux cbefe à la répu-
blique, agitée par ce terrible revirement qui la jette d^un pèle à
l'autre de la politi[ue italienne. Buoso soit le torrent guelfe [ui
déborde avec le flot des flagellants. En l:2ii:», il abandonne son
rivai; Tannée buï vante, d'accord avec l'évêque et le légat de
l'Église, il le laisse seul sous Tanathème du pontife: la bataille de-
vient haévitale. . .

Placée entre Crémont qu'elle abhorra et Milan qu'elle chérit,
Crème reçoit sans cesse les secousses des

OAHft CHAOUB VIEXB. 451

deux villes opposées, et se muiiln' gibeline par ses nobles les
comtes de Camisano el de Fornovi, jadis aUjés ^e Frédéric Bar-
berousie, et guelfe par. ses çilQyefi84iciii^ . par les Benaoni ,
hommes nouveaux^ sans titfe^ ^raïs parYenu8> n^ayaqt d'autre
force que celle de-r^rgent : la 'ville flotte ainsi /entre la domina-
tion féodale de Cri' wowe, qui la traite en conquête, cl 1 4niiUe Ue
^lil^, qui la replace sans cess^ pa];uu le^, répul^Uques de la
ligue lpq[il>a«de. : ,. ...

Ferrare entre dans Tère nouveUe, ayeq l^, f^mjlle d'Esté^ jadis, pontificale et cbâtelaiat mais devenue guelfe et citoyen^e pour résister à rexplqsiioo gibeline de Vérone. Son chef, Azzo VII, s'élève, par ses crimes, à la hauteur du monstre gibelin : dans l'ère précédente, il avait déjà condamné à mort quatre cents injpériaux; en 1261^ il fait exécuter la grande famille «les

Les guelfes et les gibelins pénètrent dans le Piémont

savoisien^où le comte de Savoie, Boniface dit le Roland, assiège en gUelfe la ville de Turin, gibeline par le peuple comme Pavie et Vérone. Pendant le siège, il fait traîner à la queue d'un cbeval les prisonniers liés les uns .aux autres par lesjambes^ « afin que .la traînée, « dit la chronique, fût mieux gardée et plus épouvan- « lable; » mais il tombe entre les mains des citoyens qui le donnent a ^l.s(|)Our qu'elle le garde, et refusé aux prières de saint Louis de France, il meurt de rage dans sa prison trois ans après lu catastrophe ù Mcfilino de Romano,

Ënoemi de la Savoie guelfe^ le Moniferrat est gtbebn et son marquis GuiUaume, dit Longue Épée ^ jjinite Tex-lriumvir Peiatieina en défendant le peuple jde

Turin et les gibelins d'Alexandrie et de Tortone où soil fitotue-révêque, qui lai résiste...

Le podestat de la Corse^ Sinuocello de là llocca avait

mis un terme à la lutte entre le peuple cismontain et la féodalité transmontai ne , et en i264, il invitait chez lui, aux fêtes de Pâques, toutes les grant^e? familles ttous les chefs, sans distinction de pnrti. a-";^ une cordialité vraiment nationale. Dans le tumulte de la tête, la colère le prend contre de ses soldats, et lui je-

tant nu chien k la figure, il frappe par mégarde l'un des convives, Giovanninello de la Pielra. C'est un hasard qu'il s'efforce de réparer en multipliant les excuses, mais l'heure des deiv^ sectes a sonné, et la Corse se divise de nouveau ent'''>)q partie transmontai ne à la suite de Sinuncelto, et ia partie cismontaine dirigée par Giovanninello, Tun et Tautre également soutenus par six beaux-fils tou^ - puissants , qui enlacent la terre dans un double réseau d'inimitiés homériques. Sans mot dire , aucun coup n'est perdu, pas un regard ne s'oublie. Soixante-dix chevaliers de Smuncello s'imaginent qu'ils peuvent prendre les devants; en entrant à ramiabie dans San-Anionino> ils sont fêtés^ béber* gés, puis tout à coup égorgés au cœur de la nuit. Aussitôt un massacre répond au massacre; San^Antonino est rasée ; ses habitants sont passés au fil deTépée; le chef de la Corse transmonlaine triom[»he, sauf le retour inévitable de la fortune^ car le sang demande du sang, et la victoire guelfe provoque les vengeance gibelines* C'est ainsi que la guerre dure deux cents ans, a presque autant , dit le chroniqueur, que celle « des guelfes et des gibelins^^lalie. » Questo, ajoute-ti!, fu lempo di morti et di roine rif)ieno. » D'après la loi des régions pauvres et militaires, la Corse était

DANS CUAgUK V(LI.K. 4*:3

guelfe avec la féodalité traaisinontaine qui se ralliait aux Pisans et gibeline avec les citoyens eimanlain de

la plaine^ qui se fondaient sur Gènes.

En Sardaigne, dès la premièr^ année flu ifrand interrègne, les Visconti citoyens deviennent guelfes, les Conli châtelains gibelins, et les quatre judicatures se déchirent en croisant leurs inimi-

tiés avec les partis de Pise et de Gènes, et avec leurs propres contradictions géographiques. ^ Le juge de Gagifarî s'insurge contre Pise, secontUi par les guelfes de (leiûs; mais en 1256, il est (lécapilé par la réaction gibeline et pisane, que représente d'abord François des Contû — Torres^ ré** primée è son tour et coniiée à Vemegallo, penche vers Gènes.— Gallure est guelfe avec le juge Comila II et ensuite gibeline avec Ariano des Conli.— La-judicature unitaire d'Arlwrée commence par être guelfe, puis elle est garrollef» et livrée au juae i^ibeliii, le comte de Ca-^ prajQy et ensuite elle se n volte de nouveau en profitant des partis qui s'alternent à Gènes, ^

Nous avons dit plusieurs fois que le royaume des Deux^Sidles est une grande cité construite par les

révolutions d'Italie, et que son centre, Paîerme, s'impose par la donninalion impériale à tous les vieux centres de l'ancienne fé-dération grecque et longobarde. L'empereur Frédéric il était le grand podestat du Midi; mais à ses derniers jours, Têmeute guelfe qui agite les villes du Midi, Taccuse d'être inquiet, étourdi , d'aller à la chasse quand 11 est battu en Lombardie, de faire l'amour quand on lui enlève le roi de Sardaigne son fils, de haus-ser les épaules quand on lui dénonce ses Sarrasins qui violent les leuunes. Si les exacleurs ne lui apportent (tas tout l'or qu'il ré-clame, il menace de

454 LBS GUBLFKS BT LBS GIBBUNS

les faire jeter du haut des tours ; si les citoyens de Bari

aGneillenl un proscrit , il les rançonne ; juge inique,

liiauvais podestat, on ne veul }lus de lui. A sa mort, Naples, Capoue, Caserta, Acerra, s'insnrgeût en guelfes; rerii|)ereur Conrad qui veut continuer le rôle de podestat, règne en bourreau maladroït, exterminant \e» Sanseverino, faisant passerau fil de l'épée les insurgés de Naples, mutilant les femmes, les déportant en Allemagne, el malgré tout il est faible, méprisé, cruel en pure perle, voué à une catastrophie a laquelle il ne saurait échapper qu'en mourant à propos. La Sicile réclame la liberté de l'inter-règne pour couper les attaclies inutiles qui la tiennent à l'Allemagne; elle veut un capitaine du peuple> un chef indigène, un roi national, un gibelin de Païtrmê, un Eceliho, un Pelaimdno, un Buo,so du Midi , aussi indépendant de l'eniftire que funeste à l'Eizlise. De la les gibelins qui se montrent à la suite de Mainfroy , le grand bâtard de l'empereur Frédéric f et qui rêvent un empereur, jeune bâtard italien comme le nouveau prétendant, hostile à l'Ailemagne.

Sous l'impulsion de Ift secte qui Félève> Mainfroy gravit une à une les marches du trône : sûr de son bras, encore plus sûr de sa pensée , il s'avance sous le vent populaire, glissant de travers à la manière des révolutions d'Italie, sans qu'on puisse Tattaquer. Quand Conrad s'en méfie, le spolie de ses fiefs ,«et proscrit sa faitille , il le laisse faire et reste dans Tattitude du respect. En attendant, le peuple se passionne pour lui, et lorsque Conrad meurt, le parti uiiperial se liâte lui-même de lui transmettre le plein pouvoir. Le margrave Bertboid de llohembourg, chef des Allemands, renonce au gouvernement comme un podestat impos-

IIAIf8 CRAQUR VIIXC. 455

sible qui dépose sa baguette à Orvieto ou à Pistoie ; le royaume tombe à la merci du chef gibelin. Mainfroy règod du

consentement de l'Allemagne et en opposition avec l'Allemagne; il règne en fils de Frédéric, maison féodale; il reste dans la tradition impériale et il la supprime; il se dit tuteur de Conrad, son neveu, et il fait répandre la fausse nouvelle qu'il est mort, pour lui faire célébrer d'éternelles funérailles et pour se faire couronner en 1156; rien ne lui manque pour être le chef de la révolution du Midi» ni la haine des guelfes» ni le sol de Naples» que lui livre un vieux gibelin, le cardinal Ubaldini, chargé par le pape (il le défendit ! ; ni Païenne, où le roi de douze ans, Henry, normand par Frédéric, meurt peut-être empoisonné; ni l'adhésion du pape, forcé de reconnaître la possession du royaume à un chef qu'il croit hostile à l'Allemagne comme à l'Église ; ni enfin le baptême de l'expulsion par le pape qui s'aperçoit qu'il s'est mépris en confirmant un chef en apparence faible, désarmé, au lieu de l'attaquer, eu butte à des haines furieuses, mais, en réalité, fort bouillant, rusé, puissant comme Antée sa vie durant dans le sol, pouvant se glisser de ville en ville avec d'innombrables amis, et capable d'envenimer et d'étrangler la papauté avec la force du boa. Ugo, poursuivi, dépouillé par le pape, il traverse le royaume à bride abattue, pénètre à Lucera, où il révolte les Sarrasins de son père contre leur capitaine gagné à l'Église, et il conquiert de nouveau le royaume à la pointe de son épée. Dès lors, il lève la tête, il soutient les gibelins de Rome, où il frappe le pape dans ses foyers; il secourt ceux de la Toscane, il fraternise avec ceux de la haute Italie; il est l'appui des Boichi contre Cauterino, des châtellains contre Sinigaglia, des Loricini

LES GL ELFES ET LES GIBEUNS

qui chassent les guelfes de Florence, d'Ecclmo contre les villes guelfes de la Marche Tironaise^ de Pelicciolo contre les guelfes de Lombardie^ de Buoso de Daara contre la Ville nouvelle de Crémone, des (hemaghiée

Lôdi contre l'invasion niilaisienne, de tout gibelin qui combat le pape et les guelfes dans le Nord et le centre de l'Italie. Par contre-coup les guelfes de Milan, de Florence, des Marches, de toutes les villes, fraternisent avec les séditions imminentes de Naples» de Messine, d'Ascoli, des villes les plus attardées et les plus fédérales du Midi , de sorte que Mainfroy voit arriver l'heure d'une nouvelle expulsion....

La lutte de Mainfroy et des guelfes se reproduit en détail sur tous les points des Deux-Siciles, où chaque commune a ses Vberli et ses Buondelmonti, comme les villes de la Lombardie ou de la Toscane. Au milieu de mille batailles municipales, Aquila se fait remarquer comme une déviation à la fois brillante et bizarre, car elle surgit improvisée soudainement par une insurrection guelfe populaire contre les châtelains des alentours, tous ralliés au roi. Son apparition est racontée par un poète, Buccio de Rannalo, qui écrit le patois des insurgés. «En les hommes de la terre, dit-il, « conspirèrent pour ne pas être serfs, et cherchèrent «à être libres, ne voulant reconnaître d'autre suzerain que le roi.» Ils se réunirent dans des lieux écartés, dans des églises souterraines, où ils surent* putèrent en Brutus rustiques les forces de insurrection, celles de la résistance, les protections possibles et toutes les ressources du combat. «Mais, poursuit le poète, un Judas, traître et assassin^ alla chez les seigneurs- « gnoLirs, et leur révéla

qu'on conspirait pour les abatc ire et les. tuer. i> Les seigneurs emprisonnèrent les

DANS CHAQUE VILLE

rebelles, « et les prisonniers furent tous torturés, puis « mis en pièces et jetés du haut des fenêtres dans la « Toie pour décourager tout le inonde. Il en résulta « cependant Téffet contraire, car tout le monde se mît « à crier : qui pleurait son père, qui sa mère, qui son a oncle; le peuple s'arma avec fureur, et mit en lama beaux tous ceux qui ne purent s'enfuir. » L'insurrection se rallia au papc^ qui lui accorda en i^b% la franchise communale^ et^ en iWè, la ville fut con« struite et tournée comme une machine de guerre contre le rot de Palerme. Bientôt la ville, créée par rélan guelfe, tut détruite comme Camerino vi Sinitratrlia par l'élan des gibelins; « elle resta six ans « rasoe,dit le poète, sans qu'on y vît pierre sur pierre », et elle attendit des vicissitudes de la guerre qu'un premier désastre de Mainfroy lui permit de ressusciter

Les citoyens et les concitoyens de Uomc fraternisent avec l'anarchie générale pour devenir les uns gibelins, les autres guelfes comme les citoyens et concitoyens de Véranêf de Pûtie, de la Corn ou de Palerme, Leur révolution s'accomplit en 1260, quand le pape concitoyen, Alexandre IV, renverse le podestat étranger Castellano de TAndalo. Les Romains comprennent que pour résister il leur faut plus qu'un bourgeois emprunté à Bologne, et iis se décident à donner les fonctions de dictateur à un prince étranger ^ Les uns nommentRicbard deCornouailles, frère

du roi d'Angleterre, les autres Me à nfre^j roides Detia > 5 tci * toi, et on se trouve

* SalU) in lesta al popolo roinauo di darsi un capo potente,

(ILUBATOBI.)

iSS LB8 Guum n tu «ibiuiis

de plain pied ddus l ère desd«ux sectes avec deux capitaines du peuple, avec deux dicateurs capables de tenir tête au pontife, avec les couleurs guelfes et gibelines, arborées pour la première fois dans la ville, et avec toutes les aUkDces instantanées des deux fraternités opposées à travers toutes les villes de l'Italie et tous les Etats (ic l'Fjirope. Od iioinine ensuite Pierre d* Aragon, natureUcmeut gibelin comme Mainfroy , et les guelfes lui opposent snr-le-champ Charles d'Anjou, avec Tobligation de la résidence, et Ton reste au milieu de Tanvchie qui se développe.

C'est ainsi que le progrès antérieur de la guerre vile conduisait [jartout au progrès des expulsions alternées : sous la force élastique et foudroyante des deux partis qui devenaient deux nouvelles religions, les villes> les Étais^ les duchés, le royaume du Midi, et même le pape de Rome, n'étaient plus que des corps légers, friables, flottants ; pas de palais, pas de forteresse crénelée, pas de tours aux mille meurtrières, pas de ville toi te on peuplée qui ne pût voler en éclats comme le verre sous le choc sans cesse renouvelé des deux sectes. Milan guelfe avait son archevêque en cxii et gibelin qui pouvait la fulminer. Florence gibeline était sur un lit ardent comme la braise» et prédestinée à des guelfes ; Vérone était entourée de villes impatientes de venger les innombrables massacres d'^ce/mo; Parme et Plaisance échangeaient des regards chargés de haines toutes nouvelles; Gênes

avait outragé un podestat; Turin gibeline avait emprisonné comte Boniface, qui mourait de rage et de douleur*; les villes guelfes du Piémont couvaient du regard Guillaume de Monferrat Longue Épée, flexible et pénétrante comme les conspirations gibelines; Bologne et Modène, Faenza et Rimini

DAMS GHAOOS VILLB. 459

et Cène, Pise et Gènes multipliaient leurs luttes, où la guerre municipale se croisait avec la guerre intérieure; jamais à aucune époque de l'histoire il n'avait eu tant de tension, des ressorts si violemment comprimés et des puissances prêtes à de plus effroyables rebonds.

CHAPITRE III

L* UMTwa roaTiriULE coaiu ut oLux seciu.

Le pape appelle Charles d'Anjou à la conquête des Deux-Siciles, — pour régner comme podestat impartial sur les deux sectes italiennes. — Mais Charles d'Anjou devient guelfe avant d'«voir TU 11t«lie. ^Il exige que le fief des Deux-Siciles lui soit accordé à des conditions guelfes. ~ Le conquiert avec les forces et les fureurs du parti dont il devient le chef. — Et il règne en combattant les gibelins, malgré tous les efforts du pontife, qui veut équilibrer les deux sectes. ^Âquila guelfe contre Manfred reisvscite gibeline contre Charles d'Anjou pour continuer la guerre civile. — Même évolution à Béziers. — Tous les efforts du pontife déjoués par l'agitation croissante de Florence, — d'Orvieto, — de Bologne qui chasse les citoyens, — de Faenza qui les fête et les massacre,

— de Plaisance ou les guelfes envahissent et chassent Psiaeiemo, — de Parme qui partage les colères de Plaisance, — de Crémone qui chasse les 10,000 partisans de Buoso, — de Cr " me incendif'o, — de Brescîa insurgée, — de Verceil ou les gibelins tuent le podestat. — de Milan où les guelfes massacrent Ô2 patriciens, — de Trévise où Ton décrète la peine de mort contre les étrangers qui prononceraient le nom des deux sectes. — Scènes variées k Ferrare, à Chieri, k Mantoue, \ ^îodène, à Rep'p-io, h Forlì, k Vérone, à Lodi, à Sienne à (iénes, à Pise, en Sardaigne, en Corse. — Les guelfes et les gibelins déchirent le conclave.» et la déTaation des deux sectes bonloTerse tontes les Tîlles. «—Mais c'est une dévastation révolutionnaire, c'est-à-dire ntile, bienfaisante, lil 'ratrice, — et qui donne deux langues, deux poésies, deux religions nouvelles à la nation.

IjB pape, menacé par les deux sectes, au miliiMi d'un peuple qui invoque des princes étrangers stir nii hôie qu'oD dirait mis à reachère, oe peut plus régner sur Rome^ s'il ne fait un pas en avant pour arrêter la révolution en progrès. Il se déclare podestat, en acceptant lui-même ce rftle de dictateur impartial qu'il avait toujours combattu, et des Alexandre IV, eifrayé de

La iitAcrioS PoNtlFîCAiM contke Lks bElt sectes. iC>{

Voir chez lui les couleurs des deux decies, s'efforce de régner comme un juge, entouré de consuls ou de notabilités proy^ires. L^aonée suiTante, à sa mort, la

nouvelle élection amène une longue lutte qui dure trois mois et quatre jours^ et « [Dust iiiulUun dissensiouem» l'É^lise aïlopte le plan de l'impartialité, en firoclamant UQ punlife étranger aux citoyens et aux concitoyens, un Français, le patriarche de Jé-

rusalem, qui prend le nom d'Urbain IV, et qui généralise la réaction pour jeter l'Italie tout entière sous le joug d'un podestat unique à son service, imitant l'action de Rodolphe sur l'Allemagne, et de saint Louis sur la France. Le grand acte de son règne est d'appeler Charles d'Anjou à la conquête des Deux-Siciles. Le roi gibelin terrassé dans le Midi ; les guelfes à moitié ralliés, à moitié comprimés par l'Église ; les batailles municipales étouffées par des légats envoyés dans les villes et appuyés par l'ascendant du saint-siège ; Home enfin domptée par le voisinage d'un roi pontifical prêche réprimer les gibelins, le pape devenait alors le grand juge de l'Italie, l'arbitre de la paix et de la guerre, depuis les Alpes jusqu'au détroit. Mais cette réaction de l'impartialité subit le sort de toutes les réactions, car le pontife désarmé ne peut s'aventurer au milieu d'innombrables mêlées, et le feudataire invoqué se trouve paralysé et soustrait à l'Église par les forces vivantes de la guerre, qui le mettent dans la nécessité d'être guelfe ou gibelin.

La réaction rencontre une première résistance, dès les premières négociations d'Urbain IV avec Charles d'Anjou. Le pape offre le royaume, à la condition de régner sur les partis, d'équilibrer les factions, de s'élever au nom de l'Église impartiale, coïncidant avec les intérêts des Normands. Fondé sur son droit, sur la tradition,

402 LA RÉACTION PONTIFICALE

sur la donation, il combine toutes ses réclamations de manière à devenir l'arbitre de la péninsule d'après son ancienne prérogative interprétée au point de vue du podestat ; agit-il de régler la succession du royaume ; il veut rigoureusement directe, excluant les puînés, les femmes, les lignes collatérales pour rentrer

à chaque instant dans la pleine propriété de son fief des Deux-Siciles. — S'agit-il de déterminer la suzeraineté du .saint-siège;il exige qu'ète roi entièrement soumis^soit sou liomme lige, et que tous les ans il offre un cheTal « blanc, beau et bon, » pour qu'il ne reste aucun doute sur le droit aljsolu du saint-siegl'. — S a^it-il de déterminer le cens ; il le porte à 4,000 onces d'or, payables chaque année dans la ville où il se trouvera au mouieuL de l'éc-béance. — S'^i-il de déterminer les confins du royaume} U le» resserre pour les réduire aux micéror bles proportions du temps de Drogon et de Humfroy, et il se réserve la Terre de Labour, plus une partie de la Principauté Ulérieure et Cilcrieure, Gaète , Fondi , Capoue, Sora, Aversa, Muul-Cassin, Saint Germain, Acerri^>Mola, Avellino, Naples et ses îles.— Quelle estsa grande apprèi^ension ? Celle de voir surgir un roi guelfe qui reproduise en sens inverse l'action de Moinfiroyf ou la domination de Frédéric 11 sur les villes militaires ou romaines de la iiaule Italie. Il exige donc que le nouveau roi renonce pour toujours à l'espoir de régner sur TAllemagne ou sur la Lombardie, et que s'il devient empereur d'Allemagne ou roi de Lomliardie il abdique les Oeux-Sioiles , et ne les laisse k son fils qu'en l'é* mancipant solennellementi^De plus» il lui interdit de contracter aucune alliance sans sa permission, se réservant sans doute de la lui refuser dans les cas où le courant guelfe lut livrerait^ dans uu^ ondulation &ubii&.

Wtm %» MOI wctËA, 4GS

la pliis grande partie des \ilies du nord. Dauss.'i méfiance^ il pousse U précaution jusqu'à (léicruiner l'effectif des troupes que te roi doit amener avec lui pour la conquête du royaume ; il ne le Teul pas trop faible pour ne pas s'exposer aux Ylctoires àeMain-

froy ; il ne le veut pas non plus trop fort, pour ne pas se trouver à S I merci : il se méfie de l'air, de renueiiii, craignant une victoire trop complète autant qu'une défaite. — Sur la terre même du royaume réduit de moitié et humilié, il veut que le roi reste en présence d'une opposition toujours assez forte pour que le chef de l'Eglise puisse jouer le rôle de podestat entre la couronne et les barons. On le voit réclamer, comme conditions péremptoires, le rappel des hommes proscrits par Mamfroy; la révocation de tous des édiles de Frédéric II, de Conrad / F et de Mainfroy contre la liberté de l'Eglise ; Extirpation des hérésies^ la restitution des biens confisqués aux évêques et aux abbés; et l'exemption pour les ecclésiastiques du for laïc, soit civil, soit criminel ; il voulait qu'aucune autorité séculière n'interfère avec les évêques ; que dans les cas des vacances la couronne ne perfit aucun droit de régalie et d'usufruit ; enfin il exigeait qu'à peine arrivé dans le royaume le roi réunit les comtes, les chevaliers et les citoyens en plein parlement pour leur faire jurer de se révolter contre lui-même, dans le cas où il violerait une seule de ses promesses à l'Eglise. Le parlement devait en outre être convoqué tous les dix ans, et le serment renouvelé à chaque convocation. Cette seule condition accordée^ le roi se trouvait réduit à l'état de châtelain impuissant devant une opposition organisée, et par la force de l'équilibre le pape devenait le seigneur des Deux-Siciles et du royaume de l'Italie.

461 u ^ Utmi M>tifiM(Uii

Par lui-même, Charles d'Anjou aurait tout accordé. Batailleur sans argent, jaloux de monter sur un trône» dévot, féodal» arriéré > à l'affaire d'un royaume au rabais, il ne pouvait être ni fier, ni exigeant, en présence du pape, dont il se faisait le soldat. Mais il

fallait combattre Mainfroi/, ranéanlir, le mettre dans l'impossibilité de se représenter à Pale rnie, debesiier les gibelins, tous armés et puissants, et les dompter dans l'intérêt même de la victoire pontificale; il refusa de passer sous les fourches caudines dressées devant lui par l'Eglise. La négociation traîna deux ans ; plusieurs fois Urbain IV s'adressa à d'autres princes, probablement forcés au refus; et la conclusion, sous Clément IV, fut que Charles d'Anjou, en résistant aux prétentions pontificales, devint guelfe malgré lui. — Il refusa la succession bornée à la ligne directe qui aurait fait de lui un roi quasi-viager sur une terre sans cesse revendiquée par l'Eglise, et il obtint la succession la plus ample, masculine et féminine, qui le plaçait à la tête d'une dynastie guelfe aussi forte que celle de Mainfroi. — Il refusa d'être l'homme-lige du saint-siège, n'accordant que rhommage Libre, la dépendance nominale, et le cheval blanc comme un simple symbole. ---C'est à peine s'il consentit à payer un cens de 800 onces d'or et à le faire solder aux différents domiciles du pontife. — Il voulut le royaume entier, sans rien céder, hormis Bénévent. — Il repoussa le parcincent décennal et le droit de rébellion réclamé pour des sujets qui pouvaient être gibelins. — Il ne fut facile que sur les conditions où l'intérêt des guelfes s'identifiait avec celui de l'Eglise. Ainsi il accorda le retour des exilés qui étaient tous guelfes. — Il renonça à l'empire, éventualité qui s'offrait dans le camp des gibelins. — Il renonça à l'espé-

CONTRE LES DBOX SECTA, 165

raison d'être un roi d'Ualie> parce qu'elle dépassait dé

beaucoup ses forces. — Il n'accorda au pontife le droit de déterminer l'effectif de ses troupes que dans le cas où il ne marcherait pas à la tête de l'armée, trop certain de ne pouvoir déléguer la

mission défaire une conquête. — Enfin il consentit^ avec une générosité toute française» lacontre-révolutloD ecclésiastique nécessaire pour opposer les évêques aux hérétiques, les moines aux Sarrasins, la croisade pontificale a l\iiliéisme impérial, la [lapauté guelfe à Farinnisme gibelin, promettant de dévaster, en barbare consciencieux, loule la civilisation introduite par Frédéric II et par le roi Mainfroy. • Pendant la conquête du royaume , Charles d* Anjou dépasse rapidement, sous iim pulsion des guelfes^ la réaction de Fimpartialité. Quelques villes piémontaises tournent leurs rep:ard3 vers lui; Milan lui demande un podestat et s'apprèle au combat : les p^ueîfos de Rome le proclament sénateur, au grand dépit du pontife. Avant de toucher Tltalie^ avant d'équiper son armée, il justifie déjà toutes les appréhensions sur sa grandeur future ; et c'est au pape, en 1265^ à lui fournir l'argent de l'expédition et à faire les frais de cette victoire qu'il redoute. Quand Charles d'Anjou arrive à Rome, il loge à Saint-Latran, dans le palais du souverain, où il trans[>orte en sénateur la nouvelle souveraineté des guelfes qui l'ont nommé. Bien que le pape réclame contre tant d'insolence , Charles reste dans le palais; et quand il marche, en 1266, sur Bénévent, à peine a-t-il touché le sol du royaume qu'il se trouve accueilli |>ar une insurrection de barons. Le roi gibelin ne peut tenir, ses hommes se débandent comme des citoyens de Florence à la veille d'un combat impossible. Messine s'Insurge contre la centralisation gibeline T, II, 30

41)6 la IlKACnOK PONTIFICALE

de Païenne; une illusion emporta les villes diiMidi, rèveot toutes la djasoluUop du royatime et la lilierté des Tilles lom-

bardes. Le conquérant français n'a plus besoin du pontife ; désormais chef des fétichistes des Deux-

Siciles, il se heurte contre Maçon (roy, dans la capitale pagane de Bénévent, qui devient la place publique du royaume, et, Mainfroy vaincu et tué, ce sont les guelfes qui triomphent avec le plus terrible bouleversement qu'on eût encore vu*

Car Charles achève sa Tiroie avec les fureurs de la secte: il chasse les Gibelins par milliers; il confisque leurs biens, et les donne aux siens ; il dilapide en un seul jour cent soixante; fiefs à ses nobles français; il anéantit d'un coup toutes les institutions gibelines de Frédéric II et de Mainfroy; il lance à fond de train la contre-révolution ecclésiastique par les évêques, les abbés, les moines, les croisés et les insensés; il détruit de fond en comble l'ancien royaume créé par Royer ; le grand centre des Deux-Siciles, pierre angulaire de l'empire normand, capitale jadis musulmane qui avait vaincu Syracuse, Castrogiovanni, Naples, Amalfi, Gaète, Meïfi, tous les centres longobards^ byzantins et normands, Falerme, est dégradée, détrônée» brisée à jamais, et son immense désorganisation s'achève par une organisation nouvelle en sens inverse de l'ancien royaume, et fondée sur Naples qui devient soudainement la capitale des guelfes, le nouveau centre des Deux-Siciles^ la pierre angulaire de la basse Italie prise au rebours. Charles lui prodigue ses faveurs» y établit sa cour» à l'imitation de la cour de Vercennes» son gouvernement centralisé, à l'exemple de la France ; et cette ville fédérale* . n] (Contente, ensanglantée par Contai, (tient heureuse, régnante, vengeresse contre

Dionizée by

l'ancienne unité de Palerme, Le pape est luppauté él

déjoué dans toutes ses prévisions. Pour tenir en échec l'ennemi, il avait réclamé Bénévent, et Charles la lui donna démantelée, dévastée à dessein [laissant huit jours y spoliée de tout, hors d'état de se relever à jamais, comme la tour des Tosinghi, en oelle que Nicolas Gocco dédiait aux Romains. Le pape espérait que, de son poste avancé de Bénévent, il pourrait encore fomenter les séditions locales des barons, et les diriger contre la capitale de Paierine, et il voit siu' Naples deux fois plus rapprochée, plus puissante, ancrée sur le continent» en face des anciens centres, et mille fois plus redoutable que l'unité sicilienne, désormais inutile et délaissée comme la Corse et la Sardaigne. Il en est donc réduit à poursuivre tout seul la réaction, à exciter les gibelins écrasés par le pape, à combattre lui-même l'invasion qu'il a appelée, à s'associer aux récriminations des indigènes contre les extorsions épouvantables du nouveau roi, à exiger qu'il se fonde exclusivement sur des Italiens, sur le sable, qui! soit dévastateur avec douceur, qu'il rétablisse la grande cour des prélats, des barons et des communes qui, seule, suivant lui, a le droit de régler les affaires du bouleversement général. Despote à Uomo, il devient incendiaire à Naples; mais sa colère s'évapore en plaintes incobéreilles et absurdes.

Désormais, les Deux-Siciles appartiennent aux guelfes, aux gibelins et au terrible progrès de la guerre civile qui se déchaîne loin de là dans toutes les villes italiennes. En effet, il est évident que Palerme se résigne à son sort, que la Sicile soit soumise au contieuepi, que les villes soient renversées par l'invasion restent impuissantes : l'action guelfe provoque la réaction gibe-

line, et en 1167, un an après la conquête, le neveu de Mainfroy, Conradin descend en Italie pour réclamer

l'héritage de Frédéric II. Une moitié de la haute Italie se souleva à sa suite, dans la basse Italie; Lucera, la Foggia, Otranto, Capitanata, Basilicata se révoltent; Conrad Capece, vicaire de Conradin, secoue la Sicile où paraissent les deux sectes des Focari et des Focini, les uns guelfes, les autres gibelins; et avec ces derniers la rébellion devient générale, excepté à Messine et à Syracuse, deux villes grecques ennemies de Palerme et napolitaines, pour que l'île n'en soit que plus engagée dans le progrès des deux sectes. Il faut recommencer la conquête guelfe et angevine, et Charles gagne une seconde fois le royaume à la bataille de Tagliacozzo : combat désespéré, où, d'après la chronique, il triomphe par un stratagème d'Alard, et, d'après la géographie, par la centralisation de Naples qui refoule le nouveau prétendant. Cette fois Charles proscriit les gibelins encore plus violemment qu'auparavant. «Le massacre qu'il fit des rebelles, dit Giannone, « ne peut être décrit il fit pendre les uns, égorger les autres, et il en condamna une foule à la prison perpétuelle. Les villes qui s'étaient révoltées à l'arrivée de Conradin furent bouleversées, dévastées, incendiées. » Les murs d'Aversa démolis; Potenza, Corinto et presque tous les châteaux de la Pouille et de la Basilicate cruellement détruits. On ne ménagea pas non plus la Sicile,... où les habitants furent presque « réduits à esclavage, chargés de tributs, outragés, dépouillés et ruinés. » Ajoutez à Naples, Gallipoli et Lucera furent rasées, que la famille Mainfroy périt dans les prisons, et que Conradin avec tous ceux de sa suite, livrés par le Frangipane, laissa leur tête sur

réchafaud dressé sur la place du Marclié de Naples, le [seul point du royaume où ce spectacle put être agréé comme vengeance légitime du sang versé par Conrad, l'insupportable des foreurs guelfes de Loffredo des Sanseverino des Carracciolo d'attendard, n'avaient pas de limites : on multipliait les exécutions ; on colonisait la Sicile ; tout ce qui était au fer des sectaires était livré à l'inquisition catholique. — Cause première de tant de malheurs, le pontife s'efforçait encore de contenir son feudataire, lui prêchait la conquête à Tamiar, l'extermination avec des procédés étonnables : il voulait même que Conradin fût vaincu et respecté, emprisonné et délivré ; mais tandis qu'à l'usage de podestat vilipendé et déconsidéré, il tombait dans le délire de la contradiction Charles, adopté par la secte, devenait l'allié des guelfes de la haute Italie et plus encore que Mainfroy ne l'avait été des gibelins. Il proposait à la diète de Crémone de refaire par les guelfes, l'antique royaume des Longobards (l'empereur avait voulu improviser, à la honte des guelfes. Modène, Plaisance, Reggio, Ferrare, Crémone le secondaient, le pape n'aurait pu l'arrêter si Milan, Pavie, Verceil Novare, Lodi Como, Alexandrie Tortone Turin, Bergame, Bologne et le Monferrat, ne l'avaient repoussé au nom de leurs traditions fédérales, hostiles à l'unité des guelfes autant qu'à celle des gibelins. Le roi du Midi reste doux sur la terre où l'appelle sa mission tragique. Sa capitale grandit par la destruction de Bénévent, par la dévastation des provinces, par la ruine de la Sicile par le gouvernement victorieux, par la cour ambitieuse, par de nouveaux édifices élevés sous le coup de la conquête, par l'importance nouvelle donnée aux Seggi, où l'on rencontre les chevaliers improvisés les barons de toutes

les |)roviici's , les iiiiiiistn.'s , les officiers de la couronne , les élrán^cis de la l^roveiicf . liiutcs les s|)lendeursde Tluvasioii qui a confisque les biefs des giboiiSi et la plèbe de Tancien dogat^ celte masse nue, vigoilnSttse^ d^ine insouciance sAtis iiareille daos la majesté dii repos , exploite toutei les ressources ^ et d'après le proverbe que «f la fortuna vene à li dormienti, » elle se transforme en la |)lns grande démocratie du Midi, par la lurge i^eule du ciel, de la terre, du site et des arrivages. Palerme sacrifiée, humiliée, devient à son tour la Pavie de la basse Italie ; sa déchéance économique très-rapide la condamne à s'insurger; en combattatit la domination guelfe de Naples ; elle est le foyer le {)lus ardent des gibelins, et bieiiiôt ririsurrec-

lion doit se develop|>er plus violente que jamais

Dans les diverses villes de la basse Italie, les partis passent de Charles à Conradin et de Conradin à Charles^ sans méttie connaître la réaction du pontife. Parmi ces ▼illes, Aquila se fait encore remarquer par sa physio* nomie rustique^ originale, mais prompte à toutes les manœuvre! il une guerre incendiaire. Anéantie par Mainfroff et j),ir les chdtelaués, ses habitants demandent à Charles victorieux qu'il tes Venge et relève leurs maisons^ Aussitôt les châtelains se fotit guelfes pour que le roi les protège, et que la ville reste démolie, a Vous ' « êtes gentilhomme, disent-ils à Charles d'Anjou» et il « ne vous paraîtra pas beau de désertier les gentils, « pour écouter ces vilains qui vous parlent. Alais les « vilains répliquent au roi : Si tu ne fais pas recon- « struire la ville d'Aquik^ tu seras abandonné par tous 4 les peuples inférieurs* n A peine relevés, les citoyens se Jetèrent sur

les châteaux devenus guelfes et royalistes; « Ils étaient et les châteaux^ dit le poète> ravagèrent

é toutes les grandes fortesses, til on ne pourrait dire le «
nombre de donjons qui furent détruits. » Les ciâle* lains^
condamnés à se fixer dans la ville^ continuèrent à résister en
guelfes fondés sur la loi du royaume, leur unique appui, et alors
les citoyens imitèrent à leur tour, en sens inverse, la révolution
de l'ennemi adverse^ et de guelfes qu'ils étaient^ ils devinrent
gibelins comme le peuple de Palerme^ de Sicile, de Venise ou de
Vérone*. La double volte-face des châtelains et des citoyens se ré-
vèle déjà une année après la conquête de Conradin, qui fait
soulever le peuple et pâlir les châtelains. En 1275, le
peuple grandit ouvertement gibelin, il a son chef^ et la lutte des
deux sectes se développe sans cesse*. *.

Impuissante dans le royaume des Deux-Siciles où elle re-
double la guerre qu'elle voulait étouffer^ la réaction pontificale
est encore plus impuissante et repoussée par des rebonds plus
violents dans les autres régions où Charles d'Anjou exerce une
action tout à fait passagère ou indirecte.

Ainsi Bénévent déjoue toute intention d'impartialité> et se
comporte comme l'Aquila. Son peuple était pontifical contre la
centralisation impériale de Palerme,

encore pontifical contre Frédéric II, qui voulait l'étouffer sous
le poids, guelfe il plus tard contre l'action gibeline de Main-
froi qui le menaçait avec ses Allemands, ses Sarrasins et ses Siciliens
unitaires; mais quand l'unité du royaume passe des gibelins de
Palerme aux guelfes de Naples la ville dévastée cette fois par
Charles d'Anjou, passe à son tour en sens inverse du parti guelfe

à celui des gibelins , et c'est ainsi qu'elle se déroba du même coup à la réaction du pontife et à l'invasion du royaume

472 LA REACTION PONTIFICALE

En Toscane, on sait à peine qu'il y a une réaction

pontificale, et on ne voit dans le nouveau roi des Deux-Siciles (j'ai mis chef guelfe dont les conquêtes et les batailles loin d'attraver les deux sectes, doublent et alternent les expulsions. Ainsi au moment de la défaite de Charles d'Anjou, Florence était gibeline, mais dès que la « nouvelle de la déroute de Mainfroy arriva à Florence, « dit le chroniqueur, les gibelins et les allemands comme menèrent à se décourager et à trembler, et les guelfes exilés s'apitoyèrent de la ville.... de sorte que le peuple de Florence, plutôt guelfe que gibelin, comme mença à son tour à s'enthousiasmer et à murmurer, se « plaignant des charges et des frais imposés par le « comte Guido Novello et par les autres qui gouvernaient la terre. Donc, ceux qui gouvernaient Florence « au nom du parti gibelin, voyant l'ébullition elles ont des murmures, et craignant que le peuple ne se révoltât, confièrent par pauvreté d'esprit et pour apaiser la « foule les fonctions de podestat à deux moines de Cologno, l'un guelfe et l'autre gibelin, et nommèrent « XXXVI boni viri marchands et artisans parmi les plus « importants et des meilleurs, chargés de conseil- « lers les deux podestats, et de pourvoir aux frais de la « commune, et [Parmi ces xxxvi magistrats, les uns « étaient guelfes, les autres gibelins, d'Profitant de la concession de la peur et de l'erreur des gibelins, les guelfes refusèrent l'impôt, et menacés par les Lamberti, s'insurgèrent avec tant de résolution que le comte Giordano, capitaine du fils Mainfroy, quitta la ville avec ses Allemands et que les Lombards s'exilèrent d'eux-mêmes sans risquer le combat. Florence redevenue

guelfe, placée sous le patronage de Charles d'Anjou, rétablit le gouvernement des consuls, fonde la Cre-

Dig'itized by

coirrae uss deux sbctks. 473

denzîi o!i sénat de (jnalre-vinyls citoj^cns, le grand Conseil composé de cent quatre-vingts personnes, et un conseil de cent vingt arbitres chargés de la distribution des emplois; les biens confisqués aux émigrés sont livres, un tiers à la commune, un tiers aux guelfes endommaiés par les gibelins, et un tiers au parli luiniêmc qui i^'oriranise comme un petit État dans l État avec son assemblée des Soixante^ sou conseil des Quatorze, et trois et plus tard quatre capitaines, qui contrô* leot le gouTernement, espionnent les familles, et éternisent les proscriptions. C'est ainsi que Florence répète sur son territoire Texpédition de Charles d'Anjou. — Le pape ne renonce pas à la réaction de rimpartialité, et en 127.1, saint Gré^^oire X, qui \cut contre-balaneer Charles d'Anjou prie les Florentins d'amnistier les gibelins. Les guelfes céderont-ils à la prière du pontifel Voudront-ils liTrer leur propre victoire? Non, certes; ils cèdent en paroles au pontife , mais ils disent aux gibelins que s'ils osent rentrer, ils seront mis en |)ièecs par le roi. Les gibelins restent en exil, le pape trompéesl réduit à la ressource d'excommunier la république. En 1279, la réaction est reprise par Nicolas 111, et cette fois avec succès, mais uniquement parce que la démocratie italienne est a deux faces ; quand elle cesse de s'avancer avec les guelfes, elle passe aux gibelins; la forriie guelfe, fixée de[]nis treize ans, est en l elard, vil lie, bornée, monopolisée \mv quelques ianiilles; la multitude qui s'élève devient forcément gibeline, favorable aux exilés et à la réaction pontificale. C'est pourquoi les chroniques florentines

disent que la ville accorde le retour des exilés parce que les guelfes étaient devenus insolents. Cependant quand les exilés rentrent, les guelfes gardent encore la moitié du gouvernement

474 LA BIACTION FOMTinOfllil

composé de sept utiles et de sept ribelins, et l'année suivante, d'après la loi des villes romaines, ils gardèrent des idées démocratiques mises en avant par leurs adversaires, se les approprièrent, chassèrent les sept gibelins qui étaient glissés dans le gouvernement et fondèrent les deux corporations des arts majeurs et mineurs. Plus tard les Quatorze sont réduits à douze et choisis parmi les chefs des arts; et en 1293, la révolte guelfe s'achève par la création d'un nouveau peuple * qui remplace le vieux peuple créé à la chute de Frédéric et qui justifiait les murmures de la plèbe gibeline contre la secte. Désormais les gibelins ne peuvent plus rester à Florence, et nous sommes à la veille de combats encore plus tragiques....

Partout la réaction est déjouée partout l'agitation est deux fois plus violente, et partout les guelfes et les gibelins imitent Charles d'Anjou, qui retournait sa propre expédition contre l'impartialité du pontife. Ainsi l'histoire des deux partis de Pérouse commence à la descente de Charles d'Anjou avec la création du capitaine du parti à l'initiative de Florence. De plus, à cette époque, le gouvernement de Pérouse se compose à son tour de quatre conseils; 1° La Credenza élue par les consuls; 2° la Réunion des recteurs ou consuls des arts; 3° le conseil de Cinq Cents; 4° le grand Conseil de la commune, qui doit être considéré comme le quatrième peuple créé par la lutte des guelfes et des gibelins. Plus tard, les luttes continuent, la chronique dit en

4292 qu'on fit toutes les paix^ signe évident qu'il y avait eu des combats, et loin de cesser^ la guerre devient encore plus féroce.

Orvieto imite rexpédliion de Charles d'Anjou^ par i Si levi» et ereb il nuovo e secundo popolo.

OOHTRB LIS OByi flICTM. 47l

lesMonaldescbi guull'es, coritr(î les Filippenhi gibelins, tous expulsés. En lâSoi les derniers pénètrent nuitammenl dans la ville avec tous les gibelins du {idtrimoine desaiDtPlfirre^ les iltij^ui/tora , Tevéque d'jlmxo, et massacrent les Monaldescbî en brûlant plus de 130 maisons. Mais dans cette ville^ romaine en haine de Ghiusi , les gibelins jouent encore de malheur, et au bout de quelques jours, les guelfes secourus par les Farnesi, les Soana et les Orsini, chassent leurs adversaires en démolissant les tours et les maisons auparavant épargnées. Plus tard^ les seènes de Panarchie guetté et gibeline continuent et toujours avecie sucès des guelfes el la défaite des gibelius.

Sous l'iuUueuce deCharles d'Anjou, eu \ Bologuu ébranlée donne plein pouvou^ aux aucieus et au podestat de faire garder les maisons des partisans par des compagnies de soldats pendant huit jours^ et relègtie les Laimkecci à Mantom^ et les Seamhtcehi à Florence^ en imposant ainsi des pacifications forcées. Mais tout fut inutile, car dans la réaction de la paix, la guêtre éclata <(M violente, dit le Grllloni, (jiie presque toute « la ville fut détruite, et le podestat renonça à ses a fonctionsi » Puis on Tît des colères concentrées , des haines à peine dissimulées Sous le Joug de la loi> une loi toute guelfe et armée qui réprima une fermentation progressive; en 4^209, on insulta le podestat, en 1271^ les guelfes créèrent b s trois compagnies Tiiililaires delà Griffé, de la

Justice et de la Patte avec de grands pri- TilégcSj et tous leurs membres anobbs pour réprimer les grandi»» tous gibelins. Un membre de la compagnie de la Patte ayant été assassiné aussitôt les maisons des meurtriers furent rasées et (ousles grands se trouvèrent menacés, a Et> parce que» dit le chroniqueur^ ils mal-

476 Lk EBàGTIOH POHTiriCALE

« traitaient les gens du peuple, en leur enlevant les a teniueô et leur faisant d inolérables vilainies, on a défeodit aux susdits magnais d'aller au palais et « même à ia campagne, où ils auraient été assassi- « nés. p L'année suivante, Thorizon se rembra- nit encore, et le podestat somma les comtes de Manzone de iia- taître a sua uibuial où il les accusa d'avoir lue des iriaicUands étrangers dans la cainpairne. En 1273, « il y eut, dit Pugliola, un grand bruit et une «i très-grande sédition, laquelle fut le commencement « de la destruction de Bologne, » et enfin nous trou- \ons, en 1274, la tragédie des Lamhertazzi et des Ge* remet. « Il y avait à Bologne, dit Ghirardacci, deux « illustres familles, les Ge- remei et les Lambertazzi, et a bien qu'elles fussent séparées par une certaine haine « à cause des factions des guelfes et des gibe- lins^, cette a haine ne put empêcher qu'Jniclda, ûlLe de Roland a Lambertazzi, jeune fille très-belle, ne tombât éper- « dûment amoureuse de Boniface, fils de Jérémie des a Gcrenici, très-beau jeune homme, et qu'il n'éprouvât « pour elle les mêmes tiammes d amour, qui em- « brasèrent les deux amants, de sorte qu'un Jour, ils a se trouvèrent ensemble. Laquelle chose étant con* « nue par les frères dlmelda, ils surprirent Boniface; «leur soeur s^élant enfuie, ils le tuèrent avec des a armes empoisonnées, le frappant à la poitrine, et « après ils en cachcrunt le cadavre dans

un souterrain a et sortirent de la \ \h\ Des (lao les meurtriers furent a partis, Imelda remplie d'épouvante, poussée par un « noir pressentiment, revint sur ses pas, et voyant par « terre une traînée de sang, la suivit; arrivée là où « gisait son amant elle se jeta sur son corps encore « chaud et sanglant, et ia malheureuse commença à

COMTRR LES DEUX fiECTKà. Al1

< ducer de sa bouche les blessures empoisonnées, et « tandis qu'elle gémissait de la mort de Bonifacc, le

« poison lui passa au cœur et elle tomba morte entre

« le bras de son amant assassiné » T-iitiis que celle

tragédie exaltait les deux sectes dans l'année même, il s'agissait de savoir si fiologne devait combattre Forli qui était gibeline ou Modène qui était guelfe. Les Geremei voulaient marcher sur Forli, les Lamberîazzi sur Modène; <c et pour cette raison, dit la chronique, ils « coiiuiencèrent la bataille qui dnra quarante jours, de « sorteque chaqiejour et chaque nuiavecle fer, le feu, « les béliers et les bombardes, ils ne cessaient de se « combattre. Le nombre des morts et des blessés était « grand, et beaucoup de maisons de Tun et de l'autre a parti étaient brûlées, et les combattants se donnaient « à peine le temps de manger et de boire. Enfn les a tribuns du peuple arran^^èrent malicieusement cjue a dix nobles du parti des Gereniei et dix de celui des « Lamberîazzi iraient au palais de la commue, et y « resteraient jusqu^à la conclusion de la paix. Cela fait, « les dix du parti des Geremei furent immédiatement « relâchés et on garda ceux du parti contraire. Alors « on commença de nouveau la bataille, et en détinili vc, « les Lamberîazzi ne pouvant plus résister à la tuule «

innombrable de leurs ennemis, quittèrent Bologne, « et s'enfuirent tous à Faenza^ d D'après Griffone, on expulsa plus de là,000 concitoyens ; d'après Ghirardacci, près de 15,000, « dont les noms, dit-il, sont indi* «qués dans un livre de la chambre de Bologne.» D'après un autre chroniqueur, la bataille dura deux mois, et tous s'accordent à dire qu'on démolit les mai-

< PogUola.

478 U RKAGT(ON rOMTiriCALB

ions et qu'on eonûsqua les biens de tous les émigrés. Telle était l'expédition de Charles d'AnJon reproduite à BologDe* Mais les gibelins expulsés se vengèrent en attaquant la ville avec le secours de Faenza, de Fotii el du comte CMt'deMontefeltro,etles villes guelfes de Rimini, Parme, Modeiic, HH«if,no, Ferrare ne pouvaient pas empêcher que les Bolonais fussent mis en déroute et que Gerfia et Gésène révoltées ne devinssent gibelines.

Cinq ans après Texpulsion des Lambertazzi, en le pape persiste dans la réaction de l'impartialité^ et il demande a Bologne, comme à Florence et dans iesDenx- Siciies, que les gibelins soient réintégrés, et que les deux partis restent en présence avec les haines qui débordent elles épées qui se dégainent toutes seules; mais au bout d^un an, les Lamfoertasn oommettent Terreur fatale de crier Mort aux guelfes dans une ville romaine ; leur cri devient le signal d'une nouvelle proscription où Boloiiinc chasse encore une moitié de ses habilaïUs, fous ^(^ chevaliers; ne gardant plus que rinfanterie , les bourgeois> les Geremei qui mettent en réquisition tons les chevaux pour refaire l'armée municipale. Bientôt cette démocratie , organisée comme à Florence , dompte les derniers ndiles qui veulent continuer la vie féodale; elle fait

tomlter les têtes d'un Lamberiazzi el d'un Seatuibccchi , elle rase les maisons des Bacellieri et des Herniy elle fonde un sénat de huit cents et un grand Conseil de deux mille personnes. Sont exclus de ce conseil les gibelins, les fauteurs des gibelins, les censi-teires, les clercs, tous ceux qui ne seraient pas avoués des Gere-meï dès les premières batailles , toiis les individus au-dessous de dix-huit ans el ati delà de soixante-dix ans. Nous voilà aux extrêmes de la »iénocratte; sera-t-il possible de dépasser un sénat de huit

CONTRB LK8 DEUX SECTIS. i79

cents per^onaea et un grand Conseil de deux intUe membres? Peut-on concevoir un plus grand progrès qui permette à la guerre civile d'alterner ses vicissitudes? Oui, au delà du peuple il y a la plèbe, à laquelle peu importe la liberté de liuil cents ou de den\ iiiille persnniiLs; elle demande l'éfi^alitéj et en H89, on trouve une émeute de sans-culottes {senza braglie), en l-2iil, un soulèvement de cordonniers contre le capitaine du peuple. haL plèbe, la guerre au pape> la guerre municipale, Tempereur ménagent des rentrée^ aux Lmiiriuzzi, qui se réorganisent sans cesse pour çs-suyer de nouvelles déboutes.

Faenza, ville romaine et alliée de Bologne, lancée au milieu des péripéties oi)sures ei conipliqués des guerres romagnoles, venait de chasser ses guelfes^ dans un éclat de colère gibeline , quand elle vit les doq»} mille proscrits poussés Tépée dans les reins hors des porées de Bologne. Elle leur tend la main, les accueille, U> Uiloplc, s'en fait des soldats, un peuple, et ici la conquête de Charles d'Anjou, répétée au rebours, spolie les guelfes, et accorde leurs biens aux douze mille proscrits de Bologne. Rien n'est perdu, pas une épée^ pas un bouclier^ pas un

cheval; la guerre exploite tout, on n'a fait qu'échanger les armures, et les gibelins, qui y règnent à coulre-senssur une ville toute guelfe de tradiiiiu, espèrent la tenir dans le parti opposé, sous le poids de deux cavaleries gibelines. En 1279, le pape, qui poursuit la réaction de l'impartialité, demande aux gibelins de Faenza ce qu'il avait demandé aux guelfes de Bologne: la paix, la réconciliation, et il fait rentrer les Manfredi exilés, en les mettant en présence des Accarisij qui les avaient spoliés, et des douze mille Lambartazzij qui couchaient dans leurs lits. Les aumôniers-

480 LA RÉACTION MONTIFALCINI

liés 86 trouvent, pour ainsi dire, dans la rue, hors de chez eux, dans une ville qui leur revient de droit; il faut que, par un effort suprême, ils écrasent d'un coup le Accarisi et les Lamheriaszi, qui les espionnent et les outragent chaque jour. Tibaldello Zambrasi conçoit le projet de délivrer sa patrie et nouveau Brutus, il joue la folie, pour habituer la ville à voir et à tolérer ses extravagances*. La nuit il fait du bruit dans les rues, il frappe de son épée les serrures des portes, des barrières; et quand les habitants sont réveillés en sursaut, ils se disent: C'est le fou qui passe, et se rendorment. Au bout de quelque temps, le prétendu fou se dresse à son père, à ses amis, aux chefs des guelfes, auxquels il reproche la honte de subir l'oppression des gibelins, eux qui se prétendent des sages. Il court à Bologne, déguisé en moine, la décide à lui envoyer des troupes, et, de retour à Faenza, une nuit il attaque une porte pour la livrer aux Bolognais qui arrivent. Aucun gibelin ne fait attention au vacarme, c'est le fou qui passe; tous les Accarisi sont surpris, traqués, chassés de maison en maison, passés au fil de l'épée, et cette nuit infernale passe à la postérité,

célébrée par une fête annuelle à Bologne, ville guelfe, tandis que Dante, gibelin, jette Tibaldello dans la bolge des traîtres....

À la descente de Charles d'Anjou, Plaisance était gibeline sous Uberto Pelavichio, podestat perpétuel et maître d'Alexandrie, de Tortone, de Pavie et de la moitié de Crémone, avec Pontremoli et son ûef de San-Donnino. « Mais le roi Mainfroy étant mort, dit la chronique de Plaisance, il y eut en Italie une grande jubilation parmi les clercs et ceux qui s'appelaient du parti de l'Église; et ceux qui étaient du parti de l'empire furent découragés et attristés. » Pelavicino,

menacé sur tous les points de sa domination, confia la garde d'Alexandrie et de Florence à Pavie, et celle de Pontremoli au marquis Malaspina et aux comtes de Lavagna; tous ses efforts se concentrèrent sur Plaisance, où il espérait peser assez de sa personne pour étouffer la rébellion romaine, qui frissonnait au fond de la Tille. Mais, sous le vent guelfe qui soufflait de Naples, embrasé par l'atmosphère de la Toscane, les guelfes de Plaisance commencèrent à exiger une réconciliation, et d'après la chronique ils pensèrent, que le temps était opportun pour parler de la paix. » Voyant le comte (ferruccio) Lando et lieutenant de Pelavicino plongé dans la désolation, parce qu'il désespérait de racheter son fils, tombé entre les mains de Charles d'Anjou, ils s'emparèrent de sa douleur. « Avec la paix, lui dirent-ils, tu rachèteras plus facilement ton fils; que si tu braves la fureur de l'Église la croisade t'accablera: fais si tu veux ce que nous disons, sinon ce sera fait par d'autres. » Ubertino se laissant gagner, s'effaça, Pelavicino abandonné se vit trahi et supplanté dans la moitié de sa domination de Crémone, par Buoso de Doara attaqué à Plaisance par les Baffi et les Fontana dans la cam-

pagne par la révolte des châteaux, tandis que le traître de Crémone appuyait la révolution avec ses troupes et avec un podestat pris dans sa propre famille. Gomment résister à ce torrent t « Le marquis Pelavicino, conclut la chronique, remit lui-même la domination de Plaisance eulre le» a mains du seigneur évêque, qui l'accepta au nom du « seigneur pape. & Après la victoire , les guelfes jetant le masque de la douceur, fondirent non-seulement sur Peknckino en fuite, mais sur UberUno Lando, qui a^ait cru à la possibilité de la paix» Les deux chefs gibelins,

4M LA riIactioii fohrtificalb

poursuivis dans 1 exil par la mauvaise fortune, "virent tous leurs châteaux démolis « et inflnita mala eis facta foeruot. » Leun anii« périrenl sur des bûchers que TÉ* glise alluma comme des feui de joie pour éclairer cette ffitte sinistre de Plaisance et de Crémone. Mais qui triompha? Non pas certes Ti m partialité de l'Église, qui avait a[>peié Charles d'Anjuu; la guerre civile des Fontaija guelfes aux prises avec d'autres Fonlana gibelins, et plus tard les Scoiti combattaient les Landi, réintégrés cbe^s eut. « Tota clvltas erat in maxîma confusione. d

A Parme > où les deux partis en présence nommaient depuis trois ans chacun leur podestat , à la descente de Ctiarles d'Anjou, les guelfes se jettent sur les gibelins, les saccagent pendant trois jours, les poursuivent dans les châteaux^ et, dans Télan de lu victoire, se dégageant de leur propre féodalité qui les entraînait, démocratisent le peuple comme à Florence^ et en ils hissent la cloche du peuple sur la tour de la corn** mune. Toute inimitié contre Plaisance est suspendue, et ce sont les guelfes mêmes de l^arme qui achèvent la veng^eance de Plaisance, devenue guelfe contre son dictateur gibelin. Ils assiègent le âef de San-Donnino,

et « considérant, dit la chronique^ que ladite terre ré- «t sistait toujours à Parme de toutes sesforces ;considé- 6 rant aussi qu'elle pouvait continuer dans Tavenir ses (c guerres habituelles, » elle la rasa de fond en comble sans y laisser ni tours ni murs, ni pierre sur pierre. 11 estsous-enieudu que la guerre civile reste libre avec toutes ses vidssiudes et tous ses retours, soit en dépit de la yictoîrè guelfe^ soit en dépit de rimpartiallté pontificale....

Buoso de Doara, qui régnait en gibelin à Crémone, avait inutilement trahi Pelavkino pour ne pas partager

Dig'itized by

CONTAS LU» DIUX SECTES, 483

sa catastrophe; aprèsmi relard momentanéy dû à la tradition mifitairi» de lavîUe^ les guelfes éclataient et le

chassaient avccdix mille gibeliûs, en conlinuant le combat contre les châteaux qu'il possédait dans la campagne, et contre les alliés qui l'appuyaient dans toutes les Tilles des alentours.. Pendant plus de quinze ans, on le Yit sur tous les champs de bataille^ dans tous les com^ bats; capitaine^ partisan^ banditet-brigand, il mena une vie d'enfer, mêlé à toutes les ligues qui s'improvisaient etse dissolvaient autour de sa patrie. Mais il fut vaincu, ses châteaux furent détruits, et il mourut dans la misère lap-Lusprofonde.—La révolution passe, comme la fou* dre^ de Crémone à €rème| où elle met aux prises, en 1269, les Benzoni guelfes avec les Gambazoehi gibelins > qui sont chassés en 1278. Hais en partant, on dirait qu'ils confient auxéléïnents le soin de k.^ ytiyer; et, tandis que leurs adversaires mettent le feu a leurs maisons, un vent soudain incendie 'presque toute la ville. Après quatre ans d'exil, les gibelins se vengent de leurs propres mains ,

en rentrant avec les troupes féodales du marquis du Montferrat et les guelfes partent pour Teuil. Réintégrés par Milan au bout de deux ans, ils sont expulsés de nouveau en 1286

Brescia, sous le joug de l'empereur, veut à tout prix être romaine et trois fois les guelfes avaient glissé dans leur sang en s'insurgeant par des efforts désespérés. Pour eux, la descente de Charles d'Anjou est le signal d'un dernier combat, et, après une bataille acharnée, ils restent les maîtres de la ville. Au passage de Conradin, ils battent et ils pillent de nouveau les gibelins et les orages continuent....

La veille de l'expédition de Charles d'Anjou en 1265,

484 LA RIACTION PONIFICALE

Jacopo Tizzoni, exilé gibelin de Verceil, pénètre dans sa ville natale, dans une charrette de foin, avec des capitaines et des vassaux milanais exilés à leur tour. J'ai les Torriani guelfes de Milan. Il se jette sur les gardes de la porte, les massacre et s'avance en recrutant des adhérents vers le palais de la ville, où il surprend le podestat guelfe, Paganino Torriani de Milan, qu'il enlève et qu'il amène sur-le-champ hors de la ville, où les vassaux milanais, proscrits par sa famille, rougissent et régorgent de sang-froid. Mais ce coup de main échoue; et après avoir commis ce crime, les gibelins sont forcés de s'enfuir devant le peuple qui cherche son podestat.

Milan guelfe avec les Torriani, s'attache d'avance à Charles d'Anjou lui demandant un podestat guelfe et français contre les gibelins expulsés et elle reçoit Embarras del Balzo, au moment même où elle apprend que Paganino de la Torre a été immolé à Verceil. Embarras fait égorger à son tour cinquante-deux pal-

iciens prisonniers sur le tombeau de la victime, et les guelfes eux-mêmes pâlisent en voyant ce sang dont ils doivent compte à Dieu. Mais quand le pontife s'obstine dans la réaction de Timpartialité, et quand il a]puie l'archevêque Othon Visconti, adopté par les gibelins en liaine des Torriani, ses instances sont méprisées, son archevêque lesie en exil, son impartialité échoue, et si les gibelins triompheront, ce sera avec leurs forces et avec les haines indigènes de la guerre en progrès....

A Trévis, deux ans après la conquête de Charles d*Anjou, les Caëtelli gibelins, aux prises avec les Blanchi guelfes, égorgent tie-nie CÉloyens, et levèjue atterré prend la fuite. « C'est ainsi, dit la chroni[ue, que a Gérard CasleUi chassa les suspects, brûla les mai- « sons de ses ennemis et s'empara de Trévis. i» En

CÛNTKK LES DEUX SEG Tiib. 485

1373 9 année des tragédies de Bologne^ nous trouvons un nouveau combat ; en 1375, on défend de prononcer

les deux noms de guelfes et de gibelins sous peine de la perte de la main pour les iKiilitants, et de la iêlepour les étrangers ; mais cette atroce menace ne fait qu'attiser l'incendie.... — Ferrare guelfe, avec la famille d'Este y essuie le choc par le contre«coup de la conspiration gibeline des Tratti et des Foniana, envoyés à la potence en i 373. . . .

Quatre ans après la descente de Cliaiiies d'Anjou^ en 1270, les ifihelins de Cliieri, atterrés, désertent leur propre drapeau et la grande famille des Balbi pour se glisser au plus vite dans la société guelfe el rivale de Saint-Georges, qui devient redoutable. Leurs chefs s'efforcent inutilement d'empêcher les désertions en menaçant de fortes amendes. Leur société féodale se dissout pour évi-

ter nue catastrophe, et celle des guelfes reste seule sur le terrain conime s'il n'y avait plus de gibelins. Mais on peut toujours concevoir une plus vaste démocratie avec la plèbe, et bientôt la société de Saint* Geoi^es se trouble. En 1391, on fonde un hôtel de la Concorde, preuve évidente de discorde, et l'oscillation continue.... — Tortone, amie de Milan, Timite dès 1-266, comme Vlorence elPérouse et les autres villes romaines, et passe aux-gueites^ sauf les ondulations ultérieures.— En 1273, Ivrée, centre royal du Piémont, s'allie avec Charles d'Anjou. La même année, Aiba, Alexandrie , Turin, Chierasco, Savigliano, suivent également le roi des DcuX'Sicules , et combattent Pavie, Casai, Àst, Gênes, foyers gibelins.

Les villes militaires de Lombard ie (t de Toscane, gibelines par le peuple, se comportent comme Bénévent ei ÀquUa, et, sous le coup de la réaction, élèvent leurs

ASO LA R^CTION PONTIFICALE

gibelins^ qui piétinent les cadairesB des guelfes. Ainsi, à Mant-mie, en 1968, le marquis d^te, chef des

guelfes de 1 tuiare , s'imagine que , iirace a 1 influence de Charles d'Anjou, il pourra s'enipanner de la ville ei écraser les gibelins. IL commence par demander la rentrée des guelfes , et ramène lui-même Rosino> Senecalli ; mais le peuple se lève, a Sans écouter le marff quis, dit Platina^ le peuple soulevé contre Rosino, le ti traîna' en prison, voulant lui infliger le lendemain « la peine des parricides. Pour éviter ce supplice honte leux, le malheureux se ùappa de son epee, sans a toutefois se tuer. C'est

pourquoi» le marquis ému « et secondé par ses amis, enleva son protégé^ et le «r conduisit à Ferrare, malgré les réclamations du po- o destat Mosca de Florence, qui se démit de ses fonc- « lions. Il pensa alors que le temps était arrivé d'enva- « hirla république. Aidé par les comtes, il l'occupa, « et non-seulement réintégra les Senecalli et les Gafc fari, baïs de la plèbe^ mais les allia par des ma- < riages avec les comtes, et les chargea de lui recruter « des adhérents^ ce qu'ils firent assez volontiers; car « ils voyaient que la ville, impatiente d'être libre, « ne les aurait jamais laissé jouir de leur triomphe si « elle n'était pas dominée par quelque grand et riche a tyran. Donc avec de Fargenl et avec leurs amis, « ils entraînèrent dans leur société Obicino Lon^bardo, c Montemagno', Stanxiale et Teradanino vavasseur , « tons chefs des grandes familles, i» Mais la conspira* tion guelfe ne trompa point les Instincts gibelins de la ville, et, quand le marquis se présenta, le peuple, à la suite des Bonacolsiei des Casaloldo, se jeta sur lui et la força à fuir avec tous les gueltes, dont les maisons furent brûlées et renversées de fond en comble. « Jamais

OOMTKB LBg DBUX SICTSS, 461

« on n'avait vu tant de fureur, dit la chronique; on

« s*achariuut contre le sexe, on n'épargnait pas l'Age, « et on voyait les femmes traînées à l'échafaud, pèle- « mêle avec les enfants. » L'affreuse victoire des gibelins B'achètait par le rappel d'autres gibelins depuis longtemps expulsés, et « qu'on amnistiait pour que la a ville ne restât pas vide d'habitants, à cause du grand « nombre des proscrits. » Quatre ans plus tard, en 1-272, Mantoue était ébranlée de nouTcan. L'année suivante (celle des expulsions de Bologne), les massacres se renouvelaient; et ici encore» le chroniqueur dit que la guerre croissante surpassait

toutes les horreurs des scènes précédentes* « Non-seulement on sacrifiait ceux qui « pouvaient porter les armes, mais les enfants innocents, les faibles vieillards; on brûlait les vierges, on violait « les matrones : les citoyens eux-mêmes erraient avec des « torches incendiaires, et ils brûlaient tout ce que le « fer ne pouvait détruire, en renversant les maisons de « fond en comble, afin que les exilés n'eussent pas « même le désir de retourner. Ils partaient en masse, « et laissaient les femmes, les fils, les pères avec de « tels LUS. la ville paraissait ruinée. » Le massacre était encore dirigé par Pinamonte Bonacuzzi > chef des gibelins, qui expulsait même ses alliés, les comtes de Casaloldo.

La descente de Charles doublait les ondulations de Modène, où les guelfes expulsés dès 1264 et traqués dans leurs châteaux, renouaient en chassant à leur tour les gibelins assiégés dans leur asile de Monte-

Vaiariano avec les troupes de Parme, de Ueggio, les mercenaires allemands et les guelfes de Bologne et de Florence. Au bout de cinq semaines les assiégés se rendent et sont tous massacrés, sans qu'il en reste un seul.

488 RKA en ON pomtipjgale

au carnage. Le chroniqueur veut qu'un silence éternel plane sur cette scène d'horreur, de peur que le nom des victimes n'ait la force d'une évocation magique pour ramener au combat les vivants. Précaution inutile! en 1284, les gibelins se représentent/ sous une autre forme, avec d'autres hommes entraînés par la force nouvelle de la piédestal; aux grandes familles Tancrède des Rodilia et des Garzoni succèdent les familles des Sassuolo, des Savignani, des Grassano et le combat se renouvelle et encore malheureux

pour le parti gibelin. « Expulsa fuit, dit la chronique, pars illo-
 rumde Saxolo, « de Savignano de Grassonibns cum omnibus de
 parle « sua; » Us ne peuvent trôner que dans la campagne, leur
 terrain naturel et féodal , où ils remportent la victoire de Montale
 en ballant les guelfes : « Et ibi fuit « magna strages ex utraque
 parte sed Rangoni et Bus- « ckiettibabuerunt pejus. » Voilà donc
 les guelfes dans la ville elles gii)eUns qui les équilibrent dans la
 campagne; réquilîbre conduit en 1286 à un simulacre de paix,
 a4àcta fuit pax; » mais la campagne gibeline recommence le
 combat l'année suivante, avec le secours de Véï'one et de
 Manloue.

A Reggio, la nouvelle de la descente de Charles d'Anjou^ en-
 hardit les Robertiet les Fogliani^ chefs des guelfes, qui chassent
 les Sessi gibelins. Quatorze ans plus tard, une plus vaste démo-
 cratie attaque celle des guelfes, ramène les gibelins, et donne un
 faux air de succès aux tentatives de la réaction pontificale^ pour
 imposer l'impartialité à toutes les villes. Mais ici encore Timpar-
 tiahlene dure pas plus longtemps qu'à Florence, a Bologne ou à
 Faenza; lecapitaine du peuple commence par disputer la dime à
 l'évêque ; le voyant jeter l'interdit sur. la ville, il met à son tour
 tous les prêtres sous une

Diyuizeo by

CONTRE LBS DBUX SBCTB8. 489

exconimunication civique qui déicnd à tout citoyen de leur ac-
 corder les dîmes, de leur prêter secours, de manf?er, de boire
 avec eux, de demeurer dans leurs maisons, sur leurs terres, de
 moudre leur grain, de cuire leur pain, de raser leur barbe; une
 minutieuse flscalité frappe d'amendes variées tous les actes de

commeree ou d'amf tié auxquels on pourrait se livrer avec eux, et de la lutte contre révoque on passe, en 1289, à la lutte contre les guelfes qu'on expulse.— Dans l'un des épisodes de celle guerre guelfe et gibeline, Canosa, près de Reggio, le grand château fort qui avait protégé sainte Âdelais contre le roi d'llalie et Grégoire Yll contre les empereurs de Gebelin, devient le théâtre d'une lutte entre le comte gibelin qui spolie l'antique monastère devenu guelfe et Tabbe secouru par les guelfes de Reggio : le monastère triomphe du comte pour tomber plus tard sous la domination des citoyens qui le gardent comme l'un des trophés oubliés

de la guerre aux châteaux

Même Forli, flère et gibeline par le peuple, double ses ondulations sanglantes au rebours des villes guelfes des alentours, et en 1276, elle chasse ses guelfes et leurs chefs, les Orgogliosi et les Ordebaffi, qui se réfugient à Florence, et se liguent avec Modène, Parme et Bologne. En 1281, la ville se défend en adoptant le capitaine Gui de Monfalcone le même qui massacrait les guelfes à Sinigaglia. Le pape lui oppose Apice, capitaine guelfe et français, Bologne, Faenza, Imola, villes guelfes et rivales; et il excommunie tous les habitants de Forli, donnant ordre à tout le monde de les piller, de les voler, menaçant d'excommunication ceux même qui oseraient leur rendre des dépôts confiés. Mais la ville reste impassible, son Manufétra laisse

400 à l'UNIVERS POLITICA

pénétrer l'ennemi dans les faubourgs» puis» la nuit» il Tattaque, le massacre , et on trouve parmi les morts

Tibaldello, qui avait livré Faenza à Bologne et l'haddée de Monlefeltro , frère et rival guelfe de Gui, d'Urbino. L'année sui-

vaule, le pape charge un autre Français, Guy de Montfort[^] de réparer sa défaite» et on dirait cette fois, que la ville succombe.

Par l'intermédiaire il pousse une autre Forlì perobè mai più non si ribelli.

Ses alliés[^] Césène, Forlì, Meldola, Monfalcone, succombent à leur tour. Mais la loi des villes militaires

est de rester gibelins, et en 1292, les Guelphs et les Ordelaffi, anciens gibelins, deviennent gibelins contre les Guelphs[^] chefs de gibelins ; en 1294, ils triomphent et disposent de la ville, et en 1296 ils répètent leur victoire en chassant leurs adversaires....

Vérone reste indéfectible avec ses gibelins sous la famille de Scala et la tempête de l'impartialité n'y soulève (que les Ilots impuissants de quelques conspirations souterraines, aussitôt réprimées que connues. La première est découverte en 1203, et on massacre, on écartèle ses chefs, les Mangialupi[^] on renverse leurs maisons, on arrache les vignes et les arbres de leurs terres pour qu'elles restent désertes à jamais. En 1367, Torrisendo des Torrisendi revient à l'attaque avec de nouveaux conspirateurs, sans être plus heureux que ses prédécesseurs. Le dernier mouvement de la réaction se montre en 1277 par des hérétiques, probablement gibelins[^] brûlés au nombre de soixante-neuf, et par les Pigozzi qui demandent la peine de mort contre le violeur de leur dernière héritière. Loin d'adoucir la

GOHTIIB UCS DBinL 8EGTBS. 491

mort au coupable, Scala lui accorde la main de la jeune fille. Alors les Pigozzi secouant de nouveau le flambeau de la discorde

sous les voûtes souterraines der Vérone , y cherchent encore des guelfes, et Maslino qui avait échappé aux Mangialavi et aux Torrisendi tombe 80118 les poignards des ood jurés. Mais Vérone reste gibeline c'est à peine si les conspirateurs emprisonnés peuvent s'évader en fuyant pour toujours la ville gibeline d'Ecclino^ aujourd'hui encore centre du quartiergénéral de l'armée autrichienne.

Le MofUferrai garde l'immobilité sur sa base^ gibeline comme celle de Vérone.-^Asi, Tille longobarde avec des Yelléités romaines, gibeline avec son peuple^ paye à deniers comptants la paix de Charles d'Anjou. En 1270, elle débourse 3,000 ilirius \mir obtenir une trêve de trois ans; en 1273, au milieu de la guerre en progrès, les trêves sont plus chères, et cette fois trois ans de paix coûtent 11,000 florins.— Lodi doit être gibeline à tout prix pour garder son indépendance contre Milan^ et pour se dérober à la domination décennale de Lucius Vistarini, qui règne en satellite des Torriani, chef des guelfes milanais. A l'expiration de ses pouvoirs, Lucius se demande pourquoi il ne ferait pas volte-face afin de continuer à régner. Au lieu d'être guelfe, pourquoi ne serait-il pas gibelin? Pourquoi au lieu de recevoir des ordres de Milan, ne commanderait-il pas en son propre nom? Soudain il froisse les vieux guelfes, représentés par la famille féodale des Soiniiariva, et la vieille guerre municipale des deux villes devient une guerre de gibelines contre les guelfes» c'est-à-dire des Vùtari-ni contre les Torriani , les premiers réconciliés avec les Owr* gna-gnif gibelins, qu'ils avaient chassés dix-huit ans auparavant; les seconds alliés des Somniariva, qui tntvo?

(Iiaien4 leur secours* Après un an de comlmi, eu 1270, oo arrive à une paix^ à une transaction, à un grand ban* (Iuet où Napo Torriani , jouant le rôle d'arbitre, or* donne *aux deux partis de mellre bas les armes, [je banquet n'est pas lini (jue les Sommariva se jettent sur les gibelins désarmés; on se bat de tous côtés dans les rues; plus de mille [>artênt pour Texil, et Napo fait bâtir une forteresse guelfe ei milanaise pour contenir la ville. Mais les Vistarini exilés deviennent l'espoir de Lodi qui attend le jour où la conquête milanaise s'écroulera dans Tune des mille ondulations de la {guerre italienne.— 11 paraît que ce sont les combats de Ijodi qui transmettent le choc de la reaction à Pavie^ où d'après la cbronique de Plaisance^ de RebuB geêtis, nous trouvons en 4i69 la lutte des MareaboH, gibelins, contre les Fallabri ni guelfes et cbâtelains. En 4275, on chasse lei» derniers, et ils succombent encore en

Piêloie, ville militaire^ au rebours de Florence, repoussait sans cesse les guelfes déjà expulsés pour la quatrième fois en 1264. A la descente de Gbarles d'Anjou, ils rentrent chassant les gibelins, brisant à jamais la grande femille des Fûndaiiéhi^ et se fortifiant avec la [irotection du pape et du roi angevin de Naples. Toujours esl-il que leur victoire ne tient qu'au pape et au roi, et quand, en 4279, Nicolas 111 leur impose d'amnistier les émigrés» les luttes recommencent sur-lèchamp par les Ugo et les Teâki. En I290j elles s'enveniment parles Sigobaldi et les VergoUsi^ et plus tard, la guerre civile éclate plus forte (jue jamais. Peu importe que la grande famille des Panciatkhi ne puisse plus figurer, que le parti opposé des Cancellieri soit prépondérant, que les 'confiscations Talent enrichi^

qu'on ne puisse plus ré)railler; sur une terre militaire qui déteste Florence, les gibelins pullulent et se font jour partout comme les herbes pariétaires et les mous* ses sur les rochers^ et la famille victorieuse des Gancellierî se scinde en deux partis y Tun guelfe Tautre gibelin pour recommencer un combat toujours funeste au premier.

Dans la ville militaire d'Arezzo, les gihelius expulsés sous le coup de la descente de Charles^ se relèvent en 1387, pour résister aux guelfes qui livrent la patrie aux Florentins; et ils se montrent si nécessaires qu'ils peuvent détruire les arts et métiers, démagogie insensée^ également incapable de garder Tindépendance et de la sacrifier. « Lesi^uelfes^ dit la ctirouique, sortirent « de la ville puis rentrèrent, et eniiu ils lurent ex- « puisés. »

Sienne est encore plus militaire et gibeline qu'Arezzo. Sa haine contre Florence , sa position montagnieuse et volcanique , sa place du Campo aux onze

avenues qui dégorgent son peuple autoui d'une tribune, ses rues tortueuses , étroites, féodales comme les chemins d'une forteresse, sa tradition toujours impériale depuis les jours où elle repoussait Mathilde pour suivre le César régénéré de l'Allemagne, tout conspire à en faire une ville étonnante, une démocratie fantasque , le contre-sens de toutes les villes toscanes, avec un peuple de héros qui surprend et confond sans cesse tons ses voisins. Quand on s'attend à la voir se déchirer, elle reste immobile ; quand on la croit endormie, elle éclate comme la foudre. Flotante, ondoyante, comme Gènes, génie insaisissable, intelligence incompréhensible, au moment où Florence avait cherché la liberté par les guelfes elle avait frappé Flmnce et les guelfes, à

MODteaperti, ayait pris et traîné en triomphe au rebours

les Caroccio florentins, et dressé la tour de Saint-Georges avec ses trente-huit fenêtres, en cominénioration des tiXMile-liuit bataillons de Monteaperti. La petite hoïim perdait la liberté; Sienne leternisait par ses nionuinents. A la descente de Charles d'Anjou^ ses châtelains s'imaginèrent que le moment de la bataille était arrivé et qu'ils pouvaient /venir à bout du gouvernement gibelin et po[>alaire des Vingt-Quairt. u Les guelfes, dit a André Dei, se levèrent contre les Vincft-Quatre , et le a peuple et les lomloi mei conniencèrent la bataille sur « la place de Saint-Christophe. » Mais le peuple eut raison de ce contresens d'anarchistes qui s'emparaient derocasion d'un mouvement généralement démocratique pour imposer une cou tie-révolution féodale. «Et « \c peuple j continue Dei, marcha sur eux, les battit, a et brûla le palais des Tolonimeï. Le pape devenu colère reprocha à Sienne d'avoir toujours été un nid de gibelins. « Vous avez vieilli , dit*il aux citoyens^ dans a vos péchés, vous engraissez dans la discorde^voos et méprisez mes ordres, vous les raillez. » Il voulut en* travers le progrès de la guerre et rindépendancu gibeline en nommant lui-même le podestat et le capitaui e du peuple. Mais à peine avait-il imposé ces deux magistrats que les Sanois lui échappaient d'abord par des troubles , puis par une dictature de Soixante réformateurs «créés , dit Dei , Tan 1267 pour arranger la cité » et enfin par une nouvelle insurrection contre des réactionnaires indigènes qui séduisaient les réformateurs eux-mêmes. «Le peuple, dit André Dei, corn- « prenant qu'on se proposait de l'humilier, se leva^ « marcha sur Fèvèché où se réunis-

saient les Soixante, et «les ehassa avec d'autres guelfes qui mar-
duilent avec

Oig'itized by

oomths lis diox slicns. 495

eux. » D'après un chroniqueur récent, MalvoUi, « les uns

«prirent la faite , les autres résistèrent, et parmi enx « plu-
sieurs des Saliiiiheni , des Tolommei, des Picoloamini^desAcari-
ghi) etc.i combattant en plusieurs enci droits ^ après beaucoup
de pertes, ne pouvant plus a résister à la grande multitude, Ibrent
forcés de «quitter Sienne avec messire Inghirano, capit&ibe du'
«peuple, qui dans la mêlée s^était montré favorable à a la magis-
trature des Soixante. Après le départ on les « déclara rebelles et
ennemis de la patrie, on con- « fisqua leurs biens, on rasa les pa-
lais des Tolommei, c des Salimbeni et des chefs de la noblesse, o

Âu bout de quatre ans , Sienm , seule gibeline au milieu des
villes toscanes, patronnées par le roi guelfe du Midi, capitule de-
vant le vicaire du roi et accepte les exilés qui rentrent en chassant
les gibelins et en remplaçant sur-le-champ les Vingt-Quatre du
peuple parla magistrature guelfe des Trente-Six. C'était plier
Tarbre en sens inverse Jusqu'à terre, et provoquer un dé ces
bonds soudains par lesquels, en se redressant» Il devait lancer
bien loin ceux qui pesaient sur ses branches. On pouvait s'y at-
tendre à chaque instant, et Florence et les villes romaines pou-
vaient prédire des explosions furieuses. Ên^ffet, Sienne ne faillit
pas à sa tâche, mais toujours à sa manière, à contre-sens de toute
attente. En 1273, son peuple se déclare tout à coup plus guelfe
que les guelfes , et change d^armoirie^ de drapeau, se plaçant
suu.^ le [latrnnaLre de la Vierge Marie, pour attaquer iom les

gibelins, sans distinction de parti. Les Sanesi, les Pitigliani châtelains, jadis amis du peuple, sont combattus comme les autres. Florence ne peut les soutenir contre un peuple qui se dit guelfe à outrance.

A9{ LA LIKACTION PONTIFICALE

et Sienne conquiert ainsi la liberté de la guerre inlé* rieuse^ sans s'engager dans une guerre impossible contre toute la Toscane. En 1277 la révolution continue; on décrète que « le collège des Trente-six ne sera recruté

« que chez les bons marchands du j>ai li guelte, et chez « les gens de la classe moyenne, c'est-à-dire ni aristocratie, ni mercantile, mais attachée à la république... et dans les exclusions on ne frappe que les « poissants, sans regarder si les familles exclues sont « guelfes ou gibelins, b Le pape^ qui voulait l'impartialité, se Toit pris au mot et nargue par une impartialité nouvelle, suspecte, étrange belligérante, non-seulement contre les familles, mais contre les gibelins. La même manœuvre se répète en 1280, quand le pape s'obstine à demander la rentrée des proscrits, la sécurité des grands, l'effacement de la guerre qui les renverse, et l'organisation de la ville de manière à équilibrer le roi guelfe du Midi. On lui accorde l'amnistie des gibelins, mais pour opposer à la démocratie organisée au nom des guelfes une plus vaste démocratie au nom du parti opposé, ensuite on revient de nouveau à l'impartialité de plus en plus révolutionnaire, à travers de nouvelles batailles domestiques. Seul à rendre compte des événements, Tomasi dit que « les Quinze, ayant succédé à la magistrature des Trente-Six^ annulèrent les « dénoiiiia- lions de guelfes et de gibelins, brûlèrent « toutes les écritures qui en parlaient, supprimèrent les capitaines de parti, défendirent

d'en créer de nou- « veaux, et menacèrent de la peine de mort et de la confiscation ceux qui prononceraient encore le nom des deux sectes. » Le peuple solidaire guelfe ni gibelin, fut ainsi la seule classe de Sienne; tous les grands furent inscrits dans la catégorie unique du peuple, et

CUKTIIE US PBUX SROTRâ, 407

exclus de la niagis. L'année suivante, la révolution obligeait les gibelins à se retirer, et lorsqu'ils rentraient en criant ; a Mort aux guelfes ! » ils laissaient soixante-dix victimes sur le champ de bataille de sorte qu'on restait dans l'attente d'une guerre qu'on ne pouvait faire concorder avec aucune guerre toscane.

Gênes était sur sa base gibeline conquise par une surprise nocturne d'Uberto Spinola, proclamé capitaine de la plèbe contre le Peuple lorsque, secourue par Charles d'Anjou, en 1270 ses guelfes se ranimèrent en multipliant les insurrections dans les villages des deux Rivières. Ils infestaient les routes; c'étaient partout des éclats des assassinats; un Grimaldi voulait être podestat (Je vive force à Vinlimille, en haine des gibelins; la guerre devenait générale. Alors il s'associa Doria dans ses fonctions de capitaine du peuple et fonda sur les Grimaldi et les Fieschi, qu'il chassa en rasant leurs palais. Ceux-ci en exil offrirent au roi du Midi de régner sur Gênes et d'y répéter contre les Spinola et les Doria l'ancienne expédition contre Manfred si leur vœu ne put se réaliser, ils obtinrent de faire saisir toutes les marchandises des Génois sur les terres du roi angevin. Mais la république ordonna des représailles, sans espace de quarante jours accordé à tout sujet de Deux-Siciles pour enlever ses propriétés; car il était impossible à la probité des marchands italiens d'ignorer la

rapine du barbare de la Provence. Au reste, si Gènes n'offre ni l'imprévu pûéliqucj ai la bravoure muette des danois; si elle se montre toujours longobarde sous le voile de sa démocratie; si sa charpente est toute militaire et parfois vulgaire, toutefois dans l'essor de la guerre elle trouve un éclati une richesse > uné puissance qu*on n'aurait

40i LA RiACnOlf fOHTiriGAU

pu lui prédire au temps de Frédéric Barberousse.

Sous la réaction de la paix, le déchirement de Pise est deux fois plus i^rand^ et \$oq peuple, gibelin et orgueilleux comme un roi, se voit méprisà p^r les châtelains, tous guelfes et amis des villes rivales. Quand son podestat, en ouvre le procès du juge de Galiura, Jean Visconti, avait fait tuer un gibelin de Pistoie, il eiilend l'accusé s'avouer coupable avec tant de bautetir qu'il se borne à le bannir; et encore, au bout de quinxe Jours Tillustre meurtrier rentre, et, soutenu par les Gualandi, les Lanfranebi, les Sismondi, les Orlandi, les nobles de LIbrafàtta, les i] («peziigUi de Marti , il fait annuler son ban. En 1^74, le peuple irrité chasse loulesces familles ^niolfes et féodales; mais deux ans plus tard elles s'emparent de Pise avec le secours de Florence et de Lucques, et en 1278, la longue et terrible guerre oonbre Gênes les Impose comme un mal inévitable pour tenir tête à cette rivale gibeline...

Sous rinlkiéuce guelfe, Pise perd trois États de Sardaigne : Arborée, FÉtat militaire, qui passe dans le camp génois avec ses gibelins; Gallure, quicbasse Nino, deroier juge guelfe 9 nommé par les Pisans, et Torres , prise en 1284 par Cènes, qui fonde la ville nouvelle de Soisari, Pise en déroute ne garde que Gagliari, der-

nier pied-à-terre , de sorte qu'on peut craindre que le grand port de l'ère épiscopale, semblable aux enlans trop précoces, ne soit destiné à une mort prématurée...

La Corse continue la lutte à coups de couteau, avec ses rages vulgaires et ses partis sans issue, si ce n'est celle de la démocratie qui s'ouvre sans cesse toute béante pour engloutir tour à tour les guelfes et les gibelins.

Les premiers promettent l'indépendance» mais ils sont celtiques, transmontains et n'ont qu'à régner pour provoquer l'apparition des gibelins qui les domptent ;

les seconds sont citoyens ci^mon/a/ns civilisés; mais à la merci de Gênes, ils donnent raison aux guelfes? qui parlent d'indépendance : on s'avance donc, par la double Impossibilité de rester sous l'indépendance féodale des guelfes^ et sous la démocratie servile des gibelins. L'année même de la guerre entre Pise et Gênes, Giudice de la Rocca^ chef des guelfes, voit les cinq maris de ses filles devenir gibelins et se rallier à Giovanninello , chef des gibrilins , citoyens et transmontains. En 1^79, il perd une moitié de l'île. En ses adversaires se réorganisent sous la domination génoise, qui répète ainsi en sens inverse sur la Corse l'expédition de Charles d'Anjou. Mais Giovanninello, victorieux, voit à son tour reparaître les guelfes assaillants sous son toit domestique; et quand il immole ses frères, Tiui, d'eux échappe au massacre et se rallie à Giudice qui triomphe de nouveau, avec force assassinats. Plus tard le flot gibelin se relève , jette le triomphateur dans les prisons de la république de Gênes, d'où il ne sort plus de son vivant, et la république règne de nouveau jusqu'à ce que l'indépendance se renouvelle avec les Ciitiacilesi et les Cortifichi, qui s'alternent... — Calvi , ville corse, qui marche toute

seule, chasse les Âvogari pour se donner à Gênes* — San-Bonifazio reste gibeline, et toujours sous la protection des Génois,,,

En un mot, presque toutes les villes romaines et militaires subirent immédiatement l'influence de Charles d'Anjou ; partout les guelfes se déchaînèrent contre les gibelins, abstraction faite des rivalités municipales. En 1260, les guelfes chassaient les gibelins à Lucques,

500 LA RIA CnOR VOXTiriCAU

ville militaire; comme à Florence, ville commerciale, à Arezzo, à Pistoie, comme à Lucques. Dans la même année, les gibelins étaient expulsés de San-Sepolcro^ de Sesto-Gemignano, de Prato^ de Colle, de Volterra^ de Bimbia, de Jesi, villes variées. Mais la réaction pontificale ne triomphait nulle part ; et si l'action guelfe de Charles était acceptée dans les villes romaines et militaires, CCS dernières restaient plus tard avec leurs oscillations dans le parti gibelin, prêtes à bouleverser l'Italie en sens inverse, au premier vent qui se lèverait en leur faveur. La réaction de l'impartialité n'était qu'un effort nul et intensé, hors de proportion avec les fureurs des partis^ avec les armées des sectes, avec la force des vengeances, avec la toute-puissance de la démocratie et de la révolution ; et lorsque saint Grégoire X voulait imposer les gibelins à Florence, à Bologne, à Milan, tout en excommuniant Gênes, Favière et le Monteferrat, parce qu'ils étaient gibelins^ sa * réaction, devenue un acte de démence» échouait sous le mépris universel.

Sur le sol de Rome, la révolution se lève avec une fierté tout antique pour imposer à la papauté et à l'Église ses mouvements à double entente. A l'instant même où Charles, l'homme du pape>

est le chef le plus influent de l'Italie, les citoyens de Rome tous gibelins de parti, le supplantent par un nouveau sénateur, Henry de Castille, qui abolit les actes de son prédécesseur et appelle tous les guelfes au Capitule, où il les étonne par surprise, en pillant Saint-Latran, Saint-Paul, Sainte-Saba, Sainte-Sabine, Saint-Basile, une foule d'églises et de monastères où ils avaient déposé leurs trésors. Quand Clément IV meurt à Viterbe la guerre civile crée un interrègne de deux ans et onze mois. En 1271, le pape

CONTRE LES GIBELINS.

sailli Grégoire des Ysconli de Plaisance, ordonne la dissolution des conclaves mais elle ne suffit pas à préserver la papauté du contact des partis : son successeur ^

Adrien IV de Gênes, ne régné que trente-neuf jours ; Jean XXI, Portugais, nommé sous l'influence d'une émeute de Viterbe, ne tient que huit mois : de là un nouvel interrègne de huit mois où Rome est ouverte aux quatre vents de la guerre civile.

Enfin en 1277, la papauté vaincue emportée, devient tour à tour guelfe et gibeline, avec la grande révolution (le népotisme inauguré par Nicolas III de la famille des Orsini, citoyens, qui avaient déjà donné le pape Célestin III, avec lequel la révolution consulaire triomphait. Le peu pie accueille Nicolas III comme un libérateur gibelin, le nomme sénateur perpétuel et sous ce pape l'Eglise se dit trahie, vendue, bouleversée et elle l'est réellement : son gouvernement est le monopole d'une famille ; le Christ devient gibelin, sauf à prendre la couleur des guelfes ; la grande république des croyants est à la merci des familles romaines qui la dominent, semblables aux Uberti et aux Buondel-

monti, en y transportant toutes les fureurs italiennes. Une d'après Dante les théologiens jettent Nicolas ///aux enfers^ poumons, nous lui décernerions volontier une place au paradis du progrès, à côté des grands inventeurs de la politique italienne. En effet, voyez son œuvre : à l'instant où il enveloppe l'Église par une immense simonie érigée en principe, Rome renaît, ses monuments se renouvellent ; Saint-Pierre s'agrandit; une pensée profane domine la religion du moyen âge, et il est question de briser l'empire dans les quatre fragments d'Arles, d'Allemagne, de Lombardie et de Toscane. I, «e successeur de Nicolas /ij[est pnx;iamé

50 LA REACTION POMIFICALE

à la suite d'un interrègne de huit mois et après une lutte des Annibaldi contre les Orsini vaincus et détrônés à Viterbe par une émeute guelfe qui envahit le conclave, enlève le toit du palais où se tenait, et maltraite cruellement deux cardinaux pour presser l'élection. L'élu de réputation Martin IV, nommé sénateur, un couvreur particulier, plie l'État en sens inverse avec les Annibaldi, les guelfes et Charles d'Anjou; en attendant les gibelins qui frémissent se démocratisent pour préparer un nouvel éclat, au milieu de leurs délibérations souveraines que la nuit des temps dérobe à l'histoire. Ici les Orsini, citoyens du vieux temps, s'arrêtent, et, devenus vieillards et rétrogrades, laissent leurs anciens alliés, les Colonna, seuls à la tête du parti gibelin. Le nouveau pape qui succède à Martin IV ^ Honorius IV de Bologne ^ paralysé des bras et des jambes; semble choisi exprès pour maintenir le chatnp libre à la guerre. A sa mort, la guerre éclate : on voit deux sénateurs, l'un guelfe des Orsini, l'autre gibelin des Colonna, La lutte, qui dure deux ans et trois mois, pénètre

dans le conclave, réuni dans la Sabine, où six cardinaux meurent de mal' aria et peut-être empoisonnés. On élit enfin Nicolas IV, créature des Colonna, et tout est changé de nouveau; la satire le montre la tête sortant d'une colonne, avec deux autres colonnes devant lui repré-entant les deux Colonna, qu'il place, l'un dans la Marche d'Ancône, l'autre dans la Romagne. Les guelfes tremblent; pour eux il est «initium malorum, x» et après lui on trouve encore la guerre civile, l'absence de tout sénateur, puis deux sénateurs, l'un guelfe, l'autre gibelin. Le conclave ne se réunit à Pérouse qu'au bout d'un an ; il se déchire pendant une année, et ce n'est que pour aboutir

CONTRE LES DEUX SECTES. 503

au demi-inter règne guelfe de Célestin VIII, on choisit, paralysé d'esprit comme Honorius Tertiaire de corps pour continuer la guerre civile...

En surmontant la réaction les flots irrités de la démocratie débordaient en torrents alternés : ici guelfes ; là gibelins les uns sous le drapeau de l'Église, les autres sous celui de l'Empire. Les révolutions se multipliaient avec une force dévastatrice qui effrayait les combattants eux-mêmes et le voyageur qui parcourait l'Italie ne voyait que massacres et ruines. « La ruine de Crémone dit le chroniqueur d'Asti, ne peut être égallée.... D'après mon souvenir, les Bolognais ont eu beaucoup de carnages et d'expulsions. « De mon temps, j'ai toujours vu Ferrare Modène, « Parme Brescia Grèce Plaisance Tortone Alexan*- « drin>Alba Turin, Aquila en très mauvais état, comme elles le sont en ce moment. Bergame a fait une « mauvaise fin , car les premiers expulsés rentraient « avant la fin de l'année, et les premiers et les seconds renversaient une grande quantité de mai- «

sons, avec la mort de beaucoup de citoyens de Tun « et de l'autre parti. » A Vérone, poursuit le chroniqueur, le Scala abat chaque jour les maisons des « guelfes. J'ai été à Mantoue, et j'ai trouvé les mêmes « scènes et une immense dévastation de maisons. » A Gènes, il assistait à une bataille qui durait quarante jours, comme celle des Lambertazzi de Bologne. « Je me souviens, ajoute-t-il, que les partis d'Alexandrie se sont mutuellement expulsés sept fois^{***}. » J'ai vu plus de cinq fois les chevaliers de Pavie en dehors de sorte que la ville est déchuë et presque « entièrement détruite ; » et chez le même chroniqueur, l'histoire d'Âst se réduit à un horrible va-et-

504 LA RACONTOIMNCALt

vient de citoyens et de concitoyens démolissant leur propre cité. — Culvi[^] qui écrit les éphémérides de Bergame, trouve à peu près les trois cent soixante-cinq jours de raniéepris» par la lutte des deux sectes. lisez sa table : «Guelfi et ghibellini, écrit-il, ou n'en met pas les « combats, car presque tous les jours ces deux factions sont aux prises. » — a DucUi di guelfi e ghibellini : ils sont en trop grand nombre pour qu'on puisse les en mentionner. » Koliandino de Padoue, chroniqueur contemporain, dit que les villes restaient encombrées de ruines, comme si elles avaient été secouées par un tremblement de terre. Souvent, au commencement de la bataille, un parti se croyant victorieux. Incendiait les maisons de ses adversaires, puis, accablé, il voyait en fuyant ses propres maisons incendiées à leur tour, et le sac tourné en sens inverse ; les vengeances appelaient des vengeances, les dévastations provoquaient des dévastations nouvelles, et l'existence même de la ville était mise en question. Bicchbi dit qu'à Cagli[^] « les haines s'exaltèrent tellement à cause des deux sectes, que

les « uns étaient tues, les autres s'>xilaient; d'autres encore, « spoliés de leurs biens, s'enfuyaient pour éviter de plus « grands malheurs. » En i^l, on renouvelait le combat avec « strage ferina;» et la victoire, en s'altérant, laissait la ville dévastée et déserte, a scherzo lugubre « per il vlandante.)»Jesi dépérissait à tel point que Baldassini , son chroniqueur, n'ose pas exposer la lutte trop sanglante, et dit seulement qu'en 1275 « saint « Grégoire X apaisait les factions, qui avaient réduit la c ville à un état désespéré. » Biaise la réaction de la paix n'y durait pas plus qu'ailleurs , et en iStô les gibelins étaient expulsés comme à Florence et à Bologne; le combat continuait, et tellement féroce, qu'en 1302

a»I«TRK LES DEUX «EGTKft. 500

encore^ les citoyens demandaient à trente-cinq familles «de s^engager sous serment à ne pas attaquer le peu-

c(pleet à nepa? démolir la ville. «Quelques cités, comme Césene et Imol;i , Hevenaient le champ de bataille des comhiunes guelfes et gibelines qui les entouraient. Fo/tgno^ gibeline, était rasée en 1287 par les guelfes de Pérouse. Camerino, détruite avantla réaction par les Soichi et par le roi JUainfiroy ^ prenait sa revanche après la réaiction, et en 1276, elle frappait à mort les villes voisines qui avaient conspiré ^a perle. C est ainsi que périssait Urbisaglia^ dont les nobles étaient déportés à Canieriuo, tandis (que Smigaglia ne pouvant venger la destruction qu'elle avait subie sousPinfluence de Hatn/Voy» voyait arriver en IS80 d'autres gibelins, guidés par Gui de ManUfdirOf et mille cinq cents de ses guelfes étaient passés au fil dé Tépée.

Mais ces villes rasées, ces batailles multipliées, ces fureurs continuelles et ces tniirédics civiques, donneraient une idée beaucoup trop imparfaite et modérée do cet effroyable guerre, si on oubliait qu'elle plonge dans un autre milieu de guerres municipales et de guerres aux châteaux qui continuent^ s'achèvent ou flottent entre le progrès et le recul; de sorte que presque toutes nos indicacions sont extiailes d'une foule d'autres in«îications mille fois plus nombreuses, où l'on voit les villes , les cbâteaux, les bourgs aux prises, avec un tourbillon de ligues et de contre-ligues mobiles qui donne le vertige. On s'étonne que le sol ait pu fournir tant de combattants à la lutte. On est surpris de trouver sans cesse les personnages, capitaines, podestats, guerriers ou grands sei^nicurs, toujours l'épée au poing, à cheval , sur le champ de bataille^ saccageant, ravageant les villes et les villages.

8o6 LA RBACriOM POMTIVICAU

Ou à peine à surmoaler rinviacible préjugé qui fait supposer la barbarie là où les hommes^ bardés de fer, visent à s'entr'égorgier « et sans les églises, les tours, les bôtels de ville, les peintures, les mosaïques, les

fontaines, les acqued'ics, les monuments qui se multiplient chaque jour sur tous les points de la péninsule, l'imagination troublée réclamerait une excepiion à la cruelle loi qui fait marcher de pair les massacres et la civilisation. Les historiens postérieurs gémissent en exposant tant de catastrophes ; Térudition pleure sur tant de ruines ; et cependant à peine les chroniqueurs coutciiiporains en pai leiil-ils avec la douleur tpïi accompagne néce«-sairt meut la lutte : car ils savi ni que ces combats sont un progrès^ une destruction continuelle de toutes les servitudes anciennes et abhorrées; le double torrent guelfe et gibelin emporte

d'innombrables châteaux échappés à la guerre consulaire; la liberté, autrefois monopole sous l'évêque, sous les consuls, sous le podestat, s'étend aux arts, aux métiers et à la plèbe. Si d'anciennes familles disparaissent, avec elles disparaissent de vieux préjugés, des haines royales éteintes à jamais dans les cimetières; les villes sont à des familles nouvelles, à des générations progressives. Si les palais et leurs tours admirables tombent par centaines, les maisons surgissent par milliers avec les fabriques. Si Urbisaulia, CajJili ou Jesij Aqiapendente ou d'autres villes militaires périssent, l'Italie moderne naît commerçante, avec son industrie guelfe et gibeline : au centre éloigné de Pakrme succède Naples fastueuse; à Pavie abhorrée succède Milan, la seconde Home; Lucques chétive est remplacée par Florence; la liberté s'avance victorieuse, avec ses deux couleurs ; et on doit dire avec le poète

CONTRE LES DEUX SisCTiiS. M)7

que l'Italie ne meurt pas, au milieu des massacres.

Ansi gîrar Is HberU mirai

E baciari Heta ogni rovina e dire Rovine si ma serviiu non mai.

Les villes qui euraient les mouvements italiens dans leur rère des consuls se trouvent brisées en deux, de sorte que la dualité guelfe et gibeline glisse librement d'une province à l'autre, depuis les Alpes

jusqu'au détroit, pour anéantir toute la péninsule avec l'unité de la guerre. Plus de villes contradictoires comme Pise, qui empêchait les deux ligues de Milan et de Pavie de se propager en Toscane. En 1266, toute la Toscane est guelfe; en 1270 elle est toute

gibeline ; les deux courants se creusent ensuite leur lit, sillonnent la patrie tout entière^ et la démocratie de la basse Italie ne peut pins combaUre celle de !a LoiuLaidie; Na[])les surpasse Palerme, et le Midi commence désormais à fraterniser avec Milan.

Cette Italie^ rude et grossière dans ses premiers vagissements de la liberté consulaire^ désormais splendide et éclatante par la force des deux sectes^ secoue le latin gothique qui lui enlevait la parole, et, une fois la réaction surnMtIlL'c ^ parle deux nouvelles langues : celle des quelles, apportée par Charles d'Anjou, et celle des gibelins, née à la cour de Frédéric 11 et de Mainfroy. La première, ou le français, exerce une telle fascination qu'elle est adoptée par l'aristocratie populaire des villes romaines, et qu'elle est, dit-on, « le lana gaj^e plus dclclahle, ei plus commun que moult «autres. » Les pilxlnis paileni cette langue mâle et orgueilleuse ^ bercée par les premiers poètes siciliens^ développée par les grands seigneurs et appelée aulique (mtH^mm) \ elle choisit ^ avec le goût des cours^ les

motSi les phrases^ les tournures les plus élevées dans chaque dialecte italien. Pendant quelque temps les deux langues restent en équilibre^ et on ne saurait dire

l.'uiuelle pourra lVMn|torU^r ; enlin ia fondue friunyiisc passe, et cVst l'italien (jui IriompliP, sauf à reproduire dans sa niarcUe réteraeilc oscillation dos deux sectes. Car la langue aaiique, arliticieusement choisie dans le parterre de toutes les villes» se trouve assaillie par une autre langue d'une élégance enivrante» qui surgit et s*étend avec le démocratie guelfe de Florence, et la poésie se développe double, moitié gibeline et moitié guelfe, comme Tltalie de Fiesole et de Florence, de Pavie et de Milan, de Forli et de Faenza, de Palerme et de Naplçs» de Vem-

pereur et de l'Eglise» de la loi et de Tamour. Les deux partis se heurtent plus tard dans toutes les phases de la littérature italienne: Dante, qui est gibelin, invoque l'ancien empire des Hohenstauffen, étonné qu'il est de vivre sous la déchéance de l'inter-règne ; Pétrarque, qui est guelfe, désire le pontife à Rome avec des tribuns qui le défendent; Boccace, qui est sans désir» révèle encore la lutte des deux sectes dans des aventures romanesques» et ce groupe joyeux et insouciant de dames et de chevaliers» réunis dans une villa, loin de la peste qui dévore Florence, laisse voir dans le Decamerone la scission guelfe et gibeline ; comme une veine colorée dans un marbre éclatant de blancheur. La Fiammetta» qui loue Charles d'Anjou, est applaudie par les guelfes, mais les dames gibelines se taisent» comme d'habitude nol vagliono: dans le conte suivant, en parlant de Pierre d'Aragon, Pampinea obtient un succès opposé que toutes les dames apprivoisées, mais plus le ghibelin que le Vaillant. Ailleurs» vous voyez Ghibino di Tacco, châtelain d'em-

GONTIIB LBS DRITX SSCTES- So9

point, brigand de profession, ghibelin de religion : fi

enlève un prélat du saint-siège, le jérôme en le forçant à jeûner, elle reconnaissant le nomme prieur d'un monastère)ital romain, après l'avoir créé chevalier. Dans le conte suivant, vous trouvez les guelfes et les gibelins devenus chevaleresques dans l'art d'assassiner, et Mitridate, jaloux de tuer un homme qui le surpasse en munificence, se voit de nouveau surpassé par son rival, qui lui fournit avec la prévenance la plus excusable tous les moyens de l'assassiner.

Malgré son aridité apparente, le rbumble chronique suit la faction qui emporte le chroniqueur; le même récit imssse d'un parti à l'autre sous la plume du copiste qui lo transcrit. Quelques misérables variantes placent toute Topposition des deux sectes entre le chroniqueur cii; Florence, Ricordano Malaspina, et Jean Villani, son élégant [l]agiaire. Regardez allenliveinent ces deux Florentins, si semblables qu'on ies prendrait pour deux frères jumeaux, vous les verrez le fer croisé sur les points les plus décisif:*. Qui a fondé Florence? Les Vberii, s'écrie le gibelin itfa/«uptna , les faisant descendre de Catilina , chassé de Rome par César et fixé à Florence ; mais, pour le gut 11. \ illain , les Uberli ne sont que des Longobards, des barbares, des ennemis campés a Fiesole où à Certaldo, et nullement à Florence. Qui détruit Florence au cœur du moyen âge? Un hasard , répond Jfo/a^ptna^ Attila^ l'aveugle fléau de Dieu; mais pour Yillani, le fléau destructeur de Florence, c'est le royaume représenté par Totila, c'est l'invasion d'où sortaient les Uberli, c'est le parli gibelin. Qui a reconstruit la ville démantelée? Les Romains de Rome, d'après Malaspina, qui s'obstine dans ses origines impériales et romaines, jusqu'à faire

510 Uk RiACnOM PORTiriGALB

descendre les empereurs d'Allemagne de ia maison des Uberli; mais Villani hausse les épaules, et, suivant lui, Florence doit sa résurrection à Charlemagne, le destructeur du royaume^ Tenne-mi de tous les comtes loRgobards^ ces premiers gibelins dévastateurs des villes italiennes. Villani plus récent^ plus lettré^ se Beratt-îl borné à rectifier les faits? se serait-il limité à élaguer les fables évidemment absurdes de son adversaire? Non, il n'a supprimé les fables gibelines que pour y substituer d autres fables

qui ennoblissent les guelfes. Il montre Jésus-Christ apparaissant à Robert Guichard pour lui prédire le succès de cette fédération normande qui se réalise au nom de Dieu et du peuple, et qui devient hostile au royaume de Paternus et au mariage de Constance et aux gibelins de Mainfroy. Il fait descendre la couiltsse Mathilde de cet Olympe doré de l'empire byzantin, la déclarant fille de l'empereur d'Orient, auquel elle échappe, dit-il avec un duc son amant pour se réfugier, comme Berold et Aleran, en Italie, où elle se fixe à Ganosa et se réconcilie d'ailleurs avec son père, qui renonce à la détacher de son époux et à la i appeler à Rvznnce. Ri' cordano Malaspina parle peu de Frédéric Barbe-rousse et ne rappelle nullement les dévastations de Milan, de Crème, de Ghieri, de Spoleti, de tant de villes lombardes et pontificales, et plus tard son silence est suivi par Fautenr « de la Difuim Comédie, Villani s'étend, au contraire, pour expliquer longuement comment Frédéric a créé quatre antipapes qui moururent tous « de mauvaise mort. Ricordano Malaspina dit rien d'Alexandre III, le héros des consuls de Lombardie; Villani le montre marchant sur Frédéric, « super aspi* « dem et basiliscum; » enfin, le gibelin se tait sur

CONTES LSg DSUI SBCTgS. 5ti

Faction de cet empereur à Florence, mais le guelfe ne oublie point et lui consacre un chapitre pour dire « comment il Ma à Florence ses juilicions « sur la campaggiC;, » e ma/ voleva conlro la ciltCL Pas de chroniqueur qui ne se passionne et ne mente malgré son impassibilité apparente; tout est altéré, et, si Ton veut rétaUir les faits, il faut tout reeti* fier.

Peu à peu les rélicences, les altérations, les fables suivent rim-pulsion du progrès général, et l'opposition des deux sectes s

acière en créant deux traditions contradictoires. Celle des gibelins épouse Taocienne cause des Longobards contre le pontife de Rome, la lutte des comtes contre la démagogie épiscopale, la querelle des châtelains qui perpétuaient les convenirs de la chevalerie, celle enfin des libérateurs militaires (qui sauvaient Pflvîe et cent villes, comme Lodi, Como ou Riesok, altaipiées par des manants; elle cherche la vérité sans compter les YOix; elle protège les consciences en prêchant la loi et elle crée un César libre et légal qui n'admet ni dispenses pour les serments, ni révolutions indéterminées, ni républiques désarmées, ni souverainetés avortées. En rappelant le passé, les gibelins glissent sur le mal, ingissent sur le Lien, et la maison de Veihcbngen, enlilie par la poésie des distances, grandit comme une mythologie chevaleresque, parce qu'elle a tenu tête aux pontifes de l'Église, aux dévots des villes libres, à l'ignorance des multitudes, pour affranchir l'intelligence des individus que la destinée appelait à gouverner et peut-être à tromper l'indocilité et la bassesse des humains. L'empereur a transformé la croisade en une promenade; il a préféré la Terre de Labour à la terre promise, la religion des astres à celle du Christ,

âli LA aSACnON POi'tTIVICALR

il a remplacé les moines par des savants, les évêques par des astrologues, les prélats par des physiciens, l'Evangile [l'ai Avcrroës et le vieil empire des châtelains par un empire civilisé, républicain, poétique comme Sienne, Pise, Gènes ou Lucques. Le flottement de l'anarchie, le va-et-vient des expulsions, le bouleversement continu de toutes les villes, empêchent de distinguer le possible de l'impossible. On s'avance vers l'inconnu avec l'audace de l'utopie, et l'on demande la paix qui s'envole aux lois im-

périales, aux hiérarchies féodales, au respect réciproque des villes libres, à l'exclusion de tous les guelfes Ferracani ou Mazzaperlini[^]Gatteschi ou Torriani, auxquels on impute les massacres, les incendies, la démagogie ingouvernable[^] le sang qui coule à grands flots et les mille fureurs de la guerre italienne. Tout cède dans l'imaginaire des gibelins : qui oserait nier l'empire ? qui voudrait s'insurger contre les gloires du genre humain ? Personne, mais le parti guelfe se prétend aussi impérial que les gibelins, à son tour il attend son empereur, son chef de la dynastie des Velfes, le véritable empereur reconnu par le pape, chéri de l'Église, sanctifié comme Charlemagne, populaire comme Othon I", et la tradition gibeline se trouve retournée par la tradition opposée d'Alexandre III, qui protégeait la ligue lombarde; de Grégoire VII[^] qui combattait la féodalité impériale; des anciens évêques, qui luttaient contre les rois italiens ; des pontifes qui démolissaient pièce par pièce le royaume des Longobards[^] ou s'enfoncent comme dans un marais les traditions du parti opposé, qu'on rend solidaire de l'unité arienne et des invasions barbares. D'où venait pour les guelfes le progrès italien ? Des Romains de Rome et de l'Italie, toujours aux prises

GUMHK LU. » irnVX SKCIK[^]. 513

avec le royaume quelle qu'en fût la forme; de leurs révolutions qui dévoraient l'un après l'autre les rois

gots et longobards, les chefs de Spolète, de Vérone, d'Ivrée ou de Provence; enfin de leurs combats contre les royalistes retinçants dans les curies municipales, dans les forêts de la campagne et sur les rochers des Apennins. Qu'on juge donc de la haine des guelfes pour ces gibelins > dernière poussière du royaume qui les empoisonne ! Ils s'avancent au nom du demi-

dieu des villrs romaines conire la fausse liberté de la féodalité ,
 conire lltiiposlhre (lui cJiercbe un refnpre dans les replis d'une
 légalité meuleuse, contre Tinfamie occulte d'une raison d'Etat où
 Ton se moque du sort du genr« humain. On élève donc le pape
 audessus de la loi, de la liberté , du serment, de l'honneur; conti-
 nuateur du Christ, on veut qu'il accable tout mystère féodal, toute
 science individuelle, tout encharUeinent malfaisant, pour que
 chaque peuple triomphe dans l'immense variété de sa prospérité
 industrielle. Avec de telles idées, on opposait à l'empire gibelin
 une papauté qui n'était pas celle de Rome, et on vivait dans une
 église idéale où Télan de la démocratie embrassait Faudace des
 tribuns, les l'êves des moines, les spécula lions de s marchands et
 les pensées de toîis les ennemis de i';it isloi î ;ilie gibeline Peu à
 peu les deux systèmes des sectaires dépassaient les confins de ri-
 talie pour devenir cosmopolites et enrôler sous leurs drapeaux
 opposés tous les peuples de l'Europe où depuis la réaction de
 Charles, chaque nation était guelfe ou gibeline, comme une ville
 italienne, suivant que son gouvernement était Tallit de Charles
 ou < de Mainfroy , du pape ou de !'rni])errnr, guelfes ou gibelins.
 C'est ainsi que pour 1 Italie la France devient

T. II

si 4 la K^ACnOlf VONTIfICAUt COHTm LES OWZ StCTRS.

. guelfe aTi C laiiongrie, la Pologne, le Danemark, i £cow, le
 Portugal, tandis que TAllemagne passe au parti contraire avec
 TADgleterrei la Suède^ l'Espagne et tous les Etats qui respectent

les lois. Bien! At les deux systèmes italiens renouvelleront l'Europe tout entière.

FIN nu Tom mu^fiu.

QUATRIEME PARTIE

LBS CONSULS (1122-1184).

CHAP. I. — Avènement des comtes — Domination de l'évêque — Tendances consulaires du commerce. — Le clerc ne peut ni le satisfaire ni le contenir. — Le peuple s'insurge — d'abord en gardant l'apparence de la soumission, — ensuite en rénovant ses institutions. — Dissimulation. — Le second peuple et ses parlements. — Les conduits à la merci du peuple, — l'un est ennemi du pape dans les Etats de l'Eglise et de l'autre dans l'Italie impériale. 3

CHAP. II. — Les comtes dans les villes { 1132 — Empiètement

et proclamation des consuls. — (L'un nomme ses consuls des plaids et de la commune. — l'autre sépare ses plaids de sa politique. — Les édifices de Pise. — Urbino — Prato — Belleme, Fermo. — Nombre des consuls (surtout dans les diverses villes. — Proclamations tumultueuses — à Rome avec le schisme d'Anaclet II, — à Milan sous l'archevêque Anselme, — ailleurs. Pacte de Havenne avec Forlì. — Les comtes dans les abbayes de Mont-Cassin, — de Farfa, — de Nonantola, — de San-Sepolcro, — dans les villes royales. — Date générale de la révolution 10

CHAP. III. — Les variantes de la révolution consulaire { 1132).

— Régions féodales. — Joie de Mantoue K la mort de la comtesse Mat hi Ida. — Lucques. — Les épicuriens de Florence. — DécomposicioQ du marquisat de Toscane. — Unité du Montfer-raT; dualité de f'hambéry. et de Turin. — Arriguccîo Cinarca en Corse. — L'indéjiance en lutte avec la démocratie en SaT^ daigne.— Nécessité de l'unité che?: les Normands . — -Palerme nécessaire à 1 unité normande.— Roger.— Il londe le royaume de» Deux-Sicules. — La révolution la même partout. . . . 23

CHAP. IV.— -Z/g réaction pontificale et impériale contre les consuls ^1132-1137). — Le pape ei 1 empereur attaquent les consuls — et croient à 1 arrivée de l'Antéchrist: — mais .Milan garde sa liberté. — Piae et (lènes restent indépendantes .— .Seules lëïï Villes royale» aont opprimées — et les consuls détrônés repirissent partout. — -R'Jger victorieux {^râce au schisme. — ^ Les villes insurgées cïïnTrë Palerme victorieuses grrlce à l'ortUûduiLie. — Fédéralisme de lianùvent. — Arnaldo de liresci» à Rome. — Premières limites posées aux donations à l'Eglise 31

.MO TABI.F. nFS MATIHHFS.

< 'liAP. V. — La g^re des ville^ libres (1137-1 150j.--lDimiur8 inu-

nici jjales.— leur force. — Los historiens s on étonnent ;— les chronic}ueurs les laissent sans explication.- — Elles ne tieiv^ nent ni au pape ni à l'empereur, — ni à l'ancienne dualité de Rome et de l'iivif, — m aux caiist's md igui'i's par Muraton et Sia-moiidi, — ni aux guerres ft ocales des eli.-'tieiaïn<,— mai?? à toutes les révolutions antérieures nouvelleuH'nt déchaînées par la liberté dea consuls. ~ Guerre entre Pavie et Milan. — entre Mi-

lan et Lodi, — entre Milan et Crémone. — entre Milân et les villes piémontaises, — Breseia t^t Bergame, — entre Parme et Plaisance, — entr>' Turin et les \ illt s d'alliance sa-> voisienne, — entre Oéiit's et les deux Rivières, — entre Pise eV(iéries. — Verunf liostilf à Vicence , Padoiie et Trévis. — Trévis hostile au FriituI vi n Padour. — Fractionnement des guerres de la inarchie d'Aquilée et de Vérone. — Lutte de Y erune et de Nlantoue , et conspiration des Aviwcatt. — Guerre entre Ptae et LMcqugs, — entre Florence et Fiesole,— Déchéance de Spoleti. — Rayonnement moderne d'Orvieto,— de Pérouae.— Les vieilles et les nouvelle.^ villes de la marclie d'Ancône. — L'unité* Je Rome et celle «lu pape.— Fureurs des Romains contre toutes les villes de l'Etat fédéralisée^ par le P'M'*, — Havenne aux prises avec l'insurrection fédérale de 1 Kxarchat. — La (.orse romaine aux priaes avec la Corse militaire. — La capitale musulmaiu- de la Sardaigne âïjx [Dri8e3 avec les villes romaines. — l\irtoit la guerre est commerciale, —acharnée, plébéienne. — hormia le Midi. 6\î elle est remplacépar l'anarchie du royaume. — Les guerres municipales et l'anarchie du Midi sont les deux mystères de l'histoire d'Italie ~5D

CHAP.VI» — Tableau des tmmities ttaliennes (. . . .--n50). — Dénombrament — chronologique — et alphahétique des guerres mupTci pales . — Elimination des combats contre les villes lointaines,— indiHérentes — ou amies, — ou i insignifiantes. — Résultat détinitif antérieur à 115U. — Inimitiés de la Lonibardie. — du Piémont, — de la marche d'Aquilee et df VériHie.^ — de l'Exarchat,— de la marche d'Ancône, — de la Toscane — de l'Ombrie,— du Patrimoine de Saint-Pierre, — du duché de Romë7 — de la Sardaigne, — de la Corse 104.

CHAP. VII. — Uéaction im'périale contre la guerre municipale (1150- 1184). — Frédéric Barberousse, chef de la révolution épiscopale en Allemagne, — se propose de combattre la seconde pbaae de la révolution consulaire eh Italie. — Son combat contre les villes de la région impériale. — Il est le capitaine des Villes militaires contre les villes romaines, et loin d'étouâfer la guerre, il la confirme. — Ses premières descentes. — Battu par les villes dt» la marche de Vérone, — par la ligue lombarde, — par la fondation d'Alexandrie — et par les deux victoires d'Alexandrie et de Legnano, — il accorde le droit de la guerre en sanctionnant les deux ligues de Pavie et de Milan dans le traité de Constance. — Isolement et contradiction de la Toscane — L'Exarchat scindé par les deux ligues. — Venise exceptée, parce qu'elle n'est ni impériale ni pontificale. — Progrès de la guerre municipale — Dénombrement des nouvelles inimitiés qui s'ajoutent aux anciennes. — î^a réaction dans les régions pontificales. — Premiers ef-

TABLF I»ES MATIÈRES. 517

forts du sénat de fto"}e pour amener l'eniiiereur à comprendre ses propres interOts. — Ne pouvant I '("clHirer, il Teniraîne en nommant un aniipape. — et Ja révolution conquiert ainsi l'alliance de l empereur contre le pape son étoniei ennemi. — Dans la basse Italie, (Tuillaume ie Méchant écrase les barons qui in%"oquent Frédéric Harberousse, — et à l'imitation lîu sénat un Kume, (ruillaumu le Bon convertit à «on tour r<^ni|n ! t m . -rE-isodes de la réaction vaincue en Sardaigne, eu l^i'jinont et partout. — Tranformation du []acte cie ('harleinagne, torco d admettre la guerre municipale dans la lédé^ ration pontiticale et impériale 129

CHAP. VIII. ; — La révolution des consuls dans toute l'Europe
 \[H4~ 1250; — L'influence italienne recueille nue p?\r li-s Konian-
 set acceptée par les diverses nations de l'Europe. — Les emper-
 eurs consulaires de l'Allemagne. — Les chets consulaires des
 Etats de la fédération germanique. — La France forcée de se dé-
 velopper par l'unité, par le despotisme et par ses guerres uni-
 taires contre les hérésies du .VI^e siècle. — Les lords devenus con-
 seils de l'Angleterre, grâce à la fondation du Parlement. — L'E-
 cosse. — Les Espagnols. — Le Portugal sous influence. — Les Etats
 Scandinaves. — Les Etats slaves. — Déclin des croisades en Orient.
 — L'Eglise imite au rebours la révolution générale avec les cardi-
 naux, les conciles et les ordres nouveaux des franciscains et des
 dominicains, — et elle remplace la croisade par l'intellectualisation, —
 et l'indiscipline des Français et des capucins par la scolastique de
 saint Thomas et de saint Bonaventure.

CINQUIÈME PARTIE

LBS CITOYENS ET LBS CONCITOYENS (1184-1250).

CHAP. I. — La guerre aux châteaux. — Les villes com-
 mencent la guerre aux châteaux. — Combat des Florentins contre
 les comtes de la campagne. — Guerre contre les seigneurs du Mi-
 lanais. — Hérésie, Alexandrie, Ast, Turin. — Vérone, Padoue et
 chute de Péninsule. — Parme. Plaisance, Reggio. — Mo-Be-ne —
 Luttès, seigneurs et hypocrisie de P'enza aux prises avec ses châte-
 lains. — Césène. — Sienne. — Héroïque avidité des Génois. —
 Précautions des Terracinois contre leurs comtes. — Chagrin et ju-
 bilation des citoyens de Dénégat à propos du château de Rao. —

Indications obscures sur les uites de Fermo et de Vicence. — La guerre aux châteaux se présente comme la conclusion de la guerre contre le royaume. — Sa date. — Sa forme dans les Deux-Siciles sous Guillaume le Méchant 20[^]

([^]HAP, il. — Réaction impériale et pontificale contre la guerre aux châteaux {l\S[^]) — Tentatives insignifiantes des deux chefs de la chrétienté en faveur des châtelains. — Elles ne font que provoquer un nouvel essor de la démocratie contre les ctiâteaux. — Catastrophe de Briandratc. — Exploits de Sienne, Faenza, Gênes. — Chieri. — Chierasco. — Jesi. — Osimo, Ancône, Camerino, Toscana, etc. — Tous les châtelains sont vaincus, soit qu'ils opposent k la ville conquérante une ville

518 TABLE DIS KUTlèRIS.

rivale, Soit qu'ils s'obstinent à régner sur dea sujets ré-

voltéa, — soit qu'ils (iovanccnt les rebellions des sujets en se soumettant aux citoyens, — soit qu'ils se posent en déléseurs de rm(l«"pendance de leurs serfs devenus citoyens, contre la ville qui veut les absorber. -- Irritation des citoyens contre les derniers châtelains ; colore de Todi, d'Orvieto, Je Sienne etc. — Destruction de Snnil'onti — de Capriata, CasteK seprio, Toscolo. — Naturalisation des châtelains dans les vITle.s, -et constitution du troisième peuple oorn{>osé de citoyens et de concitoyens. — Constance de Sicile, en épousant l'empereur Henry VI, naturalise d'emblée tous les châtelains dti royaume . . '

CHAP. III. — Les citoyens etUs eoncitoyensill{)8\ — Les châtelains naturalisés et déjportt^s de vive force au cœur de la ville se vengent en construisant des forteresses intérieures , — et reconimentent un combat qui ne peut plus finir. — (guerre civile de

Ui[^]nes, — de Florence, — de Tistoie, — de Ivilar.. — Massacres
 de Drescia, — Malheurs de Padoue. — Lutttes de Trévis. — Vi-
 cence et ses pacifications monacales. — Vérone àTa suite d'Ereli-
 no de Romano contre ses concitoyens. — Les Çamino citoyens a
 Trévtse et (M)ncitoyens à Feltre. — Les partis de Lodi,— Man-
 toue, — Faenza, — \lodène,— liologue, — Reggio. — Les Vingt-
 Quaire et les Vingt Sept de Sienne. — Les deux noblesses de Fer-
 rare. — Le peuple et la commune 3[^]1cxandrie. — Les chevaliers
 et laSociétt- de Saint-Georges à Chien. — Les Cocco et les (iatti de
 Vitei be. — Les PrefetÛ et les Bovacciaiiii d Uvieto. — Les consuls
 et les nobles de Pérouse. — Camerino, — Osimo, — Of[^]soia. —
 San-Sep^oicro, — l'ise, — Césène, — Terracina aux prises avec les
 Frangipane. — Sct'-nes variées de la guerre civile. — Progrès gé-
 néral de la démocratie et de l'anarchie .7 '2ôd

CHAP. IV.~Le Podestat fl98).— Les viHeslibres
[^]aperçoivent

que les consuls ne sultisent {dus à réprimer les troubles, —
 qu'il faut créer un nouveau gou verneinent,— et contier ladic[^] ta-
 tureàun magistrat à la lois juge et capitaine. — Despotisme an-
 nuel du podestat. — Précautions du peuple qui surveille son des-
 pote.— L avénemunt du podestata LTrêncs, — à .Milan — à Cré-
 mone,— à Bologne, — à i'iaissance. — Toutes les villes iréseiiitent
 les mêmes phénomènes, — 1^o do la division; — " des séditions an-
 nuelles; — 'd^o des réconciliations ministérielles;— 4*[^] eniremées
 de pacifications ecclésiastiques; — 5^o~des révolutions qui se
 renouvellent tous les cinq ans; — 6[^] et du podestat gui parle
 puiir et c-ontre tous les partis;^ 70 pour aevenir ridicule quand il
 g fait son temps» 300

CHAP. V. — Les citoyens et les concitoyens en Savoie, dans le Montferrat, en Sardaigne, en Corse, à Rome et dans les Dalmatie-Siciles (11U8).— Le marquis du Montferrat podestat à Turin.— Sinuncelloide la Rocca en Corse.— Enzo en Sardaigne.— Guerre du Midi entre les Normands et les Allemands . — Les historiens se méprennent en faisant l'éloge de Constance. — ■ Cette reine perdait le royaume en le livrant au saint-siège. — La cruauté de Henry VI était plus utile — l'absence de rôle de juge

finis par Frédéric II met un terme au double désordre de la cruauté allemande et de l'indulgence normande.— Date générale de l'affaiblissement des podestats 319

TABLE DES MATIERES

Cf. AP. VI. — La réaction populaire et impériale contre les podestats. 123G-150/ — La réaction du pape et de l'empereur se simplifie.— L'empereur attaque en consul de l'Allemagne les podestats de l'Allemagne; . — Il doit aux concitoyens des villes romaines et des citoyens des villes militaires,— et il se trouve engagé dans un combat sans issue.— Son impuissance à Vérone, à Vicence, à Trévise, à Mantoue, à Ferrare . — Les villes militaires et le Piémont se défendent sans pouvoir lui rester fidèles. — Ast, Alexandrie, Verceil , Gênes, Ueggio, Modène , Parme^ Plaisance, la Toscane^ la Romagne, Viterbe. — Désespoir de Frédéric, qui voudrait maîtriser les trois imposteurs —Le pape attaque le roi des Deux-Siciles en consul des concitoyens du Midi, et il est vaincu à l'instant même où il triomphe dans la haute Italie. — Même à Rome il tente inutilement de dompter le

podestat.-^ Bran> caleone de l'Andalo le dompte. — La guerre civile déborde dan? toutes les villes de l'Eglise. — Perouse se déchire en dépit du pape et de J'oepeieur, — et la liberté de la démocratie, de la sédition et des batailles se développe dans toute Pitalie en pToclamani le grand interrègne 888

CBAP.YU.—Len podestats dans totiteVEm-ope 1250-1300).— Rodolphe d'Habsbourg, grand podestat de l'Allemagne. — Les citoyens et les concitoyens en Autriche, en Bohême, en Hollande et dans les diverses régions de l'empire . 7-Insurrection civique do Guillaume Teîl cf>ntrp Oessler, chef deschâlelains. —Première origine de la démocratie helvétique, oij l'égalité et la fédération se trouveniidentifiées. — Saint Louis, justicier en France. — I>p=î Quatre-vingts d'Oxford en Angleterre. — CruiUaume Wallace, en Ecosse.- Alphonse le Sage, en Castille ; leJostiza, en Aragon.— Sainte Èlisàbetb, en PorIngali— Krik VI, on Danemark. — ^fagnus, dit la Clef du grenier, en Suède. — Malheur des trois nations slaves sous les Tartares. — Bonheur des anciens citoyens de l'islamisme dans leurs régionsd'oùils cha^sentl'invasion féodaledes croisés. — Le pape amnistie la scola>li'|ue, et il préside aux débats des docteurs les uns citoyens de 1 Eglise, et les autres concitoyens, en sens inverse do leurs rapports avec les citoyens et les concitoyens des divers royaumes

SIXIEME Î'ARTIE

^KR GUKLFF.S RT LKF! Tri HEI.TNS ' ^ ?^^^).

CUAP. I. — L origine des detix sectes. — ^Fables du xiii* siècle sur l'origine des guelfes et des gibelins.— Erreurs des écrivains

S lus récents sur le même sujet. — Les deux sectes viennent u propres de la guerre civile au moment où les combattants méprirent les ordres du podestat. — Caractères des deux sectes. — 10 Elles se révèlent par une bataille rangée à la suite de laquelle une moiti*^ des habitants partent pour l'exil. Leur guerre est toute sociale. — 3° Soumise à une nouvelle discipline sous la direction des capitaines du peuple. — A" Associée aux cornl)ats et aux séditions des villes étrangères. — 5» Tournée vers le but de créer une nouvelle Eglise démocratique ou uu nouvel empire légal.— G" Sans solution et éternelle comme une antinomie métaphysi4|ue.

2>âO IAULI-: nua MATIÊKFS.

— 7" Klif on un nouveau peuple plus nombreux. — 8» Kt prend ponsetision de touten les contradicnons ('cononiiiues de U guerre municipale. — Ses perspectives yariéffs expliquent les diverses opinions sur l'origine des deux sectes. 395

CH.\I'. IT.-f.t.v f ^ 'fr^ ' ' 'jihelins dans chaqnevWe (1150-1266).— Explosion de Florence.— De .San-Senolcro.— De Milan. — De Bologne. — De .Modène.^ CombaCs oe Faenza, Reggio, Bergame, Cbieri, etc. — Destruction île Canu rino — De Sinigaglia. — Déchirement des villes militaires où le peuple est gibelin et l'aristocratie guelfe au rebours des» villes romaines. — Gônes proclame Bocanegra. — Séditions de Sienne, Arernso, Pistoie, etc.— rHorribles -éditions de Vérone. — Histoire d'Eceliuo de liomano, tléau de cette marche. — Malheurs de Padouc, Trévisé, Vioence.— Désolation de Brescia. — Paimé.— Plaisance. — Cri^Tiione. — Crt'^iie, Ferrare. — Scission de la Savoie.— De la Corse — Les sectes en Sardaigne. — Dans le» Deax*Sicules.— A Rome.— Fureur des partis dans toutes les villes italiennes. 4So

CHAP. U\ —La réaction pontificale contre les deux sectes
1266-15PoV

— Le pape appelle Charles d'Anjou à la conquête des Deux-Siciles, — pour régner en podestat impartial sur les deux sectes Italiennes. — Mais Charles d'Anjou devient guelfe avant d'avoir vu l'Italie. — Il exige que le fief des Deux-Siciles lui soit accordé à des conditions guelfes. — Le conquiert avec les forces et les fureurs du parti dont il devient le chef. — Et il règne en combattant les gibelins, malgré tous les efforts du pontife, qui veut équilibrer les deux sectes. — Aquilone guelfe contre Mainfroy ressuscite gibelins contre Charles d'Anjou pour continuer la guerre civile. — L'évolution à Bénévent. — Les efforts du pontife déjoués par l'agitation croissante de Florence, — de Orvieto. — de Bologne, qui a 12,000 citoyens, — de Faenza, qui les fête et les massacre, — de Plaisance, où les guelfes envahissent et chassent Pelavicino, — de Parme, qui pacte les colères de Plaisance, — de Crémone, qui chassent les 10,000 partisans de Buoso, ~ de Crème incendiée, — de Brescia insurgée, — de Verceil, où les gibelins tuent le podestat, — de Milan, où les guelfes massacrent 53 patriciens, — de Trévise, où l'on décrète la peine de mort contre les étrangers qui prononceraient le nom des deux sectes. — Scènes variées à Ferrare, à Chieri, à Maotoue, à Modène, à Reggio. à Forlì, à Vérone, à Lodi, à Sienne, à Oignes, à Vi\ Vi\ I II Sardaigne, en Corse. — Les guelfes et les

' gibelins déchirent le conclave, — et la dévastation des deux sectes bouleverse toutes les villes. — Mais c'est une dévastation révolutionnaire, c'est-à-dire utile, bienfaisante, libératrice, — et qui donne deux langages, aux poésies, deux religions nouvelles à la nation 460

FIN x£ I.V T.\ni.E ni' tour, dedxikuk.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et DneisoU, 5fit qxui des
Ai^ustins,

-'-^r- y.nrr .\mv \ ■'

.-Qdi»:

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_8bZlrUMrVSEC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.